

**Université de Limoges
ED 611 - Sciences du Langage, Psychologie, Cognition, Éducation (SLPCE)
Centre de Recherches Sémiotiques**

Thèse pour obtenir le grade de
Docteur de l'Université de Limoges
Sciences du Langage

Présentée et soutenue par
Aurore Famy

Le 28 novembre 2018

**Le rôle des discours dans la construction des savoirs scientifiques :
médiations sémiotiques de l'information savante,
le cas de l'épilepsie.**

Vers une anthroposémiotique de la communication.

TOME I : THÈSE

Thèse dirigée par Nicolas COUÉGNAS

JURY :

Rapporteurs

Mme. Marion Colas-Blaise, Professeur, IPSE, Université du Luxembourg

M. Driss Ablali, Professeur, CREM, Université de Lorraine

Examineurs

Mme. Maria Giulia Dondero, Maître de recherches, FNRS, Université de Liège

Mme. Sophie Anquetil, Maître de conférences, CERES, Université de Limoges

M. Pascal Dournaud, Directeur de Recherches, UMR 1141 PROTECT, INSERM



À Madame Lucette Devilliers (1928-2018)

Référence en termes d'*intégrité*, d'*humilité*, d'*abnégation* et d'*amour du travail bien fait*,
Quatre qualités inspirantes pour mener à bien un travail de recherche.

« Le langage n'est pas le simple compagnon qui nous fait escorte au long de notre route, mais un fil intimement tissé dans la trame de la pensée, le trésor de la mémoire humaine dont l'individu et sa communauté sont dépositaires, leur conscience vigilante qui se souvient et exhorte. »

Louis Hjelmslev, 1943.

Remerciements

Je tiens à remercier sincèrement et respectueusement les différents membres du jury d'avoir accepté de lire mon travail, et particulièrement Mme Marion Colas-Blaise et M. Driss Ablali d'en être les rapporteurs.

La thèse engage un doctorant et son directeur dans une entreprise commune : un *voyage intellectuel* de plusieurs années, dans les contrées plus ou moins exotiques que sont les disciplines explorées. Pendant quatre ans, j'ai eu la chance de « voir du pays » sémiotique avec un encadrant passionné, bienveillant, méticuleux. Pour un directeur, faire soutenir une thèse, c'est avant tout soutenir un thésard, et le soutien que j'ai reçu mérite tous les éloges car m'a permis de mener mon projet de doctorat dans des conditions idéales. Ce *compagnon de voyage* m'a laissé fendre les flots à mon gré, trouver par moi-même les courants forts et les vents propices, tout en proposant, sans jamais l'imposer, l'exploration de nouveaux circuits intellectuels, le tout depuis le petit canot naviguant de conserve, prêt à agir à la moindre attaque pirate. C'est pourquoi, je remercie mon directeur de thèse, Nicolas Couégnas, d'avoir été un encadrant à la fois si investi et si respectueux de mes idées pendant ce long voyage, et avec lequel j'espère pouvoir un jour repartir en quête d'exploration de nouveaux territoires sémiotiques.

Ce projet n'aurait pu voir le jour sans la collaboration de plusieurs personnes, que je tiens à remercier chaleureusement. En premier lieu, je remercie Pascal Dournaud et son équipe (notamment Zsolt Csaba, Stéphane Peineau, Assia Fafouri et Tania Vitalis) pour l'accueil qu'ils m'ont réservé en début de thèse. J'ai pu découvrir grâce à eux le fonctionnement d'un laboratoire en Sciences du vivant et les dessous de la recherche scientifique en train de se faire. Merci à Pierre Gressens, directeur de l'UMR 1141 « *Neuroprotection du cerveau en développement* » à l'Hôpital Robert Debré de Paris, pour avoir accepté qu'une chercheuse en sciences humaines s'immisce en tant qu'observatrice dans la vie de son laboratoire. De la même façon, je remercie les neurologues et neuro-pédiatres qui m'ont ouvert les portes de leurs consultations, avec enthousiasme et bienveillance. J'exprime ici toute ma gratitude aux Pr Stéphane Auvin, Dr Béatrice Desnous, Dr Bertrand Godet et Dr Claire Marcon-Mohsen qui m'ont accueillie dans l'intimité de leur pratique, en séances de consultation, au plus près des discours de remédiation. Ils m'ont permis d'assister aux rencontres entre médecins et patients, et ont répondu à toutes les questions posées avec précision et enthousiasme. Je les remercie pour leur ouverture à la recherche scientifique en sciences humaines et sociales, et leur collaboration active dans ce projet. Je remercie également le Pr Laurent Magy, Chef du service des « *Explorations Fonctionnelles Neurologiques* » au CHU de Limoges, pour sa coopération dans la phase de récolte des données. Je remercie pour cette étape cruciale les secrétaires médicales Anne-Sophie Montis et Mylène Blancheton qui m'ont aidée dans la réalisation de cette récolte avec beaucoup de patience. Bien sûr, j'éprouve une reconnaissance toute particulière pour les patients atteints d'épilepsie et leur famille qui ont accepté la présence d'une chercheuse en sciences du langage lors de leur consultation avec le médecin. Leur enthousiasme et leur bienveillance à l'égard de ma recherche m'ont permis de recueillir les données du corpus dans de très bonnes conditions.

J'ai également à cœur de remercier les personnes qui ont permis au projet d'être ce qu'il est, grâce à leur participation de près ou de loin à sa constitution. Je remercie ainsi Mlle Camille Vitry pour son aide en fin de rédaction, pour son efficacité et son professionnalisme. Je remercie Mme Marie-Alice Monsimer, Infirmière Diplômée d'État, pour ses réponses assidues à mes interrogations terminologiques et pour son aide de dernière minute. Je remercie également le Dr Joris Pagnoux pour le prêt de sa documentation en neurologie ainsi que pour les échanges que nous avons eus sur la pratique médicale et la technique de stimulation du nerf vague. Je remercie Mme Nathalie Desaix pour son hospitalité les deux premières années de thèse, permettant la réalisation de ma phase de terrain à Paris dans de bonnes conditions.

Dans le même mouvement, je remercie toute l'équipe pédagogique du département des Sciences du langage, de l'Information et de la Communication de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Limoges, qui m'a encadrée pendant presque neuf ans – depuis mon arrivée en Première année de Licence jusqu'en dernière année de doctorat. Professeurs puis collègues, ils m'ont permis de faire évoluer mon travail et mes raisonnements, et me faire évoluer en tant que personne. En particulier, je remercie Sylvie Périneau-Lorenzo pour sa participation active et incisive à mes deux jurys de mémoires de Master, pour lesquels son exigence et ses conseils m'ont permis de mûrir et perfectionner mon esprit critique. Je remercie aussi chaleureusement Jacques Fontanille pour nos échanges formels comme informels, pour sa disponibilité et ses remarques traduisant toujours une hauteur de vue inspirante. Je remercie également Sophie Anquetil, Angelo Di Caterino, Florence Jeannot, Vivien Lloveria et Didier Tsala Effa pour leurs encouragements au quotidien au sein du département, ainsi que Gervais Morin et François Laurent, mes colocataires de bureau, pour leurs bons mots et leur soutien. Plus officiellement, je tiens à remercier Isabelle Klock-Fontanille en sa qualité de Directrice du laboratoire CeReS et Didier Tsala Effa dans sa fonction de Directeur de l'ED 611 pour leur soutien administratif dans toutes mes démarches de demande d'aide à la mobilité. Ils m'ont ainsi permis de participer à différents colloques et journées d'études ayant nourri ce travail.

Enfin, même si le cadre d'un écrit académique n'est pas, selon moi, celui qui convient pour l'expression de ses affects, je m'autorise à rendre officielle, dans cette section dédiée aux remerciements, la reconnaissance infinie que j'ai pour mon fiancé, mes parents, mon frère, ma famille d'amis et ma belle-famille. Leur soutien a été indéfectible et leurs marques de confiance très nombreuses. Même si une thèse en « *sémio-quoi ?* », ça ne parle pas beaucoup, ils ont su trouver les mots pour catalyser ma motivation et m'accompagner à chaque étape de la réalisation de ce travail réputé solitaire. Plus spécifiquement, je remercie Thomas Poiraudéau qui ne s'est pas contenté de prendre soin au quotidien et de supporter les humeurs et les anxiétés d'une doctorante un peu trop émotive, mais a contribué concrètement à la réalisation du travail en mettant à l'œuvre ses compétences informatiques et techniques. Pour finir, je te remercie toi, Cc, pour ton amitié, ta confiance, ta vision, ton dévouement désintéressé. OVTP.

Droits d'auteurs

Cette création est mise à disposition selon le Contrat :

« **Attribution-Pas d'Utilisation Commerciale-Pas de modification 3.0 France** »

disponible en ligne : <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/fr/>



Table des matières

Introduction.....	15
Chapitre I. Des ancrages théoriques et épistémologiques aux corpus : épreuve et illustration de l'attitude anthroposémiotique	21
I.1. Un changement de paradigme... ?.....	21
I.1.1. En Sciences Humaines et Sociales	21
I.1.2. En Sciences du langage	23
I.1.3. En sémiotique	25
I.1.3.1. Les sirènes du contexte.....	25
I.1.3.2. De l'objet sémiotique aux médiations.....	27
I.1.4. En analyse de discours scientifiques	28
I.2. ... et une rencontre possible avec l'Anthropologie Contemporaine : vers une sémiotique anthropologique ?	30
I.2.1. Le rendez-vous de la Sémiotique et de l'Anthropologie des Modernes.....	31
I.2.1.1. Le projet latourien et l'importance de sa « généalogie »	31
I.2.1.1.1. Un pavé dans la mare des sciences humaines	31
I.2.1.1.2. L'empirisme radical : sortir du Sujet et de l'Objet.....	32
I.2.1.1.3. La filiation à Etienne Souriau	34
I.2.1.2. La Sémiotique au service de l'Anthropologie des Modernes.....	37
I.2.1.2.1. Les prémices : la théorie de l'acteur-réseau	37
I.2.1.2.2. Les régimes d'énonciation	38
I.2.1.2.3. Les conditions de félicité.....	40
I.2.1.2.4. La mise entre parenthèses libératrice.....	41
I.2.1.3. L'Anthropologie des Modernes au service de la Sémiotique.....	43
I.3. De l'attitude Anthroposémiotique.....	44
I.3.1. L'Anthroposémiotique et l'importance de sa « généalogie »	44
I.3.1.1. Gémellité ethnosémiotique	45
I.3.1.2. Descola et l'Anthropologie de la Nature	49
I.3.2. La sémiose comme nouvel objet	53
I.3.2.1. Définition.....	53
I.3.2.2. L'effectuation qui actualise	54
I.3.3. L'Anthroposémiotique et les nouveaux niveaux de pertinence	57
I.3.4. Le point de vue crée l'objet sémiotique.....	60
I.4. Corpus et groupes de corpus pour le projet	61
I.4.1. Le choix directeur de la problématique	62
I.4.1.1. Parcours de médiations comme réponse à une question	62
I.4.1.2. De la posture du chercheur : sacralisation de la science ?	64
I.4.2. Justification anthroposémiotique du corpus.....	66
I.4.2.1. Données hétérogènes et discours multiples.....	66
I.4.2.2. Principe de variation	70
I.4.3. De l'impossible exhaustivité : ce qui ne fait pas partie du corpus, mais qui aurait pu !	72
I.5. De l'interdisciplinarité : ses enjeux, sa mise en œuvre, son opérabilité	74
I.5.1. Quelques définitions liminaires	75
I.5.2. Interdisciplinarité interne et interdisciplinarité externe	77
I.6. Synthèse : La double-mission de l'Anthroposémiotique	80

I.6.1. La compilation scientifique	81
I.6.2. La traversée politique.....	81
Chapitre II. Le processus de transmission des savoirs : un chemin semé de médiations	83
II.1. Information savante et vulgarisation scientifique	83
II.1.1. Information, connaissance, savoir : une histoire de méréologie ?	83
II.1.2. Information et discours : la compétence discursive du traitement de l'information	86
II.1.3. La pratique de la vulgarisation scientifique	88
II.1.3.1. Discours scientifique et discours vulgarisé.....	88
II.1.3.2. Bref historique de la vulgarisation scientifique	90
II.1.3.3. Fonctions de la vulgarisation scientifique	92
II.1.3.4. Des vulgarisations scientifiques ?	96
II.2. La transmission comme processus sémiotique	98
II.2.1. Compléter le point de vue des Sciences de l'Information et de la Communication	98
II.2.1.1. Les lacunes de la conception de la communication purement transmissive ..	98
II.2.1.2. Communication et transmission des savoirs en tension.....	100
II.2.2. Différents types de médiation sémiotique	103
II.2.3. La question de la remédiation	108
II.2.3.1. Réflexion sur la définition de remédiation.....	108
II.2.3.2. Remédiation et praxis énonciative.....	109
II.2.3.3. Remédiation et opérations.....	111
II.2.4. Chemin de médiations instauratrices	113
II.2.4.1. Les figures de la médiation chez Bordron	113
II.2.4.2. « Table intégratrice » : récapitulatif des médiations instauratrices.....	117
II.2.5. La question de la traduction	121
II.2.5.1. « Un procès de traduction » ?	121
II.2.5.2. Sémiosphère et traduction.....	124
II.2.5.3. Traduction : opération commune à [REF] et [VUL] ?.....	128
Chapitre III. Discours d'autorité : médiations de l'information par les instances légitimes ...	133
III.1. Discours de la recherche fondamentale	134
III.1.1. Présentation du terrain entre observation et imprégnation	135
III.1.1.1. Les chercheurs : des <i>souris de laboratoire</i> ?.....	135
III.1.1.2. « Recherche translationnelle » et acteurs-pivots.....	137
III.1.1.3. La science en train de se faire.....	139
III.1.1.3.1. Ethnographie des sciences.....	139
III.1.1.3.2. À propos d'un [REF] tourmenté	141
III.1.2. La mise en discours de la pratique scientifique	147
III.1.2.1. Corpus et méthode	147
III.1.2.2. Principaux résultats	150
III.1.2.3. Interprétation et Discussion	160
III.1.2.3.1. Jeux de verbes et jeux de scènes pratiques.....	160
III.1.2.3.2. Mise en discours comme un plaidoyer de légitimité	162
III.1.3. Un paratexte encombrant mais heuristique ?	169
III.1.3.1. Les besoins d'identification : clefs de lecture	170
III.1.3.2. Références	172
III.1.3.3. Statut des figures et tables : un besoin heuristique.....	172

III.1.4. Le modèle comme logique de sémiologie	175
III.2. La mise en discours de la pratique médicale	177
III.2.1. Introduction : la médecine comme science, art, technique et discours.....	177
III.2.2. Entre pairs, la lettre de consultation.....	179
III.2.2.1. Caractérisation d'un document-discours	179
III.2.2.2. Corpus et méthodologie	180
III.2.2.3. Principaux Résultats.....	182
III.2.2.4. Discussion : la lettre de consultation comme un genre de « l'agir du sens »	
.....	203
III.2.2.4.1. Fonctionnalité de traduction.....	203
III.2.2.4.2. Fonctionnalité de bilan et compilation des inscriptions.....	204
III.2.2.4.3. Fonctionnalité de requête	205
III.2.2.4.4. Fonctionnalité d'instauration (expertise).....	207
III.2.3. La consultation médicale : interaction et remédiation discursive	211
III.2.3.1. Enjeux de l'analyse de l'interaction médecin/patient.....	211
III.2.3.2. Le cadre interactif.....	212
III.2.3.3. Corpus et méthode	214
III.2.3.4. Principaux résultats	217
III.2.3.5. Discussion : discours de consultation et stratégies de remédiation	232
Chapitre IV. Discours profanes et autopathographiques : Histoires d'Épileptiques	242
IV.1. Représentations et stigmatisation	242
IV.1.1. Panorama chronologique ou l'histoire d'un imaginaire encombrant.....	243
IV.1.2. Force et structure de l'imaginaire	246
IV.1.2.1. Problème de définition	246
IV.1.2.2. « Les structures de l'imaginaire »	247
IV.1.2.3. Le mythe, aujourd'hui.....	253
IV.1.2.4. Imaginaire mythique entre structure et bruit communicationnel.....	256
IV.1.3. Spectacularisation involontaire du corps souffrant	258
IV.1.3.1. Spectacle et imaginaire.....	258
IV.1.3.2. Épilepsie et spectacle du corps.....	260
IV.1.3.3. Le symptôme-spectacle : histoire croisée de l'épilepsie et de l'hystérie	262
IV.1.4. Des procès de stigmatisation	265
IV.1.4.1. Cadre théorique goffmanien.....	265
IV.1.4.2. Petite stigmatisation ordinaire de l'épilepsie	267
IV.1.4.3. L'Épileptique comme figure de stigmatisation.....	269
IV.2. La parole du web 2.0. : L'ère de l'autopathographie numérique	272
IV.2.1. Forums médicaux : appropriation des savoirs et esprit de communauté virtuelle	
.....	273
IV.2.1.1. Le forum médical comme pratique culturelle	273
IV.2.1.2. Le forum médical comme manifestation d'une médiation existentielle	275
IV.2.1.3. Les forums médicaux comme espace médical alternatif 2.0 ?	278
IV.2.2. Réseaux sociaux : reconquête d'identité	281
IV.2.2.1. Cadre théorique et méthodologique.....	281
IV.2.2.2. Étendard linguistique et resignification.....	283
IV.2.2.3. Le cas d'Épilepticman : fragmentation de l'autopathographie.....	286
IV.3. Les écrits autopathographiques	287
IV.3.1. Définir les discours autopathographiques	288
IV.3.1.1. Écologie d'un terme	288

IV.3.1.2. La place du « je »	290
IV.3.1.3. Résilience et performativité des discours autopathographiques.....	292
IV.3.2. Écrire l'épilepsie : les autopathographies institutionnalisées.....	294
IV.3.2.1. L'œuvre romanesque de Dostoïevski : l'expérience intime du patient dans la crise	294
IV.3.2.2. L' <i>Ascension du Haut-Mal</i> de David B. : l'expérience de l'Autre dans la crise	296
IV.3.3. Nouvelle envergure des écrits autopathographiques 2.0.	298
IV.3.3.1. Formes originelles : rapide historique des récits autopathographiques	298
IV.3.3.2. Autopathographies numériques et patient-expert	298
IV.3.4. Conclusions	300
Chapitre V. Le geste vulgarisateur, une tentative de définition sémiotique de la vulgarisation scientifique	302
V.1. Définition institutionnelle de la vulgarisation scientifique	302
V.1.1. La vulgarisation scientifique, une entité plurielle	302
V.1.2. Le paradigme du « troisième homme »	303
V.1.2.1. Un besoin social et culturel	303
V.1.2.2. Un problème de communication	304
V.1.2.3. Une question de public(s)	305
V.1.3. Vers un paradigme du « premier homme » ?	306
V.1.3.1. Nouveau cadre.....	306
V.1.3.2. Une question de légitimité.....	307
V.1.3.3. Discours de vulgarisation « court-circuit »	307
V.2. Définition générique de la vulgarisation scientifique	314
V.2.1. Le gradient de généricité comme modèle	315
V.2.1.1. Sémiotique et genre	315
V.2.1.2. Présentation générale du gradient de généricité	318
V.2.1.3. Le socle médiatico-générique	320
V.2.1.4. Application du socle au dossier de vulgarisation scientifique	326
V.2.2. Caractéristiques des discours de vulgarisation « traditionnels »	329
V.2.2.1. Mécanismes de reproduction et différenciation	329
V.2.2.2. Le rôle de la mémoire interdiscursive artificielle	333
V.2.2.3. La vulgarisation comme « contrefaçon » ?	336
V.3. Définition pratique et existentielle	338
V.3.1. Le geste discursif.....	338
V.3.1.1. Constellation conceptuelle	338
V.3.1.2. Le geste discursif de la vulgarisation scientifique	340
V.3.2. Socle médiatico-générique élargi : vers une théorie discursivo-générique	343
Conclusion : Vers une anthroposémiotique de la communication	347
Références bibliographiques.....	361
Annexes	379
Annexe 2. Fiche d'autorisation d'enregistrement à destination du médecin	381
Annexe 3. Fiche d'autorisation d'enregistrement à destination du patient	382
Annexe 4. Éléments d'iconographies de l'hystéro-épilepsie, d'après : Charcot Jean-Martin et Richer Paul, <i>Les démoniaques dans l'Art</i> , Paris, Delahaye et Lecrosnier, 1887	383

Annexe 5. Report de résultats de l'étude « Nubukpo Philippe, Preux Pierre-Marie, Clément Jean-Pierre et al., « Comparaison des représentations socioculturelles des épilepsies en Limousin (France), au Togo et au Bénin (Afrique) », Med Trop (63), 2003, pp. 143-150	386
Annexe 6. Florilège d'extraits de : David B., L'ascension du haut mal (L'intégrale), Paris, L'Association, 2011.....	388
Annexe 7. Impressions d'écran Dossier d'Information INSERM (au 08.01.18).....	389
Annexe 8. Impressions d'écran Dossier « Épilepsies. Vers la sortie des crises ? », Sciences & Santé, 2015	392

Table des figures

Figure 1. Modèle de la sémiosphère étendue, d'après Chandès (2006)	18
Figure 2. Chemin de médiations : identification des sphères méthodologiques	19
Figure 3. Schématisation de l'effectuation d'après la définition Jean-François Bordron (2003)	54
Figure 4. Schématisation de l'acte producteur de signification selon les modes d'existence sémiotiques chez Jacques Fontanille (1998), page 276	56
Figure 5. Analyse fragmentée de la sémosis globale chez Badir (2009)	105
Figure 6. Médiatisation et Médiation générique, d'après Couégnas & Famy (2017)	105
Figure 7. Les différents types de médiation œuvrant dans la sémosis globale, à partir de Couégnas & Famy (2017), eux-mêmes inspirés de Badir (2009)	107
Figure 8. Proposition de schématisation des figures de la médiation, d'après les définitions de Jean-François Bordron (2003)	116
Figure 9. Proposition de schématisation pour le mode [REF], publiée aussi dans Couégnas & Famy (2017).....	129
Figure 10. Cartographie et démarche théorique du présent travail.....	134
Figure 11. Schéma des sémiosphères engagées dans le parcours et fonction de l'actant Passeur dans la recherche translationnelle	138
Figure 12. Schématisation de la typologie en continuum des énoncés types, d'après Latour & Woolgar (1979).....	169
Figure 13. Assomption énonciative graduée en fonction des choix lexicologiques	199
Figure 14. Analyse sémique computationnelle	199
Figure 15. Récapitulatif des fonctions de la lettre de consultation	210
Figure 16. Grille de transcription en contexte médical – conventions utilisées.....	215
Figure 17. Molécule sémique passerelle.....	239
Figure 18. Allégorie visuelle de l'épilepsie - catégorie thériomorphe, figure extraite de David B. (2011).....	251
Figure 19. "Epilepticus sic curabitur", Manuscrit Sloane, Collection médicale, fin XIIème siècle, British Museum Londres	252
Figure 20. Schématisation du mythe d'après Barthes (1957), page 222.	254
Figure 21. Schématisation de la connotation chez Barthes (1964), page 130.....	255
Figure 22. Éclatement fonctionnel du mythe en vue de la vulgarisation scientifique	258
Figure 23. Planche illustrant une des phases de la crise d'hystéro-épilepsie, Charcot & Richer (1887).....	263
Figure 24. Proposition de schématisation pour [MULTI-FIC] d'après Couégnas & Famy (2017).....	278

Figure 25. Réinvestissement du mème de la campagne présidentielle par Épilepticman (Impression d'écran IP-TWE-24 d'un tweet du 25 avril 2017).....	287
Figure 26. Gradient de généricité, d'après Couégnas & Famy (2015).....	319
Figure 27. Les pratiques culturelles et leurs composantes, d'après Badir (2009).....	325
Figure 28. Rappel du référentiel théorique (Chapitre II).....	325
Figure 29. Noyau générique du dossier de vulgarisation scientifique.....	329
Figure 30. Pré-noyau générique au sein du socle	332
Figure 31. Cartographie pour penser une théorisation actantielle discursivo-générique de la construction des savoirs scientifiques.....	348

Table des tableaux

Tableau 1. Récapitulatif de la typologie des schèmes intégrateurs de la pratique, d'après la lecture de Philippe Descola (2005).	51
Tableau 2. Caractéristiques des régimes sémiotiques selon les quatre niveaux de pertinence sémiotique, d'après Fontanille & Couégnas (2018)	59
Tableau 3. Variations et hétérogénéité dans les groupes de corpus constitués	72
Tableau 4. Définition de l'interdisciplinarité interne et de l'interdisciplinarité externe au projet de recherche	79
Tableau 5. Information, connaissance, savoir : tentative de définition.....	86
Tableau 6. Tableau résumant les résultats de l'analyse linguistique	160
Tableau 7. Exemple de co-construction du sens et traduction en discours rapportés.....	196
Tableau 8. Procédés métalinguistiques engagés dans le niveau médiateur	241
Tableau 9. Composantes textuelles de Rastier, d'après Rastier (2001)	320
Tableau 10. Divisions analytiques de la poétique et de l'herméneutique, d'après Badir (2009)	322
Tableau 11. Socle médiatico-générique, d'après Couégnas & Famy (2015).....	323
Tableau 12. Exemplification de la théorie du geste discursif	342
Tableau 13. Théorie discursivo-générique – une analyse de la généricité actualisée en discours	344

Introduction

La sémiotique, un peu beaucoup passionnément à la folie ?

Il est de ces disciplines qui fascinent autant qu'elles œuvrent pour la connaissance. La sémiotique est de celles-ci. Bien qu'elle produise des constellations de savoirs à partir des nombreux objets qu'elle saisit et questionne, elle ne cesse de s'interroger sur la validité de ses méthodes et de repenser méticuleusement son épistémologie. Les perspectives actuelles de la recherche en sémiotique ne manquent pas à cette introspection et semblent converger vers le même dessein : comprendre le rôle que la sémiotique a à jouer dans le champ des sciences humaines et sociales pour se (re)définir elle-même. Une sémiotique prisonnière des dogmes qu'elle se fixe, renfermée dans son système théorique stricte et réduite à ses quelques querelles de clocher ne tarderait pas à se scléroser. Consciente du déclin qu'elle subit depuis la fin de l'ère structuraliste dans les années 1970, de sa position quelque peu marginale dans le champ des sciences de l'Homme, et du désamour qu'elle inspire parfois du fait de son métalangage riche, la sémiotique se remet constamment en question. Dans un nouveau paradigme de recherche général, qui semble la dépasser et toucher de nombreuses disciplines dans un mouvement de globalisation des sciences, la sémiotique s'efforce de dialoguer avec les autres sciences voisines, dans la perspective double d'une quête heuristique et d'une redéfinition différentielle de son identité et de ses frontières, comme si, finalement, le salut de la sémiotique était à trouver hors de ses terres. Pourtant, forte d'une épistémologie scientifique à la fois formelle et empirique, héritière des traditions linguistiques saussurienne et hjelmslevienne, la sémiotique a elle-même beaucoup à apporter à la construction d'une réflexion commune.

La recherche que nous proposons d'accomplir s'inscrit dans ce mouvement d'ouverture de la sémiotique aux autres sciences humaines et sociales, et profite de ce moment particulier de l'histoire de la discipline pour la conjuguer à d'autres chapelles proches : l'analyse de discours, la linguistique discursive, la sémantique textuelle, les sciences de l'information et de la communication, l'anthropologie notamment. Loin de s'enfermer dans le carcan d'une seule discipline, notre recherche prône la coopération de ces différentes sciences pour répondre à une problématique qui dépasse les frontières instituées. C'est bien la question de départ qui guide le choix des moyens à convoquer, et non l'affiliation disciplinaire. Nous proposons donc de mener notre recherche en restant intègre et fidèle à l'épistémologie structurale hjelmslevienne, tout en faisant appel aux forces extérieures quand cela nous permet de gagner en moyens heuristiques.

Cadre général et problématique

La présente recherche étudie, dans une perspective générale, le rôle de la mise en discours dans la construction de la science et des savoirs scientifiques. Elle postule *de facto* que les discours ne sont pas de simples supports auxiliaires à la diffusion mais forment un dispositif sémiotique complexe, participant à la construction des savoirs en acte. Afin de spécifier cette perspective très vaste, nous proposons d'en limiter le champ par une clé d'entrée particulière, en travaillant exclusivement à partir de la recherche sur une maladie précise, l'épilepsie,

menée dans un laboratoire de l'INSERM, puis de continuer notre *chemin de médiations* auprès des médecins épiléptologues qui créent leurs propres discours, jusqu'à la communauté des patients actualisant elle aussi des activités discursives sur le sujet, qui incarnent autant de remédiations de l'information savante.

L'ambition est d'analyser comment, de médiations en remédiations, le contenu informationnel transite d'une instance à l'autre (schématiquement de la recherche fondamentale menée au laboratoire jusqu'aux patients, en passant par l'instance médicale) et ce, par le truchement des différents discours. Ces discours, qu'ils se manifestent dans des articles scientifiques de recherche fondamentale, des lettres de consultation en épiléptologie, des interactions verbales entre médecin et patient, des articles de presse ou de vulgarisation scientifique, ou enfin des discours de patients eux-mêmes, sont des points nodaux dans le parcours articulé de la transmission d'information. Ces discours incarnent selon nous des lieux hautement sémiotiques, où se produisent des significations singulières par la médiation de l'information savante.

Ce projet s'inscrit en premier lieu dans une perspective de sémiotique générale. En effet, il se revendique d'une sémiotique des pratiques culturelles inspirée de la *sémiotique anthropologique* esquissée dans nos travaux antérieurs¹ qui interrogeaient une appropriation sémiotique des propositions de Bruno Latour dans son *Enquête sur les modes d'existence*², dans la démarche d'une sémiotique soucieuse de jouer son rôle au sein des sciences humaines et sociales. Plus généralement, l'attitude de recherche correspond à celle de l'*anthroposémiotique*³ que nous étudierons dans le développement de ce travail. Le projet propose d'analyser la pratique et les discours d'un domaine en particulier, celui des sciences du vivant, qui pose ses propres règles, ses propres véridictions et possède un régime d'énonciation particulier, ou autrement dit, son propre *mode d'existence*. Ce projet concrétise donc l'orientation de la *sémiotique anthropologique* en se spécialisant dans le domaine des discours scientifiques et de leurs remédiations ouvrant sur d'autres modes d'existence de l'information savante. Pour se faire, nous ferons également appel à l'analyse de discours, d'inspiration structurale, proche d'une linguistique discursive, qui permettra de mettre en avant les spécificités linguistiques des écrits scientifiques (leur structure, l'énonciation et l'argumentation engagées) nous permettant ainsi de dégager l'imaginaire investi dans ces discours. Parallèlement, puisque la problématique s'attache à analyser la transmission du contenu informationnel et à interroger les procédures et le fonctionnement de la vulgarisation scientifique, elle ancre le projet dans le champ des Sciences de l'Information et de la Communication (SIC). L'appareillage théorique doit donc pouvoir être en mesure d'appréhender les mécanismes informationnels et communicationnels que l'objectif de recherche instaure. Une *problématique SIC* (la transmission de l'information savante aux prises avec les questions de vulgarisation), un *sujet sémiotique* (les médiations), des

¹ FAMY Aurore, *Le statut sémiotique des modes d'existence*, Mémoire de Recherche (M2), Université de Limoges, 2014.

² LATOUR Bruno, *Enquête sur les modes d'existence : une anthropologie des modernes*, Paris, La Découverte, 2012.

³ FONTANILLE Jacques et COUÉGNAS Nicolas, *Terres de sens : essai d'anthroposémiotique*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 2018 (Semiotica Viva).

observables linguistiques et discursifs (l'énonciation énoncée, les mécanismes de reformulation, de resignification, etc.) et une *attitude anthroposémiotique* (saisie du sens en acte *in situ*), impliquent, dans cette entreprise conjointe, une approche de travail *sémio-pragmatique* ayant à cœur de décrire les phénomènes saisis dans leur aspect fonctionnel en production comme en interprétation. Le sens est pris dans sa globalité, la signification qui se crée en discours est alors appréhendée dans toutes ses dimensions : linguistique, discursive, générique, pratique, existentielle notamment.

Le choix de l'épilepsie

Le choix d'une « clé d'entrée » permettant d'établir le panorama des médiations et remédiations de l'information, de la sphère scientifique jusqu'au patient et au grand public en général, n'est pas anodin. Il engage une orientation particulière donnée à notre recherche. Ce point d'entrée thématique est avant tout une *maladie*, il ouvre donc sur des enjeux sociaux importants et identifie un type de recherche spécifique. Il ne s'agit pas, en position initiale de notre parcours de transmission, d'astrophysique ou de mécanique quantique, mais bien d'une recherche biomédicale. La clé thématique inscrit donc, de fait, les enjeux et les résultats de la recherche scientifique dans le vivant, dans le vital, dans l'urgence, dans la condition humaine elle-même. Le processus de transmission de l'information se doit, pour ces raisons, d'être encore plus performant que les autres, ou tout au moins le plus efficient possible, du point de vue de l'impératif vital qui le caractérise. De plus, l'épilepsie se présente comme singulière au sein du paradigme des maladies. Il s'agit, premièrement, d'une maladie chronique, dont l'aspectualité particulière prédéfinit des conditions de vie difficiles et donc constitue une urgence d'appropriation des savoirs chez le patient qui en souffre et son entourage. D'autre part, l'épilepsie se définit le plus souvent, comme pour prendre une réelle consistance dans la conscience collective, au travers de ses représentations pourvoyeuses d'imaginaire. En effet, chaque fois qu'il est fait mention de l'épilepsie, son cortège de représentations teintées de surnaturel la suit, l'accompagne, voire la cannibalise. Comment produire, diffuser et s'approprier les savoirs scientifiques à propos d'une maladie dans un contexte aussi nébuleux que celui dans lequel baigne cette affection particulière ? Le statut historico-socio-culturel éminemment complexe de l'épilepsie semble constituer un des freins à la bonne circulation des informations savantes à son propos. La recherche qui nous anime s'inscrit donc dans une volonté de réponse à un besoin social de compréhension voire si possible d'optimisation du parcours de l'information dans le cadre d'enjeux humains importants. La demande émane aussi des instances de recherche qui peinent à comprendre le phénomène d'entropie le long de ce parcours : alors que la recherche est dynamique et progresse, l'équipe de chercheurs que nous avons étudiée s'étonne elle-même des lacunes dans le processus de circulation des contenus informationnels.

Apport du projet et définition des sphères

Bien sûr, d'autres avant nous se sont penchés sur le sujet des sciences et de la vulgarisation. La sociologie des sciences s'est largement intéressée à la constitution du savoir scientifique, notamment à travers les travaux de Robert Merton, Harry Collins, Barry Barnes ou encore en France Michel Callon et Bruno Latour. L'analyse de discours a également déjà pris pour objet d'étude privilégié les discours scientifiques, qu'elle considère comme fermés puisque les

émetteurs et les récepteurs appartiennent à la même micro-communauté. En outre, la vulgarisation scientifique est un objet d'étude important dans le champ des SIC où l'on tente de définir la place de l'action de « vulgariser » entre *traduire* et *trahir*.

L'apport du projet réside dans la perspective d'une sémiotique anthropologique ou *anthroposémiotique* en train de se construire, mais aussi dans l'idée de donner une place centrale aux concepts de *traduction* et *remédiation*, comme étant au cœur de la construction des savoirs scientifiques. Ces deux concepts sont déjà problématiques en eux-mêmes car ils engagent des mécanismes complexes en termes de recherches contemporaines. En outre, grâce à la clé d'entrée précise qu'est l'épilepsie, l'originalité du projet est de pouvoir donner une vision panoramique du parcours du contenu informationnel, avec de surcroît la possibilité d'exercer un focus sur chacune des étapes de remédiation. L'établissement de ces étapes se réalise, méthodologiquement, à partir de la construction de *sphères* de production discursives, qui se superposent, toujours dans cette perspective méthodologique, à des *communautés discursives*⁴ spécifiques, incarnant des *sémiosphères*⁵ particulières. Elles se distinguent en cela des quatre positions sémiotiques proposées par Gérard Chandès dans sa conception de modèle étendu de la *sémiosphère*⁶, qui participent toutes de la même *sémiosphère* dynamique, où se discrétisent quatre instances : le centre expert (micro milieu), l'amateur (non micro milieu), le généraliste (non macro-milieu), les « Nuls » en tant que public de masse (macro milieu). La schématisation qu'il propose file la métaphore géométrique de la « *sémiosphère* » de Lotman en articulant des cercles concentriques pour définir les positions respectives de ces quatre entités.

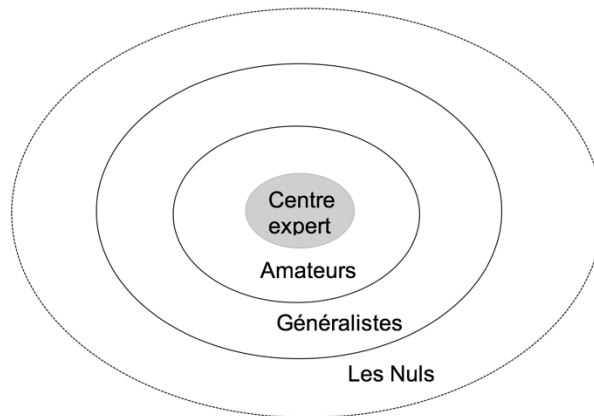


Figure 1. Modèle de la sémiotique étendue, d'après Chandès (2006)

Dans notre proposition, chaque étape mentionnée constitue une *sémiosphère* à part entière, composée d'un centre producteur de discours et d'une périphérie. Cependant, nous rejoignons, dans nos hypothèses de travail, la vision sémio-pragmatique de l'auteur qui s'attache à décrire différentes stratégies de fonctionnement discursif dans la production et la

⁴ CHARAUDEAU Patrick et MAINGUENEAU Dominique, *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Éditions du Seuil, 2002, pages 104-106.

⁵ LOTMAN Jurij M., *La sémiotique*, Limoges, Pulim, 1999 (Nouveaux actes sémiotiques).

⁶ CHANDÈS Gérard, *SEMIO/SPHERE/TRANS/MÉDIEVALE. Un modèle sémiopragmatique d'information et de communication appliqué aux représentations du moyen âge*, Thèse en vue de l'obtention de l'Habilitation à Diriger des Recherches, Université de Poitiers, 2006.

transmission de l'information, en fonction d'une logique de publics discriminés et identifiés, incarnant des instances énonciatives spécifiques, tantôt énonciateurs, tantôt énonciataires. Le modèle méthodologique⁷ que nous proposons s'apparente à un chemin de médiations, qui interviennent à l'intérieur ou en périphérie de sphères, comme suit :

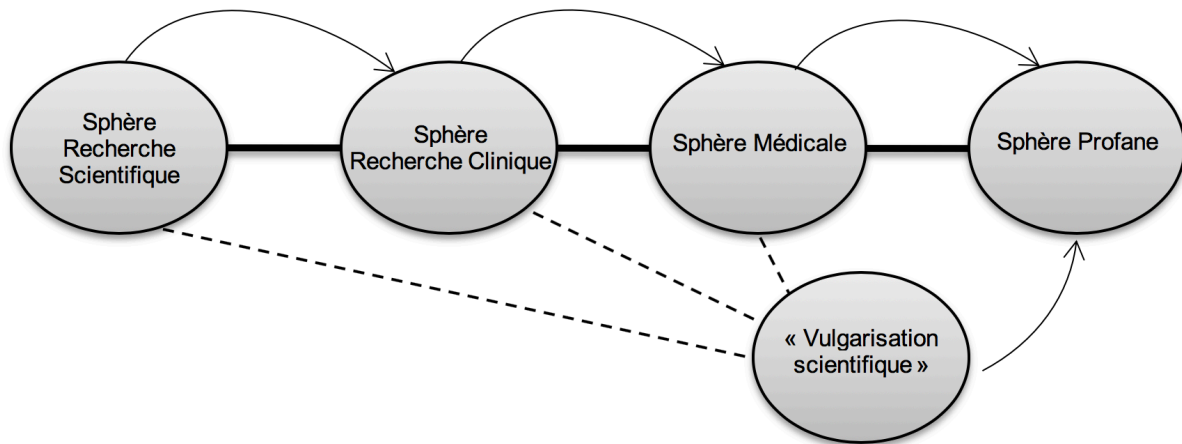


Figure 2. Chemin de médiations : identification des sphères méthodologiques

L'établissement de ce parcours méthodologique, qui sera développé et questionné dans ce travail, pose les jalons d'une réflexion panoramique. Afin de répondre à la problématique interrogeant la nature sémiotique et le fonctionnement de la construction des savoirs scientifiques tout au long du parcours de transmission de l'information, nous proposons un développement en cinq chapitres.

Le premier chapitre est consacré à la définition précise de l'ancrage théorique de notre recherche dans les différentes disciplines susmentionnées, s'adaptant à la complexité induite par la nature hétérogène des données et la multiplicité des discours à appréhender. Cette partie fait le point sur le changement de paradigme qui anime les sciences humaines et sociales, ainsi que sur la rencontre qui s'est produite entre la sémiotique et l'anthropologie contemporaine. À partir de ces considérations théoriques voire épistémologiques, une présentation du corpus (ou, pour être plus précis, *des corpus*) permet de mettre en exergue les besoins d'une interdisciplinarité opérationnelle, à laquelle nous proposons de réfléchir en fin de chapitre, avant de la mettre en œuvre dans le reste de la thèse. Cette interdisciplinarité semble être au cœur de notre travail, mais se trouve être également, selon nous, ce qui a permis la naissance de l'anthroposémiotique, cette attitude de recherche particulière dont il est question tout au long de ce chapitre.

Le deuxième chapitre propose de définir le chemin de médiations caractérisant le processus de transmission de l'information savante, d'un point de vue sémiotique et d'un point de vue communicationnel notamment. Cette section est prétexte à redéfinir, dans le cadre qui est le nôtre, les concepts-clés de *traduction*, *médiation*, *remédiation*, *information*, pour baliser ainsi

⁷ Nous le soumettons ici dans sa version primitive. Il est voué à évoluer dans le développement du projet.

au mieux notre territoire de recherche et les notions qui en composent le référentiel théorique. La première partie se consacre à l'étude des rapports entre l'information savante et les questions de vulgarisation scientifique, quand la seconde propose d'envisager la transmission d'information comme un processus sémiotique, articulant des médiations et des remédiations « instauratrices » d'existence, dans une perspective anthroposémiotique.

L'analyse de corpus à proprement parler commence au troisième chapitre, qui se consacre à l'étude de trois grands types de discours pour lesquels l'énonciateur s'inscrit dans une communauté discursive socialement légitimée. En premier lieu, nous proposons une étude des discours « primaires » de la recherche qui se manifestent dans le genre très normé des articles scientifiques. Après une présentation de l'étude de terrain, est interrogée la mise en discours de la pratique scientifique, productrice de savoirs, permettant d'en révéler les caractéristiques saillantes, résolument corrélées à des dynamiques énonciatives répondant aux « tourments » de la publication scientifique. Puis, c'est la mise en discours de la pratique médicale qui est interrogée, sous deux formes différentes : la lettre de consultation du médecin, destinée aux pairs, et les discours émis en séance de consultation médecin/patient. La mise en regard de ces deux types de discours permet d'identifier des mécanismes de discursivisation différents malgré l'identité et l'appartenance de l'énonciateur à une même communauté discursive, socialement reconnue comme productrice de savoirs.

Le pénultième chapitre, quant à lui, permet d'effectuer un saut dans la sphère profane, en proposant une réflexion composite sur le contexte socioculturel particulier de l'épilepsie, entre imaginaire et stigmatisation. Il propose également l'étude de discours de patients dans le but d'identifier différents processus de remédiation, qui leur permettent de resignifier leur identité d'« Épileptique », de s'approprier les savoirs, et de construire des communautés autorisant des formes d'existence alternatives.

Enfin, le dernier chapitre tente de définir la vulgarisation scientifique, non exclusivement comme une pratique communicationnelle instituée dans la tradition des SIC, qui la réduirait à l'activité de la sphère détachée que nous avons proposée plus haut, mais comme une forme de genericité particulière et « augmentée », qui peut intervenir à tout niveau dans le parcours de médiations, en tant que *geste vulgarisateur*. Ce chapitre s'attache donc à dépasser la définition traditionnelle de la vulgarisation, en s'appuyant sur des théories de sémantique textuelle notamment, en y ajoutant une perspective pragmatique, afin de construire une théorie discursivo-générique. Porteur des propositions théoriques phares du projet, le dernier chapitre signe, en reprenant des éléments développés au tout long du travail, notre volonté de parvenir à une théorisation opérationnelle, à la fois anthroposémiotique et sémio-pragmatique pour l'étude des discours scientifiques et assimilés.

Pour le confort du lecteur, les différents groupes de corpus sont rassemblés dans le deuxième tome de ce projet, et un glossaire des concepts-clés mobilisés est proposé en fin de développement, dans le présent tome.

Chapitre I. Des ancrages théoriques et épistémologiques aux corpus : épreuve et illustration de l'attitude anthroposémiotique

Le premier chapitre de cette recherche est consacré à l'intégration de la problématique de thèse dans un cadre théorique lui-même en construction. La nature complexe des questionnements, et par extension l'hétérogénéité des données, amène à (re)penser le référentiel théorique dans lequel l'analyse se situe et l'épistémologie qui l'accueille. Ainsi, la thèse dépasse en partie le projet qu'elle se fixe en tant qu'étude et réponse à une question donnée, et fonde une nouvelle ambition dans la tentative de définition et d'exposition de ce cadre, étant à la fois épreuve « expérimentale » et illustration de ce qu'on appellera *l'attitude anthroposémiotique*.

I.1. Un changement de paradigme... ?

I.1.1. En Sciences Humaines et Sociales

Les Sciences Humaines et Sociales (SHS), constituées en champ de recherches regroupant disciplines, théories, méthodes et objets non-homogènes, sont par définition, en constante mutation. Les fluctuations sont inhérentes, toujours là, oscillant entre les frontières parfois perméables des disciplines composantes. Mais il arrive que des changements plus prononcés soient observés, convergeant tous vers une même direction. Depuis la fin du XX^{ème} siècle, un tournant semble s'opérer au sein de cet ensemble, où méthodes, paradigmes et théories se déstructurent dans le sillon d'une remise en cause du structuralisme, et où l'objectif premier n'est plus de faire émerger des règles et théories générales, mais où, loin de cette ambition « universalisante », les études tendent vers la description des hétérogénéités et l'affirmation de pluralismes. Les recherches visent à construire des typologies, rendre compte des phénomènes de plus en plus complexes et présentant de plus en plus d'hétérogénéité. On observe ainsi, du côté des chercheurs, un éclatement des approches et des orientations. Parallèlement, on remarque une collaboration voire une *globalisation*⁸ des différentes disciplines des sciences humaines et sociales, comme voie de réponse au phénomène de « mondialisation » en plein essor dans les années 1980. Cette apparition du « global » induit certaines transformations disciplinaires et, comme mentionné précédemment, bouscule les paradigmes théoriques dominants déjà en place. Deux mouvements simultanés et qui semblent paradoxaux s'imbriquent : à la fois une « fragmentation » des paradigmes mais aussi un mouvement de « recomposition »⁹ des sciences humaines et sociales, vers l'utopie d'une unité dans le champ des SHS, vers ce qu'on appellerait « La Science Sociale ». La coexistence de ces deux impulsions est permise par l'essor de l'interdisciplinarité¹⁰ sous toutes

⁸ CAILLÉ Alain et DUFOIX Stéphane (éds.), *Le tournant global des sciences sociales*, Paris, La Découverte, 2013 (Collection Bibliothèque du MAUSS).

⁹ WIEVIORKA Michel, DEBARLE Aude Marie et OHANA Jocelyne (éds), *Les sciences sociales en mutation*, Auxerre, Sciences humaines, 2007.

¹⁰ Nous nous proposons de développer la notion d'interdisciplinarité dans la partie I.5..

ses formes, qui autorise dans un même temps la collaboration des disciplines et la démultiplication des points de vue.

En Anthropologie, l'*aggiornamento*¹¹ a commencé dans les années 1980-1990, où l'on dépasse l'objet d'étude historique et privilégié de la discipline, les « ethnies » lointaines¹², au parfum d'exotisme, pour une perspective plus large sur la contemporanéité, incluant les sociétés occidentales. Cette « mise à jour » trouve son accomplissement en France notamment dans les années 1990 dans « L'Anthropologie des modes contemporains » de Marc Augé¹³, notamment autour de ses travaux sur les transformations de l'altérité¹⁴, sur les nouveaux mondes sociaux et culturels. Ce tournant ouvre donc l'anthropologie sur l'étude des différents « mondes contemporains », sans détermination *a priori*, aux échelles de grandeur variées, en train de faire ou de se transformer, bref, en situation. Dans ce tournant, de nouveaux terrains voient le jour, et avec eux une reconsidération du concept-même de terrain et du rapport entretenu avec l'anthropologue et son interprétation. Michel Agier résume la perspective contemporaine de l'anthropologie de la façon suivante :

« *Qu'est-ce que le contemporain de l'anthropologie ? C'est d'abord la trace de ce qui est en train d'arriver dans le moment et la situation de l'enquête, et donc sa présence réfléchie dans le texte de l'anthropologue. La trace du mouvement, du changement, du premier souffle de l'à-venir* »¹⁵

L'anthropologie contemporaine subit donc un tournant à la fois interprétatif et discursif, qui se poursuit dans les années 2000 avec, entre autres, l'Anthropologie de la nature de Philippe Descola¹⁶ et l'Anthropologie des Modernes de Bruno Latour¹⁷. Les deux fournissent une catégorisation de la pratique et de l'existence humaines selon une pluralité d'ontologies : au nombre de quatre chez Descola et de quinze chez Latour, identifiées à partir de l'observation de discontinuités. Ces discontinuités sont le lieu d'expression de certains « tours » homogénéisant en retour, respectivement appelés *schèmes* et *passes*, et qui permettent de construire des significations partagées et créer des processus propres à une collectivité ou un réseau. Cet intérêt pour les catégories nouvelles et la démultiplication des objets, lieux et terrains d'étude marque un tournant important qui inspire les disciplines à la frontière de l'anthropologie, ou de manière plus nuancée, encourage au dialogue et à la circulation interdisciplinaire. L'exemple en sera notamment donné en I.3. et tout au long du chapitre, où une tentative de dialogue de l'anthropologie contemporaine avec la sémiotique sera esquissée.

¹¹ D'après l'expression de Michel AGIER, dans « Le tournant contemporain de l'anthropologie. Comprendre, encore, le monde qui nous entoure », *Socio. La nouvelle revue des sciences sociales* (1), 2013, pp. 77-93.

¹² Ce passage de l'ethnologie à l'anthropologie est notamment décrit chez : CUNIN Élisabeth et HERNANDEZ Valeria A., « De l'anthropologie de l'autre à la reconnaissance d'une autre anthropologie », *Journal des anthropologues. Association française des anthropologues* (110-111), 2007, pp. 9-25.

¹³ AUGÉ Marc, *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, Paris, Flammarion, 1994.

¹⁴ AUGÉ Marc, *Le sens des autres : actualité de l'anthropologie*, Paris, Fayard, 1994.

¹⁵ AGIER Michel, *op. cit.*, § 17.

¹⁶ DESCOLA Philippe, *Par-delà nature et culture*, Paris, NRF : Gallimard, 2005 (Bibliothèque des sciences humaines).

¹⁷ LATOUR Bruno, *Enquête sur les modes d'existence : une anthropologie des modernes*, Paris, La Découverte, 2012.

En sociologie, le tournant théorique s'effectue avec la perte de dynamisme croissante du marxisme à la fin du XX^{ème} siècle. On observe une déstructuration du paradigme fonctionnaliste dominant, au profit de nouveaux mouvements davantage « micros » comme l'interactionnisme symbolique, la sociologie phénoménologique, et l'ethnométhodologie. Toutes ces approches, contrairement à ce qui était d'usage avant 1970, se désintéressent de l'histoire et de la politique, et se concentrent sur des aspects de moins en moins généraux. Ainsi, la fragmentation des paradigmes dominants d'ordre général se manifeste par l'apparition de paradigmes spécialisés « cultural studies », « science studies », « gay and lesbian studies », « African-American studies » etc. se focalisant sur des objets d'étude spécifiques.

En Histoire, les grandes ambitions théoriques se font aussi plus rares, ricochet, comme dans les autres sciences humaines et sociales, de l'affaiblissement des trois courants chefs de files, le fonctionnalisme, le structuralisme et le marxisme. La décomposition des grands courants et des aspirations généralisantes trouve son achèvement dans l'Éditorial¹⁸ de 1988 des *Annales*, revue de référence en Histoire, qui acte le « tournant critique » de l'histoire dans le contexte de mutation générale des SHS. L'appel à contribution qu'il lance propose deux axes de réflexions assez caractéristiques du changement en train de s'opérer : un regard sur les *nouvelles méthodes* de la discipline (les échelles d'analyse, adéquation entre taille des objets d'étude et moyens d'observation, etc.) et la question des *nouvelles alliances* à constituer (inspiration, confrontation, interrogations croisées).

I.1.2. En Sciences du langage

Après ce tour d'horizon des remodelages et autres changements de paradigmes en SHS, il nous faut réduire l'empan de notre constat pour se concentrer sur ce qui advient au sein des Sciences du langage. Champ disciplinaire plus restreint où les disciplines « voisines » sont plus proches les unes des autres dans leurs méthodes et leurs objets, les Sciences du langage sont elles aussi atteintes par ce changement de direction épistémologique et théorique.

À la fin du XX^{ème} siècle, les Sciences du langage sont marquées par une rupture avec la conception logico-grammaticale et le positivisme jusque-là dominants. La linguistique cesse peu à peu de décrire les mécanismes à forte portée générale et de rechercher les traits linguistiques universels, selon un système formel qui relèverait uniquement de la « langue ». L'attention est alors portée sur la « parole »¹⁹, la diversité des faits linguistiques et leurs usages attestés. Traiter de la diversité et de l'hétérogénéité des usages devient un nouvel enjeu pour les sciences du langage :

« ce n'est plus seulement la « langue » – au sens du système opposé à la « parole » – que l'on étudie, c'est l'usage que les groupes sociaux ou les locuteurs individuels en

¹⁸ « Histoire et sciences sociales. Un tournant critique ? », *Annales* 43 (2), 1988, pp. 291-293.

¹⁹ D'après la fameuse distinction saussurienne langue/parole, dans SAUSSURE Ferdinand de, *Cours de linguistique générale*, Charles Bally, Albert Sechehaye et Albert Riedlinger (dirs), Payot, 1971.

font dans la diversité des situations de communication auxquelles ils se trouvent confrontés »²⁰

Dès la fin des années 1980, les perspectives de recherche deviennent davantage discursives, énonciatives et contextuelles, de telle sorte que les linguistes introduisent peu à peu la notion de *situation* dans leurs études :

« une situation n'est pas un simple état de choses, ni une relation intersubjective qui échapperait à l'histoire : elle se définit et ne se circonscrit que relativement à une légalité culturelle et sociale où elle prend son sens initial. En d'autres termes, une situation est une occurrence d'une pratique sociale »²¹

Le contexte, coextensif à la notion de situation, devient prégnant dans l'analyse et doit trouver sa place dans l'épistémologie des sciences du langage, dépassant la simple fonction de modification qui lui était attribuée jusqu'alors vers une fonction d'institution au cours de parcours interprétatifs²².

La perte de vitesse du structuralisme qui ostracisait le *sujet parlant*, l'énonciateur, l'énonciataire et le référent de l'étude, va de pair avec l'émergence des travaux sur la subjectivité et toute l'hétérogénéité qu'elle implique. Entre alors dans les sciences du langage de la diversité – diversité de méthodes, diversité de concepts, diversités de données – pour en rendre compte. On sort du texte écrit, clos, bien circonscrit, pour s'intéresser à la richesse de tous les discours qui peuvent se manifester de manière extrêmement hétérogène. Ainsi, l'ensemble de la méthodologie des sciences du langage est re-questionné, puisqu'il faut désormais, dans cette démarche inductive, recueillir les données (écrites, orales, voire gestuelles dans certains cas) et les constituer en corpus. Cette phase de recueil des données donne ensuite lieu à une phase de traitement et d'analyse de celles-ci pour aboutir à de nouvelles modélisations.

Dans les années 1990, le recours à la racine grecque « ethno » pour décrire différents phénomènes participant de ce même tournant illustre bien l'orientation suivie par les Sciences du langage. Dominique Maingueneau décrit ainsi le « Tour ethnolinguistique »²³ que prend l'Analyse de discours dans un numéro de *Langages* consacré à « l'Ethnolinguistique de l'écrit »²⁴, Sophie Moirand et Geneviève Tréger-Felten observent l'influence de l'ethnométhodologie et de l'ethnographie de la communication venues de l'Europe du Nord dans le « Tournant ethnographique »²⁵ que prennent les recherches sur les discours

²⁰ MOIRAND Sophie, « De la médiation à la médiatisation des faits scientifiques et techniques : où en est l'analyse du discours ? », in : *Actes du colloque « Sciences, Médias et Société »*, Lyon, ENS-LSH, 2004, page 75.

²¹ RASTIER François, « Le problème épistémologique du contexte et le statut de l'interprétation dans les sciences du langage », *Langages* 32 (129), 1998, page 99.

²² RASTIER François, *op. cit.*, page 101.

²³ MAINGUENEAU Dominique, « Le tour ethnolinguistique de l'analyse du discours », *Langages*, 26^{ème} année, n°105, 1992, pp. 114-125.

²⁴ BEACCO Jean-Claude (éd.), *Ethnolinguistique de l'écrit*, in : *Langages*, 26^{ème} année, n°105, 1992.

²⁵ MOIRAND Sophie et TRÉGER-FELTEN Geneviève, « Des mots de la langue aux discours spécialisés, des acteurs sociaux à la part culturelle du langage : raisons et conséquences de ces déplacements », *ASp. la revue du GERAS* (51-52), 2007, page 5.

spécialisés. Ce « tournant ethno » dans les Sciences du langage lance la rencontre entre les travaux de la linguistique du discours et les travaux des Sciences de l'Information et de la Communication en privilégiant de nouveaux objets d'étude à saisir et recueillir : les interactions discursives, les conversations, les dialogues, l'oralité en général. Ainsi, l'Analyse du discours redéfinit ses intérêts :

- une importance accordée aux différents groupes et communautés discursives,
- un regard porté sur l'éthos et l'incorporation dans les discours,
- un intérêt croissant pour la pratique et les contextes, ce que Maingueneau appelle « les rituels » (les textes ne sont plus séparés des circonstances de leur énonciation),
- une intégration de la mémoire interdiscursive et de tous les jeux d'intertextualité qui lient le « trésor » des énoncés,
- et enfin une possibilité nouvelle de s'intéresser simultanément à des corpus différents comprenant par exemple des discours liés à des communautés restreintes spécifiques.

Qu'il soit qualifié de « tournant discursif »²⁶ ou « tournant inductif »²⁷, ce changement de direction montre un abandon progressif des grammaires et autres linguistiques « context-free » au profit d'études de discours multiples et de données hétérogènes.

L'incroyable essor du Numérique a évidemment catalysé ce déplacement de focale vers les données et leur diversité. L'émergence puis la domination de l'informatique, la fameuse « Ère du numérique » offre pour les sciences du langage à la fois une quantité démesurée de nouveaux objets d'étude (multiplication des discours et des énonciateurs notamment avec le web social, nouveaux objets textuels hybrides et polysémiotiques, etc.) mais également les moyens de les appréhender c'est-à-dire les outils pour étudier les pratiques langagières induites (logiciels de textométrie, archivage et banques textuelles, logiciels de statistiques, logiciels d'expansion sémantique, etc.).

I.1.3. En sémiotique²⁸

I.1.3.1. Les sirènes du contexte

En avançant encore d'un pas dans notre parcours au sein des sciences humaines et sociales, nous arrivons en contrée sémiotique où le vent du changement souffle également à la fin du XXème siècle. La brise poststructuraliste déplace là aussi le regard de l'analyste sémioticien. La sémiotique dépasse le carcan de l'immanence pure, qui lui a permis par ailleurs un grand nombre de modélisations puissantes et générales, immanence jusque-là appliquée à un texte

²⁶ Notamment dans : MOIRAND Sophie, « Du tournant discursif des années 1980 à la part culturelle du langage au travail : contribution à l'histoire du "français instrumental" », 2011.

Et dans : MOIRAND Sophie et TRÉGUER-FELTEN Geneviève, « Des mots de la langue aux discours spécialisés, des acteurs sociaux à la part culturelle du langage : raisons et conséquences de ces déplacements », *ASp. la revue du GERAS* (51-52), 2007.

²⁷ LACA Brenda et CARVALHO Jean-Baptiste (dirs), *Le tournant inductif des sciences du langage*, Presses Universitaires de Vincennes, 2007 (Recherches linguistiques de Vincennes 36).

²⁸ Pour cette occurrence et pour toutes les autres dans ce manuscrit, la Sémiotique en tant que discipline sera réduite à la sémiotique francophone contemporaine (héritière de l'École de Paris – d'orientation greimassienne).

(ou ensemble de textes) clos et bien circonscrit, dénudé de tout contexte. Le principe d'immanence n'est pas pour autant renié, car c'est l'objet sur lequel il s'abat qui se trouve être redéfini. Jacques Fontanille décrit comment le fameux étendard structuraliste « Hors du texte point de salut »²⁹ perd de son feu dans les années 2000, en confirmant que la sémiotique est amenée à ne plus « résister aux sirènes du contexte » pour assurer la description des opérations de production de sens.³⁰

La sémiotique n'a plus pour seul objet le texte en tant que tel, le « texte » sémiotique se manifeste aussi bien dans une pratique particulière, un objet, des passions, un cours d'action, une forme de vie, etc. nouveaux objets d'étude qui « baignent » dans une situation particulière leur donnant les conditions nécessaires pour faire sens. Et cela change la donne. Ces sémiotiques-objets délimitent un nouveau contour de pertinence en intégrant le contexte en leur sein, ainsi l'intégration de la situation de production de sens n'est qu'un simple ajustement de focale, adéquation de l'analyse à son objet, et dans ces conditions le principe d'immanence ne perd en rien de sa valeur théorico-épistémologique. La sémiotique s'intéresse désormais au champ du social, se donne pour mission de décrire les phénomènes pertinents et instaurateurs de significations pour une collectivité (société, communauté, réseau, etc.), dans la même dynamique, mentionnée plus haut, qui caractérise la conduite en anthropologie contemporaine (Augé, puis Descola et Latour notamment) et en sociologie.

C'est dans ce contexte que naît le mouvement sociosémiotique engagé notamment par Éric Landowski³¹, qui s'intéresse aux mécanismes de la production sociale du sens, et se place dès les années 1990, non pas au niveau des textes, mais au cœur des interactions, là où naît réellement selon lui le sens, ou plutôt, les effets de sens, pour caractériser la *productivité signifiante* :

« à l'intérieur d'un cadre spatio-temporel jugé provisoirement (hypothétiquement) pertinent pour saisir non pas « le » sens, mais plutôt les effets de sens potentiels d'une scène déterminée (en fonction de la diversité de points de vue des participants), quels gestes, quelles postures, quels discours des interactants, quels mouvements ou déplacements aux alentours, quels objets co-agissants y a-t-il lieu de retenir, sachant que le plus souvent ces éléments s'impliquent les uns les autres et ne font sens qu'en se renvoyant les uns aux autres sur le mode des sémiotiques dites syncrétiques ? Ce sont là des choix heuristiques toujours risqués, qui dépendent en chaque cas particulier

²⁹ Formule résumant le principe d'immanence, fondement de la théorie sémiotique, souvent répétée par Greimas, sacralisée par le titre-hommage du premier chapitre de : FLOCH Jean-Marie, *Sémiotique, marketing et communication : sous les signes, les stratégies*, Paris, Presses Universitaires de France, 1990, page 3.

³⁰ FONTANILLE Jacques, « Pratiques sémiotiques », disponible en ligne sur https://www.unilim.fr/pages_perso/jacques.fontanille/textes-pdf/CPratiques_semiotiques2004_06.pdf , 2004.

³¹ LANDOWSKI Éric, *La société réfléchie : essais de socio-sémiotique*, Paris, Seuil, 1989 (La Couleur des idées) ; LANDOWSKI Éric, *Présences de l'autre : essais de socio-sémiotique II*, 1re éd, Paris, Presses universitaires de France, 1997 (Formes sémiotiques) ; LANDOWSKI Éric, *Passions sans nom : essais de socio-sémiotique III*, 1^{ère} éd., Paris, Presses universitaires de France, 2004 (Formes sémiotiques).

de critères de pertinence à dégager de la situation même, ou du processus même dont on veut analyser la productivité signifiante »³²

La socio-sémiotique se dégage elle-aussi du « strictement textuel » pour s'intéresser au sens en contexte, en situation : les discours politiques, les discours de publicité, l'altérité dans les interactions sociales, etc. S'inspirant fortement de la sémiotique greimassienne, les travaux du sociologue, linguiste et ethnosémioticien du quotidien Jean-Didier Urbain, placent eux aussi le niveau de pertinence en dehors des signes et des textes bien circonscrits, pour chercher les processus de signification dans des ensembles d'une autre échelle, loin de l'idée de corpus bien homogènes :

« faire œuvre de sémiotique, c'est donc d'abord s'attacher à montrer que des signes bigarrés, en apparence hétéroclites, matériels ou non : rites, images, lieux, concepts, produits, pratiques alimentaires, vestimentaires, verbales ou gestuelles, s'inscrivent dans des cohérences générales formant des systèmes de signes qui se situent au-delà des spécificités de nature (attachées par définition à un type ou un registre sémiologiques défini) »³³

Cette prise en compte de la situation de production du sens dans l'appareil sémiotique, chez Fontanille, Landowski et les autres, est concomitante à un autre déplacement : la nature des objets considérés elle-même. Le sémioticien ne travaille plus sur des textes, des objets-textes ou objets de sens mais sur le sens lui-même en train de se faire, sur l'acte de signification. Son attention s'est déplacée de l'objet sémiotique *statique* et résolu vers la *sémiose dynamique*, active et actualisante. La sémiotique s'intéresse donc désormais au sens *in situ*, dans son actualisation dynamique et toute son opérativité, en d'autres termes, au processus sémiotique.

I.1.3.2. De l'objet sémiotique aux médiations

Le déplacement d'intérêt et la redéfinition de l'objet d'étude de la sémiotique conduit le sémioticien à considérer comme observable, de plus en plus depuis les années 1990, une entité particulièrement difficile à définir, la médiation. Nous tenterons d'en proposer une définition dans le deuxième chapitre de ce travail. Nous nous contentons *ad interim* de présenter l'état des lieux du chantier sémiotique : une nette tendance à la description des médiations, leur fonctionnement et leur diversité, une place centrale pour cette notion qui ne possède pourtant pas, preuve de sa récente dignité scientifique pour la sémiotique, sa propre entrée dans le *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage* de Greimas et Courtès³⁴. Depuis les années 2000, de nombreux auteurs mentionnent, se surprennent de, voire dénoncent le succès de la médiation³⁵ dans les sciences du langage et les sciences de l'information et de

³² LANDOWSKI Éric, « Interactions (socio) sémiotiques », *AS - Actes Sémiotiques*, 31.01.2017. En ligne : <<http://epublications.unilim.fr/revues/as/5894>>.

³³ URBAIN Jean-Didier, « Vers une sémiotique de la culture. De la mort au tourisme », *Communication & langages* 2012 (173), 09.2012, pp. 3-15.

³⁴ GREIMAS Algirdas Julien et COURTÈS Joseph, *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage, Tome 1*, Paris, Hachette, 1979 (Langue, linguistique, communication) puis *Tome 2*, 1986.

³⁵ On se souviendra à titre d'exemple de la cinglante question de Jacques Fontanille « La médiation serait-elle le catalyseur des rêveries (ou des délires) épistémologiques ? » dans FONTANILLE Jacques, « Médiation, communication, échange, énonciation : sémiotique, où es-tu ? », in : *Sens et médiation Actes*

la communication, *médiation* en tant que concept aux contours parfois flous et à la définition qui, quand elle existe, l'est tout autant, par manque de consensus au sein de ces différents champs. Ce que tout le monde consent à observer, c'est la petite célébrité dont jouit le concept de médiation et l'intérêt croissant qu'il suscite en cette période de « changement de paradigme », comme l'observe Gian Maria Tore :

« (...) de nouvelles recherches et, surtout, une nouvelle sensibilité scientifique rendent possible une autre approche. Une approche sans doute plus directement liée aux objets de sens : à la fois plus articulée et plus opérationnelle. On peut soutenir qu'aujourd'hui, un peu partout, même si cela passe par des convictions et des propos différents, il est question de penser le sens comme l'ensemble des médiations. Aujourd'hui, la question aporétique 'qu'est-ce que le sens, donc ?' peut être remplacée légitimement par 'quelles sont les médiations en jeu ?' »³⁶

Le glissement vers la médiation ou les médiations, l'engouement voire la frénésie autour de ce concept, ne s'expliquent donc pas parce qu'il s'agirait d'un nouvel objet d'étude à la mode mais parce qu'il s'inscrit dans une nouvelle épistémologie, poststructuraliste, orientée vers l'hétérogénéité du réel, qui s'intéresse comme on l'a vu au processus, aux transformations, à la construction du sens, *in situ* et en acte, « en train de se faire »³⁷.

I.1.4. En analyse de discours scientifiques

Le tournant discursif décrit en I.1.2. caractérisant la mutation progressive des Sciences du langage dans les années 1980-1990 trouve son écho dans la façon de traiter les aspects langagiers des sciences et techniques, en plein essor. Sophie Moirand constate ainsi le même déplacement dans l'étude des discours scientifiques et techniques³⁸ où ce qu'on appelle originellement les « langues de spécialité » deviennent des « discours spécialisés ».

Dans une perspective diachronique, elle dresse le bilan des évolutions des travaux en Sciences du langage qui se sont intéressés aux Sciences et Techniques, que nous nous proposons de résumer très succinctement ici pour les besoins du développement. Au XIX^{ème} siècle puis jusque dans les années 1970, les études se concentrent sur l'aspect purement lexicologique du langage scientifique établi comme langue de spécialité. L'intérêt se porte sur les « mots » du lexique spécialisé, sur la terminologie spécifique des sciences : l'importance donnée au lexique et à ses unités, considérées comme observables, s'explique notamment par le poids de la tradition lexicographique en France mais aussi et surtout par les besoins des domaines scientifiques et techniques eux-mêmes pour dénommer les nouveaux objets dans

du congrès de l'Association Française de Sémiotique Université du Luxembourg, 1-4 juillet 2015, 2016.
En ligne : <http://afsemio.fr/wp-content/uploads/Sens-et-médiation.-J.-Fontanille.pdf>

³⁶ TORE Gian Maria, « Sens e(s)t médiations », in : *Sens et médiation Actes du congrès de l'Association Française de Sémiotique Université du Luxembourg, 1-4 juillet 2015*, Luxembourg, 2016, pp. 14-18. En ligne : <<http://afsemio.fr/wp-content/uploads/Introduction-par-G.-M.-Tore.pdf>>.

³⁷ Formule semi-figée utilisée comme un refrain par Bruno Latour dans ses différents travaux, et qui coïncide particulièrement bien à la nouvelle sensibilité de la sémiotique et des sciences humaines en général, qui s'attachent à porter leur regard au plus proche des données et à décrire l'acte dynamique de la constitution du sens.

³⁸ MOIRAND Sophie, « De la médiation à la médiatisation des faits scientifiques et techniques : où en est l'analyse du discours ? », in : *Actes du colloque « Sciences, Médias et Société »*, Lyon, ENS-LSH, 2004.

ces domaines. La morphologie lexicale est alors à l'honneur dans ces études, puisque la forme et la formation des lexies spécialisées sont souvent au cœur des considérations. Un autre niveau linguistique est aussi privilégié dans les études des textes scientifico-technique, celui de la syntaxe. Les études s'attachent à montrer la spécificité des tournures syntaxiques, les formules prototypiques, les phraséologies particulières, qui contribuent à constituer la « langue de spécialité » et lui donner toute son identité.

Dans les années 1960, dans le sillon « parfumé de système » du structuralisme, les travaux traitent de la relation entre les différents mots à l'intérieur des lexiques spécialisés. A la fin des années 1970, la diffusion de ces « mots » de la science, par la presse notamment, devient un enjeu de recherche important car implique une résonance sociale (appropriation, compréhension, « banalisation » des termes scientifiques et techniques). Le tournant discursif des années 1980, qui affirme que le « mot » ne suffit pas, poursuit le questionnement dans cette perspective sociale : puisque les termes scientifiques font partie d'un lexique particulier spécifique utilisé par une communauté donnée, il est légitime de s'interroger sur leur fonctionnement en dehors de la communauté des pairs, et sur la circulation des discours spécialisés en dehors du monde scientifique. Un pan de la linguistique devient plus militant que l'on peut qualifier de « linguistique sociale », dans laquelle s'inscrit l'Analyse de discours (AD). La définition de « discours spécialisés » que nous propose Sophie Moirand s'inscrit dans ce courant :

« On peut tenter de définir ce qu'on entend désormais par « discours spécialisés », qui ne sont plus définis par des critères seulement linguistiques comme l'ont été les langues de spécialité. Il s'agit en fait de discours contraints par une situation d'énonciation, que l'on peut rapporter à un lieu social professionnel (institution, entreprise, magasin, etc.), et qui supposent la transmission ou l'échange d'informations ou de connaissances théoriques ou pratiques, déclaratives ou procédurales, voire expérientielles, entre des énonciateurs ou des interactants qui ont un statut socioprofessionnel ou une position sociale définis et dont le message a une visée pragmatique précise »³⁹

L'aspect communicationnel prend donc le pas sur le lexicologique sous l'impulsion de cette demande sociale qui implique de prendre en compte la diversité des genres discursifs produits par la communauté scientifique mais aussi et surtout ceux qui sont émis vers l'extérieur. La communication entre spécialistes et non-spécialistes devient donc l'enjeu-clef des recherches. Sophie Moirand note alors les conséquences que ces changements de direction opèrent au niveau des observables :

« De ces déplacements, il s'ensuit que les observables ne sont plus les mots, ni les structures syntaxiques. On observe comment les acteurs sociaux se débrouillent pour communiquer entre eux avec le langage – y compris avec le geste et la médiation de l'image – sur des sujets d'ordre scientifique ou technique ou professionnel. On observe

³⁹ MOIRAND Sophie et TRÉGER-FELTEN Geneviève, « Des mots de la langue aux discours spécialisés, des acteurs sociaux à la part culturelle du langage : raisons et conséquences de ces déplacements », *ASp. la revue du GERAS* (51-52), 2007, page 5.

ainsi les différentes formes d'ajustement, de reformulation, d'explication qui découlent de situations plus ou moins asymétriques »⁴⁰

Les observables deviennent alors toutes les traces de transformations, c'est-à-dire de reformulation entre discours premiers de la science et discours seconds (didactique, vulgarisation, médiatisation, etc.) et les traces de (re)énonciation des acteurs ayant voie au chapitre, conduisant à l'interroger sur de nouvelles notions, telles que le *dialogisme* de Mikhail Bakhtine.

Dans cette description - « entonnoir » des mutations subies par les sciences humaines, les sciences du langage, la sémiotique et l'analyse de discours scientifique montre la convergence quasi-uniforme des déplacements théorico-épistémologiques vers l'hétérogène, le multiple, les données. Ce « changement de paradigme » prépare le terrain de la sémiotique, entre autres discipline, à de nouveaux dialogues et de nouvelles ambitions.

I.2. ... et une rencontre possible avec l'Anthropologie Contemporaine : vers une sémiotique anthropologique ?

Ses objets et territoires ayant été remodelés, la sémiotique a dû interroger son niveau de questionnement pertinent, le déplaçant vers des sémiotiques-objets plus complexes comme les pratiques, les interactions sociales, les formes d'existence sociales, etc. A partir du grand tournant des sciences humaines amorcé à la fin du XX^{ème} siècle, la sémiotique s'est progressivement ouverte aux autres disciplines du champ ; à la fois dans un souci de confrontation pour définir – ou redéfinir – son identité disciplinaire, mais aussi dans une perspective collaborative en vue d'un enrichissement de l'appareillage théorique et de sa capacité à décrire et analyser les phénomènes signifiants de la vie sociale. Cette tendance à l'interdisciplinarité avec les autres sciences humaines et sociales a été matérialisée par de nombreuses manifestations scientifiques (colloques, journées d'études, séminaires, etc.) consacrées au dialogue entre ces différentes disciplines, rappelons à titre d'exemple le récent colloque « Sémiotique et sciences humaines et sociales : la sémiotique face aux défis sociétaux du XXI^{ème} siècle » qui s'est tenu à Limoges en novembre 2015. Ce colloque avait le double-objectif, d'une part, de déterminer le rôle de la sémiotique au sein du champ des sciences humaines pour répondre aux nouveaux enjeux sociétaux (santé, développement durable, environnement, droit de l'homme et des populations, etc.), et d'autre part, en complémentarité, d'élaborer les conditions du dialogue entre la sémiotique et les autres sciences engagées.

Dans la deuxième moitié des années 2000, un dialogue s'est ouvert notamment avec l'anthropologie, qui elle aussi, de son côté, a démultiplié les points de vue pour décrire la pratique et l'existence humaines. Les points de rencontre entre la sémiotique post-gramscienne et le mouvement de pensée socio-anthropologique de Bruno Latour et son

⁴⁰ MOIRAND Sophie, *op. cit.*, 2004, page 76.

*Enquête sur les modes d'existence*⁴¹ sont fort nombreux. Des références mutuelles aux participations aux mêmes manifestations scientifiques en passant par des concepts empruntés ou partagés, il est possible d'affirmer que le rendez-vous entre les deux a bien eu lieu...

I.2.1. Le rendez-vous de la Sémiotique et de l'Anthropologie des Modernes

En 2014, pour l'exercice du mémoire⁴² dans le cadre d'une deuxième année de Master « Sémiotique et stratégies, Parcours Recherche », notre directeur de l'époque, Nicolas Couégnas, nous propose de travailler sur les rapports entre l'*Enquête*, qui jouissait alors d'une certaine notoriété dans le monde des sciences humaines⁴³, et la sémiotique. Malgré une certaine agitation médiatique, un tel projet, en soi, n'avait pas à intéresser de manière nécessaire et absolue les sémioticiens. Toutefois, on notait une revendication de parenté avec la sémiotique chez l'auteur, qui s'est toujours intéressé à la discipline et ses réflexions : on trouvait déjà la notion d'*actant* dans sa théorie de l'acteur-réseau développée dans *La vie de laboratoire*¹ en 1979. Alors qu'en était-il effectivement ? Nous proposons de revenir sur certains aspects de cette « rencontre » entre Sémiotique et Anthropologie des Modernes⁴⁴.

I.2.1.1. Le projet latourien et l'importance de sa « généalogie »

I.2.1.1.1. Un pavé⁴⁵ dans la mare des sciences humaines

Le programme de recherche initié par Bruno Latour, que certains décrivent comme l'une des grandes aventures intellectuelles de notre temps et dont l'ouvrage *Enquête sur les modes d'existence* constitue le rapport le plus complet à ce jour, est venu bousculer le champ des sciences humaines et sociales. Véritable pavé jeté dans la mare, ce projet entend renouveler la manière d'appréhender l'« Homme Moderne » et ce à quoi il tient. Latour, tour à tour sociologue, anthropologue et philosophe, nous propose d'entrer dans un projet original par son ampleur – il veut toucher et rendre compte de tous les « domaines » recouvrant le champ social : le Droit, la Religion, l'Économie, la Science, etc., ainsi que par sa méthode – une

⁴¹ LATOUR Bruno, *Enquête sur les modes d'existence : une anthropologie des modernes*, Paris, La Découverte, 2012.

⁴² FAMY Aurore, *Le statut sémiotique des modes d'existence*, Mémoire de Recherche (M2), Université de Limoges, soutenu le 2 juillet 2014 à Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Limoges.

⁴³ Nous pensons ici au prix Holberg qu'a reçu Bruno Latour pour son *Enquête* en 2013, et à ses différentes interventions aux colloques et séminaires en sciences humaines et en sémiotique particulièrement, notamment ses interventions au Séminaire Sémiotique de Paris les 9 avril et 7 mai 2014, respectivement intitulées « *Le projet d'Enquête sur les modes d'existence : une épreuve empirique des dimensions ontologiques de la sémiotique* » et « *Peut-on utiliser la sémiotique comme métalangage pour capturer les différences entre les modes d'existence ?* ».

⁴⁴ Cette partie s'inspirera donc du travail de mémoire qui a été la base de l'article : FAMY Aurore, « Guide à l'usage du sémioticien pour circuler dans l'*Enquête* sur les modes d'existence », *AS - Actes Sémiotiques*, 31.01.2017. En ligne : <<http://epublications.unilim.fr/revues/as/5864>>.

⁴⁵ Petit clin d'œil au format de l'ouvrage et à sa densité, mise en lumière par Sémir Badir dans l'introduction de : BADIR Sémir, « L'énonciation d'une synthèse », *AS - Actes Sémiotiques*, 31.01.2017. En ligne : <<http://epublications.unilim.fr/revues/as/5866>>.

enquête collaborative et interactive sur ce que l'on pourrait appeler une ontologie métaphysique.

Ce qui se présente sous la forme d'une *Enquête* sur les modes d'existence se trouve en fait être une petite révolution théorique dans la façon d'appréhender les pratiques de l'humain. Révolutionnaire peut-être, mais en aucun cas belliqueux, Latour préconise une visée *diplomatique*⁴⁶ pour traiter des différentes façons d'être et parler des différentes valeurs auxquelles les Modernes tiennent. L'ouvrage *Enquête sur les modes d'existence* se présente à la fois donc comme un rapport de toutes les études menées au long de sa carrière dans les différents domaines du champ social (notamment dans la Science⁴⁷ mais aussi en Droit⁴⁸ ou encore dans la Religion⁴⁹) ; et également comme un point de départ pour lancer une enquête collaborative plus vaste encore, mais qui s'appuierait sur la méthodologie précise présentée dans l'ouvrage et dictée par le second empirisme.

Les modes d'existence de Bruno Latour, même si ce dernier se revendique aussi sémioticien, ne sont pas nés dans la tradition linguistique et sémiotique. Ils trouvent leur origine dans les réflexions de philosophes du siècle dernier tels que Gilbert Simondon (1924-1989) et Etienne Souriau (1892-1979), ayant eux aussi travaillé sur la notion de « modes d'existence », dans la perspective empiriste spécifique développée par William James (1842-1910) puis Alfred North Whitehead (1861-1947). Ainsi, pour comprendre l'entreprise particulière de son *Enquête*, il faut lire Latour à la lumière de ses devanciers.

I.2.1.1.2. L'empirisme radical : sortir du Sujet et de l'Objet

L'enquête latourienne se caractérise par sa volonté de répondre au problème d'anthropologie philosophique posé par l'histoire des Modernes, telle qu'elle est et a été réalisée jusque-là. Latour souhaite sortir de ce qu'il appelle la « Bifurcation de la Nature » : expression consacrée dans l'*Enquête* pour qualifier la division du monde en qualités premières et en qualités secondes à la façon de Locke puis de Hume. Dans cette Bifurcation, les entités du monde se classent unilatéralement soit du côté de l'esprit connaissant soit de celui de la chose à connaître. Latour refuse de prendre la question de la science et de la Raison comme seul étalon pour construire l'histoire des européens. L'enjeu est de pouvoir décrire les Modernes de la manière la plus juste possible, en étant au plus près de l'expérience que chacun peut en faire.

⁴⁶ « Mon but avec cette enquête est de créer un dispositif que j'appelle *diplomatique* » LATOUR Bruno, *op. cit.*, page 18.

⁴⁷ Étude « fouillée » notamment dans : LATOUR Bruno et WOOLGAR Steve, *La vie de laboratoire : la production des faits scientifiques*, Paris, La Découverte, 1979.

⁴⁸ Étude « fouillée » notamment dans : LATOUR Bruno, *La Fabrique du droit. Une ethnographie du Conseil d'État*, Paris, La Découverte, 2002.

⁴⁹ Étude « fouillée » notamment dans : LATOUR Bruno, *Jubiler ou les tourments de la parole religieuse*, Paris, La Découverte, 2002, Paris, La Découverte, 2002.

Latour trouve une solution possible, une sorte de philosophie alternative en reprenant *l'empirisme radical* (ou « second empirisme » en rapport avec ce « premier empirisme » développé depuis Locke) de A.N. Whitehead qui lui-même s'inspire de W. James. En effet, James a été le premier à s'insurger contre le « premier empirisme », cette tendance à séparer esprit et chose, qui faisait « bifurquer la Nature », et ce, au nom de l'empirisme lui-même : on doit analyser tout ce que nous donne l'expérience, ne pas se contenter uniquement des *sensory data* (les données élémentaires de sens) mais s'intéresser aussi aux relations. Si l'on s'en tenait à l'exercice du premier empirisme, qui déterminerait des *qualités premières* provenant de la réalité et des *qualités secondes* n'ayant aucun fondement dans la réalité mais provenant des esprits humains qui qualifient les expériences vécues, on priverait l'expérience de toutes les relations. Le deuxième empirisme, préconisé par Latour héritier de James, a donc pour ambition de redevenir fidèle à l'expérience en se concentrant non pas seulement sur les données, mais aussi et surtout sur les relations, les nervures, les médiations, etc. qui font partie de l'expérience. Ainsi, il serait possible de sortir de la seule vision dichotomique de l'Objet et du Sujet, d'enfin se préoccuper des relations données par l'expérience et de les placer au centre de la philosophie pour pouvoir, peut-être, renouveler la question de la connaissance.

Pour sortir du tyrannique couple sujet-objet, Latour s'inspire en partie de la conception de Gilbert Simondon. Dans son ouvrage traitant *Du mode d'existence des objets techniques*, Simondon est en effet l'un des premiers à s'extraire de la dichotomie sujet/objet. Sujet et Objet, loin d'être les points d'ancrage de la réflexion sur les modes d'existence, n'en sont que des effets tardifs, ne sont que des constructions ultérieures.

« (...) la médiation elle-même, au lieu d'être une simple structuration de l'univers, prend une certaine densité ; elle **s'objective** dans la technique et se **subjective** dans la religion, faisant apparaître dans l'objet technique le **premier objet** et dans la divinité le **premier sujet**, alors qu'il n'y avait auparavant qu'une **unité du vivant** et de son milieu : l'objectivité et la subjectivité apparaissent entre le vivant et son milieu, entre l'homme et le monde, **à un moment** où le monde n'a pas **encore** un complet statut d'objet ni l'homme un complet statut de sujet. »⁵⁰

Simondon pose ici la religion et la technique comme les deux premiers modes d'existence. Cette primauté de ces deux modes correspond à la dynamique de l'humanisation, à la construction de l'Homme en tant qu'Homme. Ces deux aspects ont permis de faire « apparaître » des sujets et des objets : Latour s'est largement inspiré de cette conception dans la création de ce qu'il appelle les « quasi-objets » et les « quasi-sujets » pour sortir du couple sujet/objet entériné par le premier empirisme. Ses quasi-objets et ses quasi-sujets sont des positions qui apparaissent, qui *s'instaurent* – et nous reviendrons sur ce terme particulier –, qui ne sont que des formes subordonnées aux modes d'existence.

Les modes d'existence chez Simondon sont, comme nous allons le voir ci-après, à l'image de ceux de Souriau, multiples. Le pluralisme ontologique esquissé par Simondon est d'ailleurs décrit dans une dynamique généalogique : le philosophe va jusqu'à réaliser une « génétique »

⁵⁰ SIMONDON Gilbert, *Du Mode d'existence des objets techniques* [1958], Aubier, Paris, 1989 (Philosophie), page 168.

des modes (ce qui explique d'ailleurs que certains modes comme celui de la technique et de la religion soient donnés comme antérieurs à d'autres). Simondon s'extrait lui aussi du premier empirisme, ne recherche pas fondamentalement une substance, sort de la bifurcation de la Nature, ne suit pas le dictat de la Raison, mais se pose plutôt la question de l'ontologie en termes de « vecteurs »⁵¹. On retrouve cette conception plurielle des modes d'existence chez Bruno Latour, chez qui la volonté de sortir du carcan imposé par l'objet et le sujet est aussi forte.

I.2.1.1.3. La filiation à Etienne Souriau

Dans l'*Enquête sur les modes d'existence*, maintes références sont faites à Souriau, présenté comme devancier indiscutable dans la réflexion sur les modes d'existence. Bruno Latour reprend à son compte ce que Souriau appelle lui-même une « enquête »⁵² sur les différents modes, les différentes manières d'être, et reprend l'idée que ce dernier défend : un pluralisme ontologique et une contingence des modes d'être – inspiration forte pour une sémiotique qui se voudrait anthropologique, c'est-à-dire au cœur de la complexité du réel, des existences et des discours multiples. Les modes ne sont pas déduits a priori, ils ne sont pas nécessaires. Sa filiation s'incarne jusque dans la reprise terminologique de certains concepts, notamment ceux de la « préposition » et de l'« instauration ».

À propos de la préposition : Souriau reprend la distinction linguistique « sémantème / morphème » pour l'appliquer à la question ontologique. Alors que les sémantèmes sont les substantifs, les adjectifs, bref des éléments qui expriment les idées des représentations, les morphèmes sont des éléments qui expriment les rapports entre ces idées. Les morphèmes font selon lui partie du *règne synaptique*, qui « correspondrait à tout ce matériel grammatical (conjonctions, prépositions, articles, etc.) auquel on opposerait bien (tout en le comprenant dans le même ordre morphématique) l'événement comme correspondant à l'essence propre du verbe. »⁵³ Ce mode synaptique ou dit aussi morphématique est en fait une grammaire de l'existence, que l'on déchiffre grâce à des prépositions. Cette idée, Souriau la tient de William James, qui accordait une grande importance à ce matériel de grammaire :

« On sait quelle importance W. James attachait, dans la description du courant de la conscience, à ce qu'il appelait 'un sentiment de ou, un sentiment de car'. Nous serions ici dans un monde où les ou bien, ou les à cause de, les pour et avant tout les et alors, et ensuite, seraient les véritables existences »⁵⁴

⁵¹ On peut peut-être voir ici l'origine de la notation des croisements latouriens sous la forme de produits scalaires $[\square.\square]$ (opération mathématique multipliant des vecteurs entre eux), bien que nulle trace de formalisation de son système de notation ne soit connue de nous.

⁵² SOURIAU Étienne, *Les différents modes d'existence [1943], [suivi de] Du mode d'existence de l'œuvre à faire*, Nouvelle édition, Paris, Presses universitaires de France, 2009 (Métaphysiques). La dernière phrase de son introduction *Position du problème* page 88 est explicite : « Ce triptyque fournira ses cadres au plan général de notre enquête ».

⁵³ SOURIAU Étienne, *op. cit.*, page 154.

⁵⁴ SOURIAU Étienne, *op. cit.*, pages 153-154.

Le second empirisme, celui qui se veut le plus respectueux possible de l'expérience, se définit par l'importance qu'il donne aux prépositions. Une préposition, comme son nom l'indique, est ce qui prépare la position de la proposition qui suit, c'est ce qui va donner la clef d'interprétation de la suite de la phrase. La préposition ne change pas le contenu de ce qui suit, mais nous prépare à le prendre dans une certaine coloration, un certain ton, une certaine tonalité, exactement comme le ferait une clef de sol ou de fa au début d'une portée musicale. Alors que le premier empirisme partait à la recherche de substances et de fondements, le second empirisme de James, Whitehead, puis Souriau et auquel Latour s'identifie à son tour, va s'intéresser à la recherche des *prépositions*.

Bruno Latour s'inspire très clairement de ce concept de préposition, jusqu'à lui donner une place primordiale dans sa théorie. La préposition devient dans l'enquête de Latour un mode d'existence à part entière, même si son statut est tout particulier. La parenté est donc évidente, et par ailleurs revendiquée, de sa notion de *préposition* avec celle de Souriau, elle-même empruntée à James :

« Il s'agit en effet d'une prise de position qui vient avant la proposition et qui décide de la façon dont on doit la saisir et qui constitue sa clef d'interprétation. (...) Chacune de ces prépositions engage de façon décisive dans la compréhension de ce qui va suivre en offrant le type de relation nécessaire à la saisie de l'expérience du monde »⁵⁵

Latour fait de la préposition ce qui va permettre de parler de chaque mode dans sa tonalité propre. Les prépositions n'ajoutent pas de contenu mais infléchissent la façon dont on doit se saisir du contenu des propositions qu'elles introduisent. Chaque mode d'existence à sa préposition, sa clef d'interprétation, sa spécification propre.

À propos de l'instauration : Latour se nourrit du travail de Souriau, et considère son traitement de la notion d'instauration comme sa principale « innovation philosophique », innovation qui va d'ailleurs particulièrement intéresser les sémioticiens à leur tour. Etienne Souriau est connu pour être un esthéticien, et c'est au travers de son travail sur les interactions de l'œuvre et de l'artiste qu'il a développé le concept d'instauration.

« D'une façon générale, on peut dire que pour savoir ce qu'est un être, il faut l'instaurer, le construire même, soit directement (heureux à cet égard ceux qui font des choses !) soit indirectement et par représentation, jusqu'au moment où, soulevé jusqu'à son plus haut point de présence réelle, et entièrement déterminé pour ce qu'il devient alors, il se manifeste en son entier accomplissement, en sa vérité propre »⁵⁶

Le principal atout de l'instauration, c'est de remédier aux aspects négatifs connotés dans le terme de *constructivisme*. Si « instaurer » et « construire » sont des synonymes, parler d'instauration permet de neutraliser les connotations métaphoriques du constructivisme, terme sonnante de manière critique, qui donne l'impression d'un constructeur omnipotent, capable de créer à partir de rien (où on aurait encore un sujet et un objet). Si l'on reprend l'exemple de Souriau à propos de l'œuvre d'art (la poterie à partir de la glaise notamment), le potier n'est pas le constructeur, l'œuvre n'est pas construite par l'artiste si l'on parle d'instauration : au

⁵⁵ LATOUR Bruno, *Enquête sur les modes d'existence*, Éditions de La Découverte, 2012, page 69.

⁵⁶ SOURIAU Étienne, *Avoir une âme*, Annales de l'Université de Lyon, Lyon, 1939, page 25.

contraire, en tant qu'elle est instaurée, l'œuvre d'art est accueillie par celui-ci, qui l'explore, l'invente, la recueille.

« *La notion d'instauration a donc cet avantage qu'elle recueille les trois traits reconnus plus haut : le redoublement du faire faire ; l'incertitude sur la direction des vecteurs de l'action ; la recherche risquée, sans modèle préalable, d'une excellence qui résultera (provisoirement) de l'action* »⁵⁷

Ce qu'on gagne à remplacer le constructivisme par l'instauration, c'est la réfutation d'un esprit connaissant à l'origine de toute action, qui projette quelque chose de l'ordre d'une réalité dans une matière et lui offre ainsi une dignité ontologique. Le concept d'instauration permet finalement de quitter encore une fois le tyrannique couple sujet/objet.

À propos des modes eux-mêmes : Latour, en s'inspirant profondément de l'enquête de Souriau sur le multiréalisme, va tenter une certaine systématisation dans ses formulations et sa notation, dans son approche et son vocabulaire. Souriau, dans son ouvrage *Les différents modes d'existence*, distingue les modes intensifs et les modes extensifs. Les modes extensifs, aussi appelés *modes spécifiques d'existence*, sont les divers modes ou les diverses manières d'être identifiés par Souriau. Ce sont eux qui vont fortement inspirer Latour. Dans la partie qu'il consacre à la description de ces genres spécifiques, il travaille sur les différentes façons que possède un être de s'altérer. Avec les modes extensifs, il ne s'agit pas de parler de l'être-en-tant-qu'être mais de *l'être-en-tant-qu'autre*, selon l'expression consacrée par Bruno Latour dans son *Enquête*⁵⁸. Souriau utilise lui les termes de philosophie scolastique d'*aséité* (qualité d'un être qui possède la raison et le principe de son existence propre, « être en soi et par soi ») et d'*abaliété* (qualité d'un être dont l'existence dépend d'un autre, « être en ou par quelque chose d'autre ») : « Avec l'aséité, il s'agit d'existence propre, indépendante, absolue en son mode ; avec l'abaliété, d'existence référée. »⁵⁹

La multiplicité des modes s'explique par le caractère contingent de ces derniers et leur dépendance à l'expérience. À Souriau de dire « *Il faut les prendre comme ils sont : comme arbitraires* »¹⁷ et d'ajouter plus loin « *Les modes de l'être sont contingents* »⁶⁰, mais insiste sur le fait qu'ils possèdent tous la même dignité ontologique, ont tous le même poids de réalité « *Mais pris chacun en soi, sont tous égaux* »¹⁷.

Il existe donc dans sa typologie plusieurs modes, contingents à l'expérience, tous de même valeur ontologique, qui permettent d'appréhender les différentes manières d'être d'un même être. Chaque mode se définit en fonction de sa manière propre de différer, de s'altérer, et d'obtenir de l'être en passant par l'Autre. Chaque mode définit son propre « patron ontologique » pour reprendre une métaphore couturière, mais ce patron ne peut s'appliquer aux autres modes, sans quoi, il entraînerait des déformations, des transformations intempestives, ce que Latour reprend dans l'enquête sous le terme d'« erreurs de catégorie ». Ce « patron ontologique » de Souriau correspond au « cahier des charges » latourien, définissant comme son nom l'indique, les conditions et exigences essentielles que chaque

⁵⁷ LATOUR Bruno, *Enquête sur les modes d'existence*, Éditions de La Découverte, 2012, page 166.

⁵⁸ LATOUR Bruno, *op. cit.*, distinction introduite à la page 167.

⁵⁹ SOURIAU Étienne, *Les différents modes d'existence*, PUF, Paris, 2009 (1943), page 103.

⁶⁰ SOURIAU Étienne, *op. cit.*, page 162.

type d'être doit remplir. Etienne Souriau distingue ainsi cinq modes d'existence extensifs : le mode du Phénomène, celui de la Chose, celui de l'Âme, celui de la Fiction et le mode de Dieu. Ces cinq modes d'existence correspondent respectivement à ce qu'on trouve chez Latour sous la forme du mode de la Reproduction [REP], celui de la Référence [REF], celui des Métamorphoses [MET], celui de la Fiction [FIC] de manière transparente, et celui de la Religion [REL], qu'il accompagnera de plusieurs autres modes pour décliner selon lui toutes les façons d'être au monde⁶¹.

I.2.1.2. La Sémiotique au service de l'Anthropologie des Modernes

I.2.1.2.1. Les prémices : la théorie de l'acteur-réseau

Au premier abord, les *modes d'existence* dont Bruno Latour se propose de faire l'enquête, peuvent paraître assez éloignés de ce qu'on appelle traditionnellement en sémiotique « les modes d'existence ». Contrairement à leur homonyme sémiotique traditionnels qui constituent des niveaux d'intensité dans une sorte de profondeur ontologique (virtuel, réel, actuel, potentiel), les modes d'existence chez Latour forment une pluralité d'entités ressemblant à des domaines, de grands réseaux spécifiés qui donnent naissance à un ensemble de pratiques. Tous les modes décrits dans *l'Enquête* sont avant tout des réseaux de type [RES] qui ont été différenciés et donc spécifiés, c'est-à-dire qu'ils constituent une série discontinue d'éléments hétérogènes mais où quelque chose circule de façon continue une fois tous les éléments en place et traversés par un mouvement d'association (un passage par des éléments imprévus) : « *Tout cours d'action, disons toute situation, peut être saisi, nous l'avons vu, comme un réseau noté [RES] dès lors que l'on enregistre la liste des êtres imprévus qu'il a fallu enrôler, mobiliser, détourner, traduire pour en assurer la subsistance* »⁶².

La théorie de l'acteur-réseau, qui a vu le jour au début des années 1980, est le point de départ de la définition du mode d'existence [RES]. L'anthropologue qui suivrait la méthodologie préconisée par *l'Enquête* latourienne commencerait son enquête en suivant un segment quelconque de pratique, qui contiendrait des éléments hétérogènes. Il suivrait des connexions multiples qui finiraient par définir non pas des domaines précis de la société (la Science, le Droit, la Religion, l'Économie, etc.) mais des « *réseaux associant selon des segments toujours nouveaux des éléments de pratique empruntés à tous les anciens domaines redistribués à chaque fois différemment* »⁶³. Ce mode [RES] permet de mettre en exergue des éléments hétérogènes mais aussi quelque chose qui circule de façon continue, une certaine continuité du cours d'action, quand tous les éléments sont en place. Ces grands réseaux qui donnent lieu à des pratiques et instaurent des êtres particuliers dérivent donc d'un même ancêtre conceptuel : l'acteur-réseau.

La théorie de l'acteur-réseau est née au début des années 1980 au sein des travaux de Michel Callon et Bruno Latour à propos de la sociologie des sciences et des techniques. Elle s'est

⁶¹ Nous trouverons une présentation succincte des modes d'existence latourien dans : FAMY Aurore, « Guide à l'usage du sémioticien pour circuler dans l'Enquête sur les modes d'existence », *AS - Actes Sémiotiques*, 31.01.2017. En ligne: <<http://epublications.unilim.fr/revues/as/5864>>.

⁶² LATOUR Bruno, *op. cit.*, 2012, page 74.

⁶³ LATOUR Bruno, *op. cit.*, 2012, page 43.

développée dans la même décennie notamment par les travaux de Madeleine Akrich (au *Centre de Sociologie de l'Innovation* avec les deux premiers) et de John Law (développement de la théorie Outre-manche). Il s'agit d'une conception assez différente de ce que l'on trouve en sociologie ordinairement, puisqu'ici, les humains ne sont pas le seul centre d'attention : la théorie de l'acteur réseau s'intéresse aussi bien aux humains, qu'aux non-humains et aux discours. L'idée est de remplacer le social par l'association : l'articulation est une propriété du monde, pas que des humains. Ces *humains, objets* et *discours* sont considérés comme des « actants », notion que Callon et Latour empruntent à la sémiotique greimassienne. Ainsi, la théorie de l'acteur-réseau étudie ces trois entités qui entrent dans un processus sémiotique, comme étant sans distinction ontologique au départ. La volonté épistémologique des deux sociologues est de sortir du réalisme, de la naturalisation, de la rationalisation, notamment dans leurs travaux traitant de la construction de la science⁶⁴. Le but est de reconsidérer le fait scientifique et humain sans frontière de domaine ou d'institution mais au contraire de le saisir dans la multiplicité des relations qui le constituent. Ils cherchent à appréhender le fait scientifique dans une perspective de *relativisme relationniste*.

Les concepts fondamentaux de cette théorie sont celui de *réseau* bien sûr, mais aussi de *traduction* (la mise en relation implique nécessairement des transformations qui nécessitent une traduction), de *controverse* (qui élabore des faits et fait émerger des énoncés), de *symétrie* (égale importance donnée aux humains et aux non-humains, égale importance donnée aux échecs et aux réussites) et d'*entre-définition* (le fait et le réseau s'interdéfinissent mutuellement). Le concept de **réseau** est central. Il permet de dépasser les notions indépendantes d'institution, d'organisation, de domaine, de « sphère d'activités » en les fédérant toutes à la fois pour former ce fameux *réseau* où règnent les associations et les mises en relation de toutes sortes. Sa principale caractéristique est d'être hétérogène, dans le sens où il apparaît comme méta-organisation qui réunit à la fois des humains, des non-humains et des discours. Ces entités hétérogènes agissent entre elles par le biais de médiations.

I.2.1.2.2. Les régimes d'énonciation

Cette théorie est nourrie de sémiotique, à la fois par l'emprunt du concept d'*actant*, mais aussi celui d'*énonciation*. En effet, traditionnellement en sémiotique, l'énonciation représente l'ensemble des éléments absents dont la présence est néanmoins présumée par le discours par le truchement des marques (subjectivèmes, déictiques, etc.). Greimas, à la suite de Todorov, distingue soigneusement l'énonciation énoncée (telle qu'elle est inscrite dans le discours) et l'énonciation proprement dite, qu'on ne peut que supposer en linguistique et en sémiotique puisqu'elle relève d'autres disciplines : psychologie, phonétique, sciences cognitives, etc. Quand on étudie l'énonciation en sémiotique, c'est toujours une énonciation énoncée, on exclut le contexte, tout ce qui relève de la situation d'énonciation. La tradition linguistique considère simplement que l'énonciation est une actualisation des virtualités de la langue (considérée comme système) c'est-à-dire qu'elle incarne le passage de la langue à la

⁶⁴ Ouvrage manifeste : LATOUR Bruno et WOOLGAR Steve, *La vie de laboratoire : la production des faits scientifiques*, Paris, La Découverte, 1979.

parole. Latour va tenir compte de ces considérations greimassienne sur l'énonciation, mais ne va garder que ce qui l'intéresse pour sa démonstration : l'acte d'énonciation et la notion de *médiation*. Ces deux notions sont corrélées intrinsèquement en sémiotique et linguistique. Dans l'article « Analogie, modèle, simulacre : trois figures de la médiation »⁶⁵, Jean-François Bordron développe le concept d'*effectuation*, dont la définition est très étroitement liée à celle de *médiation*. L'effectuation y est en effet présentée comme un tiers médiateur entre d'une part l'énonciation, supposant une instance productrice de texte et les marques énonciatives des opérations de brayage, et d'autre part l'énoncé réalisé qui se donne sous la forme d'une réalité grammaticale.

« Il s'agit d'un niveau intermédiaire entre l'énonciation, fait de l'instance énonçante, et la réalité grammaticale du texte. On pourrait dire que l'effectuation désigne les procédures d'ajustement entre l'énonciation et l'énoncé »⁶⁶.

L'effectuation ainsi conçue n'est pas une simple opération de convocation du système de la langue (en tant que règles grammaticales nécessairement générales) pour obtenir des énoncés singuliers : au contraire, elle endosse le rôle d'un « *élément dynamique de la production du sens* ». Nous reviendrons sur cette définition particulièrement féconde dans le deuxième chapitre du présent développement.

Bruno Latour garde l'idée d'une énonciation comme un acte de médiation et formule dès la fin des années 1990 une typologie de *régimes d'énonciation*⁶⁷. En effet, selon lui, l'énonciation est un « acte de délégation », un « acte d'envoi ». L'énonciation devient donc pour lui « *l'ensemble des actes de médiation dont la présence est nécessaire au sens, bien qu'absents des énoncés la trace de leur nécessaire présence demeure marquée ou inscrite, de telle sorte que l'on peut l'induire ou la déduire à partir du mouvement des énoncés* »⁶⁸. Cette énonciation est pour lui ce qui permet de rester en présence, ce qui permet d'exister : on n'obtient pas une essence mais un processus, un passage, un mouvement. Il y aurait donc plusieurs processus, plusieurs mouvements, plusieurs passages pour rendre compte des différentes manières êtres et donc des régimes d'énonciation différents...

L'acteur-réseau est alors une théorie générale qui compare des régimes d'énonciation (ancien nom des modes d'existence, leurs versions primitives) en l'étendant à des domaines où régnait, selon le sociologue, un positivisme réaliste. L'acteur-réseau et les régimes d'énonciations permettent ainsi de sortir des étroites institutions : en effet, cette théorie nous fait suivre des liaisons entre les humains et les non-humains et transforme la notion de « social » en un principe de « libre association ». La société n'est ainsi plus faite de social (son

⁶⁵ BORDRON Jean-François, « Analogie, modèle, simulacre : trois figures de la médiation », *Modèles Linguistiques* 24 (1), 2003, pp. 21-34.

⁶⁶ BORDRON Jean-François, *op. cit.*, page 21.

⁶⁷ LATOUR Bruno, « Piccola filosofia dell'enunciazione (Petite philosophie de l'énonciation) », in: BASSO P. et CORRAIN L. (éds.), vol. *Eloqui de senso. Dialoghi semiotici per Paolo Fabbri* Orizzonti, compiti e dialoghi della semiotica. Saggi per Paolo Fabbri, Costa & Nolan, Milano, B, 1998, pp. 71-94. Version française de cet article, en ligne : <<http://www.bruno-latour.fr/fr/node/187>>.

⁶⁸ LATOUR Bruno, « Petite philosophie de l'énonciation », dans *Eloqui de senso. Dialoghi semiotici per Paolo Fabbri, Orizzonti, compiti e dialoghi della semiotica. Saggi per Paolo Fabbri*, P. Basso & L Corrain (dir.), Costa & Nolan, Milano, 1998, pp.71-94. consultable en ligne sur <http://www.bruno-latour.fr/sites/default/files/75-FABBRI-FR.pdf>

matériel particulier) mais d'un mouvement de connexions hétérogènes, multiples, surprenantes et étendues. Latour garde dans sa nouvelle conception l'idée d'un réseau composé de connexions libres et multiples mais en le spécifiant car ainsi pensé, l'acteur-réseau est trop faible pour décrire les valeurs différentes du champ humain et social, auxquelles les informateurs de l'enquête (les personnes observées, les tenants de tel ou tel domaine, etc.) tiennent beaucoup. Certes il nous libère de la notion d'institution, mais partant, ne nous permet pas de rendre compte de l'expérience complètement. Par conséquent, dans son *Enquête*, Latour reprend ce principe de libre association mais en change le lieu d'exercice : il devient ici seulement l'une des formes par lesquelles on peut saisir un cours d'action quelconque : « *le plus libre certes, mais pas le plus précis* »⁶⁹. Le concept d'acteur-réseau se métamorphose en se précisant, d'abord dans l'article Petite philosophie de l'énonciation en 1998 où il devient le régime d'énonciation de la Substitution, puis, dans l'enquête où il devient le mode du Réseau [RES] spécifié par une préposition [PRE], mais garde ses mêmes principes de libre-association, médiations, relations, et actants.

I.2.1.2.3. Les conditions de félicité

Les expressions « conditions de félicité » et « conditions d'infélicité » que l'on retrouve souvent dans l'*Enquête* sont empruntées à la théorie linguistique des Actes du langage développée par Austin⁷⁰ pour parler de la vérité et de la fausseté d'un mode. L'objectif est de définir les conditions de véridiction qui sont propre à chaque mode :

« *Les notions de conditions de félicité et d'infélicité, maintenant bien ancrées dans les traditions intellectuelles, permettent de contraster des types très différents de véridiction sans les réduire à un modèle unique* »⁷¹.

Les conditions de félicité ou d'infélicité ne désignent pas seulement des façons de parler comme dans la théorie des « actes de langage », mais des modes de l'être qui engagent de façon décisive, mais à chaque fois différente, ce qui est de l'ordre du vrai et ce qui est de l'ordre du faux. Dans l'*Enquête*, quand on tente de décrire un mode, on commence par déterminer le type de hiatus observé, entraînant un type de passe et de trajectoire particulier qu'il nous faut également dégager. La question de la félicité suit de très près ces différentes considérations. Pour identifier un mode, on se demandera en effet quelles sont les conditions de félicité et d'infélicité de ce mode – conditions qui permettent de l'interroger « dans sa langue » et de le suivre en fonction de sa propre raison. Elles sont donc prégnantes car la majorité des tensions qu'il existe entre les modes provient du fait que pour juger de la « véricité » d'un mode, on utilise souvent les conditions de véridiction d'un autre. Par exemple, si l'on regarde ce qui se passe depuis le XVII^{ème} siècle et sa révolution scientifique, est souvent pris comme seul étalon de « vérité » le gabarit du mode de la référence [REF] : la Science et la connaissance objective comme seules garanties de la vérité. L'*Enquête* veut au contraire rappeler que chaque mode possède sa propre véridiction, sa propre façon de séparer le vrai

⁶⁹ LATOUR Bruno, *op. cit.*, 2012, page 76.

⁷⁰ AUSTIN John Langshaw, *Quand dire c'est faire*, Éditions du Seuil, Paris, 1970.

⁷¹ LATOUR Bruno, *op. cit.*, page 30.

et le faux. Prendre le système de véridiction d'un mode pour en juger un autre revient à effectuer un « croisement-interpolation », l'erreur de catégorie type dans le système latourien. Une bonne partie de l'enquête se consacre donc à définir quelles sont les conditions de véridiction propres à chaque mode, c'est-à-dire quelles en sont les conditions de félicité et d'infélicité. Une fois acceptée l'idée d'un pluralisme ontologique, on comprend aisément le pluralisme des clefs par lesquelles on peut juger de leur véracité ou de leur fausseté.

I.2.1.2.4. La mise entre parenthèses libératrice

Le rapprochement avec la sémiotique actantielle s'incarne aussi dans ce qu'il appelle les « quasi-sujets » et les « quasi-objets ». Les modes d'existence instaurent des *positions sujets* (les quasi-sujets) et des *positions objets* (quasi-objets) de la même façon qu'en sémiotique narrative, des actants sont investis sémantiquement comme des *sujets* et comme des *objets*. Au départ ils n'ont pas de détermination ontologique. Cet investissement et cette instauration se font de manière empirique :

« leur inventaire est à constituer de manière plutôt empirique, en tout cas inductive, sûrement pas déductive : il est évidemment fonction du nombre et de la variété des matériaux soumis à l'analyse sémiotique, qui permettent de dégager des constantes actantielles »⁷²

De plus, les quasi-objets et quasi-sujets de Latour ont la même particularité que les actants sujets et les actants objets de la sémiotique narrative à s'appeler les uns les autres. Un sujet n'existe que s'il est en relation avec un objet et un objet n'est tel que s'il est relié à un sujet. Les quasi-sujets et les quasi-objets latouriens s'appellent mutuellement aussi :

« chacun des modes ici regroupés ([TEC], [FIC] et [REF]) a pour résultat d'engendrer, par effet de retour ou de recul, des formes particulières de subjectivités (...) c'est comme si les quasi-objets, à force de tourner, désignaient par défaut des places que pourraient plus tard venir remplir des sujets potentiels »⁷³

en même temps que les modes [REL], [DRO] et [POL] offrent un mouvement « centrifuge par rapport aux objets qui deviennent ce à l'occasion de quoi on s'assemble, on juge, on prie »⁷⁴. Les quasi-sujets et les quasi-objets sont des constructions, ou plutôt des *instaurations* si l'on reprend un vocabulaire cher à Latour respectueux de ses devanciers, comme le sont les sujets et objets sémiotiques. C'est l'une des principales raisons pour lesquelles « la sémiotique a eu raison avant les autres »⁷⁵ : elle a su se dégager d'un cadre réaliste positiviste en excluant les locuteurs et le référent de son champ d'étude, et en consacrant la notion d'actants construits et investis de sémantisme par le discours de manière contingente.

⁷² COURTÉS Joseph, *Analyse sémiotique du discours : de l'énoncé à l'énonciation*, Paris, Hachette, 1991 (Hachette Université Linguistique), page 76.

⁷³ LATOUR Bruno, *op. cit.*, page 291.

⁷⁴ LATOUR Bruno, *op. cit.*, page 373.

⁷⁵ D'après la propre expression de Bruno Latour, employée plusieurs fois dans son intervention lors de la séance du 9 avril 2014 au *Séminaire Sémiotique de Paris*.

Latour, depuis la création de sa théorie de l'acteur-réseau, n'a de cesse de vouloir combattre l'idée de ce « positivisme réaliste ». Pour sortir de ce réalisme tyrannique, il trouve une alliée de taille mais en marge dans la méthodologie des sciences humaines : la sémiotique :

« Ce refus d'un au-delà du discours fut fondamental pour la sémiotique comme pour la linguistique. C'est lui qui leur a permis de se fonder comme disciplines systématiques et de se débarrasser des êtres de chair et d'os qui voulaient jusqu'ici toujours intervenir dans le fonctionnement du code »⁷⁶

La révolution sémiotique a été de pouvoir mettre entre parenthèses l'énonciateur, l'énonciataire et le référent pour dégager la textualité et ainsi révolutionner les sciences sociales (même si ces dernières ont été immunisées contre ses découvertes successives).

Cette mise entre parenthèses a été très libératrice. Comme on le sait, c'est Saussure le premier qui a exclu la question du référent : il soutient en effet que les signes linguistiques n'existent que par leur mise en perspective théorique, et donc par extension que la linguistique (étude de la langue) est autonome dans la construction de ses objets. Ainsi, elle est entièrement indépendante d'une quelconque instance extérieure à la langue qu'on appelle le référent pour constituer la sémantique du signe linguistique (signifiant/signifié) : *« Le mot arbitraire appelle aussi une remarque (...) nous voulons dire qu'il est immotivé, c'est-à-dire arbitraire par rapport au signifié, avec lequel il n'a aucune attache naturelle dans la réalité »⁷⁷*. De la même façon, il exclut l'énonciataire et l'énonciateur de son étude car même s'il reconnaît leur existence, ces instances font partie intégrante de la Parole et non de la Langue. Les locuteurs ne font pas partie du système :

« L'étude du langage comporte donc deux parties : l'une essentielle, a pour objet la langue, qui est sociale dans son essence et indépendant de l'individu ; cette étude est uniquement psychique ; l'autre, secondaire, a pour objet la partie individuelle du langage, c'est-à-dire la parole y compris la phonation : elle est psycho-physique »⁷⁸.

Revenir sur cette mise entre parenthèses nous intéresse particulièrement dans l'*Enquête* sur les modes d'existence. Désormais, nous n'avons plus besoin d'elle (plus aucune raison de cet ostracisme des acteurs de l'énonciation et du référent) car le mode d'existence latourien peut produire des locuteurs ou des référents. C'est ce qui était au fond l'ancienne idée de la sémiotique non pas seulement peircienne mais aussi greimassienne, qui n'a jamais été limitée aux activités en rapport avec le langage ou le texte, puisqu'elle s'est développée dans de nombreux domaines. Le problème, selon Bruno Latour, c'est que l'opération révolutionnaire de la sémiotique qui consistait à se défaire du réalisme sociologique et du réalisme naturaliste n'a pas été poursuivie par un pluralisme ontologique adapté. La sémiotique est bien sortie du réalisme mais n'a pas été jusqu'à chercher l'existence de plusieurs ontologies, jusqu'à l'élaboration d'un multi-réalisme.

⁷⁶ LATOUR Bruno, *op. cit.*, 1998.

⁷⁷ SAUSSURE Ferdinand de, *Cours de linguistique générale [1916]*, Édition Payot et Rivages, Paris, Charles Bally, Albert Sechehaye et Albert Riedlinger, 1995, page 101.

⁷⁸ SAUSSURE Ferdinand de, *op. cit.*, page 37.

I.2.1.3. L'Anthropologie des Modernes au service de la Sémiotique

L'intérêt porté à l'*Enquête* latourienne par la Sémiotique tient tant à l'aspect novateur, par définition sujet à débats, du projet théorique et épistémologique de Bruno Latour, qu'à une sorte d'introspection de la discipline sémiotique qui observe dans ce projet ses propres fondements lus et questionnés à l'aune d'une discipline voisine. Une lecture approfondie de cette *Enquête* peut servir au sémioticien s'intéressant au sens des pratiques sociales, et ce, à plusieurs égards.

L'Anthropologie des Modernes, et ce sont là ses principaux atouts, (i) nous fait découvrir ou redécouvrir les concepts souraliens d'*instauration* et de *modes d'existence* dans leur pluralité, (ii) réinvestit la sémiotique greimassienne qu'elle érige en modèle par certains aspects et au sein de laquelle elle place l'acte d'énonciation comme espace de médiations au cœur des enjeux du chercheur, (iii) synthétise la démarche des philosophes de l'Empirisme Radical sous la forme d'un projet qui vise la description des pratiques et des existences humaines et sociales. C'est précisément vers ces considérations que tendrait une sémiotique anthropologique, appelée *Anthroposémiotique* chez Couégnas & Fontanille⁷⁹, ou *Ethnosémiotique* chez Marsciani⁸⁰.

Latour a su se faire passeur de concepts et d'épistémologie, en nous permettant de lui emprunter certaines de ces inspirations (notamment Souriau, lui-même inspiré de Whitehead et James) pour redéfinir le périmètre d'exercice de la sémiotique et re-conceptualiser en partie la façon de décrire le sens *en train de se faire*. Son plus grand mérite est peut-être d'avoir réussi à compiler dans un seul ouvrage à la fois un ensemble de concepts opératoires (l'instauration, le hiatus et les discontinuités, les conditions de félicités, les passes, etc.), une posture épistémologique particulière héritée du premier empirisme qui nous amène à relire ses devanciers, un œil neuf sur nos propres théories sémiotiques, et le bilan d'un projet d'une envergure considérable et à la méthodologie innovante ouvrant la voie du pluralisme dans les sciences humaines et sociales.

Ainsi, nous retiendrons ces quelques points d'entrée, ou de mise en miroir, de la sémiotique à l'intérieur du projet d'enquête sur les modes d'existence :

- Les hiatus introduisant de la discontinuité dans les grands réseaux de Latour autorisent leur résolution par des trajectoires de relation, les « passes ». Ces passes mettent en exergue, pour le sémioticien, la nature cursive de certaines relations capitales, déterminant ainsi le cours d'action, ce flux de pratique continue, comme un des niveaux pertinents pour l'analyse.
- Pour le sémioticien, le concept d'*instauration* engage une temporalité de l'analyse bien spécifique. Dans cette perspective, on ne s'intéresse non pas à objet sémiotique fini, résolu, circonscrit, mais à l'acte en train de se faire, aux êtres en train de s'instaurer au sein d'une pratique : « L'instauration n'est imputable qu'à un état de choses dynamique, une instance diffuse et en cours d'émergence »⁸¹. L'énonciation en tant

⁷⁹ FONTANILLE Jacques et COUÉGNAS Nicolas, *Terres de sens : essai d'anthroposémiotique*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 2018 (Semiotica Viva).

⁸⁰ MARSCIANI Francesco, *Les arcanes du quotidien : essais d'ethnosémiotique*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 2017 (Semiotica Viva). [traduction française de *Tracciati di etnosemiotica*, Milan, Italie, 2007]

⁸¹ FONTANILLE Jacques, « Remédiation et praxis énonciative », *INTERIN* 23 (1), 2018.

qu'acte est pour cette raison une notion phare aussi bien chez Latour que chez les sémioticiens, en tant qu'actualisation de virtualités non contrainte, non préconstruite, non présupposée, bref une mise en acte libre et risquée, loin de toute convocation (réalisation) directe.

- La pluralité des modes d'existence, au nombre de cinq chez Souriau, de quinze chez Latour, introduit une perspective nouvelle pour sortir d'une description positiviste. On pense un multi-réalisme, où chaque chose, chaque être, possède sa propre manière de persister et ses propres conditions d'existence, ses conditions de félicités. Ce pluralisme ontologique permet d'instaurer, selon les réseaux, des positions sujets et des positions objets, les traditionnels *actants* sémiotiques. Chaque mode engage une scène actantielle particulière en instaurant des actants particuliers, en donnant lieu à certaines opérations voire à des syntaxes spécifiques à l'intérieur des médiations. Ce *pluralisme ontologique* incite donc à penser un *pluralisme sémiotique*...

I.3. De l'attitude Anthroposémiotique

Pour penser ce pluralisme sémiotique et rentrer au cœur de ces nouveaux enjeux convoquant les processus, les flux, les médiations, les scènes actantielles, les signes multiples, les discours hétérogènes, et autres données à saisir en train de s'instaurer, il convient de décrire et interroger l'anthroposémiotique, fille légitime de la sémiotique greimassienne et de l'anthropologie contemporaine, sœur jumelle de l'ethnosémiotique.

I.3.1. L'Anthroposémiotique et l'importance de sa « généalogie »

Les rapports entre la « sémiotique anthropologique » ou « anthroposémiotique » et l'Anthropologie des Modernes de Bruno Latour ont été commentés dans les parties précédentes. Loin de s'affilier sans réserve ni questionnement à l'entreprise latourienne, nous avons cependant sélectionné les éléments théoriques et attitude épistémologique qui nous semblaient pertinents pour notre projet, notamment les fondements sémiotiques convoqués par l'auteur, à travers lesquels nous avons observé notre propre discipline à travers les yeux d'un socio-anthropologue. Plus qu'un simple « rendez-vous », une certaine parenté a donc été en partie décelée entre les deux. L'Anthroposémiotique doit également se rapprocher et se confronter à d'autres grands courants qui l'ont autant inspirée : notamment l'Ethnosémiotique de Marsciani et l'Anthropologie de la Nature de Descola.

I.3.1.1. Gémellité ethnosémiotique

L'Anthroposémiotique fait dès le départ écho aux travaux des ethnosémioticiens italiens Francesco Marsciani et Tarcisio Lancioni, fondateurs d'une nouvelle posture d'analyse sémiotique⁸², qui s'attache à étudier le sens des pratiques et des phénomènes quotidiens depuis une dizaine d'années déjà. Dans les *Arcanes du quotidien*⁸³, Marsciani pose l'expérience comme première. L'analyste est confronté à un terrain, qu'il investit à la façon d'un ethnographe, en trouvant une « bonne distance » avec les objets ou sens qu'il saisit. Cette ethnosémiotique rentre totalement dans le cadre d'une sémiotique anthropologique qui serait sensible aux trois points susmentionnés juste avant, et Marsciani est, sans le savoir, quasi-latourien avant l'heure (en 2007, bien avant la publication de l'EME) quand il affirme :

« Ces mondes ou ces segments de monde sont des champs relationnels, des champs sociaux (au sens de Bourdieu) où sont mis en scène les acteurs, les espaces et les temps qui tirent leur nature de phénomènes signifiants des relations mutuelles qu'ils entretiennent entre eux. En d'autres termes, un monde, un champ relationnel nécessite, comme tout discours, une mise en place à partir de et pour une instance qui en détermine le sens et demande à être pris en charge par un regard »⁸⁴

L'ethnosémiotique, comme la sémiotique anthropologique dont nous essayons de rendre compte dans cette première partie, étudie le sens des médiations et des relations en situation, au sein de scènes actantielles spécifiques, à l'intérieur de réseaux ou sphères spécifiques, où s'instaurent des instances et des valeurs particulières. Tous les ingrédients latouriens que nous avons sélectionnés dans la partie précédente sont donc déjà réunis dans la conception ethnosémiotique de Marsciani. La similitude avec l'Anthroposémiotique ne s'arrête pas là, notamment sur la question du *point de vue*, ce fameux « regard » introduit ici en fin de citation, qui sera repris et commenté dans la partie « *Le point de vue crée l'objet sémiotique* » en I.3.4.

Le point d'accord voire de superposition qu'il est possible de remarquer entre ces deux sémiotiques, *ethno-* et *anthropo-*, est le choix d'autonomie voire « d'autarcie » méthodologique réalisé : l'ethnosémiotique comme l'anthroposémiotique, sont elles-mêmes à l'origine et de la récolte et de l'analyse des données :

« Traditionnellement, et à la suite de Lévi-Strauss, on considère que l'ethnographie recueille les données, que l'ethnologie les analyse, et que l'anthropologie les compare et les synthétise. La sémiotique se proposerait à cet égard de recueillir et d'analyser ses propres données, et de les synthétiser et de les comparer sur la dimension anthroposémiotique »⁸⁵

Cette « intercalation-substitution disciplinaire » opérée à la fois par l'ethnosémiotique et l'anthroposémiotique est le fondement de la nouvelle attitude du sémioticien.

⁸² MARSCIANI Francesco et LANCIONI Tarcisio, « La pratica come testo : per una etnosemiotica del mondo quotidiano », in : MARRONE Gianfranco (éd.), *Narrazione ed esperienza: intorno a una semiotica della vita quotidiana*, Roma, Meltemi, 2007.

⁸³ MARSCIANI Francesco, *Les arcanes du quotidien: essais d'ethnosémiotique*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 2017 (Semiotica Viva).

⁸⁴ MARSCIANI Francesco, *op. cit.*, 2017, page 13.

⁸⁵ FONTANILLE Jacques et COUÉGNAS Nicolas, *op. cit.* page 12.

La différence entre l'anthropologue à sensibilité sémiotique, à l'instar de Clifford Geertz ou de Claude Lévi-Strauss lui-même dans une certaine mesure, et l'ethno/anthroposémiotien d'aujourd'hui réside dans le fait que l'ethno/anthroposémioticien ne s'occupe pas de l'Homme mais de la signification et des conditions d'émergence des objets de sens. En cela, les deux radicaux grecs choisis par l'une et par l'autre école sont ambigus pour le lecteur, l'« anthropos » qui signifie en grec « l'homme », de l'anthroposémiotique nous invite à attendre des analyses venant décrire les caractéristiques de l'Homme en tant qu'homme, à la manière dont le ferait un anthropologue. D'autre part, « ethnos » vient de « peuple humain », « ethnologie » et nous prépare à une analyse sémiotique comparée des différents collectifs ethniques. Loin de cette idée, Marsciani et Lancioni ont choisi le morphème « ethno- » de manière à faire une référence scientifique et disciplinaire à une sociologie très particulière appelée ethnométhodologie. L'ethnométhodologie est une pratique scientifique qui a pris sa place dans la sociologie américaine autour d'Ervin Goffman et sa microsociologie et autour d'autres chercheurs comme John Gumperz. Leur spécialité résidait dans leur refus de faire la sociologie avec les catégories sociologiques préexistantes et leur choix méthodologique d'aller observer les communautés réelles *in situ*, la communauté noire du Bronx, les grands directeurs d'entreprises, etc. L'ethnométhodologie consiste alors à observer comment les sujets interprétaient eux-mêmes les catégories, comment les individus se représentaient les sociétés, et quelles catégories étaient construites par eux. L'idée était de comprendre et décrire comment un objet acquérait une stabilité partagée à l'intérieur d'une communauté. Ce n'est pas l'individu qui permet d'accéder à l'objet mais la convergence des regards, cette posture est à l'origine du « regard » ou « point de vue » susmentionné qui sera commenté en 1.3.4..

Même si l'auteur ne s'embarrasse pas de métalangage et d'ostensions théoriques dans ses essais, l'Ethnosémiotique de Marsciani est fondamentalement nourrie de sémiotique greimassienne traditionnelle, armature théorique silencieuse mais solide, qu'il pense en association à une ethnographie de terrain et une phénoménologie d'inspiration merleau-pontienne⁸⁶. Le premier principe sémiotique qui lui est cher est le principe d'immanence :

« ce sont spécifiquement et inévitablement, les moyens de l'enquête sémiotique, à savoir, les moyens d'une théorie appliquée à la reconstruction des articulations du sens comme condition unique et générale, comme condition sine qua non, en immanence, de la signification de quelque chose »⁸⁷

étant donné que la vocation scientifique de Marsciani est « *de trouver et d'exercer les moyens qui, en immanence, nous permettent de rendre compte de la signification des pratiques* » dont il peut faire l'observation, et sachant que « *ce qu'on observe a toujours une forme textuelle : il s'agit toujours d'un discours qui se manifeste* ». L'interprétation des formes textuelles observées se fait surtout avec l'appareillage sémiotique classique :

« L'interprétation de ces pratiques par l'analyste, tire parti de la tradition sémiotique structuraliste et générative qui met aujourd'hui à notre disposition des outils d'analyse textuelle testés et consolidés (schémas différentiels, syntaxe actantielle, structures

⁸⁶ MERLEAU-PONTY Maurice, *Phénoménologie de la perception* [1945], Paris, Gallimard, 2009 (Tel 4).

⁸⁷ MARSCIANI Francesco, *op. cit.* 2017, page 14.

modales, stratégies discursives, etc.) capables de mettre en évidence les piliers de l'articulation du sens dans les textes sociaux les plus divers »⁸⁸

Les outils d'analyse sont finalement bien connus : le parcours génératif, le schéma narratif canonique, les énoncés de transformations d'état etc. en première ligne, mais c'est la posture de l'analyste qui change et c'est pour cette raison que l'ethnosémiotique n'est pas une discipline à proprement parler mais une *attitude*⁸⁹.

Le parcours génératif est la manifestation prototypique de la théorie sémiotique de Greimas, à la fois structurale et générative. Francesco Marsciani étend même son champ de qualification en ajoutant une troisième épithète lorsqu'il affirme qu'il s'agit d'une sémiotique structurale, générative et *phénoménologique*⁹⁰. Il défend en effet la thèse que la sémiotique de Greimas a été, peut-être inconsciemment, une réponse de très haut niveau aux questions que se posaient chacune de leur côté, au moment de leur déclin, les deux grandes traditions du siècle dernier : la phénoménologie d'une part, portée notamment par Merleau-Ponty héritier de Husserl, et de l'autre, le structuralisme qui a connu son apogée dans les années 1960 puis qui a fini par être rejeté à la fin des années 1970. La sémiotique de Greimas a été une réponse à ces moments de difficultés rencontrés respectivement par les deux courants. Pour comprendre en quoi elle a été une réponse, il faut déjà poser (ou rappeler) que la sémiotique « structurale, générative et phénoménologique » est une théorie de la *signification*. Ce terme de « signification » est particulièrement ambigu en français (ambiguïté qui n'existe pas en italien, langue maternelle de Marsciani), où il recouvre deux acceptions : la signification comme fonction (à la Hjelmslev) *versus* la signification comme signifié (comme dans l'expression « quelle est la signification de ce mot ? »). Or cette simple polysémie a provoqué le dévoiement de nombreux lecteurs de Greimas, comprenant le « parcours génératif de la signification » comme le « parcours génératif du contenu, du signifié ». Selon Francesco Marsciani, on peut définir la signification de deux façons complémentaires :

- *La signification, c'est la condition qui permet que des signes « se fassent ».* Signifier, de manière très transparente, c'est *faire signe*. Le signe est la présupposition réciproque d'un signifiant et d'un signifié, constitutive de la relation sémiotique. Chez Hjelmslev, c'est une fonction, entre deux fonctifs, le fonctif de l'expression et le fonctif du contenu⁹¹. Les signes en tant que tels sont dans le monde dans un niveau empirique, ce sont des contenus d'expérience, mais quand on parle de signification qui, on le rappelle, dans cette acception est ce qui leur permet d'être devenus signes, alors on a fait un saut : on ne se trouve plus au niveau empirique du résultat mais au niveau des conditions de possibilité du fonctionnement propre. La dimension des conditions de possibilité de quelque chose est appelée en général, depuis Kant, la

⁸⁸ MARSCIANI Francesco, *op. cit.*, 2017, page 17.

⁸⁹ D'après l'expression conclusive de Francesco Marsciani lui-même lors de la conférence intitulée « Autour de l'ethnosémiotique », qui s'est tenue le 24 janvier 2018 à la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Limoges : « *L'ethnosémiotique c'est plus une attitude qu'une discipline...* »

⁹⁰ Pour la rédaction de ce paragraphe, nous nous appuyons notamment sur les notes prises lors de la conférence de Francesco Marsciani lors de la conférence du 30 janvier 2018 intitulée « Le parcours génératif » à la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Limoges.

⁹¹ HJELMSLEV Louis, *Prolégomènes à une théorie du langage [1943]*, Paris, Éditions de Minuit, 1968 (Arguments), page 72.

dimension transcendante. Cette dimension transcendante ne réduit en rien l'immanence de l'analyse sémiotique, qui ne prend en considération que les éléments intrinsèques. L'immanence concerne la possibilité de parler de quelque chose dans ses propres termes, à partir de sa nature même, de ce qui la constitue en tant que telle. Ce qui est transcendant est donc non pas ce qui est dehors, mais ce qui extrinsèque (des critères qui n'appartiennent pas à l'objet), « transcendant » est donc à ne pas confondre avec cette dimension transcendante.

- *La signification, c'est l'articulation du sens.* Cette acception relève d'un autre aspect de la signification mais qui est tout à fait complémentaire. C'est l'articulation du sens qui permet de parler de signes. Les conditions formelles intrinsèques de constitution des signes sont exactement articulation du sens. Qu'est-ce que *le sens* ? La sémiotique contemporaine a assez souvent pris le risque de l'associer *aux sens* (les « cinq sens ») c'est-à-dire à la sensibilité, ce rapport immédiat et phénoménologique au monde. Mais il faut garder une acception assez élargie : le sens, c'est ce qu'on saisit. C'est la saisie même qui est le sens. On peut avoir un sens intellectuel par exemple, ce n'est pas essentiellement que de la perception. Le sens ne peut avoir de valeur que s'il est articulé. Le sens est tout ce qui est articulable et regroupe donc l'ensemble des conditions d'exercice des signes (de la relation signifiant/signifié).

La théorie structurale générique et phénoménologique pourrait être développée et assumée en tant que l'ensemble des conditions de possibilité de la signification réalisée. C'est dans ces termes que la sémiotique greimassienne est une réponse au problème posé par les deux disciplines. La tentative de théoriser (construction d'un ensemble de concepts inter-définis, un ensemble qui tient, qui a un aspect systématique) a pris la forme du parcours génératif. Ce dernier ne sert pas à produire des textes, ce n'est pas un modèle de production. Les textes sont déjà là, le sens articulé est toujours déjà là, nous le produisons en tant qu'êtres humains. Cependant, ce n'est pas en tant que sémioticiens que nous produisons des textes. Ce que fait le sémioticien, c'est décrire les conditions de possibilité du *faire signe*⁹². Si quelque chose signifie, c'est-à-dire si n'importe quelle substance de l'expression vis-à-vis d'une substance du contenu prend place dans le monde, l'activité du sémioticien consiste à décrire les conditions de possibilité de cette signification réalisée.

L'ethnosémiotique de Marsciani possède, dans une certaine mesure, une perspective de « dévoilement » analogue à celle de Barthes en sémiologie ou à celle de Bourdieu en sociologie. Cette dimension idéologique est en tout cas un des développements possibles de cette attitude ethnosémiotique puisque la double visée consiste en l'augmentation de l'intelligibilité du monde et la déconstruction du sens commun dans des lieux d'investigation on ne peut plus communs justement : une séance de shopping, une salle de bain pour tous, une promenade, les espaces de soins, etc.

⁹² Ce que Nicolas Couégnas appelle dans ses travaux le « faire texte ».

I.3.1.2. Descola et l'Anthropologie de la Nature

L'*anthroposémiotique*, dans sa forme la plus aboutie, se trouve pour la première fois décrite dans l'ouvrage à deux voix *Terres de sens : Essai d'anthroposémiotique*⁹³, de Jacques Fontanille et Nicolas Couégnas. Dans le premier chapitre de cet essai⁹⁴, dans lequel les auteurs présentent les enjeux et le contexte de la naissance d'une telle sémiotique, l'Anthropologie de la Nature⁹⁵ de Philippe Descola est très vite introduite et positionnée comme une source d'inspiration en termes de renouvellement des conditions d'analyse et propositions de concepts, en parallèle de l'Anthropologie des Modernes de Bruno Latour.

L'Anthropologie de la Nature partage avec celle des Modernes la volonté de sortir du dualisme traditionnel, le tyrannique couple Sujet/Objet dont il a été question plus haut, sous la forme ici du couple Nature/Culture, qui était encore en partie présent dans l'anthropologie structurale, où la distribution des humains et des non-humains était universellement séparée en deux ontologies distinctes. La volonté de Descola est de sortir de l'anthropocentrisme dominant et se démunir de l'étalon occidental « moderne » qui distingue les qualités premières et les qualités secondes pour qualifier le monde :

*« Elle [l'Anthropologie de la nature] jette sur le monde un regard plus émancipé, nettoyé d'un voile dualiste que le mouvement des sciences de la nature et de la vie a rendu en partie désuet et qui fut à l'origine de maintes distorsions pernicieuses dans l'appréhension des peuples dont les usages différaient par trop des nôtres »*⁹⁶

Elle trouve une solution dans une forme de prise en compte d'autres existants qui ressemble à s'y méprendre à la notion de l'*acteur-réseau* de Bruno Latour :

*« L'anthropologie est donc confrontée à un défi formidable : soit disparaître avec une forme épuisée d'anthropocentrisme, soit se métamorphoser en repensant son domaine et ses outils de manière à inclure dans son objet bien plus que l'anthropos, toute cette collectivité des existants liée à lui et longtemps reléguée dans une fonction d'entourage »*⁹⁷

Les collectifs qu'elle se donne pour mission d'étudier ne sont donc pas constitués exclusivement d'humains mais également de non-humains : des objets, des animaux, des végétaux, etc. qui peuvent participer à la constitution du collectif au même titre ontologique que les humains, et sont donc à prendre en considération de la même manière, c'est-à-dire dans les relations qu'ils nouent avec eux d'une manière singulière à travers les discontinuités. Partir des discontinuités, c'est justement le choix méthodologique adopté par Descola qui affirme que *« les différences qui importent sont celles qu'impose l'enchevêtrement des discontinuités de formes, de matières, de comportement ou de fonction offert à notre prise*

⁹³ FONTANILLE Jacques et COUÉGNAS Nicolas, *Terres de sens : essai d'anthroposémiotique*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 2018 (Semiotica Viva).

⁹⁴ FONTANILLE Jacques et COUÉGNAS Nicolas, *op. cit.*, « Préambule : sémiotique, anthropologie et structuralisme », pages 19-66.

⁹⁵ DESCOLA Philippe, *Par-delà nature et culture*, Paris, NRF : Gallimard, 2005 (Bibliothèque des sciences humaines) & DESCOLA Philippe, « L'anthropologie de la nature », *Annales* 57 (1), 2002, pp. 9-25. En ligne : <<https://doi.org/10.3406/ahess.2002.280024>>.

⁹⁶ DESCOLA Philippe, « L'anthropologie de la nature », *Annales* 57 (1), 2002, page 17.

⁹⁷ DESCOLA Philippe, *op. cit.*, 2002, page 17.

pour le mouvement du monde »⁹⁸. Il postule alors une diversité de moyens de faire face à ces discontinuités, une pluralité de schèmes permettant d'organiser les significations partagées et donc la vie collective. Le but de l'analyse est alors de partir des discontinuités pour dégager des « trames », qui correspondent selon la définition de Descola à des « *dispositions psychiques, sensorimotrices et émotionnelles intériorisées sous la forme d'habitus grâce à l'expérience acquise dans le milieu donné* » appelées schèmes. Ces schèmes permettent de décrire des ensembles d'hommes, des collectivités, spécifiques :

*« notre objectif est moins de poursuivre le montage de ce patchwork de cultures dont j'évoquais il y a peu la déconcertante hétérogénéité, que d'étudier comment, sur une chaîne de discontinuités accessibles à tous, des ensembles d'hommes ont su tisser une trame singulière en nouant des points selon un arrangement et des motifs qui leur sont propres, mais grâce à une technique qu'ils partagent avec d'autres, au moins sous forme de variante »*⁹⁹.

C'est là encore une similitude remarquable entre l'Anthropologie de la Nature et celle des Modernes, étant donné que la « trame » de Descola correspond conceptuellement à la « passe » de Bruno Latour. Ce choix méthodologique d'analyse lors de l'observation ethnographique, qui consiste à partir des discontinuités, permet également de sortir de la dichotomie principielle du premier empirisme (qualités premières vs qualités secondes). Cette démarche est appelée « universalisme relatif » par Descola, précisons que le terme de *relatif* se rapporte à l'opération de *relation* comme, d'après son propre exemple, l'expression 'un pronom relatif'. Selon lui, l'universalisme relatif part

*« des relations de continuité et de discontinuité, d'identité et de différence, d'analogie et de contraste, que les hommes établissent entre les existants ; il n'exige pas que soient données au préalable une nature absolue et des natures contingentes »*¹⁰⁰

Ces relations que les hommes établissent avec les autres existants (de nature hétérogène mais de même dignité ontologique comme on l'a vu), ces trames spécifiques, coïncident avec des processus d'identification des collectivités, dont on peut faire une typologie. En effet, le schème de l'identification permet d'établir des différences et des ressemblances entre un « moi » et d'« autres existants » sur les modalités qui ont été nommées dans la citation précédente *identité* et *différence*. Cette médiation entre le soi et le non-soi se fait également sur deux types de propriété des existants, l'*intériorité* et la *physicalité* :

*« Tout humain se perçoit comme une unité mixte d'intériorité et de physicalité, étant nécessaire pour reconnaître ou dénier à autrui des caractères distinctifs dérivés des siens propres »*¹⁰¹

L'*intériorité* se rapporte selon la définition de Descola à l'intentionnalité, la subjectivité ou une certaine forme de réflexivité, démontrant une aptitude à signifier. L'esprit, l'âme ou la conscience peuvent en être des synonymes. *A contrario*, la *physicalité* regroupe l'ensemble « des expressions physiques et sensibles » c'est-à-dire les processus physiologiques, le comportement dans le monde des formes extérieures, des substances.

⁹⁸ DESCOLA Philippe, *op. cit.*, 2002, page 17.

⁹⁹ DESCOLA Philippe, *op. cit.*, 2002, page 18.

¹⁰⁰ DESCOLA Philippe, *op. cit.*, 2002, page 21.

¹⁰¹ DESCOLA Philippe, *Par-delà nature et culture*, Paris, NRF : Gallimard, 2005 (Bibliothèque des sciences humaines), page 169.

Les schèmes qui identifient les types de relations entre les existants permettent ainsi d'établir une architecture symbolique, dans une typologie en quatuor, à partir de deux couples de modalités indiquées, (identité vs différence) et (intérieurité vs physicalité), que nous pouvons présenter sous la forme de ce tableau :

		PHYSICALITES	
		Identité (+)	Différence (-)
INTERIORITES	Identité (+)	TOTEMISME + +	ANIMISME + -
	Différence (-)	NATURALISME - +	ANALOGISME - -

Tableau 1. Récapitulatif de la typologie des schèmes intégrateurs de la pratique, d'après la lecture de Philippe Descola (2005).

Les formules régissant les processus d'identification ne sont donc pas illimitées mais au nombre de quatre, quatre matrices qui correspondent à « quatre ontologies » différentes, que l'on peut considérer dans une certaine mesure comme des quatre modes d'existence dans le sens où elles déterminent des façons d'être dans le monde, l'animisme, le naturalisme, l'analogisme et le totémisme.

Pour les décrire très rapidement, ces quatre matrices d'identification peuvent être résumées comme suit :

- L'**animisme** regroupe des intérieurités identiques mais des physicalités différentes, autrement-dit, les humains imputent aux non-humains une intérieurité identique à la leur. C'est seulement la corporalité qui distingue les humains des non-humains et non l'âme. A ce titre, végétaux et animaux sont doués de conscience, d'une certaine subjectivité, sont considérées comme des « personnes ». Le rôle de différenciateur ontologique est incarné par le corps (alors qu'il est d'ordinaire celui de l'âme chez les occidentaux). Pour le ramener à un exemple parlant aujourd'hui, c'est le schème qui caractérise le mode des végans.
- L'**analogisme** est le mode d'identification dans lequel les intérieurités comme les physicalités sont considérées comme différentes. Ce mode discrimine l'ensemble des existants en une multiplicité d'essences ou de formes « séparées par de faibles écarts parfois ordonnées graduellement ». La différence est infiniment démultipliée, on a un éclatement de singularités dans le monde, si bien que la ressemblance / l'identité devient un enjeu, une visée, un moyen de le rendre intelligible.
- Le **naturalisme** regroupe des intérieurités différentes et des physicalités identiques. Il y a donc dans ce mode une identité voire une unicité corporelle dans la nature mais une grande diversité des manifestations individuelles ou collectives des subjectivités. Il s'agit de la configuration inverse du mode de l'animisme.
- Le **totémisme** est le mode d'identification qui rassemble des intérieurités et des physicalités identiques. C'est le mode de la fusion. Les êtres sont amalgamés, hybrides, humains et non-humains fusionnent. Cette ontologie est donc caractérisée

par la continuité interspécifique des intériorités et des physicalités. Descola appelle ce type d'ontologie le mode des Êtres du Rêve.

À partir de ces quatre matrices, s'instaurent des subjectivités propres et des êtres qui possèdent leur propre façon d'exister au monde. Il est important de noter que ces schèmes organisant les relations entre les membres d'un collectif sont non-conscients. A partir de ces deux modalités d'identification (identité vs différence), de ces deux propriétés des existants (intériorité vs physicalité), on obtient quatre modèles généralisables de modes d'être pour caractériser tous les types de collectifs possibles.

« L'anthropologie [de la Nature] fait donc le pari de placer la diversité et la complexité au plus haut niveau de généralisation et d'explicitation, au lieu de les cantonner, au bout de la chaîne démonstrative, aux réalisations particulières et locales de modèles généraux ou même universels »¹⁰²

Quand l'analyse des deux couples de modalités a été fait, on établit le mode d'identification du collectif. A partir de cette identification de mode, et dans ce cadre, il est possible d'étayer l'analyse en recherchant le type de socialité auquel on a affaire, l'espace-temps, la ou les scènes actantielles mobilisées, etc. permettant de décrire la façon de vivre de ces collectifs. Cet aspect pluriel de l'identification est saillant dans l'Anthropologie de la Nature, mais aussi dans l'Anthropologie des Modernes où les prépositions nous donnent la clé de lecture d'un mode et détermine les trajectoires de passes et plus généralement les types de relations entre existants du mode. L'Anthroposémiotique se propose d'intégrer dans son épistémologie le préalable de la pluralité ou du multiréalisme, lui rendant accessible la recherche de signification dans l'instauration d'êtres, de valeurs, d'instances, au sein de mondes différents et situés :

« Dans la confrontation entre la sémiotique et l'anthropologie contemporaine, ce ne sont plus les structures non conscientes qui sont universelles, mais les principes à partir desquels les collectifs humains se différencient et où chacun d'eux se dote de modes d'existence partagés. Par conséquent, les structures qui sont à l'œuvre dans les collectifs humains sont fortement déterminées par le type de collectif auquel elles participent, et non l'inverse. Les formes sémiotiques qui en découlent sont, par suite, elles-mêmes spécifiques de chacun de ces types de collectifs. Mais en retour, elles sont dotées d'une « agence » par laquelle elles contribuent à instaurer le mode d'identification du collectif, au sein duquel elles opèrent, comme ontologie de référence : elles participent ainsi à l'instauration d'un ou plusieurs modes d'existence »¹⁰³.

¹⁰² FONTANILLE Jacques et COUÉGNAS Nicolas, *op. cit.*, 2018, page 33.

¹⁰³ FONTANILLE Jacques et COUÉGNAS Nicolas, *op. cit.*, 2018, page 35.

I.3.2. La sémiose comme nouvel objet

I.3.2.1. Définition

Un déplacement théorique dans les sciences humaines et sociales, et notamment en sémiotique a été identifié et commenté en I.1.3.. Cette petite mise en contexte anthropologique explique d'autant plus pourquoi une nouvelle épistémologie poststructuraliste orientée vers l'hétérogénéité du réel avait été évoquée, au sein de laquelle le sémioticien s'intéresse au processus, aux transformations, et surtout à la construction du sens en acte, *in situ*. Le sens en acte, « en train de se faire », appartient à la temporalité de la sémiose, cette fonction active et dynamique, associant deux fonctionnels, le contenu et l'expression, pour faire sens. La sémiose ou « sémiosis »¹⁰⁴ possède sa propre entrée dans le *Dictionnaire raisonné* de Greimas et Courtès :

*« La sémiosis est l'opération qui, en instaurant une relation de présupposition réciproque entre la forme de l'expression et celle du contenu (dans la terminologie de Hjelmslev) – ou entre le signifiant et le signifié (F. de Saussure) – produit des signes : en ce sens, tout acte de langage, par exemple, implique une sémiosis – Ce terme est synonyme de fonction sémiotique »*¹⁰⁵

Cette définition montre bien en quoi la signification, en tant que fonction sémiotique qui constitue une **opération**, peut être considérée comme l'ensemble des conditions d'un « faire signe » d'après Marsciani. On remarque également dans cette définition la présence d'un concept également important dans notre démonstration, celui d'instauration : « *en instaurant une relation* ». La sémiose est par définition, et ce dès 1979, une opération d'**instauration** de quelque chose, qui s'effectue en **acte** (« *tout acte de langage implique une sémiosis* »). Dans *Terres de sens*, Nicolas Couégnas et Jacques Fontanille définissent la sémiose ainsi :

*« La sémiose réunit un plan de l'expression et un plan du contenu à partir de deux manifestations qui tendent à être isomorphes. La manifestation procède elle-même d'une interruption du parcours génératif (ou d'une sélection dans tout autre mode d'organisation de la structure immanente), et cela pour chacun des deux plans. Mais on ne peut pas se contenter de décrire la production parallèle de ces deux manifestations pour expliquer la sémiose, et encore moins pour comprendre la transmission. Pour expliquer la sémiose, il faut prévoir une instance de médiation qui assurera l'isomorphisme entre les deux plans, un isomorphisme spécifique de chaque sémiose. La sémiose est donc soumise à des conditions de réalisation. »*¹⁰⁶

À la traditionnelle définition greimassienne, ils ajoutent la notion d'*instance de médiation* pour assurer la sémiose. Pourquoi avoir recours à la *médiation* ?

¹⁰⁴ Nous postulons la synonymie absolue de ces deux termes, et excluons de notre développement l'acception peircienne de la sémiosis.

¹⁰⁵ GREIMAS Algirdas Julien et COURTÈS Joseph, *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1979 (Langue, linguistique, communication), page 339, souligné par nous.

¹⁰⁶ FONTANILLE Jacques et COUÉGNAS Nicolas, *op. cit.*, 2018, page 62.

I.3.2.2. L'effectuation qui actualise

Pour répondre à la question, un petit détour vers la notion d'effectuation chez Jean-François Bordron nous semble capital. Le concept de médiation est très fréquemment au cœur des réflexions sémiotiques menées par Bordron. Sans trop vouloir schématiser, sa pensée suit souvent le mouvement d'un tiers médiateur venant réunir les deux termes d'une catégorie. La médiation opère entre deux domaines. Dans l'article « Analogie, modèle, simulacre : trois figures de la médiation »¹⁰⁷, il développe le concept d'*effectuation*, dont la définition est très étroitement liée à celle de *médiation*. L'effectuation y est en effet présentée comme un tiers médiateur entre d'une part l'énonciation, supposant une instance productrice de texte et les marques énonciatives des opérations de brayage, et d'autre part l'énoncé réalisé qui se donne sous la forme d'une réalité grammaticale.

« Il s'agit d'un niveau intermédiaire entre l'énonciation, fait de l'instance énonçante, et la réalité grammaticale du texte. On pourrait dire que l'effectuation désigne les procédures d'ajustement entre l'énonciation et l'énoncé »¹⁰⁸

L'effectuation ainsi conçue n'est pas une simple opération de convocation du système de la langue (en tant que règles grammaticales nécessairement générales) pour obtenir des énoncés singuliers : au contraire, elle endosse le rôle d'un « *élément dynamique de la production du sens* ». Entre les règles générales et la réalité singulière, il y a une médiation ou plus exactement un *espace de médiations* qui est caractérisé par le concept dynamique d'effectuation qui permet la rencontre entre des « forces générales » et une « force singulière ». On ne peut pas passer directement de l'instance énonçante au niveau de l'énonciation à l'énoncé singulier, il faut « en passer par » l'effectuation.

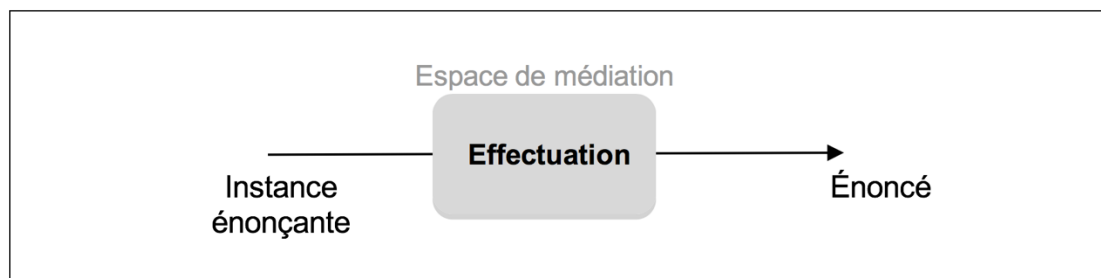


Figure 3. Schématisation de l'effectuation d'après la définition Jean-François Bordron (2003)

L'acte d'énonciation constitue donc une effectuation dans le sens où il instaure un espace de médiation(s) à l'intérieur duquel il y a actualisation de virtualités. Pour l'énonciation ici, il y a actualisation de virtualités de la langue en discours. Pour rappel, la théorie latourienne des passes au sein des modes d'existence ressemble en cela à la définition de la médiation chez Bordron. En effet, ni pour l'un ni pour l'autre le sens *ne se crée dans une simple convocation directe* :

- Chez Bordron on passe de l'énonciation à l'énoncé par l'intermédiaire d'une effectuation, un véritable espace de médiations.

¹⁰⁷ BORDRON Jean-François, « Analogie, modèle, simulacre : trois figures de la médiation », *Modèles Linguistiques* 24 (1), 2003, pp. 21-34.

¹⁰⁸ BORDRON Jean-François, *op. cit.*, 2003, page 21.

- Chez Latour, on ne réalise pas non plus des pratiques figées dans des domaines clos et stériles : le sens des pratiques se crée dans un espace de médiation, un mode d'existence particulier qui spécifie les pratiques et les êtres virtualisés.

Dans les deux mouvements de pensée, il ne s'agit pas d'une convocation qui réalise des potentiels, mais le sens apparaît dans une actualisation, un mouvement opéré sur le couple virtuel/actuel. Pour l'effectuation, il ne s'agit pas d'une opération qui viendrait directement rendre compte des entités extérieures prédéfinie, mais au contraire, d'une démultiplication des sémiotiques permise par la virtualité, qui instaurent des êtres, des pratiques, des façons d'être dans le cadre latourien, ou des énoncés, des réalités singulières chez Bordron. Ces différentes considérations font apparaître un lien étroit entre la sémosis, la médiation et l'effectuation, dans le cadre d'une sémiotique des pratiques. L'effectuation est un lieu de médiation permettant une actualisation (on passe des virtualités aux êtres, aux énoncés ou aux pratiques actualisées) où le sens se crée : le sens naît *en acte*, à l'intérieur d'une médiation.

L'actualisation, en tant qu'elle n'est pas une réalisation, est une opération vraiment capitale pour l'effectuation. On retrouve également ce clivage potentiel/réel contre virtuel/actuel chez le philosophe Pierre Lévy¹⁰⁹ également, qui considère que « le réel ressemble au possible tandis que l'actuel répond au virtuel ». L'actuel vient résoudre la situation « problématique » du virtuel, c'est-à-dire une configuration dynamique de tendances, de contraintes et de forces en puissance. C'est pourquoi, selon Lévy, l'actualisation marquant le passage du virtuel à l'actuel est un « événement » au sens fort : une mise en acte non prédéfinie (pas une simple convocation comme on l'a dit) et qui, en retour, vient modifier la configuration dynamique du virtuel à partir de laquelle cette mise en acte devient signifiante. Cette dialectique de l'événement incarnée par l'articulation virtuel/actuel est un processus, et fait de l'être une création, une interprétation, une résolution. Au contraire, la réalisation est une opération qui sélectionne, qui convoque, qui choisit parmi des possibles qui eux sont déjà déterminés, prédéfinis, qui sont, si l'on ose, du « prêt-à-réaliser ». Finalement, chez Lévy, la réalisation ne fait que conférer une matière à une forme du possible. Alors que le passage du virtuel à l'actuel consiste en un « événement », celui du potentiel au réel est caractérisé par la notion de « substance ».

Chez Fontanille, dans *Sémiotique du discours*, l'acte producteur de signification se présente comme une tension entre le virtuel et le réalisé. Le virtuel est une sorte d'hors-champ du discours alors que le réalisé est le centre de ce champ de discours. Pour passer de l'un à l'autre, on parle d'actualisation : c'est un passage de frontière médiatisé. Dans l'autre sens, la médiatisation se fait par la potentialisation.

¹⁰⁹ LÉVY Pierre, *Qu'est-ce que le virtuel ?*, Paris, Éditions La Découverte, 2001.

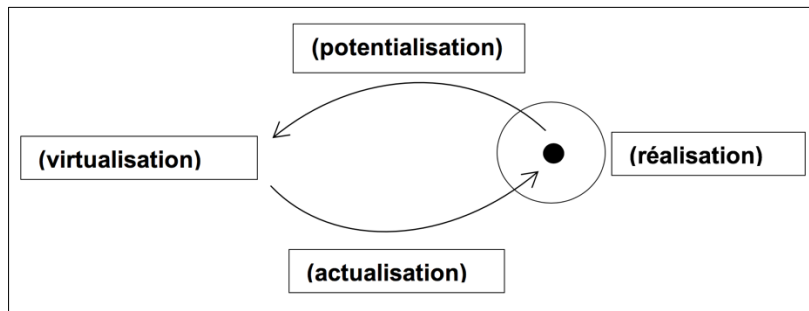


Figure 4. Schématisation de l'acte producteur de signification selon les modes d'existence sémiotiques chez Jacques Fontanille (1998), page 276

L'actualisation, engagée aussi bien dans l'effectuation bordronienne que dans les modes d'existence latouriens, est bien une opération complexe de transition entre le virtuel et l'actuel, qui comporte un aspect dynamique de création du sens en acte, dans un espace de médiation. De la même façon qu'on passe du système au procès, du schéma à l'usage, de la langue au discours, de la compétence à la performance, on passe de l'énonciation à l'énoncé chez Bordron et des modes d'existence comme virtualités à des pratiques culturelles et à des êtres chez Latour. C'est d'ailleurs cette propriété sémiotique d'actualisation de la médiation qui a inspiré Latour pour son enquête et ses « régimes d'énonciation » devenus « modes d'existence » car, comme le note Couégnas et Fontanille :

« La première opération énonciative identifiée par la sémiotique est en effet le débrayage, qui permet à l'instance d'effectuation de la sémiose de sortir de la pure présence virtuelle, pour exister en discours. L'énonciation se loge donc d'abord dans cette capacité à se projeter dans une substance discursive et d'y déléguer des représentants »¹¹⁰

Il est donc possible d'établir alors un rapport de superposition ou, plus précisément, d'interpénétration entre les concepts suivants :

Sémiose – Signification – Fonction sémiotique
Opération – Actualisation – Effectuation

qui interviennent dans la même temporalité du **sens en train de se faire**. La médiation en constitue le « milieu actualisant » c'est-à-dire l'ensemble des conditions nécessaires pour qu'il y ait sémiose et instauration, opération concomitante nécessaire. L'effectuation, telle qu'elle est définie par Jean-François Bordron, permet de prendre sérieusement en compte l'acte dans la définition de la sémosis du *Dictionnaire raisonné* de Greimas et Courtès, et de poser la relation de présupposition signifiant/signifié comme l'autre versant de la signification, comme si l'effectuation endossait le rôle de l'opération, du procès, alors que la présupposition mutuelle en était le résultat. L'anthroposémiotique a très légèrement déplacé la focale, pour s'intéresser à l'acte et non à l'objet sémiotique, même si les deux sont interdépendants, comme les deux faces de *Janus*. La sémiose ou plutôt les types de sémoses deviennent donc l'enjeu principal du chercheur sémioticien, anthroposémioticien, pour comprendre et décrire les multiples relations entre existants à l'intérieur de collectifs.

¹¹⁰ FONTANILLE Jacques et COUÉGNAS Nicolas, *op. cit.*, 2018, pages 75-76.

I.3.3. L'Anthroposémiotique et les nouveaux niveaux de pertinence

Dans *Terre de sens*, les auteurs proposent de repenser les *plans d'immanence* développés par Jacques Fontanille¹¹¹ qui nourrissent depuis une dizaine d'année les réflexions sur les différentes sémiotiques-objets. Les sémioses, objet d'étude d'un anthroposémioticien, ne relèvent pas exactement des plans d'immanence en tant que tels mais plutôt de ce qu'on a appelé des *modes d'existence*, des *régimes* particuliers, des *façons d'exister* et de faire exister :

« Mais avec la sémiose, et notamment la réunion des manifestations respectives des contenus et des expressions, les objets de la sémiotique sortent en partie des limites de l'immanence, et acquièrent un statut d'existants en un autre sens, celui d'une réalité existentielle : ces existants sont des manifestations réalisées, qui participent notamment à l'existence sociale et culturelle. Dès lors, ils relèvent d'une approche en termes de modes d'existence, mais dans un autre sens, celui proposé par Souriau et la tradition empirique dont il se réclame, c'est-à-dire les modes des processus existentiels »¹¹²

Les plans d'immanence sont alors remaniés pour pouvoir rendre compte des sémioses capables d'instaurer des existants, des pratiques et des êtres culturels, ces nouvelles entités sont appelées *les niveaux de pertinence sémiotiques* et sont au nombre de quatre :

- Le niveau des signes (unités signifiant/signifié)
- Le niveau des œuvres (textes, objets)
- Le niveau des flux (cours d'action, processus, pratiques, stratégies)
- Le niveau des existences (modes d'existence)

Ces quatre niveaux de pertinence sémiotiques sont considérés non plus comme des « plans » mais comme des « lieux empiriques où le sens peut advenir, où un langage (une sémiotique) peut se mettre en place »¹¹³. Quand une signification est saisie, elle relève de l'un de ces quatre niveaux / régimes sémiotiques. Ce qu'il est important de noter, c'est que chacun de ces niveaux « met en jeu un régime sémiotique particulier, et une énonciation-effectuation spécifique »¹¹⁴. Il y a donc quatre modes de sémiose. D'après les auteurs, les quatre plans identifiés servent donc à définir la rencontre entre (1) l'enjeu de l'effectuation de la sémiose et (2) l'« énonçabilité » c'est-à-dire les conditions énonciatives spécifiques permettant un pouvoir d'agence et d'instauration.

Ainsi, chez Couégnas & Fontanille, chacun des quatre niveaux de pertinence est décrit de la façon suivante :

- Niveau des signes : le régime sémiotique qui opère dans ce niveau met en relation des unités (signifiant/signifié) et les segmente (différenciation, valeur), il s'agit d'un procès de segmentation.

(1) L'enjeu de la sémiose est d'instaurer une relation avec un référent

¹¹¹ Dans FONTANILLE Jacques, *Pratiques sémiotiques*, Paris, Presses universitaires de France, 2008 (Formes sémiotiques).

¹¹² FONTANILLE Jacques et COUÉGNAS Nicolas, *op. cit.*, 2018, page 231.

¹¹³ FONTANILLE Jacques et COUÉGNAS Nicolas, *op. cit.*, 2018, page 236.

¹¹⁴ FONTANILLE Jacques et COUÉGNAS Nicolas, *op. cit.*, 2018, page 236.

(antérieur ou postérieur à la sémiologie)

- (2) Les conditions énonciatives de l'agence correspondent pour ce niveau au point de vue sous lequel les deux plans sont réunis, et donc le statut de l'interprétant.
- Niveau des œuvres : le régime sémiotique qui régit ce niveau totalise le sens dans un objet, dans un texte, bref, dans une œuvre.
 - (1) L'enjeu de la sémiologie est l'assemblage en vue de l'agence, il y a donc une corrélation avec le média ou l'institution concerné.
 - (2) Les conditions énonciatives de ce procès correspondent au point de vue englobant sous lequel la totalisation se fait, et où il y a donc une forte corrélation avec le genre (média) et les normes (institution).
 - Niveau des flux : le régime sémiotique qui opère dans ce niveau est celui de la régulation cursive du sens. Les sémiotiques objets qu'on y trouve sont donc toutes des processus : des pratiques, des cours d'action, etc.
 - (1) L'enjeu de la sémiologie est l'accommodation syntagmatique en vue de la persistance cursive. Analogiquement, c'est ce qui agit sous la forme d'une passe chez Latour ou d'un schème chez Descola.
 - (2) Les conditions énonciatives correspondent au point de vue intégré sous lequel se fait la régulation du flux, qui revient à une sorte de compétence épisémiotique.
 - Niveau des existences : le régime de l'existence détermine des modes thématiques, des modes d'identification, des types de sémiosphères, etc. en tout cas des formes d'existence particulières et plurielles.
 - (1) L'enjeu de la sémiologie pour ce niveau revient à constituer des filtres ontologiques et des collectifs d'existants.
 - (2) Les conditions énonciatives correspondent au point de vue particularisant des mondes sémiotiques permettant l'instauration.

Les différentes caractéristiques des régimes régissant les sémiologies dans chacun des plans sont résumées pour le lecteur dans le tableau récapitulatif ci-dessous, pour plus de confort¹¹⁵.

¹¹⁵ Il s'agit également d'appropriation l'armature en tableau qui sera réinvestie avec l'analyse des types de sémiologies relevées dans le corpus de thèse dans le chapitre suivant.

Niveau de pertinence	Opération du régime sémiotique	Enjeu-effectuation	Conditions énonciatives
<i>Signe</i>	Segmentation	Relation avec le référent	Réunion du signifiant et du signifié
<i>Œuvre</i>	Totalisation	Assemblage : le média, l'institution	Point de vue surplombant : le genre, les normes
<i>Flux</i>	Régulation cursive	Accommodation syntagmatique	Point de vue intégré : Épisémiotique
<i>Existence</i>	Mode d'existence	Constitution de filtres ontologiques	Instauration de « mondes » sémiotiques

Tableau 2. Caractéristiques des régimes sémiotiques selon les quatre niveaux de pertinence sémiotique, d'après Fontanille & Couégnas (2018)

Le gain heuristique de cet ajout théorique consiste en la détermination de lieux de sémioses appropriés pour décrire le sens qui advient. La question posée très simplement serait : « Où est-ce qu'il y a de la sémiotique ? Où est-ce que le sens advient ? », si l'on s'autorise une réflexion à haute voix, un peu caricaturale. Le parti pris des auteurs est de répondre qu'il peut intervenir dans chacun de ces quatre niveaux, qui sont bien discriminés et non compris dans une suite d'englobements logiques. L'analyse de ces niveaux est donc fragmentée, non-continue, du fait que chaque niveau n'est pas contraint par le précédent, et n'entre dans aucune relation de présupposition avec lui. Il peut y avoir de la production de sens au niveau du signe, au niveau de l'œuvre, au niveau du flux, au niveau de l'existence, sans que l'ensemble ne fasse système. Chaque niveau est autonome et conditionne un mode de sémiose particulier, dont le fonctionnement ne correspond en rien à celui du niveau voisin. Cette fragmentation de l'analyse en différents niveaux permet de pallier les discontinuités fortes que présentaient les sémioses réalisées dans les plans d'immanence (notamment la discontinuité entre les plans du signe, des textes, des objets d'un côté et les plans des stratégies et des formes de vie de l'autre, la première série gouvernée plutôt par un procès de totalisation et d'unification, la seconde sur une régulation cursive du sens)¹¹⁶.

La généralité du fonctionnement sémiotique des quatre niveaux permet théoriquement d'épuiser les possibilités de description, chaque sémiose pouvant entrer dans l'un ou l'autre de ces modes, et permet à l'analyse de pouvoir rendre compte de tout type de culture ou de collectif. Ce quatuor de régimes de sémiose répond à l'idée de l'anthropologie contemporaine (Descola, Latour) du multiréalisme, du pluralisme de la description.

¹¹⁶ Voir les critiques formulées sur ces discontinuités entre plans d'immanence chez Sémir Badir dans : BADIR Sémir, « La production de la sémosis. Une mise au point théorique », *AS - Actes Sémiotiques*, 13.10.2009. En ligne : <<http://epublications.unilim.fr/revues/as/3335>>. Et chez Nicolas Couégnas et Jacques Fontanille eux-mêmes dans : FONTANILLE Jacques et COUÉGNAS Nicolas, *op. cit.*, 2018, pages 234-235.

I.3.4. Le point de vue crée l'objet sémiotique

L'anthroposémiotique se démarque des autres courants sémiotiques par son rapport aux données qui modifie en substance la démarche du chercheur. Depuis longtemps, la sémiotique déploie son arsenal théorique et méthodologique sur des objets d'étude extrêmement divers (un conte folklorique, une recette, une série de roman, une pièce de théâtre, un objet du quotidien, la pratique du karaté, etc.) qui deviennent de plus en plus complexes. Pour répondre à des problématiques toujours plus tournées vers les pratiques et les discours multiples, les sémioticiens doivent affronter des données extrêmement hétérogènes, qui interviennent à différents niveaux de pertinence sémiotique¹¹⁷ qui ont chacun leur propre mode de sémiologie, une hétérogénéité des discours en situation, qui proviennent de différents horizons, qu'il s'agit de rassembler pour les constituer en corpus.

Et c'est là tout le travail de l'anthroposémioticien, de constituer des données en tant qu'analysable, de faire en sorte que cette chose devienne l'objet de l'analyse et donc devienne un texte. Comme dans l'épistémologie hjelmslevienne, c'est ce qui rentre dans l'analyse qui devient objet de la linguistique. Avant, cela n'a aucun statut pour l'analyste : « Constituer » des données, ce n'est pas choisir un objet dans le monde qui nous entoure. Marsciani affirme d'ailleurs que dans l'ethnosémiotique, on n'a pas un objet qui est influencé par notre subjectivité mais c'est au contraire l'expérience qui contient des moments de constitution d'objet. L'objet de la sémiotique dépend de cette opération de constitution. Du moment que quelque commence à signifier, il devient un objet. Avant, cela ne constitue pas un objet, c'est hors de l'expérience. La constitution des « choses » qu'on peut analyser dépend de l'expérience que nous entretenons avec le monde concret.

Comme une ombre portée, cette position à propos des données de l'expérience soulève la question de l'ontologie. L'ontologie étudie « les choses qui sont », il s'agit d'un problème philosophique très ancien que nous ne prétendons évidemment pas résoudre, d'autant qu'il ne relève pas de la problématique animant le présent travail. Est-ce que les choses sont encore là quand on n'y fait pas attention ? Est-ce que les objets ont une existence quand on n'en a pas conscience ? Un philosophe ontologique métaphysicien répondrait que le monde a une existence autonome sans nos perceptions. Le travail ethnosémiotique ou anthroposémiotique ne pose pas le problème de cette manière. La question n'est pas de savoir si les choses ont une existence sans qu'elles soient perçues consciemment mais quelles sont les significations des choses qui font partie de notre expérience du quotidien ? Ce n'est pas ontologique, c'est sémiotique, on n'entretient une relation signifiante qu'avec les choses qui font partie de notre expérience. L'anthroposémiotique sort donc, comme l'anthropologie contemporaine, du classique problème du sujet qui devrait décrire un objet de connaissance. Cette démarche demande nécessairement de s'extraire de l'idée selon laquelle les choses dont s'occupe la sémiotique, c'est-à-dire les textes, sont déjà là, alors qu'il y a préalablement tout un travail de constitution de ces objets. Il faut qu'ils deviennent des objets signifiants, donc des textes, pour qu'on puisse les aborder sémiotiquement. Cette ouverture, cette possibilité

¹¹⁷ Présentés dans la partie précédente.

de penser que les objets textuels sont le résultat d'une opération de constitution caractérisée en profondeur l'attitude anthroposémiotique.

Dans le chapitre « Reprise Méthodologique », chez Fontanille et Couégnas, cette constitution des données en objets sémiotiques est prise en charge par le concept de *présentation* :

« L'analyse construit une signification qui n'est pas installée dans l'objet analysé, mais qui est projetée « devant soi » par la progression de l'analyse. En conséquence, si on devait encore parler de « référent », ce ne serait qu'un effet projeté de cette construction progressive dont il faut, au terme du processus, rassembler tous les éléments pour en « présenter » la sémiose »¹¹⁸

Il s'agit de *présenter* des textes, c'est-à-dire de saisir ce qui fait texte, et non d'analyser un texte ou du sens qui serait déjà, du « prêt-à-analyser ». L'anthroposémioticien *présente* ses données, c'est l'analyse qui constitue l'objet. De la même façon, chez Marsciani,

« c'est l'observation dans son devenir qui constitue l'objet sur lequel elle porte. L'observation dépend de la perspective adoptée par le regard qui l'exerce »¹¹⁹

Le rassemblement des données induit déjà la position de l'analyste. Il n'y a pas de corpus qui serait déjà là, tout prêt, à attendre qu'on abatte sur lui nos grilles d'analyse préconstruites. Le corpus se crée en fonction de la problématique, en fonction de l'orientation de la recherche et de la saisie de sémioses, d'êtres, de pratiques, en train de s'instaurer.

Finalement, c'est cette démarche d'observation et l'importance du regard qui l'exerce qui détermine l'aspect « *anthropo-*» ou « *ethno-*» de cette attitude sémiotique. On a besoin du terrain, de l'expérience, et du caractère ethnographique de la recherche qu'il implique pour constituer le corpus. La constitution du corpus et donc l'élaboration de données dépend de la problématique de départ, du questionnement qui nourrit la réflexion à l'origine de la recherche :

« La construction de l'objet variera logiquement en fonction du point de départ adopté par l'analyse, et consistera en l'établissement d'opérations de construction spécifiques, support de la description finale »¹²⁰

Pour la réalisation de la présente recherche, à propos de la construction et la transmission des savoirs scientifique sur l'épilepsie, notre attitude anthroposémiotique conduit à la constitution de plusieurs groupes de corpus reflétant les différentes expériences que l'on peut faire de cette pratique de transmission, de remédiation des savoirs scientifiques.

I.4. Corpus et groupes de corpus pour le projet

Rappelons rapidement le questionnement qui engage le travail de thèse. La problématique interroge le rôle des discours dans la construction des savoirs scientifiques, en prenant pour clef d'entrée l'épilepsie. Nous cherchons donc à comprendre les mécanismes de médiation sémiotique qui jalonnent le parcours de transmission de l'information savante (un savoir scientifique sur l'épilepsie), depuis la sphère de la science fondamentale à celle du patient et de son entourage, en passant par la sphère du médical, sans oublier, une sphère parallèle,

¹¹⁸ FONTANILLE Jacques et COUÉGNAS Nicolas, *op. cit.*, 2018, page 226.

¹¹⁹ MARSCIANI Francesco, *op. cit.*, 2017, page 15.

¹²⁰ FONTANILLE Jacques et COUÉGNAS Nicolas, *op. cit.*, 2018, page 228.

celle de la vulgarisation scientifique institutionnelle – même si on la *vulgarisation* qui se manifeste tout au long du parcours, entre chaque instance, dans le sens de « traduire en langue vulgaire ».

I.4.1. Le choix directeur de la problématique

La problématique soutenant le projet de thèse implique déjà une certaine position du chercheur. La saisie de ces différentes sphères est une première manifestation de l'attitude anthroposémiotique : le regard de l'analyste a constitué en tant qu'entités analysables ces différentes sémiotiques, sorte de grands réseaux ou collectifs organisés déterminant des scènes actantielles et des syntaxes spécifiques. Le choix de la disposition linéaire d'un parcours de médiations est méthodologique et répond à (1) la question fermée/orientée de la problématique et à (2) une orientation déterminée du chercheur que nous devons justifier pour rendre compte de (3) l'hétérogénéité des données et la multiplicité des discours engagés.

I.4.1.1. Parcours de médiations comme réponse à une question

Le but de la recherche est d'analyser les discours en tant qu'ils participent à la construction des savoirs scientifiques. Et pour y parvenir, il est nécessaire d'analyser les médiations interdiscursives dans le parcours de l'information : comment passe-t-on de la production de l'information à sa diffusion ? à son appropriation ? et surtout, qu'est-ce qui se transforme au fil des médiations ? Pour suivre tout ce chemin, depuis ce qu'on pourrait artificiellement appeler un « début » vers une non moins artificielle « fin », de façon plus ou moins linéaire, le choix d'une clé d'entrée a été indispensable. L'épilepsie, du fait de son statut de maladie, de surcroît chronique, fréquente en France et dans le monde, du fait de son caractère évocateur à lourde charge imaginaire, et du fait de la possibilité d'observer la recherche en train de se faire à son propos¹²¹, est l'entrée thématique idoine pour mener l'enquête sur la transmission de l'information.

L'hypothèse de travail est de considérer que l'information savante, brève de savoir scientifique, peut être suivie depuis la production en laboratoire par la recherche, jusqu'aux patient et plus généralement leur entourage et la société, moyennant quelques transformations et tribulations à étudier. L'enjeu de la recherche s'articule autour des nœuds, des lieux de liaisons entre les sémiotiques qui peuvent être très intuitivement, et l'ont été en introduction, posées. De manière très schématique, et il est important méthodologiquement de commencer par l'élaboration d'une armature schématique, et de se demander « où parle-t-on d'épilepsie ? », nous postulons la présence d'une pluralité de sphères pour rendre compte des points nodaux qui articulent ce parcours de l'information, par exemple :

- La sphère de la **recherche fondamentale** en laboratoire (expérimentations, modèle animal, démarche scientifique spécifique)

¹²¹ Cf. la présentation du choix de l'épilepsie dans l'introduction page 17.

- La sphère de la **recherche médicale** appliquée (essais cliniques, modèle humain, démarche scientifique spécifique)
- La sphère **médicale** (interaction médecin/patients, examens, traitements)
- La sphère **profane** (patient, entourage et doxa en général)

Il se trouve que ces quatre sphères s'enchaînent car elles fonctionnent par présupposition mutuelle. En effet, le rapport qui s'effectue est presque causal, ou plutôt de présupposition, le mouvement de cause à effet étant parallèle et corrélé au mouvement décroissant d'échelle de pertinence : il s'agit d'un double-mouvement réciproque. Le chercheur neuroscientifique, en laboratoire, s'intéresse au microscopique, à l'échelle du réseau cellulaire, de la cellule, voire d'entités encore plus petites. L'instance médicale s'intéresse davantage à un niveau de pertinence « méso », c'est-à-dire au niveau de l'organe, aux effets observés sur le corps humain. Enfin, dans la sphère du patient, on ancre le corps malade dans la vie sociale, dans un environnement social et humain, l'échelle est donc ici macroscopique.

Cependant, empiriquement, l'effet est connu avant la cause dans cette chaîne de connaissances. C'est d'ailleurs l'effet qui nous fait chercher la cause : c'est parce qu'il y a des malades atteints d'épilepsie que des chercheurs tentent d'identifier les mécanismes du fonctionnement de cette maladie et que des médecins la soignent. L'effet (les crises d'épilepsies répétées) présuppose une cause (une maladie cérébrale), qui est elle-même l'effet d'une cause à rechercher (une anomalie de fonctionnement des neurones), etc. Et ce mouvement suit apparemment le mouvement du « grand » vers le « petit » au niveau de l'échelle. Très trivialement : il y a une crise, on va chercher pourquoi cet individu fait une crise. On comprend que c'est parce que son cerveau produit des décharges électriques anarchiques. Alors pourquoi ce cerveau produit-il des décharges électriques anarchiques ? Parce qu'il y a un déséquilibre au niveau des neurotransmetteurs dans les systèmes inhibiteur et excitateur, etc. Mais du point de vue de la transmission des savoirs scientifiques, le mouvement s'inverse, et on change de sens. La production émanant en première instance de la sphère de la recherche fondamentale¹²².

À partir de toutes ces considérations, se forme alors pour l'observateur analyste un parcours de médiations raisonné, motivé par ces présuppositions et circonscrit autour de ces sphères. Ici le type de parcours de médiations n'est pas aléatoire, il est contraint par la question de départ, par le sujet-même de la recherche : il s'agit d'une série de questions qu'on pourrait qualifier de « fermée » : comment l'information ou les savoirs circulent-ils ? comment se transforment-ils ? comment sont-ils transmis depuis leur production jusqu'à leur appropriation ? Le sujet implique intrinsèquement ce cheminement linéaire et orienté.

Une nuance est toutefois à apporter avec l'ajout de la sphère parallèle de la Vulgarisation Scientifique, qui est relativement « à part » dans le dispositif : elle relève le plus souvent de la pratique journalistique¹²³ et n'émane pas d'une des communautés discursives impliquées,

¹²² Ce changement de sens est un choix méthodologique, expliqué dans la prochaine partie, en I.4.1.2..

¹²³ Cette remarque est à nuancer car la vulgarisation scientifique n'est plus l'apanage des journalistes médiateurs, la figure du « troisième-homme », mais un enjeu pour les scientifiques eux-mêmes, qui « court-circuitent » le parcours de l'information en s'adressant directement au patient, voir dans le Chapitre V, la partie V.1.3. « *Vers un paradigme du 'premier homme' ?* ».

mais elle participe du processus de transmission des savoirs scientifiques chez le patient, son entourage, etc.

Ce parcours de médiations qui suit l'enchaînement des sphères est pratique pour l'analyse car il permet de poser des jalons, des repères, et de constituer un dispositif conceptuel solide qui sous-tend le raisonnement. On pourrait cependant nous objecter ici la linéarité et l'orientation purement transitive de ce schéma, de ce parcours. Il est alors important de préciser que ce parcours n'est pas restrictif et que ce parcours de médiations est ainsi orienté pour diriger la réflexion et répondre à la problématique de départ, mais il n'exclut rien :

- Il offre la possibilité de rajouter des sphères entre deux sphères déjà présentes (la deuxième sphère correspondant à la recherche médicale et appliquée a été rajoutée sous les conseils de Nicolas Couégnas et Jacques Fontanille par exemple), et nous pouvons très bien imaginer enrichir le parcours d'autres sphères plus précises et affiner ainsi le parcours de l'information.
- Il n'exclut pas la multidirectionnalité de l'information mais marque l'orientation dominante que nous avons choisi d'étudier. Il est impossible de nier que la sphère profane inspire et conditionne les énoncés de la sphère recherche, l'exemple concret le plus fameux étant l'article d'Henri Gastaut, neurologue célèbre, intitulé : « *L'involontaire contribution de Fiodor Dostoïevski à la symptomatologie et au pronostic de l'épilepsie* »¹²⁴. L'information ne transite pas que dans un sens descendant, elle vient parfois du « bas » ou plutôt du « bout » du parcours.
- Il peut tenir compte de l'informel, de tout ce qui dépasse le cadre strictement institutionnel des communautés discursives, etc.

C'est un squelette qui ne demande qu'à être habillé et enrichi de ces considérations multiples, enrichissement que nous ne pourrions pas assumer à nous-seuls dans l'exercice borné d'une thèse. L'orientation linéaire et transitive du parcours apporte avec elle son lot d'interrogations, auxquelles nous devons tenter de formuler une réponse.

I.4.1.2. De la posture du chercheur : sacralisation de la science ?

Le caractère strictement linéaire du parcours et la transitivité qu'il implique questionnent la posture du chercheur, qui partirait d'un postulat naïf voire erroné et condescendant selon lequel la science fondamentale produirait du savoir « dans son coin », et alimenterait de manière purement descendante l'encyclopédie du quidam « ignorant ». Le choix de l'orientation du parcours ne désavoue pas les autres formes de savoirs : de la croyance à la science, selon Lévi-Strauss et depuis Leibnitz, la seule chose qui change, c'est le « degré de probabilité de réalisation ou d'existence »¹²⁵. Dans le savoir des croyants, ce degré est faible, dans le savoir des savants, ce degré de probabilité est fort et se rapproche de la certitude.

¹²⁴ GASTAUT Henri, « L'involontaire contribution de Fiodor Dostoïevski à la symptomatologie et au pronostic de l'épilepsie. », *Évolution Psychiatrique* 44 (2), 1979, pp. 215-246. Henri Gastaut est notamment connu pour sa classification électro-clinique des épilepsies, et Fiodor Dostoïevski comme un écrivain russe épileptique.

¹²⁵ ADELL Nicolas, *Anthropologie des savoirs*, Paris, Armand Colin, 2011, page 30.

Les limites du savoir sont très difficiles à tracer. Selon les penseurs, ces limites peuvent être considérées comme nettes et infranchissables (Buffon, Weber par exemple) et cela donne lieu à un traitement *politique* de la question des savoirs :

*« Là où s'arrête notre définition du savoir commence l'altérité, l'étrangeté de l'Autre qui croit savoir et en réalité, selon nos critères, ne sait pas. Tout le travail de l'anthropologue est de se déprendre de ces préjugés, d'avoir ce regard éloigné (Lévi-Strauss) qui lui permet de ne pas considérer les limites du savoir comme des frontières mais comme des espaces de discussion (...), de débats entre des modes de pensée différents »*¹²⁶

L'anthropologue des savoirs Nicolas Adell montre qu'il n'y a pas de réelle distinction entre les croyances et les savoirs, il n'y a que l'activation d'un système semi-symbolique du type *eux vs nous / croire vs savoir*. Il rappelle le grand partage que les occidentaux opèrent, où la différence

*« entre nos savoirs et leurs croyances réside dans l'opposition tenace de nos sciences et leurs mythes par laquelle on a longtemps penser la distribution de nos modes de savoir »*¹²⁷

La distinction entre *croyances* et *savoirs* est donc purement acquise socialement et n'est qu'une question de points de vue et de modes de pensée culturels. Nous réfutons toute « Bifurcation de la Nature », bien identifiée par Descola et Latour, qui obligerait à décrire le monde avec pour seul étalon moderne-centré la Raison et la science telle qu'elle est pratiquée en occident aujourd'hui. Il existe toute une typologie des formes de savoir à laquelle se référer et nous ne nions pas l'existence des savoirs empiriques quotidiens, de la magie comme connaissance, de la foi comme mode de connaissance, le savoir historique, le savoir scientifique, le savoir symbolique de la pensée sauvage, etc.

Le choix effectué restreint seulement notre intérêt méthodologique sur une forme particulière de production du savoir, car dominante en occident, gouvernée par ce que Latour appellerait [REF], le mode d'existence de la référence, et qui se superposerait au grand domaine de la Science. Nous prendrons donc la communauté scientifique institutionnalisée comme instance de point de départ de notre parcours de médiation, étant entendu encore une fois qu'elle n'est pas l'unique source de savoir, et que ce savoir n'est pas omnipotent ni complètement désolidarisé de ce qui se passe en aval dans le parcours. Il serait d'ailleurs intéressant d'imaginer un (ou plusieurs) programme(s) de recherche dont le but final serait dans un premier temps l'étude du fonctionnement des médiations discursives à l'intérieur d'un autre mode de production de savoir que celui de la science occidentale (exemple : dans les médecines traditionnelles gabonaises¹²⁸) puis, dans un second temps, comparer ces médiations à l'intérieur des parcours de l'information en fonction des différents modes de production des savoirs identifiés. Nous admettons *ab ovo* et bien volontiers l'impossibilité

¹²⁶ ADELL Nicolas, *op. cit.*, page 32.

¹²⁷ ADELL Nicolas, *op. cit.*, page 39. La mise en lumière des déterminants possessifs (ici en non-italique, mais italique dans le texte d'origine) est réalisée par l'auteur.

¹²⁸ Une thèse intitulée « La fonction des discours dans les médecines traditionnelles gabonaises : retour sur le concept d'efficacité symbolique » est actuellement en cours de préparation dans notre laboratoire d'appartenance, le Centre de Recherches Sémiotiques (EA 3648).

d'épuiser l'analyse de la transmission des savoirs en ne considérant qu'une de ses formes de production.

Les choix lexicologiques formulés dans la désignation des sphères peuvent également être sujet à discussion au regard de ces considérations. La sphère première n'est pas intitulée « sphère du savoir » ou « sphère de la connaissance » mais bien « sphère de la recherche fondamentale », de manière neutre et désengagée. De prime abord, pourtant, nous pouvons concéder que le choix de l'épithète « profane » pour la dernière sphère corrobore la thèse de la sacralisation de la science par l'analyste. Malgré les apparences, il n'en est rien : ce choix correspond plus à un « faute de mieux », mais qui, si le sème /-sacré/ n'est pas actualisé, définit clairement le périmètre du public visé dans cette sphère et son mode de fonctionnement. Ainsi, nous avons préféré le qualificatif de « profane » à ceux de « néophyte », « publique », « des Nuls¹²⁹ », « des ignorants ». Le discours scientifique n'est donc pas considéré comme sacré mais comme étant opposé à celui de la *référence* ou de l'*autorité* donnée. Foucault, travaillant les « modalités énonciatives »¹³⁰ dans *l'Archéologie du savoir*, pose la question de l'autorité et de la légitimité des discours à travers l'étude des « emplacements institutionnels » considérés comme des sources légitimantes des discours.

« En faisant intervenir la question de l'autorité, on postule que le texte n'est accessible que rapporté à une source légitimante. Les énonciations écrites ont une « force », elles sont portées par des stratégies de maintien ou de transformation des rapports d'autorité dans le champ »¹³¹

Le choix d'établir une « sphère recherche scientifique » nous permet de rendre compte de cette légitimité du discours de la communauté scientifique et ainsi de le considérer comme méthodologiquement premier, originel, dans la pratique de transmission qui nous intéresse ici. Le discours « profane », par glissement sémantique, émane donc dans cette conception d'une sphère publique et non-initiée au domaine scientifique contrairement à la sphère de la recherche fondamentale.

I.4.2. Justification anthroposémiotique du corpus

I.4.2.1. Données hétérogènes et discours multiples

La problématique interrogeant la transmission de l'information savante, de sa production à son appropriation par le quidam, fait que l'on a affaire à des lieux de sémioses multiples, des discours extrêmement disparates et des données hétérogènes. D'après la typologie proposée

¹²⁹ Pour faire référence à la désignation des sujets situés les plus à la périphérie du modèle étendu de la sémiosphère de Lotman par Gérard Chandès dans : CHANDÈS Gérard, *SEMIO/SPHERE/TRANS/MEDIEVALE. Un modèle sémiopragmatique d'information et de communication appliqué aux représentations du moyen âge*, Thèse en vue de l'obtention de l'Habilitation à Diriger des Recherches, Université de Poitiers, 2006.

¹³⁰ FOUCAULT Michel, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969 (Bibliothèque des sciences humaines), II, V.

¹³¹ MAINGUENEAU Dominique, « Le tour ethnolinguistique de l'analyse du discours », *Langages* 26 (105), 1992, pp. 114-125. En ligne : <<https://doi.org/10.3406/lgge.1992.1628>>, page 118.

par Patrick Charaudeau en 2009¹³² dans un article au titre pour le moins évocateur « *Dis-moi quel est ton corpus, je te dirai quelle est ta problématique* », la problématique qui nous anime est à dominante « représentationnelle et interprétative ».

Alors que la problématique « cognitive et catégorisante » s'intéresse aux mécanismes linguistico-discursifs, leur production et leur fonctionnement (jeux de cohérence et de cohésion dans un texte, certains mots spécifiques du discours, etc.) à l'intérieur de corpus aléatoires, alors que la problématique « communicative et descriptive » vise à décrire des types de situation communicative liés à l'empirie des échanges souvent très institutionnalisés, la problématique « représentationnelle et interprétative », quant à elle, tend à faire des hypothèses de représentations socio-discursives en fonction de pratiques discursives et des types de sujets associés. Dans cette problématique, les textes fonctionnent comme des médiateurs et mettent en œuvre une construction interdiscursive du sens.

*« La difficulté de cette problématique réside dans le fait qu'il faut faire ces hypothèses et que pour ce faire on doit s'appuyer sur des manifestations discursives extrêmement diverses, non toujours explicites, voire diffuses et même floues, ce qui est un problème pour la constitution du corpus »*¹³³

Le caractère interdiscursif de la problématique intègre de manière inhérente de l'hétérogénéité, qui se manifeste à plusieurs niveaux.

Hétérogénéité des communautés discursives

Les différentes sphères identifiées plus haut sont le point de départ pour différents groupes de corpus. Un premier critère d'hétérogénéité est donc ici décelé, le critère des instances énonciatives, puisque *grosso modo*, on peut faire se superposer les groupes de corpus avec des communautés discursives spécifiques : la communauté scientifique, la communauté médicale, la communauté des patients, la communauté de la presse spécialisée, etc. Le concept de *communautés discursives* de l'Analyse du discours vient enrichir celui des *sphères* proposées encore peu définies. Il rend compte des groupes restreints qui s'institutionnalisent, et qui « à travers leurs rites langagiers partagent un même territoire »¹³⁴ et dont la structuration des productions textuelles organise leur propre cohérence :

*« Le concept de communauté discursive, en tant qu'institution à laquelle ses propres pratiques textuelles donnent cohérence, est de nature à fonder des descriptions plus assurées de la production textuelle : leurs formes textuelles et leurs actualisations langagières peuvent de la sorte être rapportées à un ensemble de places, de flux vectoriels de textes et de localisations différentielles des communautés discursives, espace structuré qui autoriserait des recherches de variations et d'invariants sur des corpus non aléatoires »*¹³⁵

Les discours qui vont être étudiés s'inscriront donc respectivement dans des communautés discursives spécifiques, et devront être analysés à la lumière du fonctionnement interne de

¹³² CHARAUDEAU Patrick, « Dis-moi quel est ton corpus, je te dirai quelle est ta problématique », *Corpus* (8), 15.11.2009, pp. 37-66.

¹³³ CHARAUDEAU Patrick, *op. cit.*, 2009, page 51.

¹³⁴ MAINGUENEAU Dominique, *op. cit.* 1992, page 117.

¹³⁵ BEACCO Jean-Claude, « À propos de la structuration des communautés discursives : beaux-arts et appréciatif », *Les Carnets du Cediscor. Publication du Centre de recherches sur la didacticité des discours ordinaires* (3), 1995, pp. 136-153.

chacune d'entre elles : la communauté scientifique, la communauté médicale, la communauté de patient notamment. Les discours *transcommunautaires* tiennent une place toute particulière dans l'étude car ils correspondent aux médiations discursives de « traduction », celles qui traversent les sphères et les communautés impliquant qu'émetteur et récepteur n'appartiennent pas à la même communauté discursive. Les discours typiquement communautaires sont dits « fermés » alors que les discours transcommunautaires sont, à des degrés variables, « ouverts » selon Maingueneau :

« À un extrême on aurait des discours fermés pour lesquels coïncident tendanciellement l'ensemble des lecteurs et celui des scripteurs : ceux qui lisent sont aussi des gens qui écrivent des textes du même type. À l'autre extrême on peut placer des discours ouverts pour lesquels la disproportion entre l'ensemble des scripteurs et celui des lecteurs est gigantesque : ainsi dans le cas d'un quotidien à grand tirage »¹³⁶

Chez Beacco, le degré d'ouverture des discours dépend de la *nature des flux*, internes ou externes, qui organisent la communauté discursive en des termes de conditions de *production* et de *consommation* des textes¹³⁷. Certains textes sont ainsi considérés comme des marchandises, des

« 'objets' mis en vente [qui] sont tenus de rencontrer la demande des consommateurs au niveau des contenus/représentations/valeurs qu'ils véhiculent mais aussi, peut-être, dans leurs formes langagières »¹³⁸

et correspondent à des discours ouverts circulant notamment au sein de flux externes ; alors que d'autres textes ne sont pas « destinés à un marché » en dehors de la communauté discursive qui les produit mais circulent uniquement au sein de la communauté et sont envisagés à partir de et pour le « réseau de lieux institutionnels qu'ils exhibent et qu'ils fondent », les flux y sont donc internes et les discours tendanciellement fermés.

La prise en compte de l'appartenance à telle ou telle communauté des instances d'énonciations, de ces propriétés d'ouverture des discours, de la nature des flux et des normes en vigueur dans chaque communauté discursive, est nécessaire pour calibrer l'analyse des différents discours saisis le long de notre parcours de l'information savante sur l'épilepsie, dont l'hétérogénéité des instances d'énonciation constitue l'une des caractéristiques.

Hétérogénéité des natures des données

Dans chaque groupe de corpus identifiés, interviennent des éléments divers, des données hétéroclites dans le sens où elles n'ont pas la même nature sémiotique, médiatique et générique. Ainsi, de manière générale, nous avons affaire à :

- un ensemble d'articles scientifiques sur le sujet de l'excitabilité neuronale, émanant de la communauté discursive neuroscientifique,
- un ensemble de lettres de consultation, émanant de la communauté discursive médicale
- un ensemble de transcriptions d'enregistrements médecins/patients auprès d'épileptologues au sein de deux structures différentes,

¹³⁶ MAINGUENEAU Dominique, *op. cit.*, 1992, page 120.

¹³⁷ BEACCO Jean-Claude, *op. cit.*, 1995, page 140.

¹³⁸ BEACCO Jean-Claude, *op. cit.*, 1995, page 140.

- un ensemble de discours numériques natifs sur les réseaux sociaux Twitter, Facebook et sur le forum santé « doctissimo.fr »,
- un ensemble d'articles de vulgarisation scientifique issus de la presse spécialisée, numérique et papier,
- la page Wikipédia consacrée à l'épilepsie,
- le « Dossier d'Information » INSERM consacré au sujet de l'épilepsie,
- le dossier de vulgarisation scientifique « Épilepsies : vers la sortie des crises ? » du magazine « Sciences & Santé ».

Cet ensemble de données se caractérise par une incohérence générique et médiatique importante. Bien sûr, tous ces items ne rentrent pas dans un unique « corpus », ils correspondent à des sous-corpus demandant des traitements différents et adéquates. Cependant, ils font tous partie d'un même macro-groupe englobant les discours que l'on peut trouver dans le parcours de l'information savante identifié. La création de sous-corpus est donc nécessaire pour obéir au critère d'exploitabilité des textes constituant le corpus, qui doivent être pour cela *commensurables* : « *toutes les grandeurs recensées (...) sont des quantités de même nature* »¹³⁹.

Pourtant, pour pouvoir faire nos hypothèses de travail afin de répondre à la problématique posée, il faut nécessairement s'appuyer sur ces manifestations discursives hétérogènes. Cela semble poser un problème méthodologique pour la constitution du corpus qui s'ajoute à celui posé par l'hétérogénéité des communautés discursives, qui en découle nécessairement aussi. Les différentes natures de données s'expliquent en partie par le fait qu'elles sont issues d'instances différentes, de communautés discursives différentes ayant leurs propres organisation et normes de production textuelle.

Hétérogénéité des types de données

Outre la pluralité des instances et la nature hétérogène des données, on remarque que ces dernières ne relèvent pas toutes d'un type d'établissement unique. L'analyste a alors affaire à :

- des **artefacts** – les transcriptions d'enregistrement audio de consultation
- des **regroupements par genre** – pour les articles scientifiques des neuroscientifiques ou les articles de vulgarisation scientifique,
- des **regroupements par unité** (de type **archive**) – pour les lettres de consultations notamment,
- des « **données vivantes** » qui restent dans leur **écosystème** car elles n'en sont pas dissociables – pour les discours numériques natifs (qu'on peut néanmoins réduire à des artefacts avec des impressions d'écran mais qui perdent énormément de leur valeur pratique).

Les données ne sont donc pas données et, comme on l'a vu, ne relèvent pas d'un « déjà-là ». « *les données ont un nom trompeur : elles ne s'imposent pas, elles sont construites. (...) Le rapport aux données tient d'un compromis : faire avec ce à quoi on a accès, mais faire au mieux avec cela.* »¹⁴⁰

¹³⁹ BENZÉCRI Jean-Paul, *L'analyse des données*, Dunod, Paris, 1973.

¹⁴⁰ PINCEMIN Bénédicte, *Diffusion ciblée automatique d'informations : conception et mise en œuvre d'une linguistique textuelle pour la caractérisation des destinataires et des documents*, Thèse de doctorat en

« faire avec ce à quoi on a accès » reviendrait pour un anthroposémioticien à « présenter ce qu'il saisit » lors de son observation de terrain. La présentation des données est donc une construction du chercheur, dépendante du *regard* gouverné par la problématique de départ. S'il est conduit à saisir des données hétérogènes, c'est que son questionnement l'y oblige, et l'hétérogénéité est intrinsèque.

Hétérogénéité des méthodologies

Mais ce n'est pas tout, il nous faut continuer la liste des hétérogénéités desquelles il faut rendre compte. Il y a déjà plusieurs groupes de corpus, différents types de données, mais cela implique aussi différentes méthodologies, parfois à cheval sur plusieurs sphères :

- celle de l'Analyse de discours (Maingueneau, Charaudeau, Beacco, Moirand)
- celle de la Sémantique textuelle ou de la linguistique textuelle (Rastier)
- celle de l'Analyse des interactions (Kerbrat-Orecchioni)
- celle de la sémiotique du discours (Greimas, Fontanille)
- celle de la sémiotique narrative (Greimas, Courtès)
- celle de l'analyse des discours numériques natifs (Paveau).

Chacune de ses méthodologies possède son propre système de règles présidant au recueil de données. La présentation anthroposémiotique des données implique donc de la part de l'auteur une projection de la méthodologie qu'il entend utiliser pour rendre compte du sens saisi. Comme on l'a mentionné, la constitution des corpus anticipe et informe déjà l'analyse.

I.4.2.2. Principe de variation

L'association de la notion de *corpus* à celle d'*hétérogénéité des données* ne va pas de soi, et est même, dans la définition traditionnelle d'un corpus, à bannir. Comment pallier cette hétérogénéité constitutive du corpus, inhérente, induite par la problématique elle-même ? Une tentative de réponse consiste à renverser la situation et ne pas la considérer comme un obstacle à la scientificité mais au contraire comme un nouveau critère de construction et de justification de corpus. Convertir l'hétérogénéité en opportunité méthodologique, c'est ce que propose de faire notamment Nathalie Garric et Julien Longhi en linguistique¹⁴¹.

Chez eux aussi la revendication de l'hétérogénéité des données dans l'analyse de corpus est assumée¹⁴² pour rendre compte des différentes situations autorisant des constructions intertextuelles ou interdiscursives. Ce qui motive notre recherche est justement l'identification de ce qui persiste et se transforme le long du parcours de transmission de l'information : on doit pouvoir appréhender de l'intertextualité, et donc un niveau supérieur à de la simple juxtaposition de textes ou discours manifestés. Pour Longhi et Garric, l'hétérogénéité devient à ce titre une nécessité épistémologique :

Linguistique, Université Paris IV Sorbonne, 1999, chapitre VII : "Caractérisation d'un texte dans un corpus : du quantitatif vers le qualitatif", § A "Définir un corpus", pp. 415-427.

¹⁴¹ GARRIC Nathalie et LONGHI Julien (éds.), *L'analyse de corpus face à l'hétérogénéité des données*, Paris, Larousse, 2012 (Langages 187).

¹⁴² GARRIC Nathalie et LONGHI Julien, « L'analyse de corpus face à l'hétérogénéité des données : d'une difficulté méthodologique à une nécessité épistémologique », *Langages* 187 (3), 2012.

« Notre objectif est de concevoir l'hétérogénéité des données comme un geste technique d'« hétérogénéisation » introduisant une nouvelle source de définition et de construction à part entière des données. En d'autres termes, introduire une hétérogénéité maîtrisée des données peut permettre d'actualiser des contextes pluriels larges qui seuls sont susceptibles de délimiter les conditions d'une construction intertextuelle »

Et « La démarche suggère d'introduire l'hétérogénéité jusque dans l'opération de constitution des corpus établis en vue d'une même problématique »¹⁴³

La démarche des linguistes est donc ici très similaire à celle qui a conduit notre constitution de corpus. Ce dernier est ici défini comme une construction, en revendiquant son aspect hétérogène, aspect sans lequel ce qu'on recherche ne serait pas identifiable, puisqu'on a affaire à des variétés d'usage et des transformations interdiscursives.

Pour se faire, ils proposent de faire de l'hétérogénéité non plus un obstacle mais un concept opératoire

« pour contribuer à une « description linguistique du sens » conçue du point de vue d'une linguistique générale (...) susceptible de faire agir non seulement des genres, mais également des œuvres, des formations discursives, des types de textes, des champs, des registres, des pratiques ou encore des domaines, par exemple »¹⁴⁴

Nathalie Garric propose de nommer ce principe régulateur de l'hétérogénéité le « principe de variation » et le définit comme une

« opération que l'on pourrait qualifier de pluralisation généralisée, qui actualise la variation par différentes pratiques d'analyse et à différents niveaux d'analyse »¹⁴⁵

Elle l'assume comme une réponse au *principe d'interprétabilité* proposé par Bénédicte Pincemin comme critère présidant à la constitution des corpus. Le critère d'interprétabilité permet de ne plus envisager le corpus comme un ensemble conditionné et idéal, parfaitement homogène, aux exigences formelles toutes remplies, mais plutôt comme un ensemble de données bien documenté, dont on connaît toutes les caractéristiques et les limites. Faire entrer l'hétérogénéité dans le corpus permet d'intégrer toutes les informations nécessaires pour interpréter au mieux les observations du corpus : Nathalie Garric pense notamment à tous les procédés techniques d'encodage et d'étiquetage des données en vue d'un traitement textométrique automatique des données.

Le principe de variation met en œuvre et systématise l'hétérogénéité requise par le type de problématique « représentationnelle et interprétative » que nous avons identifiée d'après la typologie proposée par Charaudeau (Cf. *supra*). La démultiplication des points de vue, des méthodes, des genres, etc. permet une sorte d'exhaustivité de la représentativité du processus interdiscursif de transmission de l'information savante. Pour récapituler, soit le tableau suivant :

¹⁴³ GARRIC Nathalie et LONGHI Julien, *op. cit.*, 2012, pages 4-5.

¹⁴⁴ GARRIC Nathalie et LONGHI Julien, *op. cit.*, 2012, page 6.

¹⁴⁵ GARRIC Nathalie et LONGHI Julien, *op. cit.*, 2012, page 6.

CORPUS TOME II	Groupe 1 Pages 5 à 116	Groupe 2 Pages 117 à 210	Groupe 3 Pages 211 à 514	Groupe 4 Pages 515 à 530	Groupe 4 Pages 531 à 550	Groupe 5 Pages 551 à 564
Étiquetage	Article A, B, C, ...	Lettre 1, 2, 3, ...	A01, A02, A03, ... G01, G02, G03, ... M01, M02, M03, ...	IP-FOR-1, 2, 3 ...	IP-FAC-1, 2, 3 ... IP-TWE-1, 2, 3 ...	C-O
Données Variations	Article scientifique	Lettres de consultation	Transcription consultation médecin / patients	Post forum santé	Post Facebook, Tweeter	Article de vulgarisation scientifique
Sphère	Recherche Fondamentale	Médicale	Trans- communauté : médical → patient	Profane	Profane	Vulgarisation Scientifique
Communauté discursive	Communauté neuro- scientifique	Médicale	Communauté médicale	Commun auté de patients	Communa uté de patients	Communau té journalisti- que
Nature de donnée	Textes genre très normé	Textes genre très normé	Enregistrement oral	Texte web social	Texte web social	Texte didactique
Type de rassemblemen t	Données de même genre	Données type archive	Données transformées Artefact	Données vivantes dans Écosystè me	Données vivantes dans Écosystèm e	Données de même genre
Méthodologies d'analyse	Sémiotique du discours Linguistique textuelle Analyse du discours scientifique	Analyse du discours Sémiotique du discours Linguistique textuelle	Analyse du discours Analyse des interactions Sémiotique du discours	Analyse de discours numériqu es natifs Sémiotiq ue du discours	Analyse de discours numérique natifs Sémiotique du discours	Sémiotique du discours Linguistique textuelle Analyse du discours de vulgarisation

Tableau 3. Variations et hétérogénéité dans les groupes de corpus constitués¹⁴⁶

Conclusion : L'hétérogénéité « obstacle » à la scientificité dans la constitution du corpus est en réalité la clef pour pouvoir répondre à la problématique de départ. Ayant repéré le « changement de paradigme » qu'ont subi les sciences humaines dont les sciences du langage, cette volonté de décrire et analyser les médiations et les pratiques en actes, au plus près de l'expérience, la prise en compte de l'hétérogénéité devient un enjeu méthodologique. La description doit en passer par l'hétérogénéité des niveaux d'analyse, des méthodes d'analyse, et des données pour être pertinente.

I.4.3. De l'impossible exhaustivité : ce qui ne fait pas partie du corpus, mais qui aurait pu !

Le corpus est partie prenante de la démarche heuristique et infléchit pour une large part le cheminement raisonné conduisant aux hypothèses, mais il dépend du traitement que le chercheur a décidé de lui appliquer en fonction de la problématique. Le statut du corpus est donc complexe à déterminer dans cette logique tautologique, dans ce que Charaudeau appelle

¹⁴⁶ Les pages indiquées pour ces annexes sont celles du Tome II, exclusivement consacré au corpus.

une « circularité peu démonstrative »¹⁴⁷, mais obligée. Ce caractère dual de la définition de corpus tient à la nature double de la démarche en sciences humaines et sociale, qui selon lui est « empirico-descriptive » et « hypothético-déductive » à la fois.

*« L'une ne va pas sans l'autre : la première est davantage dépendante d'outils méthodologiques, la seconde de concepts fondateurs et de catégories explicatives. La première se déroule selon un mouvement centripète, la seconde selon un mouvement centrifuge, ce qui explique que les corpus qui s'inscrivent dans ces mouvements tendent, tantôt à se refermer sur eux-mêmes, tantôt à s'ouvrir. C'est pourquoi un corpus n'est jamais qu'un prétexte, au sens de ce qu'il en est un point de départ indispensable pour une analyse du discours, les textes devant être confrontés en permanence à d'autres textes et d'autres corpus »*¹⁴⁸

La question de la clôture ou de l'ouverture du corpus se pose donc à chaque fois, puisque ce dernier doit à la fois être assez fermé et circonscrit pour pouvoir en faire l'analyse, mais doit rester ouvert, surtout quand la problématique qui gouverne le projet est d'ordre interdiscursive :

*« La linguistique du discours orientée vers la description des usages et des significations sociales, à corpus, par définition ouvert, et qui présuppose un sujet opérateur de catégories « socio-discursives » et porteur d'imaginaire social »*¹⁴⁹

Cette ouverture définitive du corpus implique l'impossible respect du critère d'exhaustivité. Le chercheur doit se contenter d'une *représentativité* de l'exhaustivité, et en cela, la proposition de l'hétérogénéité comme principe régulateur tend à en être une solution partielle. Les corpus et sous-corpus constitués pour l'analyse ne peuvent épuiser tous les usages (non-finitude du corpus) de transmission de l'information savante. Ainsi, même dans chaque sous-groupe de corpus, l'exhaustivité est impossible.

L'exhaustivité est également mise à mal par l'envergure de l'entreprise : comme il a été mentionné plus haut, le chemin de médiations proposé n'est qu'un squelette qui demande à être enrichi de nouvelles sphères et de nouveaux textes porteurs du discours de transmission de l'information savante. Ainsi, le chercheur doit faire des choix, et certaines pratiques discursives et textuelles ne pourront pas être traitées dans le cadre de cette thèse, mais pourrons éventuellement l'être, à l'avenir, dans d'autres cadres de recherches. À titre d'exemple, pour chacune des sphères :

- Pour la sphère profane,
 - des entretiens semi-directifs auraient pu être organisés auprès d'un public de patients épileptiques avec des questions ouvertes telles que « qu'est-ce que l'épilepsie ? » ; « qu'est-ce qu'une crise d'épilepsie ? » ou encore « que savez-vous sur l'épilepsie ? ».
 - les manifestations du discours autopathographiques ayant explosé sur le web social, nous avons dû sélectionner quelques usages à l'intérieur

¹⁴⁷ CHARAUDEAU Patrick, *op. cit.*, 2009, page 55.

¹⁴⁸ CHARAUDEAU Patrick, *op. cit.*, 2009, page 56.

¹⁴⁹ CHARAUDEAU Patrick, *op. cit.*, 2009, pages 41-42, souligné par nous.

de certaines plateformes, l'exhaustivité de la veille était elle-même déjà impossible.

- Pour la sphère médicale,
 - les séances d'ateliers d'éducation thérapeutique avec l'infirmier spécialisé auprès du patient et de sa famille auraient également pu être enregistrées et retranscrites
 - les cours de neurologie (neurophysiologie, neuro-anatomie, etc.) auraient également pu faire partie du corpus.
- Pour la sphère recherche fondamentale,
 - Les réunions d'équipe auraient pu être enregistrées et retranscrites
 - Les échanges informels entre les membres de l'équipe auraient pu être également enregistrés et retranscrits
 - Les posters de congrès auraient également pu constituer un sous-corpus intéressant.
- Pour la sphère de la recherche médicale appliquée (essais cliniques) : il s'agit de la grande absente de nos corpus. Le chemin de médiations ouvert nous permet de mentionner cette sphère, de rendre compte de son implication dans le parcours de l'information mais nous avons fait le choix de ne pas étudier en profondeur cette sphère.
- Dans la sphère de la vulgarisation scientifique :
 - Les documentaires, reportages et autres émissions spécialisées en vulgarisation scientifique (diffusion télévisuelle ou internet) auraient également pu faire partie du corpus : « *C'est pas sorcier* » (France 3, 1993-2014), « *L'esprit sorcier* » (Youtube, septembre 2015-), « *Allo Docteur ?* » (France 5, 2007-), etc. pour ne citer que les plus célèbres.
 - Les nouvelles formes de vulgarisation scientifiques créées dans les musées de sciences naturelles ou dans les manifestations telles que « *La fête de la science* » sous forme d'ateliers, auraient également pu être un terrain d'étude intéressant pour une observation de terrain de type anthroposémiotique, et nous espérons pouvoir en rendre compte dans une prochaine recherche.

La liste des « exclus méthodologiques » du corpus, comble de sa nature, est elle-même non-exhaustive, mais elle a l'humble mérite de pointer d'autres « lieux discursifs » de transmission de l'information savante qui ouvrent sur de nouvelles recherches éventuelles.

I.5. De l'interdisciplinarité : ses enjeux, sa mise en œuvre, son opérabilité

Partons de deux constats simples voire naïfs, mais éclairants. L'exercice de la thèse demande en théorie que son auteur devienne le spécialiste d'un domaine très précis et circonscrit dans le détail. Il doit en effet pouvoir répondre d'une certaine « compétence-expertise » à propos d'une problématique et d'un domaine donné. Paradoxalement, la spécialisation ne peut se faire sans l'affirmation d'un mouvement inverse consistant à se « déspecialiser » et s'ouvrir à d'autres disciplines. Ce paradoxe *spécialisation des savoirs vs convergence des disciplines*

savantes est une caractéristique inhérente au travail de thèse. L'interdisciplinarité semble être une notion-clé dans ce contexte. Pour ce qui nous préoccupe ici, nous devons faire interagir la sémiotique, l'analyse de discours, la linguistique, les sciences de l'information et de la communication, la sociologie des sciences, les neurosciences, etc.

Le deuxième constat qui peut être avancé a déjà été mentionné *supra* à propos du changement de paradigme qui a secoué les sciences humaines et sociales. Nous avons soulevé l'existence coextensive de deux impulsions qui caractérise ce changement : la collaboration des disciplines et la démultiplication des points de vue. L'interdisciplinarité fait office de solution, tout au moins de piste pour la résolution de la fragmentation des paradigmes et de la recomposition des sciences humaines et sociales.

Comment définir l'interdisciplinarité qui s'inscrit de manière inhérente à notre recherche ? Où se situe l'interdisciplinarité ? Dans l'objet, dans la méthode, dans la théorie, dans les conséquences ? Comment fonctionne-t-elle dans l'économie épistémologique de la thèse ?

I.5.1. Quelques définitions liminaires

Disciplines

Pour pouvoir traiter de l'interdisciplinarité, il convient de définir ce qu'est une *discipline*. Edgar Morin, dans son article « Sur l'interdisciplinarité », la définit ainsi :

« La discipline est une catégorie organisationnelle au sein de la connaissance scientifique : elle y institue la division et la spécialisation du travail et elle répond à la diversité des domaines que recouvrent les sciences. Bien qu'englobée dans un ensemble scientifique plus vaste, une discipline tend naturellement à l'autonomie, par la délimitation de ses frontières, le langage qu'elle se constitue, les techniques qu'elle est amenée à élaborer ou à utiliser, et éventuellement par les théories qui lui sont propres »¹⁵⁰

Edgar Morin met ici l'accent sur le caractère de circonscription et « d'autarcie » de la discipline, comme un ensemble fermé se différenciant de ses voisines par ses théories et ses techniques. Patrick Charaudeau va plus loin en affirmant que ce sont ces dernières (théories et techniques) qui fondent la discipline :

« Une discipline est constituée d'un certain nombre de principes fondateurs, d'hypothèses générales, de concepts qui déterminent un champ d'étude et permettent en même temps de construire le phénomène en objet d'analyse »¹⁵¹

Les deux auteurs convergent tous les deux vers une dénonciation d'une conception de la discipline qui s'arrêterait à ces définitions positives et fermées. Les disciplines ne doivent pas être envisagées sous l'angle de leur fermeture institutionnelle, mais doivent l'être du point de vue de la perméabilité de leurs frontières et les interactions qui se jouent entre elles. Maingueneau complète cette idée en rappelant la réalité historique et conflictuelle de la persistance d'une discipline :

¹⁵⁰ MORIN Edgar, « Sur l'interdisciplinarité », in : *Carrefour des sciences, Actes du Colloque du Comité National de la Recherche Scientifique*, Paris, Éditions du CNRS, 1990, pp. 21-29.

¹⁵¹ CHARAUDEAU Patrick, « Pour une interdisciplinarité « focalisée » dans les sciences humaines et sociales », *Questions de communication* (17), 2010, page 199.

« Les disciplines sont des réalités historiques qui ne se maintiennent que par les relations qu'elles entretiennent avec les zones du savoir qui les bornent »¹⁵²

Et c'est pourquoi la division en disciplines et autres sous-disciplines est déterminante

« même si leur frontière et leur degré de rigidité pourront varier. De telles divisions sont essentielles au renouvellement du savoir et à la créativité des scientifiques »¹⁵³

Pourtant, une certaine posture de la recherche scientifique s'attache à ne pas s'expatrier en-dehors des limites de la discipline en prônant l'autonomie théorico-épistémologique comme seul véritable critère de scientificité.

Frontières, ruptures, migrations

Les frontières disciplinaires, que le périmètre des théories et des concepts délimite, par définition, séparent aussi bien qu'elles rapprochent. La frontière est un lieu polémique qui joue sur le filtre *identité vs différence*, jusqu'à tendre parfois à l'isolement de la discipline. Au contraire, la frontière doit être le lieu privilégié des rencontres et des recherches afin de faire dialoguer les disciplines limitrophes entre elles. L'isolement sclérosant des disciplines est le problème que pointe Edgar Morin à propos de cette définition stricte de *discipline* :

« La frontière disciplinaire, son langage et ses concepts propres vont isoler la discipline par rapport aux autres et par rapport aux problèmes qui chevauchent les disciplines. L'esprit hyper-disciplinaire va devenir un esprit de propriétaire qui interdit toute incursion étrangère dans sa parcelle de savoir »¹⁵⁴

L'histoire des ruptures de frontières disciplinaires est tout aussi importante que celle de l'institutionnalisation des disciplines, puisque cette rupture est le lieu d'inscription d'une création intellectuelle évidente, nécessaire pour la survie des disciplines et le développement des connaissances :

« L'interdisciplinarité au sens fort est une nécessité pour toute recherche scientifique, puisque toute vraie innovation dans ce domaine implique que les chercheurs sortent de leur espace, qu'ils entrent en dialogue avec d'autres modèles, d'autres disciplines, d'autres manières de penser »¹⁵⁵

Les dialogues avec d'autres modèles, d'autres concepts, d'autres théories engendrent des migrations. Les notions migratrices ou *migrantes* constituent l'expression la plus manifeste de l'interdisciplinarité, et c'est d'ailleurs sur ces notions qui migrent d'une discipline à une autre que nous devons nous interroger et comprendre en quoi le réinvestissement de telle notion de champ voisin est un gain heuristique pour la recherche

« Certaines notions circulent et, souvent, traversent clandestinement les frontières sans être détectées par les "douaniers". Contrairement à l'idée, fort répandue, qu'une notion n'a de pertinence que dans le champ disciplinaire où elle est née, certaines

¹⁵² MAINGUENEAU Dominique, « Analyse du discours et champ disciplinaire », *Questions de communication* (18), 2010, page 190.

¹⁵³ CONSEIL INTERNATIONAL DES SCIENCES SOCIALES et UNESCO, *Rapport mondial sur les sciences sociales : divisions dans les savoirs*, Paris, Bellecombe-en-Bauges, Éditions de l'UNESCO ; Éditions du Croquant, 2012, page 192.

¹⁵⁴ MORIN Edgar, *op. cit.*, 1990.

¹⁵⁵ MAINGUENEAU Dominique, *op. cit.*, 2010, page 189.

notions migratrices fécondent un nouveau champ où elles vont s'enraciner, même au prix d'un contre-sens »¹⁵⁶

Même si la notion subit un dévoiement lors de son interprétation par la discipline « emprunteuse », elle peut être féconde et nourrir des raisonnements nouveaux à l'intérieur de cette discipline d'accueil.

Interdisciplinarité

L'interdisciplinarité se distingue en cela de la pluridisciplinarité qui juxtapose les points de vue disciplinaires sur un même objet d'étude sans les faire interagir. Dans un travail pluridisciplinaire, chaque discipline garde son autonomie et apporte son éclairage spécifique sur ce qui est analysé. Il s'agit donc plutôt d'un travail de complémentarité des regards. Pour l'interdisciplinarité au contraire, il ne suffit pas de juxtaposer les points de vue et les analyses, il convient de créer un nouveau regard, hybride, construit à partir de la coopération active et dynamique de plusieurs disciplines. Pour Charaudeau, l'interdisciplinarité

« consiste à établir de véritables connexions entre concepts, outils d'analyse et modes d'interprétation de différentes disciplines. (...) il faut faire se confronter diverses compétences disciplinaires afin de rendre plus pertinents ces concepts et outils d'analyse, ou d'étendre le champ des interprétations à partir de résultats eux-mêmes issus de protocoles d'analyse communs »¹⁵⁷

À partir de cette définition, l'interdisciplinarité peut être interrogée encore plus en profondeur, notamment à propos des modalités d'établissement de ces « connexions ».

I.5.2. Interdisciplinarité interne et interdisciplinarité externe

Une réflexion plus générale sur l'interdisciplinarité, notamment dans l'exercice d'une thèse, autorise schématiquement une distinction dichotomique entre d'une part ce qu'on pourrait appeler une *interdisciplinarité interne*, qui fait interagir des disciplines voisines, et d'autre part une *interdisciplinarité externe*, moins focalisée mais plus globalisante et créative.

L'interdisciplinarité interne recouvre le travail convergeant des disciplines théoriques convoquées pour traiter le corpus, cette entité construite à partir de données saisies pour répondre à la problématique. Pour notre sujet, la sémiotique, la linguistique textuelle et discursive, l'analyse du discours. Ces disciplines participent toutes d'un même champ appelé « sciences du langage ». Même si chacune des disciplines représentées possède sa propre épistémologie et ses propres théories, il demeure qu'on reconnaît une parenté de posture entre ces différents domaines disciplinaires, et nous tenterons d'identifier les migrantes qui circulent entre eux pour ce qui concerne notre recherche.

L'interdisciplinarité externe, quant à elle, naît de la collaboration entre des disciplines à l'intérieur de champs différents, de *domaines* différents, nous pourrions même aller jusqu'à dire des *réseaux* différents pour reprendre le métalangage latourien. Les Sciences de

¹⁵⁶ MORIN Edgar, *op. cit.*, 1990.

¹⁵⁷ CHARAUDEAU Patrick, *op. cit.*, 2010, page 199.

l'information et de la communication, la sociologie des sciences, l'anthropologie, les « sciences studies », la philosophie des sciences, les neurosciences, et la psychologie.

La question de l'interdisciplinarité interne peut être posée sous les termes de l'ancrage théorique et épistémologie ainsi que l'inscription dans un champ disciplinaire du projet de recherche. La thèse que nous réalisons, en tant qu'elle s'intéresse au processus de transmission de l'information et problématise la question de la production et la diffusion des savoirs s'inscrit dans le domaine des Sciences de l'Information et de la Communication. Le sujet plus précis qu'elle veut étudier est celui des médiations discursives. Pour se faire, elle investit les outils conceptuels et théoriques de la Sémiotique du discours, de l'Anthroposémiotique, de l'Analyse du discours, de la Linguistique discursive, l'Analyse des interactions (analyse conversationnelle), etc.

Nous émettons les hypothèses suivantes quant à l'interpénétration des disciplines pour définir plus précisément ces deux interdisciplinarités :

- Dans l'interdisciplinarité interne, il y a **coopération** des disciplines, voire **instrumentalisation** – l'une se sert de l'autre comme outil. Les notions et concepts ne migrent pas beaucoup, car trivialement « on connaît ses voisins », les concepts des disciplines voisines composant le champ des sciences humaines et sociales sont connus par chacune d'elles. Les points de vue disciplinaires s'additionnent mais ne s'hybrident pas. On se sert de, on étaye avec, on démontre que grâce, dans une sorte de mouvement coopératif de disciplines proches. En ce sens, on se rapproche de la *pluridisciplinarité* telle qu'on la définit plus haut d'après Charaudeau puisqu'il y a démultiplication des points de vue, mais nous postulons tout de même une synergie entre ces disciplines qui ne sont pas simplement juxtaposées mais *imbriquées* dans une logique d'englobement.
- Dans l'interdisciplinarité externe, il y a **transposition** des modèles et des concepts, qui autorise une création par **hybridation**. Les disciplines sont assez éloignées pour avoir quelque chose à s'emprunter et à réinvestir, quitte à l'extraire de son nid épistémologique primitif et à en modifier la définition.

	Interdisciplinarité Interne	Interdisciplinarité Externe
Disciplines concernées pour notre sujet	Sémiotique Générale Sémiotique du discours Linguistique du discours Analyse du discours Analyse des interactions	Anthropologie Sciences de l'information et de la communication Sociologie des sciences Sciences studies Neurosciences Psychologie
Fonctionnement opératoire	COOPERATION	TRANSPOSITION
	INSTRUMENTALISATION	HYBRIDATION CREATRICE
Migrantes	Embrayage / Débrayage	Actantialité Instauration Médiation Structure Adj. « social » Transmission

Tableau 4. Définition de l'interdisciplinarité interne et de l'interdisciplinarité externe au projet de recherche

Il est possible d'illustrer cette proposition à partir de quelques exemples précis, « moments » d'interdisciplinarité interne ou externe. Le premier exemple, par reprise anaphorique, est celui du concept d'instauration, *migrante* par excellence dans notre appareillage conceptuel, puisqu'elle a traversé les frontières de la Philosophie esthétique pour entrer dans l'Anthropologie des Modernes pour enfin migrer en terre Sémiotique. Elle a su passer les frontières et trouver une destinée heuristique dans une discipline qui ne fait pourtant pas partie de son champ d'origine. Plus qu'un simple emprunt au statut d'outil, l'instauration est pour l'anthroposémiotique l'un des concepts fondateurs, lui permettant de s'extraire d'un sens déjà-là, des présuppositions que cela implique et d'une idée de constructivisme articulant un sujet et un objet. La notion d'instauration, transposée à la sémiotique, vient s'interdéfinir avec celle de sémiologie, opérant une réelle hybridation conceptuelle, créant une nouvelle attitude d'analyse et un nouvel objet d'étude scientifique. L'interdisciplinarité de la démarche est indéniable et peut ici se définir comme une transposition de notion d'une discipline à une autre entraînant une hybridation innovante, répondant à la définition d'interdisciplinarité externe.

Un deuxième exemple peut être proposé, cataphorique cette fois, car il interviendra plus tard dans le développement, à propos d'une interdisciplinarité interne. Dans le cinquième chapitre, en V.2.2.2., est interrogée la notion de mémoire interdiscursive dans le fonctionnement des articles de Vulgarisation Scientifique. Pour ne pas trop anticiper sur le contenu de cette partie, nous nous contenterons d'en annoncer les hypothèses de travail, (1) la première étant qu'en situation de vulgarisation scientifique, la mémoire interdiscursive subit un traitement spécifique

(artificialisation + explicitation) dont découle une deuxième hypothèse, (2) la mémoire interdiscursive artificielle, en tant que prothèse, est un élément constitutif de la définition du genre « vulgarisation scientifique ». La sémiotique est alors utilisée comme outil d'analyse, notamment par le truchement du concept de *socle de généricité* que nous développerons plus loin, pour prouver des considérations générales d'Analyse du discours qui traite spécifiquement de la notion de mémoire interdiscursive. Dans une autre partie, en III.2.3, pour traiter le corpus de transcription de consultation médecins/patients, la linguistique discursive associée à l'analyse des interactions sont utilisée pour prouver localement les caractéristiques de modes de donation de l'information et les mécanismes de co-construction du sens (embrayage/débrayage, objectivation/subjectivation, type de lexèmes spécifiques, structures syntaxiques particulières, etc.) qui participent à la médiation sémiotique de l'information scientifique. Dans ces deux exemples cataphoriques d'activité interdisciplinaire, les frontières restent relativement bien marquées, et les migrantes se font rares. S'agissant de disciplines proches, on a ici affaire préférentiellement à une coopération entre disciplines voisines qui s'emploient chacune à donner une expertise sur le corpus, avec ses propres concepts et méthodologies, non par simple juxtaposition mais dans un mouvement d'enchâssement logique. Cette imbrication des disciplines prend la forme ici d'englobements successifs : « *sciences de l'information-communication > sémiotique > linguistique* », qui s'expliquerait par la différence des niveaux d'observables, de l'échelle pertinente pour l'objet de chacune des disciplines.

I.6. Synthèse : La double-mission de l'Anthroposémiotique

Ces différentes considérations sur l'Anthroposémiotique, que nous avons tenté de définir dans ce premier chapitre, dessinent les contours d'une *attitude* de recherche s'inscrivant dans le changement de paradigme des sciences humaines et sociales, des sciences du langage et de la sémiotique par effet de ricochets. Ayant trouvé dans l'Anthropologie de la Nature, dans l'Anthropologie des Modernes, et dans l'Ethnosémiotique des concepts opératoires et des postures épistémologiques répondant de la complexité des nouveaux questionnements et de l'hétérogénéité des données, l'Anthroposémiotique s'est constituée à partir d'une interdisciplinarité revendiquée.

L'*attitude* qu'elle propose tient à son rapport aux données, qui, contrairement à ce que leur nom suggère ne sont pas *données*, mais construites car saisies par l'analyste qui les *présente*... mais pas seulement. Elle semble opérer grâce à l'articulation de deux mouvements, paradigmatique et syntagmatique, « deux manières coextensives de faire de la sémiotique »¹⁵⁸ : la compilation scientifique et la traversée politique.

¹⁵⁸ La paternité de cette idée et de cette expression revient au Pr Jacques Fontanille, Université de Limoges, qui a formulé cette proposition lors d'une table ronde après notre intervention intitulée « *Données hétérogènes et discours multiples : l'attitude anthroposémiotique de la constitution des corpus* » à la Journée d'Études « Ethnosémiotique 2 : le sens du terrain » qui s'est tenue le 16 février 2018 à la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Limoges. Nous nous proposons de présenter et tenter modestement de formaliser l'intuition qu'il a généreusement choisi de nous livrer.

I.6.1. La compilation scientifique

La première « manière » d'analyser sémiotiquement une pratique, correspond à une opération d'empilement, de superposition des descriptions qui permet de concentrer et établir un modèle à partir de l'analyse des données. Cette modalisation vise à construire une connaissance scientifique de l'ensemble des données recueillies.

Pour chacune de nos sphères, l'analyse a pour but de modéliser ce qu'il y a d'invariant et de variable dans les groupes de corpus : au cours de la transmission de l'information savante, « qu'est-ce qui se transforme ? », « qu'est-ce qui persiste ? » sont des questions que nous avons mis en lumière dès l'introduction de la problématique. Ce modèle permet de faire émerger des constantes à généraliser et à réinterroger, et, en parallèle, de mettre en lumière les variations et les conditions de variation.

La méthode opère par superposition des données au sein du corpus et par saturation (tendre vers une exhaustivité ou au moins une *représentativité* de l'exhaustivité comme nous l'avons montré). La présentation de l'anthroposémioticien consiste à décrire tous les textes ou effets-texte qui viennent éclairer la problématique dans une sorte de paradigmatique. La compilation scientifique est commune au fonctionnement de la sémiotique traditionnelle et l'anthroposémiotique, nous en avons tous une connaissance empirique en tant qu'analystes.

I.6.2. La traversée politique

Il est possible, à ce stade, d'affirmer que la transmission de l'information suit déjà une sorte de parcours, un chemin de médiations à dominante linéaire. La pratique de transmission de l'information savante est un cours fluctuant, un agencement syntagmatique qui construit la signification à partir d'une situation et de sa transformation et ainsi de suite. La mise en séquence des transformations et transpositions entre chaque couche de données n'est pas fortuite.

La « traversée » de la description sémiotique est d'emblée de nature sociale car elle traverse communautés, les genres, les publics et domaines culturels. Les sphères données sont des sites de production de discours, impliquent nécessairement une dimension conflictuelle, et justement, c'est parce qu'il y a conflit, que ça « dérange », qu'il y a de l'hétérogénéité, qu'on arrive à discriminer des sphères comme des « mondes » à travers lesquels circule l'information.

La traversée est dite « politique » car elle implique une dimension politisée du lien entre les données : il y a dissymétrie de savoir. Les différences de quantité et de qualité de l'information savante entre les couches apportent du « politique » à cause de la distribution de l'autorité impliquant une dissymétrie de légitimité dans les instances énonçantes. Notre cas d'étude est particulièrement parlant, la communauté scientifique, en tant qu'elle produit le savoir (scientifique) en est le digne énonciateur, légitime, son autorité lui étant conférée par son statut social axiologisé positivement.

Jacques Fontanille et Nicolas Couégnas ont affaire au même problème de dissymétrie de l'information, prégnante dans les travaux de recherche de l'École d'économie de Toulouse, dans leur étude sur le fonctionnement socio-économique des coopératives.

« Le principe édicté par l'Alliance Coopérative Internationale vise justement à contrôler la symétrie de l'information entre les membres (ou à réduire autant que possible la dissymétrie), et à augmenter la part du « savoir partagé », à la fois par la diffusion de l'information et par la mise à niveau des compétences d'interprétation de cette information »¹⁵⁹

Pour résoudre au moins en partie cette dissymétrie, ils proposent le *principe d'éducation et d'information* vers un « savoir partagé » bilatéral, de la même façon que le principe démocratique « prolonge l'égalité des vouloirs en égalité des pouvoirs ». Dans la transmission de l'information scientifique sur l'épilepsie que nous étudions, certains processus vont en ce sens, « l'éducation thérapeutique » proposée dans les services d'épileptologie par exemple a pour vocation de mettre à niveau les compétences des patients et leur famille pour interpréter les informations délivrées par le médecin en consultation, comme une formation pour mieux comprendre et donc mieux vivre leur maladie.

Conclusions du chapitre

Le premier chapitre constitue le rapport de l'acte de naissance de l'Anthroposémiotique, attitude sémiotique métissée, qui s'inscrit profondément dans le changement de paradigme des sciences humaines et des sciences du langage s'orientant vers une compréhension fragmentée et plurielle des activités humaines à l'ère de la mondialisation.

L'hétérogénéité des données et la multiplicité des discours deviennent centrales mais posent des problèmes épistémologiques, théoriques et épistémologiques qu'il convient de résoudre. Des solutions sont trouvées, parfois dans l'exercice d'une interdisciplinarité dynamique et créatrice, pour répondre aux nouvelles exigences et aux nouveaux objets d'étude.

L'Anthropologie contemporaine, qu'elle soit d'inspiration latourienne ou descolienne, a su insuffler une dynamique nouvelle chez certains sémioticiens, sensibles aux déplacements qu'elle opère en termes de pluralisme ontologiques et d'instauration/d'agentivité des êtres. La sémiose et ses conditions de production se placent désormais au cœur de l'étude de l'anthroposémioticien. Son rapport aux données s'est modifié et engendre une nouvelle posture de l'analyste dans la constitution des corpus. Ce chapitre a été pour nous l'occasion de justifier le nôtre à l'intérieur d'un projet anthroposémiotique.

¹⁵⁹ FONTANILLE Jacques et COUÉGNAS Nicolas, *Terres de sens : essai d'anthroposémiotique*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 2018 (Semiotica Viva), page 161.

Chapitre II. Le processus de transmission des savoirs : un chemin semé de médiations

Rendre compte de la transmission de l'information savante par le truchement des médiations discursives implique, comme cela a été identifié en première partie, des choix en termes de constitution de corpus et de méthode d'analyse. Cela implique également une posture d'analyste dépendante des notions-mêmes que le questionnement problématise. Le deuxième chapitre s'attache à définir clairement les notions conceptuelles que la présente recherche emploie et interroge.

II.1. Information savante et vulgarisation scientifique

Depuis l'introduction, la notion d'*information savante* est utilisée sans avoir été réellement définie. Elle est pourtant au cœur du questionnement : la compréhension de son devenir, des opérations qu'elle subit, de ses transformations et de ses invariances, est l'enjeu même du projet. La notion d'information savante est, d'après l'orientation de transmission descendante qui a été posée, nécessairement corrélée à celle de vulgarisation scientifique, tout aussi complexe à définir.

II.1.1. Information, connaissance, savoir : une histoire de méréologie ?

L'information est une notion conceptuelle transversale à plusieurs disciplines et également d'usage courant, son emploi galvaudé augmente la difficulté d'en donner une définition, et d'autant plus, pour mentionner une utopie, une définition qui fasse consensus.

Contenu minimal

Dans la *Théorie mathématique de la communication*, d'abord sous forme de l'article de Claude Shannon, en deux parties, en 1948¹⁶⁰, développée ensuite par Claude Shannon et Warren Weaver sous forme de livre en 1949¹⁶¹, l'information est définie comme le *contenu d'un message* qui transite d'un émetteur vers un récepteur grâce à la convention d'un code et à la matérialité d'un canal. En contexte de télécommunication, domaine de Shannon et Weaver qui travaillent pour la société Bell, ce « contenu de message » correspond à des séquences de contenus binaires (suites de 1 et 0), les bits. En 1956, Léon Brillouin, physicien, fonde également une *théorie de l'information* comme grandeur mesurable, purement quantitative, entièrement dénuée de « valeur humaine, évidemment subjective »¹⁶². C'est de manière

¹⁶⁰ SHANNON Claude Elwood, « A Mathematical Theory of Communication », *Bell System Technical Journal* 27 (3), 07.1948, pp. 379-423.

SHANNON Claude Elwood, « A Mathematical Theory of Communication », *Bell System Technical Journal* 27 (4), 10.1948, pp. 623-656.

¹⁶¹ SHANNON Claude Elwood et WEAVER Warren, *The mathematical theory of communication* [1949], Urbana, University of Illinois Press, 1998.

¹⁶² BRILLOUIN Léon, *La Science et la théorie de l'information*, Paris, Masson et Cie, 1959, page 9.

explicite et fondatrice qu'il affirme que pour étudier l'information de manière scientifique, il faut ignorer la valeur humaine nécessairement vecteur de préjugés et d'affects.

Le champ qu'on appelle aujourd'hui les Sciences de l'Information et de la Communication s'est fondé pour une large part sur l'interprétation du modèle proposé par les Shannon et Weaver, qui se dissocient par ailleurs des reprises faites par ce nouveau champ. On retient de leur définition que l'information correspond à un segment de contenu, une séquence, qui oblige un certain type de traitement, pour transiter entre deux pôles. La théorie de la communication, notamment à travers le schéma proposé par Shannon et Weaver, a connu une influence considérable dans les années 1950, même en linguistique sous la forme du schéma canonique de la communication interpersonnelle de Roman Jakobson¹⁶³, mais au prix de la simplification excessive de la problématique :

« on notera qu'elle se situe fondamentalement dans une perspective mécaniciste qui fait par exemple de l'émetteur et du récepteur des instances vides »¹⁶⁴,

alors qu'en sémiotique, le destinataire et le destinataire sont considérés comme des actants sujets dotés de compétences instauratrices. L'information prise au sens mathématique de la théorie de l'information et de la communication est donc dépendante d'un code et non d'une langue. Sa circulation est mécanique et réduite à la transition d'un émetteur vers un récepteur tous deux sans compétence particulière. De manière anecdotique, il est intéressant de remarquer que c'est cette acception de l'information qui a été retenue en sciences du vivant, par exemple pour l'*information génétique* qui correspond à une séquence d'ADN ou de sa copie provisoire l'ARN messenger (dit aussi ARN codant). Une telle conception mécanique (en mathématique, en biologie) masque une limite importante et ne peut être réinvestie telle quelle pour l'étude de l'information savante prise en charge par des discours : puisque la langue n'est pas un code, il y a interprétation et non simple décodage, et cette interprétation n'est pas univoque.

En sémiotique, l'information n'a longtemps été que mentionnée et reléguée à cette théorie de la communication, sans avoir de statut précis dans la discipline sémiotique elle-même. En 1986, dans la deuxième version augmentée du *Dictionnaire raisonné*, une courte définition pour son entrée semble lui allouer un statut sémiotique :

« Si l'on voulait donner aujourd'hui à cette notion un statut dans la théorie sémiotique, elle prendrait place dans la dimension cognitive, de la manière suivante : on dira que le « savoir » est une information si et seulement si sa circulation dans l'énoncé fait l'objet d'un hypersavoir (ou métasavoir) pour au moins une des instances entre lesquelles il circule »¹⁶⁵

Cette définition fait elle aussi état de la circulation de l'information entre deux pôles, deux instances d'énonciation, mais elle introduit la notion de *dissymétrie* comme caractéristique définitoire de l'information.

¹⁶³ JAKOBSON Roman, *Essais de linguistique générale*, Éditions de Minuit, 1963.

¹⁶⁴ GREIMAS Algirdas Julien et COURTÉS Joseph, *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1979 (Langue, linguistique, communication), page 189, entrée « information ».

¹⁶⁵ GREIMAS Algirdas Julien, COURTÉS Joseph et AL., *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage. Tome 2. Compléments, débats, propositions*, Paris, Hachette, 1986 (Sémiotique), page 113.

À partir de ces différentes considérations, il sera retenu que l'information est un segment de contenu qui possède les propriétés de circuler, d'instaurer deux instances d'énonciation en actants dotés de compétences, et d'instaurer une dissymétrie structurelle entre les deux.

Information et connaissance

Dans les définitions usuelles du terme, qui coïncident peu ou prou avec ce qu'on trouve dans les Sciences de l'information utilisées en bibliologie ou documentologie, l'information est le plus souvent définie comme un *élément de connaissance* subissant un traitement – conservation, communication, stockage, diffusion, circulation, etc.

Information et *connaissance* sont deux notions proches, mais non superposables : l'information diffère de la connaissance dans la mesure où elle n'en est qu'une unité constitutive. La connaissance est construite à partir d'informations : combinée à d'autres connaissances, ou à une autre information élémentaire, elle produit de nouvelles connaissances, et ainsi de suite. La connaissance correspond donc à un faisceau d'informations organisé, un tout avec des parties constituantes, comme une molécule faite à partir d'atomes. La connaissance a pour propriété, en plus de se constituer grâce à l'articulation d'informations, d'être individuelle et subjective. L'articulation se fait selon le système cognitif de chaque instance impliquée dans la circulation d'informations.

Connaissance et savoir

Le *savoir*, quant à lui, se situe encore à un niveau supérieur, puisqu'il correspond à un ensemble organisé de connaissances. Mais cette fois-ci, le travail de « structuration » n'est plus attribué aux mécanismes cognitifs d'un sujet donné, mais à l'avènement du « savoir » en tant que tel par la communauté socialement légitimée. Le savoir a donc pour propriété définitoire d'être communautaire. Il n'est plus simplement voué à la circulation comme l'était l'information, plus libre, mais à la transmission. La nature du savoir dépend de la communauté qui l'érige : le savoir peut donc être scientifique, chamanique, économique, moral, religieux, etc.

En sémiotique, le savoir correspond à une modalité (parmi les modalités pouvoir, savoir, devoir, vouloir) qui permet d'instaurer un actant en sujet de faire. Le savoir est considéré en sémiotique comme une transmission d'un *objet de savoir* d'une instance à une autre, objet formulable sous la forme d'énoncés débrayés. D'après le deuxième tome du *Dictionnaire*, on est en droit de considérer que cet *objet de savoir* correspond à ce qu'on a précédemment appelé *l'information* :

« Quant au savoir comme objet de circulation, il me semble intéressant de souligner que le savoir ne peut circuler qu'après avoir été doté d'un plan de l'expression, et je proposerais de ne désigner des objets de savoir susceptibles de circuler que comme « messages » ou informations »¹⁶⁶

Le savoir considéré comme la transmission-circulation d'une information entre deux instances d'énonciation, il est lui-même porteur de la dissymétrie inhérente à l'information.

¹⁶⁶ GREIMAS Algirdas Julien, COURTÉS Joseph et AL., *op. cit.*, 1986, page 193.

Informations et savoirs spécialisés

En ce qui concerne le projet, nous excluons de la problématique la question de la « connaissance » telle qu'elle est définie ici. Les « connaissances scientifiques », puisqu'elles sont des constructions cognitives idiosyncrasiques, n'intéressent pas notre démonstration. La question du traitement de l'information spécialisée paraît quant à lui central dans le rôle des discours dans la construction des savoirs en science. Le questionnement de départ actualise donc ces notions d'information et de savoir sous leur forme spécialisée : l'information savante et le savoir scientifique. En tant qu'information spécialisée, l'information possède des propriétés spécifiques :

« Il s'agit ici d'une information thématiquement circonscrite, « stratégique » – elle doit servir à la réalisation d'objectifs spécifiques – « périssable », étant très souvent soumise à des modifications et aussi fortement protégée (et donc coûteuse) »¹⁶⁷

L'information spécialisée en science, qu'on propose d'appeler *information savante*, est l'unité constitutive des savoirs scientifiques. Il s'agit, d'après la définition fournie *supra*, d'un atome de contenu minimal, une bricole de savoir désolidarisée des autres unités constitutives du savoir en question. Il est important de rappeler que cette information émane d'une communauté socialement légitime pour produire des savoirs, ici la communauté scientifique, et qu'en cela, elle est supportée par des textes normés dont le fonctionnement et les flux sont gérés par la communauté discursive concernée.

L'intérêt de la recherche est donc porté au niveau du traitement discursif de l'information savante, des médiations qu'elle subit, pour construire tout au long du parcours des savoirs scientifiques partagés. Elle peut se manifester par l'expression d'une disposition sémiologique assez robuste pour circuler et se transmettre sans trop se transformer.

	INFORMATION	CONNAISSANCE	SAVOIR
Mode de constitution	Segment de contenu minimal	Faisceau d'informations organisé	Ensemble de connaissances structuré et validé
Lieu de constitution	Ubiquitaire	Individuel	Communautaire
Spécialisation	Information savante		Savoir scientifique

Tableau 5. Information, connaissance, savoir : tentative de définition

II.1.2. Information et discours : la compétence discursive du traitement de l'information

L'information doit, pour circuler, subir un traitement discursif, être mise en discours, on parle alors de *discursivisation*. D'après le *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, la procédure de discursivisation¹⁶⁸ intervient dans le parcours génératif de la signification au

¹⁶⁷ STOCKINGER Peter, *Traitement et contrôle de l'information : procédures sémiotiques et textuelles*, Paris, Hermès science, 2001, page 10.

¹⁶⁸ GREIMAS Algirdas Julien, COURTÉS Joseph et AL., *op. cit.*, 1986, pages 70.

niveau de l'énonciation qui réalise les structures sémio-narratives dans leur ensemble. Cette procédure instaure donc les deux positions actantielles de l'énonciateur et de l'énonciataire, deux « effets d'énoncé »¹⁶⁹. La discoursivisation correspond à la conversion des structures sémio-narratives (profondes et de surface) en énoncé, une « mise en discours », par des opérations de brayage actoriel, spatial, et temporel.

Pour le cas d'un discours scientifique, l'énonciateur est instauré en tant que sujet du faire-discursif grâce à ses compétences de /savoir/ et de /pouvoir/ que son statut socio-professionnel lui octroie : le neuroscientifique, le médecin épiléptologue par exemple, sont tous les deux conjoints à un /savoir/, un /savoir-faire/ et un /pouvoir/ spécifiques qui les instaurent en actant sujet de l'énonciation, légitime socialement.

Ces compétences modales qui l'instaurent en tant qu'énonciateur et autorisent la discoursivisation doivent être complétées de « compétences discursives » qui rendent adéquat le discours en fonction de trois critères :

« Les différentes opérations du traitement discursif de l'information font partie de la compétence discursive d'un auteur, de sa compétence à produire un discours selon ses objectifs et approprié à un contexte institutionnel et de communication donné »¹⁷⁰.

La discoursivisation d'un savoir scientifique, en première instance, revient au neuroscientifique (ou plutôt à l'équipe de neuroscientifiques) qui produit un article : le *contexte institutionnel* dans lequel il baigne en tant qu'énonciateur est celui de la recherche scientifique (par exemple, pour notre terrain, une équipe identifiée dans un laboratoire INSERM identifié dans une structure hospitalière elle aussi identifiée institutionnellement), le *contexte de communication* est celui de la communication entre pairs d'ultra-spécialistes, les *objectifs* sont ceux de la mise en discours du raisonnement expérimental, des expériences elles-mêmes, et des résultats obtenus.

La discoursivisation d'un savoir scientifique ou scientifico-médical peut également être prise en charge par le médecin neurologue ou neuropédiatre spécialiste en épiléptologie qui interprète les résultats d'un électroencéphalogramme (EEG) : il met en discours un ensemble d'informations qu'il constitue en savoir à travers sa discoursivisation. Il s'agit pour lui d'un cas particulier car il va formuler deux discours à partir des mêmes informations savantes relevées sur l'EEG. Le *contexte institutionnel* dans lequel il se trouve est le même, c'est celui de la consultation médicale à l'intérieur d'un service spécifique, au sein d'un établissement hospitalier identifié. Cependant, le *contexte de communication* est double : il doit mettre en discours son interprétation des informations savantes relevées sur le tracé EEG pour une communication entre pairs, en direction d'autres médecins ; et en même temps produire un discours vulgarisé pour le patient présent lors de la consultation. Ses *objectifs* sont donc différents en fonction de chacun de ces contextes de de communication : dans le premier cas, il s'agit de produire un savoir à partir de données brutes, présenter les résultats et proposer une conclusion, les objectifs définissent une visée scientifique ; dans le second, il s'agit de faire comprendre au patient ce qui a été réalisé, le fonctionnement de l'examen, l'interprétation

¹⁶⁹ PARRET Herman, « La mise en discours en tant que déictisation et modalisation », *Langages* 18 (70), 1983, page 83.

¹⁷⁰ STOCKINGER Peter, *op. cit.*, 2001, page 89, souligné par nous.

des résultats, les conséquences pour le patient, etc. les objectifs sont donc ici régis par une visée pédagogique.

La discoursivisation du savoir pour le deuxième cas (le contexte de communication au patient) est à interroger, car il est possible de l'interpréter selon l'alternative suivante :

- Soit on considère effectivement qu'il y a deux discoursivisations différentes en fonction des contextes de communication
- Soit on considère que la discoursivisation intervient seulement et de manière originelle dans le premier cas, et que le discours que l'épileptologue tient au patient n'est qu'une *traduction* en langue vulgaire de la première discoursivisation.

Cet exemple d'indétermination de surface permet d'introduire la question de la vulgarisation scientifique comme pratique.

II.1.3. La pratique de la vulgarisation scientifique

II.1.3.1. Discours scientifique et discours vulgarisé

Selon Daniel Jacobi, la pratique de vulgarisation consiste en la proposition de *reformulation* d'un discours scientifique. Pour rappel¹⁷¹, les discours scientifiques émanent de la communauté discursive dite scientifique et sont régis par un mode de fonctionnement particulier au sein de cette communauté, où les flux de circulation de discours sont *internes*, c'est-à-dire où il y a coïncidence actorielle entre scripteurs et lecteurs. Jacobi partage cette vision du discours scientifique en considérant que, par « discours scientifique »

*« on entend communication de spécialiste destinée à d'autres spécialistes. Il use d'une langue particulière, de terminologies. On le désignera comme discours source, ésotérique et légitime. Le cas type de discours scientifique correspond à un article publié dans une revue scientifique (diffusée spécifiquement dans la communauté des pairs et lue uniquement par des spécialistes de la même discipline) »*¹⁷²

La *consommation*¹⁷³ de ses discours se fait en interne, entre instances d'énonciation de même communauté discursive. Tout discours produit en-dehors de la communauté et de ce contexte de communication est alors considéré *a contrario* comme illégitime, exotérique et comme discours second – une « pâle » reproduction du premier. La consommation des discours vulgarisés est destinée à un marché *ouvert*, les flux de circulation des discours régissant la communication sont *externes*, dirigés vers des publics non-spécialistes, amateurs ou profanes. Cette consommation naît d'un besoin, d'une demande sociale :

¹⁷¹ Cf. sous-partie I.4.2.1., « Données hétérogènes et discours multiples », § « Hétérogénéité des communautés discursives ».

¹⁷² JACOBI Daniel, « Sémiotique du discours de vulgarisation scientifique », *Semen. Revue de sémiolinguistique des textes et discours* (2), 1985.

¹⁷³ D'après l'expression de Jean-Claude Beacco dans : BEACCO Jean-Claude, « À propos de la structuration des communautés discursives : beaux-arts et appréciatif », *Les Carnets du Cediscor. Publication du Centre de recherches sur la didacticité des discours ordinaires* (3), 01.01.1995, page 140.

« Le besoin de vulgarisation se fait sentir dès qu'un domaine de connaissance devient l'apanage d'un petit nombre de spécialistes et se ferme aux non-initiés »¹⁷⁴

Les discours vulgarisés s'inscrivent dans le « domaine de l'éducation non-formelle et [le] champ particulier de la diffusion de l'information spécialisée », qu'on a appelée *information savante*. Le domaine de l'éducation non-formelle s'oppose à celui de l'éducation scientifique académique officielle (école puis formations universitaires en sciences du vivant, faculté de médecine, etc.). La vulgarisation scientifique est le moteur de l'éducation non-formelle et en condense le principe médiateur qui consiste à diffuser les discours scientifiques issus d'une langue de spécialité en les traduisant en discours vulgarisés issus de la langue standard : « *La vulgarisation est la traduction de la langue savante en langue vulgaire (ou commune plus précisément)* »¹⁷⁵.

D'après Jacobi, le discours du vulgarisateur repose sur la tension qui existe entre ces deux types de discours. L'opposition et l'articulation des deux est alors prise en charge, chez lui, par la notion de *registres* :

« Dans ce cas le vulgarisateur se trouve très exactement entre le spécialiste et le non-spécialiste : virtuose des deux registres, il interprète le discours de la science en usant du seul registre commun à la pluralité des destinataires : la langue moyenne. Il s'agit d'une traduction intralinguale voisine de l'autre, plus connue, où l'interprète doit faire passer le discours d'une langue cible dans une langue source »¹⁷⁶

Le discours du vulgarisateur est hybride et joue sur l'alternance des registres, registre scientifique et registre de vulgarisation, ces sous-ensembles étant caractérisés par des différences énonciatives (embrayage vs débrayage, connecteurs spécifiques, présence de subjectivèmes ou non, etc.). Définie comme un jeu de va-et-vient entre les deux registres, la vulgarisation scientifique dispensée par le professionnel de communication appelé vulgarisateur permet d'affirmer que :

« L'effort de vulgarisation pourrait être entendu comme une aide proposée au lecteur non spécialiste, pour comprendre le registre scientifique ésotérique, et cet argument justifierait à lui-seul la dichotomie de l'énonciation »¹⁷⁷

La définition de Jacobi, aussi intéressante et opératoire qu'elle soit, masque une partie de la réalité en imputant seulement au professionnel de communication la tâche de vulgarisation. L'action de vulgariser, de traduire en langue vulgaire, peut aussi être celle du scientifique lui-même.

¹⁷⁴ MEADOWS Jack, « Histoire succincte de la vulgarisation scientifique », in : *La vulgarisation scientifique : son histoire, ses succès, ses échecs*, Unesco, 1986 (Impact : Science et Société 144).

¹⁷⁵ JACOBI Daniel, *op. cit.*, 1985, §8.

¹⁷⁶ JACOBI Daniel, *op. cit.*, 1985, §8.

¹⁷⁷ JACOBI Daniel, *La communication scientifique : discours, figures, modèles*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1999 (Collection Communication, médias et sociétés), page 23.

II.1.3.2. Bref historique de la vulgarisation scientifique

Histoire linguistique

La vulgarisation scientifique porte un nom « compromettant »¹⁷⁸. L'histoire linguistique du terme, telle qu'elle est proposée par Yves Jeanneret dans *Écrire la science : formes et enjeux de la vulgarisation*, permet de montrer l'étendue de ses différentes acceptions et connotations, souvent péjoratives. A partir de son étymon verbal *vulgare* (diffuser, contaminer, [se] prostituer) et de son substantif *vulgus* qui caractérise une catégorie (« le commun des hommes, la foule »¹⁷⁹), différentes acceptions ont vu le jour, chacune mettant l'accent sur une propriété particulière :

- *Vulgus* vs *populus* (étymologie latine) : le peuple qui travaille vs le peuple qui vote, cette dichotomie introduit la connotation de la différence socio-économique
- *Vulgus* vs *sapiens* (étymologie latine) : l'inculte vs le cultivé, cette nouvelle distinction introduit l'idée d'une différence cognitive et culturelle
- *Vulgaire* vs *habile/éclairé* (Dictionnaires de l'Académie Française, 1694/1835) : adjectifs antonymes scalaires sur l'échelle sociale, position basse (trivialité) vs position haute de la société (lumière), cette distinction introduit une connotation de différence sociale
- *Populariser* vs *interpréter* (au XVII^{ème} siècle) : deux termes pour désigner l'activité qu'on appellerait aujourd'hui « vulgarisation » qui, respectivement, traitent de la diffusion (rendre populaire la science) et l'explication (glose et traduction), les deux témoignant d'une différence de visée.

Le terme « vulgariser » apparaît au XIX^{ème} siècle, au moment où la bourgeoisie cherche à diffuser la science et la rendre populaire, et ce auprès du plus grand nombre, dans un élan d'évangélisation, tout en prenant conscience que cette diffusion entraîne nécessairement une altération du message scientifique. Ces deux mouvements indissociables vont être à l'origine du trouble autour du nom de la « vulgarisation », qui oscille entre une interprétation positive du terme (vulgariser, c'est une vocation noble, c'est évangéliser, c'est rendre accessible, c'est diffuser) et une interprétation négative (vulgariser, c'est rendre vulgaire, transformer, travestir, diluer les savoirs scientifiques).

Pour neutraliser ces connotations péjoratives et faire de « vulgaire » l'opposé de « savant », de nombreuses expressions vont voir le jour comme « information scientifique », « communication scientifique », « médiation scientifique », « diffusion scientifique », « sociodiffusion des sciences », etc. mais ces euphémismes ne font que masquer les problèmes soulevés par cette brève histoire linguistique du terme de vulgarisation : il s'agit d'une pratique de discours qui implique une certaine idéologie de la science et d'une démarche politique et économique pointant les rapports étroits qui existent entre *science* et *société*.

¹⁷⁸ C'est ce qu'indique Yves Jeanneret dans le titre de l'introduction de son livre : JEANNERET Yves, *Écrire la science : formes et enjeux de la vulgarisation*, Paris, Presses Universitaires de France, 1994 (Science, histoire et société), page 11.

¹⁷⁹ *Dictionnaire Gaffiot*, Hachette, 1934, page 1697.

Au fil des siècles

La vulgarisation scientifique est issue d'une longue tradition. Avant le XVII^{ème} siècle, les savoirs scientifiques étaient « le patrimoine commun de tous les gens instruits »¹⁸⁰ qui ne nécessitaient en cela aucune aide pour y avoir accès. Ainsi, les nobles instruits et cultivés fréquentaient les cabinets de curiosité, première forme de diffusion scientifique émanant des savants, surtout dans une optique ludique et distrayante. Mais à partir du XVII^{ème} siècle, la révolution scientifique qui s'amorce bouleverse l'ordre des choses et apporte un besoin nouveau, celui de vulgariser les savoirs, qui deviennent imperméables, mêmes aux amateurs cultivés. La science devient expérimentale, tournée vers la pratique et les applications qui peuvent être faites des nouveaux savoirs. Le XVIII^{ème} siècle fait place à une nouvelle approche du monde, plus mathématique et quantitative qui demande un travail d'interprétation. Elle est accompagnée d'un enrichissement considérable des bases théoriques de chaque science et il est désormais nécessaire d'avoir une formation systématique pour être en mesure de comprendre les savoirs qui y sont produits. En France, dans le contexte de Révolution politique en fin de siècle, la question de la science et des savoirs prend une tout autre envergure. La République fait de la science la forme de savoir dominante, et l'utilise comme instrument de pouvoir économique et militaire (la chimie permet de créer de la poudre pour les armées à partir du salpêtre par exemple). Dans cette dynamique républicaine sont créées des institutions d'éducation scientifique (l'École Normale, l'École polytechnique, l'Institut de France, etc.), preuve de la volonté clairement affichée de diffusion de la science.

Au XIX^{ème} siècle, les sciences continuent leur progression, et, signe de la professionnalisation de la science et de la spécialisation disciplinaire, on passe des livres individuels à la revue scientifique pour publier les savoirs scientifiques. Cette professionnalisation et spécialisation en disciplines distinctes s'accompagne du développement d'un langage spécialisé. Les scientifiques se professionnalisent et consacrent leur activité à la recherche et à la rédaction d'articles scientifiques. Parallèlement et en conséquence de la révolution scientifique, on remarque l'essor de la vulgarisation du même nom. Certains vulgarisateurs se professionnalisent eux-mêmes, à l'instar de Mary Somerville, écrivain et scientifique écossaise, qui s'applique à rédiger des abrégés de savoirs scientifiques contemporains. Outre-Manche, à cette époque, la tradition orale est très importante dans un contexte de popularisation de la science. Les *conférences* ou *causeries scientifiques* publiques connaissent un grand succès à la Royal Society, les plus connues étant la conférence de chimie de Michael Faraday en 1863 intitulée « L'histoire d'une chandelle » et celle de géobiologie de Thomas Huxley en 1868 « Histoire d'un morceau de craie ». En France, ce XIX^{ème} siècle est marqué par l'ouverture de nombreux musées et par la création d'associations de savants qui organisent des cours du soirs, gratuits et destinés à tous.

Au XX^{ème} siècle, la vulgarisation scientifique écrite prend le pas sur la tradition orale. A partir du milieu du siècle, après la deuxième guerre mondiale, les professionnels de la communication remplacent les scientifiques eux-mêmes pour effectuer la vulgarisation de la

¹⁸⁰ MEADOWS Jack, *op. cit.*, 1986, page 396.

science. La science se développe de manière exponentielle, le besoin est immense, et ce pour plusieurs raisons :

- la seconde guerre mondiale est parfois appelée la « guerre des physiciens » car elle a catalysé l'apparition d'innovations scientifiques majeures comme la bombe atomique et le radar qui ont pris part au déroulement cette guerre, preuves non pas d'un « progrès » mais de compétences scientifiques et techniques accrues.
- la conquête de l'espace par l'homme, dont le célèbre premier pas sur la Lune de 1969, qui fait état de l'avancée scientifique et technologique importante et augmente la curiosité du public à propos des sciences et techniques
- l'essor spectaculaire de la télévision qui s'impose comme média de masse, et qui trouve dans la vulgarisation scientifique une thématique intéressante en termes de public et d'audimat.

L'importance accrue des médias de masse comme la télévision et la radio, et d'autant plus la démocratisation de l'internet au XXI^{ème} siècle, font que l'actualité est placée au centre des préoccupations. Quand on fait de la vulgarisation scientifique, il faut que ce soit en termes de nouveauté. C'est pourquoi, même encore aujourd'hui, la vulgarisation a pour sujet privilégié la *découverte* scientifique et ses controverses, prétextes à une information scientifique dite accessible au public profane. Le travail de recherche qui fait l'objet de cette thèse ne s'inscrit pas dans cette tendance, au contraire, l'intérêt est porté sur la « petite vulgarisation ordinaire » de l'épilepsie, et non la vulgarisation du sensationnel et de la controverse. Ainsi, les discours se rapportant au « scandale de la Dépakine »¹⁸¹ ne font pas l'objet privilégié de la recherche, mais incarnent plutôt le symptôme du problème de la non-transmission des savoirs scientifiques.

II.1.3.3. Fonctions de la vulgarisation scientifique

Ce rapide parcours du destin de la vulgarisation scientifique permet de mettre en évidence qu'elle recouvre des objectifs différents, lui conférant des fonctions distinctes, complémentaires le plus souvent. Nous proposons de considérer trois groupes de fonctions :

Fonctions utilitaires

Le premier groupe de fonctions qu'il est possible de recenser est celui des fonctions utilitaires, qui correspondent à des besoins inscrits dans la demande sociale générale. Parmi ces fonctions utilitaires, nous distinguons la fonction didactique et la fonction professionnelle. Ces fonctions sont entièrement transitives et ont la vocation de profiter au public profane en première instance – *a contrario*, le prochain groupe de fonctions profite à la science elle-même.

¹⁸¹ Expression empruntée aux gros titres de la presse quotidienne nationale : « Le scandale de la Dépakine » disponible en ligne sur <https://www.lci.fr/sujet/le-scandale-depakine/> ; « Le scandale de la Dépakine, médicament accusé de provoquer des malformations » disponible en ligne sur https://www.lexpress.fr/actualite/societe/sante/la-depakine-un-antiepileptique-sur-la-selle_1820025.html ; ou encore « Sanofi, tout comprendre au scandale de la Dépakine » disponible en ligne sur http://www.liberation.fr/france/2018/07/10/sanofi-tout-comprendre-au-nouveau-scandale-de-la-depakine_1665482

La *fonction didactique* relative à la vulgarisation scientifique répond à une demande sociale d'instruction de la population, non en vue d'un utopique « savoir partagé » en tout point et par tous, mais dans un objectif de complément vis-à-vis de la formation éducative officielle, et ce dans une démarche d'ouverture et de curiosité intellectuelles. Elle ne remplace pas l'école et ne prétend pas former des spécialistes. La vulgarisation scientifique ouvre une fenêtre sur les savoirs et la pensée scientifiques pour le plus grand nombre. Elle œuvre, dans sa fonction didactique, à partir de trois opérations, d'apparence chronologique : l'exposition, la compréhension, la mémorisation. Ses outils sont multiples et polysémotiques : on note notamment un fréquent recours au visuel (schéma, illustration, photographie, etc.), à la mise en scène (narrative, visuelle et médiatique), au métalinguistique (structures syntaxiques de reformulation) et à la rhétorique (figures de d'analogie, métaphore, comparaison). La fonction didactique se fonde sur la volonté d'une diffusion large des connaissances.

La *fonction professionnelle* est pointée notamment chez Jacobi et Schiele¹⁸² par Claire Bélisle et Jean-Marie Albertini¹⁸³ comme une fonction manifeste de la vulgarisation scientifique. La diffusion des savoirs et savoir-faire permet l'intégration professionnelle et l'acculturation à l'intérieur d'un domaine d'exercice spécialisé, scientifique ou technique. Ils partent du constat que de plus en plus, pour exercer un métier, il est nécessaire de posséder des connaissances théoriques de base. Cette fonction professionnelle relève de ce que Jeanneret appelle l'*argumentation industrielle* de la vulgarisation : « *dans le monde moderne, les entreprises sont interdépendantes, nul projet ne peut aboutir sans une circulation des savoirs* »¹⁸⁴. Les savoirs sont considérés comme des biens précieux qui doivent être mis à la disposition des acteurs d'un secteur professionnel étendu.

Fonctions de vitrine

Le deuxième groupe que nous proposons de mettre en valeur concerne l'aspect « vitrine » de la vulgarisation scientifique, ouverte et orientée vers le grand public pour remplir différentes fonctions : une fonction politique et publicitaire, une fonction de légitimation et une fonction économique, toutes les trois œuvrant par réflexivité pour le bénéfice de la science elle-même. Ainsi, la *fonction politico-publicitaire* a pour objectif de faire aimer la science, de la rendre « populaire ». Il s'agit de célébrer la science par le biais de la vulgarisation scientifique et d'en faire la promotion auprès de tous. Cette ambition, qui ne va pas de soi, peut être source de discussion :

« *Le vulgarisateur est-il – ou, plus important encore, doit-il être – une sorte d'agent de publicité ou de relations publiques chargé de faire connaître la science ? (...) Son*

¹⁸² JACOBI Daniel et SCHIELE Bernard (éds.), *Vulgariser la science : le procès de l'ignorance*, Seyssel, Champ Vallon, 1988 (Collection Milieux).

¹⁸³ BÉLISLE Claire et ALBERTINI Jean Marie, « Les fonctions de la vulgarisation scientifique et technique », in: JACOBI Daniel et SCHIELE Bernard (éds.), *Vulgariser la science : le procès de l'ignorance*, Seyssel, Champ Vallon, 1988, page 228.

¹⁸⁴ JEANNERET Yves, *Écrire la science : formes et enjeux de la vulgarisation*, Paris, Presses Universitaires de France, 1994 (Science, histoire et société), page 23.

*métier consiste-t-il vraiment à faire en sorte que la science soit non seulement connue mais aussi 'acceptée, aimée ou admirée' ? »*¹⁸⁵

Pour y parvenir, les choix éditoriaux se focalisent sur les aspects événementiels et spectaculaires de la science – les découvertes scientifiques et leurs auteurs célébrés comme des héros incarnent, pour cette raison encore, un objet particulièrement précieux pour la vulgarisation scientifique.

La *fonction de légitimation* de la vulgarisation scientifique complète la première dans son effet de vitrine. La vulgarisation, en tant que traduction des discours scientifiques grâce aux discours vulgarisés, par l'alternance des *registres*, contribue à légitimer la communauté discursive scientifique et à asseoir son autorité

*« le registre de vulgarisation est un terrain propice dont s'emparent les auteurs, pour améliorer l'efficacité argumentative de la communication spécialisée »*¹⁸⁶

Cette fonction de vulgarisation permet de soutenir la communauté discursive scientifique dans son statut de centre expert et de Parole d'autorité. La reprise du registre scientifique par l'introduction de citations d'articles, l'ajout de prises de vue de microscope ou figures d'articles scientifiques et autres procédés qui seront repris plus bas en V.2.2.1. (« *Mécanismes de reproduction et de différenciation* »), érige le discours scientifique comme *référence* et témoigne d'une certaine *déférence* envers la communauté qui l'a produit.

Enfin, la *fonction économique* de la vulgarisation scientifique a pour mission d'offrir une vitrine et une visibilité *de et pour* la science afin de trouver des fonds pour financer la recherche. Si elle n'opère pas directement comme campagne de lever de fonds, elle fonde une justification économique des budgets qui lui sont versés et expose les causes et enjeux de telles mobilisations de crédits.

*« La part croissante du financement contractuel et incitatif de la recherche ne fait qu'accentuer ce nouveau comportement des institutions qui l'organisent et qui, autrefois, regardaient avec dédain la vulgarisation scientifique. Le pouvoir contractuel des chercheurs est d'autant plus important que les médias parleront des résultats attendus de leurs travaux et de leur bien-fondé. Il n'est pas inintéressant de voir comment l'information scientifique a transformé l'opinion vis-à-vis des sommes engagées dans la lutte contre le SIDA »*¹⁸⁷

La vulgarisation scientifique est utilisée comme un vecteur d'informations mais aussi comme un « éveilleur de consciences » légitimant les besoins pécuniaires qui incombent à la recherche scientifique.

¹⁸⁵ SPURGEON David, « Éditorial », in : *La vulgarisation scientifique : son histoire, ses succès, ses échecs*, Unesco, 1986 (Impact : Science et Société 144), page 392.

¹⁸⁶ JACOBI Daniel, *La communication scientifique : discours, figures, modèles*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1999 (Collection Communication, médias et sociétés), page 23.

¹⁸⁷ BÉLISLE Claire et ALBERTINI Jean Marie, « Les fonctions de la vulgarisation scientifique et technique », in: JACOBI Daniel et SCHIELE Bernard (éds.), *Vulgariser la science : le procès de l'ignorance*, Seyssel, Champ Vallon, 1988, page 233.

Fonction imaginaire

Enfin, la dernière fonction, à part dans le dispositif, est la fonction imaginaire. La vulgarisation favorise le développement et le renouvellement d'un imaginaire social à travers les discours qu'elle porte sur les sciences. Du fait de la nature scriptuo-visuelle de la vulgarisation scientifique, les effets de mise en scène et de spectacularisation des informations sont nombreux, mais ne participent pas exclusivement de la fonction publicitaire mentionnée plus haut. Ces procédés font de la vulgarisation l'instrument de la mise en place d'un imaginaire. Jacobi parle de la « figurabilité de la science »¹⁸⁸, concept qu'il emprunte à Freud et sa « prise en considération de la figurabilité » dans *l'Interprétation des rêves*¹⁸⁹. D'après Freud, le contenu manifeste d'un rêve doit en passer par l'analyse, c'est-à-dire le déchiffrement, pour accéder au contenu et au sens des pensées latentes, ce qui amène Daniel Jacobi à se demander si « *le travail du rêve ne constitue[-t-il] pas un modèle de traduction de la pensée en image ?* »¹⁹⁰ et de manière analogique à s'interroger sur le fait que, de la même façon, les illustrations utilisées dans les revues de vulgarisation scientifique traduisent les termes-pivots de l'information savante en image. Le discours scientifique et la science en général auraient la propriété d'être figurables, c'est-à-dire d'être transposés voire révélés en images. *A minima*, si ces images ne traduisent pas, elles construisent un imaginaire de la science et de la recherche scientifique dans l'esprit des lecteurs.

Gérald James Holton fait l'hypothèse d'un fond commun d'imaginaire¹⁹¹ chez les scientifiques, sous-jacent dans leurs discours. Il part alors à la recherche de *thêmata* qui sont des motifs invariants de l'imagination scientifique :

« *Dans nombre de concepts, de méthodes, et d'hypothèses ou de propositions scientifiques (voire dans la plupart), passés ou actuels, on trouve des éléments faisant fonction de thèmes, servant de contrainte, ou de stimulant, pour l'individu, déterminant parfois une orientation (une norme) ou une polarisation au sein de la communauté scientifique* »¹⁹²

Les thèmes sont multiples et correspondent à l'expression de thématiques sous-jacentes et structurelles comme la symétrie, la conservation, la complémentarité, l'évolution, l'invariance, la variation, l'atomisme, le holisme, la hiérarchie, l'unité, le continu, le fragmenté, la complexité, la simplicité, le plein et le vide, etc. fonctionnant souvent par couple antithétique. Ces thèmes qui sous-tendent les modes de pensée de chacun s'expriment chez les scientifiques par le choix des objets d'études, des méthodes et des principes d'analyse utilisés. Les thèmes relevés par Holton montrent qu'il existe une correspondance entre les thèmes de la science et les thèmes importants des cultures traditionnelles :

¹⁸⁸ JACOBI Daniel, « Figures et figurabilité de la science dans des revues de vulgarisation », *Langages* 19 (75), 1984, pp. 23-42.

¹⁸⁹ Dans sa version originale : FREUD Sigmund, *Die Traumdeutung*, Vienne, Franz Deuticke, 1900.

¹⁹⁰ JACOBI Daniel, *op. cit.*, 1984, page 28.

¹⁹¹ HOLTON Gérald James, *L'imagination scientifique*, Paris, Gallimard, 1981 (Bibliothèque des sciences humaines)

¹⁹² HOLTON Gérald James, *op. cit.*, 1981, page 27.

« Les thémata seraient ainsi une actualisation de la pensée scientifique de cette disposition du psychisme humain à remonter ce qui est prototypique, exemplaire, premier dans le rapport au monde »¹⁹³

Ainsi la vulgarisation scientifique, par la diffusion de la pensée scientifique qu'elle réalise, se fait elle-même vecteur de l'imaginaire social, d'une dimension mythique déjà présente dans l'activité scientifique elle-même.

« Il apparaît ainsi que la vulgarisation ne promeut pas forcément un comportement logico-rationnel, mais plutôt un comportement d'adhésion à la science et la technique à travers les mythes que celles-ci renouvellent »¹⁹⁴

L'imaginaire joue un rôle prépondérant dans la transmission des savoirs scientifiques, catalyseur ou frein à la circulation de l'information savante, la médiation discursive le réactualise toujours dans un interdiscours latent. Le cas de l'épilepsie est en cela particulièrement digne d'intérêt (cf. partie IV.1.).

Le rapide tour d'horizon historique et fonctionnel de la vulgarisation scientifique nous permet de remarquer des « grands moments » de l'histoire des sciences qui évolue de conserve avec celle de la vulgarisation, et permet de cerner de manière générale cette pratique aux multiples visages qui configure les rapports entre science et société, et mais aussi, dans une certaine mesure, la science elle-même, rejoignant en cela la thèse de Bernadette Bensaude-Vincent :

« Trois figures successives des rapports entre science et public : la science populaire du XIX^{ème} siècle, la vulgarisation du XX^{ème} siècle et les mouvements de science citoyenne qui fleurissent au début du XXI^{ème} siècle. En accusant de manière volontairement schématique les contrastes entre ces trois moments, je m'attacherai à souligner que les pratiques de médiation scientifique configurent non seulement le public mais aussi la science elle-même »¹⁹⁵

II.1.3.4. Des vulgarisations scientifiques ?

L'identification de différentes fonctions de la vulgarisation des sciences et la mise en exergue de l'hétérogénéité de ses formes depuis quelques siècles rendent compte de manière conjointe de la non-homogénéité de ce qu'on appelle la « vulgarisation scientifique ». Les instances qui la produisent sont multiples, les formes génériques qu'elle prend et les formats médiatiques qui la soutiennent sont variés. La vulgarisation est ainsi prise en charge par :

- Les professionnels de communication dans
 - les revues spécialisées (brèves, articles, dossiers, grands dossiers)
 - les émissions audiovisuelles et télévisuelles (reportages, interview¹⁹⁶, etc.)

¹⁹³ JACOBI Daniel et SCHIELE Bernard (éds.), *Vulgariser la science : le procès de l'ignorance*, Seyssel, Champ Vallon, 1988 (Collection Milieux), page 240.

¹⁹⁴ JACOBI Daniel et SCHIELE Bernard, *op. cit.*, 1988, page 242.

¹⁹⁵ BENSAUDE-VINCENT Bernadette, « Splendeur et décadence de la vulgarisation scientifique », *Questions de communication* (17), 30.06.2010, page 19, fin du §1.

¹⁹⁶ Exemple de l'interview d'un épiléptologue et chercheur : <http://video.lefigaro.fr/figaro/video/toc-toc-docteur-l-epilepsie-chez-l-enfant/5653914100001/>

- la presse quotidienne régionale et nationale, numérique et traditionnelle (brèves, articles, dossiers, exemples en pages 552 à 564 du Tome II)
- les forums santé (les dossiers et pages dédiées, exemples en pages 516 à 530 du Tome II)
- Par les professionnels de science et santé :
 - les laboratoires pharmaceutiques (brochures)
 - les institutions de recherches scientifiques (Dossier d'information INSERM, Dossier CNRS, exemples en Annexe 7 de ce tome)
 - les médecins et personnel soignant (explication, éducation thérapeutique, etc. exemples en pages 212 à 514 du Tome II)
 - les chercheurs et scientifiques personnellement (livre de vulgarisation scientifique¹⁹⁷)
- Par des initiés non-professionnels :
 - les associations de patients (Journal dédié, conférences organisées, etc.)
 - les patients-experts¹⁹⁸ (livres¹⁹⁹, blogs²⁰⁰ et articles de blog, chaîne Youtube²⁰¹ et vidéos consacrées, etc.).

La multiplication des formes de vulgarisation entraîne une multiplication des genres et des médias qui la mettent en œuvre à l'intérieur de pratiques elles-mêmes disparates, répondant à des contextes de production différents. La prise en compte de l'hétérogénéité qui intervient à plusieurs niveaux est nécessaire pour mener à bien une étude de la transmission des savoirs scientifiques. D'autant plus que la vulgarisation s'inscrit dans la démarche plus large de « communication scientifique », puisque tous ces discours, aux formes et aux énonciateurs disparates, participent dans une certaine mesure (en légitimant, en expliquant, en diffusant, en rendant accessible, en promouvant, etc.) à la production des savoirs scientifiques dans la communauté discursive restreinte de référence.

« La diffusion de l'information scientifique et l'éducation non-formelle sont des champs hétérogènes. Il faut se garder de les étudier comme des secteurs d'édition et de publication autonomes, indépendant des discours scientifiques primaires, c'est-à-dire ceux produits par les chercheurs à destination de leurs pairs »²⁰²

Jacobi, au fil de ses différents travaux, paraît donc établir une subtile distinction entre *vulgarisation scientifique* et *communication scientifique*, la première faisant partie du processus général de la seconde. Il y aurait donc si l'on résume – et l'idée paraît opératoire pour traiter des différents discours où l'information savante est remédiée – *une communication*

¹⁹⁷ Exemple : AUVIN Stéphane et ROY Soline, *L'épilepsie chez l'enfant Conseils de vie au quotidien.*, Montrouge, John Libbey, 2017.

¹⁹⁸ Notion développée au Chapitre IV.

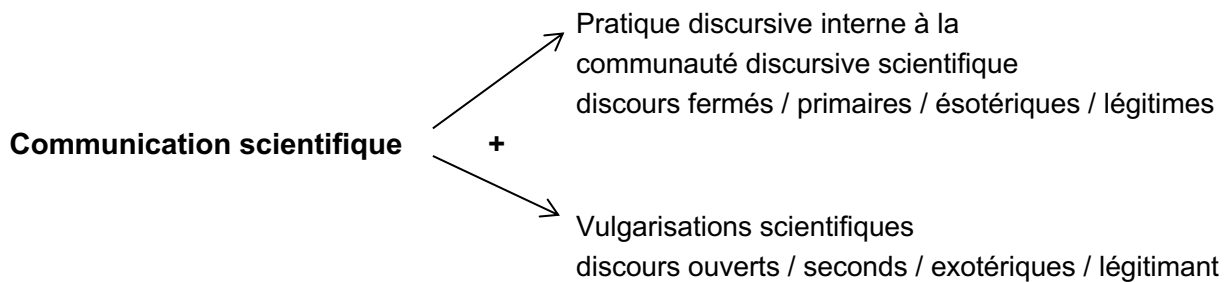
¹⁹⁹ Exemple : LAFONT Alexandre, *Je suis epilepticman - Ils disaient que j'étais le diable*, Broché, Plon, 2018.

²⁰⁰ Exemple d'un blog de vulgarisation autopathographique tenu par une patiente atteinte du cancer du sein : <http://tchaogunther.com>

²⁰¹ Exemple de chaîne sur l'épilepsie : <https://www.youtube.com/channel/UC1ftxaS11LQC0pq-yQw4z5g>

²⁰² JACOBI Daniel, *La communication scientifique : discours, figures, modèles*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1999 (Collection Communication, médias et sociétés), page 12.

scientifique générale et plurielle comprenant à la fois les discours ésotériques primaires circulant en circuit fermé et les vulgarisations scientifiques caractérisées par des discours secondaires ouverts venant compléter le processus de communication.



La *pratique discursive interne* au champ scientifique et la *vulgarisation scientifique* ont eu un destin lié dès la naissance de la science moderne. L'exercice de la vulgarisation ne peut se comprendre que dans la dynamique de la science elle-même, et réciproquement.

*« L'autonomisation progressive du champ intellectuel et la constitution de la vulgarisation – action de diffusion visant à ouvrir le champ sur l'extérieur à mesure qu'il se referme sur lui-même – comme pratique explicitement reconnue comme telle (le terme apparaît vers le milieu du XIXème siècle) sont nécessairement concomitantes »*²⁰³

On entendra désormais par « communication scientifique » l'ensemble composé des discours concourant à la pratique discursive fermée de la communauté scientifique et des discours de vulgarisation scientifique.

II.2. La transmission comme processus sémiotique

Les concepts d'information, de connaissance, de savoir, de communication et de vulgarisation ayant été précisés et situés les uns par rapport aux autres, le processus de transmission dans lequel ils prennent place doit maintenant être interrogé, dans sa définition et son fonctionnement sémiotique. La notion de transmission abritant celles de *médiation* et de *traduction*, les trois doivent, dans un souci d'explicitation théorique et méthodologique, être définies voire interdéfinies avant de passer à l'analyse de corpus en tant que telle.

II.2.1. Compléter le point de vue des Sciences de l'Information et de la Communication

II.2.1.1. Les lacunes de la conception de la communication purement transmissive

La communication et la transmission ont longtemps été des notions jumelles, la première étant définie comme la transmission d'une information depuis les prémices des théories de l'information (cf. Turing, Shannon, Shannon et Weaver, etc.). Les rapports entre les deux sont donc très étroits, mais la communication ne peut se réduire à une simple transmission

²⁰³ BOLTANSKI LUC et MALDIDIER Pascale, « Carrière scientifique, morale scientifique et vulgarisation », *Information (International Social Science Council)* 9 (3), 01.06.1970, page 100.

transitive. De nombreuses critiques ont été formulées vis-à-vis du schéma de Jakobson, modèle étendu à la communication interpersonnelle de celui de Shannon et Weaver, qui, comme on l'a dit en II.1.1., propose une définition mécaniciste et donc tronquée de la communication. Pire, elle présente la langue comme un instrument au service de la communication servant à l'encodage et au décodage d'une pensée préexistante.

François Rastier oppose ainsi quelques objections²⁰⁴ envers une telle conception de la communication empreinte à la fois du computationnalisme de la théorie de l'information et du positivisme logique de la théorie behavioriste : (1) la langue considérée comme code, (2) le double unilatéralisme du modèle, (3) l'oubli de la situation, (4) l'oubli du fond et des rythmes sémantiques communs, objections principales que nous proposons de reprendre ci-dessous.

(1) Déjà pointée plus haut par nos soins, le premier problème de cette conception purement transmissive de la communication fait de la langue un code. Les signes sont considérés comme de simples signifiants et le message est réduit à un ensemble de signaux. Ce dévoiement implique une vision instrumentée des langues, où le langage ne serait qu'un traducteur de pensée préexistantes, où les contenus informationnels préexisteraient donc à la communication.

(2) Par « double unilatéralisme », Rastier entend la non-problématisation des deux pôles entre lesquels transite le message. En effet, *émetteur* et *récepteur* sont caractérisés dans ce modèle comme deux pôles fonctionnels, mais leurs différences de compétence, de statut social, personnel et culturel sont passées sous silence ou tout simplement oubliées. Il remarque ainsi qu'en réalité

*« Le message diffère pour l'émetteur et le récepteur : il n'est pas perçu de la même façon, car il n'est pas soumis au même régime de pertinence et la différence des intentions entraîne celle des saillances dans le flux de l'action communicative en cours »*²⁰⁵

(3) De la même façon, le schéma de communication fait l'impasse sur la caractérisation de la situation. Quand il traite du « contexte », c'est seulement pour la fonction référentielle précisant l'objet du message, à propos duquel il y a communication. Il n'existe pas de « fonction situationnelle ». Ce modèle ne tient pas compte de la situation de communication qui contraint pourtant cette dernière au moins en partie.

(4) Une autre objection au modèle dénonce la pseudo suffisance de la coprésence de l'émetteur et du récepteur pour rendre compte de la communication. Selon Rastier, il ne faut pas s'en tenir au « hic et nunc » partagé par les deux instances, mais rechercher également le partage d'un champ sémantique commun pour la communication interpersonnelle :

« La mise en commun des champs sémantiques et la négociation de leur étendue définit le propos de l'échange, en d'autres termes un fond sémantique commun, tel que

²⁰⁴ RASTIER François, « Communication, interprétation, transmission », in : *Semen. Revue de sémiolinguistique des textes et discours* (23), 01.04.2007.

²⁰⁵ RASTIER François, *op. cit.*, 2007, § 17.

les interlocuteurs croient parler de la « même chose ». Nous formulons en outre l'hypothèse que les formes sémantiques sont reconnues par des motifs rythmiques et que la synchronisation des rythmes de production et d'interprétation, d'énonciation et de compréhension assure la félicité de la communication intersubjective »²⁰⁶

La conception mécaniciste de la communication comme transmission d'un message, notamment dans la forme qu'elle prend dans le schéma de Jakobson, a fait l'objet de nombreuses critiques dans les sciences du langage. Les propositions de correction ou de développement ont été nombreuses, à l'instar de celles de Sophie Moirand en 1979²⁰⁷ et de Catherine Kerbrat-Orecchioni en 1980²⁰⁸. En effet, à partir du début des années 1980, la conception de la communication comme transfert d'un message-objet immuable est supplantée, en linguistique et en sémiotique, par une conception de la communication comme énonciation où émetteur et récepteur prennent en charge des instances d'énonciation douées de compétences discursives :

« il n'y a de texte cohérent ni d'ensemble signifiant ou discours en dehors d'une saisie et d'une construction imputables à une instance énonciative qui informe un énoncé discursif »²⁰⁹

L'analyse de la transmission des discours scientifiques ne peut être pertinente que si elle prend en considération les différentes compétences discursives des instances engagées dans la communication.

II.2.1.2. Communication et transmission des savoirs en tension

La communication ne se réduit donc pas à la transmission, mais la transmission des savoirs est une forme particulière de communication dans l'économie culturelle de l'humanité. La transmission des savoirs ne doit pas être comprise comme la transitivité d'un stock d'informations entre deux pôles fonctionnels comme l'aurait fait la conception mathématique de la communication. Au contraire,

« Ce que soulignent les recherches contemporaines en sciences de l'information et de la communication est qu'aucune production culturelle ne se pérennise ni ne se diffuse socialement par la simple multiplication physique de ses traces. Les objets ne font mémoire sociale que quand ils ont été transformés, réinterprétés et réinvestis par de nombreux créateurs inconnus »²¹⁰

²⁰⁶ RASTIER François, *op. cit.*, 2007, § 24.

²⁰⁷ MOIRAND Sophie, *Situations d'écrit : compréhension, production en français langue étrangère*, Paris, Cle International, 1993 (Didactique des langues étrangères).

²⁰⁸ KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, *L'énonciation de la subjectivité dans le langage*, Paris, Colin, 1980 (Linguistique).

²⁰⁹ SCHULZ Michael, « Énonciation et discours esthétique. Analyser le Serial Project No 1 (Set A) de Sol LeWitt », *Nouveaux Actes Sémiotiques, Limoges, PULIM*, « La praxis énonciative », (n°41-42), 1995, page 8.

²¹⁰ JEANNERET Yves, « Communication, transmission, un couple orageux », *Sciences Humaines* (Hors-Série n°36), 05.2002.

Quand un discours est transmis, il se propage en étant reproduit. L'opération de reproduction induit nécessairement une altération du discours qui va alors se transformer ne serait-ce qu'en raison de l'inscription dans un nouveau cadre situationnel et interprétatif.

Ce qui se transmet le mieux est ce qui résiste le plus, ce sont ces formes qui vont résister aux altérations. Il n'y a des formes robustes que dans la simplicité : les formes robustes sont simples, la complexité est fragile, d'où la difficulté de faire circuler des discours complexes, et c'est éminemment le cas des discours scientifiques.

Les étapes-clés de la transmission sont, en Sciences de l'information et de la communication les suivantes : reproduction, propagation, altération, transformation. Les opérations d'altération et de transformation qu'implique la propagation sont le plus souvent considérées comme délétères, et vécues comme une perte, une dégradation du message qui peut se trouver condensé, simplifié, etc., ce que mesure l'*entropie* de Shannon. Pour les discours scientifiques, ce sentiment de perte est décuplé par leur inscription dans une communauté d'autorité. Socialement (et non méthodologiquement²¹¹), les savoirs scientifiques émis à l'intérieur de la communauté des pairs sont « sacralisés » et tout traitement qui en est fait doit être fidèle et respectueux. La scientificité, valeur hégémonique de la science, ne doit pas être attaquée.

La transmission ne peut pas se réduire exclusivement à cette vision négative et soustractive. Elle n'est en aucun cas une coupe claire dans le message pour faciliter le processus. Quelque chose se construit parallèlement aux pertes, quelque chose se crée pour construire et maintenir, au fur et à mesure et dans une sorte d'ajustement, une cohérence, même si ce n'est plus exactement la même :

« Quelque chose se construit au fil de ces reformulations successives. Le discours se donne une cohérence propre, au détriment des éléments qui n'y trouvent plus leur place et au bénéfice de nouveaux détails aptes à compléter un système devenu lacunaire »²¹²

Ces nouveaux détails qui trouvent leur place dans les discours reformulés sont de l'ordre de l'enrichissement imaginaire. Ce « quelque chose qui se construit » le long du parcours de transmission de l'information apporte de l'eau au moulin de la charge fantasmagorique des discours scientifiques : des valeurs, des représentations mythiques, archétypales, socioculturelles ou imaginaires, etc. Finalement, dans le processus de transmission, le régime de transformation n'est pas « à perte » : à chaque étape du parcours, à chaque médiation, même si la qualité et la quantité du contenu informationnel diminuent en termes de scientificité, du sens se crée. La fameuse maxime de Lavoisier, fondateur de la chimie moderne, coïncide particulièrement bien avec le processus de transmission qui n'a pourtant rien de chimique « *Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme* »²¹³.

Pour reprendre le protocole de quatre opérations régissant la transmission d'information (reproduction, propagation, altération, transformation), les étapes-clés de la transmission de

²¹¹ Voir I.4.1.2. « *De la posture du chercheur : sacralisation de la science ?* »

²¹² JEANNERET Yves, *Écrire la science : formes et enjeux de la vulgarisation*, Paris, Presses Universitaires de France, 1994 (Science, histoire et société), page 28.

²¹³ LAVOISIER Antoine, *Traité élémentaire de chimie*, Paris, Cuchet, 1789.

savoirs scientifiques sont, selon Daniel Jacobi²¹⁴, les suivantes : choix, transformation, modification, restructuration, reformulation.

- *Choisir* : La première opération consiste en la sélection des thèmes par l'instance de transmission (le chercheur qui vulgarise, le professionnel de communication, etc.). A partir du discours primaire ésotérique, il y a un prélèvement des informations (par exemple, les informations contenues dans les résultats seront préférentiellement réinvesties que celles contenues dans les sections « méthodes » ou « matériel », pourtant constitutives des articles scientifiques, genre du discours scientifique spécialisé par excellence). Paradoxalement, cette sélection d'information (réduction) va donner lieu à un déploiement important dans le discours vulgarisé, ajoutant du contenu jugé utile (contexte, définition, rappels, etc. qu'on identifiera plus tard en V.2.2.2. comme faisant partie de la mémoire interdiscursive artificielle notamment).
- *Transformer* : Les précautions formelles prises par les scientifiques dans leurs discours pour caractériser la complexité d'une recherche ou d'un résultat n'ont pas leur place dans le discours vulgarisé. La transformation de ces discours consiste en l'affirmation et la généralisation de l'information savante, impliquant évidemment des simplifications ou réductions sous couvert de raccourci journalistique.
- *Modifier* : Une des opérations de la transmission des savoirs consiste à déplacer la focale non plus exclusivement sur l'information savante et ses conditions de production mais sur le scientifique qui la produit lui-même. La transmission des savoirs, dans ses ajouts de représentations socioculturelles voire imaginaires que nous venons de mentionner, utilise des procédés de personnalisation de la science : on présente ses acteurs, les chercheurs, les équipes, on leur donne la parole (discours rapportés directs, où leur parole est embrayée cette fois, contrairement à leurs discours entièrement débrayés dans les articles scientifiques), on tente de mettre des visages sur l'action de la science en insérant des portraits des scientifiques, etc. Les thèmes abordés avec eux glissent parfois vers l'éthique, la philosophie, la métaphysique comme chemins menant vers l'imaginaire et le fantasmatique. L'opération mériterait d'être appelée « déplacer » et non plus « modifier » comme le propose Jacobi, car il s'agit bien d'un *déplacement* de niveau de pertinence que d'une réelle modification des contenus.
- *Restructurer* : La transmission des savoirs scientifiques passe par la restructuration de la présentation des informations. On passe de la structure expérimentale normée (méthode, matériel, résultat, discussion) à d'autres modèles de présentation/structuration, plus intuitifs, du fait divers au conte. Plus on avance dans le parcours de transmission de l'information savante et plus on a affaire au modèle du *storytelling*, reprenant les structures narratives canoniques quasi-proppiennes du héros sujet de faire (le savant) sanctionné positivement (triomphe de la découverte scientifique) dans sa quête (de connaissance) au terme de péripéties (expériences).
- *Reformuler* : Outre les aspects structuraux du raisonnement expérimental qui peut être impénétrable pour le lecteur profane, l'utilisation de terminologies spécialisées

²¹⁴ JACOBI Daniel, *La communication scientifique : discours, figures, modèles*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1999 (Collection Communication, médias et sociétés), page 152.

caractéristiques des discours scientifiques est à revoir dans une pratique de transmission de l'information savante. Ces terminologies sont reformulées et « traduites » en langue standard, en langue *vulgaire*. La difficulté réside dans le choix des termes à traiter (les termes choisis devenant des termes-pivots) et des procédés du traitement : paraphrase, reprise anaphorique, substitution lexicale, connecteurs métalinguistiques, etc.).

Ces « opérations » de la transmission des savoirs ne sont pas chronologiques comme l'étaient les étapes de la transmission (reproduction, propagation, altération, transformation). Même si la sélection ou *choix* possède bien une priméité sur les autres, les opérations de *transformation, modification, restructuration* et *reformulation* telles qu'elles sont présentées par Jacobi sont concomitantes et coextensives, et procèdent à l'intérieur de médiations appartenant à plusieurs niveaux. Dans le cadre de la transmission des savoirs, la notion de *médiation* est centrale dans le travail conceptuel visant à s'extirper de la communication comme transfert d'information :

« La notion de médiation apparaît chaque fois qu'il y a besoin de décrire une action impliquant une transformation de la situation ou du dispositif communicationnel, et non une simple interaction entre éléments déjà constitués, et encore moins une circulation d'un élément d'un pôle à un autre. J'avancerai ainsi l'hypothèse qu'il y a recours à la médiation lorsqu'il y a mise en défaut ou inadaptation des conceptions habituelles de la communication : la communication comme transfert d'information et la communication comme interaction entre deux sujets sociaux »²¹⁵

L'abandon des définitions mathématique et sociale de la communication passe, selon Jean Davallon, par la prise en considération du travail de la médiation et des opérations qui la constituent. La médiation dans sa dimension opérationnelle et la prise en compte des compétences discursives des instances en présence qui ne se superposent pas aux acteurs sociaux sont deux éléments théoriques assumés par la sémiotique sous la forme de l'*effectuation* et de l'*énonciation*. La médiation est une notion complexe qui abrite toute sorte d'opérations, si bien que la démonstration nécessite un détour par l'exposition d'une typologie des médiations.

II.2.2. Différents types de médiation sémiotique²¹⁶

Médiation effectuation

L'effectuation a été définie dans le premier chapitre comme un espace de médiation permettant la mise en acte de l'énonciation (Bordron). Le passage des virtualités de la langue à l'énoncé assumée par l'instance énonçante correspond à une actualisation dynamique. Nous

²¹⁵ DAVALLON Jean, « La médiation : la communication en procès ? », *Médiation et Information* (19), 2003, page 43-44.

²¹⁶ Partie du développement construite à partir des considérations développées en I.3.2. et des propositions formulées dans : COUÉGNAS Nicolas et FAM Y Aurore, « Médiations sémiotiques et formes d'existence : de la science aux forums médicaux », in: BADIR Sémir et PROVENZANO François (éds.), *Pratiques émergentes et pensée du médium*, Louvain-La-Neuve, Academia-L'Harmattan, 2017 (Extensions sémiotiques), pages 201-228.

émettons l'hypothèse que cette effectuation intervient dans toute sémiotique et qu'elle en est le mode d'opération. L'effectuation est alors définie formellement comme la mise en acte dynamique de la sémiotique à l'intérieur d'un espace de médiation. Ainsi, chaque médiation incarne une effectuation de la sémiotique permettant une instauration. La médiation est désormais, pour cette raison et depuis le « changement de paradigme » observé en début de recherche, l'objet de la discipline sémiotique.

« la sémiotique pourrait se définir fondamentalement comme une science de la médiation : dans sa perspective, il n'y a pas d'accès direct aux contenus, à l'entendement, à la pensée, comme c'est le cas dans de nombreuses réflexions philosophiques, mais bien toujours une médiation par les signes, qui articulent et solidarisent un plan d'expression (le support, phonique, verbal, iconique, etc.) et un plan du contenu (l'exprimé) »²¹⁷

Toute sémiotique, mise en œuvre dans un signe ou une œuvre est ainsi une médiation car il y a une solidarité d'un plan de l'expression et d'un plan du contenu qui n'existeraient pas de manière autonome sans l'opération dynamique de l'effectuation. Il n'y a pas de pensée préexistante ou « entendement » déjà-là, à traduire, mais une construction en acte du sens à travers la médiation sémiotique.

Médiatisation et médiation générique

De ce point de vue, la médiation ne se réduit pas à une simple médiatisation – qui obnubile les chercheurs depuis l'avènement de l'ère du numérique. La médiatisation est une des formes de la médiation, celle qui rend compte des supports médiatiques. L'analyse des « médiations médiatiques » si l'expression est permise, c'est-à-dire l'étude des supports, des médias et leur rôle dans la construction des pratiques culturelles n'intervient pas au niveau de la médiation effectuation. Elle agit à une autre échelle de pertinence pour le sémioticien. Elle est nécessairement mise en regard avec des types de discours et des genres spécifiques associés, regard qui permet ainsi, dans cette étude croisée, de rendre compte, non plus du signe ou de l'œuvre (c'est-à-dire de l'objet sémiotique), mais des pratiques en vigueur ou en émergence dans une culture particulière. C'est l'idée que soumet Sémir Badir parmi ses « Six propositions de sémiotique générale » :

« Proposition 3. — Le plan d'expression des pratiques culturelles est constitué des médias, tandis que leur plan de contenu est constitué de genres discursifs »²¹⁸

Dans le cadre de l'étude d'une sémiotique globale qui détermine les pratiques culturelles et leurs œuvres comme ses objets, Badir propose, pour rendre compte d'une culture, d'en passer par l'analyse fragmentée de ses pratiques et ses œuvres.

²¹⁷ COUÉGNAS Nicolas et FAMY Aurore, *op. cit.*, 2017, page 202.

²¹⁸ BADIR Sémir, « Six propositions de sémiotique générale », *AS - Actes Sémiotiques*, 10.04.2009. En ligne : <<http://epublications.unilim.fr/revues/as/1674>>.

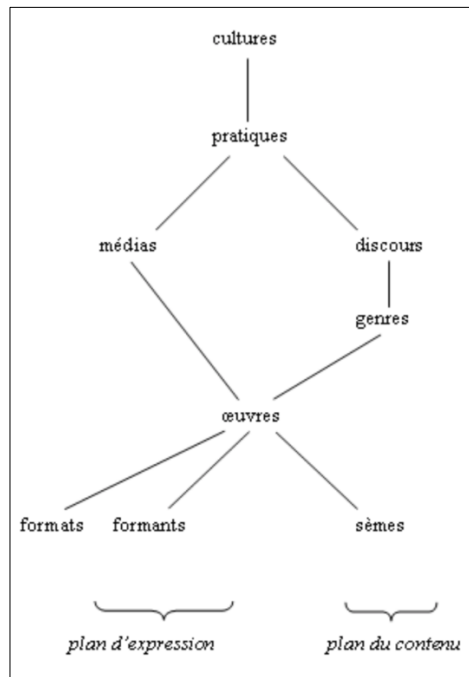


Figure 5. Analyse fragmentée de la sémiotique globale chez Badir (2009)

Une solidarité s'établit ainsi entre le plan des médias et celui des discours et des genres, impliquant deux types de médiation distinctes. Il est en effet possible de

« distinguer d'une part, la manière dont les supports / médias structurent l'information et d'autre part, la façon dont les types de discours et les genres associés à ces univers discursifs filtrent et organisent les contenus exprimables »²¹⁹

Ces deux plans, les médias d'un côté, les genres discursifs de l'autre, sont des instances de médiation qui respectivement « médiatisent » par le support et « médient » par les discours et les genres. Nous proposons d'appeler la première la *médiation médiatisation*, la seconde la *médiation générique*.

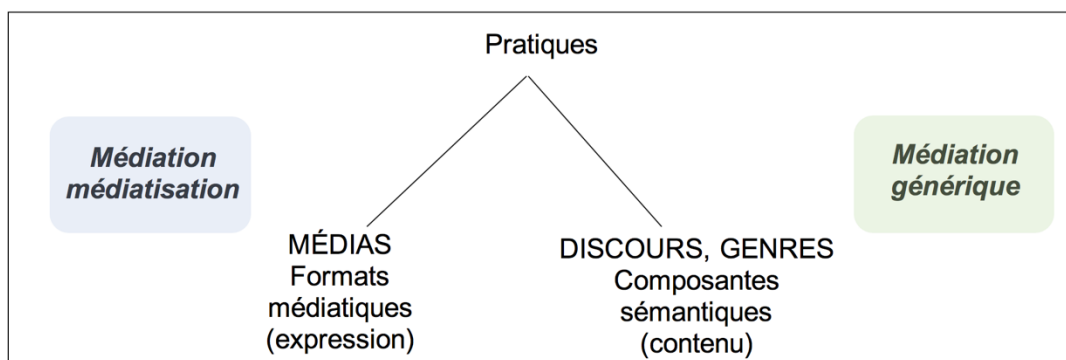


Figure 6. Médiation et Médiation générique, d'après Couégnas & Famy (2017)

²¹⁹ COUÉGNAS Nicolas et FAMy Aurore, *op. cit.*, 2017, page 204.

Au niveau des pratiques, la médiation effectuation, qui intervient comme nous l'avons vu, au niveau des œuvres, opère sous la forme de ces deux médiations, qui s'ajustent et se transforment ensemble. Cette bipartition en formats médiatiques et composantes sémantiques de la généralité est à l'origine de la reformulation du *socle médiatico-générique*, que nous développerons plus bas.

Médiation existentielle

Enfin, un dernier type de médiation mérite d'être identifié. Il s'agit d'une médiation qui a déjà été rencontrée dans notre démonstration sous la forme du *mode d'existence* latourien. Rappelons que les modes d'existence, « ces grands réseaux spécifiés qui donnent naissance à un ensemble de pratiques » sont les descendants conceptuels des *régimes d'énonciation*²²⁰ permettant de rendre compte de toutes les manières d'être au monde et d'interagir avec lui. Un mode d'existence est donc, à ce titre et après lecture sémiotique de la théorie latourienne, un *régime* de médiation qui actualise des passes particulières et instaure des êtres particuliers. Toute pratique culturelle, du fait de son statut de sémiotique faisant se rencontrer une médiation générale et une médiatisation, possède la propriété d'instaurer des ontologies particulières ou autrement dit permet l'instauration de *formes d'existence*. D'après Couégnas et Fontanille, une forme d'existence est définie comme l'ensemble des « manifestations culturelles, attestées, collectives ou individuelles, d'un mode d'existence »²²¹. La médiation existentielle est celle qui structure la pratique comme créatrice de formes d'existence, d'ontologies particulières. Les pratiques culturelles ne sont pas de simples pratiques mais des modes d'existence qui instaurent des êtres, avec leur propre poids ontologique, ayant leur propre façon d'être.

« Nous postulons une activité de « médiation existentielle », de médiation créatrice, instauratrice d'un rapport au monde spécifique, d'une manière particulière d'habiter le monde et d'entrer en relation avec les êtres qui le constituent »²²²

La médiation existentielle est celle qui autorise qu'un mode d'existence s'incarne dans une pratique culturelle, qui est elle-même la rencontre entre des contraintes générales et des contraintes médiatiques (médiation générale / médiation médiatisation).

Les différents types de médiation (effectuation, médiatisation, générale, existentielle) agissent de concert à différents niveaux de pertinence sémiotique. Bien qu'un des types soit spécifiquement appelé « médiation effectuation », il est entendu ici que toutes les médiations sont des effectuations en tant qu'opération dynamique de la sémiotique. Nous proposons de représenter cette typologie de médiations de manière topologique, réempruntant le schéma de la *sémiosis globale* de Badir :

²²⁰ LATOUR Bruno, « Piccola filosofia dell'enunciazione (Petite philosophie de l'énonciation) », in : BASSO P. et CORRAIN L. (éds.), vol. Eloqui de senso. Dialoghi semiotici per Paolo FabbriOrizzonti, compiti e dialoghi della semiotica. Saggi per Paolo Fabbri, Costa & Nolan, Milano, B, 1998, pp. 71-94. Traduction en ligne : <<http://www.bruno-latour.fr/fr/node/187>>.

²²¹ FONTANILLE Jacques et COUÉGNAS Nicolas, *op. cit.*, 2018, page 105.

²²² COUÉGNAS Nicolas et FAMY Aurore, *op. cit.*, 2017, page 206.

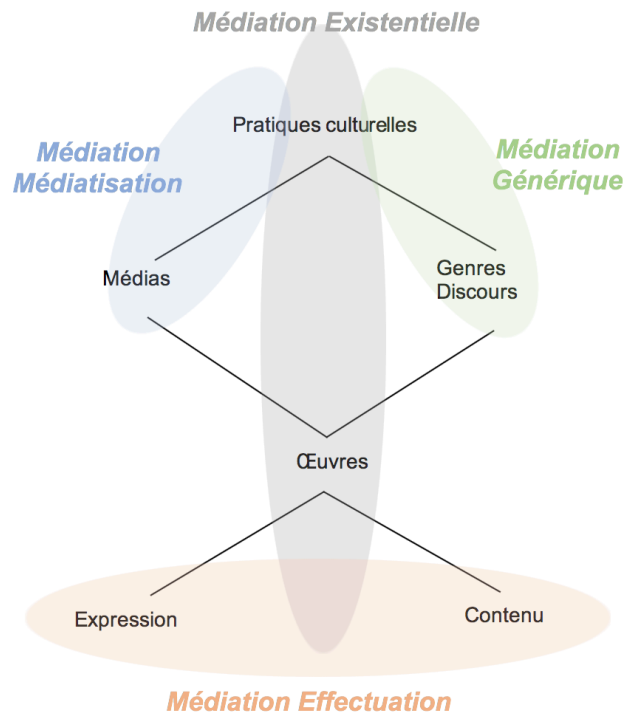


Figure 7. Les différents types de médiation œuvrant dans la sémiotique globale, à partir de Couégnas & Famy (2017), eux-mêmes inspirés de Badir (2009)

Deux fonctions de la médiation : Filtre et accès

L'identification des quatre types de médiations et leurs rapports permet de mettre au jour deux actions recouvertes par le concept de médiation. En effet, il est possible de distinguer deux fonctions de la médiation, à la fois structurantes et complémentaires : l'*accès* et le *filtre*. La médiation générique et la médiation médiatisation agissent comme *filtre* dans la construction du sens. Elles impliquent des contraintes – les contraintes sémantiques génériques et les contraintes médiatiques – qui sont autant de normes et de règles à respecter pour que le sens advienne. Ce respect des règles et son actualisation sont évidemment des procédures non-conscientes qui déterminent la pratique, en cela, on peut parler de structure.

À côté de ces médiations qui fonctionnent comme filtres, les deux autres fonctionnent comme *accès*. La médiation accès joue le rôle d'intermédiaire entre deux termes et conduit ainsi à rendre accessible le sens, l'une par l'opération dynamique consistant à établir une solidarité entre un fonctif d'expression et un fonctif de contenu (médiation effectuation), l'autre par l'instauration d'êtres ayant leur propre consistance ontologique (médiation existentielle). La médiation est une condition *sine qua non* à l'accès au sens et à l'instauration. D'après l'aphorisme de Bruno Latour, qu'il est possible de réinvestir ici : « Pas de médiation, pas d'accès. »²²³, car il en est ainsi pour tous les modes d'existence latouriens mais aussi pour toutes les sémiotiques, l'accès au sens ne se fait que par la médiation.

Pour résumer, la médiation médiatisation et la médiation générique, par leurs normes structurantes et leurs principes de fonctionnement, participent de la *fonction filtre*, tandis que

²²³ LATOUR Bruno, *Enquête sur les modes d'existence : une anthropologie des modernes*, Paris, La Découverte, 2012, page 88.

la médiation effectuée et la médiation existentielle, qui permettent la sémiologie et l'instauration, participent de la *fonction accés*.

II.2.3. La question de la remédiation

II.2.3.1. Réflexion sur la définition de remédiation

La remédiation est souvent présentée comme la transformation d'une médiation. Selon Bolter et Grusin²²⁴, qui semblent détenir le monopole de la définition de cette notion, la remédiation est une médiation qui assume l'existence d'une tension dialectique entre deux médias : entre un média accueillant et un média accueilli, dans une sorte d'interpénétration de médias, qui implique soit une complémentarité, soit des emprunts de formats et/ou de principe, etc. Conçue ainsi, la remédiation est alors proche voire synonyme de l'intermédialité. Elle ne se définit que dans sa dimension médiatique et laisse entendre qu'il n'y aurait pas de remédiation sans médiatisation. Dans cette conception, la « médiation transformée » l'est nécessairement par le biais d'une médiation médiatisation (cf. typologie des médiations dans la partie précédente).

On trouve ailleurs un autre aspect de la définition de la remédiation, d'autant plus intéressant qu'il permet de sortir de la tyrannie de la médiatisation, de l'*hypermediacy*, il s'agit de son aspect de résolution. Une remédiation, c'est une réparation dans le processus de médiation. Jean Davallon, en 2003, à la suite de Leturcq en 1999, notait déjà que toutes les définitions de la médiation partageaient un arrière-fond commun de décalage, de conflit, de rupture qui impliquaient une conciliation, une réparation. Pour qu'il y ait remédiation, il faut qu'il y ait désagrément, qu'une des parties soit lésée. La rupture peut être de trois ordres :

- *Cognitif* : il y a incompréhension entre les deux termes, à cause d'un déséquilibre des connaissances ou de la nature des raisonnements respectifs.
- *Affectif* : l'un des pôles éprouve des sentiments dysphoriques (peur, souffrance, solitude, insatisfaction, etc.)
- *Axiologique* : les deux termes ou parties ne partagent pas le même système de valeur, voire ont des systèmes de valeurs divergents.

Or, d'après cette définition, la remédiation est inhérente en situation de vulgarisation, on peut dire que la vulgarisation est nécessairement une remédiation ou un parcours de remédiation car, par définition, se manifeste dans un cadre de discontinuités :

- Risque d'incompréhension : les instances ne possèdent pas la même encyclopédie, ne font pas partie de la même communauté discursive, ne possèdent pas les mêmes modes de pensée et la même formation discursive, etc.
- Contenus affectifs ou à charge passionnelle : dans le cas des savoirs scientifiques appliqués à la santé, une maladie chronique de surcroît, les discours à charge affective, imaginaire ou passionnelle font légion – d'autant plus quand cette maladie est l'épilepsie avec toutes les représentations fantasmatiques qui lui sont associées.

²²⁴ BOLTER Jay et GRUSIN Richard, *Remediation Understanding New Media*, 2000.

Dans le cadre de la situation de la vulgarisation faite au patient, la médiation du savoir devient à cet égard *remédiation* quand elle vient résoudre une de ces ruptures, puisqu'elle modifie le rapport du sujet aux savoirs sur sa maladie, transforme tout simplement son rapport à la maladie. Dans une tentative d'illustration, deux exemples peuvent être pointés : un exemple de remédiation amédiale ou amédiatique (où le seul média est la langue) et un exemple de remédiation médiatique (qui passe par le média, où il y a effectivement médiatisation).

- La consultation médecin/patient : Le discours du médecin permet la remédiation des savoirs scientifiques. Dans le cadre des discours émis par le spécialiste épiléptologue lors d'une consultation médicale, une série de marqueurs linguistiques et de stratégies de reformulation qui caractérisent cette remédiation est identifiée²²⁵ : présence d'analogies, de métaphores, de « pincettes linguistiques » qui permettent de remettre sur le même niveau (linguistique) le médecin et le patient et tenir lieu de traduction intralinguale (d'après l'expression de Daniel Jacobi).
- La pratique des forums médicaux : L'activité discursive de l'utilisateur-patient sur les forums constitue dans une certaine mesure une pratique de remédiation du discours scientifique et médical. Quand l'utilisateur-patient *médiatise* le discours sur l'épilepsie qu'il a reçu sur *Doctissimo* par exemple, il en effectue une remédiation : par ce biais, il s'approprie les contenus (écrire sa maladie pour la comprendre) et exprime ses sentiments et impressions (se plaindre pour compenser la souffrance, se rassurer pour pallier la peur, créer des communautés de patients pour contrer la solitude et reconquérir une identité, etc.). La médiatisation du savoir par le sujet patient catalyse l'*instauration* de passions et de valeurs : les médias de l'internet (réseaux sociaux, forums, blogs, etc.) autorisent une diffusion large et immédiate, et permettent l'interaction depuis la création du web 2.0. (par le truchement de commentaires réponses aux publications par d'autres usagers et grâce aux différents dispositifs d'évaluation et de jugement (*like*, vues, notes)²²⁶ ouvrant toute une dialectique des passions et des axiologies). Cette pratique de remédiation est extrêmement intéressante car elle reconfigure la situation de transmission des savoirs : par exemple, si un médecin répond directement sur un forum médical, il perd son autorité car l'univers de référence est redessiné dans l'espace du média.

Ainsi conçue, la remédiation est une transformation de la médiation dans un but de résolution. Même si cette « intention » de la remédiation est louable, il reste à déterminer les mécanismes sémiotiques par lesquels cette transformation-résolution prend forme.

II.2.3.2. Remédiation et praxis énonciative

En sémiotique, la question de la remédiation est souvent rapprochée de la notion de *praxis énonciative*. La parenté entre *médiation* et *énonciation* ayant été établie, en toute logique, toute re-médiation constitue une ré-énonciation.

²²⁵ Ces mécanismes sont identifiés et développés en III.2.3. « *La consultation médicale : interaction et remédiation discursive* ».

²²⁶ BERTIN Erik, « L'opinion publique numérique : formes de la désignation », in : BADIR Sémir et PROVENZANO François, *Pratiques émergentes et pensée du médium*, Academia-L'Harmattan, Louvain-La-Neuve, 2017 (Extensions sémiotiques), pp. 229-248.

« La remédiation est d'abord une re-médiation, c'est-à-dire l'énonciation sert à nouveau d'élément médiateur entre la langue (GREIMAS ; COURTES, 1979) et le discours ou, mieux, entre la praxis énonciative et la sémiotique-objet produite au terme d'une (re)prise »²²⁷

Marion Colas-Blaise dévoile ce pont analogique entre l'énonciation et la praxis énonciative d'une part et le discours et la sémiotique-objet due à la réénonciation d'autre part, étant entendu que toute énonciation particulière constitue une des occurrences de la *praxis énonciative*. La praxis énonciative est définie chez Greimas et Fontanille comme un va-et-vient entre le niveau sémio-narratif et le niveau du discours permettant de construire une sorte de mémoire des usages à laquelle se référer :

« Le discours social se constitue non seulement par convocation des universaux, mais aussi par une sorte de retour du discours sur lui-même, qui produit des configurations toutes faites, stéréotypées, et les stéréotypes ainsi obtenus sont renvoyés au niveau sémio-narratif pour y figurer comme primitifs, tout aussi organisés et systématiques sur les universaux. La praxis énonciative est cet aller-retour qui, entre le niveau discursif et les autres niveaux, permet de constituer sémiotiquement des cultures »²²⁸

Ainsi, la praxis énonciative est une instance de médiation *vaste, diffuse, impersonnelle, plastique*²²⁹, permettant la discursivisation au sein d'une culture donnée. Elle sélectionne des éléments, en vue de la manifestation, qu'elle a elle-même mis en concurrence (les *primitifs*). La praxis énonciative récupère des formes schématisées par l'usage, les détourne pour leur donner de nouvelles significations : « elle en présente d'autres avec tout l'éclat de l'innovation, les assume comme irréductiblement singulières, ou les propose pour un usage plus largement répandu »²³⁰.

En anthropologie, Sartre et Lévi-Strauss qui se confrontent conceptuellement sur cette notion s'accordent à dire qu'on a affaire à plus qu'une simple action, qu'il s'agit plutôt d'un « processus par lequel l'action se projette en avant des conditions au sein desquelles elle apparaît toujours »²³¹. La praxis est la compréhension synthétique d'une situation qui désigne une certaine façon de comprendre, une certaine conscience de la situation et d'elle-même. En sémiotique, la praxis énonciative possède aussi cette importante propriété de *réflexivité*, qui installe dans le discours un foyer de référence interne, à partir duquel d'autres foyers pourront se déployer grâce à une autre propriété, celle de la *récurtivité*²³². Fontanille définit la praxis énonciative comme « l'ensemble des actes par lesquels des discours sont convoqués, sélectionnés, manipulés et inventés par chaque énonciation particulière (1999) du point de

²²⁷ COLAS-BLAISE Marion, « Remédiation et réénonciation : opérations et régimes de sens », *INTERIN* 23 (1), 06.2018, page 66.

²²⁸ GREIMAS Algirdas Julien et FONTANILLE Jacques, *Sémiotique des passions : Des états de choses aux états d'âme*, Paris, Seuil, 1991, page 88.

²²⁹ Des épithètes qui lui sont souvent attribuées, Jacques Fontanille en fait la justification dans : FONTANILLE Jacques, « Remédiation et praxis énonciative », *INTERIN* 23 (1), 2018.

²³⁰ D'après le paragraphe sur la praxis énonciative dans : FONTANILLE Jacques, *Sémiotique du discours*, Limoges, PuLim, 1998, page 271 et suivantes.

²³¹ GUENANCIA Pierre, « Des fourmis et des hommes : le débat Sartre / Lévi-Strauss », in : *Lévi-Strauss et ses contemporains*, PUF, 2012, page 38.

²³² La réflexivité, la récurtivité, l'accessibilité et la plasticité sont les propriétés de la praxis énonciative décrites dans : FONTANILLE Jacques, « Remédiation et praxis énonciative », *INTERIN* 23 (1), 2018.

vue de la collectivité qui assume et intègre ces productions individuelles (2018) ». Le point de bascule entre une médiation énonciative et une praxis énonciative tient à la nature du plan d'immanence concerné, la première relève du plan du texte alors que la seconde relève de la pratique. On ne saurait constituer une énonciation collective, diffuse, impersonnelle au niveau des manifestations textuelles, la remédiation s'inscrit *de facto* dans le plan d'immanence de la pratique :

« Nous devons donc changer de plan d'immanence. Nous ne pouvons pas fonder une énonciation collective, polyphonique et évolutive sur le plan d'immanence de la textualité : elle est nécessairement d'ordre processuel et pratique, et c'est la raison pour laquelle Greimas avait choisi de la dénommer **praxis énonciative** »²³³

Jacques Fontanille pose la *remédiation* comme la condition *sine qua non* de toute énonciation pratique, « elle est la condition d'existence d'une praxis énonciative qui constitue sémiotiquement les cultures ». La remédiation est ainsi comprise comme une médiation qui se joue au niveau de la pratique, à partir de « primitifs », les sédiments d'usages passés, que la praxis énonciative a virtualisés.

II.2.3.3. Remédiation et opérations

Comme on l'a vu, Marion Colas-Blaise place elle-aussi la remédiation dans une étroite relation avec la praxis énonciative, et considère qu'une remédiation est une réénonciation et, partant, un réinvestissement des usages mémorisés dans la praxis. A partir de ces considérations, une de ses hypothèses nous intéresse tout particulièrement, car elle converge avec ce qui a été proposé en II.2.1.2. (« *Communication et transmission des savoirs en tension* ») :

« Notre hypothèse est en effet que, quelles que soient les opérations impliquées, la remédiation est productrice de sens, d'un « supplément » de sens, à travers l'interaction ou la concurrence entre la sémiotique-objet de départ et la sémiotique-objet cible remédiée »²³⁴

Cette hypothèse est la même qui a guidé notre présentation de la transmission des savoirs scientifiques comme transformation qui n'est pas « à perte » mais qui crée du sens. Ici Colas-Blaise souligne le pouvoir de resémiotisation de la remédiation, qui n'est rien d'autre qu'une sémiose œuvrant au niveau de la pratique discursive à partir de la praxis énonciative. La rencontre avec les considérations proches des sciences de l'information et de la communication évoquées plus haut ne s'arrête pas là, car Colas-Blaise propose elle-aussi une suite d'opérations prenant en charge la remédiation, d'un point de vue sémiotique cette fois :

« Les remédiations, c'est-à-dire les conversions d'une sémiotique-objet dans une autre sémiotique-objet, s'opèrent à travers au moins cinq opérations, qui peuvent être ordonnées, des opérations les plus englobantes aux opérations les plus englobées : celles de la recontextualisation, de la remédiatisation, du reformatage, de la remédialisation et du retexturage »²³⁵

²³³ FONTANILLE Jacques, *op. cit.*, 2018.

²³⁴ COLAS-BLAISE Marion, « Remédiation et réénonciation : opérations et régimes de sens », *INTERIN* 23 (1), 06.2018, pp. 67.

²³⁵ COLAS-BLAISE Marion, *op. cit.*, 2018, page 68.

Ces différentes opérations ont le mérite de mettre en évidence les niveaux de pertinence expressive où se joue la transformation (l'environnement, le média, le format, le médium, la texture), et d'en indiquer le mode de fonctionnement. Elle complète ainsi considérablement l'opérativité de la liste d'opérations proposée par Jacobi (choix, transformation, modification, restructuration, reformulation), qui ne se superpose cependant pas avec elle. Colas-Blaise identifie des opérations de *remédiation de sémiotiques-objets* au niveau de l'expression quand Jacobi met en avant les *démarches* sémantiques du vulgarisateur. Les premières peuvent cependant éclairer localement le fonctionnement de la médiation mettant en acte les démarches contenues dans les dernières.

Ces différentes opérations participent d'un même dispositif à la fois hétérogène (niveaux et sémiotiques-objets hétérogènes) et structurel (le dispositif en paliers comme structure ouverte pour le parcours de la remédiation). Elles sont agencées en niveaux structurant des englobements successifs, chaque niveau présupposant le précédent et engendrant sur lui un certain déterminisme, comme pour les plans d'immanence fontanilliens.

Conclusions sur la remédiation

Nous retiendrons que les remédiations sont des réénonciations de médiations premières sédimentées dans la praxis énonciative – une remédiation est une médiation de médiation. Une remédiation ne se réduit pas à une médiatisation mais incarne une réelle sémiose, une « resémiotisation ».

La remédiation intervient comme une *résolution* de quelque chose. En s'effectuant, elle pallie les discontinuités apportées par des ruptures (cognitives, affectives, axiologiques, etc.) au sein d'un contexte de décalage ou d'une situation conflictuelle entre deux parties. Elle joue en cela son plein rôle étymologique de tiers médiateur.

Elle agit grâce au concours de plusieurs opérations, au niveau du plan de l'expression surtout (remédiatisation, reformatage, remédialisation, retexturage), avec les opérations identifiées précisément par Colas-Blaise. Le plan du contenu, solidaire de l'expression, s'en trouve évidemment modifié (principe de commutation) mais conserve un ensemble robuste et stabilisé qui se maintient au travers des médiations successives. La remédiation agit également sur lui par le biais de certaines opérations identifiées par Jacobi (choisir, modifier, transformer, restructurer signifient qu'il y a : sélection de contenu, déplacement de focale, nouvelle structure du raisonnement, transformation par généralisation et changement de positionnement de l'énonciateur) qui sont sources de valeurs ajoutées, de sens en sus, le plus souvent vecteurs d'imaginaire.

À titre d'exemple, le neuroscientifique qui met la science en discours ou l'épileptologue qui rédige son diagnostic font une **médiation**, ils « mettent en discours » des structures sémio-narratives (discursivisation). Le vulgarisateur (le professionnel de communication, le scientifique lui-même, le médecin) qui s'adresse à un public profane non-initié aux discours spécialisés, pour pallier la dissonance encyclopédique et cognitive qui caractérise la situation de communication, va produire une **remédiation**, une médiation des médiations faites par les spécialistes par le truchement des différentes opérations précisées *supra*.

II.2.4. Chemin de médiations instauratrices

Nous avons posé dans le premier chapitre²³⁶ la transmission des savoirs scientifiques comme un parcours de médiations, méthodologiquement linéaire et transitif, allant de la sphère de la recherche scientifique jusqu'à une sphère profane, en passant par celle du médical et parallèlement à celle de la vulgarisation scientifique. Riche des nouvelles perspectives offertes par l'*anthroposémiotique*, nous nous intéressons aux médiations et remédiations comme opérations dynamiques *effectuant* la fonction sémiotique (association d'un contenu et d'une expression), capables d'*instauration* au fil du parcours saisi.

Notre hypothèse est que chaque sphère répond d'une logique particulière en termes de médiation ou remédiation, et que le parcours proposé est jalonné de médiations-sémioses, prenant acte à l'intérieur d'une pluralité de niveaux de pertinence : le signe, l'œuvre, le flux et l'existence. Avant de pouvoir identifier ces différentes sémioses et logiques de médiation, un détour pour présenter les figures de la médiation de Bordron est nécessaire.

II.2.4.1. Les figures de la médiation chez Bordron

La notion d'effectuation, présentée dans le premier chapitre et réinvestie dans celui-ci provient, telle qu'elle est définie, de l'article « Analogie, modèle, simulacre : trois figures de la médiation »²³⁷ de Jean-François Bordron. Rappelons qu'il définit la médiation entre l'instance énonçante et l'énoncé comme une effectuation, c'est-à-dire une actualisation dynamique et singulière de virtualités générales contenues dans la langue. Pour passer de l'instance énonçante à l'énoncé, il faut en passer par l'effectuation qui constitue un espace de médiation. Jean-François Bordron distingue trois figures différentes qui peuvent intervenir dans cet espace de médiation : l'analogie, le modèle et le simulacre.

L'analogie

L'analogie est la figure de la médiation qui se caractérise par sa valeur unificatrice :

« *il s'agit d'une règle générale d'unification de la diversité par l'établissement de rapports entre ses éléments* ».

En effet, l'analogie s'exerce toujours dans le cadre des fonctions d'unité (unité d'individuation, unité d'une collection d'individus, unité de rapport). « *Le point le plus remarquable est sans doute l'universalité de l'analogie puisqu'elle paraît susceptible de fournir une unité à des entités extrêmement diverses* »²³⁸. Chez Aristote, on retrouve des exemples d'analogie textuelle ou encore d'analogie chez les animaux ; de la même manière on trouvera chez Kant des exemples d'analogie de l'expérience. Ainsi, la figure de l'analogie peut opérer sur des mots, sur des êtres individuels ou sur des parties d'un tout, pour leur donner une unité. Un problème survient alors car on ne peut pas vraiment saisir le sens exact de l'analogie car ses contextes

²³⁶ En I.4.1.1 « *Parcours de médiations comme réponse à une question* ».

²³⁷ BORDRON Jean-François, « Analogie, modèle, simulacre : trois figures de la médiation », *Modèles Linguistiques* 24 (1), 2003, pp. 21-34.

²³⁸ BORDRON Jean-François, *op. cit.*, 2003, page 24.

d'exercice (la poétique, l'ontologie ou la biologie) semblent vraiment très hétéroclites. Il y a en fait plusieurs usages de l'analogie :

- L'analogie *simplificatrice* : il s'agit de l'analogie des êtres qui produit une unification (par exemple la forme d'une unité par une organisation commune à des espèces biologiques différentes : l'aile de l'oiseau et la nageoire du poisson). Le monde se trouve simplifié car l'analogie place la diversité sous l'aune de règles générales. Dans ce cas d'analogie, « *nous avons affaire à une genèse dont le principe de production consiste à transformer une diversité en une multiplicité* ». La multiplicité recouvre en fait l'idée d'une diversité organisée, qui montre de l'unité. Autrement dit, la diversité des êtres soumise à l'analogie devient une multiplicité, c'est-à-dire une diversité qui fait preuve d'organisation. Cette organisation s'explique par une règle de généralisation. La catégorie qui sous-tend cette analogie est la suivante : **Un / Multiple / Divers**. Avec l'analogie, on définit la « *multiplicité comme une diversité soumise à une unité* ».
- L'analogie *créatrice* : l'analogie créatrice est le lot de l'analogie textuelle ou dite analogie des noms qui, au contraire de la première, ne simplifie pas mais complique le domaine des mots. Pour ce type d'analogie par substitution, l'effet produit est une particularisation car il faut comprendre le sens de manière très singulière. Ainsi, « l'analogie des noms » transforme une généralité (celle des mots) en une particularité de l'usage. Ici, la catégorie convoquée est celle du **Général / Particulier / Singulier** puisque la particularité est définie comme une singularité soumise à une règle générale, à une généralité.

L'analogie remplit ainsi deux fonctions au mouvement contraire : l'analogie simplificatrice unifie par généralisation pendant que l'analogie créatrice multiplie par particularisation. C'est pourquoi, selon Bordron, « *L'analogie est de ce fait la figure de la médiation par excellence puisqu'elle permet de parcourir tout l'espace entre l'unité et la multiplicité* ».

Le modèle

Le modèle est une figure de la médiation qui se caractérise par sa propriété de représentation de l'individualité. Le modèle est le modèle de quelque chose, et ce quelque chose est une réalité individuelle, singulière. En ce sens, le modèle ne s'amalgame pas aux théories et aux systèmes qui, eux, s'intéressent uniquement aux vérités générales. Il s'agit d'une construction abstraite qui ne prétend pas à l'exhaustivité, au contraire le modèle est une médiation qui implique une simplification de la réalité individuelle représentée. Le concept de modèle connaît plusieurs définitions, mais dans chacune d'elles, celui-ci implique toujours un certain écart par rapport à ce qu'il représente, il n'est en rien un calque de la réalité singulière dont il est le modèle : « *Le modèle n'est donc en aucun cas une description fidèle* ». Il implique une certaine distance vis-à-vis de la chose dont il imite les principales caractéristiques, c'est pourquoi on peut considérer

« *l'activité modalisatrice comme une mimétique qui proposerait un être comme, intermédiaire entre l'être inatteignable de la chose individuelle et la généralité de la théorie* »²³⁹.

²³⁹ BORDRON Jean-François, *op. cit.*, 2003, page 30.

Cette dernière considération nous permet d'aller plus loin encore : le modèle est une figure de la médiation entre la *généralité* d'une théorie et la *particularité* d'une réalité singulière, et réciproquement : le modèle agit comme médiation aussi bien de la théorie à l'entité individuelle et de l'entité individuelle à la théorie. En tant que mimétique, le modèle « capture la réalité individuelle en la reproduisant » ou encore en « produisant des règles de simulation générale »²⁴⁰. Le modèle peut se construire à partir d'éléments empruntés à la chose représentée ou à un tout autre objet. La reproduction mimétique peut donc se faire à partir d'éléments variés, appartenant ou non à l'entité modélisée. Bordron, affirme de surcroît que la construction d'un modèle équivaut à la construction d'un plan de l'expression :

« *Le modèle construit ainsi une forme expressive à partir de laquelle une signification nécessairement générale (celle de la théorie) peut reconstruire le sens d'une individualité* »²⁴¹

C'est pour cette raison que le modèle incarne une effectuation : on retrouve dans l'énonciation la même élaboration d'un plan de l'expression intermédiaire pour « dire une pensée singulière dans le cadre général de la sémantique d'une langue ». La modélisation consiste donc en la création d'un plan de l'expression qui permet la corrélation à une singularité de contenu. Cette activité de modélisation produit des règles de simulation d'un contenu individuel qui aurait été inaccessible seul, sans la médiation introduite par le modèle.

Le simulacre

Le simulacre est la dernière figure de la médiation chez Bordron. Il s'agit d'un terme appartenant à l'origine à la théorie de la perception épicurienne, qui désigne une *idole* qui joue les intermédiaires entre le corps percevant et la chose perçue. Dans la théorie de l'effectuation, il travaille l'hétérogénéité dans un rapport de projection entre un intérieur et un extérieur. La catégorie associée à cette figure de médiation est donc la catégorie **interne/externe** :

« *chaque discours, en se réalisant, doit en effet tracer une limite le distinguant de ce qui n'est pas lui* »²⁴²

Le simulacre vient donc tracer des limites, entre les discours eux-mêmes (inter-discours) ou entre les discours et les « choses du monde » (hors-discours) entraînant avec lui toute la problématique de la référence et avec elle l'enjeu de la véridiction. Le simulacre est une entité qui ne se confond ni avec la chose perçue ni avec la représentation mentale de cette dernière. Cette figure de médiation établit un nouveau plan dépendant de la chose elle-même mais ne devant pas être confondu avec elle. Selon Bordron, le simulacre doit « *prendre la place de la légalité* » puisque définir ce qui est interne ou externe au discours « *revient à définir le propre de ce discours et donc répondre à une question de droit* »²⁴³. Le simulacre délimite, il borne, il produit un « effet de constitution » presque juridique du lieu du sens et du lieu du hors-sens. Sa fonction est de médier presque légalement la compréhension interne au discours et son explication externe.

²⁴⁰ FONTANILLE Jacques, « Introduction : modélisation et textualité », *Modèles Linguistiques* 24 (1), 2003.

²⁴¹ BORDRON Jean-François, *op. cit.*, 2003, page 31.

²⁴² BORDRON Jean-François, *op. cit.*, 2003, page 32.

²⁴³ BORDRON Jean-François, *op. cit.*, 2003, page 33.

Discussion

Pour résumer, la médiation, comme opération interne aux discours, rend possible certaines fonctions fondamentales du langage :

- L'*unification*, comme généralisation, qui permet la catégorisation, ou à l'inverse la différenciation analogique, productrice de créativité langagière (la médiation par l'analogie)
- La *particularisation*, autrement dit la possibilité de dire une singularité, un événement à partir de la structure générale langagière (la médiation par le modèle)
- La *véridiction* c'est-à-dire la possibilité d'énoncer dans le langage des énoncés ayant une certaine valeur de vérité en faisant le distinguo entre ce qui interne au discours et ce qui est externe (la médiation par le simulacre)

Néanmoins, quelques interrogations peuvent émerger à propos des définitions des figures de l'analogie et du modèle, qui présentent ce qui semblent être des incohérences de surface, provoquant des amalgames de traits définitoires. En effet, alors qu'il définit l'analogie créatrice ou dite analogie de noms, Bordron emploie la catégorie général/particulier qui est pourtant définitoire d'une autre figure de la médiation, le modèle. De la même façon, pour définir le modèle, il utilise le terme de singularisation, or il s'agit là d'une opération caractéristique de la figure de l'analogie recouverte par la catégorie unité/multiplicité, de sorte qu'il existe un certain flou conceptuel dans les définitions formelles des figures de la médiation. Pour poursuivre notre démonstration, nous nous en tiendrons à prendre la figure de l'analogie comme celle régissant la catégorie un/multiple, le modèle comme réunissant le général et le particulier, pendant que le simulacre s'occupe de la catégorie intérieur/extérieur.

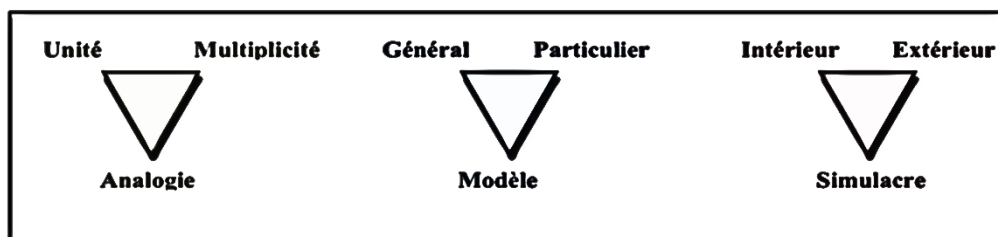


Figure 8. Proposition de schématisation des figures de la médiation, d'après les définitions de Jean-François Bordron (2003)

Il appert que la médiation sémiotique chez Bordron cautionne la capacité du langage à « être connecté au monde » par le biais de ces trois figures – analogie, modèle, simulacre – triade dans laquelle résonne en creux une autre, celle de Peirce, que Bordron ne cesse de se réapproprier dans ses travaux²⁴⁴ : indice (ressemblance), icône (représentation), symbole (règle).

²⁴⁴ Notamment dans : BORDRON Jean-François, *L'iconicité et ses images : études sémiotiques*, Paris, Presses universitaires de France, 2011 (Formes sémiotiques).

II.2.4.2. « Table intégratrice » : récapitulatif des médiations instauratrices

Le parcours des savoirs scientifiques est un processus sémiotique complexe car il fait appel à plusieurs niveaux de pertinence sémiotique. C'est une condition intrinsèque des pratiques discursives *cursives*, or la transmission des savoirs est typiquement une pratique cursive. Lors de ce parcours de médiations, deux types de sémoses doivent être distingués

- (1) Un mouvement interne à la sphère, une circulation intérieure, à la logique interne
- (2) Un mouvement externe, incarné par le passage d'une sphère à une autre, dans une logique centrifuge d'exportation (de la sphère de la recherche fondamentale à celle de la recherche clinique, de la sphère de la recherche clinique à la sphère médicale, de la sphère médicale à celle du patient).

Nous proposons de discriminer des logiques de sémoses différentes, qui relèvent chacune – et c'est là notre hypothèse – soit de l'analogie, soit du modèle, soit du simulacre, les trois figures de la médiation chez Bordron. Ces logiques de médiation viennent compléter l'examen des sémoses, à différents niveaux de pertinence, proposé par Couégnas et Fontanille en fonction de leur enjeu-effectuation et des conditions énonciatives pour que cette effectuation ait lieu²⁴⁵. Nous faisons le choix de présenter ces propositions sous la forme d'un tableau qui *intègre* tous les critères d'analyse, permettant de pointer les différentes médiations qui jalonnent le parcours, leur fonctionnement, et les instaurations qu'elles autorisent. Ce choix, bien loin d'être esthétique (ni confortable), et nous nous en excusons, est plutôt rhétorique : la situation de transmission de l'information savante qui nous intéresse joue les cobayes en tentant d'illustrer les considérations théoriques anthroposémiotiques présentées dans le premier chapitre, et montrer trivialement que « toutes les cases sont remplies ».

²⁴⁵ Nous vous renvoyons au tableau général proposé en chapitre I (Tableau 2.), en I.3.3. « *L'Anthroposémiotique et les nouveaux niveaux de pertinence* », page 59 de ce tome.

	Logique de sémiosphère	Enjeu-Effectuation	Conditions énonciatives
Sphère 1 (recherche scientifique fondamentale)	<p>Logique de sémiologie = Modèle</p> <p>La modélisation comme principe moteur de la recherche scientifique. La recherche fondamentale se fait par méthode expérimentale à partir de modèles dont on connaît parfaitement les paramètres et le fonctionnement. Si tel paramètre est modifié, il est possible de faire correspondre tel fonctionnement à la modification, etc.</p> <p>Exemple : pour tester la vitesse de propagation d'une décharge électrique en contexte de malformation juvénile de l'hippocampe, on va prendre un raton de telle race à tant de jours de vie exemple : raton P10 ».</p>	<p>Signe : Nomenclature (on nomme un nouveau référent).</p>	<p>Signe : Point de vue de la découverte scientifique en laboratoire. Fondement heuristique.</p>
		<p>Œuvre : Assemblage des preuves, de la démarche expérimentale, des résultats en vue de la constitution d'un article.</p>	<p>Œuvre : Genre de l'article scientifique (très normé, systématisé, etc.). Débrayage total. Une seule voix mais plusieurs auteurs.</p>
		<p>Flux : Jeu de la référence scientifique et diffusion de l'article (attention, ce niveau de pertinence peut présenter des problèmes d'intégrité à cause des facteurs d'impacts, par exemple).</p>	<p>Flux : Adaptation stratégique = Obligation d'un état de l'art actualisé en permanence. Autorégulation du flux.</p>
		<p>Existence : Fait exister le référent à la conscience de la communauté scientifique, instaure un nouvel objet ou un nouveau regard (méthode), instaure également l'éthos scientifique des acteurs-auteurs.</p>	<p>Existence : « Traductibilité des mobiles immuables » comme propriété du mode [REF] chez Latour, la science est une chaîne de traductions de signes + Ethos scientifique des auteurs, condition énonciative également, car assumption plus forte pour une équipe ou des chercheurs avec notoriété dans le domaine.</p>
Passage 1 → 2	<p>Mode de sémiologie = Analogie</p> <p>Dans le principe, ce qu'on fait à l'un on peut le faire à tous. Par analogie, ce qu'on fait avec un type de modèle (exemple : le raton), on peut le faire avec un autre modèle (exemple : l'humain).</p>	(hors corpus)	(hors corpus)
Sphère 2 (recherche appliquée, médicale)	<p>Mode de sémiologie = Modèle</p> <p>Modélisation comme principe moteur de la recherche scientifique. Mais ici le modèle n'est plus animal mais humain.</p>	(hors corpus)	(hors corpus)
Passage 2 → 3	<p>Mode de sémiologie = Analogie</p> <p>On passe du « multiple » au « un », avec la généralisation obtenue</p>	(hors corpus)	(hors corpus)

	avec le modèle dans la sphère 1, par analogie, on veut s'intéresser au cas particulier qui fait partie du « multiple ».		
Sphère 3 (médecine)	<p>Mode de sémiose = Simulacre.</p> <p>Le diagnostic incarne une action de catégorisation où le médecin fait correspondre les symptômes particuliers d'un patient (x, x, x,...) à des symptômes généraux qui correspondent eux-mêmes à une maladie. On est vraiment dans le cadre de la distinction intérieur/extérieur, on « range » à l'intérieur d'une maladie décrite par des symptômes particuliers énoncés. Exemple = « nez qui coule, céphalées, ganglions » → on fait coïncider ce syntagme de symptômes avec une catégorie. Trivialement, on regarde dans quelle case « ça rentre », quelle loi régit ce discours, et on le rapproche du rhume.</p>	<p>Signe : Identification et discrimination des symptômes, potentielles relations minimales entre ces symptômes.</p>	<p>Signe : Point de vue de l'acteur médecin. Interprétant encyclopédique.</p>
		<p>Œuvres : Établissement de relations complexes entre les symptômes, recherche d'une étiologie, totalisation du sens → établissement d'un diagnostic.</p>	<p>Œuvre : Interprétant encyclopédique de nouveau à un niveau plus complexe pour totaliser l'ensemble des sens recueillis.</p>
		<p>Flux : Régulation cursive du sens se fait dans l'acte de consultation.</p>	<p>Flux : A la fois oral (présentation du diagnostic au patient) et écrit (rédaction dans le dossier pour que le flux laisse une trace → mémoire régulatrice)</p>
		<p>Forme d'existence : Instauration de la maladie chez le patient (avant le diagnostic, la maladie existe-t-elle ?). Instauration du patient en tant que <i>patient</i>. Instauration du médecin en tant qu'expert.</p>	<p>Existence : Conditions tiennent à l'adhésion (foi, confiance) du patient envers les connaissances et les compétences du médecin. Légitimité acquise.</p>
Passage 3 → 4	<p>Mode de sémiose = Analogie</p> <p>L'explication au patient lors de la consultation passe nécessairement par le moteur de la métaphorisation (personnification des entités organiques, analogies dans les fonctionnements et les mécanismes, comparaisons, etc.) Tout passe par la métaphorisation. Exemple : « le système immunitaire c'est comme une armée qui défend ton corps, qui reconnaît les étrangers qui entrent dedans et qui va les stopper voir même les combattre. » Idem pour la presse de vulgarisation scientifique.</p>	<p>Signes : Identifications d'unités minimales de sens comme les symptômes pris un à un, les termes scientifiques à expliciter (termes-pivots), etc.</p>	<p>Signe : C'est l'actant médecin qui discrimine et identifie les entités / fonctionnements à vulgariser. C'est l'actant vulgarisateur (journaliste par exemple) pour la VS.</p>
		<p>Œuvres : Explication du médecin / article de VS. Procès de totalisation du sens, s'appuyer sur ce que le patient connaît déjà et apporter de nouveaux contenus.</p>	<p>Œuvre : Genre de l'explication, genre didactique.</p>
		<p>Flux : Presse VS → régulation cursive du sens se fait par sa diffusion, notamment médiatico-générique. Consultation → le discours d'explication lors de la consultation est standardisé (mêmes exemples, même ordre canonique : ce que l'on</p>	<p>Flux : Situation d'écoute active en consultation et de lecture intéressée dans le cas de la vulgarisation scientifique. La régulation du flux passe par l'attention et l'intérêt personnels de l'énonciataire patient.</p>

		<p>sait en sciences (statistiques, exemples, personnification), ce que le patient a, ce qu'on peut prédire, les possibilités, la prescription, les questions. Standards prêts mais avec latitude d'adaptation selon l'interlocuteur.</p>	
		<p>Existence : Instauration de nouveaux savoirs à la conscience du patient, potentiellement partageables avec son entourage.</p>	<p>Existence : Adhésion envers le médecin ou autre instance de vulgarisation + substrats cognitif et encyclopédique.</p>
		<p>Signes : Identification différentielle des signes (ce qui est différent de mon usage, de ma pratique habituelle). Exemple : conduire, faire tel emploi, m'occuper de telle tâche, avoir telle relation avec tel type de personne, etc.</p>	<p>Signes : Interprétant = historique personnel, habitus du patient.</p>
Sphère 4 (patients)	<p>Mode de sémiologie = Simulacre Une sorte de tri qui s'effectue entre ce qui interne à <i>mon</i> mode habituel vs externe : comment la maladie empiète sur le quotidien, c'est ce qui est signifiant. Ce qui <i>fait texte</i> ici c'est la différence (signe est différentiel). Exemple : « Je ne peux plus conduire parce que je risque de faire une crise à tout moment. Je ne peux pas aller en cours de travaux manuels car je risque de faire une crise à tout moment, etc. »</p>	<p>Œuvres : Procès de totalisation du sens palpable dans les articles de forum, dans les témoignages plus formels dans communautés de patients (bulletin FFRE), témoignages lors de colloques, manifestations grand public, et écrits autopathographiques</p>	<p>Œuvres : Embrayage ++. Omniprésence et Mise en scène du « je » dans les normes du genre témoignage, expérience de vie (cf. partie sur la pratique des forums + partie sur les autopathographies).</p>
		<p>Flux : Procès de régulation dans les forums, partage d'expérience et tri « moi, mon expérience » vs « les autres, les expériences générales/normales ».</p>	<p>Flux : conditions de « veille » et nécessité d'une certaine ubiquité (permise par le net : les forums, les blogs, et autres interfaces numériques + la participation à une ou plusieurs associations de patients).</p>
		<p>Existence : Instauration d'une communauté de patients / famille. Auto-proclamation de « l'épissolidarité » par ex. Instauration du patient et de son éthos : le patient pathos, le patient héros, le patient expert..</p>	<p>Existence : Embrayage collectif, une même intentionnalité portée par instance énonciative multiple et éclatée.</p>

À la lecture de ce tableau, une remarque peut saisir. Chaque médiation intersphère est régie par le mode sémiotique de l'analogie, il s'agit peut-être là d'une coïncidence, il apparaît que les trois « passages » sont régis par ce mode. Les trois moments de transmission trans-communautés ont pour logique de sémiotique l'analogie. Il y a peut-être une piste de réflexion à poursuivre ici. Ce n'est pas pour rien que Jean-François Bordron pose la figure de l'analogie comme la figure de médiation par excellence. C'est d'ailleurs assez logique que l'analogie endosse ce rôle de médiateur particulier puisqu'elle est la seule figure définie pour faire la médiation entre des entités de natures différentes, rappelons Bordron à ce propos :

« le point le plus remarquable est sans doute l'universalité de l'analogie puisqu'elle paraît susceptible de fournir une unité à des entités extrêmement diverses. »²⁴⁶

Dans chaque tableau, pour chaque sphère, des êtres s'instaurent, et ont chacun leur poids ontologique propre. Ce chemin de médiations qui suit le parcours de la transmission est un enchaînement de sémiotiques, incarnées par des médiations qui créent entre autres choses des savoirs scientifiques, des valeurs, et des représentations.

II.2.5. La question de la traduction

Cette promenade sur le chemin des médiations instauratrices a rappelé l'importance de la traduction à l'intérieur du parcours de transmission de l'information. Très vite, nous avons posé, à la suite de Daniel Jacobi, la vulgarisation comme une traduction de la langue spécialisée en langue « vulgaire » c'est-à-dire en langue vernaculaire. Peut-on réellement parler de traduction ? Si oui, comment opère-t-elle ?

II.2.5.1. « Un procès de traduction »²⁴⁷ ?

Les trois types de traduction

Dans les *Essais de linguistique générale*, Jakobson discrimine trois formes de traduction qu'il considère comme trois « manières d'interpréter un signe linguistique »²⁴⁸ : intralinguale, interlinguale, intersémiotique.

La *traduction intralinguale*, qui est aussi appelée « reformulation » ou « rewording » en anglais, consiste en l'interprétation d'un signe linguistique par le truchement d'un signe ou d'une combinaison de signes de la même langue.

« Pour un linguiste comme pour l'utilisateur ordinaire du langage, le sens d'un mot n'est rien d'autre que sa traduction par un autre signe qui peut lui être substitué, spécialement par un autre signe 'dans lequel il se trouve plus complètement développé' »²⁴⁹

²⁴⁶ BORDRON Jean-François, *op. cit.*, 2003, page 25.

²⁴⁷ Expression empruntée au sous-titre d'Yves Jeanneret dans *Écrire la science : formes et enjeux de la vulgarisation*, Paris, Presses Universitaires de France, 1994 (Science, histoire et société), page 30.

²⁴⁸ JAKOBSON Roman, *Essais de linguistique générale*, Éditions de Minuit, 1963

²⁴⁹ JAKOBSON Roman, *op. cit.*, 1963, page 79.

Cette traduction recourt donc à la synonymie lexicale ou phrastique (la paraphrase) mettant en relation d'équivalence les deux signes ou expressions. Cependant, sachant qu'il n'existe pas de synonymie absolue, l'équivalence ne peut être parfaitement accomplie.

La *traduction interlinguale* correspond à la traduction d'un signe linguistique d'une langue à l'autre et correspond à « la traduction proprement dite ». L'interprétation d'un signe linguistique se fait au moyen d'une autre langue. De la même façon, le signe d'une langue A et sa traduction dans une langue B ne se superposent pas de manière exacte au niveau du signifié. Chaque langue possède son propre découpage du monde et entretient avec lui un rapport particulier (lexique, système grammatical, etc.).

Enfin, la *traduction intersémiotique* qu'il nomme aussi « transmutation » autorise l'interprétation d'un signe linguistique par des systèmes de signes non linguistiques. Nous pensons ici au code Morse par exemple ou encore à une traduction visuelle d'un signe linguistique. Cette traduction intersémiotique est particulièrement à l'œuvre dans le traitement de l'information savante dans les magazines de vulgarisation scientifique, où schémas, diagrammes, sont particulièrement utilisés, mais aussi en science où les résultats des pratiques expérimentales sont traduits par l'imagerie scientifique, par « des images à problèmes »²⁵⁰.

Traduction interlinguale

Une dimension importante de la pratique discursive de la recherche scientifique a jusque-là été omise : la recherche s'effectue en anglais²⁵¹, ou plutôt précisément en « anglais scientifique », nouvelle langue véhiculaire allouée aux communautés scientifiques dans un contexte de mondialisation des sciences. Jusqu'au XVII^{ème} siècle, la langue des sciences était le latin. Puis les grandes langues nationales ont eu le monopole sur la production scientifique dans chaque pays. Le XX^{ème} siècle et les grandes guerres qui l'ont scandé réaménagent les rapports internationaux et sonnent alors l'ère de la mondialisation. Dans ce contexte, l'usage d'une seule langue pour conduire la recherche et espérer une large audience (internationale, mais toujours entre spécialistes) des discours scientifiques est nécessaire et opératoire. L'anglais scientifique est donc une variété particulière de l'anglais, qui ne se réduit pas au *Globish* (anglais simplifié tant au niveau de sa prononciation que de son orthographe parlé dans le monde entier)²⁵² ponctué de termes scientifiques, mais une variété néanmoins appauvrie en sa qualité de langue véhiculaire.

*« L'époque contemporaine redécouvre l'existence d'une véritable langue des scientifiques et des technocrates, l'anglo-américain simplifié, si bien que les exigences de traduction au sens strict du terme interfèrent de façon complexe avec le traitement des terminologies »*²⁵³.

Deux types de traduction doivent alors coopérer : la traduction dans sa dimension interlinguale donc pour reprendre la typologie de Jakobson qui reformule la langue spécialisée dans la

²⁵⁰ DONDERO Maria Giulia et FONTANILLE Jacques, *Des images à problèmes : le sens du visuel à l'épreuve de l'image scientifique*, Limoges, PULIM, 2012.

²⁵¹ HAMEL Rainer Enrique, « The Dominance of English in the International Scientific Periodical Literature and the Future of Language Use in Science », *AILA Review* 20, 2007, pp. 53-71.

²⁵² TROUILLON Jean-Louis, « Chapitre 3. Un anglais international, l'anglais scientifique », in: *Approches de l'anglais de spécialité*, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, 2014 (Études).

²⁵³ JEANNERET Yves, *op. cit.*, 1994, page 36.

langue commune, et la traduction interlinguale, de l'anglais scientifique au français par exemple.

En France, les rapports entre l'anglais scientifique et le « français scientifique » sont assez complexes. Si les chercheurs rédigent en anglais dans les revues, tout ce qui se réalise en amont (création du protocole, manipulations expérimentales, réflexions communes, dialogues informels entre les auteurs d'une même équipe, etc.) se fait en français. Un de nos informateurs sur le terrain nous confie à ce titre qu'il existe « différentes façons d'écrire » la science, en fonction de la langue maternelle du scripteur. Au cours de la production de l'article, même si la langue de rédaction est *l'anglais scientifique*, la façon de rédiger est culture-dépendante. Ainsi, d'après notre informateur qui a été confronté à cette situation, un anglophone anglais cherche à valoriser son travail et moins accentuer les aspects négatifs du protocole tandis qu'un anglophone natif français cherche davantage à montrer les imperfections de l'expérience ou des résultats, à modaliser, c'est-à-dire trivialement à « prendre des pincettes » sur l'objet de son discours. En décelant ces deux « mentalités » différentes chez deux scripteurs qui travaillent pourtant sur le même projet de publication en anglais scientifique, l'informateur pointe inconsciemment une illustration de l'hypothèse Sapir-Whorf, selon laquelle la langue informe une vision du monde particulière, un rapport au monde particulier, s'appliquant même à l'exercice de la science ici.

Traduction intralinguale comme procès de médiation

Cette conception de la traduction intralinguale correspond parfaitement à l'idée de Jacobi exposée plus haut selon laquelle « *la vulgarisation est la traduction de la langue savante en langue vulgaire (ou commune plus précisément)* »²⁵⁴.

D'après le Dictionnaire raisonné de Greimas et Courtès, la traduction est

« *l'activité cognitive qui opère le passage d'un énoncé donné en un autre énoncé considéré comme équivalent* »²⁵⁵

Ainsi, chaque remédiation opère bien par traduction : les opérations mentionnées supra participent toutes du procès de traduction des discours de langue source (langue de spécialité de telle discipline scientifique) en discours de langue cible (langue vernaculaire dite « vulgaire »). Les rapports entre remédiation (ou réénonciation) et traduction se complexifient. Est-ce que toute remédiation est une traduction ?

Marie-Françoise Mortureux²⁵⁶ place le procès de traduction (appelée *paraphrase* ou *traduction intralinguale*) au niveau du seul « traitement de la terminologie » : la traduction se fait par les opérations métalinguistiques de substitution (effacement des termes scientifiques) et d'expansion (redoublement) au niveau de termes-pivots. La réduction de la langue scientifique spécialisée à sa *terminologie* paraît lacunaire. Certes la langue de spécialité est caractérisée

²⁵⁴ JACOBI Daniel, « Sémiotique du discours de vulgarisation scientifique », *Semen. Revue de sémiolinguistique des textes et discours* (2), 01.02.1985, § 8.

²⁵⁵ GREIMAS Algirdas Julien et COURTÈS Joseph, *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1979 (Langue, linguistique, communication), pages 397-398.

²⁵⁶ Notamment dans : MORTUREUX Marie-Françoise, « La vulgarisation scientifique. Parole médiane ou dédoublée », in: JACOBI Daniel et SCHIELE Bernard (éds.), *Vulgariser la science : Le procès de l'ignorance*, Champ Vallon, Seyssel, 1988 (Collection Milieux), pp. 118-147.

Et dans : MORTUREUX Marie-Françoise (éd.), *La vulgarisation*, vol. 53, 1982 (Langues Française)

par l'élaboration d'un vocabulaire spécialisé distinct du vocabulaire ordinaire, du fait de ses propriétés de monosémie, de hiérarchie sémantique systématique qui règle le fonctionnement des cooccurrences, etc. Cependant, elle ne peut s'y réduire : sa phraséologie, ses tournures syntaxiques et sa structure argumentative même la définissent tout autant que sa terminologie.

Le procès de la traduction

Même si la métaphore de la médiation de la science comme *traduction* est pertinente pour certains aspects, notamment celui qui rappelle que la pensée est structurée par la langue dans laquelle elle se crée

« *La vulgarisation comme traduction, c'est la conscience que le cognitif est avant tout du linguistique, que notre connaissance est structurée comme un langage* »²⁵⁷

Elle possède ses limites et ne saurait être décrite comme une traduction à proprement parler. Jeanneret au lieu de faire de la traduction le procès de médiation, fait en réalité, si l'on s'autorise le jeu de mot, le *procès* de la traduction puisque, selon lui, entre le discours savant et le discours vulgarisé, il n'y a pas de réelle traduction. Le discours vulgarisé ne cherche pas à reproduire *in extenso* les énoncés primaires produits par la communauté discursive des scientifiques, mais vise plutôt « *à construire un discours sur le monde, discours informé par l'activité des savants mais d'une nature profondément différente* »²⁵⁸. L'objectif n'est donc pas celui d'une traduction fidèle comme on tente de le faire pour une traduction interlinguistique, mais plutôt une réénonciation qui accompagne la première. Pour preuve, « *il n'y a pas de passage d'un lexique à un autre, mais plutôt une coexistence, juxtaposition, tourniquet entre les termes scientifiques et les termes courants* »²⁵⁹.

Pour parler de *traduction*, il est nécessaire de se tourner vers la traduction telle qu'elle est conçue chez Jurij Lotman.

II.2.5.2. Sémiosphère et traduction

La *sémiosphère* de Jurij Lotman propose une conception singulière de la traduction qui semble particulièrement opératoire dans le cadre de la transmission de l'information savante comme pratique culturelle. La *sémiosphère* est définie comme un espace sémiotique, à la fois résultat et condition d'existence d'une culture donnée, constituée de différents langages²⁶⁰. Lotman construit son modèle de *sémiosphère* à partir d'une analogie avec la « biosphère » de Vernadsky²⁶¹, considérant ainsi, dans tout son travail, la culture comme un organisme biologique. La *sémiosphère* est ainsi définie comme un tout constitué de parties autonomes et fonctionnelles travaillant pour ce tout. Il s'agit là d'une première propriété que Lotman attribue à la culture par analogie : l'organicisme de la culture. La culture vit et travaille en tant que tout mais donne lieu à (instaure ?) des organes ou sujets individualisés et différenciés à l'intérieur (*sujet individualisé* ici ne se réduit pas à l'humain actorialisé). La culture se donne comme un

²⁵⁷ JEANNERET Yves, *op. cit.*, 1994 page 32.

²⁵⁸ JEANNERET Yves, *op. cit.*, 1994 page 38.

²⁵⁹ JEANNERET Yves, *op. cit.*, 1994, page 38.

²⁶⁰ LOTMAN Jurij, *op. cit.*, pages 10-11.

²⁶¹ VERNADSKY Vladimir I, *La Biosphère*, Paris, Éditions du Seuil, 2002 (Première édition en russe en 1926.)

tout, mais son intérieur produit des identités qui sont à leur tour autonomes. Ce « tout » de la culture correspond à la *condition* grâce à laquelle les autres individus culturels peuvent se manifester. Il n'y a pas de culture en dehors de ce système, de cette sémiosphère, déjà-là dans son ensemble, pleine de signes doués d'une mémoire, d'un passé, qui conditionnent toutes les manifestations individuelles. Il y a donc toujours un double niveau, celui du système holistique et celui des petits systèmes internes, autonomes, qui entrent dans une relation dialectique avec le tout. Le système culturel est donc un organisme biologique dans ses aspects constitutifs puisqu'il s'agit d'une entité organisée possédant des organes discrets par leurs fonctions.

La question de la *binarité* associée à l'*asymétrie* permet d'établir une distinction presque topologique à l'intérieur de la sémiosphère : un centre opposé à une périphérie. La sémiosphère est ainsi définie comme un espace dynamique et dialogique. Le centre correspond à la partie nucléaire de la sémiosphère qui crée sa propre grammaire (son auto-description) définissant l'identité de la sémiosphère et visant l'homogénéité. La périphérie au contraire possède une organisation structurelle moins définie mais possède plus de flexibilité, propriété qui lui permet de recevoir de l'information et de se développer dynamiquement, qui évite au centre de ne pas se scléroser. Réciproquement, l'auto-description est nécessaire et constitue une réaction vis-à-vis de la menace d'hétérogénéité à l'intérieur de la sémiosphère, à cause de laquelle le système pourrait perdre son identité et son unité. Il existe alors un *équilibre* constant entre le besoin d'auto-description structural, identitaire et déterminant les lois de fonctionnement à l'intérieur de la sémiosphère et le besoin d'ouverture, d'hétérogénéité et de différenciation des organes qui la composent.

Assez tôt dans son développement, Lotman introduit la notion de traduction et la présente comme fondamentale.

« La traduction est un mécanisme de conscience primaire. Le fait d'exprimer un concept dans une langue qui est différente de la sienne propre est une manière de parvenir à la compréhension de ce concept. Et puisque dans la plupart des cas les divers langages de la sémiosphère sont sémiotiquement asymétriques, c'est-à-dire qu'ils sont dépourvus de correspondance sémantique mutuelle, la totalité de la sémiosphère peut être considérée comme une génératrice d'information »²⁶²

Comme un organisme biologique, l'organisme culturel possède des *membranes traductives*. Dans la culture, il existe aussi des passages où l'on traite l'information. L'espace sémiotique présente la même organisation qu'une cellule, organisme biologique de base. La membrane, appelée *frontière* chez Lotman, a toujours une double fonction. Elle sépare et définit l'unité de l'organisme en tant qu'entité constituée, mais en même temps, la membrane est ce qui permet le passage d'informations. Elle n'est pas simplement un mécanisme d'isolement mais permet le passage à travers lequel on opère une traduction de l'information. La frontière est le lieu d'un constant mouvement d'informations coïncidant avec une opération de traduction. En synchronie, certaines couches sont intraduisibles car trop éloignées ou différentes de ce que

²⁶² LOTMAN Jurij, *op. cit.*, page 16.

la sémiosphère peut accueillir, même si elles ne sont pas traduisibles à un instant T, elles peuvent le devenir plus tard, en fonction de l'évolution de la sémiosphère.

La sémiosphère est définie par ces traductions et vit de ces relations sémiotiques. La sémiosphère peut être considérée comme isolée dans son immanence mais du point de vue heuristique, elle est toujours en relation, jamais isolée, de la même façon qu'une cellule est toujours en relation avec les autres. Et c'est en cela que les membranes traductives jouent un rôle fondamental : quand l'information passe à travers ces membranes, elle est modifiée. L'information ne passe jamais sans aucun changement. Cette relation que l'information a avec les autres informations est toujours une relation de traduction et dépend des logiques culturelles. Dans toutes les expériences de traduction, il y a des adaptations, c'est pourquoi un texte n'est jamais le même en passant d'une culture à une autre.

Les périodes de stabilité du système se donnent en alternance avec les périodes d'évolution. Dans la période de stabilisation, la culture devient plus organisée et répétitive. Elles renforcent ses identités et ses caractéristiques et deviennent plus rigides. Les phases d'évolution sont celles où une certaine partie de la sémiosphère devient plus importante que les autres, où il n'y a plus d'équilibre entre les forces : le centre prescripteur et régulateur est menacé par l'hétérogénéité. Il s'agit plus de tensions que de véritables conflits mais c'est par le truchement de cette dimension conflictuelle ou plutôt dialogique que la culture a l'occasion de faire passer l'information de se renouveler (comme les cellules biologiques). C'est seulement dans ce cas qu'il y a la vie. Quand la cellule n'arrive plus à faire passer l'information de l'intérieur vers l'extérieur et inversement, lorsque les membranes/frontières se ferment, elles meurent, et il en va de même pour la culture.

Un paradoxe s'établit autour de ce dialogisme : la culture vit seulement à travers le passage d'information qui est un passage de traduction, mais ce passage de traduction ne permet jamais le respect complet de l'information. La traduction n'est jamais fidèle et concède toujours une perte. Dans les traductions, quelque chose change toujours avec le mécanisme d'adaptation. Le système doit accepter de perdre quelque chose pour accueillir quelque chose de nouveau, c'est le principe de la négociation. Cela comporte une perte, certaines valeurs sont perdues, mais d'autres choses sont acquises, et c'est la seule manière pour la culture de rester vivante.

Prise comme des sémiosphères, la communauté scientifique et la communauté du patient/lecteur sont régies par des mécanismes particuliers et gouvernés par des valeurs différentes. La vulgarisation opère au niveau de la frontière entre ces deux sémiosphères, grâce au mécanisme de traduction, qui ne se définit ni comme intralingual ni comme interlingual, mais simplement comme le processus du passage d'une culture à l'autre, admettant des pertes et des gains, toujours sous la forme d'adaptations. La traduction fonctionne de manière holistique, on ne traduit ainsi jamais mot à mot. On traduit toujours des cultures dans leur complexité et non des mots isolés. On doit considérer la culture en tant que tout, en tant qu'entité totale. Cette conception s'oppose à la théorie de Mortureux selon laquelle la traduction des discours scientifiques s'effectue au niveau du traitement de la terminologie.

Comme la traduction fonctionne de façon holistique, c'est la micro-culture scientifique qu'il faut traduire et faire entrer dans la micro-culture du patient ou du lecteur. Comme d'autres traductions entre sémiosphères, la traduction de discours émanant de la sémiosphère scientifique montre des régions de non-traductibilité qui correspondent à des résistances, à une certaine imperméabilité de la frontière quant à certains aspects (lexicaux ? syntaxiques ? cognitifs ? axiologiques ? etc.). Mais quand elle a lieu, la traduction transforme et fait passer de l'information, source de dynamisme et de renouveau.

Cette conception de la traduction est proche de ce qu'on trouve chez Bruno Latour dans *l'Enquête sur les modes d'existence*²⁶³. Cette dernière est issue de la théorie de l'acteur-réseau dans le cadre de laquelle Latour et Callon l'avaient empruntée à Michel Serres²⁶⁴. Reprise dans *l'Enquête*, elle est synonyme de *substitution, délégation, passe*, bref toutes les opérations du métalangage latourien qui concernent la médiation :

« *EME généralise le principe de traduction qui avait une dignité éminente en théorie des réseaux, et lui donne les moyens de spécifier de combien de façons il est possible d'être soi par le truchement d'un autre* »²⁶⁵

Latour revendique même le principe de traduction en tant que transformation. C'est pourquoi il l'oppose à la *translation*, opération du mauvais-génie Double-Clic [DC] qui effectue un simple déplacement. Latour sort de la logique du simple transfert et donne à la traduction toute l'envergure dynamique qu'elle mérite et qui fait d'elle une médiation. Il présente même un réquisitoire à l'encontre de la translation plaidant ainsi en creux pour la traduction-transformation comme possibilité d'être de multiples façons :

« *Si, en l'absence de toute médiation, de tout saut, de tout hiatus, de toute passe, vous faites le seul et unique test de la vérité, alors tous, savants, ingénieurs, prêtres, marabouts, artistes, commerçants, cuisiniers, sans oublier les politiciens, les juges et les moralistes, vous devenez des manipulateurs et des tricheurs puisque vos mains sont salies par toutes les opérations que vous avez effectuées pour maintenir en état les réseaux qui donnent sens à vos pratiques* »²⁶⁶

Dans le cadre de l'empirisme radical et du pluralisme ontologique préconisés par Souriau, il convient de respecter les conditions d'abaliété ou ce que Latour appelle l'être-en-tant-qu'autre. Ainsi, l'étude porte sur les existences et leurs différents modes et non sur les essences et leurs seules substances :

« *Les autres par lesquels on doit passer pour devenir ou demeurer le même – ce qui suppose, on le verra plus tard, que l'on ne puisse simplement « rester le même » en quelque sorte « sans rien faire ». Pour demeurer, il convient de passer – en tout cas de « passer par » - ce qu'on appelle une traduction* »²⁶⁷

²⁶³ LATOUR Bruno, *Enquête sur les modes d'existence : une anthropologie des modernes*, Paris, La Découverte, 2012.

²⁶⁴ SERRES Michel, *Hermès III. La traduction*, Paris, Éditions de Minuit, 1968 (Collection « Critique »).

²⁶⁵ LATOUR Bruno, Plateforme AIME, *Enquête sur les modes d'existence*, Livre augmenté : [http://modesofexistence.org/inquiry/?lang=en#b\[chapter\]=#8&b\[subheading\]=#148&a=SET+VOC+LE ADER&c\[leading\]=VOC&c\[slave\]=TEXT&i\[id\]=#vocab-566&i\[column\]=VOC&s=0&q=traduction](http://modesofexistence.org/inquiry/?lang=en#b[chapter]=#8&b[subheading]=#148&a=SET+VOC+LE ADER&c[leading]=VOC&c[slave]=TEXT&i[id]=#vocab-566&i[column]=VOC&s=0&q=traduction)

²⁶⁶ LATOUR Bruno, *op. cit.*, 2012, page 103.

²⁶⁷ LATOUR Bruno, *op. cit.*, 2012, page 53, mise en exergue typographique par l'auteur.

Le mode de la référence [REF] qui subsume le domaine de la science est d'ailleurs, encore plus que les autres, déterminé par cette opération de traduction, condition *sine qua non* de son existence, ce qui prouve encore une fois l'affinité particulière qui existe entre la pratique de la science et les médiations/traductions/transmutations dont nous tentons de rendre compte.

II.2.5.3. Traduction : opération commune à [REF] et [VUL] ?

Généalogie et présentation de [REF]

Le mode de la référence, noté [REF]²⁶⁸, est un descendant du mode extensif souriau du « mode de la chose »²⁶⁹. La chose, chez Souriau, incarne un mode d'existence, différent du mode du phénomène (ancêtre de [REP] chez Latour), mais qui lui est souvent relié. La chose permet de décrire un mouvement qui transporte une entité à distance, une entité éloignée mais sans la perdre non plus. La chose a pour but, parallèlement à une série de transformations, de maintenir une certaine isotopie, une certaine continuité spatiale et temporelle. Selon Souriau, « *c'est l'identité de la chose à travers ses apparitions diverses qui la définit et la constitue* »²⁷⁰. En effet, ce qui systématise la chose, ce qui la définit, « *c'est de rester numériquement une à travers ses apparitions ou utilisations noétiques* ». On notera de plus que :

*« Il faut donc [à la chose] un tout autre truchement [autre que le rayonnement du phénomène] pour se maintenir semblable à elle-même malgré la succession des changements qu'elle doit subir pour se rendre d'un point à un autre »*²⁷¹

En outre, Souriau tient à bien préciser que la chose ne se constitue pas à partir d'un sujet et d'un objet. La pensée « réside dans » et se « constitue par » l'existence réique et vice versa, cependant

*« Prenons garde en effet qu'elle ne peut être conçue comme le résultat de l'action d'un être psychique, lui-même réiquement conçu, distinct de la chose assemblée, et qui soit sujet ou suppôt séparé de la pensée »*²⁷²

Souriau, en digne héritier de l'empirisme radical, sort donc pour ce mode de la dualité sujet/objet²⁷³. Ainsi, la chose ou dite aussi « existence réique » est un mode d'existence qui à

²⁶⁸ Cette notation est propre à Bruno Latour et est une illustration concrète de sa volonté de formalisation des modes d'existence, il précise ainsi en page 46 de son Enquête : « *(Dans toute cette enquête pour éviter l'invention de termes nouveaux, j'ai décidé de conserver les noms propres aux domaines traditionnels, le Droit, la Religion, la Science, etc. mais quand je souhaite leur donner un sens technique et affiné je me sers d'une abréviation de trois lettres)* »

²⁶⁹ SOURIAU Étienne, *Les différents modes d'existence [1943], [suivi de] Du mode d'existence de l'œuvre à faire*, Nouvelle édition, Paris, Presses universitaires de France, 2009 (Métaphysiques), page 120.

²⁷⁰ SOURIAU Étienne, *op. cit.*, 2009, page 120.

²⁷¹ D'après une lecture de Souriau par Latour, dans : LATOUR Bruno, *Sur un livre d'Etienne Souriau : Les Différents modes d'existence*, 2006.

²⁷² SOURIAU Étienne, *op. cit.*, 2009, page 127.

²⁷³ Cf. partie Chapitre I, partie I.2.1.1., « *Le projet latourien et l'importance de sa généalogie* », § « L'empirisme radical ». Remarque : Les deux types de modes d'existence mentionnés, appelés modes du phénomène et de la chose chez Souriau et respectivement les modes de la reproduction et de la référence chez Latour, sont traditionnellement amalgamés au nom du premier empirisme. Le plus souvent en effet, la dichotomie sujet vs objet structure l'idée qu'on a de la « science » et « l'objet du monde naturel » mais chez Souriau et Latour, la définition des modes d'existence permet de montrer

la fois s'extrait de l'erreur Moderne de la Nature bifurquée en un sujet et un objet fixé, et est un mode dominé par un double mouvement : un mouvement de transformations (une série de discontinuités) et un mouvement de maintien pour obtenir une certaine constance malgré les transformations. Et cette définition n'est pas sans rappeler celle de [REF], le mode de la référence chez Bruno Latour. Il s'agit du mode qui correspondrait le plus au domaine de la Science, même si Latour veut sortir de ces domaines aux frontières trop marquées. En effet [REF] est, dans sa définition latourienne, lui aussi déterminé par ce double-mouvement :

« Notons [REF] (pour Référence) l'établissement des chaînes définies par le hiatus entre deux formes de nature différente et dont la condition de félicité consiste en la découverte d'une constante qui se maintient à travers ces abîmes successifs dessinant une autre forme de trajectoire qui permet de rendre les lointains accessibles en tapissant le trajet par le mouvement à double sens des mobiles immuables »²⁷⁴

La « chaîne de référence » de Latour rend compte du passage (dans le sens de la *passé*) d'une forme qui se maintient grâce à la variété des formes qu'elle traverse et qui la font exister, nous en proposons la représentation suivante :

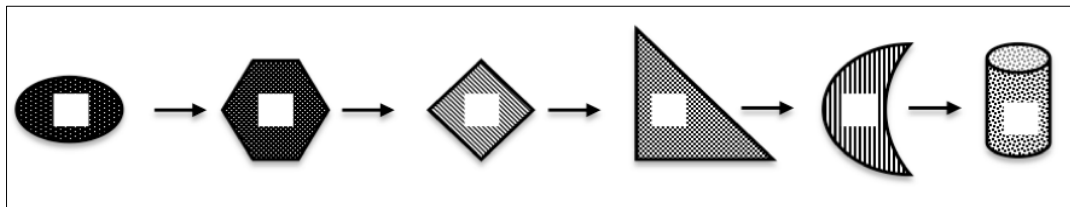


Figure 9. Proposition de schématisation pour le mode [REF], publiée aussi dans Couégnas & Famy (2017)²⁷⁵

Une illustration de [REF] : le cas de la recherche sur l'épilepsie²⁷⁶

« Du point de vue de [REF], il est possible de distinguer plusieurs maillons de la chaîne de référence associée à l'épilepsie. Ces chaînons correspondent à tous les filtres et accès qui nous permettent d'appréhender scientifiquement la maladie, toutes les étapes nécessaires pour la faire exister, pour l'instituer en tant qu'être scientifique. Ainsi, l'état de crise de l'individu atteint traduit par ses convulsions, ses crises toniques et/ou cloniques, ses divers symptômes cliniques correspondant à l'activité macroscopique est un premier signe constitutif de la chaîne

que le sujet et l'objet n'existent pas en tant que tels, antérieurement à la connaissance mais ne sont que des rôles instaurés par les modes d'existence eux-mêmes. Ainsi, le sujet connaissant et l'objet à connaître ou l'objet connu ne sont que des créations, des positions du mode d'existence en question. Il y a des phénomènes ou des êtres de la reproduction, et il y a des choses ou des êtres de la référence : dans cette conception nouvelle, les deux sortes ne se superposent désormais jamais plus.

²⁷⁴ LATOUR Bruno, *op. cit.*, 2012, page 101.

²⁷⁵ COUÉGNAS Nicolas et FAMY Aurore, « Médiations sémiotiques et formes d'existence : de la science aux forums médicaux », in: BADIR Sémir et PROVENZANO François (éds.), *Pratiques émergentes et pensée du médium*, Louvain-La-Neuve, Academia-L'Harmattan, 2017 (Extensions sémiotiques), page 211.

²⁷⁶ Ce paragraphe provient en totalité d'une partie d'article que nous avons rédigée dans : COUÉGNAS Nicolas et FAMY Aurore, *op. cit.* 2017, pages 211-212. Nous remercions encore une fois nos informateurs/enquêtés qui ont bien voulu répondre à toutes nos questions et nous ont expliqué chacun de ces « chaînons », qui représente une surspécialité de chaque chercheur de l'équipe, avec enthousiasme.

de référence. Un second peut être incarné par les modulations appelées « anomalies » visibles sur la courbe de l'électro-encéphalogramme traduisant l'activité à l'intérieur de l'organe. Cette activité peut aussi relever d'un troisième maillon correspondant aux variations du débit sanguin dans le cerveau, notables sur les images d'un f-ultrasound. Un autre élément saillant de la chaîne se manifeste par les modulations de la courbe donnée par le logiciel ordinateur lors d'une expérience d'électrophysiologie « field recording » représentant l'activité électrique synaptique à l'intérieur d'une population de neurones, ce chaînon traduisant ainsi l'activité d'un ensemble de cellules. Cette activité de plusieurs neurones peut aussi être mise en évidence par un dispositif d'imagerie calcique : en fonction de l'intensité lumineuse rejetée par les sondes, on appréhende l'intensité de l'activité électrique. Un autre signe de la chaîne de référence est l'activité d'un neurone, signe médiatisé par les modulations de la courbe donnée par le logiciel ordinateur lors d'une expérience d'électrophysiologie « patch-clamp » représentant l'activité électrique synaptique d'un neurone, mesurée au niveau de deux synapses (zones de contact entre neurones). Un autre encore se traduit par les variations de l'immuno-réactivité du récepteur à la somatostatine (neuropeptide inhibiteur qui agit dans le processus de régulation négative de l'embrassement hippocampique) internalisée dans un neurone sur les vues de microscopie confocale, ou encore, pour prendre un dernier exemple de chaînon, celui incarné par les variations sur les courbes du logiciel relié à la *qPCR* (PCR quantitative, PCR pour Polymerase Chain Reaction) mesurant la fluorescence et donc la présence d'ARNm (type *cfos*), étant entendu que plus il y a de fluorescence, plus il y a de concentration en ARN messager et donc plus il y a d'activité neuronale / électrique, prouvant donc un état épileptique.

Chaque acteur qui travaille sur un de ces points sait qu'il a affaire à un comportement épileptique. Chaque chaînon contribue à la connaissance sur l'épilepsie à son niveau, indépendamment des autres ou non, et plus on élargit la chaîne de référence, plus on connaît l'objet. Ici, chaque point, chaque chaînon, chaque « signe » est la traduction d'un comportement épileptique, et permet d'instaurer des êtres de connaissance par cette forme d'existence spécifique définitoire de [REF], en tant que mode d'accès à l'empirie.

Chaque nouvelle médiation renforce, clarifie, densifie l'accès scientifique à l'épilepsie, et ouvre sur une plus grande prédictivité. Il faut insister sur le fait que chacun des maillons précédemment décrits ne représente pas une suite d'instruments médiatisant l'accès scientifique au monde, mais sont en tant que tel le mode d'existence de la science. »

Mobiles immuables et traductibilité

L'expression oxymorique « mobiles immuables » rend bien compte de cette double dynamique antithétique qui anime la chaîne de référence : à la fois une forme s'inscrit dans une série de dissemblances, se transforme le long d'un parcours, d'où le caractère mobile, mais en même temps, quelque chose de cette forme se maintient, une constante apparaît, d'où l'immuabilité. Cette définition peut être rapprochée en sémiotique narrative de celle de *motif*. Le motif est, selon Greimas et Courtès²⁷⁷, la plus petite unité figurative transphrastique d'un conte susceptible d'être trouvée telle quelle dans les contes de la tradition populaire (le motif du départ, le motif du mariage, le motif de la naissance, le motif de la princesse en détresse, etc.).

²⁷⁷ GREIMAS Algirdas Julien et COURTÈS Joseph, *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1979 (Langue, linguistique, communication), entrée « motif », page 238.

Le motif est donc à la fois un bloc figé, mais qui se caractérise par un déplacement d'une unité à l'autre. Ce déplacement est permis par la cristallisation de la configuration qui peut ainsi traverser les contextes et les contes tout en restant reconnaissable.

Gille Deleuze²⁷⁸ affirme également cette dualité en précisant que le motif est au cœur de la tension dialectique entre une *invariance* et une *variation*. Son *invariance* tient au fait qu'on le reconnaisse, et qu'il arrive à être défini par un certain nombre de traits permanents. Mais cette première propriété autorise dans une certaine mesure la différence : il est susceptible d'être pris en charge par différents supports, dans différents contextes, et ce caractère polyphonique du motif amène la *variation*.

La mise en tension de la mobilité et de l'immutabilité ou encore de la variation et de l'invariance se résout dans la propriété de *traductibilité*. C'est la traduction du *motif* (Greimas, Courtès, Deleuze) ou du *chaînon* (Latour) dans une autre forme qui permet la persistance de son existence. La traductibilité est la propriété définitoire du mode d'existence de la référence [REF] régissant la pratique culturelle de la science contemporaine, mais aussi tout système sémiotique :

« *La traductibilité apparaît comme une des propriétés fondamentales des systèmes sémiotiques et comme le fondement même de la démarche sémantique : entre le jugement existentiel « il y a du sens » et la possibilité d'en dire quelque chose, s'intercale en effet la traduction ; « parler du sens », c'est à la fois traduire et produire de la signification* »²⁷⁹

Une proposition en [VUL] ?

On ne peut s'empêcher de voir ici la similitude qui s'établit entre le mode de la référence définissant la recherche scientifique et la pratique de vulgarisation telle qu'elle a été définie tout au long de ce chapitre. La vulgarisation, en tant que pratique s'inscrivant le long d'un parcours de médiations instauratrices et traduisant un discours scientifique spécialisé en discours en langue vernaculaire ne cesse, pour se faire, de réinvestir des formes robustes issues des discours primaires par de nombreuses reprises ou remédiations. Chaque réénonciation constitue une traduction intralinguale, et l'ensemble des remédiations constitue une chaîne de référence qui permet de construire un type de savoir.

Pour reprendre la notation de Latour, si l'on devait considérer le mode d'existence de la vulgarisation, qu'on noterait [VUL], il ne consisterait qu'en un simple avatar de [REF] traduisant une forme dans une autre forme tout en conservant une configuration précise qui, dans son devenir, se meut en *constante* : l'information scientifique, au fil de ses prises et reprises, instaure des connaissances « scientifiques ».

C'est finalement le même mode d'existence qui régit la science et sa vulgarisation, il est donc possible de faire l'économie du mode [VUL] étant entendu qu'il correspond à un [REF] « édulcoré » par la mise en circulation externe et ouverte des discours qu'il instaure. Cette hypothèse rejoint en un certain point l'idée de Jacobi selon laquelle la *communication scientifique* est constituée de la somme de la pratique discursive interne à la communauté

²⁷⁸ DELEUZE Gilles, *Foucault*, Paris, Éditions de Minuit, 1986 (Collection « Critique »), chapitre « Un nouveau cartographe ».

²⁷⁹ GREIMAS Algirdas Julien et COURTÈS Joseph, *op.cit.*, 1979, entrée « traduction », page 398.

scientifique et de la pratique de vulgarisation scientifique, puisque nous posons ici que ces deux pratiques culturelles sont gouvernées par le même mode d'existence. Une certaine cohérence habite alors la transmission des savoirs scientifiques définie comme un processus sémiotique.

Problème / limite

Ces conceptions autorisent à penser une communauté scientifique unie et homogène qui produirait des discours primaires qui le seraient tout autant, tout disposés à être « traduits » et inscrits dans un processus de diffusion exercé par la vulgarisation. Le problème qui se pose relève de la complexité profonde qui caractérise la production des discours scientifiques : elle provient d'un ensemble d'institutions scientifiques identifiées mais plurielles, avec des formes de communication particulières certes mais variées, des pratiques expérimentales plus ou moins différentes, le tout traversé par des stratégies répondant de la problématique de la reconnaissance et de la légitimation qui viennent compliquer davantage la situation. Dans ce contexte, la production de la vulgarisation scientifique est encore plus malaisée à définir. Il convient désormais de travailler sur les discours émis par chaque sémiosphère et leurs « passages de frontières ».

Chapitre III. Discours d'autorité : médiations de l'information par les instances légitimes

Les discours qui font l'objet de ce chapitre émanent de communautés discursives « institutionnalisées » : la communauté de la recherche scientifique et la communauté médicale. À ce titre, le corpus est divisé en plusieurs sous-corpus qui témoignent ainsi de l'hétérogénéité des instances d'énonciation et de la nature des discours considérés. Un choix méthodologique explique le regroupement de ces deux communautés discursives : elles constituent, chacune dans leur spécialité, des communautés légitimes dans la production de discours. Ainsi, très simplement, les acteurs de la recherche neuroscientifique font autorité dans la production de discours scientifiques sur l'excitabilité neuronale et les médecins épiléptologues font autorité dans la production de discours scientifiques et médicaux sur l'épilepsie. Bien sûr, les discours qui émanent de ces deux sphères possèdent leur propre logique, sont contraints par des normes qui leur sont propres, et instaurent des énonciateurs particuliers. Le seul point commun qui autorise le regroupement de ces deux « sémiosphères » dans le même chapitre tient donc à la position socioculturelle qu'ils partagent : celle de la légitimité. L'objectif de ce chapitre est de définir les logiques internes à la production des discours dans chacune de ces communautés et les remédiations qui y ont cours, traversant les frontières des sémiosphères, dans le cadre de la transmission des savoirs scientifiques.

Le lecteur ne s'étonnera donc pas de l'orientation générale prise par les analyses qui permettent de mettre au jour des fonctions, des fonctionnalités, d'opération utilitaires, etc. : l'approche, en plus d'être anthroposémiotique, se présente comme *sémio-pragmatique*. Nous empruntons le terme à Jean-Jacques Boutaud²⁸⁰ notamment, qui définit la démarche sémiopragmatique comme celle s'intéressant aux modes d'élaboration et aux principes structurants du sens en acte, dans la trajectoire pragmatique de la communication :

« Une orientation de recherche préoccupées par les conditions d'émergence de la signification dans la construction sociale de l'échange. Car il s'agit bien d'une construction »²⁸¹

Comme nous l'avons présenté dans le premier chapitre, notre sujet d'étude est sémiotique (les médiations), mais le cadre qui l'accueille répond d'une problématique ancrée dans les Sciences de l'Information et de la Communication (la transmission de l'information). Une approche sémiopragmatique, définie schématiquement comme une démarche sémiotique en étroite relation aux SIC, s'est donc imposée naturellement à nous, car elle permet d'appréhender, avec un grain d'analyse assez fin, des mécanismes sémiotiques et discursifs œuvrant, le plus souvent de manière non consciente et non réflexive, dans le processus de production de l'information savante et de sa transmission. S'intéresser au fonctionnement des mécanismes discursifs et aux effets de sens qu'ils produisent au moment de la communication obligent à prendre en compte « les conditions d'émergence de la signification dans la construction sociale » du fait discursif. Dans le fort intérêt qu'il porte aux conditions réelles de

²⁸⁰ BOUTAUD Jean-Jacques, *Sémiotique et communication : du signe au sens*, Paris, Harmattan, 1998 (Collection Champs visuels).

²⁸¹ BOUTAUD Jean-Jacques, *op. cit.*, 1998, page 13.

l'échange social, Boutaud se montre presque « anthroposémioticien » dans le sens où il étudie nécessairement la production dynamique du sens en acte. La sémio-pragmatique a ceci de particulier par rapport à la sémiotique générale qu'elle possède une dimension appliquée ou applicative qui l'intègre dans un échange communicationnel donné. L'anthroposémioticien, lui, s'intéressera davantage à la pratique ou au mode d'existence associé à cette pratique, et non à l'échange proprement-dit, mais sera sensible, de la même façon, aux conditions d'émergences de la signification c'est-à-dire au sens en train de se faire. L'approche que nous présentons dans ce chapitre pour décrire les discours de médiation ou remédiation scientifique, s'inscrit donc dans une démarche double, à la fois anthroposémiotique et sémio-pragmatique.

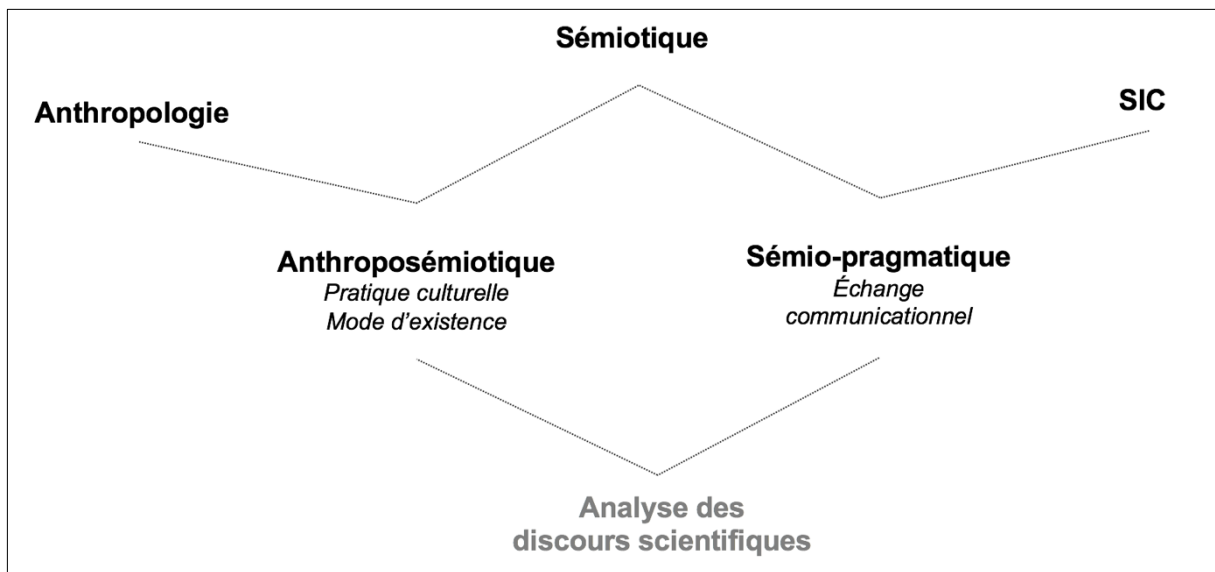


Figure 10. Cartographie et démarche théorique du présent travail

III.1. Discours de la recherche fondamentale

Les discours spécialisés en science, évolution conceptuelle de ce qu'on appelait « langues de spécialité » appliquées aux sciences, sont des objets privilégiés de recherches en linguistique, en sociolinguistique, en sociologie des sciences, en anthropologie des savoirs, en analyse de discours, etc. on ne s'étonnera donc guère de l'intérêt qu'ils constituent pour la recherche anthroposémiotique... l'ambition du présent travail n'est en aucun cas de « révolutionner » l'étude des discours scientifiques, l'état de l'art montre déjà une offre pléthorique de travaux sur le sujet. Il s'agit davantage de poser l'état des connaissances et d'analyser dans quelles mesures la discoursivisation de la science constitue une médiation, dans l'économie générale de la transmission des savoirs scientifiques.

III.1.1. Présentation du terrain entre observation et imprégnation

III.1.1.1. Les chercheurs : des *souris de laboratoire* ?

Les prémices de cette recherche sont marquées par l'observation d'une équipe de chercheurs en neurosciences à l'intérieur d'une unité INSERM établie au sein de l'Hôpital Universitaire Pédiatrique Robert Debré, à Paris, sous la responsabilité du Directeur de Recherche Dr Pascal Dournaud. L'observation se réalise la première année de thèse à raison d'une semaine par mois, période durant laquelle l'analyste est accueilli au plus près de la pratique scientifique et des expérimentations qui la définissent. L'UMR²⁸² 1141 intitulée « *Neuroprotection du cerveau en développement* » est un laboratoire de neurosciences subdivisé en plusieurs équipes dont les recherches sont dédiées à l'étude de la physiopathologie et du fonctionnement des affections du cerveau en développement (de la naissance à l'adolescence). Plusieurs axes de recherches sont développés, et parmi eux une thématique de recherche concerne l'excitabilité neuronale éminemment proche des problématiques de l'épilepsie.

En anthroposémiotique, conformément à ce qu'on trouve en ethnographie, en ethnométhodologie, en linguistique de terrain, etc., le terrain ne correspond pas à une aire géographique donnée ou à un lieu dans lequel il y aurait des phénomènes à décrire :

« *Le terrain n'est pas une chose, ce n'est pas un lieu, ni une catégorie sociale, un groupe ethnique ou une institution (...) c'est d'abord un ensemble de relations personnelles où 'on apprend des choses'. 'Faire du terrain', c'est établir des relations personnelles avec les gens* »²⁸³

Le sens est alors saisi dans la réalisation de relations entre les enquêtés entre eux et entre les enquêtés et l'enquêteur. Lorsque l'enquête a commencé, le projet n'en était qu'à ses prémices, la méthodologie ethnographique s'est alors réduite à une description dense²⁸⁴ peu élaborée à partir d'un travail d'observation traditionnel, sans « observation participante »²⁸⁵ à proprement parler. Nous occupons une place d'observateur externe dite d'« outsider »²⁸⁶. Le matériel utilisé peut être lui aussi qualifié de traditionnel : dictaphone numérique, cahier de prise de note, appareil photographique. Dans ce cadre, nous avons assisté aux réunions d'équipe (plutôt d'ordre administratif), à des expérimentations à la paille appelée les « manip' » par les membres de la communauté, à des échanges informels dans le bureau de l'équipe où transitent les chercheurs, et eu la chance de partager quelques entretiens personnels analyste/neuroscientifique à l'occasion desquels un chercheur donné explique en quoi consiste sa recherche et ses travaux, et enfin à deux soutenances de thèse.

²⁸² Sigle pour : « Unité Mixte de Recherche ».

²⁸³ AGIER Michel, *La sagesse de l'ethnologue*, Paris, Œil neuf, 2004 (Sagesse d'un métier), page 35.

²⁸⁴ GEERTZ Clifford, « La description dense : Vers une théorie interprétative de la culture », *Enquête* (6), 01.10.1998, pp. 73-105.

²⁸⁵ À l'exception d'un simulacre d'observation participante, avec la participation active à une expérience sous le guidage d'un *témoin* : le chercheur a eu la générosité de nous faire manipuler le matériel d'expérimentation (outillage de paille et matière physiologique) pour créer le « milieu physiologique » nécessaire à l'expérimentation suivante.

²⁸⁶ Selon la distinction opérée par Oliver Journée entre *observation passive* et *observation active* dans JOURNÉ Olivier, « Collecter les données par l'observation », in: *Méthodologie de la recherche en sciences de gestion*, Pearson, Montreuil, Pearson, 2012, pp. 165-206.

La méthodologie pour cette première phase d'observation était restreinte car il n'était pas question de faire de l'*ethnographie des sciences*, d'une part parce que nous ne sommes pas légitime pour un tel type de recherche, et d'autre part parce que le travail a déjà été fait²⁸⁷. L'ambition était plutôt la découverte du milieu, l'imprégnation en vue d'une compréhension des logiques de discours. Les chercheurs ne sont donc pas pour nous, si l'on nous autorise la métaphore, des souris de laboratoire, puisque nous n'avons pas « expérimenté » de protocole sur eux. Ils ont été, et ce avec enthousiasme, des *informateurs* ou *enquêtés* de premier choix pour l'objectif qui était le nôtre. Cependant,

« Cette désignation a le défaut de réduire les personnes à un seul statut de 'fournisseur d'informations pour le chercheur'. Or il est évident, et cela est de première importance dans une démarche qualitative, que ces personnes sont et restent des individualités complètes avec l'ensemble de leurs fonctionnements sociaux »²⁸⁸

Philippe Blanchet propose alors le terme de *témoins*, qui nous semble pertinent pour remédier à la connotation restrictive d'*informateurs*. Nous avons saisi, dans l'attitude anthroposémiotique qui caractérise la démarche, les effets de sens d'après le regard imposé par la problématique.²⁸⁹

Certains *informateurs-témoins* étant à la fois chercheurs en neurosciences et praticiens hospitaliers (neuropédiatre spécialisé en épileptologie)²⁹⁰, nous avons élargi notre « terrain » d'observation jusqu'aux « boîtes de consultation » et au service de neurologie pédiatrique, traversant ainsi la frontière poreuse entre la sémiosphère de la recherche scientifique et la sémiosphère du médical. La méthodologie pour ce deuxième terrain (deuxième moitié de 2015) n'a pas été modifiée dans sa phase d'observation et a consisté en l'enregistrement audio de consultations épileptologue/patients et en une prise de notes détaillée. C'est dans la phase de traitement des données que le travail a dû être modifié (transformation en artefacts par la transcription manuelle, étiquetage, etc.)²⁹¹. Pour augmenter et enrichir le corpus, le même travail d'enregistrement de consultations médecin-patient a été réalisé au Centre Hospitalier Universitaire de Limoges, auprès de deux neurologues spécialisés en épileptologie (en septembre et octobre 2016). Les données ont ensuite subi le même traitement de transcription et d'étiquetage pour la mise en corpus.

²⁸⁷ Nous pensons évidemment ici aux différents travaux de Latour, Callon, Woolgar, etc. qui fondent une sociologie des sciences particulièrement ancrée dans la méthode ethnographique : LATOUR Bruno et WOOLGAR Steve, *Laboratory life: the social construction of scientific facts*, Beverly Hills, Sage Publications, 1979 (Sage library of social research) ; LATOUR Bruno, *Science in action: how to follow scientists and engineers through society*, Cambridge, Mass, Harvard University Press, 1987 ; CALLON Michel, LATOUR Bruno, *La science telle qu'elle se fait : anthologie de la sociologie des sciences de langue anglaise*, Paris, Éditions La Découverte, 1991. Pour une recension plus exhaustive des travaux d'ethnographie des sciences, voir : WOOLGAR Steve, « Laboratory Studies: A Comment on the State of the Art », *Social Studies of Science* 12 (4), 11.1982, pp. 481-498.

²⁸⁸ BLANCHET Philippe, *Linguistique de terrain, méthode et théorie*, Presses Universitaires de Rennes, 2011, page 45.

²⁸⁹ Cf. Chapitre I, partie I.3.4. « Le point de vue crée l'objet sémiotique ».

²⁹⁰ Voir à ce sujet le rôle d'acteur-pivot dans la partie suivante.

²⁹¹ Cf. Chapitre III, partie III.2.3.3. « Corpus et méthode ».

III.1.1.2. « Recherche translationnelle » et acteurs-pivots

L'imprégnation des logiques du terrain a permis la découverte d'un fonctionnement particulier de la recherche scientifique qui, bien que fondamentale dans sa pratique (démarche expérimentale, modélisation animale, etc.), est toujours orientée vers un intérêt humain, et qui s'inscrit ici *ab ovo* dans une problématique de santé publique. C'est d'ailleurs la vocation même de l'INSERM, Institut National de la Santé Et de la Recherche Médicale, organisme public consacré à la recherche dédiée aux connaissances scientifiques pour la santé humaine. L'implantation du laboratoire de l'Unité INSERM au sein d'un hôpital permet la réalisation d'une *recherche translationnelle*, définie comme une

*« Alliance de la recherche fondamentale (en laboratoire) et de la recherche clinique (sur le patient), la recherche translationnelle permet de réaliser au sein d'une structure unique toutes les étapes de la recherche depuis ses aspects fondamentaux jusqu'à son application chez le patient. Une grande force de cette recherche translationnelle est d'instaurer un vrai dialogue entre patients, médecins et chercheurs autour de la pathologie dans le but de faire bénéficier les malades de nouveaux traitements »*²⁹²

L'expression « recherche translationnelle » est apparue au début des années 2000, même si la démarche avait déjà été mise en place en France dans les années 1990, pour optimiser le parcours des innovations en sciences fondamentales vers leur applicabilité dans un domaine particulier, la santé notamment. Ainsi, la recherche translationnelle répond à la volonté de construire une « passerelle » entre la recherche exploratoire et le patient :

*« Le caractère translationnel de la recherche correspond à une organisation marquée par un impératif de rapidité, qui nécessite le regroupement, au sein d'un même pôle, de scientifiques travaillant en recherche fondamentale, d'experts techniques divers (informatique, imagerie, ingénierie) et de médecins, investigateurs et/ou cliniciens. Se profile ainsi un véritable continuum de la recherche, c'est-à-dire un processus fluide et ininterrompu allant du laboratoire au lit du patient et vice et versa »*²⁹³

L'INSERM, organisme public de recherche en santé, expose clairement la volonté de s'inscrire dans une telle démarche et promeut pour y arriver une approche multipartenariale entre la recherche fondamentale, la recherche médicale clinique et la sphère médicale :

*« La recherche à l'Inserm se positionne sur l'ensemble du parcours allant du laboratoire de recherche au lit du malade (bench to bedside) »*²⁹⁴

L'objectif affiché est la rapidité d'accès des malades aux soins (préventifs, curatifs, diagnostics) développés et permis par l'avancée de la recherche et sa transmission « intégrée ». Concrètement, cette démarche se traduit par la proximité géographique des laboratoires et des lieux de soins et la superposition des rôles alloués aux acteurs du parcours.

²⁹² Texte de présentation de l'UMR 1141, § « La recherche translationnelle : De la molécule au patient », en ligne : <http://robertdebre.aphp.fr/recherche-translationnelle/>

²⁹³ THOUVENIN Dominique, « La recherche translationnelle. Présentation de la Journée d'étude « Les frontières entre recherche et soin : Diagnostic et pronostics juridiques » », *Cahiers Droit, Sciences & Technologies* (5), 01.06.2015, pp. 25-38.

²⁹⁴ BRECHOT Christian, « La recherche translationnelle en santé, un nouveau paradigme », *médecine/sciences* 20 (10), 10.2004, pp. 939-940.

Dans notre étude de cas, qui n'autorise pas une généralisation hâtive de cette pratique comme pratique de référence, mais qui en constitue une occurrence intéressante, il existe une relation de continuité fonctionnelle revendiquée entre les premières sémiosphères identifiées. Dans ce « parcours intégré », certains *témoins* ont un rôle pivot dans la pratique de la recherche scientifique et celle de la transmission des savoirs. Nous avons identifié dans la sous-partie précédente des *témoins* appartenant simultanément à la communauté de la recherche scientifique et celle du médical, dans l'une en tant que chercheur, dans l'autre en tant qu'épileptologue. La *frontière* entre la sphère de la recherche scientifique et la sphère du médical qu'on a qualifié de « poreuse » est matérialisée dans cet établissement par une passerelle entre deux bâtiments. Le syncrétisme actantiel qui définit le chercheur-médecin l'instaure en tant que *passer* de frontière, puisqu'il appartient aux deux communautés, il en possède les compétences modales (savoir, savoir-faire, pouvoir, notamment) et les compétences discursives, et ces dernières font de lui un représentant des deux mondes. Le schéma méthodologique de départ doit être alors remodelé en ajoutant cette fonction de passeur (P) :

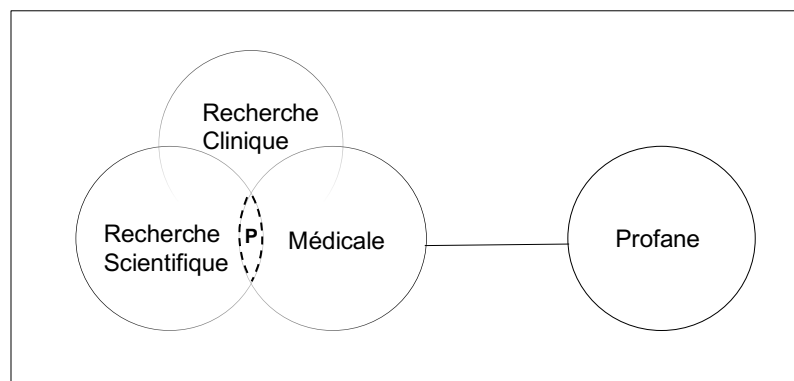


Figure 11. Schéma des sémiosphères engagées dans le parcours et fonction de l'actant Passeur dans la recherche translationnelle

Le Passeur (P) qui se définit par son syncrétisme actantiel et qui est instauré grâce à ses différentes compétences est actorialisé par les *témoins* qui ont un rôle pivot entre les deux sphères et qui travaillent et produisent des discours à l'intérieur des deux communautés discursives, alors appelés *acteurs-pivots*. Dans la présente étude, le rôle actantiel de pivot est actorialisé par le Pr Stéphane Auvin à la fois chercheur co-directeur d'une équipe à l'intérieur de l'UMR 1141 et neuropédiatre spécialisé en épileptologie, ou encore le Dr Béatrice Desnous, à la fois en thèse de neurobiologie sous la direction du Dr Auvin et chef de clinique en neurologie pédiatrique à l'époque de l'enquête²⁹⁵.

²⁹⁵ Nous avons eu la chance de pouvoir assister à la soutenance de thèse du Dr Desnous intitulée « Effets de l'administration intra-hippocampique et intra-péritonéale de l'acide polyinosinique polycytidylique, agoniste des récepteurs TLR-3, sur l'épileptogenèse », en novembre 2015.

III.1.1.3. La science en train de se faire

III.1.1.3.1. Ethnographie des sciences

A été décrite dans le premier chapitre la relation gémellaire qui unit *anthroposémiotique* (Couégnas & Fontanille) et *ethnosémiotique* (Marsciani), notamment au niveau de la constitution du corpus et l'attitude des chercheurs face aux données. Leur démarche, dans une sorte d'*autarcie méthodologique*, consiste à assumer par eux-mêmes la récolte des données, l'analyse du corpus saisi et les commentaires et théories qui peuvent en être faits, à la manière des ethnométhodologistes. Rappelons que l'ethnométhodologie se caractérise par son refus d'utiliser les catégories sociologiques préexistantes et par sa démarche d'étude *in situ*, prenant les *témoins* comme informateurs privilégiés et comme interprètes de leurs propres pratiques²⁹⁶. Il est très intéressant de voir que les ethnographes des sciences, Latour et Woolgar au premier chef, ont eux aussi placé leurs travaux dans un mouvement ethnométhodologique et de réflexivité afin de trouver « la bonne distance » nécessaire à toute enquête ethnographique. Latour et Woolgar résument cette démarche ainsi :

« Au lieu d'imputer à chaque fois des intérêts, des calculs, des classes, des habitus, des structures aux acteurs sociaux supposés les marionnettes de la société, l'ethnométhodologie veut vidanger la sociologie de tout son métalangage et prendre l'acteur et sa pratique comme le seul sociologue compétent »²⁹⁷

De la même manière que les anthroposémioticiens et les ethnosémioticiens tentent de saisir *le sens en acte*, les ethnographes des sciences tentent de comprendre *la science en action*²⁹⁸. Latour et Woolgar, d'après une enquête de terrain au sein d'un laboratoire de neuroendocrinologie, mettent en évidence plusieurs propriétés caractéristiques de la pratique scientifique : (1) l'importance de l'inscription littéraire, (2) le rôle de la mythologie, (3) la contrainte de la phénoménotechnique.

(1) Le premier constat qui saisit les ethnographes des sciences est l'omniprésence de la littérature – dans le sens de documents écrits, tapuscrits, manuscrits, lettres ou chiffres, textes ou graphiques, etc. Dans le laboratoire, découpé schématiquement en deux aires, l'aire des paillasses et l'aire des bureaux²⁹⁹, les acteurs de la science manipulent des écrits très nombreux et juxtaposés, dont on peut très rapidement faire une typologie : les publications extérieures au laboratoire, les documents produits dans l'enceinte du laboratoire dont l'ébauche de l'article en train de se faire. Les renvois et références entre eux sont très nombreux, organisant un réseau d'inscriptions littéraires. Latour propose le concept d'*inscription* pour rendre compte de l'opération fondamentale, le /faire/ du

²⁹⁶ Cf. Chapitre I, partie I.3.1.1. « Gémellité ethnosémiotique », § 2.

²⁹⁷ LATOUR Bruno et WOOLGAR Steve, *La vie de laboratoire : la production des faits scientifiques [1979]*, Paris, La Découverte, 1996, page 25.

²⁹⁸ Cette expression est celle de Latour, reprise par d'autres sociologues des sciences, expression consacrée dans : LATOUR Bruno, *Science in action: how to follow scientists and engineers through society*, Cambridge, Mass, Harvard University Press, 1987. Et dans sa traduction française deux ans plus tard : LATOUR Bruno, *La science en action : introduction à la sociologie des sciences*, Paris, Éditions La Découverte, 1989 (Textes à l'appui).

²⁹⁹ Nous avons fait le même constat topologique dès notre première visite au laboratoire INSERM identifié.

programme narratif, de la science *en train de se faire* : « le laboratoire est un système d'inscription littéraire »³⁰⁰. L'inscription consiste à produire des informations savantes à partir des transformations successives de traces écrites provenant elles-mêmes des différentes manipulations d'échantillons par les « appareils » (outils du laboratoire) jusqu'à leur transformation finale dans l'article de revue en vue d'une publication :

« Une fois l'article accepté, elle [la courbe comme expression de l'information savante] serait vue par les futurs lecteurs et on aurait toutes chances de la retrouver sur d'autres bureaux où elle contribuerait au renouvellement du processus de juxtaposition et de construction littéraire »³⁰¹

Le rôle actantiel d'*inscripteur* peut être endossé au niveau actoriel aussi bien par le scientifique qui rédige que par un appareil transformant des données en texte et produisant une information. Le terme *inscription* recouvre aussi bien le /faire/ que le résultat de cette opération. Ainsi, l'inscription est aussi le résultat final, le savoir scientifique inscrit dans l'article de revue masquant toutes les étapes intermédiaires de transformations qui ont permis de le produire.

- (2) Latour met en évidence, à partir de son observation ethnographique, le rôle du « domaine » scientifique qui fonctionne comme une *mythologie*³⁰². La neuroendocrinologie pour son terrain, la neurophysiopathologie pour le nôtre, fonctionnent comme cadre de référence général qui donne lieu à des pratiques et des activités particulières dans une culture donnée.

« En se situant 'dans un domaine', on établit aisément une correspondance entre un groupe, réseau ou laboratoire en particulier et un mélange complexe de croyances, d'habitudes, de traditions orales et de savoir-faire. Ce dernier jeu d'attributs – la 'culture' en anthropologie – est souvent qualifiée de paradigme quand il s'applique à ceux qui se nomment scientifiques »³⁰³

Ainsi, chaque domaine, chaque mythologie possède ses propres « fondateurs mythiques », de la même façon que Latour identifie dans ce rôle les *facteurs de libération* chez les neuroendocrinologues, nous identifions ainsi deux actants non-humain, les *systèmes inhibiteurs et excitateurs de l'activité neuronale*, comme fondateurs mythiques dans notre propre terrain.

- (3) Enfin, la pratique scientifique se caractérise également, selon Latour et Woolgar, par la propriété phénoménoteknique du processus de construction d'information savante. Le terme de *phénoménoteknique* est emprunté à Gaston Bachelard³⁰⁴ pour décrire le fait que « les phénomènes ne font pas que dépendre du matériel, ils sont entièrement constitués par les instruments utilisés au laboratoire »³⁰⁵. L'environnement matériel

³⁰⁰ LATOUR Bruno et WOOLGAR Steve, *op. cit.*, 1996, page 43.

³⁰¹ LATOUR Bruno et WOOLGAR Steve, *op. cit.*, 1996, page 41.

³⁰² En référence à la définition des mythologies de Roland Barthes dans : BARTHES Roland, *Mythologies*, Éditions du Seuil, Paris, 1957.

³⁰³ LATOUR Bruno et WOOLGAR Steve, *op. cit.*, 1996, page 46.

³⁰⁴ BACHELARD Gaston, *Le matérialisme rationnel*, Presses Universitaires de France, Paris, 1953, notion introduite page 25 (dans l'édition de 1976).

³⁰⁵ LATOUR Bruno et WOOLGAR Steve, *op. cit.*, 1996, page 59.

participe entièrement de la production du fait scientifique, ainsi chaque laboratoire possède une *configuration particulière* d'appareils inscripteurs ou participant indirectement à la production d'une inscription spécifiquement conçue pour répondre à un besoin précis : répondre notamment aux questions posées par l'axe de recherche concerné.

Ces propriétés révélées par Latour et Woolgar en 1979 semblent toujours d'actualité dans leurs fonctions fondamentales, même si leurs formes ont sensiblement évolué avec l'essor du numérique. Même si les inscriptions ont toujours la même apparence du côté des paillasse (inscriptions de chiffres, de données, étiquetage des tubes à essais, des échantillons, et inscriptions dans les carnets de laboratoires, etc.), les « bibliothèques »³⁰⁶ où foisonnent les documents écrits repérées par les ethnographes ont laissé place, en grande partie, aux bibliothèques en ligne répertoriant les articles de revues antérieurs, et la juxtaposition des littératures se fait non plus seulement sur le bureau du chercheur mais le plus souvent dans la démultiplication simultanée des plans d'énonciations permise par internet, où les liens hypertextes facilitent la démarche de sérendipité des chercheurs qui « veillent » l'information et l'actualité de la recherche dans leur domaine notamment.

L'inscription littéraire est, d'après notre incursion en laboratoire, toujours le moteur de la pratique scientifique, et encore aujourd'hui, comme l'avaient repéré Latour et Woolgar « *les acteurs reconnaissent que la production d'articles est le but essentiel de leur activité* »³⁰⁷. L'*inscription* est par ailleurs le terme utilisé pour nommer l'opération définissant la trajectoire de *passé* ayant cours dans le mode d'existence de la Référence, le mode d'existence scientifique dans l'*Enquête* de Latour. Le « pavage des inscriptions » est ce qui permet d'accéder au lointain et de tracer une chaîne de référence. Cette « manière d'être » de la science, pure, désintéressée, peut se montrer déviée, et finalement, la science *en train de se faire*, ne répond pas uniquement du mode d'existence [REF].

III.1.1.3.2. À propos d'un [REF] tourmenté

Afin de démontrer en quoi la pratique de la science n'est pas uniquement régie par le mode de la Référence, il convient de faire un pas de côté vers les croisements latouriens.

Les croisements de modes d'existence chez Latour

Au cours de son *Enquête*, Latour insiste sur une caractéristique importante définissant ses modes : leur interrelation est parfois conflictuelle. Il peut y avoir des frottements entre les modes, des hésitations, des zones de contacts problématiques. Cet aspect est recouvert par la notion de « croisements ». Ces croisements marquent le contraste entre deux modes au moment d'une épreuve, d'un conflit qui permet de révéler une erreur de catégorie. Le croisement, dans la notation technique inventée par Latour, est représenté sous la forme d'un produit scalaire des deux modes convoqués entre crochets, par exemple : [REP.REF]. Le

³⁰⁶ Dichotomie topologique et fonctionnelle : « les bibliothèques des bureaux » vs « la paillasse » dans : LATOUR Bruno et WOOLGAR Steve, *op. cit.*, 1996, page 37.

³⁰⁷ LATOUR Bruno et WOOLGAR Steve, *op. cit.*, 1996, page 68.

statut méthodologique et conceptuel du croisement n'est pas formellement explicité par Latour dans son *Enquête*. En effet, il endosse plusieurs fonctions et rien ne vient spécifier de quelle fonction il s'agit quand un croisement apparaît. De plus, à l'intérieur d'un croisement, on ne sait pas quel mode vient modaliser l'autre, si l'ordre d'apparition des modes à l'intérieur des crochets a une importance sur l'identification du mode qui vient influencer l'autre. Est-ce qu'un croisement [REP.REF] vaut un croisement [REF.REP] ? Est-ce que le choix d'ordre d'apparition est arbitraire ? Est-il motivé par de simples raisons d'euphonie ? Ou au contraire y a-t-il des déterminations précises ? Si le lecteur de *l'Enquête sur les modes d'existence* hésite devant un croisement, c'est peut-être parce que ce dernier ne dispose pas d'une nature homogène : il peut endosser trois rôles différents. Ces différents types n'apparaissent pas explicités dans *l'Enquête* latourienne, on peut cependant en entrevoir la distinction dans son livre augmenté³⁰⁸. Une typologie triadique des croisements peut alors voir le jour :

- le *croisement-amalgame* : le croisement-amalgame a pour fonction de montrer la confusion qui a été opérée par la tradition Moderne entre deux modes d'existence. Il n'y a plus d'hétérogénéité entre les deux modes, ils sont mêlés et confondus. Le travail qu'il faut alors accomplir est un travail de re-distinction entre ces deux modes, leur redonner tout leur poids ontologique. L'exemple type est celui de [REP.REF], incarnant la fameuse Bifurcation de la Nature du premier empirisme.
- le *croisement-interpolation* : le croisement-interpolation a pour fonction de révéler le fait qu'un des deux modes vient juger l'autre en fonction de ses propres lois internes. Ici l'un des modes influence l'autre en ce sens qu'il vient voir et juger un autre que lui avec ses propres yeux. On peut ici penser à l'exemple du croisement [REF.REL] où l'on vient dénoncer la religion au nom de la connaissance scientifique : ici on regarde la religion avec les yeux de la science, le mode [REF] juge de [REL] avec son propre gabarit, son propre standard. C'est l'erreur de catégorie type, le croisement nous permet de dire qu'il faut changer de clef d'interprétation, changer de préposition.
- le *croisement-composite* : le croisement-composite ou dit *harmonique* permet de mettre en exergue la collaboration de deux modes différents, qui restent bien distincts mais où les valeurs de l'un renforcent les valeurs de l'autre et vice versa. On peut ici penser au croisement [TEC.FIC], qui permet de rendre compte de la « culture matérielle » à laquelle les Modernes tiennent. Il permet de sortir de l'étroit domaine de l'art et de réconcilier les pratiques artisanales et artistiques. Le fonctionnement de ce croisement reste assez flou car *l'Enquête* ne propose aucune règle de composition.

On peut donc faire le constat que l'ordre des modes dans la notation entre crochets n'a d'importance que dans la deuxième fonction du croisement, l'interpolation, car l'un vient influencer l'autre (le premier juge le second avec son propre équipement), mais cet ordre n'a aucune espèce de motivation dans les deux autres types de croisements, puisque les deux modes y sont convoqués également – soit dans la confusion, soit dans la collaboration.

Petite histoire des tribulations d'une publication

Afin de comprendre la logique de publication qui envoie l'inscription littéraire propre au laboratoire dans le réseau des publications scientifiques reconnues, nous proposons de

³⁰⁸ En ligne : <http://modesofexistence.org>

raconter les tribulations rencontrées par un *papier*³⁰⁹. Comme pour une saga dont on ne veut pas manquer un épisode, chaque nouvelle semaine d'observation était immanquablement l'occasion de faire le point, avec le directeur de l'équipe, sur le destin de publication de l'article que l'équipe avait fini de rédiger avant le début du « terrain ».

En novembre 2014, a lieu la première semaine d'observation. Le chef d'équipe se confie à l'enquêteur sur « ce qu'il y a sur le feu » : les expériences en cours, les différents travaux de l'équipe, le projet de publication actuel. Il s'épanche alors sur ce dernier point, qui semble être, très trivialement, le « nerf de la guerre » :

*« Pour publier un article, on a le choix entre je ne sais pas moi, peut-être deux cents ou trois cents journaux qui publient des articles scientifiques. Nous, on se détermine en gros en fonction de l'impact potentiel de l'étude, mais surtout, on se positionne (1) aussi en termes d'impact facteur. L'impact facteur, c'est le nombre de citations que reçoit un article (2). Plus l'impact facteur est important, plus les articles dans ces journaux-là sont cités. Mais finalement, notre travail à nous, même s'il y a plein de biais (3), il est évalué par l'impact facteur. Si on a une chance de publier dans un gros journal avec un gros impact facteur, on le fait. Notre sélection elle se fait un petit peu par rapport à ça c'est-à-dire qu'on se dit 'Bon bah là on a de supers résultats donc on va essayer un journal avec un gros impact facteur' (4) »*³¹⁰

Ce court témoignage recèle déjà énormément d'informations quant à la logique qui anime l'inscription littéraire dans la communauté scientifique :

- (1) « *On se positionne* » : C'est à l'équipe de chercheurs de « choisir » dans un premier temps à quelle revue scientifique envoyer le travail. Ce choix induit une position dans la communauté en termes de reconnaissance et de « validité scientifique », ce qui, du reste, anime la recherche en sciences humaines et sociales également. Cette phase de positionnement correspond à la fois à une auto-évaluation et à une autocensure de la part des chercheurs en fonction de leur propre jugement sur la recherche produite.
- (2) « *L'impact facteur, c'est le nombre de citations que reçoit un article* » : Ce verbatim traduit le glissement voire le décalage qui s'opère entre la véritable définition du facteur d'impact (*Impact Factor*³¹¹, IF en anglais) et le vécu des scientifiques. Le facteur d'impact est un indicateur créé dans les années 1960 par Eugène Garfield, chercheur en sciences de l'information, dans le but d'aider les bibliothécaires à choisir quelles revues intégrer dans leurs bibliothèques. Il correspond, pour une année donnée, au nombre de citations reçues par une revue scientifique, divisé par le nombre d'articles publiés par cette revue les deux années précédentes. Le facteur d'impact est donc imputable à une *revue*. Cependant, dans l'usage, le facteur d'impact, qui sert originellement d'indicateur à la revue, a glissé vers une évaluation des *articles* et par conséquent des *chercheurs* qui en sont les auteurs. La dérive du facteur d'impact consiste donc à mesurer la qualité de la recherche faite par les chercheurs, et ce,
- (3) « *Même s'il y a plein de biais* ». Bien sûr, non créé dans cette optique au départ, le facteur d'impact présente des limites importantes, souvent critiquées par les chercheurs : le FI

³⁰⁹ Calque de l'anglais « paper » pour « article ».

³¹⁰ Transcription d'enregistrement de terrain, novembre 2014, numérotation par l'enquêteur.

³¹¹ DURAND-BARTHEZ Manuel, « Historical and critical analysis of the Impact Factor », *Presses Universitaires de Caen* 7 (1), 2008, pp. 67-76.

n'est pas comparable entre disciplines car chaque discipline possède sa propre dynamique de citation et les domaines sont donc incomparables ; il existe une asymétrie entre ce qui est compté au numérateur (le nombre de citations) et ce qui correspond au dénominateur (le nombre d'articles) car certaines revues contiennent des documents « non-citables » comme les éditoriaux et les brèves, qui sont quand même cités, ce qui a tendance à gonfler artificiellement le FI des grosses revues qui publient aussi ce genre de documents ; le FI étant une *moyenne*, il est possible que pour une revue donnée, un petit nombre d'articles soient beaucoup cités mais énormément d'articles soient non ou peu cités, ce qui surestime le FI moyen de la revue ; enfin, la corrélation entre le nombre de citations et la valeur de la revue est de moins en moins bonne dans le contexte de l'ère numérique, puisque la recherche documentaire s'effectue désormais dans une multitude de revues (non plus exclusivement celles auxquelles on s'abonne) ainsi la mise en réseau des articles et l'avènement de l'*open access* engendrent une nouvelle culture de partage³¹². La publication dans une revue à fort facteur d'impact est une quête permanente car rétroactivement, le fait de publier dans une telle revue permet à différentes échelles la glorification : (i) du sujet chercheur, dont la reconnaissance et l'avancement de carrière dépend de l'évaluation de ses publications d'après ce genre de critères, (ii) au laboratoire qui abrite l'équipe de chercheurs qui a publié, dont les subventions allouées dépendent de ce critère de publication également, (iii) de la revue elle-même qui attire, qui est lue et qui est citée, preuve de son attractivité et de son rayonnement. On comprend également pourquoi la recherche, si elle veut être compétitive sur le plan international doit se faire en anglais, puisque toutes les revues à fort facteur d'impact sont publiées dans cette langue véhiculaire.

- (4) « *Là on a de supers résultats donc on va essayer un journal avec un gros impact facteur* » : ce verbatim peut surprendre, il y aurait donc des études avec de « supers » résultats et d'autres avec de moins bons ? Ce jugement de valeur de surface émis par le chercheur provient en réalité du fait que pour certaines expériences les résultats soient nets, bien tranchés, bien lisibles, alors que pour d'autres, selon de légères variations de paramètres inhérentes aux manipulations, les résultats soient moins « parlants ». Dans certains laboratoires, pour un même projet, un laborantin peut refaire sa « manip' » plusieurs fois jusqu'à obtenir la courbe parfaite, les chiffres les plus nets, la fluorescence la plus contrastée, etc. afin d'obtenir de « beaux résultats » à publier.

Puisque finalement, il s'agit bien de cela, de « beaux résultats » et d'articles « qui plaisent » : reprenons ainsi le récit des aventures du *papier* pour le démontrer :

Le chercheur : « *Donc là on a envoyé à un journal qui s'appelle [NOM DE LA REVUE], qui est un spin off de [NOM D'UNE REVUE DE RÉFÉRENCE], qui est une des grosses revues scientifiques, et l'éditeur a considéré que l'étude ne rentrait pas dans le scope de [NOM DE LA REVUE], parce qu'eux en fait ils cherchent à faire monter l'impact facteur du jeune journal donc ils vont dire 'Bon cet article là il est intéressant pour le journal donc on va le faire passer en review', c'est-à-dire qu'on l'envoie à des referees, des arbitres, des scientifiques, qui vont devenir anonymes et qui jugent l'article. Ils*

³¹² BAUDOIN Lesya, HAEFFNER-CAVAILLON Nicole, PINHAS Nicole et al., « Indicateurs bibliométriques : Réalités, mythes et prospective », *M/S : médecine sciences* 20 (10), 2004, pp. 913.

renvoient leur review aux éditeurs et en fonction des review des referees, le papier est déposé ou le papier est accepté avec des grosses modifications, ou avec modifications mineures, ou plus rarement le papier est accepté comme ça. Accepté avec modifications majeures ça veut dire que les referees ont jugé que le travail était bien mais qu'il fallait sans doute des études complémentaires. On a alors six mois voire un an pour aller dans le sens de ce que veulent les referees, il faut refaire l'article, renvoyer, etc. Après si les éditeurs n'envoient pas le papier aux referees, ce n'est pas un jugement scientifique, c'est que les éditeurs ne voient pas l'intérêt potentiel que peut avoir cet article par rapport à leur lectorat.

L'enquêteur : Et donc là ils ne l'ont pas passé aux referees ?

Le chercheur : Non là ils ne l'ont pas passé aux referees. Donc là, nous, ce qu'on fait c'est qu'on est en train de se demander 'quel est le journal qui serait intéressant pour nous ?' »³¹³

Le chef d'équipe entre donc dans une dialectique complexe visant à équilibrer deux forces : d'une part envoyer l'article à une revue bien référencée au niveau de son facteur d'impact, ce qui profiterait à son équipe, et d'autre part, envoyer l'article à une revue ayant pour cible (lectorat modèle) des lecteurs potentiellement intéressés par l'orientation de l'article (sujet, problématique, méthode, etc.) et qui profiterait donc à cette revue. Le chef d'équipe nous informe alors que pour la deuxième fois, le *papier* ne passe pas le stade de l'éditeur et ne peut être examiné scientifiquement :

« It is our policy to decline a substantial proportion of manuscripts without sending them to referees so that they may be sent elsewhere without further delay. Such decisions are made by the editorial staff, on some occasions after consultation with the Editorial Advisory Panel, when it appears that papers do not meet the criteria for publication in [TITRE DE LA REVUE] »³¹⁴

En décembre 2014, lors de la deuxième semaine d'observation, l'enquêteur apprend que la publication n'est toujours pas acceptée et que l'équipe vient de proposer son papier à un quatrième journal. Pour les trois premières tentatives, le papier n'a pu parvenir jusqu'à la phase « review » et ses éventuelles demandes de modifications par les « referees », car d'après le chercheur,

« Du point de vue marketing, ça ne colle pas. Les éditeurs pensent que ça ne va pas être assez cité, etc. Donc que leur facteur d'impact va baisser et donc ils rejettent le papier, on n'est plus dans la science quoi ! »³¹⁵

« il faut que ce soit sexy, à la mode, il faut que ce soit les dernières techniques, et des réponses aux questions que tout le monde se pose à l'heure actuelle... »³¹⁶

Outre ces questions d'attractivité des articles explicitement mentionnées par le scientifique ici, d'autres problématiques rentrent en compte dans le parcours de l'article jusqu'à la publication. L'hyperspécialisation des disciplines et des projets fait que les referees peuvent être des spécialistes qui travaillent sur des questions proches. Quand le « reviewer » travaille sur un

³¹³ Transcription d'enregistrement de terrain, novembre 2014, segments soulignés par nous.

³¹⁴ Extrait de la lettre de refus de la revue en question, souligné par nous. Le lecteur trouvera en Annexe 1 page 380 de ce tome, la « Lettre de refus » dans son intégralité.

³¹⁵ Transcription d'enregistrement de terrain, décembre 2014, segments soulignés par nous.

³¹⁶ Transcription d'enregistrement de terrain, juillet 2015.

projet similaire au moment où il lit un article, il va mettre le papier en « stand-by » afin de publier le sien en premier. Il y a un réel conflit d'intérêt qui peut venir polluer le processus de sélection. Une autre dérive consiste, pour les rédacteurs d'un article, à citer des articles et des chercheurs connus pour être encore plus attractifs en termes de citations futures. La scientificité désintéressée subit alors le couperet des intérêts potentiels.

La publication de l'*inscription*, pour reprendre la formule de Latour, est contrainte par ce que le *témoin* semble apparenter à un *marketing scientifique*, bien loin du *pavage* désintéressé régi habituellement par le mode d'existence de la Référence [REF]. La pratique de la science ne se résume pas aux trajectoires caractérisant la Référence mais se fait parfois l'expression d'un croisement de modes, tel qu'il est défini *supra*.

Le petit récit de la publication de ce papier, qui a finalement été publié quelques mois après, en août 2015 dans le « Journal of neuroscience »³¹⁷, avec des retours très positifs des referees de surcroît, montre l'influence du mode de l'Attachement sur celui de la Référence, dans un croisement interpolation que l'on pourrait noter [ATT.REF].

Le mode de l'Attachement noté [ATT] est l'un des trois modes constitutifs de l'Économie. Il s'intéresse aux relations étroites que les positions sujets et les positions objets instaurées entretiennent les unes avec les autres, ou dit trivialement, les relations entretenues par les gens et les biens. Le mode de l'attachement correspond à la liaison entre ces deux actants dans des enchaînements tels que la consommation, le désir, l'achat, la vente ou la production. Les êtres de l'Attachement sont appelés les « intérêts passionnés ».

« Comme tous les modes, on définit le mode [ATT] par a) un certain type de continuité, la trajectoire, obtenue par un certain type de discontinuité, le hiatus : Les liens qui attachent les gens et les biens multiplient les prises pour comprendre combien et comment nous sommes «intéressés» et «passionnés» ou «détachés» et «repoussés» par ce que nous avons ou n'avons pas; l'avidité remplaçant alors l'identité et dessinant des cours d'action constamment interrompus par l'obtention d'une valeur qui oblige à franchir l'obstacle par un quasi-calcul (ou qualcul); b) un type particulier de conditions de félicité et d'infélicité : L'analyse des biens et des maux fait foisonner des types de jugement parfois simplifiés et calibrés par les dispositifs comptables qui permettent d'établir la distinction, chaque jour à refaire, entre ce que l'on peut avoir, se payer, s'offrir, donner, etc.; c) un cahier des charges permettant de définir les êtres que le mode laisse, en quelque sorte, dans son sillage : Les « intérêts passionnés » laissent dans leur sillage d'immenses concaténations de biens et de maux entremêlés qui forment une immense matrice incessamment parcourue par le calcul comme par le souci; enfin, d) un mode d'altération de l'être-en-tant-qu'autre : Les êtres de [ATT] matérialisent, dans tous les sens du terme, les longs détours par lesquels on doit passer pour subsister, extrayant de l'être en tant qu'autre une altérité définitive : sans ces biens, nous n'existerions pas. »³¹⁸

³¹⁷ En juillet 2015, l'enquêteur apprend que l'article est accepté après avoir accédé à l'étape « review ». Les referees sont très positifs sur le contenu scientifique de l'article. Voir l'Article B page 17 du Tome II.

³¹⁸ LATOUR Bruno, Enquête sur les modes d'existence, Livre Augmenté, § 3 onglet « Vocabulaire » : [http://modesofexistence.org/inquiry/?lang=en#a=SET+VOC+LEADER&c\[leading\]=VOC&c\[slave\]=TEXT&i\[id\]=#vocab-20&i\[column\]=VOC&s=0&q=attachement](http://modesofexistence.org/inquiry/?lang=en#a=SET+VOC+LEADER&c[leading]=VOC&c[slave]=TEXT&i[id]=#vocab-20&i[column]=VOC&s=0&q=attachement)

Appliqué à la situation décrite, le croisement interpolation [ATT.REF] redéfinit les « êtres » et les actants impliqués dans la science. Les articles publiés sont instaurés comme des positions objets (des biens) et instaurent eux-mêmes des positions sujets (les chercheurs). La marchandisation des articles et les intérêts passionnés qui les lient aux chercheurs bousculent [REF] et redéfinissent l'identité et la valeur des articles et des chercheurs eux-mêmes.

III.1.2. La mise en discours de la pratique scientifique

À ce stade du développement, nous émettons l'hypothèse selon laquelle la pratique de la science est une médiation discursive première, consistant en la mise en discours des protocoles expérimentaux : cette médiation instaure alors des instances énonciatives particulières et des êtres singuliers. Pour étudier la discursivisation de la science, un travail de linguistique discursive a été réalisé à partir d'articles scientifiques.

III.1.2.1. Corpus et méthode

Présentation du corpus

Le corpus regroupe neuf articles scientifiques, d'en moyenne 10,5 pages chacun, publiés de 2003 à 2015, et co-signés par les membres de l'Unité INSERM 1141³¹⁹ que nous avons enquêtée. En plus de l'article dont il était question dans la « *petite histoire des tribulations d'une publication* », ont été sélectionnés des articles en *libre accès* à partir de la plateforme *Research Gate*. Ces articles ont été publiés dans les revues scientifiques suivantes :

- *Journal of Neuroinflammation* (Annexe A)
- *The Journal of Neuroscience* (Annexes B et H)
- *Epilepsia* (Annexes C et E)
- *Journal of Molecular Cell Biology* (Annexe F)
- *Epilepsy and Behavior* (Annexe D)
- *Plos One* (Annexe G)
- *Endocrinology* (Annexe I)

Parmi cette sélection de revues, certaines sont orientées vers la recherche fondamentale (*The Journal of neuroscience*, *Journal of Neuroinflammation*, *Plos One*, *Endocrinology*), d'autres vers la recherche scientifique et médicale appliquée (*Epilepsia*), d'autres enfin vers une recherche clinique ciblée (*Epilepsie and Behavior*), les deux dernières étant dédiées à l'épilepsie explicitement. Cette hétérogénéité des revues ne nous semble pas délétère pour la constitution de corpus dans la mesure où les items appartiennent tous au genre de l'article scientifique (et sont présentés comme tels), et que l'hétérogénéité, étant identifiée, permet simplement de remarquer quelques spécificités énonciatives dans une perspective comparée.

³¹⁹ Le lecteur ne s'étonnera pas de trouver également la dénomination UMR 676 sur les documents du corpus, ancien nom de l'UMR 1141.

Objectif et ancrage

L'objectif de cette étude est notamment de découvrir les caractéristiques des « discours primaires ésotériques » en déterminant la structure formelle d'un article scientifique et en identifiant les mécanismes de discoursivisation de la science mis en œuvre en son sein. En se donnant pour principe que

« Toute séquence discursive porte la marque de son énonciateur, mais selon des modes et des degrés divers »³²⁰

Et que

« Les considérations énonciatives peuvent être utilisées comme critères pour fonder une typologie des énoncés »³²¹

Et en partant de l'hypothèse selon laquelle le texte scientifique se caractérise notamment par son débrayage et sa structure argumentative particulière, nous allons nous intéresser aux marques d'énonciation (présence de l'énonciateur, présence des référents scientifiques, marques d'assomption énonciative, etc.) et aux marqueurs rhétoriques (connecteurs, structures canoniques, etc.) utilisés préférentiellement dans les articles scientifiques. Notons ici que *l'énonciateur* est l'instance d'énonciation construite par le discours, et ce que nous avons choisi d'appeler *les référents scientifiques*, d'après la fonction référentielle de Jakobson, correspondent à ce dont on parle, les substances physiologiques (tel récepteur, tel neurotransmetteur, etc.), les produits chimiques, les opérations expérimentales (l'injection, l'administration, l'immunolocalisation, etc.), les analyses, les données et résultats, etc. auxquels le discours donne vie ou instaure³²².

La notion d'énonciation, au cœur de nos considérations pour ces raisons principielles, est à préciser théoriquement. Les analyses s'inscrivent dans un héritage Benvenistien, prenant en compte l'énonciation énoncée et adhérent pour une large à la position de Catherine Kerbrat-Orecchioni. Cependant, ces considérations sur l'énonciation ne s'extraient pas d'une démarche sémiotique, et plus précisément d'une approche sémio-pragmatique telle qu'elle a été introduite au début de ce chapitre. Cette coloration sémiotique dans l'appréciation et l'appréhension de l'énonciation implique un intérêt particulier pour les catégories linguistiques de l'embrayage et du débrayage notamment, et des effets de sens qu'elles produisent.

Méthodologie et grille d'analyse

La méthode utilisée est celle du dépouillement manuel. Une première lecture est effectuée pour saisir les récurrences et traits saillants à l'intérieur des items du corpus. À partir des premières saisies, une grille d'analyse *ad hoc* est construite dans un tableur pour rendre compte des mécanismes discursifs mis en œuvre dans le corpus. Après un travail d'annotations manuelles, la grille est remplie pour chaque article et permet, pour chacun, une éventuelle évaluation quantitative des procédés saillants, qui vient conforter les considérations de l'analyse qualitative menée. Pour chaque article, l'analyse consiste en :

³²⁰ KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, *L'Énonciation de la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin, 1980, page 157.

³²¹ KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, *op. cit.*, 1980, page 157.

³²² Voir les cases concernant la « Sphère 1 » dans le tableau de la partie II.2.4.2. « *Table intégratrice* » : *récapitulatif des médiations instauratrices* », page 118 de ce tome.

- 1) Un relevé systématique de la structure de l'article (organisé en sections discrètes)
- 2) Un relevé des marques de présence de l'énonciataire
 - Déictiques (pronoms personnels ou possessifs à la 1^{ère} personne du pluriel, des démonstratifs, des adverbes)
 - Embrayage actoriel : verbes à la 1^{ère} personne du pluriel
 - Marques de jugement axiologique
 - Expressions d'assomption énonciative (engagement non total)
- 3) Un relevé des marques de présence des « référents scientifiques » (telle substance, telle opération expérimentale, etc.)
 - Voix active
 - Voix passive
- 4) Un relevé des marques de l'argumentation
 - Connecteurs logiques
 - Structures impersonnelles
 - Références bibliographiques en notes
 - Bibliographie
 - Référence dans le corps du texte
 - Génériques
 - Acteurs désignés
 - Renvoi notes
- 5) Un relevé des structures canoniques opérant dans l'article
- 6) Une étude des temps utilisés

Les différents relevés systématiques se font en regard des sections de contenu identifiées par l'article scientifique lui-même (notamment *introduction*, *materials and methods*, *results*, *discussion*). Les résultats sont présentés et interprétés ci-après.

Atouts et limites

Le corpus constitué présente certaines limites. Son caractère restreint (neuf articles, une centaine de pages), lui confère peu de représentativité. De plus, du fait de la nature même de la pratique scientifique contemporaine, l'étude a été réalisée sur des articles rédigés en « anglais scientifique ». Cette limite est partiellement évacuée grâce au caractère véhiculaire de cette « langue de spécialité », car les structures sont grammaticalement pauvres et facilement traduisibles en français : ce qui, par ailleurs, est abondamment manifeste dans la vie de laboratoire puisque les chercheurs communiquent en français dans l'équipe, même s'ils rédigent en anglais³²³. Les deux langues étant assez proches syntaxiquement, les remarques faites pour l'une valent pour l'autre, sauf cas particuliers mentionnés explicitement.

En outre, la méthodologie choisie est chronophage et demande à être optimisée. Cependant, elle présente un atout important, car le dépouillement manuel permet une analyse qualitative

³²³ De plus, les thèses réalisées dans le cadre du laboratoire peuvent être rédigées en français. Sans pouvoir le prouver à l'aide d'une étude de corpus réalisée ici, nous pouvons remarquer, grâce à notre expérience d'observation-impregnation (lecture de chapitres de thèse, participation en tant qu'auditeur à une soutenance et à une préparation de soutenance, observation des discours informels aux bureaux et à la paillasse, etc.), que l'on retrouve les mêmes structures en français.

précise et située. Un exemple en sera donné ci-dessous au sujet des structures grammaticales à la voix passive, caractéristiques d'une des parties de l'argumentation scientifique (*Materials & Methods*), qui se trouvent bousculées par quelques verbes « actifs » : l'analyse qualitative et non automatique quantitative permet de les identifier comme des actifs au sémantisme passif (recevoir, subir, etc.).

Pour finir, la limite d'un biais idiosyncrasique n'est pas possible dans ce corpus, car même si les articles sélectionnés proviennent de la même UMR, le scripteur n'est pas le même à chaque fois. De plus, la latitude stylistique est peu permise pour ce genre de production textuelle à cause de la codification du genre (pour parler en nos termes³²⁴, le socle médiatico-générique définissant le genre de l'article scientifique est particulièrement identifié et contraignant, exerçant une force vers le pôle du socle générique et limitant toute poussée singularisante).

III.1.2.2. Principaux résultats

Une distribution du contenu

L'analyse des différents articles permet de mettre en relief certaines récurrences qui semblent définitives du genre de l'article scientifique. La première et la plus évidente tient à l'ordre canonique qui distribue le contenu de l'article en plusieurs sections : titre, auteurs, résumé (*Abstract / Summary*), mots-clés (*Keywords*), introduction (*Introduction / Background*), présentation des expériences (*Materials & Methods*), résultats (*Results*), discussion (*Discussion*) et bibliographie (*References*). Les articles du corpus se présentent sous cette forme canonique – sauf deux, les articles F et G, dans lesquels la présentation des méthodes et matériels se situe après la discussion, mais qui à part cet écart de chronologie, suivent la même trame organisationnelle. Cette première distribution en sections bien discriminées (par des titres et sous-titres notamment) est une première mise en forme (mise en scène ?) qui structure le contenu et scande l'expression de la science.

Chaque article fait l'objet d'une grille d'analyse qui reprend de nombreux éléments cités dans la sous-partie précédente en fonction de leur « localisation » c'est-à-dire des différentes sections identifiées.

Particularités énonciatives de la section « Materials & Methods »

L'analyse des *marqueurs de présence de l'énonciateur* permet de démonter l'hypothèse selon laquelle les discours de la recherche scientifique étaient entièrement débrayés. Une place importante est laissée à l'énonciateur, un « nous » bien ancré, actorialisé par la liste des auteurs en tête d'article et leurs inscriptions institutionnelles associées. Cependant, on peut affirmer que cet embrayage n'est pas dominant partout, il est même exclu de la section « *Materials and Methods* » (M&M) qui présente les expérimentations. Dans le corpus, il y a quelques exceptions à cette règle, mais les quelques occurrences transgressives sont situées

³²⁴ COUÉGNAS Nicolas et FAMY Aurore, « L'interprétation générique des textes. Ou comment le genre et le média participent à l'œuvre », in: ABLALI Driss et DUCARD Dominique, Louvain-la-Neuve, L'Harmattan-Academia, 2015 (Sciences du langage – Carrefours et points de vue), pp. 175-189. Le « socle médiatico-générique » sera défini et développé plus en aval dans le développement.

soit en tout début soit en toute fin de section. *A contrario*, l'embrayage (déictiques et verbes conjugués en 1^{ère} personne) est très fort dans certaines sections, notamment en fin des sections d'introduction, dans les résultats et encore plus dans la section « discussion ». Quelques extraits illustrent particulièrement bien ce phénomène, que ce soit dans la partie « introduction » dite aussi « background », en fin de section :

« nous avons également évalué les parents à l'aide de l'Inventaire de l'état d'anxiété chez les adultes (STAI) durant leur visite à notre unité d'épilepsie pédiatrique. Nous émettons l'hypothèse qu'une première crise pourrait être associée à une élévation concomitante du niveau d'anxiété chez les enfants et les parents »³²⁵

Que dans la partie « Discussion » :

« En utilisant l'allumage rapide effectué par stimulation de l'hippocampe ventral dans cette étude, nous établissons en outre l'effet anticonvulsivant de BRV chez les rats adultes et montrons un effet antiépileptogène supplémentaire. (...) nous démontrons pour la première fois que BRV affiche des effets anti-ictogènes dans tous les groupes d'âge. Nous avons également observé un effet antiépileptogène plus fort lors de l'acquisition du kindling chez les rats P28 et P21 que chez les rats P60 »³²⁶

Ou encore dans la « Discussion »,

« Par conséquent, nous excluons 'l'hypothèse de l'enzyme' comme un mécanisme d'action dans notre modèle de crise limbique. Fait important, en utilisant la microscopie électronique immunogold, nous démontrons en outre que l'Ang IV a augmenté in vivo la disponibilité des récepteurs sst2A associés à la membrane. Ensemble, nos résultats nous amènent à la conclusion que les ligands IRAP favorisent un recyclage et une resensibilisation rapides des récepteurs sst2A... »³²⁷

Cette alternance embrayage/débrayage en fonction des sections est caractéristique du genre, et sera interprétée plus bas. Elle est à mettre en corrélation avec une autre récurrence qui touche la section « Materials and Methods » (M&M) : le débrayage et l'effacement des scientifiques passent par *l'utilisation massive de la voix passive* dans cette partie de l'article. En effet, dans tous les articles, la partie M&M présente une surpopulation de structures à la voix passive par rapport à la voix active. À titre d'exemple, l'article A présente une partie M&M à 71 verbes en structure passive pour 6 en voix active (dont un verbe d'état *to be, être* et un verbe au sémantisme passif, *to undergo subir*) et la même partie dans l'article B contient 170 verbes à la voix passive pour 12 à la voix active (dont 6 verbes d'état, *to be être*). La prédominance marquée de cette construction grammaticale donne un ton et un rythme particulier à la section, très répétitive et factuelle :

« Les neurones ont été fixés avec 4% de paraformaldehyde additionné de 4% de saccharose pendant 20 minutes à température ambiante. Les cellules ont été lavées dans du PBS et incubées 30 min avec du sérum d'âne normal à 5% (Sigma). Les anticorps primaires ont été dilués dans du PBS avec 1% de sérum d'âne normal et 0,1% de saponine ou de Triton X-100 et incubés pendant une nuit à 4°C. Les neurones

³²⁵ Article D, Tome II, traduit et souligné par nous.

³²⁶ Article C, Tome II, traduit et souligné par nous.

³²⁷ Article B, Tome II, traduit et souligné par nous.

ont été lavés dans du PBS puis *incubés* avec des anticorps secondaires dilués dans du PBS avec 1% de sérum d'âne normal et 0,1% de saponine ou de Triton X-100 pendant 1 h à la température ambiante. Enfin, les cellules *ont été lavées* dans du PBS et *montées* avec Fluoromount »³²⁸

Ou encore

« Les microglies *ont été exposées* pendant 4 h à du PBS ou du PIC (1 ug / ml). Les surnageants *ont été recueillis* et *stockés* à -80 ° C jusqu'à ce que les taux de cytokines aient été mesurés. Les cellules *ont été récoltées* et l'ARN a été *extrait* pour l'analyse de l'expression génique »³²⁹

Les quelques occurrences de voix active présentes dans les sections M&M, peu nombreuses, participent de la fonction de description des protocoles expérimentaux. Le prétérit est alors utilisé dans son usage descriptif, comme on utiliserait l'imparfait en français :

« Three sets of experiments were analyzed. One set *contained* 14 groups of the time course experiments of sst2A receptor recycling (Control without OCT; 15, 30, 45, 60, 120, and 180 min after OCT washout with or without Ang IV). The second set *contained* six groups (Control without agonist; 45 min after OCT washout and 45 min after SRIF washout with or without Ang IV). The third set *contained* four groups of the lentiviral shRNA experiments »³³⁰

Soit en français :

« Trois séries d'expériences ont été analysées. Un ensemble *contenait* 14 groupes d'expériences de recyclage du récepteur sst2A dans le temps (témoin sans OCT, 15, 30, 45, 60, 120 et 180 min après l'élimination de l'OCT avec ou sans Ang IV). Le second ensemble *contenait* six groupes (témoin sans agoniste, 45 min après l'élimination de l'OCT et 45 min après l'élimination du SRIF avec ou sans Ang IV). Le troisième ensemble *contenait* quatre groupes d'expériences sur les shRNA lentiviraux »

La « suprématie » de la voix passive dans la section M&M a été identifiée comme responsable d'un ton et d'un rythme particulier *supra* : cet effet de scansion est conforté par l'association quasi-systématique de la tournure passive avec un participe présent « using » ou avec la préposition « with », les deux suivis d'un complément indiquant une technique particulière, un outil ou logiciel donné. Cette association demi-figée dans les parties M&M en constitue une structure canonique définitoire :

Sujet + <u>Verbe voix passive prétérit</u> +	with + logiciel/instrument/technique/produit using
--	---

Il s'agit de la structure canonique qui incarne la médiation discursive des « manips ». On retiendra son caractère systématique, sa scansion, l'utilisation de la voie passive et

³²⁸ Article H, Tome II, traduit et souligné par nous.

³²⁹ Article A, Tome II, traduit et souligné par nous.

³³⁰ Article B, Tome II, souligné par nous.

son débrayage total qui effacent entièrement l'agent incarné par l'acteur scientifique qui les réalise³³¹.

Plus sauvagement, ce qui est manipulé subit une réification, est transformé en chose, devient disponible à la manipulation, vient s'inscrire dans le tempo et la narrativité scientifique.

Les extraits suivants répondent parfaitement, à titre d'exemple, au canon présenté :

« *All the samples were set up in duplicate **using** Sybr Green Supermix (Bio-Rad) on the CFX96 apparatus (Bio-Rad). Ampli- fication specificity was assessed **with** a melting curve analysis. Primers were designed using PRIMER 3 ([http:// simgene.com/](http://simgene.com/)) software (for primer sequences see Figure 7). Quantification of the relative expression of the Gaba3a gene was performed **using** Gapdh mean value from each sample, with the Bio-Rad CFX MANAGER 2.1 software »³³²*

Ou encore :

« *Hippocampi were dissected from 18-d-old embryo Sprague Dawley rat brains and dissociated in HBSS **with** 0.25% trypsin and 0.1% DNase 1. Hippocampal neurons were plated on glass coverslips previously coated **with** gelatin and poly-L-lysine. Neurons were grown in Neurobasal medium (Invitrogen) supplemented **with** B27 and glutamine (Invitrogen) and maintained in an incubator at 5% CO₂. Hippocampal neurons were transfected at day in vitro (DIV) 3 **with** the appropriate cDNA **using** Lipofectamine 2000 (Invitrogen) in OptiMEM medium (Invitrogen) »³³³*

Cette structure de base peut être étendue par l'ajout d'une subordonnée circonstancielle exprimant le but, avant ou après la principale, avec une légère préférence pour l'antéposition dans le corpus, donnant la structure suivante :

For + But , Sujet + <u>Verbe voix passive prétérit</u> + To	using + logiciel/technique/produit/instrument with
--	---

Il s'agit de la structure canonique de médiation discursive des « manips », étendue au but associé.

³³¹ Une nuance importante doit être soulignée ici. Dans une perspective comparative, l'article D « *Difference in anxiety symptoms between children and their parents facing a first seizure or epilepsy* », est particulièrement différent des autres items du corpus dans la prise en charge énonciative de cette partie M&M : l'embrayage est toujours présent et les verbes à la voix active sont aussi représentés que les formes passives. Or, cet article a été identifié comme relevant d'une recherche clinique. Nous pouvons trouver là l'explication d'un tel écart avec les autres articles. Il est plus aisé de réifier les animaux de laboratoire et les substances physiologiques que les patients humains qui ont participé à cette recherche. Nous émettons alors l'hypothèse que les sections M&M en recherche clinique sont moins contraintes par l'effacement du chercheur, un travail d'analyse sur un corpus uniquement constitué d'article de ce type permettrait de la vérifier.

³³² Article E, Tome II, souligné par nous.

³³³ Article H, Tome II, souligné par nous.

L'alternative de *for* et *to* s'explique par la nature de la subordonnée, *for* est utilisé dans le cas d'une proposition nominale et *to* dans le cas d'une infinitive. Cette construction se présente alors sous la forme suivante :

« **For** time course experiments of *sst2A* receptor internalization, neurons were treated with 1 µM of the *sst2A* receptor agonist OCT in Neurobasal medium for 5, 10, 15, and 20 min at 37°C. **For** time course experiments of *sst2A* receptor recycling, neurons were pretreated with 1 µM Ang IV (or PBS as control) in Neurobasal medium for 60 min at 37°C »³³⁴

« **To** assess the extent of IRAP knockdown, images of IRAP immunofluorescence from neuronal cell bodies were collected from a single optical plane **using** a 63x Plan-Apochromat oil-immersion Zeiss lens (...) **To** quantify *sst2A* receptor immunoreactivity at the plasma membrane, images of *sst2A* receptor and TGN38 immunofluorescence from neuronal cell bodies were acquired from a single optical plane **using** a 63x Plan-Apochromat oil-immersion Zeiss lens »³³⁵

Particularités énonciatives de la section « Results »

La section M&M n'est pas la seule à être caractérisée par la présence de structure grammaticale canonique. Ainsi, la section « Results » montre également des récurrences formelles importantes.

La section « Results » est aussi marquée par l'apparition, en début de paragraphes, d'une structure hypothétique embrayée récurrente, rythmant la partie entière et dynamisant (fonction inchoative) le paragraphe qu'elle introduit. En effet, elle permet d'établir le lien entre ce qui est recherché et ce qui a été fait expérimentalement pour y parvenir. En anglais scientifique, cette structure se présente sous les deux formes variantes :

To + Verbe épistémique présent + **whether** + sujet + modal + BV , **we** + verbe prétérit
In order to (Avec antéposition de la principale possible)

We + <u>Verbe épistémique prétérit</u> + whether + sujet + modal + BV	
<i>Interrogated</i>	<i>could</i>
<i>Investigated</i>	<i>can</i>
<i>Asked</i>	<i>might</i>
<i>Analysed</i>	<i>may</i>
<i>Studied</i>	

Il s'agit des structures canoniques incarnant la médiation discursive du raisonnement du chercheur. On retiendra leur position inchoative dans les paragraphes composant la section « Results », l'utilisation des modaux pour l'expression conditionnelle d'un fait hypothétique à vérifier/prouver.

³³⁴ Article B, Tome II, souligné par nous.

³³⁵ Idem.

Schématiquement, en français on aurait respectivement :

- « Pour analyser/interroger/étudier si X peut faire telle action, nous avons réalisé telle procédure. »
- « Nous avons analysé/interrogé/étudié si X pouvait faire telle action. »

Quelques exemples pour illustrer la manifestation de ces structures peuvent être fournis :

« **We performed kinetic experiments to analyze whether IRAP ligand Ang IV could impact on the trafficking and recycling of endogenous sst2A receptor following agonist-induced internalization** » / **Nous avons réalisé des expériences cinétiques pour déterminer si le ligand de l'IRAP Ang IV pouvait avoir un impact sur le trafic et le recyclage du récepteur sst2A endogène suite à l'internalisation induite par l'agoniste**³³⁶

« **To further analyze whether the anticonvulsant properties of IRAP could be mediated by the sst2A receptor, we next studied the effect of intrahippocampal coadministration of sst2A receptor antagonists and IRAP ligands in the same limbic seizure model** » / **Pour analyser plus avant si les propriétés anticonvulsivantes de l'IRAP pourraient être médiées par le récepteur sst2A, nous avons ensuite étudié l'effet de la coadministration intrahippocampique des antagonistes du récepteur sst2A et des ligands IRAP dans le même modèle de crise limbique**³³⁷

« **We then asked whether Ang IV and LVV-H7 may exert their anticonvulsive effects through putative inhibition of SRIF degradation via IRAP (Matsumoto et al., 2001)** » / **Nous nous sommes ensuite demandé si l'Ang IV et le LVV-H7 pouvaient exercer leurs effets anticonvulsifs par inhibition présumée de la dégradation du SRIF via l'IRAP (Matsumoto et collaborateurs, 2001)**³³⁸

« **In order to determine whether IL-1 β production is associated with glial activation, we analyzed microglia and astrocyte distribution in the hippocampus** » / **Afin de déterminer si la production d'IL-1 β est associée à l'activation gliale, nous avons analysé la distribution de la microglie et des astrocytes dans l'hippocampe**³³⁹

Cette structure, dans certains articles du corpus, peut se trouver dans une forme entièrement débrayée, laissant les marques de l'énonciateur intervenir préférentiellement et exclusivement dans la partie « Discussion ».

To + Verbe épistémique présent + Réf. Sc.1 , Réf. Sc. 2 + V. passif prétérit In order to

Qui correspondrait en français à une structure du type :

³³⁶ Article B, Tome II, traduit et souligné par nous.

³³⁷ Idem.

³³⁸ Idem.

³³⁹ Article A, Tome II, traduit et souligné par nous.

- « Pour analyser/interroger/étudier telle action, X a subi telle procédure ».

« **To analyze** the dynamics of GPCRs with high resolution in living neurons, **the sst2A receptor was tagged** at the C terminus with either EGFP or mCherry” / *Pour analyser la dynamique des RCPG à haute résolution dans les neurones vivants, le récepteur sst2A a été marqué à l'extrémité C avec EGFP ou mCherry*

« **To further determine** the effect of fusing EGFP to the sst2A C terminus on receptor function, **CHO cells transfected with the wild-type receptor were compared** with cells expressing sst2A-EGFP in a cAMP accumulation assay » / *Pour déterminer plus précisément l'effet de la fusion EGFP à l'extrémité sst2A C sur le récepteur fonction, les cellules CHO transfectées avec le récepteur de type sauvage ont été comparés avec cellules exprimant sst2A-EGFP dans un test de cumul*

Avec l'utilisation d'une telle formulation, le discours reste débrayé et les référents scientifiques, comme dans la section M&M, demeurent les objets passifs d'une action transcendentale.

Particularités énonciatives de la section « Discussion »

La section qui suit celle des résultats permet d'interpréter ces derniers grâce à leur confrontation mutuelle mais aussi à la lumière des travaux antérieurs, réalisés par l'équipe ou par d'autres chercheurs. Le terme de « discussion » est en cela très transparent et évocateur : cette section est le lieu des rencontres entre les résultats ou données de l'expérience et le chercheur qui les interprète, et entre ces résultats et d'autres déjà interprétés par d'autres chercheurs. La discussion marque ainsi en creux l'objectivité des discours déjà émis. Les relevés systématiques qui ont eu cours dans cette partie permettent de corroborer cette définition de la section *Discussion*. La première récurrence qui se manifeste à l'étude de cette partie correspond à l'embrayage important, instaurant un énonciateur actif et dépositaire du /faire discursif/. Cet embrayage se traduit par l'utilisation de déictiques – pronoms possessifs, déterminants démonstratifs et déictiques spatiaux notamment ; ainsi que l'utilisation de verbes conjugués à la première personne du pluriel « we ».

« the main finding of this study was » / *La principale conclusion de cette étude était*

« we further established the anticonvulsant effect of » / *Nous avons en outre établi l'effet anticonvulsivant de*

« we demonstrate for the first time that » / *Nous démontrons pour la première fois que*

« we also observed » / *Nous avons également observé*

« in this study, we demonstrated that » / *Dans cette étude, nous avons démontré que*

« in our experimental settings » / *Dans nos paramètres expérimentaux*

« this might be a characteristic of our model » / *Cela pourrait être une caractéristique de notre modèle*

« together with our in vitro results » / *Pris en compte avec nos résultats in vivo*

« we first found that » / *Nous avons d'abord trouvé que*

« we demonstrate here that » / *Nous démontrons ici que*

Cet embrayage prononcé est mis en valeur par contraste avec l'alternance de structures grammaticales impersonnelles qui semblent donner l'impression que la science « s'énonce toute seule ». Ces structures résultatives sont particulièrement représentées dans les parties

Discussion et Results (pour certains articles de la sélection), et réinvestissent les données de la recherche, celles qui ont été présentées dans les séquences embrayées, comme les sujets personnifiés voire comme une nouvelle instance « énonciateur » :

« our present data suggest that » / *Nos données ici présentées suggèrent que*
« these observations suggest a possible... » / *Ces observations suggèrent un possible...*

« these data clearly demonstrate that » / *Ces données démontrent clairement que*

« these results suggest that » / *Ces résultats suggèrent que*

« together with the fact that » / *Considéré ensemble avec le fait que*

« data revealed... » / *Les données ont révélé...*

« this phenomenon was also apparent » / *Ce phénomène était aussi apparent*

La voix est donnée aux résultats, aux faits, aux phénomènes, aux données, etc. Cette délégation de l'énonciation du chercheur aux données scientifiques dans certains passages (souvent conclusifs) donne à la science la possibilité de s'énoncer par elle-même. Cette double énonciation est complétée par une troisième forme, indirecte, celle de l'énonciation des recherches antérieures. Que ce soit sous forme de renvois par notes numérotées ou par l'insertion des noms de chercheur entre parenthèses ou encore directement dans le corps du texte, les références intertextuelles sont très nombreuses, et particulièrement au sein de la section « Discussion » où les données scientifiques sont corrélées et mises en perspective.

« Some studies have also highlighted other risk... [Note numérique renvoi bibliographique] » / *D'autres études ont également mis en lumière d'autres risques...*

« Previously documented by [Notes numériques multiples renvois bibliographiques] » / *Précédemment documentée par...*

« Ettinger et al. found that » / *Ettinger et collaborateurs ont trouvé que*

« Williams et al. reported that » / *Williams et collaborateurs ont reporté que*

« As recently demonstrated [Note renvoi bibliographique] » / *Comme récemment démontré*

« This results are in agreement with the studies using X (Pippig et al., 1995 ; Vistein and Puthenveedu, 2013) » / *Ces résultats sont en conformité avec les études utilisant telle procédure (Pippig et collaborateurs, 1995 ; Vistein et Puthenveedu, 2013)*

La polyphonie, qui règne dans cette partie (juxtaposition de trois plans d'énonciation différents) et dont il sera question dans notre propre « Interprétation et Discussion », est caractéristique de la section, d'où son nom. Les nombreux connecteurs logiques qui ponctuent les paragraphes témoignent d'une structure formelle importante, organisant la polyphonie, en cela loin d'être une cacophonie. Les connecteurs logiques circulent en circuit fermé, il s'agit toujours des mêmes termes dont on peut donner une typologie fonctionnelle :

- *Fonction Juxtaposition* : « in addition », « furthermore », « further », « next », « moreover », où les connecteurs permettent l'exposition de faits complémentaires et de juxtaposer des éléments dans le raisonnement.
- *Fonction Développement* : « indeed », « thus », où les connecteurs permettent de confirmer ce qui vient d'être dit et de poursuivre le raisonnement par une explication. Ce type de connecteurs introduit une séquence explicative ou illustrative.

- *Fonction Opposition* : « in contrast with », « on the contrary », « paradoxically », « however », où les connecteurs permettent la mise en opposition de *termes*³⁴⁰ du raisonnement.
- *Fonction Chronologique* : « first », « second », « third », où les connecteurs collaborent entre eux pour exprimer une chronologie dans le raisonnement : d'abord, ensuite, enfin.
- *Fonction Conclusion* : « finally », « in conclusion », « consequently », où, de manière très transparente, les connecteurs permettent d'introduire la conclusion sur ce qui a été dit antérieurement dans le raisonnement.

Les temps

L'analyse du corpus permet de définir une certaine distribution des temps verbaux en fonction des sections, correspondant à chaque fois à une fonction-usage particulière. Ainsi, en complément de la distribution dichotomique entre voix active et voix passive, il apparaît que plusieurs temps verbaux sont convoqués et sont distribués fonctionnellement selon la trame suivante :

- Le *présent* est préférentiellement utilisé dans les sections de l'introduction et la discussion.
 - « *Common viruses associated with encephalitis-induced seizures are herpes simplex and cytomegalovirus. Children are three times more prone to viral encephalitis than adults are [Note renvoi bibliographique]* »
 - « *The somatostatin (SRIF) type 2A receptor (sst2A) mediates SRIF inhibitory effects on cell excitability* »

Il est employé dans son usage de « présent de vérité générale » (PVG) qui permet de donner une valeur factuelle et onto-véridictoire à l'objet de l'énonciation. C'est dire l'importance de l'utilisation d'un tel temps dans les sections qui introduisent et concluent un article scientifique. Trivialement, dans l'introduction il est question de rappeler les faits, comme étant des vérités générales, sur lesquelles il est possible de s'appuyer pour faire les expérimentations, quand dans la conclusion, il est davantage question de « créer » de nouvelles vérités générales, à partir desquelles d'autres articles verront le jour et d'autres expérimentations pourront être conduites.

- Le *prétérit (valeur description)* – Comme mentionné plus haut, le prétérit est utilisé dans sa fonction de description dans la section M&M. Il correspond alors à un emploi de l'imparfait de description en français, dont on se sert pour décrire les faits de second plan, permettant par contraste aux actions de premier plan de se dérouler. L'usage du prétérit dans sa fonction descriptive, très spécifique, est peu représenté dans les articles et se cantonne aux descriptions des conditions des protocoles expérimentaux
 - « *Rats had free access to food and water* » / *Les rats avaient accès libre à la nourriture et à l'eau* ;³⁴¹

³⁴⁰ Au sens aristotélien, comme partie d'un raisonnement.

³⁴¹ Article B, Tome II, traduit et souligné par nous.

« *The coordinates in relation to bregma were as follows: P13, 3.0 mm posterior, 3.9 mm left, 4.2 mm ventral* » / *Les coordonnées par rapport à bregma étaient les suivantes : P13, 3,0 mm postérieur, 3,9 mm à gauche, 4,2 mm ventral.*³⁴²

- Le prétérit (valeur passé composé) se distribue de manière fonctionnelle dans les différentes sections en fonction des voix qui lui sont associées. Ainsi, associé à la voix passive dans la section M&M, il endosse la fonction aspectuelle d'exprimer une action accomplie au moment des expériences, antérieures au moment de l'énonciation de l'article.

« *Neurons were fixed with 4% paraformaldehyde supplemented with 4% sucrose for 20 min at room temperature. The cells were washed in PBS and incubated 30 min with 5% normal donkey serum (Sigma). Primary antibodies were diluted in PBS with 1% normal donkey serum and 0.1% saponine* » / *Les neurones ont été fixés avec 4% de paraformaldehyde additionné de 4% de saccharose pendant 20 minutes à température ambiante. Les cellules ont été lavées dans du PBS et incubées 30 min avec du sérum d'âne normal à 5% (Sigma). Les anticorps primaires ont été dilués dans du PBS avec 1% de sérum d'âne normal et 0,1% de saponine*³⁴³

Cependant, associé à la voix active, notamment dans les sections *Results* et d'autant plus *Discussion*, son usage se meut en *fonction bilan*, exprimant une action qui a un rapport de continuité avec le moment de l'énonciation. L'énonciateur exprime une action antérieure qui a des retentissements sur le présent de l'énonciation : « *we produced (...), we observed (...), we found* »³⁴⁴ / *Nous avons produit (...) nous avons observé (...) nous avons trouvé*. Cette séquence se retrouve fréquemment dans cet ordre-là, dans les *Results* et la *Discussion*, avec quelques variations lexicales, mais qui s'impose comme une structure « *veni vedi vici* » développée (extension ici représentée par les (...)) de l'équipe de scientifiques.

L'étude des temps verbaux permet de mettre en exergue, comme cela a été le cas pour d'autres marques énonciatives et grammaticales, une distribution privilégiée en fonction des sections identifiées, recouvrant des fonctionnalités distinctes et définitoires d'une certaine prise de position. Les différents relevés sont résumés et consignés dans le tableau suivant. Les plus marquent la présence quand les moins marquent l'absence d'un critère.

³⁴² Article A, Tome II, traduit et souligné par nous.

³⁴³ Article H, Tome II, traduit et souligné par nous.

³⁴⁴ Article A, Tome II, traduit et souligné par nous.

	Introduction	M&M	Résultats	Discussion
<i>Prétérit - Imparfait</i>	-	+ - (v. active)	-	-
<i>Prétérit - Passé Composé</i>	-	+++ (v. passive)	+ (sujet = énonciateur) + (sujet = référents)	+ - (passif)
<i>Présent VG</i>	++	-	-	++
<i>Voix Passif</i>	+	+++	+ (sujet = référents)	+ - (prétérit PC)
<i>Voix Actif</i>	++	+ -	++	+
<i>Embrayage énonciateur</i>	++ (fin §)	---	++ (fin §)	+++
<i>Marques axiologie</i>	+	---	+ -	+
<i>Marques Assomption faible</i>	+ (début §)	---	--	++ (fin §)
<i>Références intertextuelles</i>	++	---	+++	++
<i>Connecteurs</i>	+	+	++	++
<i>Structures impersonnelles</i>	+	---	++	++

Tableau 6. Tableau résumant les résultats de l'analyse linguistique

III.1.2.3. Interprétation et Discussion

Les résultats de l'analyse linguistique ayant été présentés et résumés, il convient désormais de les interpréter pour en comprendre les tenants et aboutissants.

III.1.2.3.1. Jeux de verbes et jeux de scènes pratiques

Il a été montré que les temps verbaux, les voix et l'embrayage en première personne sont distribués dans les sections *introduction*, *méthodes*, *résultats* et *discussion* d'une manière précise et non-aléatoire. L'analyse a mis en lumière les différentes fonctions et valeurs portées par ces marqueurs de l'énonciation. À ce titre, chaque section identifiée semble se définir comme un micro-genre qui s'organise en fonction de caractéristiques énonciatives propres. Rappelons, schématiquement, que l'*Introduction* énonce des vérités générales au présent à la voix active, rappelle les découvertes qui ont été faites à propos du sujet de l'article au passé composé (prétérit – usage de bilan) et propose d'interroger de nouveaux phénomènes à établir

comme faits sous la forme conditionnelle (utilisation de *whether* + *modal* en anglais scientifique) ; que la section *Materials & Methods* énonce des actions accomplies et exercées sur les référents scientifiques grâce à l'utilisation quasi-exclusive de la voie passive couplée à celle du prétérit (valeur aspectuelle accomplie) dans un effacement de l'agent scientifique ; que la partie *Results* réinstaure les manipulations dans les raisonnements grâce à des structures canoniques hypothétiques, embrayées (le plus souvent) ou non, puis énonce les résultats de chaque expérience au prétérit (usage aspect accompli), et enfin conclut chaque raisonnement par une structure résultative où la science semble s'énoncer par elle-même ; enfin la partie *Discussion* met en perspective ces résultats, dans une énonciation embrayée où l'énonciateur scientifique les interroge à la lumière de la littérature déjà constituée, suivant les articulations de connecteurs nombreux qui organisent ce champ de perspectives, puis conclut par une ouverture vers les possibles recherches qui restent à faire pour approfondir tel point et explorer tel autre.

Pris ensemble, ces résultats semblent suggérer que les jeux de temps, de voix et de personne permettent la délimitation de scènes pratiques différenciées :

- La *scène de l'expérimentation à la paillasse* complètement objectivée, contrôlée, « aseptisée » par des structures répétitives qui ne laissent aucune place à l'agent humain au niveau de l'énonciation, agent pourtant responsable de ces manipulations au laboratoire. Cette scène est « spatialisée » et renvoie à ce qui se passe dans une certaine partie du laboratoire, à la paillasse. Cette scène transparait évidemment dans la section M&M mais également dans une partie de la section Results où les expériences sont reprises une à une pour en donner résultats, de manière toujours aussi maîtrisée et sans la présence du chercheur.
- La *scène du chercheur face aux données* fortement embrayée, où le chercheur est cette fois-ci au cœur des considérations. Ce qui importe alors ce n'est pas son identité bien-sûr mais dans sa capacité à interpréter les données de la nature et à les transformer en fait scientifique. Cette scène n'est pas aussi identifiable à un lieu que la première mais s'inscrit dans le lieu abstrait du raisonnement. Elle transparait dans les parties Results et Discussion.
- La *scène de la recherche internationale et du savoir* se situe encore à un autre niveau, plus diffus que « la tête » des chercheurs, dans une sorte de nébuleuse de reconnaissance, légitimité, représentations où est consacré le fait scientifique comme savoir aux yeux de la communauté. Cette scène est celle de la rencontre entre toutes les inscriptions littéraires – antérieures, en cours, voire futures –, les raisonnements des chercheurs et la reconnaissance scientifique. Elle transparait de manière inchoative et conclusive dans les sections Introduction et Discussion.

La production de l'article scientifique correspond donc, selon nous, à un travail d'équilibrage des forces et des énonciations pour que chacune de ces trois scènes pratiques puisse exister et coopérer avec les deux autres en son sein. Toute l'argumentation d'un article scientifique tient donc à la collaboration de ces trois scènes dans la double optique de 1) construction d'un savoir scientifique et 2) présentation d'un ethos de chercheur – qui donnera par ailleurs de la consistance et de la légitimité à la première construction.

III.1.2.3.2. Mise en discours comme un plaidoyer de légitimité

De ce qui gît sous la science...

La mise en discours de la science n'est pas si aisée à saisir. Deux remarques préalables doivent être exprimées avant d'aller plus loin. La première consiste à rappeler que l'article scientifique n'est pas la seule forme de mise en discours de la science, et surtout pas la première. Nous pouvons mentionner l'antériorité de toutes les inscriptions primitives qui sortent des appareils inscripteurs (cf. *supra*) au laboratoire ou encore de ce qui est consigné dans les cahiers de laboratoire par exemple³⁴⁵. La seconde remarque consiste à affirmer qu'il n'y a pas d'un côté la nature à connaître et, d'un autre, la connaissance scientifique de cette nature, rappelons à cet égard que nous avons quitté le premier empirisme qui décrivait le monde en qualités premières et qualités secondes³⁴⁶. Loin de cette Nature Bifurquée, la conception et le raisonnement ne préexistent pas à la mise en mots, les deux s'instaurent ensemble au décours d'une multitude d'inscriptions littéraires. Alors sur quoi cette discursivisation qui agit dans l'article scientifique repose-t-elle ? En quoi consiste son infratexte ? Latour et Fabbri proposent de répondre qu'il ne s'agit non pas de la nature, mais d'un empilement d'autres textes :

« Dans l'article que nous présentons, il y a bien un référent, mais celui-ci est composé d'un empilement de textes : le contexte sur lequel l'article agit, l'infratexte sur lequel il s'appuie (...). Tout se passe comme si la solidité du papier, d'autres diraient son objectivité, venait des correspondances établies en repliant l'une sur l'autre ces différentes couches de textes. Ce n'est pas la nature que l'on trouve sous le texte scientifique, c'est la littérature des instruments »³⁴⁷

Finalement, ce qui gît sous le discours de la science, c'est un réseau d'autres discours : à la fois les inscriptions de laboratoire et les inscriptions littéraires antépubliées, d'où les renvois bibliographiques incessants.

Création d'un foyer de références internes

La mise en discours de la science consiste donc à rassembler et concaténer un certain nombre d'inscriptions dans un discours conduisant au raisonnement. L'article scientifique est en première instance le lieu où se combinent les inscriptions issues des expérimentations de paillasse dites *manips* : une vue de microscope confocal représentant des neurones fluorescents, un diagramme de données statistiques comparant l'intensité du signal des récepteurs sst2A à la membrane plasmique dans deux échantillons, un tracé EEG de raton ayant subi une injection de SRIF, etc. toutes ces inscriptions sont mises en relation entre elles et avec les protocoles expérimentaux qui ont permis de les obtenir. Les inscriptions primitives,

³⁴⁵ Voir les caractéristiques du cahier de laboratoire et sa définition comme forme de mise en récit : ROWLEY-JOLIVET Elizabeth et CARTER-THOMAS Shirley, « La vraie histoire de la recherche expérimentale ? Comparaison entre la narration de la recherche dans les cahiers de laboratoire et dans les articles de recherche », in: RESCHE Catherine, *La mise en récit dans les discours spécialisés*, vol. Aspects linguistiques et culturels des discours spécialisés, Peter Lang, 2016 (2), pp. 97-120.

³⁴⁶ Voir dans le premier chapitre la partie I.2.1.1. « *Le projet latourien et l'importance de sa généalogie* », § « L'empirisme radical ».

³⁴⁷ LATOUR Bruno et FABBRI Paolo, « La rhétorique de la science [pouvoir et devoir dans un article de science exacte] », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales* 13 (1), 1977, page 89.

dans la mise en discours que constitue la production d'un article scientifique, sont connectées pour dessiner des bribes de raisonnement, elles-mêmes mises en rapport.

Ces différentes mises en relation sont supportées concrètement, au niveau de la discursivisation, par les connecteurs logiques qui abondent dans les différentes sections. Il a été montré dans la partie précédente que les connecteurs logiques permettent la mise en œuvre de différentes fonctions : juxtaposition, développement, opposition, chronologie, conclusion, organisant les unités constitutives du discours scientifique (inscriptions primitives, opérations expérimentales mises en discours, etc.).

Se crée alors, à partir de là, un foyer de références internes organisant tout un univers auquel se référer. Des formules explicites de cohérence interne permettent de mettre en rapport les différentes étapes du raisonnement, notamment dans les sections de fin (Results et Discussion) qui reprennent tout ce qui a été énoncé dans les sections précédentes :

« *In agreement with our results, the i.c.v. injection of PIC in P14 rats resulted in an immediate increase in the hippocampal levels of IL-1 β without causing any changes in TNF α levels* » / *En accord avec nos résultats, l'injection de PIC chez des rats P14 a entraîné une augmentation immédiate des niveaux d'hippocampe de l'IL-1 β sans entraîner de changements dans les niveaux de TNF α* ³⁴⁸

« *A predominant plasma membrane distribution of the endogenous sst2A receptor was detected at the surface of perikarya and dendrites, confirming our former results* » / *Une distribution prédominante de la membrane plasmique du récepteur sst2A endogène a été détectée à la surface du péricaryon et des dendrites, confirmant nos résultats antérieurs*³⁴⁹

« *According to our model, at low activation levels receptors remain at the site of the initial indiscriminate delivery through route 1 on the somatodendritic and axonal plasma membrane* » / *Selon notre modèle, à des niveaux d'activation faibles, les récepteurs restent sur le site de l'administration initiale sans discernement par la voie 1 sur la membrane plasmique somatodendritique et axonale*³⁵⁰

Les jeux d'explicitation de la cohérence interne se mêlent à ceux d'une cohérence générale avec les discours antérieurs dans une explicitation artificielle de l'interdiscours. Plus qu'une simple volonté de mise en relation cohérente, un véritable travail de polyphonie énonciative est mis en place pour répondre de ce dialogisme inhérent aux discours scientifiques.

Dialogisme et polyphonie scientifiques

En effet, les discours scientifiques sont, par définition, plongés dans un dialogisme important où coexistent une multitude de discours antérieurs qui contraignent en partie la production de nouveaux. Le concept de dialogisme est l'un des apports théoriques principaux de Mikhaïl Bakhtine. Ce dernier fait du dialogisme un principe fondamental du langage en référent à la propriété de ce dernier à rentrer dans un double « dialogue » quand il y a production d'un discours : d'une part un dialogue avec les discours antérieurs, le déjà-dit, ce qu'il appelle le *dialogisme interdiscursif*, d'autre part un dialogue par anticipation avec les possibles

³⁴⁸ Article A, Tome II, traduit et souligné par nous.

³⁴⁹ Article B, Tome II, traduit et souligné par nous.

³⁵⁰ Article F, Tome II, traduit et souligné par nous.

interprétations de sa production, appelé *dialogisme interlocutif*. Cette double-propriété qui définit le principe dialogique du langage en fait non pas un outil qui exprime la pensée mais bien un mode d'élaboration du sens :

« *Le langage est ainsi présenté comme organisant et orientant la conscience dans l'appréhension du monde et non comme devant directement refléter une réalité préexistante : 'ce n'est pas l'activité mentale qui organise l'expression, mais au contraire c'est l'expression qui organise l'activité mentale, qui la modèle et détermine son orientation'. Si toute production est habitée des discours d'autrui, c'est d'abord parce que toute conscience et toute connaissance présupposent le langage* »³⁵¹

Le dialogisme conçu comme un principe fondamental du langage affirme l'influence omniprésente des *autres* discours dans la production d'un discours. Ce concept nous paraît donc éclairant dans l'étude de la production des discours scientifiques, qui revendiquent leur caractère intrinsèquement dialogique.

La notion de polyphonie provient de l'étude de la littérature carnavalesque de Bakhtine, dont les romans de Fiodor Dostoïevski sont exemplaires : la voix du narrateur se croise avec celles des différents personnages et par extension, de manière plus abstraite, avec les points de vue idéologiques qui les animent respectivement. La polyphonie bakhtinienne est alors pensée comme l'utilisation littéraire du dialogisme où sont coprésentes plusieurs voix, sans hiérarchisation.

Les deux notions sont toujours rapprochées, parfois amalgamées. Pourtant, selon Robert Vion, leur distinction est claire :

« *Le dialogisme est un principe général qui caractérise le langage alors que la polyphonie concerne les effets sur l'énoncé et le discours d'un dialogisme montré ou affleurant* »³⁵²

Nous adhérons à cette vision, qui nous semble parfaitement adéquate pour décrire les articles scientifiques en tant que discours dialogiques. Les différentes scènes identifiées et analysées *supra* comme plans d'énonciation – la scène des expérimentations de paillasse, la scène du chercheur face à ses résultats et la scène de la recherche internationale – instaurent des énonciateurs différents, ayant chacun leur propre voix (les référents scientifiques, le chercheur, la communauté de savoirs) dans le discours du même locuteur. Oswald Ducrot, qui reprend à son compte la notion de *polyphonie* de Bakhtine, mais dans une perspective théorique plus proche de Charles Bally, l'utilise pour réaliser la distinction entre *sujet parlant*, *locuteur*, *énonciateur*, distinction qui nous paraît faire écho à ce que nous avons proposé, de manière intuitive, dans la présentation de nos trois scènes pratiques.

« *D'où l'idée que le sens de l'énoncé, dans la représentation qu'il donne de l'énonciation, peut faire apparaître des voix qui ne sont pas celle d'un locuteur* »³⁵³

Nous proposons de réinvestir cette notion de polyphonie d'après Ducrot. Ainsi, dans l'énoncé-discours que constitue l'article scientifique dont nous avons étudié les caractéristiques,

³⁵¹ Robert Vion citant dans l'extrait Bakhtine & Volochinov (1929) dans : VION Robert, « Polyphonie énonciative et dialogisme », in: *Colloque « Dialogisme : langue, discours »*, Montpellier, 2010.

³⁵² VION Robert, *op. cit.*, 2010.

³⁵³ DUCROT Oswald, *Le dire et le dit*, Paris, Minuit, 1984 (Propositions), page 204.

différentes voix énonciatives sont identifiables : la voix des référents scientifiques, la voix du chercheur, la voix des recherches antérieures ; et ces dernières ne se superposent pas à la voix du locuteur, responsable de l'énonciation générale de l'article, qui lui-même ne coïncide pas avec le scripteur, sujet parlant empirique.

« *J'appelle énonciateurs ces êtres qui sont censés s'exprimer à travers l'énonciation, sans que pour autant on leur attribue des mots précis ; s'ils parlent, c'est seulement en ce sens que l'énonciation est vue comme exprimant leur point de vue, leur position, leur attitude, mais non pas, au sens matériel du terme, leurs paroles* »³⁵⁴

Les énonciateurs, aussi appelés « êtres intradiscursifs » chez Ducrot, sont donc des instances de discours abstraites qui prennent en charge les différents points de vue de ces différentes scènes pratiques. Le locuteur prend en charge l'énonciation générale et organise la coopération des trois plans d'énonciation (scènes) dans le but de construire l'argumentation générale de l'article. Il y a bien organisation et non simple juxtaposition des scènes :

« *Cette coexistence ne se ramène pas à un contact mécanique entre énoncés mais constitue un amalgame chimique, pour rendre une expression de Bakhtine à propos du discours rapporté* »³⁵⁵

« L'amalgame chimique » revient à ce nous avons proposé sous la forme de *coopération* entre les énonciations, qui autorise les influences réciproques et le renforcement mutuel des légitimités de chacune. Il semble même instaurer une triade d'instances : Raison, Monde et Savoir.

Marqueurs dialogiques explicites

Les marques du dialogisme sont nombreuses dans les articles scientifiques, et certaines d'entre elles constituent même formellement l'un de ses traits définitoires : les marques explicites de dialogisme sont incarnées par les renvois bibliographiques, sous la forme de notes numérotées qui renvoient directement à la bibliographie de fin d'article (section *References*) comme suit :

The five SRIF receptors (sst1–sst5) belong to the family of G protein-coupled receptors (GPCRs) and bind the native peptides SRIF-14, SRIF-28 and the more recently discovered neuropeptide cortistatin [12] with high affinity [1,13]. While sst1, sst3, sst4 and sst5 genes each generate a single receptor protein, alternative splicing of the sst2 mRNA gives rise to two protein isoforms, sst2A and sst2B [14,15]. In the adult mammalian brain, converging evidence suggests that the sst2A receptor exerts a predominant role in the transduction of SRIF actions [1,4,13].

356

Ce type de marqueur dialogique est celui qui limite le plus la « personnalisation » des recherches scientifiques en ne faisant pas apparaître les noms des chercheurs, mais exclusivement la codification numérotée permettant de trouver, en fin d'article, la référence bibliographique correspondante.

³⁵⁴ Idem.

³⁵⁵ VION Robert, *op. cit.*, 2010.

³⁵⁶ Impression d'écran de l'article G, Tome II, souligné en rouge par nos soins.

Au contraire, certains articles vont davantage mettre en scène les acteurs de la recherche scientifique, nominativement, en employant des renvois bibliographiques directement intégrés au corps du texte, sous la forme combinée de discours rapportés indirects libres et de renvois bibliographiques numérotés, comme suit :

trolled [21]. [Chapieski et al.](#) demonstrated that the primary predictor of maternal anxiety was the level of coping resources [22]. Family stress tends to aggravate anxiety at the time of diagnosis. The level of anxiety itself was strongly related to the child's adaptive functioning. Feelings of fear in parents faced with a first seizure can provoke inappropriate behavior, such as overprotection, permissiveness, or rejection [23].

It has been suggested that parental reactions to illness can contribute to symptoms of anxiety in their child. Moreover, [Baker et al.](#) showed that lower levels of epilepsy knowledge in adolescents were significantly related to higher levels of social anxiety [24]. In our study, there was

357

Enfin, un dernier type consiste en l'affirmation d'une position intermédiaire entre les deux précédents, dont nous usons fréquemment en sciences humaines et sociale également, consistant à faire un renvoi vers la bibliographie finale par l'insertion entre parenthèse du nom du chercheur (le premier de la liste pour les articles de sciences dures) et de la date de publication du papier concerné, comme suit :

Although the memory- and cognitive-enhancing effects of IRAP ligands are well established ([Albiston et al., 2003, 2011](#)), the role of IRAP in the CNS is yet to be fully elucidated. Most interestingly, IRAP ligands display anticonvulsive activities in different animal models ([Tchekalarova et al., 2001, 2004](#); [Stragier et al., 2006](#); [Loyens et al., 2011](#)). In accordance with these central actions, IRAP was found to be highly expressed in brain areas associated with cognition and epilepsy ([Fernando et al., 2005](#)), regions that also displayed the highest densities of sst2A receptor immunoreactivity ([Dournaud et al., 1996, 1998](#); [Schindler et al., 1997](#)). At the cellular level, IRAP immunoreactivity in neurons is

358

In addition, high-resolution electron microscopy has revealed that many, if not most, GPCRs are localized outside of pre- and post-synaptic specializations ([Shigemoto et al., 1997](#); [Charara et al., 1999](#); [Fritschy et al., 1999](#); [Meshul and McGinty, 2000](#); [Riad et al., 2000](#); [Muly et al., 2003](#); [Nyiri et al., 2005](#)). Finally, there is a remarkable and yet unexplained flexibility in distribution phenotypes, so GPCRs may show different polarized distribution patterns depending on the neuronal cell type ([Muly et al., 2003, 2010](#); [Dumartin et al., 2007](#); [Nathanson, 2008](#)), or the neurochemical environment ([Dournaud et al., 1998](#); [Decossas et al., 2003](#); [Bernard et al., 2006](#)). Thus, identification of additional mechanisms regulat-

359

³⁵⁷ Impression d'écran de l'article D, Tome II, souligné en rouge par nos soins.

³⁵⁸ Impression d'écran de l'article B, Tome II, souligné en rouge par nos soins.

³⁵⁹ Impression d'écran de l'article F, Tome II, souligné en rouge par nos soins.

Sans les impliquer directement dans l'énonciation en tant que tels puisque prisonniers des parenthèses, les « énonciateurs » prenant en charge ces discours antérieurs sont tout de même instaurés, et partiellement embrayés (présence des noms et des dates).

Ces renvois bibliographiques montrent à la fois la réénonciation de discours antérieurs dans la création de l'information savante, mais aussi une forte volonté d'inscription dans un référentiel communautaire. Il s'agit pour l'équipe de se positionner parmi les discours antérieurs reconnus et légitimes, et de prouver ainsi l'intérêt de la recherche en question, par rapport aux autres recherches déjà menées. De plus, les références multiples participent aussi de l'argumentation et de la construction de l'ethos du chercheur qui, à travers ses efforts de renvois bibliographiques, se montre toujours « à jour », prouvant son travail assidu et continu en termes de veille scientifique. Ses efforts se manifestent explicitement dans le discours par l'utilisation de formules canoniques du type :

« *in accordance with* » / Conformément à

« *as previously described* » / Comme décrit précédemment

« *according to...* » / Selon...

« *according to the previously described protocol* » / Selon le protocole précédemment décrit

« *in accordance with earlier studies* » / Conformément aux études antérieures

« *as previously reported* » / Comme indiqué précédemment

« *in agreement with these latter studies* » / En accord avec ces dernières études

« *as recently described* » / Comme décrit précédemment

« *in agreement with studies using* » / En accord avec les études utilisant...

« *it is well established that* » / Il est bien établi que

« *it has been shown that* » / Il a été montré que

« *a prior study showed that* » / Une étude préalable a montré que

« *this is in agreement with* » / Ceci est en accord avec

Ces différentes expressions semi-figées participent, en plus de l'élaboration d'une stratégie d'appartenance à la communauté à un réel processus de déférence par rapport à ce qui a été produit antérieurement. Le renvoi bibliographique systématique, pour résumer,

- Structure le discours (participe à l'élaboration du sens en tant que relevant d'une des scènes pratiques convoquées par l'énonciation, participe à la polyphonie énonciative)
- Construit l'ethos du chercheur (assidu, rigoureux, alerte)
- Affirme ou réaffirme l'appartenance du chercheur à la communauté (se positionne à l'intérieur du référentiel communautaire)
- Témoigne de la déférence du chercheur envers la mémoire discursive de sa communauté (respect des travaux antérieurs cités).

Marqueurs dialogiques implicites

Ces marqueurs dialogiques facilement reconnaissables ne sont pas les seuls à organiser la polyphonie constitutive de l'article scientifique. Il existe également, comme il a été décrit *supra*, des marques de dialogisme implicites mises en œuvre par la distribution énonciative (des temps, des voix et de l'embrayage) permettant de discriminer des scènes associées à des voix

ou, désormais, à des énonciateurs : la scène des manip a pour énonciateur ce qu'on a appelé les référents scientifiques, la scène du chercheur face aux données a pour énonciateur, de manière transparente, le chercheur (qui est en fait une équipe de chercheurs), enfin la scène de la communauté de la recherche scientifique a pour énonciateur les articles antérieurs publiés au sein de la communauté. Dans la première scène, la science semble s'énoncer par elle-même, dans la seconde, le chercheur énonce ses raisonnements, dans la troisième, les discours antérieurs sont assésés sans fin pour mettre en perspective le discours en train de se faire au sein de l'article. Cette coexistence explique que dans le même article, parfois dans la même section (*Discussion* notamment), selon la scène convoquée par l'énonciation, trivialement, soit la science « s'énonce toute seule » soit le chercheur « trouve ». C'est un paradoxe de la science qui affleure ici, une tension constitutive qui structure les articles scientifiques.

Légitimité et reconnaissance scientifiques

Toutes les considérations susmentionnées viennent corroborer les différentes observations qui ont pu être faites à propos du mode de la Référence [REF] malmené par certains « intérêts passionnés » dans le processus de publication scientifique. L'article tel que nous venons de le présenter, le *paper*, constitue un plaidoyer de première main pour la légitimation du chercheur ou plus précisément de l'équipe de chercheurs. Latour et Fabbri ironont jusqu'à affirmer que

« Ce texte ne transmet pas d'information, il agit. Pendant cinq pages il cherche à convaincre. De quoi ? qu'un mouvement important, qu'une opération importante a été faite dans la littérature »³⁶⁰

Nous dirons plutôt, eu égard à notre analyse, qu'il ne fait pas qu'*exclusivement* transmettre de l'information, il l'instaure en tant qu'information savante (cette *bribe de savoir scientifique*, cf. chapitre 2), et par ce processus même d'instauration dont la mise en scène est soignée par l'énonciateur principal, l'article cherche à convaincre de sa légitimité, de son autorité et donc de son appartenance à la communauté scientifique de référence.

Dans cette quête de légitimité, la priméité de la constitution de l'information savante est érigée comme valeur de glorification supplémentaire : il faut être le premier à produire/prouver³⁶¹ telle information participant au savoir scientifique collectif, et ainsi avoir une chance d'être ré-énoncé dans le référentiel communautaire (cf. problématique de la citation et du facteur d'impact *supra*).

Le but ultime de l'argumentation qui cherche à convaincre les autres membres de la communauté de « l'opération importante faite dans la littérature » faisant l'objet de l'article scientifique est de faire en sorte que son discours soit lui-même repris sous la forme d'un énoncé factuel dans d'autres recherches futures. Chez Latour et Woolgar, l'« énoncé factuel » réénoncé est évoqué sous la forme d'énoncé « de type 4 »³⁶². Les deux ethnographes des

³⁶⁰ LATOUR Bruno et FABBRI Paolo, « La rhétorique de la science [pouvoir et devoir dans un article de science exacte] », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales* 13 (1), 1977, page 84.

³⁶¹ Cette indétermination entre les deux termes sera commentée plus bas.

³⁶² LATOUR Bruno et WOOLGAR Steve, *La vie de laboratoire : la production des faits scientifiques [1979]*, Paris, La Découverte, 1996, pages 73 et suivantes.

sciences ont repéré une typologie des énoncés qui suit un continuum observant des degrés de factitivité :

- L'énoncé de type 5 est celui qui énonce un fait pris pour acquis. Ce type d'énoncé est implicite, tacite, car évident pour les énonciataires construits.
- L'énoncé de type 4 est celui qui donne un fait pour acquis, qui ne subit aucune controverse et au contraire fait partie d'un savoir accepté. C'est un énoncé de type 5 qui devient explicite, qui correspond à l'assertion scientifique exemplaire (exprimée le plus souvent au présent de vérité générale). On le retrouve le plus souvent, comme on l'a vu, dans la section *Introduction* et dans une moindre mesure dans la section *Discussion*.
- L'énoncé de type 3 ressemble à un énoncé de type 4 mais dans une forme modalisée. La modalisation ainsi introduite (référence actorielle, spatiale, temporelle) diminue le degré de factitivité de ce qui est énoncé, appartenant donc plus à l'ordre de l'affirmation que du fait établi.
- L'énoncé de type 2 est celui qui contient des modalités énonciatives importantes (emploi du conditionnel par exemple) insistant soit sur la généralité des données ou sur les hypothèses qui restent à tester dans des recherches futures.
- L'énoncé de type 1 est celui qui énonce des conjectures ou des spéculations sur une relation. C'est le type d'énoncé que l'on rencontre en fin de section « discussion » ou en « conclusion », à titre de perspectives ouvertes à partir de l'article.



Figure 12. Schématisation de la typologie en continuum des énoncés types, d'après Latour & Woolgar (1979)

Il convient de noter que l'article convoque chacun de ces cinq types d'énoncé pour élaborer ces scènes pratiques. À partir de là, la vocation de l'article scientifique est de pouvoir construire la légitimité de nouveaux énoncés de type 4, tendant vers le type 5, c'est-à-dire d'élaborer grâce à la polyphonie énonciative des scènes pratiques, un *fait*, constitutif d'un savoir scientifique.

III.1.3. Un paratexte encombrant mais heuristique ?

Le corps du texte n'œuvre pas en solitaire, l'argumentation se fait aussi avec le concours d'un paratexte large, typique du genre de l'article scientifique : plusieurs blocs d'informations qui ne font pas partie du corps de texte à proprement parler font pourtant bien partie de l'article, c'est pourquoi leur statut et leur fonction méritent d'être étudiés. L'ampleur spatiale de la zone paratextuelle témoigne de son importance argumentative, logique, voire ontologique. Cette « mise en espace » participe de la « mise en scène » du discours scientifique.

III.1.3.1. Les besoins d'identification : clefs de lecture

Le *paratexte*, concept défini et théorisé par Gérard Genette³⁶³ à propos de l'objet livre, peut être transposé à l'étude d'un article scientifique. Sous le terme de *paratexte*, Genette regroupe un ensemble hétéroclite de productions, et partant de l'œuvre littéraire, de dire :

« ce texte se présente rarement à l'état nu, sans le renfort et l'accompagnement d'un certain nombre de productions, elles-mêmes verbales ou non, comme un nom d'auteur, un titre, une préface, des illustrations »³⁶⁴

N.B. : Nous nous intéressons uniquement au paratexte auctorial (produit par l'auteur) et laissons de côté, sans nier son existence, le paratexte éditorial (produit par l'éditeur). Les productions autoriales qui « accompagnent » le texte correspondent à ce que Philippe Lejeune appelle « *la frange du texte imprimé qui en réalité commande toute la lecture* »³⁶⁵. L'accompagnement n'est donc pas stérile, mais permet, entre autres, de donner des clés de lecture. C'est le rôle des premières entités que nous proposons d'étudier à propos des *besoins d'identification*.

Le premier bloc qui permet d'identifier et de lire l'article dans une certaine clé – comme on le dirait en musicologie pour la lecture d'une portée –, est celui constitué par la liste des auteurs, placée juste sous le titre de l'article. L'effet liste peut étonner le chercheur en sciences humaines, d'ordinaire habitué aux productions solitaires ou, tout au plus, en binôme. En sciences du vivant, les publications sont nécessairement co-signées et les signataires sont relativement nombreux – il y a en moyenne 10,6 auteurs par article dans le corpus sus-présenté. Bien sûr, ces dix auteurs ne se sont pas installés autour d'une table pour rédiger ensemble, à se disputer l'emplacement des virgules ou l'emploi de telle structure canonique. Il y a en général un scripteur principal, souvent un chercheur junior dont la contribution a été la plus importante, qui est placé, sans règle explicite mais d'après une convention de la communauté, en premier dans la liste des co-auteurs. Le dernier de la liste est, d'après la même convention, le chercheur senior qui a chapeauté le projet. Tous les autres auteurs, dont l'ordre d'apparition reflète en général l'importance des contributions respectives au projet, ont joué un rôle dans la conception du protocole ou la récolte / interprétation de résultats. Ils ont donc participé, chacun, dans une certaine mesure, à la conception et/ou la réalisation des expérimentations, puis ont relu, revisité, proposé des ajustements à partir des versions primitives de l'article « en train de se faire ».

La signature d'un article scientifique permet une reconnaissance de paternité intellectuelle des procédures, résultats et interprétation publiés, et peut donc faire l'enjeu de négociations ou de conflits importants. En effet, cette reconnaissance est ensuite prise en compte dans les processus de recrutement, promotions, allocations de crédits et subventions, etc. qui peuvent faire l'objet de ce qui a été appelé plus haut d'après Latour les « intérêts passionnés ». Ce premier bloc paratextuel est nécessairement corrélé à un second, qui indique les institutions

³⁶³ D'abord dans : GENETTE Gérard, *Palimpsestes : la littérature au second degré*, Paris, Seuil, 1982 (Collection Poétique).

Puis dans : GENETTE Gérard, *Seuils*, Paris, Seuil, 1987 (Collection Poétique).

³⁶⁴ GENETTE Gérard, *op. cit.*, 1987.

³⁶⁵ LEJEUNE Philippe, *Le pacte autobiographique*, Nouvelle édition augmentée, Paris, Seuil, 1996 (Points Essais 326).

d'appartenance de chaque cosignataire. Sous la forme de renvois à partir de la liste des auteurs, chaque nom est associé à une équipe, un laboratoire, un institut, une université, et la somme de ces associations permet d'établir un ancrage institutionnel dessinant le périmètre d'appartenance voire d'obédience scientifique. De la même façon, l'identification d'un article à une institution permet à cette dernière de revendiquer la paternité du savoir scientifique produit, et ainsi entrer elle aussi dans le jeu des intérêts passionnés, à la course aux budgets et à la reconnaissance scientifique. Ces deux premiers blocs servent à l'identification concrète des sujets parlants empiriques, à l'origine du locuteur, lui-même responsable de l'instauration des énonciateurs³⁶⁶.

Ces premiers blocs servent à l'identification de l'article dans un contexte plus large, extérieur à lui-même. D'autres éléments du paratexte induisent la lecture en son sein, structurant ainsi la mise en discours de la recherche et, du point de vue de la réception, les parcours de lecture. En effet, ce que nous appelons « la titrairie », par analogie au domaine journalistique (le titre, les sous-titres) remplit différentes fonctions structurelles à l'intérieur de l'article scientifique. Le titre, élément primitif d'identification d'une œuvre (au sens sémiotique du terme), ne cherche pas à être évocateur, accrocheur, facilement mémorisable à la différence d'autres productions culturelles. *A contrario*, un titre d'article scientifique se caractérise par sa longueur et sa capacité à résumer le projet de l'article :

« L'opération effectuée par l'article est résumée dans le titre et explicitée dans le paragraphe 1 »³⁶⁷

remarquaient déjà Latour et Fabbri en 1977. L'énoncé contenu dans le titre est une proposition qui s'apparente à une phrase nominale ou verbale – un tiers des titres du corpus possède un verbe conjugué au présent de l'indicatif (valeur de vérité générale) – permettant d'exprimer la conclusion, la « trouvaille », l'objet de la recherche. Le contenu du titre est donc déjà fortement articulé et présente avant même la lecture de l'article, le condensé conclusif de ce dernier. Le « paragraphe 1 » remarqué par Latour et Fabbri, qui explicite le titre condensé, s'est aujourd'hui mû en « abstract ». Tout article scientifique possède son résumé, et celui-ci précède l'introduction. Il permet, comme son nom l'indique, de résumer la démarche réalisée dans l'article, respectant souvent le canevas typique suivant : contexte de recherche (*objectif, purpose, background*), méthode, résultat, conclusion. L'abstract, et encore plus les mots-clefs (*key-words*) qui l'accompagnent, incarnent les clefs de lecture *thématiques* de l'article.

Les sous-titres, quant à eux, en matérialisent les clefs de lecture *logiques*. Les sous-titres principaux ont déjà été évoqués pour traiter des sections, puisqu'ils en sont les noms : *Introduction, Materials & Methods, Results, Discussion*, éventuellement *Conclusion*, et *References*. Les sous-titres articulent donc la pensée scientifique mais autorisent également une lecture tabulaire de l'article en constituant des points d'entrée, des saillances visuelles. Cette éventualité de lecture tabulaire est aussi facilitée par la disposition en colonnes du corps du texte, elles-mêmes découpées en paragraphes. En outre, dans la section M&M, des sous-titres de niveau inférieurs sont utilisés, et viennent caractériser thématiquement les

³⁶⁶ La tri-distinction sujet parlant empirique / locuteur / énonciateur a été formulée dans la partie précédente, d'après les travaux de Ducrot.

³⁶⁷ LATOUR Bruno et FABBRI Paolo, *op. cit.*, 1977, page 89.

paragraphes, par exemple : animaux, anticorps, injection de X, immunochimie, immunocytochimie, cultures de cellules, traitement pharmacologique, implantation d'électrodes, microscopie confocale, analyse statistique, etc. De la même façon, la section *Results* est elle aussi découpée en sous-parties introduites par des sous-titres de niveau inférieur, permettant là aussi une identification thématique en un énoncé résumé condensé du paragraphe en question.

Les différents éléments du paratexte mentionnés répondent aux besoins d'identification de l'article, aussi bien vers l'extérieur afin de lui donner une identité institutionnelle, que vers l'intérieur, pour donner à chacune des parties fonctionnelles qui le composent, une identité propre. De plus, les éléments de paratextes présentés ici permettent de sortir d'une lecture absolument séquentielle, c'est-à-dire linéaire, et au contraire, constituent des repères de tabularité.

III.1.3.2. Références

Les notes et la bibliographie finale participent également du paratexte³⁶⁸. Elles incarnent matériellement le principe de référence constitutif du genre de l'article scientifique, dans lequel il y a *référence* et *déférence* envers les discours antérieurs. Plus qu'un simple respect de la mémoire discursive, les références participent à l'élaboration-même de la mise en texte (la polyphonie énonciative exprimant le dialogisme intrinsèque à la pratique scientifique) car comme il a été décrit par Latour et Fabbri, l'infratexte est constitué de « l'empilement » des textes antérieurs. La reprise des discours déjà énoncés/publicés fait partie de la démarche heuristique de l'article scientifique.

III.1.3.3. Statut des figures et tables : un besoin heuristique

Enfin, un dernier élément de paratexte, et non des moindres, doit être mis en lumière. L'article scientifique regorge de figures et de tables, accompagnées de leurs légendes respectives. Ces « images » scientifiques, ne sont pas reléguées en fin d'article, en annexe par exemple, mais bien incorporées au développement, entre des paragraphes textuels. Nous émettons l'hypothèse que, bien plus qu'un simple habillage illustratif, elles contribuent à l'argumentation et au raisonnement de l'article. Quel est leur statut ?

Transformation vers le définitif

Ce type d'images scientifiques, dans leur définition générale, est qualifié « d'images à problèmes » par Maria Giulia Dondero et Jacques Fontanille³⁶⁹, qui leur attribuent deux fonctions fondamentales :

³⁶⁸ Les différents types de renvois bibliographiques ont été analysés *supra*. Nous renvoyons le lecteur aux considérations susmentionnées à propos de la référence et du dialogisme.

³⁶⁹ DONDERO Maria Giulia et FONTANILLE Jacques, *Des images à problèmes : le sens du visuel à l'épreuve de l'image scientifique*, Limoges, PULIM, 2012.

- Une *fonction cognitive* puisqu' « elles permettent de mieux connaître ce dont elles sont la représentation ou la trace »³⁷⁰, elles incarnent en cela une *médiation-accès* qui instaure un objet, dont la visualisation constitue l'accès. L'image scientifique devient un énonciateur, une instance de production d'objets, ou plus exactement une « composition de données façonnant un objet »³⁷¹
- Une *fonction expérimentale* puisque l'image scientifique incarne elle-même un petit laboratoire, qui peut « opérer et accueillir des manipulations, des décompositions et des recompositions »³⁷², en tant que haut lieu de transformations.

Insérée dans le cadre du genre très normé de l'article, l'image scientifique répond de ces deux fonctions, à la fois accès par la visualisation mais aussi lieu où il y a eu manipulations et transformations, lui conférant un statut très particulier. Le passage de l'inscription instrumentée (vue de microscope, diagramme du poste d'électrophysiologie, etc.) primitive dans le laboratoire à l'image scientifique révélée dans l'article est le témoin d'un autre passage, celui de la « science en train de se faire » à la « science faite » pour reprendre la dichotomie latourienne énoncée plus haut. L'inscription ou l'image de l'article obtient de nouvelles fonctions, un nouveau statut, car (i) elle a été sélectionnée parmi toutes les inscriptions quotidiennes, (ii) elle marque un aspect accompli, qui renvoie à la scène des expérimentations, coupée du présent de l'énonciation de l'article, (iii) correspond à un figement visuel du « référent scientifique » (substance ou opération) qu'elle permet de visualiser et qui devient stable, dense, désormais non-manipulable. Dondero, à propos de la photographie calculée d'un trou noir en astrophysique, parle d'un « *figement en une identité d'objet de tous les parcours de visualisation pertinents* ». Même si la vue de microscope n'est pas calculée à partir d'équations mathématiques, il n'en demeure pas moins qu'une fois intégrée à l'article, son statut prend un tour différent :

« Il s'agit donc d'une autographie³⁷³ que nous appellerions terminative, voire une autographie non plus inchoative et productive, mais vouée à la réception, à savoir à une fixation construite pour donner une existence institutionnelle à un objet (ou à des objets) à l'intérieur de la communauté scientifique »³⁷⁴

Son insertion dans l'article lui confère un statut définitif, une sorte de réification, qui lui permet d'être reprise (par d'autres chercheurs, par la vulgarisation scientifique) mais aussi et surtout de rentrer dans la chaîne de Référence décrite par Latour. En effet, il appert que la chaîne de

³⁷⁰ DONDERO Maria Giulia et FONTANILLE Jacques, *op. cit.*, 2012, page 9.

³⁷¹ DONDERO Maria Giulia et FONTANILLE Jacques, *op. cit.*, 2012, page 10.

³⁷² Idem.

³⁷³ La distinction dichotomique entre le régime autographique et le régime allographique est opérée dans : GOODMAN Nelson, *Une approche de la théorie des symboles*, Paris, Hachette, 1990 (traduction française de : GOODMAN Nelson *Languages of Art*, London, Bobbs Merrill, 1968). Le régime autographique caractérise les visualisations qui conservent les propriétés de leur instauration, c'est-à-dire les marques de l'énonciation particulière d'une image. Au contraire, le régime allographique procure à l'image un caractère générique, qui repose sur des propriétés non plus particularisantes mais générales et reproductibles, où les données sont transposables, délocalisables, libérées de l'ancrage dans un processus de réalisation particulier, et peuvent donc devenir des schémas de relations réinvestis dans de nouvelles expériences.

³⁷⁴ DONDERO Maria Giulia, « Sémiotique de l'image scientifique », *Signata. Annales des sémiotiques / Annals of Semiotics* (1), 31.12.2010, page 153.

référence latourienne et la chaîne de transduction-visualisation de Dondero & Fontanille possèdent une forte affinité :

« *La pratique scientifique obéit à une éthique, qui se caractérise principalement par une déontologie de la référence discontinue et bilatérale : en effet, pour chaque réglage iconique, la pratique scientifique impose une validation implicite ou explicite, et une croyance, reposant sur la chaîne de transduction-visualisation qui relie chaque vue à un objet ou à ses propriétés expérimentales, dans ce cas, les éventuels effets de continuité isotopique ne sont qu'une aide complémentaire, une contribution indirecte au processus de familiarisation* »³⁷⁵

Dans les exemples proposés dans le cas de l'épilepsie pour illustrer les différents chaînons de [REF]³⁷⁶, on est quasi-exclusivement dans la visualisation c'est-à-dire dans une des phases constitutives de la chaîne de transduction-visualisation. Il nous semble que ce que Latour appelle [REF] correspond à la répétition linéaire du processus appelée transduction chez Dondero et Fontanille. Tous les « filtres » manifestés par les chaînons de la Référence ne sont pas que des dispositifs de visualisation mais des procédures de découverte, et c'est en cela et de cela que vit [REF]. Le parcours de visualisation propose une chaîne de signifiants ou plans d'expression et de signifiés ou plans du contenu associés correspondent aux expériences elles-mêmes, le tout formant les processus de découverte, ces procédures accédant aux « lointains » c'est-à-dire aux référents. Le linguiste ou le sémioticien peuvent se montrer frileux face à une telle position, car habituellement, et ce depuis Ferdinand de Saussure, le référent est exclu de l'étude du signe. Mais le signe scientifique a ceci de particulier qu'il renvoie toujours à un référent, ou du moins à une position « objet », à un objet à connaître, qu'il construit ou plutôt qu'il instaure. C'est cette dernière nuance qui autorise à le prendre en considération : le référent est instauré, il est pris en compte sémiotiquement et non dans sa dimension ontologique.

Le statut de preuve

Dans le corpus d'articles scientifiques étudié, de nombreuses figures sont insérées dans chaque corps de texte. Leur nombre étant important, et leurs zones d'occupation spatiale variables, la distribution des figures à l'intérieur des colonnes de l'article ne se fait pas de manière située : elles sont « dispatchées » sur chacune des pages alors qu'elles apparaissent dans le développement de l'argumentation dans la section « Results » pour la plupart. Ainsi, à titre d'exemple, il est possible de voir apparaître la *Figure 1* à la deuxième page de l'article H alors que la séquence de discours « verbal » qui la convoque apparaît uniquement à la page 5, ou encore à la page 7 comme dans l'article B. Nous suspectons des raisons matérielles et économiques de mise en page et d'optimisation en termes de nombres de pages de la publication pour expliquer cette incohérence de mise en scène, qui laisserait entendre que les images sont introduites de manière aléatoire, uniquement pour leur fonction illustrative.

Au contraire, les différentes prises de vue de microscope, tables et autres graphiques statistiques issus de la scène de l'expérimentation, sont convoqués par l'énonciation générale de l'article qui produit le parcours argumentatif, non pas en guise d'illustration, mais comme **preuve** incontestable des résultats.

³⁷⁵ DONDERO Maria Giulia et FONTANILLE Jacques, *op. cit.*, 2012.

³⁷⁶ Cf. Chapitre II, partie II.2.5.3.2. « Une illustration de [REF] : le cas de la recherche sur l'épilepsie ».

« Un parcours argumentatif rassemble l'ensemble des arguments soumis à une même orientation argumentative, et donc visant la démonstration d'un même macro-énoncé »³⁷⁷

Les images scientifiques sont ici convoquées comme des instances « énonciateurs » corroborant les résultats et commentaires effectués en section *Results* notamment. Il y a redondance entre le verbal et le visuel, et cette isotopie sert à la preuve. La preuve semble consister en la redondance parfaite entre l'énonciation du « chercheur face aux résultats » (scène 2) et l'énonciation des « référents scientifiques » (scène 1). Les référents scientifiques, ce que certains appelleraient la Nature, parlent d'eux-mêmes, s'énoncent eux-mêmes par la médiation de l'image scientifique, et cette *énonciation énoncée* sert de témoin constituant la preuve de leur « existence ».

Une indétermination a été soulevée *supra* entre les actions de *produire* et *prouver* dans l'article scientifique. Le résultat de la production, c'est-à-dire le produit, l'objet définitif, proposé par l'image scientifique dans l'article correspond à une *preuve*. Pour produire une information savante, il faut la prouver, et la prouver revient à produire la visualisation ou mieux une chaîne de transduction-visualisation du référent à partir de la mise à l'épreuve d'un *modèle* particulier.

III.1.4. Le modèle comme logique de sémiologie

Dans le deuxième chapitre de ce travail, le modèle a été défini en tant que figure de médiation³⁷⁸. Rappelons que la sphère de la recherche scientifique appartient à une logique de sémiologie spécifique : celle du modèle. La modélisation a été présentée par hypothèse comme le principe moteur de la recherche, s'appliquant à tester et manipuler des modèles d'après une démarche expérimentale.

Il a été établi plus haut, d'après Bordron, que le modèle se caractérise par sa propriété de représentation de l'individualité. Le modèle « est le modèle de quelque chose », et ce « quelque chose » est une réalité individuelle ou dite particulière. Il « ressemble » à la réalité singulière dont il est le modèle, mais n'en constitue pas une reproduction fidèle et absolue. Il implique nécessairement un écart de l'entité dont il imite les principales caractéristiques :

« l'activité modalisatrice comme une mimétique qui proposerait un être comme, intermédiaire entre l'être inatteignable de la chose individuelle et la généralité de la théorie »³⁷⁹.

En ce sens, le modèle ne s'amalgame pas aux théories et aux systèmes qui, eux, s'intéressent uniquement aux vérités générales. Il s'agit d'une construction abstraite qui ne prétend pas à l'exhaustivité, au contraire le modèle est une médiation qui implique une simplification de la réalité individuelle représentée.

« on peut dire que la théorie et l'expérience ne se rencontrent jamais en un combat singulier; leur rencontre se situe à un niveau intermédiaire, en présence d'éléments

³⁷⁷ DONDERO Maria Giulia et FONTANILLE Jacques, *op. cit.*, 2012, page 151.

³⁷⁸ D'après BORDRON Jean-François, « Analogie, modèle, simulacre : trois figures de la médiation », *Modèles Linguistiques* 24 (1), 2003, pp. 21-34. Les trois figures de la médiation sont présentées dans le Chapitre II, partie II.2.4.1. « Les figures de la médiation ».

³⁷⁹ BORDRON Jean-François, *op. cit.*, 2003, page 30.

*théoriques et empiriques rajoutés, en présence, en particulier, des modèles théoriques et empiriques décrivant à la fois l'objet de la théorie, le dispositif expérimental employé »*³⁸⁰

De nombreux épistémologistes et historiens des sciences ont établi l'importance du modèle dans la pratique de la science, de Kuhn³⁸¹ à Stengers³⁸², en passant par Bunge³⁸³. Ce dernier distingue trois plans bien différents : celui des théories générales qui sont des abstractions produites par la raison, les modèles d'objets qui reproduit les propriétés communes d'un ensemble de choses par simplification et généralisation, et les modèles théoriques qui se situent entre les deux premiers types, c'est-à-dire à l'application d'une théorie générique à un modèle d'objet.

« cette théorie est évaluée sur les succès qu'elle rencontre dans la production de modèles théoriques permettant d'établir des prévisions confirmées par les faits d'observation ou d'expérience »

Le modèle est donc construit, par le chercheur ou l'équipe de chercheurs, dans le but de représenter un phénomène, et dépend ainsi de son/leur position particulière. Cela signifie qu'il peut y avoir plusieurs modèles pour un même phénomène, entraînant le fait que :

*« il peut y avoir une compétition entre différents modèles et c'est souvent, dans le cas des sciences dites expérimentales, l'application des modèles, leur mise à l'épreuve, qui permettra de trancher entre différentes modélisations »*³⁸⁴

C'est ce qui explique, au vu des considérations susmentionnées, que le corpus soit ponctué par des expressions du type :

« Our model (figure 5A) uses a limited number of parameters, measured, calculated, or fixed (see Materials and Methods for details). » / Notre modèle (figure 5A) utilise un nombre limité de paramètres, mesurés, calculés ou fixés (voir Matériaux et méthodes pour plus de détails).

« After adjusting a limited number of parameters (see Materials and Methods), we were able to fit the theoretical curves to experimental values » / Après avoir ajusté un nombre limité de paramètres (voir Matériaux et méthodes), nous avons pu ajuster les courbes théoriques aux valeurs expérimentales

« Our results qualitatively show that the observed concentration gradients of receptors are compatible with our kinetic model (Figure 5E). » / Nos résultats montrent qualitativement que les gradients de concentration observés des récepteurs sont compatibles avec notre modèle cinétique (figure 5E).

« Interestingly, our model also provides two non-trivial predictions showing... » / Fait intéressant, notre modèle fournit également deux prédictions non triviales en montrant...

« Taken together, these results confirm the prediction of our model by showing highly elevated activation-dependent plasticity of sub-neuronal distribution » / Pris ensemble,

³⁸⁰ BUNGE Mario, *Philosophie de la physique*, Paris, Seuil, 1975.

³⁸¹ KUHN Thomas Samuel, *La structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, 2003 (1962).

³⁸² STENGERS Isabelle, *L'invention des sciences modernes*, Paris, La Découverte, 1993 (Armillaire).

³⁸³ BUNGE Mario, *op. cit.*, 1975.

³⁸⁴ SANCHEZ Éric, « Quelles relations entre modélisation et investigation scientifique dans l'enseignement des sciences de la terre ? », *Éducation et didactique* 2 (2), 01.09.2008, pp. 93-118.

ces résultats confirment la prédiction de notre modèle en montrant la plasticité fortement dépendante de l'activation de la distribution sous-neuronale
« This experimental approach is able to detect... » / Cette approche expérimentale est capable de détecter...

La modélisation fait partie intégrante du processus de mise en discours de la pratique scientifique car elle en structure l'activité de raisonnement. Il n'est donc, par ailleurs, pas étonnant que Gilles-Gaston Granger, qui tente d'appliquer la pensée formelle des sciences « dures » aux sciences de l'homme, rapproche les opérations de *structuration* et de *modélisation*, voyant dans le modèle deux entreprises complémentaires : « la structuration du phénomène et l'axiomatisation des structures »³⁸⁵.

Dans la pratique de la science, les liens du langage scientifique, du raisonnement, de la modélisation, de la légitimation, de l'exploration et de l'argumentation sont si inextricablement tissés, que ces différentes entités ne peuvent être discriminées totalement et définitivement. La procédure de mise en discours se présente comme une médiation incarnant le processus complexe d'élaboration du sens, actualisant l'instauration conjointe de chacune d'elles.

Conclusions

*« La science se définit dès lors comme un procès particulier et réglé d'élaboration du sens, une sémiologie spécifique, dans laquelle la nature des signes et les caractères de la connaissance ne peuvent être dissociés. Aussi la recherche scientifique ne se distinguera pas de la vulgarisation comme le savoir pur de son expression rhétorique, mais comme deux médiations différentes pour construire, corrélativement, des représentations de mots et des représentations de choses. Le pouvoir médiateur des signes ne fait pas incursion avec la vulgarisation. Il est déjà présent dans toute formulation de savoir »*³⁸⁶

III.2. La mise en discours de la pratique médicale

III.2.1. Introduction : la médecine comme science, art, technique et discours

Les sciences du vivant trouvent dans le domaine de la santé une chambre d'écho importante. La *recherche translationnelle*, évoquée en début de chapitre, est la preuve d'une étroite relation entre recherche scientifique, santé et médecine, relation envisagée comme un continuum de collaborations mutuelles. Les savoirs scientifiques produits, publiés et acceptés par la communauté savante sont partagés avec la sphère de la médecine qui enrichit sa propre science médicale, ajustant ainsi sa pratique. Cette partie du développement est donc dédiée à l'étude des discours médicaux, considérés comme discours d'autorité, où l'information savante est médiée ou remédiée pour être intégrée à la pratique médicale. Les discours qui

³⁸⁵ GRANGER Gilles-Gaston, *Pensée formelle et sciences de l'homme*, Aubier, Éditions Mouton, 1967 (Analyse et raisons), page 144 notamment.

³⁸⁶ JEANNERET Yves, *Écrire la science : formes et enjeux de la vulgarisation*, Paris, Presses Universitaires de France, 1994 (Science, histoire et société), page 85.

vont renseigner cette partie appartiennent à deux corpus différents : le premier consacré aux lettres de consultation, discours de médecin à médecins, le second dédié aux transcriptions de consultations, discours entre médecin et patient. Le premier groupe s'intéresse donc à une circulation de savoirs « horizontale » entre pairs, quand le deuxième s'attache à décrire une interaction socialement normée comme « verticale » où les savoirs sont « transmis » du médecin au patient. Ce postulat de transmission purement transitive est évidemment à remettre en question et nous engage déjà sur la voie d'une conception moins restrictive dévoilant une négociation voire une co-construction du sens.

La médecine est souvent caractérisée comme se situant à la croisée des chemins entre la science, l'art et la technique. Cette association triadique trouve son origine dans l'Antiquité, chez Platon, pour qui la médecine, possédant une finalité appliquée et non purement théorique, relève non pas de la science mais de l'art. En effet, la science correspond à l'époque de Platon à la philosophie, seule science réelle, qui recherche la vérité de manière systématique en instituant une rupture avec la simple doxa. Le terme de *science*, « *scientia* » en latin, qui signifie « la connaissance » dans une acception large prend dès l'époque classique le sens du grec « *épistémè* », le « savoir théorique ». La médecine était alors considérée non comme une science théorique mais comme une sorte de *technè supérieure*³⁸⁷ reposant à la fois sur une connaissance profonde du corps humain et sur l'expérience. La médecine repose sur un modèle dialectique où théorie et empirisme se rencontrent grâce au raisonnement du médecin. L'art médical doit être en mesure d'expliquer le mode de fonctionnement d'un remède. L'épigone de Platon, Aristote, a développé sa pensée en proposant une typologie des sciences : sciences pratiques, sciences productives, sciences théoriques. Il choisit de définir la médecine comme une science productive dans le sens où elle « produit de la santé », elle agit sur le vivant. En classant la médecine dans les sciences productives, Aristote introduit un postulat nouveau. En effet, selon lui, les sciences productives se basent sur la notion inductive de « ce qui arrive le plus souvent » : le résultat des sciences productives est soumis à des lois probabilistes. Selon Aristote, la capacité de la médecine à « produire de la santé » repose sur des lois statistiques calculées d'après examens empiriques d'un grand nombre de cas. Or, tout ce qui repose sur des statistiques est incertain. Aristote pose donc un lien étroit entre la médecine et le hasard³⁸⁸, qui porte sur l'incertitude des causes et l'incertitude des conséquences. Il montre cependant que la *technè* médicale, du fait de sa démarche de recherche d'une structure causale, constitue un édifice rationnel proche des sciences démonstratives. Aujourd'hui encore, l'indétermination entre *science* et *art*³⁸⁹ pour

³⁸⁷ ZOUAOUI BOUDJELTIA Karim et LELUBRE Christophe, « Relations entre la pensée scientifique et la médecine : les apports de Platon et d'Aristote », *Revue Médicale de Bruxelles* 36 (1), 2015, pp. 52-57.

³⁸⁸ D'après ZOUAOUI BOUDJELTIA Karim et LELUBRE Christophe, *op. cit.*, page 55.

³⁸⁹ Aussi bien chez les professionnels de santé que chercheurs en Sciences de l'Homme, à titre d'exemple : JURDANT Baudouin, « La médecine « scientifique » serait-elle ruine de l'art ? À travers quelques récits autobiographiques de médecins et chirurgiens, Would "scientific" medicine be the ruin of art ? Through some physicians' and surgeons' autobiographies Abstract », *Sociétés & Représentations* (28), 2009, pp. 119-134.

CARLTON Richard R et ADLER Arlene McKenna, *Principles of radiographic imaging: an art and a science*, Clifton Park, NY, Delmar/Cengage Learning, 2013.

KING Jim, « Diagnostic Imaging: State of the Art or Science? », *Journal of Hand Therapy* 20 (2), 04.2007, pp. 117-118.

caractériser la pratique médicale moderne occidentale se poursuit dans une certaine mesure, notamment par le biais d'expressions doxiques telles que « l'art du diagnostic » ou « l'art de la médecine ».

La pratique médicale, en tant que pratique culturelle et humaine, est intimement liée à la pratique discursive qui la structure. Faire de la médecine, c'est résolument produire un certain type de discours. Ce qui nous paraît intéressant réside dans le fait que le discours médical, de la même façon que le discours scientifique, doit démontrer ses affirmations. C'est ce qui les distingue des autres types de discours et fait inévitablement pencher la balance du médical du côté scientifique au niveau argumentatif. Nous postulons que, en tant que science empirique, la pratique médicale est caractérisée au niveau discursif par un ancrage empirique et référentiel fort, par un ancrage théorique et communautaire important, et enfin par l'expression d'une structure argumentative spécifique, dont nous devons identifier et décrire les procédés.

III.2.2. Entre pairs, la lettre de consultation

Le premier corpus choisi pour analyser les discours médicaux incarnant une médiation de l'information savante sur l'épilepsie se compose de lettres de consultations rédigées par un neurologue spécialisé en épileptologie. Les lettres de consultations constituent un ensemble de données de première main permettant d'avoir accès aux discours de savoir circulant entre pairs.

III.2.2.1. Caractérisation d'un document-discours

Un document...

La lettre de consultation, variante de la « lettre de liaison médicale », est en premier lieu définie comme un document officiel qui circule entre les professionnels de santé inclus dans la même relation de soin vis-à-vis d'un patient et qui est intégré au « dossier médical partagé » de ce dernier. En tant que document officiel, la lettre de liaison jouit d'un statut juridique et un décret³⁹⁰ en précise les contenus attendus et les modalités de transmission. La lettre de liaison médicale remplace le Compte-Rendu d'Hospitalisation (CRH), c'est pourquoi les différentes recommandations qui sont faites dans le décret précisent des modalités d'entrée et de sortie à/de l'hôpital. Il s'agit d'un document prévu à l'origine pour assurer une cohésion dans la prise en charge du patient entre la ville et l'hôpital, c'est-à-dire entre le médecin traitant et un service (voire un spécialiste) particulier de l'hôpital, et avec tout autre médecin impliqué dans la relation de soin. La lettre de consultation quant à elle, spécifiquement, n'implique pas un nécessaire séjour d'hospitalisation pour le patient mais seulement une rencontre, comme son nom l'indique, dans le cadre d'une consultation, avec un autre professionnel de santé que son médecin traitant. Les caractéristiques définitives sont donc les mêmes.

³⁹⁰ Le dernier en vigueur : Décret n° 2016-995 du 20 juillet 2016 relatif aux lettres de liaison - Article 1, 20.07.2016.

...Des discours

En sus de cette *fonction juridico-administrative* qui retrace les allées et venues d'un patient dans le parcours de santé, la lettre de consultation possède une *fonction d'archive* qui permet de constituer une mémoire de la relation de soin à partir de laquelle des raisonnements sont conduits. Intégrée au dossier médical, elle participe de la thésaurisation des informations s'inscrivant dans le soin : des informations personnelles (antécédents familiaux, antécédents personnels, symptomatologie, etc.), des informations législatives (rappel de la loi sur les rapports entre épilepsie et permis de conduire par exemple), ainsi que des informations scientifiques (références à la recherche scientifique, interprétation d'EEG, interférence entre traitements médicamenteux, etc.).

Enfin, une troisième fonction vient définir le périmètre d'exercice de la lettre de consultation, en liant les deux premières : la *fonction de médiation*. La fonction de médiation, non prise dans le sens commun, même si elle agit clairement comme un médiateur entre les professionnels de santé impliqués, est ici déterminée par la *médiation* telle qu'elle a été définie précédemment³⁹¹, c'est-à-dire en tant qu'elle constitue une énonciation dynamique et actualisante, source d'instauration. Cette dernière fonction fait de la lettre de consultation non plus un simple *document* clos, circonscrit et fermé, mais un espace d'énonciation « où il se passe des choses », comme l'instauration ou la réfutation d'un diagnostic, la transmission de savoirs scientifiques, et la construction d'un ethos médical spécialisé. La lettre de consultation incarne une énonciation énoncée porteuse d'un ou de plusieurs discours : sur le patient, sur la maladie, sur médecin qui la rédige lui-même.

III.2.2.2. Corpus et méthodologie

Présentation du corpus

Le corpus est constitué de 40 lettres de consultation faisant chacune en moyenne 2,3 pages. Les données ont été récoltées au Centre Hospitalier Universitaire de Limoges, avec les accords respectifs du Chef de Service des « Explorations Fonctionnelles Neurologiques » et du neurologue spécialisé en épileptologie qui en est l'auteur. En effet, l'un des neurologues que nous avons enquêtés au moment des consultations médecin/patient a permis que nous ayons accès aux lettres qu'il dicte en fin de consultation et qui sont transcrites par les secrétaires médicales quelques semaines plus tard.

Comme mentionné ci-dessus, les lettres de consultation sont des documents administratifs possédant un statut juridique faisant intégralement partie du dossier médical confidentiel de chaque patient³⁹².

Pour la récolte, l'empan de la période d'intérêt est assez restreint, nous avons en effet choisi de recueillir les courriers en fonction de notre période de terrain, c'est-à-dire ceux qui ont été

³⁹¹ Tout au long du Chapitre II, et notamment en II.2. « *La transmission comme processus sémiotique* », et dans le Chapitre I en I.3.2.2. « *L'effectuation qui actualise* ».

³⁹² Pour garantir l'anonymat des données médicales et donc la confidentialité absolue due aux patients, les lettres ont été imprimées directement au poste infirmier au sein du service³⁹², puis ont été « anonymisées » manuellement par nos soins avec des correcteurs blancs en ruban, et enfin numérisées pour être intégrées aux différents groupes de corpus annexés dans le Tome II du présent travail.

dictés au moment des consultations des mois de septembre et octobre 2016. Ainsi, les patients concernés par certaines lettres de ce corpus sont aussi concernés par des transcriptions de consultation dans le prochain. Très concrètement, pour la procédure de récolte, nous avons eu accès au logiciel permettant d'accéder aux lettres des patients ayant été accueillis en consultation entre le 1^{er} septembre et le 31 octobre 2016, en fonction de l'emploi du temps des consultations de notre neurologue. Les consultations qui ne faisaient pas partie du cadre de l'épileptologie proprement dite (qui concernaient d'autres affections neurologiques) ont été exclues du corpus.

Objectif

L'objectif de l'étude est de pouvoir identifier les caractéristiques formelles et les procédés linguistiques récurrents permettant la mise en discours de la pratique médicale de l'épileptologie. Puisque nous émettons l'hypothèse que la lettre de consultation est plus qu'un document mais bien une énonciation énoncée qui *agit*, il est question ici d'interroger les mécanismes qui lui permettent d'agir, d'instaurer, de mettre en discours et d'informer les savoirs scientifiques et médicaux. Dans quelles mesures la lettre de consultation peut-elle être considérée comme un genre privilégié de la médiation discursive dans la construction des savoirs ?

Comme pour la première enquête, nous nous donnons comme principes que toute séquence discursive porte la marque de son énonciateur à des degrés variables et que les considérations énonciatives permettent de caractériser des types d'énoncés³⁹³. Sous la forme épistolaire, ces discours possèdent des caractéristiques singulières au service de fonctions à identifier.

Méthodologie et grille d'analyse

La méthode utilisée est là-aussi celle du dépouillement manuel. Une première lecture est effectuée pour saisir les récurrences et traits saillants à l'intérieur des items du corpus. À partir des premières saisies, une grille d'analyse *ad hoc* est construite dans un tableur pour rendre compte des mécanismes discursifs mis en œuvre dans le corpus. Pour chaque lettre de consultation, l'analyse consiste en :

- 1) Un relevé systématique des marques formelles du genre épistolaire
- 2) Un relevé systématique des marques de présence de l'énonciateur
 - a. embrayage en 1^{ère} personne du singulier et 1^{ère} personne du pluriel (verbes, pronoms personnels sujets, pronoms possessifs, etc.)
 - b. marque axiologiques, jugement de valeur
 - c. assomption énonciative : conditionnel, lexique du doute
- 3) Un relevé des marques de présence de l'énonciataire
 - a. embrayage en 2^{ème} personne (verbes, pronoms personnels et possessifs, etc.)
- 4) Un relevé des marques de présence du référent (le patient)
 - a. Prénoms, noms, pronoms personnels, pronoms possessifs, etc.
- 5) Un relevé des collocations et structures propres au discours médical
- 6) Un relevé des termes scientifiques ou techniques

³⁹³ KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, *L'Énonciation de la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin, 1980, page 157.

- 7) Un relevé des repères temporels
 - a. déictiques temporels
 - b. expression de dates ou périodes
- 8) Un relevé des marques de l'argumentation
 - a. Connecteurs logiques
 - b. Structures impersonnelles
- 9) Un relevé des temps verbaux utilisés
- 10) Un relevé des structures négatives

Atouts et limites

Comme tout corpus, celui construit pour cette étude présente certaines limites. Étant composé de quarante lettres de consultation, il est relativement restreint et ne propose que peu de représentativité. Ce manque de représentativité est augmenté par le fait que toutes les lettres de consultation sont dictées par le même neurologue. Outre le manque d'hétérogénéité des auteurs constituant une représentativité lacunaire, cette construction de corpus individu-centré n'épargne pas l'analyse d'un éventuel biais idiosyncrasique à l'analyse. Ainsi, une attention particulière a été portée au moment de l'étude pour ne pas confondre récurrence fonctionnelle de faits saillants et tics de langage ou éléments de style personnel³⁹⁴.

En outre, la méthodologie choisie est chronophage et demande à être optimisée. Cependant, elle présente un atout important, car le dépouillement manuel permet une analyse qualitative précise et située. À titre d'exemple, elle permet notamment de bien faire la différence entre le « il » impersonnel, fréquemment employé dans les structures impersonnelles conclusives et le « il » en tant que pronom personnel anaphorique pour parler du patient ou encore entre le « elle » anaphorique de la crise et le « elle » anaphorique de la patiente.

Un des atouts majeurs de ce corpus est la corrélation qu'il entretient avec certains items du prochain corpus, nous permettant une éventuelle mise en regard des discours du médecin au patient et des discours du médecin à d'autres médecin à propos de ce même patient. Trivialement, nous pourrions étudier ce qui est dit *au* patient et ce qui se dit *du* patient dans une perspective comparée aux niveaux lexicologique, syntaxique, et rhétorique.

III.2.2.3. Principaux Résultats

Un respect formel du genre épistolaire

Le premier élément qui résulte de l'analyse est la mise en scène épistolaire systématique qui accompagne le discours. Ainsi, dans l'intégralité des lettres constituant le corpus, les éléments formels suivants sont relevés :

³⁹⁴ Cette précaution est possible dans notre étude grâce aux séances d'observation de terrain en consultations auprès de quatre praticiens différents (deux neuro-pédiatres à Paris et deux neurologues à Limoges, tous spécialisés en épiléptologie) durant lesquelles les lettres de consultation sont dictées et où nous avons pu apprécier les différents « styles » de dictée. Nous ne pouvons parler véritablement de « style », étant donnée la normalisation de la lettre de consultation, dont nous allons tenter de rendre compte dans cette partie. De la même façon que nous l'avons mentionné pour le genre de l'article scientifique, la latitude stylistique est peu permise pour ce genre de production textuelle à cause de la codification du genre.

- La date d'émission de la lettre et la date de la consultation où elle a été dictée, ces deux dates ne coïncident pas, du fait du délai de transcription souvent important,
- L'identification du destinataire en haut à droite du document, précisant les nom, prénom, fonction et adresse
- L'identification du destinataire, à la fois destinataire collectif englobant (marge institutionnelle qui reprend tous les noms, prénoms, fonctions, numéro de téléphones et adresses de messagerie électroniques professionnels des acteurs du service concerné, sous la forme d'un en-tête et d'un pied de page indiquant l'adresse de l'Hôpital, préalablement inscrits sur le « papier à lettre ») mais aussi, de manière un peu plus précise, les références du binôme à l'origine de la lettre sous la forme d'initiales du médecin « auteur » et du secrétaire « transcripteur »
- La signature personnelle de l'auteur en fin de lettre, en tant que destinataire individuel englobé
- L'objet de la lettre sous une forme spécifique ici : « *Lettre concernant : Monsieur NEURON, 10 rue des alouettes 98500 EPIVILLE* »³⁹⁵
- L'apostrophe conative introduisant le corps du texte, invariablement sous la forme du déterminant hypocoristique « cher » suivi du nom « confrère » et leurs flexions en genre : « *Cher Confrère* » / « *Chère Consœur* ».
- La formule de politesse terminative « *Cordialement* », « *Confraternellement* », « *Bien cordialement* », « *Bien confraternellement* », et très rarement « *Amicalement* »³⁹⁶.
- Des paragraphes, des sauts de lignes et des alinéas

Ces différents éléments caractérisent sur la forme l'objet « *lettre* », mais aussi son inscription dans un cadre spécifique qui en particularise l'usage, « *de consultation* ». En effet, l'ancrage institutionnel de la lettre est fortement marqué par la présence des logotypes du Centre Hospitalier Universitaire de Limoges et du Service des Explorations Fonctionnelles Neurologiques, ainsi que par les autres éléments paratextuels susmentionnés (en-tête, marge, références, pied de page, etc.). Comme précisé pour le cas de l'article scientifique qui possédait également un paratexte³⁹⁷ important, les éléments paratextuels participent à la construction de clefs de lecture qui induisent déjà la production du sens contenu dans le texte. Le respect du genre épistolaire se manifeste également dans le partage de la caractéristique de l'embrayage actoriel. La forme de la lettre implique un destinataire et un destinataire, respectivement représentés dans le discours par les instances de l'énonciateur et de l'énonciataire. L'énonciation de la lettre de consultation présente donc un embrayage actoriel important, un « je » qui s'adresse à un « tu » (sous sa forme de politesse c'est-à-dire un « vous ») :

³⁹⁵ Nom et adresses fictifs.

³⁹⁶ Une seule occurrence dans ce corpus, dans la lettre 24. Il apparaît que le destinataire de la lettre est une consœur du neurologue auteur, qui travaille dans le même établissement et plus précisément dans la même équipe. Notons également pour cette lettre l'emploi de la deuxième personne du *singulier* et l'apostrophe sous la forme hapaxique « *Chère [PRÉNOM]* » en lieu et place de « *Chère consœur* ». Ces particularités rendent compte de la proximité qui existe entre les deux sujets parlants, traduite par le biais de des choix énonciatifs.

³⁹⁷ En référence à Genette (1982) et Genette (1987), voir *supra* la partie III.1.3.1. « *Les besoins d'identification : clefs de lecture* »

« Cher confrère, j'ai vu ce jour à votre demande en consultation au décours d'un EEG monsieur X »³⁹⁸

« Par ailleurs, vous **me** l'adressez pour ses douleurs en regard du sinus maxillaire droit »³⁹⁹

« **Je** vous transmets la copie de **mes** courriers ainsi que de l'EEG réalisé en décembre 2015 »⁴⁰⁰

« Vous avez débuté un traitement par AMLODIPINE deux fois par jours »⁴⁰¹

Un embrayage distribué

L'embrayage actoriel qui vient d'être identifié est omniprésent, et ce pour chaque item du corpus. Cela entre en contraste avec l'analyse précédente où l'embrayage est absolument exclu de certaines parties de l'article scientifique. Cependant, les mécanismes d'embrayage ne sont pas engagés de manière homogène et uniforme à l'intérieur du texte et ne semblent pas relever des mêmes fonctions. On distingue en effet un embrayage en première personne du singulier « je » déterminant l'énonciateur, un embrayage en seconde personne du pluriel « vous » de politesse qui détermine l'instance énonciatoire, comme il a été identifié dans la partie précédente mais également un embrayage en première personne du pluriel, un nous, dont nous devons rendre compte.

- **Le « je »** : L'embrayage personnel en première personne du singulier se manifeste dans l'emploi du pronom personnel sujet associé, *je*, tous cataphoriques de la signature en bas de lettre. Ce **pronom personnel sujet** semble être distribué de manière systématique en incipit et en conclusion de la lettre.

« J'ai revu ce jour X, âgé de 21 ans, que je suis pour une épilepsie partielle »

« Je lui remets un certificat d'aptitude à la pratique sportive. Je le revois donc l'année prochaine avec un EEG de sieste »⁴⁰²

L'embrayage de l'énonciateur se manifeste également par l'emploi du pronom personnel complément d'objet indirect **COI** et complément d'objet direct **COD**, *me*, particulièrement présent dans les parties « interrogatoire rapporté »

« Sa maman me dit que ses stéréotypies sont assez fréquentes », « Elle me parle aussi d'un problème d'incontinence »⁴⁰³

« Elle me dit avoir eu un suivi EEG régulier », « Elle a du mal à me décrire les événements »⁴⁰⁴

« Ce jour, son amie me montre une vidéo de malaises », « Son amie et sa belle-mère me décrivent qu'X est très mal »⁴⁰⁵

et « avis expert » décrites plus bas

« La prise en charge psychiatrique me semble chez lui très importante » 11

³⁹⁸ Lettre 2, Tome II, souligné par nous.

³⁹⁹ Lettre 12, Tome II, souligné par nous.

⁴⁰⁰ Lettre 18, Tome II, souligné par nous.

⁴⁰¹ Lettre 22, Tome II, souligné par nous.

⁴⁰² Lettre 15, Tome II, souligné par nous.

⁴⁰³ Lettre 1, Tome II, souligné par nous.

⁴⁰⁴ Lettre 8, Tome II, souligné par nous.

⁴⁰⁵ Lettre 11, Tome II, souligné par nous.

« Pour ma part, les douleurs ne m'évoquent ni une algie vasculaire de la face ni une névralgie du trijumeau » 12

« Pour autant, les céphalées en elles-mêmes ne me semblent pas expliquer des tensions aussi élevées ». 22

- **Le « tu » qui subit un énullage de nombre (politesse) en « vous »** : L'embranchement personnel en deuxième personne du pluriel qui instaure l'énonciataire à l'intérieur du discours n'est pas représenté dans toutes les lettres du corpus (certaines s'en tiennent à l'apostrophe comme seul élément identifiant l'énonciataire), mais s'inscrit explicitement dans 37% d'entre elles. Le cas échéant, l'usage explicite du « vous » actualise et met l'accent sur la relation de soin déjà bien établie et partagée par les deux acteurs :

« Chère consœur, Merci de m'avoir adressé Mme X âgée de 32 ans, pour avis sur des douleurs faciales chez une patiente épileptique. (...) Par ailleurs vous me l'adressez pour ses douleurs en regard du sinus maxillaire droit. (...) Vous vous posez la question d'éventuelles algies vasculaires de la face »⁴⁰⁶

« Cher confrère, J'ai vu ce jour à votre demande en consultation au décours d'un EEG, X âgé de 6 ans et 9 mois, pour ses épisodes étiquetés somnambulisme. (...) Vous me l'adressez ce jour pour éliminer une origine épileptique à ces manifestations »⁴⁰⁷

« Chère consœur, Merci de m'avoir adressé Mme X, âgée de 49 ans, pour reprise du suivi de son épilepsie. (...) Vous notez que la dernière crise remontait à 2002 (...) Vous me l'avez adressée ce jour pour renouveler sa prescription de DEPAKINE (...) Elle préfère ne pas programmer ces examens maintenant et voir cela d'abord avec vous. Si cela vous va, je vous remercie de rappeler dans le service (...) »⁴⁰⁸

Comme pour la première personne du singulier, les formes de cet embrayage sont plurielles : pronom personnel sujet, pronom personnel COD ou COI et déterminant possessif. Ces emplois de la deuxième personne impliquent expressément l'énonciataire dans le récit de l'historique médical ou du raisonnement diagnostique. Par ce truchement, l'énonciateur construit sur le plan-même de l'énonciation son « partenaire » dans la relation de soin.

Il a été défini plus haut que la lettre de consultation était un document qui portait un discours scientifico-médical entre pairs. Certes, les discours circulent en interne dans la sphère du médical, pour autant il ne s'agit pas, dans notre cas, d'une « parité » exacte : le plus souvent dans notre corpus, la lettre transite d'un spécialiste à un généraliste, et une hiérarchie semble affleurer dans certains passages. Soit l'extrait suivant :

« Vous me l'avez adressée ce jour pour renouveler sa prescription de DEPAKINE dans le cadre des nouvelles lois, mais Mme X est ménopausée depuis 7 ans. Il n'y a donc

⁴⁰⁶ Lettre 12, Tome II, souligné par nous.

⁴⁰⁷ Lettre 2, Tome II, souligné par nous.

⁴⁰⁸ Lettre 23, Tome II, souligné par nous.

pas de nécessité d'une prescription annuelle par un neurologue, ni du formulaire d'accord de soins.

Pour autant, il était judicieux de reprendre un suivi neurologique pour réévaluer son épilepsie et son traitement. »⁴⁰⁹

Ce passage se caractérise par la succession immédiate de deux actions : un recadrage incarné par l'association de la conjonction de coordination contrastive « mais » et de la structure impersonnelle « il n'y a donc pas... » qui comprend elle-même la conjonction de coordination conclusive « donc » ; ce recadrage est suivi d'un compliment, introduit par la locution adverbiale « pour autant », et incarné par l'impersonnel [il + auxiliaire être + adjectif attribut à axiologie positive] venant contrebalancer « l'offense » du recadrage. Cette séquence sera réinvestie et interprétée *infra* dans la Discussion.

- **Le « nous »** : Enfin, l'analyse a révélé une présence significative de l'emploi de la première personne du pluriel, qui ne se superpose pas exactement à l'énonciateur en « je », mais qui correspond à deux emplois distincts, instaurant deux nouvelles instances d'énonciation :
 - **L'instance « nous médecin-médecin »** est portée par certains emplois de verbes conjugués en première personne du pluriel amalgamant l'énonciateur et l'énonciataire comme co-responsables de l'énonciation et du discours. Cet usage est très localisé, et se manifeste concrètement par l'impératif « Rappelons que » en début de lettre, introduisant la deuxième phrase dans 55% des lettres du corpus⁴¹⁰, et dans d'autres occurrences ponctuelles du type « *Si celui-ci est normal, nous serons définitivement rassurés* »⁴¹¹
« *Nous pourrons poser le diagnostic d'épilepsie* »⁴¹²
« Nous réaliserons donc les recherches classiques sur la ponction lombaire »⁴¹³
 - **L'instance « nous médecin-patient »** est également une instance d'énonciation construite par l'emploi d'un « nous » regroupant l'énonciateur « je » et la troisième personne dont il est question dans la lettre, c'est-à-dire le patient voire le patient et le membre de la famille qui l'accompagne. Cette instance correspond, dans la typologie de Kerbrat-Orecchioni, au « nous exclusif »⁴¹⁴. Cet usage fait du référent le co-énonciateur de la lettre et montre la collaboration des deux dessinant une co-construction du sens :
« *Nous discutons des grossesses futures (...) nous discutons également des sports possibles lorsqu'on est épileptiques (...) Nous discutons de métiers compatibles ou non avec l'épilepsie* »⁴¹⁵

⁴⁰⁹ Idem.

⁴¹⁰ Les 45% restant correspondent aux premières consultations réalisées avec le patient.

⁴¹¹ Lettre 3, Tome II, souligné par nous.

⁴¹² Lettre 5, Tome II, souligné par nous.

⁴¹³ Lettre 7, Tome II, souligné par nous.

⁴¹⁴ KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, *op. cit.*, 1980, page 41.

⁴¹⁵ Lettre 9, Tome II, souligné par nous.

« Nous rediscutons ce jour de la nécessité de la poursuite du traitement (...) Ce jour, nous sommes à 4 ans et cela me semble un peu juste pour arrêter le traitement (...) Nous prévoyons de nous voir l'année prochaine avec un EEG de sieste. Si celui-ci est normal et qu'il n'a pas refait de crise, nous pourrions discuter une réduction possible »⁴¹⁶

« Nous reprenons ensemble l'importance d'une bonne observance thérapeutique (...) Nous sommes dans une stratégie de réduction de son traitement (...) Je lui explique que nous attendrons au moins 2-3 ans avant d'envisager l'arrêt définitif de la DEPAKINE (...) Nous rediscutons également de la législation en vigueur »⁴¹⁷

Ce procédé énonciatif fait du patient une partie prenante active du discours médical, qui prend part au processus de décision et co-construit l'énonciation.

Cet emploi du « nous exclusif » est localisé en milieu et fin de lettre.

Les différents pronoms personnels présents répondent des différentes instances instaurées par l'énonciation. Le discours médical engagé dans la lettre de consultation fait collaborer différents actants qui n'appartiennent pas tous à la même scène, ni aux mêmes « zones » de la lettre.

Structure canonique de la distribution du contenu

La distribution localisée des différents types d'embrayage identifiée *supra* est le témoin d'une distribution générale de contenu à l'intérieur de la lettre de consultation. Inspirée de la « lettre de liaison » qui acte l'entrée ou la sortie d'un patient à/de l'hôpital, la lettre de consultation suit certaines recommandations stipulées dans le décret précédemment cité :

« II – Cette lettre de liaison contient les éléments suivants : 1° Identification du patient, du médecin traitant, le cas échéant du praticien adresseur, ainsi que l'identification du médecin de l'établissement de santé qui a pris en charge le patient avec les dates et modalités d'entrée et de sortie d'hospitalisation ; 2° Motif d'hospitalisation ; 3° Synthèse médicale du séjour précisant le cas échéant les événements indésirables survenus pendant l'hospitalisation, l'identification de micro-organismes multirésistants ou émergents, l'administration de produits sanguins ou dérivés du sang, la pose d'un dispositif médical implantable ; 4° Traitements prescrits à la sortie de l'établissement (ou ordonnances de sortie) et ceux arrêtés durant le séjour et le motif d'arrêt ou de remplacement, en précisant, notamment pour les traitements médicamenteux, la posologie et la durée du traitement ; 5° Annonce, le cas échéant, de l'attente de résultats d'examen ou d'autres informations qui compléteront cette lettre de liaison ; 6° Suites à donner, le cas échéant, y compris d'ordre médico-social, tels que les actes prévus à programmer, recommandations et surveillances particulières. »⁴¹⁸

Le décret prévoit déjà une certaine segmentation et distribution du contenu dans un ordre particulier. La situation étant légèrement différente pour une lettre de consultation, la structure canonique identifiée dans le corpus ne coïncide pas de manière exacte avec les préconisations

⁴¹⁶ Lettre 15, Tome II, souligné par nous.

⁴¹⁷ Lettre 20, Tome II, souligné par nous.

⁴¹⁸ Décret n° 2016-995 du 20 juillet 2016 relatif aux lettres de liaison - Article 1, 20.07.2016.

pour la lettre de liaison, mais on y retrouve une certaine parenté. Ainsi, dans le corps du texte de la lettre de consultation, on retrouve, et ce dans cet ordre, et de manière très stéréotypée, les éléments suivants :

- 1) Identification du patient, âge, motif général de la consultation
 - « *J'ai revu ce jour Monsieur X, âgé de 50 ans, que je suis pour une épilepsie partielle fronto-temporale gauche cryptogénénique* »
 - « *J'ai revu ce jour X, âgé de 22 ans, que je suis pour une épilepsie partielle centrale droite symptomatique de séquelles néonatales* »
- 2) Antécédents personnels
 - « *Rappelons qu'elle a commencé en 2002. Au départ, elle faisait des crises généralisées tonico-cloniques* »
 - « *Rappelons qu'il s'agit d'un enfant autiste* »
 - « *Ses antécédents personnels sont marqués par des terreurs nocturnes tout petit, puis l'apparition d'un somnambulisme vers l'âge de 5 ans* »
 - « *Ses antécédents personnels sont marqués par un accident vasculaire cérébral sylvien total gauche survenu en octobre 2013 dans un contexte post-partum* »
- 3) Antécédents familiaux
 - « *Dans la famille, son père a présenté des convulsions fébriles simples* »
 - « *Dans la famille, il n'y a pas d'antécédent particulier et notamment pas d'antécédent d'épilepsie* »
 - « *Dans la famille, sa mère présentait des crises de spasmodie. Pas d'épilepsie dans la famille* »
- 4) Antécédents personnels périnataux
 - « *La concernant, la grossesse et l'accouchement se sont déroulés sans complication. Dans l'enfance, pas de convulsion fébrile, pas de traumatisme crânien grave* »
 - « *La grossesse la concernant s'est déroulée sans complication. Elle est née à terme par voie basse de façon eutocique* »
 - « *La concernant, je n'ai pas de notion du déroulement de la grossesse ni de la naissance, mais il semble qu'elle ait présenté dès la naissance des malformations avec une attitude dystonique et un retard d'emblée* »
- 5) Bilan des examens déjà interprétés, le cas échéant
 - « *Ses électroencéphalogrammes retrouvent des bouffées de pointes ondes semblants prédominer à droite et un dernier électroencéphalogramme en mars 2016 mettait en évidence des absences brèves pouvant être accompagnées de clonies palpébrales* »
 - « *Sur un EEG en mars, il était retrouvé en fin d'enregistrement deux décharges de pointes et pointes ondes. (...) Une IRM cérébrale en mars 2016 est normale* »
- 6) Motif spécifique de la consultation et bilan de l'interrogatoire du patient (description clinique des « crises »)
 - « *Ce qui l'amène me voir est la survenue d'un de ces épisodes de jour au mois de juin 2017* »

- « Ce qui l'amène me voir est la survenue de malaise depuis 2012 »
« Ce jour, il m'amène son carnet de suivi des crises »
- 7) Interprétation de l'examen instrumenté du jour (EEG notamment), le cas échéant
« Son électroencéphalogramme est normal »
« Son EEG est sans anomalie »
« Son électroencéphalogramme de sieste ce jour a enregistré de la veille et de la somnolence normales. Il n'y a pas d'activité épileptique surajoutée »
- 8) Examen clinique du jour (poids, taille, examen neurologique a minima)
« Ce jour il mesure 1m80 pour 85 kg. Son examen neurologique ne met pas en évidence d'anomalie nette »
« Ce jour, elle mesure 1m62 pour 89.8 kg. Son examen neurologique est normal »
« Ce jour, il mesure 1m70 pour 73,7 kg. Il présente une hémiparésie gauche à prédominance brachiale avec une rétraction en triple flexion du membre supérieur. »
- 9) Diagnostic
« Il présente donc une épilepsie généralisée idiopathique de type épilepsie myoclonique juvénile bien équilibrée sous traitement »
« Il est donc difficile d'affirmer avec certitude l'origine épileptique des manifestations présentées par la patiente, mais l'aspect clinique est favorable »
« Elle présente donc une épilepsie généralisée idiopathique de type épilepsie absence de l'adolescent »
- 10) Évolution des traitements
« Pour l'instant, puisque depuis six mois il n'a présenté qu'un événement incertain, je ne modifie pas son traitement et nous décidons de nous laisser un peu plus de recul »
« Puisqu'il persiste quelques crises, j'augmente la posologie du LAMICTAL à 175mg matin, 225mg soir »
« Je ne modifie pas son traitement et lui explique que nous augmenterons la dose à chaque récurrence critique jusqu'à trouver la juste dose efficace »
- 11) Bilan des conseils donnés et aspects juridiques et sociaux, le cas échéant
« Pour cela, je leur conseille de demander un dossier auprès de la MDPH pour obtenir un statut de travailleur handicapé en lien avec son ralentissement idéomoteur et son épilepsie »
« Nous rediscutons également de la législation en vigueur concernant la conduite automobile »
- 12) Prochain rendez-vous
« Je prévois de la revoir annuellement avec un EEG tous les deux ans »
« Pour ma part, je le revois dans six mois »
« Je reverrai la patiente dans un an au décours de son EEG de sieste »
« Pour ma part, puisqu'elle ne présente pas d'épilepsie, je ne prévois pas de la revoir mais je reste disponible en cas de besoin »
- 13) Récapitulatif du traitement qui vaut dès la fin de la consultation
« Son traitement sera :

- *TRILEPTAL 600 mg matin et soir* »
- « *Son traitement n'est pas modifié* :
- *KEPPRA 500mg matin et soir* »
- « *Son traitement sera après modification* :
- *EPITOMAX 250mg matin et soir*
- *VIMPAT 200mg matin et soir* »

Le respect de l'ordre canonique pour ces différentes « sections » d'informations est particulièrement bien observé dans toutes les lettres de consultation composant le corpus. Les seules fluctuations pouvant avoir lieu relèvent de la nature de la situation de communication (si c'est la première fois que le patient participe à la consultation avec ce neurologue, si le patient est un « habitué » de la consultation, si la consultation fait apparaître une urgence de prise en charge hospitalière, etc.). Le respect de cette structure canonique est imputable à la nature du discours, qui s'intègre, rappelons-le, dans une pratique située, où l'énoncé devient *archive* et pièce constitutive d'un ensemble d'inscriptions, le dossier médical. Elle organise la distribution des contenus, dans la lettre et dans la consultation elle-même qui suit en pratique le même cheminement (motif, interrogatoire du patient, interprétation de l'examen instrumenté, examen clinique, diagnostic, évolution traitement, conseils médico-sociaux, prochain rendez-vous). La succession linéaire canonique des « sections » d'informations dans la lettre témoigne de la temporalité spécifique de la pratique médicale, qui suit une « chronologie » : chronologie du raisonnement médical (observation clinique, examen, interprétation, diagnostic, traitement, etc.) corrélée à la chronologie générale de la maladie (évolution de la maladie en diachronie). Le lettre de consultation d'inscrit comme un curseur temporel dans le continuum de la prise en charge du patient.

Omniprésence de repères temporels

Les repères temporels sont pour cette raison, extrêmement représentés à l'intérieur de chaque lettre du corpus, sous des formes variées : adverbess et locution adverbess, locutions préposives et prépositions introduisant une indication temporelle, une date, etc.

« *Ce jour* » ; « *en mai 2015* » ; « *Depuis l'année dernière* » ; « *Le 6 décembre 2014* » ; « *aujourd'hui* » ; « *l'année prochaine* » ; « *Depuis l'âge de 5 ans* » ; « *Le lendemain* » ; « *au mois de juin 2016* » ; « *actuellement* » ; « *dans l'été* » ; « *entre temps* » ; « *de temps en temps* » ; « *en 1997* », « *depuis l'introduction* », etc.

Ces différents repères temporels organisent le continuum de la pratique médicale en différentes scènes temporelles : celle de l'évolution individuelle de la maladie, celle de la prise en charge, celle du discours. La lettre joue le rôle d'un « arrêt sur image » de la prise en charge à un instant T, celui de la conclusion de la consultation, qui instaure le présent de l'énonciation. L'ancrage temporel (par rapport au continuum) de T doit être bien identifiable pour tout lecteur de la lettre. Paradoxalement, la production de T se fait en deux temps, celui de la dictée par le neurologue et celui de la transcription par le secrétaire médical. Les deux dates, qui ne se superposent pas, sont clairement indiquées dans le paratexte :

« *Limoges, le 18 janvier 2016* » (date de transcription)

« *Consultation du 26/11/2015* » (date de dictée, date de la consultation)

Ces deux éléments de paratexte faisant fonction d'indicateurs temporels sont systématiquement présents et facilement identifiables dans le document (ils occupent la même

place sur l'unité morpho-médiatique de la feuille). Ils sont accompagnés dans leur fonction par deux expressions déictiques, instauratrices du « nunc » : l'adverbe « aujourd'hui » et le syntagme « ce jour », ce dernier étant particulièrement représenté, à l'intérieur du corpus mais aussi à l'intérieur de chaque item. À titre d'exemple, la lettre 15 compte 6 occurrences du syntagme « ce jour » sur les quelques 28 phrases qui la composent. En moyenne, trivialement, on le rencontre toutes les 4 ou 5 phrases... L'effet de répétition, peu esthétique, possède surtout une fonction d'ancrage, permettant de placer le curseur temporel à l'intérieur du continuum de la prise en charge mentionné *supra*, qui a toute son importance :

« Ce courrier doit être daté, car c'est un élément essentiel pour le suivi du malade et de l'évolution de sa maladie »⁴¹⁹

Outre ces éléments déictiques inscrivant le présent de l'énonciation sur le calendrier empirique, d'autres repères temporels, couplés aux temps verbaux utilisés, permettent de réaliser une chronologie précisément datée des crises, des examens, des diagnostics différents le cas échéant, dont voici quelques illustrations tirées du corpus :

« Il a présenté une crise généralisée tonico-clonique, le 6 décembre 2014 »

« Une IRM cérébrale en mai 2015 retrouve une lacune ischémique »

« Depuis l'âge de 5 ans, il présente des épisodes nocturnes (...) Ce qui l'amène me voir ce jour est la survenue d'un de ces épisodes de jour au mois de juin 2016 »

Ces inscriptions temporelles construisent une chronologie d'événements. Certaines indications permettent de circuler dans cette chronologie en proposant l'expression de la relativité de ces événements. Les repères relatifs ordonnent les événements sur l'axe temporel, notamment grâce aux adverbes de temps « ensuite », « puis », « après », « avant », « auparavant », etc. mais aussi par le biais de marqueurs d'aspectualité de la pratique, présentant :

- La fréquence (itératif) : *« ces malaises se sont reproduits de façon annuelle »*
- La durée (duratif) : *« pendant quatre ans », « soit depuis maintenant deux ans »*
- La date de déclenchement (inchoatif) : *« la survenue de malaises depuis 2012 »*
- La date de fin (terminatif) : *« il est mis sous LAMICTAL jusqu'en 2012 »*

Le discours porté par la lettre de consultation, grâce à ces différents marqueurs et repères, compile et organise toutes les données temporelles jusqu'à présenter un tableau complet de la prise en charge du patient. Soit, de manière très représentative, l'extrait suivant :

« Il en fait une à l'âge de 15 ans, puis en 2007 à l'âge de 38 ans où il est mis sous LAMICTAL jusqu'en 2012. Il ne fait ensuite pas de crise pendant deux ans avant la troisième et dernière crise le 1^{er} novembre 2014 où le LAMICTAL est repris. Depuis, tout va bien. Il n'y a pas eu de récurrence de crise, soit depuis maintenant deux ans. »⁴²⁰

Pour résumer, les nombreuses indications temporelles qui structurent le discours peuvent relever de trois ordres : déictique, chronologique et relatif. Elles scandent la partition de la

⁴¹⁹ MERCAT François-Xavier, « Le courrier entre médecin », Rapport adopté par le Conseil National de l'Ordre des Médecins, 30.01.1998.

⁴²⁰ Lettre 6, Tome II, souligné par nous.

lettre et organisent les différentes scènes temporelles identifiées, toutes nécessaires à l'élaboration du discours médical.

Collocations et spécificités syntaxiques

Le discours médical est souvent décrit par la doxa comme un discours opaque, parfois même sciemment crypté par le médecin qui le prononce, comme s'il gardait le savoir secret, du fait de sa terminologie importante. L'opacité des termes utilisés, les substantifs notamment, tient aux procédés de morphologie lexicale mis en œuvre dans leur élaboration : la composition savante en premier chef, dite aussi *composition néoclassique* ou *confixation*. Il s'agit d'un mécanisme de composition qui associe deux radicaux d'origine grecque ou latine (« électroencéphalogramme » se découpe ainsi en *electron – enkephalos – gramma*). Bien qu'il use effectivement d'un vocabulaire spécialisé, qui diffère du vocabulaire élémentaire partagé par l'ensemble des locuteurs d'une langue, l'étude montre ici que le discours médical se caractérise, au niveau syntaxique, par une phraséologie « simple » car répétitive, stéréotypée, marquée par les points suivants :

- L'utilisation massive de structures épithètes expansées : le corpus montre en effet une présence significative de structures en [Nom + Adj x n + complément éventuel] dès qu'il y a apparition de la *terminologie*. Dans cet enchaînement d'épithètes, le « complément » peut lui-même, éventuellement, devenir une nouvelle structure en [Nom + Adj x n]
 - « irrégularités lentes frontales inférieures et temporales moyennes gauches, surchargées d'une activité épileptique inter critique à type de pointes et pointes ondes frontales inférieures gauche »
 - « foyer lent hémisphérique droit surchargé d'une activité épileptique inter critique à types de pointes et pointes d'ondes aiguës »
 - « hémorragie intra parenchymateuse frontale gauche »
 - « épilepsie partielle cryptogénique possiblement fronto-temporales droite »
- La présence de collocations : Une collocation est une association syntagmatique lexicale semi-figée. L'étude met en évidence des groupes de mots fréquemment associés, presque figés dans le discours. Les collocations restreignent la combinatoire des mots, contraignent l'agencement syntagmatique par des choix « forcés » dans les paradigmes. Dans le corpus, sont retrouvées des expressions semi-figées
 - de précision : « en association avec », « avec », « associé à », « en lien avec », « surchargé de », « à type de »
 - de rappel : « étant donné... », « d'autant plus vu... », « sachant que », « du fait de... », « à noter que... »
 - de présentation : « être face à », « être marqué par », « mettre en évidence que », « poser le diagnostic »
- Importance des abréviations par sigles : La siglaison et l'acronymie sont particulièrement utilisées à l'intérieur du corpus, et l'on retrouve quasi-exclusivement les mêmes occurrences : « EEG », « IRM », « AIT », « LLC », « BMI », « ORL », « CHU », « TDM », « MDPH », etc. L'utilisation de sigles ou acronymes sans explicitation implique une connivence, un partage encyclopédique nécessaire.

- Importance de la négation : L'étude de corpus a montré une présence significative de structures négatives au sein des lettres de consultation, particulièrement localisées dans les sections « antécédents personnels », « antécédents familiaux », « antécédents personnels périnataux », « interprétation des examens », « examen clinique » et « diagnostic ». La systématisme de leur présence dans certaines parties, celles rapportant les *antécédents* ou *l'examen clinique* notamment, va même jusqu'à l'utilisation de phrases nominales négatives, très stéréotypées :

« Pas d'épilepsie dans la famille »

« Pas de traumatisme crânien ni de convulsion fébrile dans l'enfance »

« Pas d'antécédent d'épilepsie par ailleurs »

« Pas de convulsion fébrile, pas de traumatisme crânien grave dans l'enfance »

« Pas de trouble sensitif. Pas d'atteinte des paires crâniennes, peut-être une très légère asymétrie faciale. Pas de syndrome cérébelleux »

La forte concentration de la négation dans ces sections est significative, et interprétée *infra* dans la partie « Discussion ».

- Utilisation fréquente du participe présent : Les lettres de consultations montrent également une représentation assez importante de participes présent ou de participes passé composé, qui permettent de réduire le nombre de verbes conjugués et de juxtaposer les propositions nominales dans une même phrase, s'inscrivant dans la même dynamique qui juxtapose les adjectifs pour préciser le nom (cf. L'utilisation massive de structures épithètes expansées) :

« Une IRM cérébrale a été réalisée le 24 août 2016 qui met en évidence la séquelle de son oligodendrogliome frontal gauche associée à une leucopathie périventriculaire marquée, le tout étant stable et exactement comparable aux IRM antérieures »

« Il existe lors de la première hyperpnée une décharge thêta de construction rythmique d'une trentaine de secondes, frontale gauche, sans modification clinique, correspondant à une décharge épileptique *infra* clinique »

« Concernant son état confusionnel et ses troubles du caractère subaigus... »⁴²¹

- Utilisation de structures impersonnelles : L'étude du corpus montre, comme celle des articles scientifiques, une présence significative de structures impersonnelles. De surcroît, il semble que ces structures se concentrent essentiellement en fin de lettre de consultation en priorité.

« Il aurait aussi bien pu s'agir de... » ; « Il est en effet étonnant que... » ; « Cela fait maintenant 23 ans que... » ; « Se pose donc la question de... » ; « Ce qui est dommage est que... » ; « Il m'est impossible de... » ; « il existe toujours un petit risque »⁴²²

« Il faut donc être vigilants par rapport à cela » ; « il faut éviter cela » ; « Il n'est pas justifié de... » ; « Il faut donc favoriser... » ; « Il sera tout de même

⁴²¹ Ces trois extraits sont issus de la Lettre 7, Tome II, soulignés par nous.

⁴²² Lettre 7, tous les extraits appartiennent aux trois derniers paragraphes.

nécessaire » ; « *il est nécessaire d'attendre* » ; « *il sera alors nécessaire d'obtenir* »⁴²³

La présence de structures impersonnelles et leur inscription localisée en fin de lettre de consultation participe d'un effet de généralisation conclusive, comme si le médecin énonçait des vérités.

Discours rapportés et assomption énonciative

L'analyse énonciative du corpus montre une présence significative de discours rapportés, qui peuvent être spécifiés en discours hétéro-rapportés (l'énonciateur rapporte les discours que le patient lui a tenus) et en discours auto-rapportés (l'énonciateur rapporte ses propres discours, ceux qu'il a tenu au patient). La lettre de consultation acte ainsi une certaine mise en mémoire de l'interaction discursive ayant eu lieu lors de la consultation correspondante. L'énonciateur « reboute » les discours qui se sont construits et co-construits au fur et à mesure des tours de paroles, sélectionne, résume, condense ou au contraire développe certains points, dans une réénonciation, une nouvelle mise en discours par le truchement de la lettre de consultation.

Contrairement à ce qu'une vision mécaniciste pourrait nous faire croire, le discours indirect n'est pas le dispositif syntaxique et énonciatif qui permet de convertir mécaniquement un discours direct en discours indirect. Comme le précise bien Dominique Maingueneau, le discours direct et le discours indirect « *sont deux modes de citation indépendants l'un de l'autre, qui fonctionnent selon des régimes énonciatifs disjoints* »⁴²⁴. Les discours rapportés au discours indirect sont introduits ici par des verbes de parole sélectionnés à l'intérieur de deux paradigmes restreints : *rapporter que, dire que, parler de, décrire, se plaindre de* (pour les discours hétéro-rapportés) ; *expliquer que, dire que, conseiller, recommander, informer de, discuter de* (pour les discours auto-rapportés). Ces verbes introducteurs sont suivis de subordonnées complétives objet qui reprennent le contenu des discours tenus :

« *Son épouse ne rapporte plus aucune crise depuis fin avril (...) Parallèlement, son épouse décrit depuis le mois de mai une aggravation de l'état neurologique de son mari* »

« *Elle décrit en effet que depuis qu'elle est sous LAMICTAL, elle a quelques myoclonies* ».

« *Les témoins rapportent une rupture de contact, un arrêt de l'activité, peut-être une révulsion oculaire, pas d'automatisme manuel ni oro alimentaire* »

« *Elle décrit une perte de connaissance, des mouvements tonico-cloniques puis une confusion post critique prolongée* »

« *Elle me dit que lorsqu'elle consommait de l'alcool, elle ne prenait pas son traitement pour éviter de mélanger les deux. Je lui explique qu'il faut éviter cela, car cela cumule les facteurs favorisant les crises* ».

Cette reprise ne s'effectue pas mécaniquement mot à mot, mais au contraire présente une médiation, c'est-à-dire une « traduction » telle qu'elle a été définie dans le cadre théorique

⁴²³ Lettre 9, tous les extraits appartiennent à la seconde moitié de lettre.

⁴²⁴ MAINGUENEAU Dominique, *Analyser les textes de communication*, Paris, Colin, 2005 (Lettres Sup), page 127.

*supra*⁴²⁵, qui implique nécessairement une transformation dans le passage de la culture patient à la culture médicale. Soit l'extrait suivant, issu de la Lettre de consultation 4 :

« Les témoins rapportent une rupture de contact, un arrêt de l'activité, peut-être une révolusio oculaire, pas d'automatisme manuel ni oro alimentaire »

Il correspond à la « traduction » des deux extraits suivants, eux-mêmes issus de la consultation transcrite en M02⁴²⁶, avec L1 le neurologue, L2 la belle-fille de la patiente, L3 la patiente (94 ans) :

« L2 : Donc ça c'est passé comme ça la première fois que je l'ai vue donc elle a comment dire les yeux un peu révolusés puis elle s'est mis elle s'est mis à faire comme ça (mime), comme ça puis après elle s'est mis à vomir. »

Puis plus tard dans « l'interrogatoire patient » :

« L1 : Les difficultés à parler c'est pendant la crise ou c'est après quand elle se réveille qu'il y a des difficultés pour parler ?

L2 : Oh non après quand elle reprend connaissance euh ça va quoi mais ça l'a fatiguée ça... non non après ça va mais pendant la crise elle parle pas du tout hein.

L1 : (...) Est-ce que pendant la crise elle a tendance à mani- à faire des choses avec ses mains ? <L2 : Non.> à essayer d'attraper ? Non <L2 : Je ne crois pas.> ni avec la bouche elle a pas tendance à faire des mouvements de bouche (mime) des choses comme ça ?

L2 : Non bah ...

L1 : Vous avez pas remarqué.

L2 : Non non j'ai pas du tout... /

L1 : En fait elle reste figée quoi <L2 : Hum hum (acquiesce)> c'est ça ? <L2 : Hum hum (acquiesce)> Elle s'arrête de faire /

L2 : Après elle revient à elle. »

Les discours rapportés dans l'extrait de la lettre de consultation n'ont pas uniquement subi un traitement syntaxique du type :

*Paul a dit : « il pleut » (Discours direct) > Paul a dit qu'il pleuvait (Discours indirect)*⁴²⁷ correspondant à un remaniement syntaxique en subordonnée complétive après un verbe de parole et une concordance des temps appliquée au verbe conjugué de la proposition rapportée – ce qu'on entend traditionnellement par « discours rapportés ». Ils ont ici également subi une *condensation*, une *traduction intralinguale* de la terminologie (cette fois-ci telle que la conçoit Mortureux, cf. Chapitre 2) et une *concaténation* qui permet une mise en relation des différentes propositions rapportées dans le cadre d'un raisonnement médical.

Dans certains cas, les discours sont même « re-sémiotisés » ou plus précisément « trans-sémiotisés » dans la mesure où l'on passe du mime (langage gestuel) à la traduction en « mots » (langage verbal), dont l'extrait donne un exemple représentatif avec le mime du mâchonnement et sa traduction en langue médicale « *automatismes oro alimentaires* ». Cet

⁴²⁵ Notamment dans le chapitre II, en conclusion de la partie II.2.5.2. « *Sémiosphère et traduction* ».

⁴²⁶ Il s'agit de la transcription de la consultation qui a donné lieu à la Lettre 4 et à laquelle nous avons assisté le 7 septembre 2016.

⁴²⁷ Pour reprendre l'exemple de Maingueneau dans : MAINGUENEAU Dominique, *op. cit.*, 2005, page 127.

exemple de traduction intersémiotique⁴²⁸ entre ce qui se passe en consultation et ce qui est rédigé dans la lettre ne constitue pas un phénomène isolé, et se trouve même récurrent d'après l'étude menée. L'utilisation de mime dans les séances de consultation est souvent sollicitée⁴²⁹ et nous émettons l'hypothèse que la nature « spectaculaire » de l'épilepsie en est la raison principale.

En outre, la frontière entre discours hétéro-rapportés et auto-rapportés se montre parfois floue. En effet, toujours avec le même exemple comparatif, il est possible de voir que ce qui est rapporté explicitement comme émanant du patient ou de son entourage « Les témoins rapportent... » naît d'une co-construction où la « paternité » de tous les éléments est difficilement imputable à un locuteur en particulier.

Interaction en consultation		Lettre de consultation
L1 (neurologue)	L2 (témoin)	
		<i>Les témoins rapportent</i>
	<i>« mais pendant la crise elle parle pas du tout hein »</i>	<i>une rupture de contact</i>
<i>« En fait elle reste figée quoi c'est ça ? » « Elle s'arrête de faire / »</i>	<i>« Après elle revient à elle »</i>	<i>un arrêt de l'activité</i>
	<i>« les yeux un peu révulsés »</i>	<i>peut-être une révulsion oculaire</i>
<i>« tendance à faire des choses avec ses mains ? à essayer d'attraper ? »</i>	<i>« Non » « Je ne crois pas »</i>	<i>pas d'automatisme manuel</i>
<i>« elle a pas tendance à faire des mouvements de bouche (mime) des choses comme ça ? »</i>	<i>« Non non »</i>	<i>ni oro alimentaires</i>

Tableau 7. Exemple de co-construction du sens et traduction en discours rapportés

Le neurologue, dans la lettre de consultation, rapporte un discours qu'il a co-construit avec le patient et/ou les accompagnateurs, témoins des crises épileptiformes, par l'intermédiaire de « l'interrogatoire patient ». L'utilisation de questions ouvertes comme « à quoi ressemble les crises ? » permet une première saisie des informations, puis l'emploi de questions fermées du type « est-ce que le patient fait tel geste avec ses bras ? », « est-ce que le patient continue de parler pendant la durée de la crise ? » ou encore « est-ce que le patient a tendance à attraper les objets qui se trouvent autour de lui ? » permet au médecin, qui guide ainsi l'interrogatoire, de préciser la description clinique dont il a besoin pour le diagnostic. Le discours indirect, ainsi construit, témoigne donc d'une hybridité énonciative due à la forme de l'entretien dirigé par les

⁴²⁸ D'après la typologie de Roman Jakobson, déjà évoquée plus haut, originellement dans : JAKOBSON Roman, *Essais de linguistique générale*, Éditions de Minuit, 1963, page 79.

⁴²⁹ Voir analyse des transcriptions de consultation dans la prochaine partie.

questions du médecin. Les discours rapportés du patient ou de son entourage sont en réalité co-énoncés.

Cet effet d'hybridité est soutenu dans certains cas par l'incursion d'*îlot textuels*⁴³⁰ dans le discours rapporté, bénéficiant ou non d'une mise en exergue typographique (guillemets, italique, gras, etc.). La notion d'îlot textuel est empruntée à Maingueneau, qu'il définit comme un fragment attribué à l'énonciateur du discours cité, à l'intérieur du discours rapporté. Dans le corpus, ce phénomène existe dans quelques séquences, et se manifeste de manière explicite avec une mise en relief (guillemets et glose métalinguistique) :

*« Du fait de ses difficultés familiales, il a présenté également des 'crises de nerfs', comme il les appelle, avec une agitation, une agressivité intense et brutale. Il y a une certaine intolérance à la frustration »*⁴³¹

Ou de manière implicite, soit l'extrait suivant :

*« Elles ont débutés par une sensation de malaise qui monte, comme l'impression de tomber dans les pommes ou de gonflement dans la tête puis une perte de connaissance a priori uniquement sur la dernière grossesse »*⁴³²

La partie de discours rapporté ici soulignée n'a pas subi de traduction intralinguale ni de « *traduction* » sémiotique. L'énonciateur assume entièrement la familiarité et le manque de précision de l'expression car l'attribue implicitement au patient. L'insertion de cet îlot correspond à un discours direct « intégré », mais dont l'origine énonciative est tacitement cédée au patient, l'écart des vocabulaires recrutés étant suffisant pour la révéler.

Les discours rapportés impliquent une assomption énonciative à degrés variables, passant par le choix des verbes introducteurs du discours indirect (rapporter, décrire, avouer...), par les temps et modes utilisés et par l'emploi de locutions modalisatrices. En effet, le verbe introducteur a une fonction d'indexation, il *montre* que ce qui suit n'est pas pleinement assumé par l'énonciateur :

*« À la différence de ce qui se passe au discours direct, c'est le sens du verbe introducteur 'raconte' qui fait percevoir qu'il y a ici discours rapporté et non une simple subordonnée complétive objet »*⁴³³

Avec une telle structure, l'énonciateur se dédouane et laisse la responsabilité de l'énonciation de la proposition subordonnée à un autre énonciateur (témoin, patient). L'utilisation de verbe (de parole) introducteurs est déjà un premier indice d'assomption énonciative non complète de la part de l'énonciateur. Pour accentuer ce phénomène, on note l'utilisation, non systématique mais récurrente de proposition négative introduite par une conjonction de coordination contrastive notamment, ou l'expression d'un commentaire à l'axiologie négative. Soient les exemples suivants :

*« Elle me dit avoir eu un suivi EEG régulier tous les 5 ans depuis 1993 avec des EEG normaux, mais je n'ai aucun des tracés »*⁴³⁴

⁴³⁰ MAINGUENEAU Dominique, *op. cit.*, 2005, page 129.

⁴³¹ Lettre 16, Tome II, souligné par nous.

⁴³² Lettre 8, Tome II, souligné par nous.

⁴³³ MAINGUENEAU Dominique, *op. cit.*, 2005, page 127.

⁴³⁴ Lettre 8, extrait souligné par nous.

« La patiente décrit également des troubles phasiques sur certaines crises avec impossibilité de s'exprimer, même si l'interrogatoire est peu fiable »⁴³⁵

« Depuis la dernière fois, il me dit avoir fait une possible crise au mois d'avril 2016 puisqu'il s'est réveillé le matin avec une perte d'urine. Cela reste incertain. »⁴³⁶

« Elle me dit avoir fait une crise en avril 2015 un peu différente puisque les manifestations concernaient les 4 membres, ce qui est assez étonnant »⁴³⁷

Le jeu des temps et des modes verbaux constitue également un lot de précieux indices indiquant une assomption énonciative faible. L'utilisation du conditionnel (passé ou présent dans le corpus) conditionne une lecture presque « méfiante » de la proposition qui suit, introduisant une modalisation véridictoire, inhérente au temps verbal faisant partie des subjectivèmes :

« Sur la première crise, elle aurait présenté des mouvements rythmiques des membres supérieurs »

« Elle aurait eu une IRM cérébrale en 2008 dont je n'ai pas les résultats »⁴³⁸

De la même façon, l'utilisation de locutions adverbiales ou d'adverbes modalisateurs comme « a priori », « selon », « peut-être », viennent questionner le statut véridictoire des propositions affirmées en discours indirect ou en discours indirect libre

« puis une perte de connaissance a priori uniquement sur la dernière grossesse. Elle a du mal à me décrire les événements, ne s'en souvient plus mais a priori il y avait eu des mouvements anormaux sans plus de précision »

« il a bénéficié du radiographie du poumon qui met en évidence selon la belle-mère une bronchite tabagique »

« L'observance du traitement était bonne, peut-être une certaine fatigue ».

« Elle présente une première crise qui survient sans prodrome. A priori perte de connaissance, mouvements tonico-cloniques généralisés. Elle se réveille avec les pompiers ».

Outre l'usage du conditionnel, de verbes de parole comme introducteurs spécifiques du discours rapporté, et d'adverbes modalisateurs, l'étude met en évidence que les fluctuations d'assomption énonciatives sont également prises en charge par les choix lexicologiques de l'unité clinique de base de l'épilepsie : la *crise*. Ce substantif-clé fait partie d'un paradigme synonymique fermé à l'intérieur du corpus. Le médecin évoque ainsi : la « crise », le « trouble », « l'épisode », le « malaise », la « manifestation », pour parler de ce que décrit le patient ou son entourage comme la raison de la consultation, et ce de manière bien différenciée en fonction du contexte. Il appert que l'énonciateur crée une sorte d'échelle de gradation lexicologique de l'assomption énonciative :

⁴³⁵ Lettre 4, extrait souligné par nous.

⁴³⁶ Lettre 10, extrait souligné par nous.

⁴³⁷ Lettre 12, extrait souligné par nous.

⁴³⁸ Lettre 14, extrait souligné par nous.

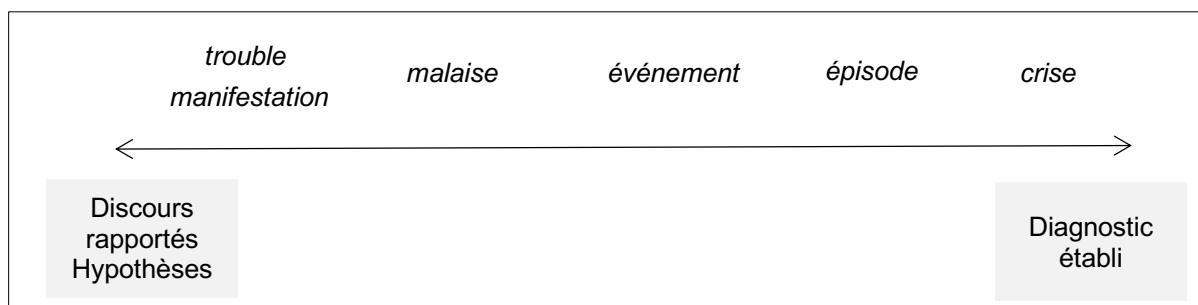


Figure 13. Assomption énonciative graduée en fonction des choix lexicologiques

En procédant par une analyse sémique computationnelle de base des lexies (sémèmes) proposées, il est possible de faire apparaître une succession de sèmes inhérents et afférents contextuels (actualisés par le contexte de la consultation chez un neurologue épiléptologue)⁴³⁹ :

Manifestation /il se passe quelque chose/ + /élément discriminé/
Trouble /axiologie négative/ + /non-normal/
Malaise /élément discriminé/ + /axiologie négative/ + /non-normal/ + /survenue/
Événement /élément discriminé/ + /axiologie négative/ + /non-normal/ + /survenue/ + /ponctuel/
Épisode /élément discriminé/ + /axiologie négative/ + /non-normal/ + /survenue/ + /ponctuel/ + /itérativité/
Crise /élément discriminé/ + /axiologie négative/ + /non-normal/ + /survenue/ + /ponctuel/ + /itérativité/ + /origine épileptique certifiée/

Figure 14. Analyse sémique computationnelle

Plus l'énonciateur semble mettre en doute le diagnostic de l'épilepsie, plus ses choix lexicologiques pour qualifier l'objet de la visite vont correspondre à la tension gauche du continuum proposé ci-dessus. Au contraire, plus l'assomption est forte et plus il aura tendance à suivre la tension droite jusqu'à réellement parler de « crise d'épilepsie ». L'échelle de gradation proposée semble superposable à une succession hiérarchique au niveau lexicologique, c'est-à-dire un enchaînement d'hypéronymes et d'hyponymes successifs, « trouble » et « manifestation » étant les hypéronymes, alors que crise est l'hyponyme le plus spécifique. Prenons l'exemple de ces quelques séquences⁴⁴⁰, présentant l'assomption énonciative la plus faible vers l'assomption la plus forte à propos du diagnostic d'épilepsie :

- Lettre 11 : « que je suis pour des malaises avec *suspicion d'épilepsie*. (...) Il ne les sent pas venir et a une amnésie totale de l'épisode. Les épisodes sont très prolongés.

⁴³⁹ La distinction entre sèmes inhérents et sèmes afférents (socialement normés ou contextuels) est à retrouver chez François Rastier, notamment dans : RASTIER François, *Sémantique interprétative* [1987], 3ème éd., Paris, Presses universitaires de France, 2009 (Formes sémiotiques), pages 131-133.

⁴⁴⁰ Les propositions ont été sélectionnées dans la lettre puis concaténées pour former un passage récapitulatif de la situation mais mettant en évidence les choix lexicologiques. Les mises en exergues typographiques (graisse, souligné, couleur de police, encadrement) sont de notre fait. La mise en gras témoigne du traitement de la conjugaison, ce qui est souligné correspond aux choix lexicologiques à étudier, les encadrés se rapportent aux pathologies rentrant dans le diagnostic différentiel, la couleur de police grise met en évidence les précisions explicites d'assomption énonciative faible.

(...) *Devant la sémiologie peu évocatrice d'épilepsie mais plutôt nettement en faveur de crises non épileptiques psychogènes.* (...) *L'EEG a permis d'enregistrer de la veille et du sommeil parfaitement normaux. Aucune activité épileptique n'est retrouvée.* (...) *Il continue à faire des malaises deux à trois fois par semaine. Ce jour, son amie me montre une vidéo de malaises qu'elle a pu filmer.* (...) *Cliniquement, ces manifestations sont clairement en faveur de crises non épileptiques psychogènes.* (...) *L'aspect clinique et l'électroencéphalogrammes éliminent donc définitivement une épilepsie chez Monsieur X et permet de poser de façon certaine le diagnostic de crises non épileptiques psychogènes.* La prise en charge doit être psychiatrique »

- Lettre 2 : « *épisodes étiquetés somnambulisme, épisodes nocturnes, survenue d'un de ces épisodes de jour, épisode identique à ce qu'il fait la nuit, les manifestations décrites par la maman ce jour sont évocatrices d'un somnambulisme, ce d'autant plus vu les antécédents familiaux, étant donné qu'il s'agit souvent d'un trouble familial. Pour autant, pour être certains de ne pas passer à côté de phénomènes épileptiques, je préfère demander un EEG de sieste. Si celui-ci est normal, nous serons définitivement rassurés. Pas d'introduction antiépileptique. Je suis rassurante avec la maman* »
- Lettre 4 : « *pour ses malaises suspects d'épilepsie, ce qui l'amène me voir est la survenue de malaises depuis 2012. Elle aurait présenté des mouvements rythmiques des membres supérieurs. Il n'y a pas eu de mouvements tonico-cloniques. L'interrogatoire est peu fiable. Ces malaises se sont reproduits de façon annuelle. Un traitement par KEPPRA a été mis en place au mois d'avril devant un aspect clinique en faveur de crise. Depuis l'introduction, elle n'a pas présenté de malaise, mais nous ne sommes qu'à 5 mois, sachant qu'auparavant elle présentait un malaise par an. Il est donc difficile d'affirmer avec certitude l'origine épileptique des manifestations présentées par la patiente, mais l'aspect clinique est favorable* »
- Lettre 6 : « *que je suis pour une épilepsie partielle cryptogénique possiblement occipitale. Il fait des crises partielles secondairement généralisées. La généralisation secondaire est systématique et la fatigue est un facteur aggravant* ».

L'étude montre que l'énonciateur a recours à des généralisations hypéronymiques pour ne pas s'engager « lexicologiquement » sur la nature épileptique des descriptions cliniques. Les jeux de conjugaison des verbes et le cotexte qui accompagnent ces lexies-clefs permettent d'établir encore plus précisément le degré d'assomption énonciative de l'énonciateur.

Temps verbaux et valeurs d'usage

Les verbes sont conjugués à plusieurs temps et dans plusieurs modes. Ils offrent ainsi une palette riche pour circonscrire des scènes énonciatives et structurer l'ensemble de la lettre de consultation. Au niveau des modes, l'indicatif, l'impératif (« rappelons ») et le conditionnel sont employés. Les différents temps les plus représentés sont le présent, le passé composé, l'imparfait, le plus-que-parfait, le futur.

- Présent et valeur de vérité générale : Beaucoup moins utilisé et localisable que celui présenté dans les articles scientifiques de la première partie de ce chapitre, le présent à valeur de vérité générale s'insinue à l'intérieur des lettres de consultation, sans véritable « zone d'exercice » privilégiée. Il fait le plus souvent l'objet d'un recadrage (qui sera développé dans la discussion).

« Le LAMICTAL est l'un des meilleurs traitements pour cela puisqu'il n'augmente pas le risque tératogène »

« Toujours est-il que sur ce type de crise le traitement est recommandé pendant trois mois après l'opération »

« Étant épileptique, la conduite est interdite pendant un an près la dernière crise »

« Le TEGRETOL est compatible avec les grossesses, et très actif sur les épilepsies partielles »

« Il arrive fréquemment que les épilepsies post traumatisme crânien se déclarent longtemps après »

- Présent de narration : Particularité énonciative de la lettre de consultation, cette dernière présente un nombre important de verbes conjugués au présent dit « de narration ». Le présent est utilisé dans ces cas-là pour rapporter des actions passées en leur donnant une consistance actuelle, grâce à laquelle la scène semble se dérouler « sous nos yeux », comme projetée au moment de l'énonciation :

« Dans un contexte de fièvre à 39° sur une angine bactérienne, il fait la sieste en début d'après-midi. La maman vient et le réveille pour lui donner son traitement et, il présente alors un épisode identique à celui de la nuit. »

« Le 28 août 2015, son mari est éveillé par une agitation à côté de lui. Lorsqu'il allume la lumière, son épouse présente des mouvement tonico cloniques des 4 membres bien décrits, avec révolusion oculaire. Puis elle présente une confusion post critique prolongée. »

« Lors d'un repas familial, elle ressent des douleurs dans le ventre puis des vertiges avec impression d'avoir la tête qui tourne. Puis, elle perd connaissance avec un léger affaissement sur sa chaise mais sans chute »

Cet usage du présent est quasi-exclusivement réservé à la section « description clinique des crises » et permet une sorte de spectacularisation de la description, qui *donne à voir* les manifestations, utile pour l'élaboration et la justification du diagnostic.

- Le trio passé composé / imparfait / plus-que-parfait : L'association de ces trois temps du passé permet l'organisation temporelle des différentes scènes qui « situent » les événements participant de l'histoire clinique du patient sur l'axe du temps⁴⁴¹. Le passé composé, dans cette triade, rend compte des actions de premier temps passées et accomplies, dans une démarche de « bilan », l'imparfait se charge de la description des actions d'arrière-plan, quand le plus-que-parfait introduit une antériorité d'un événement déjà révolu par rapport une scène passée.

⁴⁴¹ Voir *supra* la partie III.2.2.3. « Principaux résultats », § « Omniprésence des repères temporels ».

« Elle a présenté une crise fin février 2016. (...) Le tout a duré quelques minutes avant le retour à la normale. A l'arrivée des pompiers, il existait une hémiparésie gauche »

« L'imagerie retrouvait l'hémorragie intra parenchymateuse frontale gauche. Il a été pris en charge en Neurochirurgie à Toulouse pour une évacuation de l'hématome 48h plus tard. Il présentait en post-opératoire une hémiparésie droite et des difficultés de compréhension à la lecture qui ont régressé progressivement »

« En 2012, un EEG d'une semaine a enregistré deux manifestations à type d'aréactivité avec pour une des acouphènes à droite, diplopie, hallucinations visuelles, sans manifestation épileptique concomitantes. Il avait été conclu à des crises non épileptiques, ce pourquoi elle avait consulté un psychiatre »

- Conditionnel et assumption énonciative faible : Comme mentionné plus haut, le mode conditionnel est utilisé par l'énonciateur qui se désengage en partie du discours qu'il rapporte.
- Conditionnel et raisonnement hypothétique : Le conditionnel est également employé pour construire le raisonnement, qui certes ne peut pas présenter une assumption énonciative complète du fait de la part d'incertitude qui demeure, mais ne correspond pas au cas de figure du point précédent : dans le premier, le conditionnel est utilisé pour exprimer un doute sur la véridiction d'une proposition rapportée, dans le cas présent, il s'agit de construire un raisonnement hypothétique nécessaire à la pratique médicale, qui se manifeste sous la forme [Si + P1 au présent / à l'imparfait , P2 au conditionnel] et ses variantes en fonction de la concordance des temps, du type :
 - « **Si** l'introduction permet de stopper les manifestations, cela serait un argument de plus en faveur de l'épilepsie »
 - « Par contre je ne peux pas lui garantir l'absence totale de récurrence de crise à l'arrêt du traitement puisqu'il existe toujours un petit risque. **Si** tel était le cas, le traitement serait remis en place à la dose antérieure »
 - « **Si** de nouveaux événements épileptiques survenaient, nous modifierions alors son traitement antiépileptique »
- Futur et construction de probabilité : Le futur de l'indicatif est quasi-exclusivement utilisé dans la construction canonique suivante [Si + P1 au présent , P2 au futur simple] :
 - « **Si** celui-ci est normal, nous serons définitivement rassurés »
 - « **Si** cet EEG montre des activités épileptiques, le traitement sera indiqué au long cours »
 - « **Si** les choses sont stables, je la reverrai annuellement »
 - « **Si** l'EEG est normal, nous arrêterons la DEPAKINE de façon progressive »Cette construction se concentre en fin de lettre de consultation, ouvrant ainsi sur les perspectives envisagées les plus probables. De la même façon, en fin de lettre, dans les ultimes paragraphes, le futur simple est utilisé de manière systématique, exprimant ainsi la suite à donner à la prise en charge du patient.
 - « Son traitement antiépileptique sera : DEPAKINE 750 mg matin et soir »
 - « Nous réaliserons donc les recherches classiques sur la ponction lombaire »

« Je reprogramme un EEG dans six mois au décours duquel je le reverrai »

L'imbrication et la concentration de ces temps et modes différents à l'intérieur de l'espace textuel restreint d'une lettre de consultation produisent un effet d'agrégation de discours. Les valeurs attribuées aux usages permettent de mettre en évidence des fonctions différentes comme celles de récit, de bilan, d'hypothèse, de probabilité, de vérité générale, etc. La lettre de consultation construit alors un microcosme particulier, à l'intérieur duquel des actes se produisent et des êtres s'instaurent.

III.2.2.4. Discussion : la lettre de consultation comme un genre de « l'agir du sens »⁴⁴²

Il a été posé dans le deuxième chapitre que la transmission de l'information induit nécessairement une transformation qui n'est pas « à perte », car du sens se crée, et parfois même, le sens agit. Par le truchement de la médiation discursive que constitue la lettre de consultation, des actes de langage se réalisent et des instaurations s'actualisent.

III.2.2.4.1. Fonctionnalité de traduction

La fonction de traduction œuvre à deux niveaux dans la lettre de consultation. Les résultats de l'analyse montrent que les discours tenus par le patient ou son entourage, quand ils sont rapportés par l'énonciateur, subissent une traduction intralinguale au niveau lexical : le médecin traduit dans la terminologie médicale les énoncés produits par le patient en consultation. Ainsi, « elle papillonne des yeux » devient une « elle présente des clonies palpébrales », une position « couchée sur le côté » devient un « décubitus latéral », le phénomène de « bave » devient une « hyper sialorrhée », le « mâchonnement » devient « automatisme oro alimentaire », etc. Cependant, la traduction qui opère dans la lettre de consultation ne se réduit pas à cette traduction intralinguale qui permet le passage d'un lexique à un autre – qui, de surcroît, n'est pas stérile et implique nécessairement des transformations sémantiques. Elle n'en constitue qu'un des mécanismes opératoires. Elle fonctionne de conserve avec plusieurs opérations concomitantes : une opération de condensation qui sélectionne les contenus et propose donc un ensemble d'énoncés condensés, parfois résumés ; une opération de concaténation qui organise cet ensemble d'énoncés selon une juxtaposition chronologique, cette distribution des contenus permettant leur mise en relation dans un raisonnement ; enfin, une opération de transformation syntaxique se manifestant par l'apparition de nombreux connecteurs et repères temporels, de participes présents et autres structures épithètes expansées, réduisant ainsi les verbes conjugués et favorisant la description comme un état des lieux, une banque de données qui sert à la pratique médicale. La traduction en tant que médiation permet un réel passage de frontière entre la sémiosphère du patient et celle de la médecine, le médecin se faisant paradoxalement à la fois Parole du centre expert et actant passeur d'informations au niveau de la frontière poreuse. Il permet

⁴⁴² FAMY Aurore et COUÉGNAS Nicolas (éds.), *Éthnosémiotiques : l'Agir du sens. Cultures, santé, croyances.*, 2019 [à paraître].

d'apporter des informations de la sphère du patient dans celle de la médecine, grâce à ses compétences de « traducteur ». L'information nouvelle permet d'alimenter le dynamisme de la sphère médicale, et évite au centre de se scléroser : la pratique médicale a besoin des informations du patient, c'est d'ailleurs tout l'enjeu de « l'interrogatoire patient ».

III.2.2.4.2. Fonctionnalité de bilan et compilation des inscriptions

L'étude permet de mettre en évidence le caractère « compilé » des discours qu'elle met en scène. Elle permet de faire le bilan c'est-à-dire d'élaborer un inventaire de tous les éléments de la situation ayant une importance pour la prise en charge. Elle répertorie ainsi l'histoire du patient en précisant ses antécédents personnels, périnataux, et familiaux, mais également en retraçant la chronologie des événements, des examens et des soins qui ont déjà été réalisés. Pour se faire, l'énonciateur de la lettre compile les discours : ceux tenus par le patient, ceux des autres acteurs professionnels de santé, ceux des témoins (entourage du patient), ceux qu'il a lui-même tenus, et ceux qu'il a co-construit avec le patient ou son entourage. Les discours rapportés le sont par le biais de discours indirects et indirects libres. Il les agence et les organise en fonction d'une structure canonique de distribution des contenus permettant d'établir le raisonnement médical, établir le diagnostic puis donner les suites de la prise en charge.

Le jeu des verbes conjugués (présent de narration, trio de temps du passé, conditionnel, présent de vérité générale, présent de l'énonciation, etc.) et les nombreux verbes introducteurs de parole (rapporter, décrire, expliquer, ...) sont les éléments les plus ostentatoires de la mise en relation des différents discours. Parallèlement, l'omniprésence des repères temporels (dates, adverbes et locutions adverbiales de temps) ainsi que les différences de valeurs fonctionnelles des temps verbaux déjà précisées, sont les marqueurs de la fonctionnalité « bilan » de l'énonciation qui sert elle-même la fonction « archive » de la lettre de consultation identifiée en III.2.2.1. (« *Caractérisation d'un document-discours* »). Le tout participe d'une même mission de thésaurisation des informations : cependant, il s'agit d'une thésaurisation dynamique, c'est-à-dire une énonciation qui ne se contente pas de construire une mémoire de la prise en charge médicale mais qui en constitue le moteur d'instauration. Le macro-discours que constitue la lettre de consultation, certes compile les discours antérieurs, mais le fait dans une démarche qui peut être qualifiée d'heuristique puisque le médecin cherche à poser un diagnostic ou à le réfuter, dans tous les cas s'inscrit dans une démarche de connaissance vers la guérison. Il est en effet nécessaire au médecin d'être en possession de toutes les données, de toutes les informations, organisées selon une certaine structure, afin de pouvoir élaborer son raisonnement médical, possédant sa propre logique de sémiologie (cf. *infra* « Le diagnostic comme figure du simulacre »). La lettre de consultation constitue donc à la fois le bilan des actions et discours antérieurs et l'actualisation d'une nouvelle sémiologie, d'une nouvelle énonciation, d'un nouveau raisonnement.

III.2.2.4.3. Fonctionnalité de requête

La lettre de consultation peut également, dans certains cas précis, constituer ou contenir un acte de langage particulier : la *requête*. Dans le corpus, plusieurs lettres ou séquences de lettre constituent des actes de requête, dont nous rappelons la définition :

« *Nous parlerons de requête chaque fois qu'un locuteur produit un énoncé pour demander à son interlocuteur d'accomplir un acte quelconque (à caractère non-langagier)* »⁴⁴³

La requête peut être supportée, selon Catherine Kerbrat-Orecchioni, par plusieurs types d'actes de langage indirects : la question, la suggestion, l'assertion (affirmation d'un désir ou d'une obligation). Dans le corpus étudié, deux lettres semblent incarner un acte de requête à part entière. Cette caractéristique particulière va de pair avec un non-respect de la structure canonique de la distribution du contenu (ces deux lettres ne suivent pas l'ordre canonique des « sections » identifié plus haut) et sur la forme, une longueur de lettre moindre par rapport à toutes les autres (moins d'une page). Ainsi, les lettres 18 et 24 se désolidarisent des autres dans leur fonction générale : elles participent moins de l'établissement d'un diagnostic ou du suivi d'un patient déjà diagnostiqué, que d'une demande à un autre acteur de la relation de soin d'effectuer une tâche particulière : une admission/prise en charge et un examen particulier respectivement pour les deux lettres concernées. Soit la Lettre 18, destinée au médecin traitant de la patiente en question :

« *Son état de santé nécessite une prise en charge médicale, et le défaut de cette prise en charge pourrait entraîner des conséquences graves pour Mme X. Je vous transmets la copie de mes courriers ainsi que de l'EEG réalisé en décembre 2015.* »

L'acte de requête est ici indirect, et consiste en l'affirmation d'une obligation (choix lexical du verbe « *nécessiter* ») accompagnée d'une *menace* par raisonnement hypothétique dans le cas où le destinataire ne répondrait pas à la requête formulée « *le défaut de cette prise en charge pourrait entraîner des conséquences graves* ». Enfin, l'embranchement de la deuxième personne du pluriel « *vous* », utilisé comme complément d'objet indirect permet d'inscrire l'énonciataire dans l'acte, en faisant de lui encore plus explicitement le destinataire de la requête. L'objet de la lettre de consultation est de faire faire quelque chose à son destinataire, plus précisément, de faire en sorte que le médecin traitant destinataire s'occupe de la « *prise en charge médicale* » mentionnée.

Soit maintenant la lettre 24, destinée à un confrère neuropsychologue dans le même établissement hospitalier :

« ***Merci de programmer** un bilan neurophysiologique dès que possible pour Monsieur X né le JJ.MM.1950. (...) Il est donc nécessaire de faire le point sur ses capacités cognitives afin de mettre en évidence des difficultés ou un éventuel début de démence et également pour avoir un point de repère dans l'avenir par rapport à son évolution ultérieure. Je te remercie. Amicalement* »

L'acte de langage « *requête* » est ici réalisé par le remerciement en tant que formulation indirecte. En effet, le remerciement, qui constitue habituellement un acte de langage à part

⁴⁴³ KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, *Les actes de langage dans le discours : théories et fonctionnement*, Malakoff (Hauts-de-Seine), Armand Colin, 2016 (Cursus la collection qui vous réussit), page 98.

entière par lequel « *un locuteur accuse réception d'un 'cadeau' quelconque en témoignant sa reconnaissance envers le responsable du cadeau* »⁴⁴⁴ est ici anticipé, ce qui change considérablement son mode d'action. Le remerciement anticipé de A envers B induit une action de B pour A, et dissimule ainsi une requête. L'extrait proposé fonctionne en trois étapes successives, une première correspondant à la structure [**Merci de** + infinitif], le remerciement précède la formulation de la requête « **Merci de programmer** un bilan neurophysiologique ». La deuxième étape consiste en l'affirmation d'une obligation exprimée par une structure impersonnelle « *il est nécessaire de...* », tenant lieu de justification. Puis, en fin de lettre, la formulation de politesse « Je te remercie » contient en réalité une rénonciation de la requête. Il est possible de remarquer ce que Kerbrat-Orecchioni nomme un « procédé aggravateur » dans l'expression « *dès que possible* » qui constitue un morphème à valeur d'impatience, qui peut mettre à mal la relation intersubjective. Nous rappelons que la Lettre 24 comporte une particularité par rapport à toutes les autres : la présence de la deuxième personne du singulier. Le tutoiement indique une proximité intersubjective entre destinataire et le destinataire de la lettre. C'est ce qui explique en partie la « brutalité »⁴⁴⁵ des formulations pour ce passage, la familiarité de la demande exprimée sans procédé de « mitigation ».

Outre ces deux lettres-actes de langage, certaines lettres contiennent de courtes séquences incarnant des actes de requête indirects qui fonctionnent comme :

- L'affirmation d'un désir à la première personne du singulier (au conditionnel) :
« *Pour ma part, puisque le patient n'est pas épileptique, je ne prévois pas de le revoir, mais je serais intéressée d'être tenue au courant des suites par mes confrères psychiatres* » (mis en destinataires)⁴⁴⁶
- Un remerciement anticipé [Remercier de + infinitif] :
« *Elle (la patiente) préfère ne pas programmer ces examens maintenant et voir cela d'abord avec vous. Si cela vous va, je vous remercie de rappeler le service pour programmer une consultation avec EEG dans un an, avec dans l'intervalle une IRM cérébrale.* »⁴⁴⁷
« *Je vous remercie de me contacter avant toute modification thérapeutique anti épileptique afin que nous puissions en discuter ensemble. Cordialement.* »⁴⁴⁸
- Une délégation d'action [Laisser le soin de + infinitif] :
« *Il s'agit donc de séquelles vasculaires multiples qui nécessitent un bon contrôle des facteurs de risques cardio-vasculaires, et un traitement antiagrégant par Kardégic de façon préventive à 160 mg/jour que je vous laisse le soin d'introduire.* »⁴⁴⁹

La « requête » constitue alors dans ces lettres une fonction mineure, qui vient s'adjoindre aux fonctions majeures de traduction, de compilation, et d'instauration. Elle ne consiste pas en

⁴⁴⁴ KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, *op. cit.*, 2016, page 124.

⁴⁴⁵ KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, *op. cit.*, 2016, page 102, « *Formulations brutales* ».

⁴⁴⁶ Lettre 11, Tome II.

⁴⁴⁷ Lettre 23, Tome II.

⁴⁴⁸ Lettre 31, Tome II.

⁴⁴⁹ Lettre 28, Tome II.

l'essentiel de la lettre, mais ajoute une fonctionnalité à ce document-discours déjà riche en « agir du sens ».

III.2.2.4.4. Fonctionnalité d'instauration (expertise)

Dans sa définition liminaire, nous avons présenté la lettre de consultation comme un document-discours possédant une fonction « médiation », dans la mesure où elle constitue une énonciation dynamique et actualisante, « où il se passe des choses » comme l'instauration ou la réfutation d'un diagnostic, la transmission de savoirs scientifiques, ou encore la construction d'un ethos médical spécialisé. La fonctionnalité instauratrice participe pleinement de la fonction médiation.

Le diagnostic comme figure du simulacre

Le raisonnement médical constitue une sémiologie particulière. Il s'agit d'une médiation qui procède par catégorisation et qui ainsi autorise le passage d'une série de symptômes cliniques particuliers, accompagnée d'un ensemble de données résultant d'examens, à une maladie générale. Dans la théorie de l'effectuation, la figure de médiation appelée « simulacre » travaille l'hétérogénéité dans un rapport de projection entre un intérieur et un extérieur. Comme il a été présenté dans le deuxième chapitre, le simulacre est associé à la catégorie interne/externe et permet de tracer une limite entre, trivialement, « ce qui est dedans » et « ce qui est dehors ». Le simulacre délimite, borne, produit un « effet de constitution » quasi-juridique. Il apparaît que le diagnostic est une médiation qui agit selon cette logique particulière : il permet de catégoriser un ensemble de données hétérogènes à l'intérieur d'une maladie, et consiste à éliminer les « choses » qui ne peuvent y rentrer.

L'analyse du corpus a montré une forte concentration de phrases négatives dans les sections « bilan de l'interrogatoire » et « interprétation des examens ». Cela vient corroborer la thèse de la « juridiction » du diagnostic qui consiste à interroger l'appartenance de chaque donnée à la telle catégorie. L'importance de la négation est la marque privilégiée du diagnostic différentiel qui met en rapport pour mieux les discerner deux maladies possédant des propriétés communes. Ainsi, dans le corpus, les crises épileptiques sont mises en rapport avec les malaises vagues ou encore avec les crises non épileptiques psychogènes. Comme pour le signe linguistique, on trouve la valeur dans la différence, c'est-à-dire qu'il y a spécification dès qu'il y a différenciation avec une entité proche. Les différentes structures négatives permettent d'écarter tel ou tel symptôme pour justifier la catégorisation produite par le simulacre. La mise en discours de ces exclusions successives participe à l'élaboration du sens et au raisonnement diagnostic. Dans certaines lettres, le diagnostic différentiel est explicitement annoncé, comme dans la Lettre 19 qui comporte un passage très représentatif :

« Pour autant, je me pose la question sur la véracité de l'origine épileptique des malaises. En effet, leur pharmaco-résistance, et quelques spécificités cliniques comme le fait qu'elle reste en décubitus latéral pendant la crise, et que celles-ci aient pu durer jusqu'à 15 min sont étonnantes pour des crises généralisées tonico-cloniques. Il faut s'assurer qu'il ne s'agisse pas de crises non épileptiques psychogènes. Puisqu'elle en

fait régulièrement, je demande à son mari de filmer la prochaine. Je pourrai ainsi avoir des éléments pour différencier les deux. »

Les données empiriques soulevées (pharmaco-résistance des crises face au traitement, décubitus latéral, durée longue des crises) sont des arguments en défaveur d'une origine épileptique. Le médecin attend des précisions cliniques (visionnage de la vidéo de la crise) et un examen physiologique (EEG) pour éliminer définitivement le diagnostic de l'épilepsie.

De la même façon, cet extrait de la Lettre 34 met en évidence la mise en place d'une interprétation différentielle de l'examen neurologique clinique par l'emploi d'un nombre important de propositions négatives :

« Son examen neurologique ne retrouve pas de déficit moteur ni sensitif. Les réflexes sont présents, pas de syndrome pyramidal ni extrapyramidal. La patiente est légèrement ralentie et dyspraxique. La marche se fait avec un élargissement du polygone de sustentation à petits pas et le Romberg est positif de façon non latéralisée. Pour autant, il n'y a pas de syndrome cérébelleux. (...) Pour ma part, je ne retrouve pas d'argument à l'interrogatoire pour une origine épileptique à ces malaises. »

La figure du simulacre s'impose donc comme logique interne du diagnostic élaboré par la médiation discursive de la lettre de consultation. Chaque diagnostic réalisé incarne l'actualisation existentielle de la maladie aux yeux de la communauté médicale et à ceux du patient. La maladie s'instaure par le truchement de cette médiation discursive.

L'ethos et la légitimité

Parallèlement, par l'intermédiaire de la lettre de consultation, d'autres « êtres » s'instaurent : la médiation qu'elle constitue permet en effet à l'énonciateur de parler de lui-même et de construire une image de son énonciataire. La relation intersubjective qui s'instaure alors par l'énonciation peut déterminer différents rapports entre l'énonciateur et l'énonciataire.

- ***Un rapport entre pairs*** : Le relevé des résultats dans la partie précédente montre la construction d'une « connivence » qui établit un rapport de parité entre les deux instances de l'énonciation. En effet, l'utilisation de sigles et acronymes non explicités, l'utilisation récurrente de phrases nominales stéréotypées et l'expression d'un partage de savoirs et savoir-faire du type

*« Nous réaliserons donc les recherches classiques sur la ponction lombaire »
« Une prise de sang récente avec un bilan thyroïdien était normale, le bilan standard rénal sans anomalie »*

participent de la construction d'une relation intersubjective horizontale, c'est-à-dire qui place l'énonciateur et l'énonciataire à un même niveau.

- ***Un rapport hiérarchisé*** : Au contraire, certaines séquences font remonter la nature verticale de la relation entre le neurologue spécialisé en épilepsie et le destinataire qui se trouve souvent être le médecin traitant du patient concerné. À ce titre, les lettres-requêtes évoquées dans la sous-partie précédente, et leur caractère incursif, instaurent une relation hiérarchisée en posant l'énonciateur comme étant « en droit de » formuler la requête.

Parallèlement, certaines séquences de « vulgarisation », certes très peu présentes dans le corpus, participent à la création d'une verticalité dans le rapport épileptologue / médecin traitant :

« Les états de mal épileptiques c'est-à-dire les crises généralisées durant plus de 5 minutes, ce qui est rare »

« Elle présente un syndrome HHE (Hémiplégie Hémiconvulsion Épilepsie) se rapprochant maintenant d'une épilepsie généralisée non idiopathique de type Lennox Gastaut »

Enfin, certaines séquences semblent constituer des actes de langage de « recadrage », voire de « reproche » qui elles aussi instaurent l'énonciateur en position « haute » par rapport à l'énonciataire, sous la forme d'un regret :

« Cher confère, merci de m'avoir adressé Mme X (...) Se pose donc l'arrêt de son traitement antiépileptique. Nous envisageons l'arrêt des traitements antiépileptiques après 5 ans sans crise si les EEG sont normaux. Ce qui est dommage est qu'aucun EEG n'a été programmé concomitamment à ma consultation. Il m'est impossible de décider »⁴⁵⁰

Ou sous la forme d'un constat négatif suivi d'un conseil :

« Par contre, nous voyons ensemble ce jour que le dosage pré grossesse et le dernier dosage ont été faits à 8h tandis que les deux dosages plus élevés étaient réalisés à 14h. Habituellement, le dosage est réalisé juste après la prise du matin. Il est important de réaliser les dosages au même moment pour éviter les variations de résultats, d'autant plus qu'elle prend tout son traitement le matin ».

Rappelons également à ce titre la séquence recadrage / compliment mentionnée *supra* qui matérialise particulièrement bien ce rapport vertical qui s'instaure :

« Vous me l'avez adressée ce jour pour renouveler sa prescription de DEPAKINE dans le cadre des nouvelles lois, mais Mme X est ménopausée depuis 7 ans. Il n'y a donc pas de nécessité d'une prescription annuelle par un neurologie, ni du formulaire d'accord de soins.

Pour autant, il était judicieux de reprendre un suivi neurologique pour réévaluer son épilepsie et son traitement. »⁴⁵¹

Le recadrage et le compliment qui le suit agissent comme deux actes de langage qui tentent de s'équilibrer : le recadrage étant considéré comme « menaçant », c'est-à-dire faisant partie des *Face Threatening Acts* (FTA) vient être adouci par l'acte de langage « compliment » à sa suite, le compliment faisant partie des actes de langage considérés comme le pendant des FTA, appelés les *Face Flattering Acts* (FFA) qui eux tendent *a contrario* à valoriser l'énonciataire⁴⁵².

L'instauration de rapports intersubjectifs hiérarchisés implique moins une position « haute » et une position « basse » socialement marquées qu'une dissymétrie dans le partage de l'information. Le spécialiste épileptologue est conjoint à un /savoir/ extrêmement spécifique

⁴⁵⁰ Lettre 8 en annexe, Tome II, souligné par nous.

⁴⁵¹ Lettre 23 en annexe, Tome II, souligné par nous.

⁴⁵² La théorie des faces goffmaniennes est reprise et systématisée dans le modèle de Brown et Levinson. « Cette théorie repose sur l'idée que tout individu est mû par le désir de voir préserver son 'territoire' (corporel, matériel, spatial, temporel ou mental) et sa 'face' (on dit aussi qu'il cherche à faire bonne figure dans l'interaction) » Or le désir de face est contrarié par de nombreux actes de langage du quotidien, ils sont alors qualifiés de « menaçants », voir KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, *op. cit.*, pages 72-74.

duquel le médecin généraliste est disjoint. Cette dissymétrie qui se manifeste, dans les séquences de recadrage notamment, instaure l'expertise de l'énonciateur. C'est lui qui est en position d'émettre un jugement de valeur sur les paroles et actes antérieurs de son énonciataire, c'est lui qui possède les compétences lui permettant d'instaurer le diagnostic ou au contraire de l'éliminer. L'embrayage en première personne qui se montre omniprésent n'exclut pas la scientificité, il permet à l'énonciateur d'assumer le fait qu'il en soit le dépositaire. Son discours est argumenté et entre dans une logique démonstrative (connecteurs nombreux, structure canonique de la présentation des informations, diagnostic différentiel et structures négatives, etc.). Pour résumer, le discours de la lettre de consultation permet d'instaurer la maladie (le diagnostic), le patient en tant que patient, l'ethos scientifique de l'énonciateur et les rapports intersubjectifs complexes qui se nouent entre l'énonciateur et l'énonciataire. La fonctionnalité d'instauration met donc en œuvre la fonction « médiation » de la lettre de consultation.

Conclusion :

FONCTIONS <i>définitoires</i>	FONCTIONNALITÉS <i>qui les mettent en œuvre</i>
Juridico-administrative	Compilation Requête
Archive	Compilation
Médiation	Traduction Requête Compilation Instauration

Figure 15. Récapitulatif des fonctions de la lettre de consultation

Le discours médical, d'après l'étude, présente des caractéristiques formelles, énonciatives, lexicales et pragmatiques particulières. La lettre de consultation se présente comme un document clos possédant un statut juridique et administratif, cependant porteur d'un ensemble de discours hétérogènes. Ce dialogisme est pris en charge par l'énonciateur de la lettre qui compile, condense, organise, les différents discours dans une démarche à la fois d'archivage mais aussi heuristique, lui permettant d'élaborer le raisonnement médical. La lettre de consultation constitue donc une médiation (dans son sens plein et riche) discursive actualisant la pratique médicale.

III.2.3. La consultation médicale : interaction et remédiation discursive⁴⁵³

Cette partie est consacrée à l'étude du discours construit par le médecin en consultation, constituant une *remédiation*, c'est-à-dire une réénonciation qui incarne une « réparation dans le processus de médiation »⁴⁵⁴. La remédiation, comme il a été montré plus haut, n'introduit pas nécessairement une *médiatisation*, mais consiste en la réénonciation de médiations premières sédimentées dans la praxis énonciative. En ce sens, la remédiation ne se réduit pas à une simple *médiatisation* mais constitue une véritable sémiose ou autrement dit une « re-sémiotisation ». En s'effectuant, la remédiation qui agit comme résolution, pallie des discontinuités apportées par des ruptures (cognitives, affectives, axiologiques, etc.) au sein d'un contexte de décalage ou d'une situation conflictuelle entre deux parties, honorant ainsi son étymologie de « tiers médiateur ». En consultation, le médecin et le patient s'inscrivent dans une interaction verbale particulière, mettant en scène, au sens théâtral du terme, cette *remédiation*. Dans cette situation, nous émettons l'hypothèse que le médecin épiléptologue se place en position de vulgarisateur de la pratique médicale et des savoirs scientifiques. Il est donc question, dans cette partie, d'interroger cette hypothèse et le cas échéant d'identifier les mécanismes qui mettent en œuvre cette *vulgarisation*.

III.2.3.1. Enjeux de l'analyse de l'interaction médecin/patient

De manière générale, les interactions constituent un objet d'étude polymorphe privilégié pour les sciences humaines et sociales, et sont souvent étudiées dans une perspective pluridisciplinaire. La consultation médicale incarne un type d'interaction précis qui se prête particulièrement bien à l'analyse, à l'aune des différentes disciplines qui composent le champ des sciences humaines et sociales. Ainsi, la sociologie, la psychologie cognitive, l'histoire de la santé, la sémiotique, les sciences de l'information et de la communication, la linguistique discursive, la linguistique conversationnelle, l'analyse du discours, l'analyse des interactions, etc. ont montré quelque intérêt à questionner cet objet singulier.

La consultation médicale incarne de manière exemplaire une situation d'interaction verbale complexe. En guise d'introduction, quelques traits définitoires peuvent être succinctement présentés comme suit :

- Il s'agit, premièrement, d'une **pratique discursive intersubjective** où interviennent donc *a minima* deux personnes, deux locuteurs différents. Cette pratique discursive possède ses propres codes, où coexistent une formation discursive spécifique (celle du médecin spécialiste, qui possède ses propres règles) et la langue ordinaire, et où le sens est négocié au gré des tours de parole, largement ponctués de phatiques.
- D'autre part, c'est aussi une **pratique sociale** précise qui impose des rôles prédéfinis, des conventions sociales implicites entre les protagonistes identifiés, des anticipations, des stéréotypes, etc. En effet, trivialement, l'un des locuteurs va jouer le rôle de

⁴⁵³ Cette partie de l'étude trouve son origine et s'appuie partiellement sur : FAMY Aurore, « Interactions médecins/patients : pratique discursive et transmission des savoirs », in: *Actes des Journées thématiques 2017 de l'École doctorale Cognition, Comportement, Langage(s)*, Poitiers, 2017.

⁴⁵⁴ Voir dans le Chapitre II, la partie II.2.3. « *Remédiation* ».

médecin, et l'autre le rôle de patient. Ces deux rôles sont socialement normés, sont connus de tous, et ces normes entraînent par extension des attentes normatives, ce qui provoque un certain phénomène d'anticipation.

- Enfin, et c'est là notre hypothèse, elle incarne une **pratique de transmission des savoirs** en tant que moment privilégié de vulgarisation des savoirs scientifiques par la parole experte elle-même, contenant son lot de reformulations, métaphorisations, médiations discursives et d'assomptions plus ou moins fortes envers l'univers de référence (la science). Cette interaction est *communicative*, dans le sens où elle possède un faisceau d'objectifs particuliers travaillant de concert pour une transmission des savoirs. Les informations transmises possèdent alors une autorité de fait car elles sont émises par la parole experte, c'est-à-dire par la figure de l'expert sans intermédiaire.

La consultation médicale est un objet d'étude bien connu de la littérature sur les interactions verbales, ainsi Pierre Bange⁴⁵⁵, Catherine Kerbrat-Orecchioni⁴⁵⁶, Véronique Traverso⁴⁵⁷ et Robert Vion⁴⁵⁸ pour ne citer qu'eux, en disposent fréquemment comme cas exemplaire ou illustration. En effet, son caractère prototypique, son cadre bien circonscrit et ses forts enjeux sociaux en font un terrain de recherches privilégié. La communication médecin/patient se trouve au cœur d'enjeux thérapeutiques et sociaux importants, de ce fait, sa compréhension et son optimisation font l'objet d'une réelle demande sociale. Dans le cadre de notre recherche, il s'agit de récolter et d'analyser un corpus de discours authentiques, dans une réelle démarche de Linguistique des interactions, pour comprendre les mécanismes linguistiques mis en œuvre dans la transmission des savoirs lors de cette interaction médecin/patient. La problématique articule donc à la fois la recherche du fonctionnement sémiotique de la transmission des savoirs et de la co-construction du sens, mais également, plus localement, l'identification de mécanismes lexicaux, sémantiques, rhétoriques impliqués dans cette construction. L'enjeu théorique premier est donc de pointer les caractéristiques définitoires d'un discours médical vulgarisé dans ce cadre spécifique qu'est la consultation.

III.2.3.2. Le cadre interactif

Comme nous l'avons mentionné supra, la consultation médicale est avant tout une pratique sociale précise qui impose des rôles prédéfinis. En ce sens, il s'agit d'une interaction sociale avant même d'être une interaction verbale. Les deux locuteurs identifient, parfois même

⁴⁵⁵ BANGE Pierre, *Analyse conversationnelle et théorie de l'action*, Paris, Hatier/Didier : CREDIF, 1992 (Langues et apprentissage des langues).

⁴⁵⁶ KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, *Les interactions verbales : Approche interactionnelle et structure des conversations. Tome 1*, Paris, Armand Colin, 1990 (Linguistique).

KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, *Les interactions verbales. Tome 2.*, Paris, Armand Colin, 1992 (Linguistique).

KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, *Les interactions verbales : Variations culturelles et échanges rituels. Tome 3.*, Paris, Armand Colin, 1994 (Linguistique).

⁴⁵⁷ TRAVERSO Véronique, *L'analyse des conversations*, Paris, Colin, 1999 (128).

⁴⁵⁸ VION Robert, *La communication verbale : analyse des interactions*, Paris, Hachette, 1992.

inconsciemment, ce que Vion appelle un *cadre interactif*⁴⁵⁹. En effet, se produit la reconnaissance du positionnement d'un locuteur vis-à-vis de l'autre et réciproquement. Un rapport de places spécifique s'instaure alors, des « rôles interactionnels » dépendants de la nature sociale de l'interaction en consultation. La rencontre est motivée (le malade va chez le médecin pour guérir) et un contexte particulier (la consultation dans le cabinet du médecin) structure en partie les messages produits :

« *L'ensemble des rôles interactionnels définit le contrat de communication auquel sont soumis les participants dans un type déterminé d'interaction* »⁴⁶⁰

Dans une certaine mesure, tous les messages vont être interprétés à travers ce prisme. Même si les rôles interlocutifs ne cessent de d'alterner (le locuteur devient l'allocutaire au tour de parole suivant), les rôles interactionnels, eux, restent stables le temps de la consultation, et de consultation en consultation qui jalonnent le suivi du patient. Les rôles interactionnels sont liés par ce qu'on appelle en sémiotique le *contrat d'assomption* :

« *L'interaction intersubjective considérée comme un face à face de sujets modalisés et compétents cherchant à se persuader et s'interpréter mutuellement met en jeu aussi d'autres opérations cognitives par lesquelles les sujets arrivent justement à fonder cette structure intersubjective. (...) ce n'est qu'à la suite d'une acceptation mutuelle de la conformité des simulacres respectifs que les sujets sont capables, réciproquement, d'assumer l'autre, de s'assumer eux-mêmes et d'assumer leur relation modale.* »⁴⁶¹

C'est la reconnaissance réciproque des sujets compétents en présence qui permet à l'interaction d'avoir lieu. C'est grâce à ce contrat que l'interaction intersubjective se réalise.

Dans la situation qui nous intéresse, celle de la consultation médicale, le cadre interactif est dit institutionnel car les places sont « institutionnalisées »⁴⁶². Dans l'interaction de la consultation, un des locuteurs se positionne comme le médecin et à ce titre jouit d'une certaine autorité. Il utilise un certain lexique et use d'une syntaxe particulière. D'après cette logique des places, le locuteur médecin occupe une position « haute » car il dispose d'un /savoir/ et d'un /savoir-faire/ spécialisés qui sont socialement reconnus. Parsons montre déjà en 1951 que la pratique médicale contemporaine repose sur une relation d'asymétrie entre l'expert et le patient⁴⁶³. Cette position haute est ce qui lui permet de conduire l'interaction, c'est ce qui l'instaure en tant que « meneur » du dialogue : il fait entrer l'interlocuteur patient dans son espace, c'est lui qui ouvre et qui clôture le dialogue, c'est essentiellement lui qui pose les questions – ce qu'on a appelé plus haut l'interrogatoire patient – etc. Une nuance doit cependant être immédiatement mentionnée, car s'il *conduit* l'interaction, il ne la *gère* pas seul. Le patient participe aussi à la gestion de l'échange, en répondant, en apportant des

⁴⁵⁹ VION Robert, « L'analyse des interactions verbales », *Les Carnets du Cediscor. Publication du Centre de recherches sur la didacticité des discours ordinaires* (4), 01.01.1996, pp. 19-32.

⁴⁶⁰ KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, *La conversation*, Paris, Éditions du Seuil, 1996 (Mémo Lettres sciences sociales 25), page 21.

⁴⁶¹ GREIMAS Algirdas Julien, COURTÉS Joseph et AL., *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage. Tome 2. Compléments, débats, propositions*, Paris, Hachette, 1986 (Sémiotique), page 25.

⁴⁶² LACOSTE Michèle, « La vieille dame et le médecin (Contribution à une analyse des échanges linguistiques inégaux) », *Études de Linguistique Appliquée* (37), 1980, pp. 34-43.

⁴⁶³ PARSONS Talcott, *The social system*, Londres, Routledge, 1951.

informations sur son état, en posant des questions en retour, et en participant à la négociation du sens :

« Cette asymétrie est définitoire de la situation mais n'empêche pas que se déroulent localement des négociations entre le médecin et le patient sur une décision, un traitement, l'importance d'un symptôme, etc. »⁴⁶⁴

Le cadre interactif de la consultation médicale est à préciser pour notre étude car le corpus regroupe des transcriptions de consultations de patient chez des épiléptologues. Il ne s'agit pas de médecins généralistes mais bien de spécialistes. Le diagnostic est donc le plus souvent déjà établi ou doit être confirmé au moment de la consultation. De plus, la spécialisation socio-professionnelle du locuteur et actant médecin engage un /hypersavoir/ et un /hypersavoir-faire/ par rapport au généraliste.

Cependant, à l'ère de la Petite Poucette⁴⁶⁵, l'actant patient possède une compétence modale inédite jusque-là dans son histoire : un /pouvoir savoir/ immédiat à portée de pouce ou à portée de clic. La « figure experte » perd alors de son aura et, même si le savoir n'est toujours pas partagé équitablement, le gap entre les deux locuteurs est potentiellement moins profond. Riche de cette nouvelle compétence, l'actant patient redessine parfois les contours du cadre interactif qui vient d'être défini.

III.2.3.3. Corpus et méthode

Récolte des données

Pour ce qui nous intéresse ici, le discours de consultation, la méthodologie utilisée est celle de l'analyse des interactions⁴⁶⁶ qui consiste en l'enregistrement d'échanges authentiques en situation, puis à leur retranscription et enfin à l'identification des faits saillants et récurrents. Le corpus est constitué à partir de l'observation *in situ* de séances de consultations auprès de trois épiléptologues différents, un au CHU Robert Debré à Paris et deux au CHU Dupuytren à Limoges. Cette diversité permet de contourner les risques de biais idiosyncrasiques ou institut-centrés. Ces enregistrements ont été réalisés en présence de l'enquêteur et concernent des patients atteints d'épilepsie, du petit enfant à la personne âgée, souvent accompagnés d'un proche. La présence d'un tiers paraît évidente pour l'enfant en bas-âge mais elle s'avère primordiale dans toutes les séances, y compris pour les autres malades car les proches sont des sources d'informations importantes pour le diagnostic et l'ajustement du traitement dans le contexte de l'épilepsie. La nature très « visuelle » des manifestations et le fait que le patient perde le plus souvent connaissance lors des crises, font que le proche devient « témoin ». Il ne participe pas uniquement d'un accompagnement psychologique et émotionnel du malade, il intervient en tant que témoin rapportant les détails de la crise, informateur au service de l'épiléptologue et véritable adjuvant dans la quête au diagnostic.

⁴⁶⁴ TRAVERSO Véronique, « Analyse de consultations médicales en présence d'un intermédiaire linguistique non professionnel », in : *Actes du VIIIème congrès de l'ARIC*, Université de Genève, 2001.

⁴⁶⁵ SERRES Michel, *Petite poucette*, Paris, Le Pommier, 2012 (Manifestes).

⁴⁶⁶ KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, « L'analyse du discours en interaction : quelques principes méthodologiques », *Limbaje si comunicare*. (IX), 2007, pp. 13-32.

Traitement des données

Les 18 heures et 16 minutes d'enregistrement sont complétées par leur transcription, artefacts indispensables pour procéder à l'analyse. La transcription a été réalisée par nos soins également, sans recours à une grille préétablie. En effet, nous avons procédé à la transcription avec une grille *ad hoc* qui suit ses propres normes car les objectifs de l'étude n'étaient ni prosodiques, ni gestuels, ni intonatifs, et le besoin de lisibilité et d'accessibilité étaient prégnants pour l'enquêteur. La transcription a été régie par une volonté de ne pas (ab)user de formalisation pour anticiper un éventuel post-traitement lexicométrique. La grille utilisée se rapproche dans une certaine mesure de la grille du GARS (Groupe Aixois de Recherche en Syntaxe) de l'Université d'Aix-Marseille : cela s'explique par la nature de certains des objectifs de recherche « phraséologiques » comme l'identification de métaphores, de reformulations, de tournures syntaxiques comparatives, notamment. La grille de transcription peut être résumée comme suit :

L1 L2 L3 L4	Étiquettes locuteurs
< >	Chevauchement de parole
()	Didascalies et commentaires du transcripateur
/	Interruption par un autre locuteur (se fait couper la parole)
-	Troncation introduisant une anacolithe
,	Pause courte
.	Pause longue
...	Allongement
#	Syllabe incompréhensible
[]	Information confidentielle résumée par un terme générique

Figure 16. Grille de transcription en contexte médical – conventions utilisées

Atouts et limites

La phase de « terrain » dans les deux établissements hospitaliers a permis une récolte de données authentiques et situées, par enregistrement audio et prise de notes. Le principal atout réside en effet dans le caractère authentique des discours saisis dans l'acte de vulgarisation en train de se faire. Cela répond au principe premier de Kerbrat-Orecchioni qui pose la nécessité de fonder l'analyse sur des données authentiques

« Si l'on veut savoir comment les choses se passent vraiment dans les interactions quotidiennes, le seul moyen fiable consiste à enregistrer des échanges se déroulant entre personnes réelles dans des situations réelles, puis à les retranscrire de la façon la plus fidèle possible »⁴⁶⁷

L'énonciation énoncée qui se manifeste dans les transcriptions est alors le témoin de l'effectuation à analyser. L'hétérogénéité des locuteurs médecins permet, comme précisé plus haut, de s'extraire d'un possible risque de biais idiosyncrasique ou qui dépendrait des spécificités de l'établissement (politiques d'établissement différentes entre Paris et la province par exemple). Cependant, cette hétérogénéité constitue une limite importante puisqu'elle induit

⁴⁶⁷ KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, « L'analyse du discours en interaction : quelques principes méthodologiques », *Limba je si comunicare*. (IX), 2007, pp. 13-32.

une hétérogénéité des locuteurs en présence : patient enfant, patient adulte, parents, accompagnateur, etc. Le critère de l'âge de l'interlocuteur est particulièrement prégnant car il conditionne en partie la production des discours du médecin (les images utilisées, le tutoiement, etc.). De la même façon, la catégorie socioprofessionnelle (CSP) du patient – ou des parents du patient quand celui-ci est en bas-âge – ou de manière plus nuancée la CSP de l'allocataire construite par le locuteur médecin, conditionne également l'interaction. L'étude de terrain a effet permis de constater une forte hétérogénéité des publics pris en charge par un même médecin, de l'indigence sociale aux CSP les plus élevées. Dans les catégories sociales les plus basses, où le niveau d'éducation est moins élevé, le « gap » que nous avons évoqué *supra* entre les encyclopédies de chaque locuteur est davantage creusé. La rupture cognitive et encyclopédique demande alors une forte remédiation (au sens de résolution). Les efforts de reformulation sont donc variables en fonction de l'âge de l'allocataire et de la CSP dans laquelle le locuteur médecin le situe.

D'autre part, une autre limite réside dans la présence de l'enquêteur lui-même dans les séances de consultation. Même avec une position détachée (spatialement, l'enquêteur se place dans un angle du cabinet, derrière le bureau du médecin, à une distance équilibrée entre une tentative d'effacement et un besoin technique de mise en marche de l'outil d'enregistrement entre chaque consultation), la présence de l'enquêteur constitue une modification du cadre interactif préétabli. De ce fait, les locuteurs peuvent tenir compte de cette présence intrusive dans la production de leur discours : le locuteur médecin ne fait-il pas trop de zèle dans ses tentatives de reformulation en présence d'un chercheur en science du langage ? le locuteur patient ose-t-il formuler toutes les questions en présence d'un tiers ? Il faut cependant noter que les deux établissements d'accueil sont *universitaires*, et les acteurs sont souvent accompagnés de stagiaires, observateurs, étudiants, etc. si bien que même les patients sont habitués (quand ce n'est pas leur première consultation) à la présence d'une tierce personne dans le cadre de la consultation médicale.

Le travail de transcription constitue également une limite à cause de la part de subjectivité qu'il contient. En effet, il y a autant de transcriptions envisageables que de transcripateurs potentiels puisque chaque analyste possède sa propre appréhension des phénomènes de pause, d'intonation de fin de phrase, de changement de ton pour les discours rapportés, etc.). Nos objectifs étant surtout lexicaux et rhétoriques, cette limite nous paraît surmontable et finalement peu déterminante pour la constitution du corpus. Enfin, le caractère intrinsèquement oral de la consultation médicale introduit une rupture avec la constitution du corpus pour l'analyse : le passage de la conversation à sa transcription exclut tous les phénomènes para-verbaux comme le débit de parole et les intonations spéciales, ainsi que les phénomènes non-verbaux comme les gestes, les postures, les regards, les mimiques, etc. Les « didascalies » insérées par le transcripateur tentent de pallier, au moins dans une certaine mesure, ces lacunes.

Objectifs et méthode

Le cadre interactif dessine les limites de la scène intersubjective et borne les échanges linguistiques qui interviennent à l'intérieur. En effet, les rôles sociaux contraignent dans une certaine mesure les « rôles » linguistiques et par extension l'orientation des discours, le but étant d'en comprendre le fonctionnement. En effet, l'objectif principal de cette étude est l'identification des mécanismes linguistiques qui mettent à l'œuvre la transmission des savoirs au sein du discours de consultation. Le cadre interactif identifié en introduction de cette partie permet de situer cette transmission des savoirs dans le cadre d'une vulgarisation et d'une remédiation discursive. Le but de cette étude est donc de comprendre par quels procédés linguistiques les discours vulgarisés sont mis en œuvre. Pour ce faire, la méthode du dépouillement manuel est convoquée. À l'intérieur des transcriptions de consultation, de 7,6 pages en moyenne, les séquences de transmission de savoir sont localisées. À partir de ce repérage primitif, un relevé systématique de différents marqueurs s'effectue :

(1) Au niveau énonciatif :

- a. Phatiques
- b. Embrayage personnel, temporel, spatial
- c. Formes de l'adresse
- d. Débrayage
- e. Discours rapportés
- f. Précautions énonciatives et métalinguistiques
- g. Repérage verbal (temps, mode, voix)

(2) Aux niveaux lexical et syntaxique :

- a. Marqueurs métalinguistiques
- b. Adverbes de comparaison
- c. Concentration d'équivalences sémantiques
- d. Structures d'extraction syntaxique

Ces différents relevés doivent permettre d'identifier des stratégies de reformulation et d'explicitation à l'intérieur des discours.

III.2.3.4. Principaux résultats⁴⁶⁸

Embrayage interlocutif

L'étude montre un évident **embrayage personnel** qui instaure les locuteurs en présence, selon différentes scènes :

⁴⁶⁸ Les verbatims utilisés pour illustrer les résultats proviennent d'une transcription qui se veut fidèle aux discours authentiques. Ils en ont conservé l'exacte teneur, dont les tournures malheureuses et/ou agrammaticales.

Scène 1 : docteur, patient enfant, parent 1

Je / Tu : docteur / jeune patient

Je / Vous : docteur / parent

Je / Vous : docteur / patient + parent

Je / Tu ou Vous : jeune patient / docteur

Il : jeune patient

Scène 2 : docteur, patient enfant, parent 1, parent 2

Je / Tu : docteur / jeune patient

Je / Vous : docteur / parent

Je / Vous : docteur / patient + parents 1 et 2

Je / Vous : docteur / parent 1 + parent 2

Nous / Vous : parent 1 + parent 2 / docteur

Il : jeune patient

Scène 4 : docteur, patient adulte, accompagnateur

Je / Vous : docteur / patient

Je / Vous : patient / docteur

Je / Vous : docteur / accompagnateur

Je / Vous : accompagnateur / docteur

Je / vous : docteur / patient + accompagnateur

Il : patient

Scène 3 : docteur, patient adulte

Je / Vous : docteur / patient

Je / Vous : patient / docteur

Du fait de la nature dialogale voire multilogale de la consultation médicale, qui incarne une conversation (type particulier d'interaction verbale, elle-même type particulier d'interaction sociale)⁴⁶⁹, l'énonciation est *de facto* embrayée au niveau des personnes. Les procédés de débrayage ou d'embrayage qui ne correspondent pas aux situations présentées dans les quatre scènes précédentes sont donc signifiants.

Cet embrayage est possiblement accompagné par des **formes d'adresse** à fonction vocative. Ces adresses permettent, au niveau de l'énonciation, d'insister sur la définition des rôles interactionnels, que ce soit celui du docteur :

« L2 : Je vous remercie beaucoup docteur »

« L3 : Au revoir docteur. »

Ou le rôle interactionnel du patient :

« L1 : Je suis désolé je vais t'embêter hein jeune homme » (à l'auscultation)

« L1 : les patients qui ont le même type d'épilepsie que [PRÉNOM DE LA PATIENTE], je leur mets facilement du Fycompa »

« L1 : Je vous explique. (en lui montrant l'ordonnance)

L2 : Oui docteur »

Ces quelques formes d'adresse qui ponctuent le corpus de transcriptions de consultation manifestent dans le discours le « contrat d'assomption » défini *supra*. Il y a bien une reconnaissance réciproque des actants et de leurs compétences, qui construit la relation intersubjective.

Enfin, puisqu'il s'agit d'une interaction directe, qui de surcroît implique une transmission d'information, les **marqueurs de la fonction phatique** sont extrêmement fréquents. Les occurrences les plus utilisées sont : « OK ? » ; « D'accord ? » ; « Bon » ; « Hein » ; « Ça va ? » ; « Ça te paraît clair ? ». La fonction phatique est l'une des six fonctions du langage

⁴⁶⁹ KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, *La conversation*, Paris, Éditions du Seuil, 1996 (Mémo Lettres sciences sociales 25), page 8.

chez Jakobson⁴⁷⁰. Ce sont des éléments linguistiques ou paralinguistiques qui servent essentiellement à établir, prolonger optimiser la communication et surtout à vérifier que le message circule dans les meilleures conditions. Dans le corpus, ils peuvent intervenir dans une accumulation comme dans :

« *Ça va ? Tu comprends ce que je veux dire ? Ça te paraît clair ?* »

Ou encore dans la séquence :

« *L1 : Bien. Bon écoutez, faut surtout rien changer hein.* »

« *L2 : Bin je crois pas hein, non non surtout pas.* »

Les marqueurs de la fonction phatiques caractérisent l'interaction verbale orale. Ils font partie des mécanismes qui mettent en œuvre la *synchronisation interpersonnelle* définissant la conversation⁴⁷¹. Il n'est donc pas étonnant de remarquer leur présence au sein de ce corpus de consultation médicale. Leur concentration aux abords des séquences que nous nommerons plus tard « de vulgarisation » en constitue un indice : les séquences qui sont « dédiées » à la transmission de l'information sont l'objet d'un *effort phatique* encore plus important.

Marqueurs métalinguistiques

L'étude permet d'effectuer, à partir du corpus, une identification de marqueurs métalinguistiques sculptant le discours du médecin mais aussi parfois celui du patient. On retrouve ainsi, de manière récurrente, les marques linguistiques suivantes :

- ***Les présentatifs*** (« c'est » / « ce sont » ; « il y a » ; « voilà ») : Les présentatifs sont des outils grammaticaux qui permettent des procédures de mise en relief. Dans le corpus étudié, « c'est » est le présentatif le plus utilisé. Il permet d'introduire un élément mais sert aussi d'anaphorique avec ce qui précède dans une construction segmentée. Il endosse donc un rôle de pivot.

« *C'est le médicament table de nuit* »

« *C'est le traitement recommandé, le meilleur traitement pour les grossesses* »

« *C'est des épilepsies qui sont souvent difficile à contrôler avec les traitements* »

« Il y a » est un présentatif très fréquent également mais constitue moins un réel effet de mise en exergue qu'un phénomène d'actualisation. C'est, selon les grammairiens, un *actualisateur d'existence* : il actualise l'existence de ce qu'il introduit. Cette propriété est commentée dans la discussion, *infra*.

« *Il y a par exemple le Tégrétol, c'est un médicament antiépileptique qu'on utilise fréquemment* »

« *Voilà il y a une petite cicatrice au niveau du cerveau (...) Voilà y a des séquelles là* »

« *Il y a des traitements qui vont très bien marcher pour quelqu'un et pas chez vous et inversement* »

⁴⁷⁰ JAKOBSON Roman, *Essais de linguistique générale*, Éditions de Minuit, 1963.

⁴⁷¹ Le concept de synchronisation interpersonnelle est emprunté à Catherine Kerbrat-Orecchioni dans : KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, *La conversation*, Paris, Éditions du Seuil, 1996 (Mémo Lettres sciences sociales 25).

« Il y a toujours des effets secondaires hein du- des traitements au long cours »

Outre ces marqueurs présentatifs spécifiques, la structure syntaxique d'extraction permet également une forme de « présentation », une mise en exergue d'un syntagme nominal qui fait l'objet d'un traitement particulier. La structure de l'extraction segmente la phrase et met en relief le mot ou le groupe de mots extrait :

« Dans l'état de nos connaissances en fait, ton épilepsie, quand on a fait une IRM cérébrale (...) »

La présence de présentatifs est caractéristique du discours vulgarisateur du médecin car elle se concentre surtout dans ses tours de paroles. Cependant, il est possible de rencontrer de tels marqueurs dans le discours du patient : les occurrences chez le patient sont en fait des reprises, des répétitions pour montrer qu'il a bien compris.

- Les embrayeurs de séquences explicatives : Nous empruntons cette expression à Vergely et collaborateurs⁴⁷² pour désigner les marqueurs du type « c'est-à-dire » ; « prenons un exemple » ; « autrement dit » ; « ça veut dire que » ; « genre » ; « en gros » ; « je vous explique » ; « en fait » ; « qu'est-ce que je veux dire par là ? », etc. Les embrayeurs de séquence explicative permettent au locuteur d'introduire des reformulations. Ce sont des outils métalinguistiques qui indiquent la présence d'une médiation, d'une reformulation. Simultanément à l'embrayage qu'ils produisent, ils indexent : autrement dit, les embrayeurs de séquence explicative montrent voire mettent en relief la médiation discursive en même temps qu'ils la mettent en œuvre :

« Ton IRM elle est normale c'est-à-dire qu'on ne trouve pas, avec ce que peut faire comme qualité d'image l'IRM (...) on trouve pas d'anomalie qui explique pourquoi t'as fait des crises d'épilepsie. »

« Il y a quasiment pas de récurrence entre neuf mois et deux ans de suivi ce qui veut dire que le risque maximum du risque de récurrence il sera dans les trois premiers mois. »

« Donc là en gros puisqu'il y a encore des crises la stratégie ce serait d'augmenter le Lamictal c'est-à-dire que le but c'est d'augmenter de 25 en 25 jusqu'à ce que vous fassiez plus de crise. D'accord ? »

« Ce que je préfère c'est que tu fasses des crises comme t'as fait, des petites genre des arrêts sur image »

- Les embrayeurs de séquence d'exposition de savoir : Certains marqueurs indiquent l'introduction d'une séquence où le médecin s'apprête à exposer un ensemble d'informations structurées : « on sait que... » ; « ce qu'il est important de savoir c'est que... » ; « dans + article défini + [situation], il y a ... » ; « chez + article défini + [groupe], il y a ... » ; « D'après mon expérience / D'après les données scientifiques ... »
« Chez les patients qui ont deux ans sans crise et une IRM normale, quand on arrête le traitement, il y a 40% qui en refont [des crises] »

⁴⁷² VERGELY Pascale, CONDAMINES Anne, FABRE Cécile et al., « Analyse linguistique des interactions patient/médecin », in: FÉLIX Catherine et TARDIF Julien, *Actes du colloque « Actes éducatifs et de soins »*, Nice, 2009.

« C'est vrai qu'avec le temps dans les épilepsies on sait que la probabilité de réponse au traitement elle baisse mais on sait aussi que la probabilité de répondre au traitement elle existe toujours »

« On sait que pour ces épilepsie-là, on sait que quand on arrête le traitement, il y a quand même beaucoup de personnes qui récidivent »

« Dans l'épilepsie en gros y a deux types d'épilepsie, il y a les épilepsies qui sont généralisées (...) et les épilepsies partielles (...) ».

- Les précautions métalinguistiques : L'étude du corpus montre une récurrence de formules métalinguistiques qui permettent au locuteur de « prendre de pincettes linguistiques » avec l'objet de son énonciation :

« J'ai calmé ton cerveau entre guillemets avec la Micropakine »

« Donc si jamais on se pose la question d'un arrêt de traitement, j'ai envie de dire, c'est cette année »

« On va tenter entre guillemets le diable (...) il y a plus de risque de récidive que de pas récidive »

« Les parents j'veux dire si tu fais une grosse crise ils vont... »

« Mais on a quand même l'impression que de mettre le cerveau au repos entre guillemets de toute crise, et bin ça nous aide un peu »

« Il y a un endroit d'un gène où entre guillemets on va dire c'est comme une phrase comme un texte d'un livre »

L'usage de tel ou tel de ces marqueurs est plutôt de nature idiosyncrasique dans le détail, chacun des épiléptologue ayant ses marqueurs privilégiés. Il est cependant manifeste que leur présence est récurrente dans une association syntagmatique du type : [marqueur de précaution + discours trivial/profane], comme pour introduire un discours non spécialisé. Cette tentative de mise à niveau de la part du médecin, qui s'écarte ainsi explicitement de sa formation discursive pour jouer avec la langue ordinaire, semble être définitoire du genre de la consultation médicale.

- Les marqueurs d'autonymie : Nous empruntons cette expression à Valérie Delavigne⁴⁷³, qui montre qu'en plus de leur dimension explicative et didactique, caractéristique du discours de vulgarisation, le recours à l'autonymie permet la manifestation des positions de l'énonciateur par rapport aux termes qu'il énonce (assomption forte ou faible). Les marqueurs d'autonymie peuvent être des verbes (« appeler », « désigner », « signifier », « qualifier de », etc.), des noms (« le nom X », « le mot Y », etc.) ou encore des adjectifs (« le fameux », « le dit »). Les marqueurs d'autonymie indexent le mécanisme de traduction intralinguale permettant au patient d'accéder à la terminologie du médecin. Cependant, dans le corpus, un seul marqueur d'autonymie est systématiquement employé : le verbe « appeler », dans sa version pronominale :

⁴⁷³ DELAVIGNE Valérie, « Repérage de termes dans un corpus de vulgarisation : aspects méthodologiques », in: *Conférence TIA-2001*, Nancy, 2001.

« Le traitement qui remplace le Valium c'est comme ça, ça s'appelle le Buccolam »

« Ça s'appelle le score d'Epworth ça. C'est une échelle qui évalue de façon subjective la somnolence »

« Si vous avez un générique ça s'appelle le Lévétiracétam »

« Ça s'appelle du Citalopram »

« Un qui s'appelle le Fycompa »

Ou dans sa version non réfléchie, avec la structure de base [SUJET + APPELER + X + Y], avec le sujet quasi-systématiquement pris en charge par l'impersonnel « on », structure dans laquelle le COD X à dénommer peut être antéposé :

« Il y a une zone dans ton cerveau-là qui est derrière les oreilles qu'on appelle les zones temporales, sur lequel il y a un petit hypersignal »

« Quand les zones de ton cerveau qu'on appelle les zones temporales sont fabriquées... »

« Je peux essayer de vous donner un médicament relativement naturel pour euh les moments où vous avez un peu plus des problèmes de sommeil pour essayer d'induire un sommeil de meilleure qualité, alors ce médicament naturel c'est quelque chose qu'on appelle la mélatonine »

« Ça c'est normal je pense enfin ça- on appelle ça des myoclonies d'endormissement ça fait partie de ce qu'on appelle les parasomnies c'est-à-dire des manifestations motrices qui accompagnent le sommeil »

« Ce médicament-là comme je l'appelle c'est le médicament table de nuit » (exception au « on », ici l'énonciateur médecin renforce l'assomption énonciative en se faisant sujet du verbe métalinguistique)

Bien sûr, différents marqueurs métalinguistiques peuvent intervenir dans une même phrase ou une même séquence, pour œuvrer ensemble dans l'effectuation de la remédiation discursive, comme dans le pénultième verbatim ou dans la séquence suivante issue de G11, très éloquente avec sa fonction autonymique forte :

« L2 : Et est-ce qu'on peut parler d'absence dans ce cas-là ? »

L1 : Alors en fait « absence » c'est le terme qu'on utilise le plus régulièrement avec les patients, parce que c'est un terme qui indique ce dont il s'agit. C'est-à-dire euh que pendant une crise partielle complexe on est un peu absent.

L2 : Voilà.

L1 : Maintenant, c'est pas un terme neurologique. Le terme normalement « absence » est réservé à des petites ruptures de contact très courtes qui vont durer trois à trente secondes et qui surviennent dans le contexte d'épilepsie généralisée. Pas d'épilepsie partielle. »

Marqueurs de cohésion

Les différentes transcriptions de consultation sont parcourues de marqueurs de cohésion discursive différents, qui participent à différentes fonctions dans le cadre de la consultation.

- Les connecteurs logiques : Le discours présente une forte concentration de connecteurs logiques comme « *alors* » ; « *donc* » ; « *mais* » ; « *par contre* » ; « *parce que* » ; « *puisque* » ; etc. Ces connecteurs structurent la pensée et par extension le discours. Ils embrayent et en même temps incarnent les traces d'un cheminement de pensée qui correspond peu ou prou à une démarche intellectuelle : celle du diagnostic, celle de l'auscultation, celle de l'historique patient, etc. Dans leur exercice, ils construisent également l'ethos du locuteur : un ethos d'autorité et de spécialité attendu du médecin mais aussi parfois un ethos « tenté » par le patient qui s'approprie l'usage de connecteurs, parfois non nécessairement à bon escient, pour créer un simulacre d'ethos que l'on pourrait paraphraser trivialement par un « je suis capable de comprendre la parole experte ». Les connecteurs logiques caractérisent à la fois le discours du locuteur médecin et celui du locuteur patient/parent.
- Les connecteurs temporels : Les discours dans le cadre de la consultation sont caractérisés par la forte fréquence de connecteurs temporels : « *avant* », « *après* », « *maintenant* », « *aujourd'hui* », etc. Cette fréquence importante peut s'expliquer par la temporalité et l'aspectualité spécifique de la crise épileptique définitoire de la maladie, nous tenterons d'en faire l'interprétation dans la partie discussion. Parallèlement, les adverbes de fréquence (« *jamais* » ; « *rarement* » ; « *quelques fois* » ; « *des fois* » ; « *parfois* » ; « *de temps en temps* » ; « *souvent* » ; « *toujours* ») sont aussi fortement représentés, et particulièrement dans le discours du locuteur médecin. Ces adverbes de fréquence ont tendance à être retrouvés dans des cotextes relativement similaires par l'emploi du présent de vérité générale, et celui de marqueurs métalinguistiques comme les présentatifs ou les embrayeurs de séquence explicative :
 - « *Mais souvent c'est sur une maladie donnée* »
 - « *Parce que quand il y a beaucoup de fluctuation de traitement c'est parfois un critère d'exclusion dans les essais clinique, parfois on demande que le traitement n'ait pas changé* »
 - « *Les absences souvent les gens ne s'en rendent pas compte* »
 - « *Souvent, quand il y en a dans la famille, ça se perpétue* »
 - « *Parce que les déséquilibres de l'épilepsie ça peut parfois être dû à ça. C'est jamais- c'est rarement ça tout seul* »
 - « *Après, ton type d'épilepsie c'est celui où parfois il y a des gens qui sont sensibles* »
 - « *ça n'arrive pas chez beaucoup de patient mais de temps en temps ça augmente le le- la fréquence d'aller aux toilettes avec le Zonegran* »
 Ainsi, les adverbes de fréquence semblent être quasi-systématiquement utilisés dans les séquences d'exposition ou d'explication d'informations savantes. Ils peuvent être remplacés dans leur fonction d'expression de la fréquence par l'usage de pourcentages statistiques :
 - « *mon impression c'est que un patient sur quatre qu'est très amélioré au début et où l'effet de ne maintient pas dans le temps* »
 - « *la probabilité de récurrence elle est quasiment de quatre-vingts pour cent* »

« C'est même plutôt rare en fait. Il y a que quatre pour cent des épileptiques qui sont sensibles à la lumière »

« Chez les patients qui ont deux ans sans crise, et une IRM normale, quand on arrête le traitement, y a quarante pour cent qui en refont, et surtout ce qui est intéressant, y a soixante pour cent qui refont pas »

- Les connecteurs de causalité : Les tours de parole du locuteur médecin présentent une récurrence de connecteurs de causalité du type « vu (que) » ; « étant donné (que) » ; « ce d'autant plus (que) » ; « comme... ». Ils introduisent des subordonnées causales à partir desquelles se construit le raisonnement :

« Dans votre épilepsie, comme c'est une sensibilité personnelle et génétique à faire des crises, c'est quelque chose qui persiste quand même au long court. (...) Ce d'autant plus s'il y a des anomalies sur l'électro. »

« Vu les vidéos ça laisse pas de crise épileptiques mais plutôt des épisodes de tremblements »

« Vu comment vous me le décrivez, ça peut y ressembler mais euh je peux pas vous dire à cent pour cent 'c'est sûr c'est des crises d'épilepsie' »

« Étant donnés les tremblements, le fait qu'il existe des pertes urinaires quasi quotidiennes et l'absence d'efficacité du Keppra je préfère changer de traitement. »

Les connecteurs de causalité permettent d'introduire de la cohésion dans le discours, mais permettent surtout mettre ou remettre en discours les informations permettant d'établir le raisonnement. Les subordonnées qu'ils introduisent servent ainsi de mémoire interdiscursive artificiellement réénoncée pour construire le raisonnement, et pour que l'interlocuteur participe ou au moins comprenne celui-ci (voir discussion).

Discours rapportés

Comme on pouvait le prévoir à partir des résultats obtenus lors de l'étude précédente à propos des lettres de consultation, les transcriptions de consultation elles-mêmes présentent une forte concentration de discours rapportés. Les discours rapportés au discours indirect ou indirect libre ressortissent de la même fonctionnalité de compilation⁴⁷⁴ identifiée *supra* qui met en évidence le caractère « compilé » des discours que la lettre de consultation met en scène : les discours antérieurs de l'épileptologue, les discours des autres professionnels de santé engagés dans la relation de soin, les discours du patient, les discours des témoins (proches, parents, etc.), les discours de la loi, etc. On retrouve alors la même fonctionnalité de compilation de cette multitude de discours rapportés.

Parallèlement, le discours de consultation présente un autre type de discours rapporté, qu'on ne trouve pas dans la lettre de consultation, et dont la présence semble donc être caractéristique de la consultation elle-même : les discours rapportés en discours direct, aussi bien dans les tours de parole du locuteur médecin que dans ceux du locuteur patient.

⁴⁷⁴ Voir pour rappel la partie III.2.2.4. « Discussion : la lettre de consultation comme genre performatif », § « Fonctionnalité de bilan et compilation des inscriptions ».

Dans les tours de parole du locuteur médecin, les discours rapportés semblent répondre d'une stratégie d'extraction du raisonnement qui sera développée en discussion et qui prend, par exemple dans les séquences représentatives rapportées ci-dessous, la forme suivante :

« Y a deux façons d'approcher la question. (...) Donc la première façon de faire c'est de dire « Bah on arrête la Micropakine et quand y aura des crises bah on choisira autre chose pour traiter. » Ça c'est la première façon de faire. La deuxième façon de faire c'est de se dire « Bon bah de toutes façons on sait que l'IRM est anormale, il y a plus de risque de récurrence que de pas récurrence donc on va pas tenter le diable, pas vérifier si en effet on fait des crises ou pas par le fait d'arrêter le traitement et on met autre chose et on enlève, on met un autre antiépileptique et on enlève la Micropakine ». En sachant qu'on prend quand même un risque de récurrence » (A03)

« On a tendance à simplifier le raisonnement en disant : « J'ai des crises, j'ai pris un traitement, j'ai plus de crise. Si j'ai pris le traitement et que les crises reviennent, je reprendrai le traitement et tout ira bien. » Ça c'est vrai pour 99% des patients enfin pour une grande majorité des patients. Mais ça arrive (...) On enlève le traitement les crises reviennent, on remet le traitement ça marche plus. (...) Mais bon à la fois voilà, c'est une situation rare. Soit on dit « oui je ne veux vraiment plus que ça bouge, je tiens à mon traitement et je le garde comme ça parce que ma vie va bien mais je continue à prendre mon traitement » mais ça fait partie des éléments qui faut savoir quoi. Je...- Si... Si on arrête le traitement je te souhaite que tout se passe bien bien sûr, on arrête le traitement tu fais des crises, j'te remets le traitement ça marche plus et je te dis « Ah ouais c'est vrai ça m'arrive de temps en temps » tu vas dire « oh bah c'est sympa il aurait fallu me le dire avant ! » Donc c'est le minimum que je t'explique jusque dans quel détail on va. » (A02)

« Donc du coup, on est un peu bloqués avec le Lamictal, alors la première question c'est « Est-ce qu'on essaye de changer le traitement par Lamictal ? » en espérant qu'il y ait un médicament qui interagisse moins avec le sommeil si le Lamictal a un effet un peu somnolent chez vous, voilà. » (G03)

Dans les tours de parole du locuteur patient ou du locuteur accompagnateur (parent, proche), les discours rapportés au discours direct ne possèdent pas ce même statut d'extracteur de raisonnement mais s'orientent plutôt vers une fonction d'extracteur d'expérience qui atteste de l'authenticité du témoignage apporté :

« L2 : Parce que des fois avec les ça qu'elle prend elle marche dans la rue et puis elle me dit « Maman j'ai mes yeux bizarres, pis je vois pas bien j'ai mes yeux bizarres » » (A01)

« L2 : Oui de bruit, parce qu'il met toujours de la musique que je n'aime pas du tout, alors je lui dis « Éteins ta musique elle m'énerve », il met souvent des musiques de jeux vidéos, ou alors des musiques de manga, enfin des trucs euh... Affreux, je lui dis « Arrête ta musique ça m'énerve » mais bon, il l'arrête pas. Donc en fait euh... Bon je suis habituée maintenant, mais des fois quand même son bruit ça m'énerve. » (G03)

Équivalence sémantique

Le discours de consultation, dans les tours de parole du locuteur médecin plus précisément, présente une récurrence de procédés mettant en œuvre une équivalence sémantique entre deux expressions (entre deux lexies, entre une lexie et un syntagme, entre un syntagme et une proposition, etc.). Ces procédés peuvent être typologisés comme suit :

- Juxtaposition d'équivalence lexicale ou reformulation paraphrastique : Il s'agit du procédé le plus « économique » car il consiste en la juxtaposition linéaire de deux expressions équivalentes :

« *Donc on devient out bleu donc on a une anoxie, on manque d'oxygène, on a une acidose, le sang devient un petit peu plus acide* » (G02)

Où on pose : Anoxie ≈ manque d'oxygène

Acidose ≈ sang qui devient acide

« *C'est la même molécule <L2 : Ouais.> mais ce qui entoure, les excipients, c'est pas les mêmes* » (M02)

Où on pose : Excipients ≈ ce qui entoure la molécule du médicament

« *Là on voit l'activité cérébrale normale, le cerveau qui fonctionne normalement* » (M02)

Où on pose : Activité cérébrale ≈ Fonctionnement du cerveau

« *Mais la voie d'administration, là où on le met, c'est quand même mieux, pour la vie quotidienne d'un jeune homme de cet âge* » (A14)

Où on pose : Voie d'administration ≈ Là où on met le médicament

Cette juxtaposition enchaîne les deux expressions équivalentes avec une simple pause à l'oral ici traduite par une virgule, qui procède d'une structure syntaxique d'extraction – et donc de mise en exergue du terme dont on donne l'équivalence.

- Équivalence par explicitation-définition : L'équivalence peut être introduite par un embrayeur de séquence explicative (cf. *supra*), qui constitue ainsi une structure syntaxique différente, introduisant une relative « définitoire », d'après le modèle suivant : [terme à définir + embrayeur de séquence explicative + extension définitoire]

« *En dehors du trouble primaire, c'est-à-dire ce qui caractérise vraiment ce qu'est l'autisme...* » (A09)

« *Ça montre plutôt une atteinte périphérique c'est-à-dire qui n'est pas en lien avec le cerveau mais plutôt les nerfs et la jonction nerf muscle effectivement* » (M06)

« *Le Lamictal il est quand même bien toléré c'est-à-dire que souvent il n'y a pas beaucoup d'effet secondaire* » (M09)

« *Pour éviter la grosse crise qui est souvent le truc très impressionnant pour tout le monde et qui va en tout cas pour quelques temps changer ta vie quotidienne* » (A02)

Marie-Françoise Mortureux⁴⁷⁵ semble désigner ce procédé « énumération par coordination », qui diffère de la simple « énumération par juxtaposition » (qui

⁴⁷⁵ MORTUREUX Marie-Françoise, « Paraphrase et métalangage dans le dialogue de vulgarisation », *Langue française* 53 (1), 1982, pp. 48-61.

correspond au point précédent) par l'intervention d'un coordinateur entre les deux blocs équivalents, que nous avons qualifié d'*embrayeur de séquence explicative*.

- Équivalence outillée par la comparaison : L'équivalence, au lieu de se donner dans la juxtaposition synonymique ou l'extension définitoire, dans le corpus étudié, peut se construire grâce à la structure comparative introduite par la conjonction « comme » :
« *Et quand il y a des anomalies on voit des choses un petit peu plus aiguës, c'est-à-dire plus rapides, comme des- plus pointues en fait <L2 : Hum (acquiesce)> comme des petits pics... euh à certains endroits.* » (M02)
« *Si vous voulez c'est plutôt le soir, quand on est assis, couché, immobile, et bin l'immobilité est gênante et ça se traduit par des sensations dans les membres, les jambes en général, comme une sorte de stress un peu qui monte et en fait c'est qu'on a un besoin de bouger* » (G03)

Ou de manière directe avec l'injonction à la comparaison quand la comparaison devient plus élaborée :

« *Si on compare le nerf vague à un câble électrique avec plein de petites fibres dedans, il faut que, pour être certain de recruter toutes les fibres électriques dans la stimulation, faut que je monte jusque deux milliampères* » (A12)

- Équivalence construite par la métaphore : Dans la même démarche, l'équivalence sémantique peut se construire à l'aide de la figure de la métaphore, sorte de comparaison « non-outillée ». Le discours du médecin lors de la consultation peut y recourir pour établir un rapport fonctionnel entre deux entités différentes. Prenons quelques séquences du corpus pour illustrer ce procédé. Soit la séquence suivante, avec L1 le médecin, L2 la mère de la patiente :

« *L2 : Par contre on n'a jamais baissé le Tégrétol.*

L1 : Ouais mais elle a eu le Trileptal, c'est des cousins cousins <L2 : Ah c'est pareil>, euh c'est pas pareil pareil mais c'est des cousins. » (A01)

Le locuteur médecin établit un rapport de proximité entre deux médicaments antiépileptiques, le Tégrétol et le Trileptal par le truchement de la métaphore des liens de parenté. Le locuteur a choisi de les faire entrer dans la relation de cousinage et non de fraternité, donc la proximité est déjà nuancée et extrêmement signifiante. Soit une deuxième séquence avec L1 le médecin, L2 la mère du patient, L3 le patient :

« *L1 : Ma console elle va jouer avec ton boîtier qui est là. Tu vas voir c'est pas une console très intéressante hein.*

L2 : Il a fait une crise de jour la semaine dernière aussi.

L1 : Pourquoi il est démonté ce truc-là ?

L3 : Je veux une DS.

L1 : Ah non moi c'est pas une DS hein. Regarde c'est un vieux truc pourri. Regarde je me mets là-dessus, hop, il va parler avec ton boîtier. » (A12)

Dans cette séquence, le médecin L1 utilise la « console » pour parler de l'appareil technique qui règle et programme le stimulateur qu'on vient d'implanter à L3, le patient, accompagné de sa mère, L2. À noter que le jeune patient est venu en consultation ce jour-là avec sa propre console de jeux. Cette séquence sera interprétée dans la discussion.

Enfin, soit une dernière séquence qui procède par métaphore :

« Y avait quand même des petites choses en dehors des lumières. Y avait eu... Pas grand-chose mais des petites euh des petites activités épileptiques c'est là les petites étincelles qui montrent que y a bien encore un petit quelque chose. »
(M07)

Cette séquence verbale accompagne la lecture « collective » du tracé de l'EEG, le locuteur L1 « montre » ainsi l'inscription obtenue à partir de l'examen et tente, par l'intermédiaire de la métaphore, de qualifier les anomalies du tracé (appelées pointes, pointes-ondes, etc.) comme des « petites étincelles ». Cette métaphore semble s'inscrire dans un interdiscours plus large dans lequel l'épilepsie est décrite par métaphore à un orage et la crise d'épilepsie à un court-circuit.

Fréquence de la forme interrogative

L'étude du corpus montre une récurrence de phrases interrogatives. La présence de nombreuses questions de la part du médecin était « attendue » puisque comme il a été évoqué dans l'étude des lettres de consultation qui en faisaient le bilan, la séance se compose en partie d'un « interrogatoire patient ». Cet interrogatoire permet au médecin de saisir toutes les informations dont il a besoin pour construire son raisonnement, à partir de questions ouvertes auxquelles le patient ou l'entourage répond avec des descriptions plus ou moins longues des phénomènes observés ou des impressions ressenties, et de questions fermées qui permettent le guidage de l'interrogatoire, pour l'orienter afin de préciser certaines informations en fonction du raisonnement diagnostique.

« Et les myoclonies, vous en avez plus ou moins ou c'est pareil ? » ; « Est-ce que vous vous souvenez de ce que ça avait donné ou pas ? » ; « Kepra il a déjà eu ? » ; « Mais là vous avez monté quand la dernière fois ? » ; « Pour vous, qu'est-ce qui fait le plus de problèmes ? Qu'il ait des myoclonies et que les myoclonies elles soient photo-déclenchées ou qu'il soit plus amorphe parce qu'on a mis plus de médicament ? Qu'est-ce qui aujourd'hui vous semble le plus important ? » (A16)

« Depuis le mois de mars quand est-ce qu'il a eu des crises ? » ; « Vous le prenez bien ? » ; « Et on a monté à 250 c'est ça ? » ; « Pas de fatigue ? Pas de manque de sommeil ? » ; « Y a pas eu un événement particulier de stress ? Qui aurait pu le déstabiliser ? Rien du tout ? » (M08)

Certaines occurrences de phrases interrogatives ne rentrent pas dans le cadre de l'exercice de « l'interrogatoire patient » mais servent au contraire d'introducteur à la parole du patient. De nombreuses questions ouvertes, posées par le médecin au patient ou aux parents du patient, permettent ainsi d'embrancher sur l'avis « empirique » :

« L1 : Toi qu'est-ce que t'en penses ? Potentiellement d'un arrêt de traitement ? Tu voudrais essayer ? Tu voudrais pas essayer ? »

« L1 : On va être obligés de monter la dose du traitement. Qu'est-ce que vous en pensez de ça ? »

« L1 : Qu'est-ce que vous en pensez, vous, de ça ? »

De manière moins récurrente mais tout de même présente, les interrogatives apparaissent également dans les tours de parole qui n'appartiennent pas au médecin. Ces questions ne participent donc pas de l'interrogatoire patient mais contribuent à la co-construction du sens

par les demandes d'explicitation, de reformulation ou simplement de confirmation de la part du patient ou de son entourage :

« Placebo ça veut dire y aura rien ? (A15)

« Ça veut dire quoi QSP ? » (M08)

L'acte de langage que constitue la question peut également être indirect en venant se greffer sur un simple acte d'assertion, comme pour la séquence suivante :

« L4 : *En fait le papa il avait une petite question/*

L1 : *Ouais ?*

L4 : *Qui peut paraître bête mais.../*

L1 : *Y a pas de question bête.*

L4 : *En fait il est tombé sur une vidéo tout bêtement où des médecins allemands qui disaient que y a pas de cause entre les épilepsies et le change- enfin la modification les gènes et les substances biologiques du patient. Moi je n'ai aucune explication j'ai juste- je vous ai donné les termes de ce médecin.*

L1 : *Euh il pense que la génétique n'a rien à voir avec l'épilepsie ce médecin c'est ça ?*

L4 : *Il a dit que la- les maladies génétiques n'étaient pas la cause euh de /*

L1 : *Des épilepsies ?*

L4 : *Voilà.*

L1 : *Bin c'est un charlatan ! »*

Dans cette séquence la question est même co-construite par le médecin qui tente de reformuler à son tour pour demander la confirmation du contenu de la question. La réponse, c'est-à-dire l'information attendue qui fait l'objet de la question arrive après quelques tours de parole sous la forme d'une exclamative (d'un ton d'exclamation à l'oral plus précisément) et de manière tranchée « *Bin c'est un charlatan !* ».

Enfin, un quatrième type de question apparaît à l'intérieur du corpus étudié, dont la fonction diffère des deux premiers susmentionnés. Certaines interrogatives directes ou indirectes, prises en charge par le locuteur médecin, viennent instaurer la problématique, la question « point de départ » du raisonnement médical, dans une démarche de co-construction entre les locuteurs :

« *Bah ça reposerait la question de toujours essayer de changer le médicament, trouver un médicament qui vous stabilise. Ça sert à rien je pense d'alourdir trop votre traitement, déjà vous en avez deux* » puis, plus tard dans la consultation : « *Si on n'y arrive pas sans vous changer de traitement, euh la question ça peut être aussi d'essayer d'enregistrer les crises, pour mieux les comprendre* » (G07)

« *Alors après on peut prendre la question, c'est souvent la façon dont je travaille en médecine, c'est je prends souvent dans le sens inverse, je fais « OK, disons que c'est... si c'est pas bon, qu'est-ce que je devrais voir ? » Et en fait voilà, au lieu de dire « ça ne lui amène pas de positif est-ce que au moins ça ne lui amène pas de négatif ? » »* (A09)

« *On se pose la question d'essayer de diminuer un peu le traitement en se disant :*

<L2 : Est-ce qu'on peut l'arrêter ?> « est-ce que c'est toujours nécessaire ? » » (G03)

Cette dernière séquence montre un exemple criant de co-construction du sens par l'intermédiaire de la question-support, au discours direct, du médecin qui externalise son raisonnement et laisse ainsi la place à son interlocuteur. L2 quant à lui, profite de cet appel implicite de L1, et, sur un chevauchement de parole, propose une question-support lui-même, participant ainsi activement à la construction du raisonnement.

Les questions au style direct correspondent entièrement au cas des discours rapportés en discours direct, mentionnés plus haut dans le relevé des résultats, participant à la stratégie d'extraction du raisonnement, pour une meilleure mise en visibilité à l'attention du patient.

Pour résumer, la forme interrogative est particulièrement représentée dans le corpus, mais actualise quatre fonctions différentes : l'interrogatoire patient, l'embrayeur d'avis du patient, la demande d'explicitation ou de confirmation, et enfin l'extraction de la problématique du raisonnement.

Présence de nombreuses structures conditionnelles

De nombreuses structures conditionnelles charpentent les raisonnements et plans d'action thérapeutiques hypothétiques à l'intérieur du discours de consultation :

« *Si jamais on doit choisir de faire une deuxième tentative d'arrêt de traitement...* »

« *Que tu puisses passer ton permis sans qu'on se dise 'oh bah non il faut attendre parce que ça fait pas assez longtemps sans crise* »

« *Mais si tu récidives c'est reprise du traitement !* »

« *Limite si y avait que les myoclonies vous diriez c'est pas grave on sait quand est-ce qu'il faut faire gaffe quoi* »

« *Si un jour bien sûr il y a un problème bah il faudra pas hésiter à me rappeler, je vais vous relaisser toutes mes coordonnées* »

« *On ne sait pas si tu l'auras encore pendant... l'âge où tu auras envie d'avoir des enfants, des grossesses, là t'as quatorze ans donc effectivement y a quand même du temps devant toi, mais il est possible que quand tu auras envie d'avoir un enfant tu aies toujours ton traitement, parce que ce n'est pas une épilepsie qui guérit avec l'âge* »

Le risque, la potentialité, les « pincettes conditionnelles » prises par le locuteur médecin s'expliquent par le mode d'existence spécifique de la crise. L'épilepsie se caractérise en effet par son « en-puissance » : c'est le mode d'existence qu'on appelle le virtuel. La survenue de la crise correspond à son actualisation. L'actualisation marquant le passage du virtuel à l'actuel est un événement, une saillance tensive singulière⁴⁷⁶ qui intervient de manière spontanée (non-prévisible).

Le recours au gestuel

Même si ce dernier marqueur relève du non-verbal, il mérite d'être évoqué car se présente comme récurrent dans le corpus étudié. Le recours au gestuel ou au mime, est typique de l'interaction verbale directe de la consultation, puisqu'impossible en vulgarisation écrite par exemple. Il apparaît comme indispensable pour établir des équivalences lexicales avec l'expérience, pour une maladie définie en substance par son caractère spectaculaire, la crise tonico clonique en constituant l'exemple paroxystique. Pour traiter du mieux possible d'une

⁴⁷⁶ FONTANILLE Jacques et ZILBERBERG Claude, *Tension et signification*, Sprimont, Belgique, Mardaga, 1998 (Philosophie et langage).

myoclonie particulière du bras par exemple, le médecin va recourir à la gestuelle pour être sûr de se faire comprendre par le patient, et lui apprendre par le truchement d'une traduction intersémiotique⁴⁷⁷, une sorte de nouvelle nomenclature, le locuteur profane n'ayant pas les ressources dans la langue ordinaire, n'ayant pas simplement « les mots pour le dire ».

Le recours au mime peut aussi être engagé par le patient qui décrit les manifestations au moment de l'interrogatoire patient. Le passage intersémiotique de l'observation de terrain à l'artefact de transcription des discours par l'intermédiaire d'enregistrement implique nécessairement une impossibilité d'analyser dans le détail ce langage gestuel. Il en reste néanmoins la trace dans les didascalies proposées entre parenthèses dans les transcriptions :

« L1 : *Faut pas dire ça ! Est-ce que pendant la crise elle a tendance à mani- à faire des choses avec ses mains ?* <L2 : *Non.*> *à essayer d'attraper ? Non* <L2 : *Je ne crois pas.*> *ni avec la bouche elle a pas tendance à faire des mouvements de bouche (mime) des choses comme ça ?* » (M02)

« L1 : *Non ça ne vous dire ça hein ? Des espèces de petits trucs un peu comme ça (mime des sursauts).* » (G01)

« L3 : *Je l'ai faite asseoir et elle a commencé à tourner sa tête, voilà sa tête, c'est sa tête qui se tournait toute seule comme ça comme ça comme ça (mime le geste) (...)*

L3 : Et puis elle arrivait plus à respirer elle faisait « uhh » (mime le geste et produit un son), j'ai cru que...

L1 : D'accord.

L3 : Elle- ah oui elle a sa main gauche qui s'est mise à trembler comme ça (mime le geste) » (M10)

Verbes épistémiques embrayés en première personne

La notion de verbes épistémiques regroupe les verbes exprimant une attitude de savoir ou de croyance particulière du sujet par rapport à l'objet de son énonciation : « savoir que » ; « penser que » ; « croire que » ; « être persuadé que » ; « être certain que / de » etc. À l'étude du corpus, deux constats peuvent être faits quant aux verbes épistémiques : premièrement, ils sont très fréquemment représentés conjugués à la première personne du singulier à l'indicatif présent, deuxièmement, ils ne constituent pas l'apanage des locuteurs médecins puisqu'on en trouve également dans les tours de parole qui ne lui appartiennent pas. Ainsi, dans le cas des tours de parole du locuteur médecin, ces verbes épistémiques correspondent à des embrayeurs de séquence d'exposition de savoir (cf. *supra*) :

« L1 : On sait que *c'est dose-dépendant* »

« L1 : On sait qu'il y a plus de risques de malformation et même pour ceux qui ont pas de malformation, chez les bébé qui ont été exposés à la Dépakine, même sur le niveau intellectuel ça peut avoir un impact »

« L1 : *Bon, on sait que le risque le plus important il sera dans trois premiers mois. On sait que tu as plus de risques que de chance que ça marche* »

« L1 : *C'est vrai qu'avec le temps dans les épilepsies on sait que la probabilité de réponse au traitement elle baisse* »

⁴⁷⁷ JAKOBSON Roman, *Essais de linguistique générale*, Éditions de Minuit, 1963 (Arguments).

« L1 : Mais je pense que si on arrête ton traitement, c'est ce que je t'ai déjà dit, t'as plus de risque de récurrence que de chance de ne plus jamais faire de crise »

Dans le cas des tours de parole qui n'appartiennent pas au locuteur médecin, c'est un avis à la fois « profane » (non légitime car le locuteur n'appartient pas à la communauté scientifique ou à la communauté médicale) mais aussi « expert » empirique qui semble apparaître :

« L2 : Bah personnellement je pense que quand il est énervé il y a toujours une raison pour moi. En fait comme il ne sait pas parler pour moi il est il est... » (A04)

« L1 : Ah non clairement pas. La question c'est à monter ou pas. Vous la trouver plus présente ?

L2 : Euh oui. Bon pendant les vacances de Noël je pense que c'était peut-être parce qu'elle s'était couchée tard aussi, tous les jours elle a dormi énormément. Euh après-midi hein <L1 : Ouais.>. Mais bon je pense que c'est suite au fait qu'elle se soit couchée tard etc. ou autrement non non très bien hein, comme la dernière fois. » (A10)

« L2 : Et il m'a demandé si je voulais éventuellement un traitement /

L1 : Bah c'est un peu dans la même chose que je voulais /

L2 : Un traitement contre l'anxiété.

L1 : Ouais. Alors qu'est-ce que vous avez dit ?

L2 : J'ai dit que je pensais que c'était pas nécessaire pour l'instant du moins... De mon point de vue. Parce que la dernière fois il m'avait donné de l'Urbanyl en 10 milligrammes. » (G01)

La présence de verbes épistémiques à l'intérieur de structures affirmatives dans le discours du patient montre la participation active de celui-ci dans la mise en place du raisonnement. Que son avis soit donné spontanément ou qu'il soit requis par le discours du médecin (cf. la question « embrayeur d'avis du patient » *supra*), le locuteur patient / accompagnateur participe aux prises de décision et à la construction du raisonnement.

III.2.3.5. Discussion : discours de consultation et stratégies de remédiation

Mise en discours et mise en scène du raisonnement

Les résultats de l'analyse permettent de définir une mise en scène du raisonnement médical par l'intermédiaire de la mise en discours elle-même. Le recours incessant aux marques de cohésion discursive, notamment les connecteurs logiques et les connecteurs de causalité qui en constituent un type particulier, disposent les premières marques d'une mise en scène particulière. Ils permettent en effet de structurer le discours, structurant lui-même la pensée, et d'insister localement et ponctuellement sur le caractère raisonné et organisé du discours. Essentiellement utilisés par le locuteur médecin, les connecteurs logiques et spécifiquement les connecteurs de causalité qui (ré)introduisent des propositions informationnelles nécessaires pour la suite du raisonnement, témoignent d'un ethos scientifique particulier. Il contribue ainsi à maintenir le locuteur médecin dans son rôle interactionnel et garantir ainsi le maintien du contrat d'assomption. Comme évoqué dans la partie Résultats, le locuteur patient ou accompagnateur s'essaye, avec plus ou moins de félicité, à l'utilisation de ces connecteurs, comme pour construire lui aussi un certain ethos, celui de « comprenant » voire de « bon

élève » ayant compris le discours du médecin, c'est-à-dire lui permettant de construire un ethos de « bon patient ».

Les connecteurs de causalité, en plus de structurer le discours, servent à mettre en exergue la réintroduction d'une information nécessaire pour le raisonnement, une explicitation « à haute voix » qui aurait pu demeurer implicite mais que le locuteur médecin a choisi de partager avec son interlocuteur. Dans la même perspective, les discours rapportés au discours direct qui ont été relevés plus haut participent à l'entreprise d'exposition de tous les éléments nécessaires au raisonnement. En effet, dans les tours de parole du médecin, les discours rapportés procèdent à une extraction artificielle de propositions. Le discours direct permet avant tout une mise en relief (tonale à l'oral, typographique avec les guillemets dans la transcription écrite) qui vient rompre avec le rythme syntaxique de la phrase en cours. La rupture énonciative qu'il introduit constitue également une mise en lumière de la proposition extraite. En outre, certains exemples relevés montrent que cette extraction peut s'opérer avec un ré-embayage à la première personne où le locuteur médecin simule une énonciation du patient :

« On a tendance à simplifier le raisonnement en disant : « J'ai des crises, j'ai pris un traitement, j'ai plus de crise. Si j'ai pris le traitement et que les crises reviennent, je reprendrai le traitement et tout ira bien. » Ça c'est vrai pour 99% des patients enfin pour une grande majorité des patients » (A02)

« Vous me dites « voilà j'envisage d'avoir une grossesse dans un an » et puis on met en place tout ce qu'il faut pour que ça se passe bien. » (M07)

Ce procédé, que nous proposons d'appeler *empathie énonciative* implique donc une extraction-relief des propositions « rapportées » ou plutôt « apportées », mais aussi et surtout montre la capacité du médecin à « se mettre à la place de » son patient. Ce ré-embayage « en son nom » fait participer directement le patient au raisonnement, l'implique dans la construction du sens. L'*empathie énonciative* participe donc entièrement à l'élaboration de la mise en scène du raisonnement médical et offre une « prise » au patient avec ce mode de pensée particulier – où le médecin se substitue à lui dans une énonciation simulée. Cette « prise » proposée, ce « prêt-à-penser » énoncé par le médecin à la place du patient, permet à ce dernier, puisqu'il est concerné (et énonciativement concerné) une compréhension plus aisée du contenu des propositions énoncées et par extension la transmission facilitée du savoir médical.

Enfin, les connecteurs temporels contribuent à la mise en scène, non pas du raisonnement en lui-même, mais de la situation générale dans laquelle il doit être réalisé. Bien qu'en partie attendue à cause de la *fonctionnalité compilation*⁴⁷⁸ qui dresse le bilan de la prise en charge du patient, la fréquence importante de ce type de connecteurs à l'intérieur du corpus s'explique surtout par la temporalité et l'aspectualité spécifiques de la crise épileptique, définitoire de la maladie. En effet, elle se caractérise par l'*itérativité* – l'épilepsie étant définie comme la répétition de crises épileptiques. De plus, notons que cette itérativité n'est pas régie par un principe de régularité, si bien que la prochaine ne peut être prédite ou prévue : l'épilepsie relève donc de l'ordre de l'épisodique et du spontané. Enfin, la crise d'épilepsie se caractérise

⁴⁷⁸ Identifiée au moment de l'étude de la lettre de consultation, qui constitue une mise en discours particulière de ce bilan.

par son *inceptivité* (de l'ordre de l'inceptif soudain), de la non-durativité, indiquant la fin d'un état et le début d'un autre. L'inceptivité qualifie donc la survenue de la crise, son caractère bref et brusque.

La mise en scène du raisonnement conduite par le discours du locuteur médecin laisse tout de même une place au discours du patient. Son avis et ses discours font partie intégrante de la mise en scène notamment à partir du recours aux questions ouvertes (« question avis du patient » identifiée dans les résultats) de la part du médecin pour inciter son interlocuteur à faire part de son « expertise patient ». Il est alors invité à donner son avis, son point de vue de patient, qu'il exprime à l'aide de verbes épistémiques, aussi bien à l'affirmative qu'à la négative (« je pense que... », « je sais que... », « je crois... », « je ne sais pas si... mais... », etc.).

Enfin, la mise en discours permet la mise en scène des rapports interlocutifs et la construction des ethos respectifs des allocutaires. Si le locuteur patient tente de construire l'image énonciative d'un « bon patient » dans sa coopération à « l'interrogatoire patient », dans ses questions confirmation et demandes d'explicitation (« comment ça s'appelle ? », « ça veut dire quoi QSP ? », etc.) et surtout dans sa participation à la co-construction du sens à travers les différents tours de paroles, le locuteur médecin aussi construit un ethos particulier par le truchement de son énonciation. Cet ethos peut sensiblement varier en fonction de du « public » pour lequel le construire. Ainsi, le médecin insistera sur différentes « faces » de son ethos professionnel :

- La *scientificité* de son raisonnement et son *expérience* empirique, par les nombreux recours à l'univers de référence de la science et les rappels de son expérience du « terrain » en tant que médecin :
 - « *Maintenant voilà moi je vous dis tout ce que nous disent les données scientifiques, je vous donne mon expérience...* » (A05)
 - « *dans mon expérience, on ne pourra pas se baser sur les données scientifiques mais mon travail de docteur depuis plusieurs années, dans mon expérience, c'est quand même assez rare que...* » (A18)
 - « *que mon analyse en tout cas ce que me disent les données scientifiques* » ;
 - « *C'est juste qu'en tant que docteur quand je me dis (...) Mais la façon dont nous les docteurs on construit nos connaissances c'est comme ça.* » ;
 - « *mais moi la façon dont j'ai construit mes connaissances, pas que moi et puis les autres docteurs* » (A03)
- Son *appartenance à la communauté légitime* faisant autorité en épiléptologie :
 - « *Toute la communauté internationale enfin je veux dire tous les spécialistes de l'épilepsie dans le monde, on est d'accord* » (A15)
 - « *En sachant que l'attitude des médecins spécialisés de l'épilepsie de l'enfant et de l'adolescent, même s'ils savent pas le risque de récidence ou pas, en pratique, y a deux tiers des médecins spécialisés de l'épilepsie de l'enfant et de l'adolescent qui font une deuxième tentative d'arrêt de traitement.* »
- Ou encore sur la *proximité* et la *convivialité* de sa prise en charge, par l'utilisation ponctuelle d'un registre familial voire humoristique (« *c'est une dose de nain* », « *on s'en fout de l'essai clinique, ce qu'on veut c'est qu'il soit bien* », « *elle s'appelle comment ta maîtresse ? Elle est jolie ou elle est sympa ?* », « *est-ce que notre ami le Fycompa continue d'avoir un effet ?* », etc.), par des références à la culture populaire

« Mais voilà je ne sais pas lire dans l'avenir quoi, je suis ni Madame Irma ni Harry Potter », par le choix de postures particulières, comme dans la séquence suivante, où le médecin crée une rupture avec la disposition spatiale canonique de la consultation en quittant son bureau et en s'accroupissant auprès de la patiente âgée qui peine à comprendre :

« L1 : Attendez. (le docteur quitte son bureau et se rapproche de la patiente)
Tout est bon. L3 : Oui. L1 : L'électro il est bon. L'examen, il est bon. Ça va bien.
Donc on reste comme ça. Est-ce que vous avez des questions ? » (M02)

Pour finir, mentionnons la mise en scène de la pratique médicale comme *technè supérieure* et science productive par l'usage de certains marqueurs. En effet, il a été posé en introduction de cette étude sur le discours médical que, depuis Aristote, il était entendu que les résultats des sciences productives comme la médecine étaient soumis à des lois probabilistes. Les marqueurs comme les adverbes de fréquences, d'autant plus quand ils sont incorporés à une séquence d'exposition de savoir, et les nombreuses références statistiques en termes de « pourcentage de patients » permettent de mettre en discours le caractère probabiliste du raisonnement médical et ainsi de mettre en scène l'indétermination qu'il existe entre *science* et *art* pour qualifier la médecine.

Une mise à niveau terminologique : définition des termes pivots

Nous reprenons l'hypothèse, qui ne semble pas porter à débat, de Vergely & collaborateurs⁴⁷⁹ selon laquelle les deux locuteurs de la consultation doivent s'entendre sur le sens qu'ils accordent aux termes qu'ils emploient pour garantir la qualité de l'échange. L'élaboration du sens se construit en interaction. Les résultats de notre étude de corpus ont en effet relevé différents marqueurs métalinguistiques permettant d'instaurer des remédiations discursives, qui apparaissent comme moteur de l'acte vulgarisateur autorisant cette dite « entente ». Il apparaît que, outre leurs fonctions respectives identifiées dans les résultats, ces différents marqueurs collaborent, construisent ensemble la remédiation, au sein de séquences complexes qui les convoquent collectivement. Soit la séquence représentative du corpus suivante, en M01 :

« L1 : Toi t'es plutôt dans les (crises) généralisées **c'est-à-dire que** c'est ton cerveau en entier qui est un peu sensible à faire des crises. D'accord, **y a pas d'endroit spécial qui est malade**. (...) En fait **c'est que** toi t'es sensible à faire des crises. **C'est une sensibilité qu'est d'origine génétique en gros à faire des crises d'accord ?** Et tout- tout ce que tu présentes les secousses comme ça **on appelle ça** des myoclonies nous, **c'est comme des toutes petites crises [si] on fait un électroencéphalogramme à ce moment là on [aura] un petit, une petite décharge au moment où tu as le bras qui... qui sursaute**. (...) **OK ? ça c'est important à savoir**. Il y a- chez certaines personnes on peut essayer d'arrêter le traitement, parfois, mais **c'est quand même risqué**, **on sait que** pour ces épilepsies-là, **on sait que** quand on arrête le traitement, **il y a quand même beaucoup**

⁴⁷⁹ VERGELY Pascale, CONDAMINES Anne, FABRE Cécile et al., « Analyse linguistique des interactions patient/médecin », in: FÉLIX Catherine et TARDIF Julien, *Actes du colloque « Actes éducatifs et de soins »*, Nice, 2009.

de personnes qui récidivent, qui refont des crises, parce que comme *c'est... voilà, t'es faite comme ça en fait* »

Dans cette séquence, le locuteur médecin convoque à la fois les présentatifs (« c'est » et « il y a » notamment) le plus souvent accompagnés de relatives apportant une extension définitoire au présent de vérité générale, à l'entité « présentée » : « *c'est ton cerveau qui est un peu sensible à faire...* », « *c'est une sensibilité qu'est d'origine génétique* », etc. Cette séquence présente aussi l'emploi d'un marqueur d'autonymie avec l'usage du verbe « appeler » dans une structure impersonnelle en « on » mais associé à une structure d'insistance par le redoublement du sujet post posé « nous » : « *on appelle ça des myoclonies nous* ». Ce simple marqueur d'autonymie permet ainsi de réaliser trois actions simultanées dans l'énonciation :

- Indiquer une séquence de reformulation, de remédiation locale de la terminologie, une fonction de monstration métalinguistique
- Instaurer l'éthos de l'énonciateur et conforter le « rôle » interlocutif allouer au médecin, sa « position haute » dans l'interaction verbale.
- Coordonner l'équivalence sémantique qui se crée entre « les secousses » et « les myoclonies »

L'équivalence sémantique ainsi posée entre « secousses » et « myoclonies » est ce que Marie-Françoise Mortureux⁴⁸⁰, qui reprend à son compte le concept de Jacqueline Authier-Revuz⁴⁸¹, appelle une *structure double*, c'est-à-dire une association syntagmatique dans le discours vulgarisé d'un élément de terminologie spécialisée et de sa paraphrase – l'équivalence qui en est donnée. La structure double est donc la cooccurrence des deux composants de l'équivalence sémantique instaurée. Dans le cas de cette micro-séquence qui relie « secousse » et « myoclonie », l'équivalence est dite coordonnée (par le marqueur d'autonymie), contrairement au segment « *personnes qui récidivent, qui refont des crises* », où les deux composants entrent simplement dans une énumération par juxtaposition, non coordonnée, et où la fonction métalinguistique est moins ostensible.

Cette structure double est complétée par l'utilisation de la comparaison « comme des toutes petites crises » qui augmente le champ des synonymes référentiels. Cette comparaison permet d'introduire la mise en rapport de l'aspect « clinique » (ce qu'on voit de la crise, le sursaut) et l'aspect « examen » (ce qu'on voit sur le tracé de l'EEG) en étant associée au raisonnement hypothétique en [si + futur] « si on fait un électroencéphalogramme à ce moment-là on aura une petite décharge ». Ainsi, « petites crises » et « petite décharge » sont elles-mêmes posées comme équivalentes. L'ensemble de ces cooccurrences construit au fil de la macro-séquence ce que Mortureux appelle *l'équivalence distributionnelle* :

« L'équivalence distributionnelle, au niveau de l'énoncé, constitue en paradigme ces synonymes référentiels dont telle ou telle occurrence a été généralement mais pas nécessairement reliée syntagmatiquement dans une structure double ; c'est

⁴⁸⁰ MORTUREUX Marie-Françoise, « Paraphrase et métalangage dans le dialogue de vulgarisation », *Langue française* 53 (1), 1982, pp. 48-61.

⁴⁸¹ AUTHIER-REVUZ Jacqueline, « La mise en scène de la communication dans des discours de vulgarisation scientifique », *Langue française* 53 (1), 1982, pages 34-47.

principalement à cette relation paradigmatique qu'est dû l'effet de « doubles » et de variété dans le vocabulaire »⁴⁸²

L'équivalence distributionnelle se construit donc non pas dans une micro-séquence comme pour les équivalences coordonnées par des embrayeurs ou juxtaposées, mais dans des macro-séquences, au fil des remédiations.

La séquence présente également plusieurs embrayeurs dont l'embrayeur de séquence explicative « *c'est-à-dire que* » qui vient coordonner une nouvelle structure double en reliant « *crises généralisées* » et « le cerveau en entier qui est sensible à faire des crises » comme équivalence sémantique, la deuxième expression étant l'extension définitoire de la première. Cette séquence est également caractéristique dans son emploi de marqueurs de la fonction phatique (dans l'extrait en couleur de police grise), qui témoignent de la nature orale intrinsèque mais également, par leur concentration importante dans ce segment, de la fonction de « transmission des savoirs » qui lui est associée.

Les mêmes procédés sont actualisés dans la séquence suivante, en M09 :

L1 : Euh **ça veut dire que** c'est la partie qui est à l'intérieur du cerveau et votre hippocampe à droite il est tout raplapla. Il est un petit peu... Au lieu d'être **comme ça** il est rappel il est un petit peu dur. On appelle ça une sclérose de l'hippocampe. C'est cette zone **là** qui est un peu durcie et qui s'est rétrécie d'accord ? Et ces anomalies **là** elles donnent beaucoup d'épilepsie. C'est une zone qui est très sensible **ici** et vu qu'elle est un petit peu abîmée ça peut donner de l'épilepsie. »

Nous notons cependant dans cette séquence un effort combiné à l'ensemble des procédés métalinguistiques déjà identifiés, celui de la *monstration commentée*. Les différents déictiques signalés en police verte sont les marqueurs énonciatifs d'une activité de monstration outillée par l'imagerie cérébrale, de schéma, de maquettes, etc. en fonction de ce dont le locuteur médecin dispose dans son cabinet ou son dossier. Cette activité polysémotique, à la fois verbale et visuelle, est caractéristique de la nature interactionnelle, *in praesentia*, en consultation.

Les différents résultats répertoriés plus haut et les deux exemples récapitulatifs repris ici montrent un réel investissement métalinguistique dans l'énonciation du locuteur médecin qui organise la remédiation discursive grâce à la convocation fonctionnelle de chacun des marqueurs présentés. Ces différentes considérations présentent également un trait définitoire du discours de vulgarisation qui consiste à faire intervenir au sein du même discours des termes spécialisés (s'inscrivant dans le système formel d'une terminologie, d'une langue de spécialité) et leurs paraphrases utilisant la langue ordinaire, « vulgaire ». Cette coprésence, qui est structurée par les différents marqueurs et mécanismes mentionnés, met en lumière l'existence des termes-pivots évoqués dans le Chapitre 2. Extrait de son « milieu naturel » c'est-à-dire des discours circulant à l'intérieur de la communauté scientifique ou médicale, le terme-pivot subit une série de traitements métalinguistiques qui à la fois le laissent indemne dans sa forme – il se présente tel quel dans le discours de vulgarisation, et à la fois le transforment dans son statut. En effet, le terme pivot vient endosser une fonction mythique⁴⁸³

⁴⁸² MORTUREUX Marie-Françoise, *op. cit.*, 1982, page 54.

⁴⁸³ JURDANT Baudouin, « Le rôle mythique des termes scientifiques dans la vulgarisation scientifique », Strasbourg, Conseil de l'Europe, 1970.

par son extraction, comme représentant de la langue scientifique « sacralisée ». Le terme spécialisé est extrait de son milieu légitime, introduit et « exhibé » dans le registre de vulgarisation afin de lui appliquer des opérations de reformulation et d'explication en vue d'une appropriation par le profane.

L'analogie comme logique de sémiologie de la vulgarisation

De la même façon qu'il a été posé que la mise en discours de la recherche scientifique relevait de la logique du *modèle*, que la mise en discours de la pratique médicale dans la lettre de consultation était régie par le *simulacre*, il nous est permis ici de rapprocher le discours de vulgarisation du médecin de la figure de médiation de l'*analogie*. L'analogie a été définie, chez Bordron, comme la figure de la médiation qui se caractérisait par sa valeur unificatrice.

« *il s'agit d'une règle générale d'unification de la diversité par l'établissement de rapports entre ses éléments* »⁴⁸⁴

En effet, l'analogie permet de construire une unité de rapport entre des éléments extrêmement hétérogènes en sélectionnant une « ressemblance » de propriétés entre ces derniers. Les figures rhétoriques de la comparaison et de la métaphore qui ont été identifiées dans les résultats relèvent du mode de l'analogie, de manière implicite ou de manière explicite par l'utilisation d'un marqueur de comparaison.

Rappelons à titre d'exemple la séquence de comparaison entre le nerf vague et le câble électrique :

« L1 : *Pour le moment ça ne marchera peut-être pas forcément parce qu'on va être d'abord dans une dynamique où on va augmenter progressivement, donc là j'ai mis à zéro cinq milliampères de stimulation. La quantité d'électricité elle se mesure en ampère, on sait que plus on va mettre <L3 : (en chuchotant) ###.> que si on compare, mais non ce n'est pas un tazer, si on compare le nerf vague à un câble électrique avec plein de petites fibres dedans, il faut que, pour être certain de recruter toutes les fibres électriques dans la stimulation, faut que je monte jusque deux milliampères. Si je vais au-dessus ça sert à rien je perds juste de l'énergie de la batterie.* » (A12)

À partir de l'analyse du corpus, il semble que la médiation analogique permet la création d'une passerelle sémantique entre deux langues : la langue scientifique médicale et la langue ordinaire. Les images triviales (« câble électrique » pour le nerf vague, « la console vidéo » pour l'appareil programmateur, « pics » pour les pointes-ondes de l'EEG, etc.) choisies à dessein par le locuteur vulgarisateur possèdent quelques propriétés communes avec l'univers de référence scientifique. Il existe un groupe de sèmes inhérents solidaires, ce que Rastier appelle une molécule sémique, qui est partagé par le propre (le nerf vague) et par le figuré (le câble électrique), c'est-à-dire qui connecte les deux isotopies, par exemple ici : /connexion/ ; /électricité/ ; /tubulure/. Le but de la métaphore est de pouvoir proposer à l'énonciataire interprétant la possibilité d'une contagion sémique d'un sémème d'usage courant vers le sémème spécialisé, le terme-pivot. L'activité métaphorique permet à l'énonciateur de faire de cette molécule sémique une passerelle lui permettant ainsi d'intégrer les sèmes partagés dans le sémème scientifique qui vient de lui être présenté. Nous empruntons ce concept de

⁴⁸⁴ BORDRON Jean-François, « Analogie, modèle, simulacre : trois figures de la médiation », *Modèles Linguistiques* 24 (1), 2003, pp. 21-34.

passerelle sémique à Audrey Moutat⁴⁸⁵, qui montre l'existence d'une molécule sémique « en flottaison » permettant d'établir un lien entre un sémème spécialisé de la pratique de la dégustation œnologique :

« Cette molécule, constituée des sèmes spécifiques inhérents au sémème de l'isotopie-source, est strictement identique à celle du sémème de l'isotopie-cible (...) Cette molécule sémique en flottaison nous permet ainsi d'observer que la communicabilité des propriétés organoleptiques du vin repose sur l'existence d'une 'passerelle sémique' : celle-ci assure le passage d'un dialecte à un sociolecte par la médiation d'une molécule de sèmes spécifiques extraite du sémème d'usage courant (non pas considéré comme un sens propre mais communément admis par le sujet interprétant) et renvoie à des propriétés analogues à celles de l'objet décrit. Elle ouvre un nouvel espace figuratif qui permet au lecteur d'appréhender le contenu véhiculé au moyen de ses propriétés sémiologiques partagées. »⁴⁸⁶

Cette théorie de la molécule passerelle nous semble être d'ailleurs le moteur de toute construction métaphorique, comme processus de reconstruction du sens autorisé par la transversalité de certains sèmes poly isotopes. Pour notre exemple extrait du corpus, en reprenant les symboles et abréviation de Rastier dans *Sémantique interprétative*, nous obtenons :

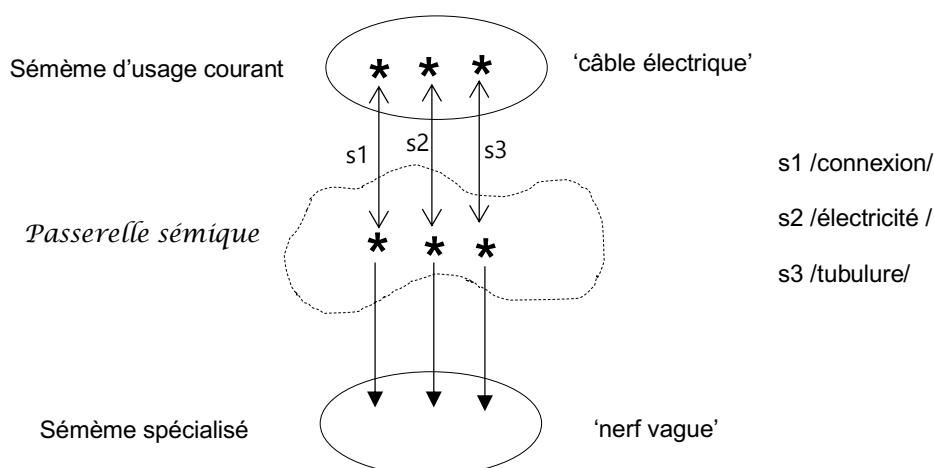


Figure 17. Molécule sémique passerelle

Les isotopies connectées par les figures analogiques de la comparaison et de la métaphore font que les propriétés appartenant à l'entité comparante ('câble électrique') emprunté au domaine sémantique //installations électriques// présentant une isotopie mésogénérique, sont attribuées à l'entité comparée ('nerf vague'). L'analogie est le mode de sémiologie permettant d'interpréter cette connexion inter isotopique. Le locuteur vulgarisateur crée une homologie structurelle entre le savoir scientifique (l'information à transmettre à qu'il détient) et des univers de sens qu'il pense être connus de son destinataire. Ainsi, la comparaison du stimulateur du

⁴⁸⁵ MOUTAT Audrey, *Du sensible à l'intelligible. Pour une sémiotique de la perception.*, Limoges, Lambert-Lucas, 2015.

⁴⁸⁶ MOUTAT Audrey, « Des sens aux sens : Stratégies sémiologiques dans les commentaires de dégustation des vins », in: *Journées d'études Figures et images dans le discours sur le vin en Europe*, Dijon, 2010.

nerf vague avec une « console » est évidemment motivée par le jeune âge du patient et le fait qu'il ait amené le jour de la consultation sa console de jeux et endosse, en plus de la fonction structurante isotopie source pour construire une molécule passerelle, la fonction de *captation*. La captation est, selon Jeanneret⁴⁸⁷, la capacité de la structure métaphorique à rendre « captivante », c'est-à-dire intéressante pour l'interlocuteur, le propos exposé :

« À des sujets a priori peu attrayant, la métaphore donne un caractère tangible et implicite qui la rend particulièrement apte à jouer les hors-d'œuvre, à faire les ouvertures »⁴⁸⁸.

En ce sens, la métaphore joue surtout les ornements. Nonobstant, nous avons pu remarquer que la métaphore incarne une opération établissant des correspondances structurelles entre des entités hétérogènes, et ainsi ne fait pas que proposer une forme d'expression mais incarne un véritable mode de pensée, une logique de sémiologie (analogique), qui effectue un déplacement de sens – qui se rapproche en cela du sens étymologique de *metapherein* : transporter, transposer.

Pour conclure, il est possible de discriminer trois plans de l'énonciation dans le discours de la consultation médicale :

- Un *niveau référentiel* qui appartient au registre de la science et qui constitue l'univers de référence. Le discours y est complètement débrayé et le lexique et la syntaxe employés sont spécifiques. Il s'agit d'un niveau « latent », très peu accessible lors de l'interaction médecin/patient (on le trouve préférentiellement dans les articles et partiellement dans les lettres de consultation).
- Un *niveau ordinaire* « vulgaire » qui appartient au registre du patient, partagé par tous les locuteurs d'une même langue, dont le médecin avec ou sans sa « blouse » ou sa « casquette de médecin ». Ce niveau apparaît particulièrement dans les séquences au registre familier et celles qui relèvent de la « conversation » ordinaire.
- Un *niveau médiateur* qui appartient au registre du médecin qui vulgarise, sorte de niveau intermédiaire entre les deux premiers niveaux extrêmes. Ce niveau énonciatif est caractérisé par l'apparition de molécules sémiologiques passerelles, de propositions extraites au discours direct (dont les phénomènes d'empathie énonciative et les questions-problématiques soulevées) et de marqueurs métalinguistiques, actualisant des homologues structurelles entre des univers de sens différents et l'accès aux termes-pivots, dans leurs statuts fonctionnel et mythique.

⁴⁸⁷ JEANNERET Yves, « Le choc des mots : pensée métaphorique et vulgarisation scientifique », *Communication & Langages* 93 (1), 1992, pp. 99-113.

⁴⁸⁸ JEANNERET Yves, *op. cit.*, 1992, page 101.

Procédés du niveau médiateur	« Présence » métalinguistique	Fonctions
Marqueurs d'autonymie	+++ ↑ ↓ -	Nomenclature
Embrayeurs de séquence explicative		Définition
Embrayeurs de séquence d'exposition		Instauration
Équivalence par comparaison		Définition structurelle Captation
Présentatif		Instauration
Équivalence par juxtaposition		Nomenclature
Équivalence par métaphore		Définition structurelle Captation
Équivalence distributionnelle		Nomenclature Définition

Tableau 8. Procédés métalinguistiques engagés dans le niveau médiateur

Conclusions du chapitre

Les études menées dans ce chapitre permettent de mettre en évidence les traits définitoires de chacun des types de discours identifiés : les articles scientifiques, les lettres de consultation et les discours en consultation au moment de l'interaction médecin-patient. Grâce à l'identification de récurrences linguistiques spécifiques dans la mise en discours prenant sens que dans leur coprésence – récurrences que nous nommerons plus bas les *corrélats génériques* – et des modalités énonciatives mises en place dans chacun de ces discours, nous avons pu rendre compte de fonctions discursives particulières, dépassant le simple cadre linguistique pour toucher à des dimensions génériques, pragmatiques et existentielles. La perspective multidimensionnelle de notre appréhension des discours répond à la fois de notre approche sémio-pragmatique et de notre attitude générale de recherche dite anthroposémiotique. Mises en regard, les identités respectives de ces types discursifs montrent que même s'il s'agit de discours légitimes proférés par des acteurs appartenant à des communautés discursives d'autorité, ils ne possèdent pas les mêmes caractéristiques, leurs usages variant en grande partie en fonction des publics auxquels ces discours s'adressent. En est-il de même pour les discours profanes ?

Les discours de la science et les discours médicaux ne sont pas les seuls à traiter de l'épilepsie. Comme à propos de toute maladie, ou de tout autre objet de « savoir », des locuteurs et scripteurs, qui n'appartiennent pas aux communautés légitimes, produisent des discours n'ayant pas nécessairement la prétention d'être savants, mais qui constituent malgré eux des médiations discursives de savoir. Les productions culturelles comme les œuvres littéraires ou encore les créations audiovisuelles (cinéma, séries, etc.) nourrissent, en la réactualisant à chaque nouvelle œuvre sur le sujet, une doxa chargée d'imaginaire. Cette partie de la recherche se consacre à l'étude des discours profanes qui procèdent à leur propre remédiation et créent une transmission de savoir *sui generis*. L'histoire des représentations de la maladie, et la stigmatisation que ces dernières induisent, façonnent le contexte dans lequel ces discours vont être produits et interprétés. Le décalage entre les discours scientifiques et médicaux d'une part, et les discours profanes d'autre part, incite à interroger le « bruit » qui se crée *autour de* et *dans* la transmission et la réception du fait scientifique (la crise comme manifestation clinique d'une hyper synchronisation neuronale anormale).

Les corpus convoqués au sein de cette partie se présentent comme hétérogènes et disparates, conférant à l'ensemble du chapitre une image composite. Cette dernière reflète l'hybridité et l'hétérogénéité inhérentes des discours profanes, ne relevant pas tous d'une même et unique formation discursive. Cependant, ils dessinent ensemble, de manière représentative, les contours d'une expérience de la maladie particulière, vécue personnellement ou cristallisée dans des représentations sociales, bref, ils proposent un patchwork d'histoires d'Épileptiques.

IV.1. Représentations et stigmatisation

« Le mot épilepsie traîne beaucoup de relents magiques et évoque immanquablement le mal sacré, la malédiction, la possession, la fureur, la folie. Aucune autre maladie n'a laissé dans la conscience des peuples des traces aussi profondes »⁴⁹⁰

Nous empruntons ici les mots du docteur Michel Weber pour introduire la nature dysphorique de l'imaginaire accompagnant les représentations de cette maladie. L'épilepsie est une maladie neurologique très répandue, la deuxième derrière Alzheimer, mais demeure pourtant tabou et très mal connue. À tel point que seuls son fort potentiel évocateur et les représentations faussées dont elle est pourvoyeuse paraissent lui donner de la consistance dans la conscience collective. Les représentations parfois sataniques et moyenâgeuses qui la suivent *encore*⁴⁹¹ comme son ombre vont de pair avec une stigmatisation quasi-incontournable des malades, qui peut parfois frôler l'ostracisation. Ainsi, avant le XIX^{ème} siècle, les patients atteints d'épilepsie étaient décrits comme possédés par un démon, sous l'emprise d'une force

⁴⁸⁹ La capitale témoigne d'une essentialisation du malade épileptique, qui fait de lui une *figure* particulière. Cette thèse sera développée plus bas dans le chapitre.

⁴⁹⁰ WEBER Michel, « Épilepsie : la maladie aux mille noms », *Épilepsies* 17 (3), 2005, page 172.

⁴⁹¹ L'exemple le plus récent : LAFONT Alexandre, *Je suis Épilepticman. Ils disaient que j'étais le diable*, Broché, Plon, 2018.

malfaisante ou parfois à l'inverse considérés comme des génies. Dans les deux cas, les malades étaient indexés et donc stigmatisés. Comment s'explique l'association solide et pérenne de l'épilepsie et de la stigmatisation ? Il semble que ces évocations fantasmagoriques sont les « traces » d'une longue histoire de représentations culturelles de l'épilepsie qu'il semble important de résumer pour comprendre en partie le « bruit » entourant la transmission de l'information savante sur cette maladie et l'entropie générée par son fait.

IV.1.1. Panorama chronologique ou l'histoire d'un imaginaire encombrant

Histoire linguistique

Le terme d'« épilepsie » vient du grec « *epilepsia* » (l'action de saisir, de mettre la main sur quelque chose, l'interception), qui vient lui-même grec ancien, sous sa forme verbale, « *epilambanein* » qui signifie « prendre par surprise ». Pendant très longtemps, l'épilepsie a été réduite à l'un de ses symptômes, le crise tonico-clonique, qu'on appelle le *Grand Accès*, ou le *Grand Mal*. La maladie a, tout au long de son histoire, été dénommée de multiples façons, si bien qu'on l'appelle « la maladie aux mille noms »⁴⁹². Le docteur Antoine Josat est le premier à faire l'inventaire fouillé des dénominations attribuées à l'épilepsie. Dans *Recherches historiques sur l'épilepsie*⁴⁹³, à la fin du XIX^{ème} siècle, il postule que l'histoire des dénominations conduit à faire l'histoire de la maladie elle-même car s'il y a autant de dénominations différentes,

« La cause en est, à [son] avis, que la nature de cette maladie n'a jamais été bien connue, et aussi à ce que chaque école, chaque secte et chaque système dominant, semble avoir voulu donner à cette maladie un nom en corrélation avec ses dogmes et ses doctrines »⁴⁹⁴

On fait ordinairement remonter les premières descriptions de l'épilepsie à 2000 ans avant J.-C., date approximative à laquelle ont été rédigées des inscriptions assez précises sur les tablettes babyloniennes, notamment dans le Code Hammourabi, de ce qu'on appelle alors le « *bennu* ». En 400 avant J.-C., en Inde, dans la médecine ayurvédique, les descriptions de l'épilepsie, rédigées en sanskrit, sont particulièrement rigoureuses et vont jusqu'à détailler ses différents symptômes, l'étiologie et les traitements indiqués. L'épilepsie y est désignée comme l'« *aspamara* », qui signifie « perte de connaissance ». Chez les égyptiens, on parle de « *nesejet* », qui signifie « envoûtement ». Dans la médecine hébraïque antique, on trouve également la dénomination « *nophel* » pour l'épilepsie, le participe présent du verbe « *naphal* » qui signifie « tomber ». Toutes ces conceptions préfigurent ce qu'on appelle plus tard « *morbus sacer* », c'est-à-dire le Mal Sacré. « Sacré » parce qu'on considère alors dans une vision manichéenne que seuls les dieux peuvent guérir l'épilepsie, puisque l'individu souffrant de cette maladie est possédé par un démon, une divinité malfaisante. Dans le même raisonnement apparaissent les appellations « *morbus divinus* », le Mal divin, « *morbus santicus* », la Maladie funeste, ou encore « *morbus herculeus* », le mal d'Hercule. En effet,

⁴⁹² WEBER Michel, *op. cit.*, 2005, pp. 172-175.

⁴⁹³ JOSAT Antoine, *Recherches historiques sur l'épilepsie. Mémoire présenté à l'Académie impériale de médecine, séance du 29 avril 1856*, Paris, Librairie de Germer-Baillière, 1856.

⁴⁹⁴ JOSAT Antoine, *op. cit.*, 1856, page 8.

Héraclès est souvent associé à l'épilepsie, ses accès de colère étant considérés comme des crises de « fureur épileptique ». La tragédie d'Euripide « La folie d'Hercule » relate notamment l'épisode où, dans un accès de fureur, il tue sa femme et ses propres enfants. Les représentations plastiques qui ont été faites de lui corroborent cette thèse, notamment la sculpture de l'Hercule Farnèse, de Lysippe et Sicyonne au IV^{ème} siècle avant notre ère, qui le représente « le front bas et crispé, les yeux gonflés et arrondis », caractéristiques qui selon Josat, décrivent la « constitution épileptique »⁴⁹⁵. De plus, on a longtemps considéré que la « vigueur de la constitution » presque « athlétique » du souffrant était aussi une particularité clinique pour l'épilepsie, ainsi la force prodigieuse voire divine d'Hercule constituait un argument de plus pour considérer qu'il était atteint de cette affection. Chez les romains, on parle de « *morbis comitialis* », la « maladie des Comices ». Les Comices étaient ces assemblées romaines dans lesquelles on élisait les magistrats et où se géraient les affaires d'état. La survenue d'une crise d'épilepsie incarnait un incident fâcheux susceptible de souiller les comices. Dès que cela arrivait, les assemblées étaient suspendues, puis - le lieu de rassemblement était purifié et un sacrifice à Jupiter était réalisé. Cette appellation a longtemps persisté. Dans l'Antiquité toujours, l'épilepsie était également dénommée « *morbis teterrimum* » pour « la maladie très cruelle » ou encore « *morbis insputatus* », c'est-à-dire la maladie devant laquelle on crache. Il était d'usage de cracher devant un épileptique soit par dégoût, soit pour éloigner l'esprit malfaisant. Seuls Hippocrate, en -400, récuse l'aspect surnaturel et divin de l'épilepsie, dans son traité paradoxalement intitulé *De la maladie sacrée*⁴⁹⁶, en affirmant qu'« elle n'est pas plus sacrée que les autres maladies ». C'est le seul à proposer un traité médical de type rationnel, plus proche de la médecine que nous connaissons aujourd'hui et qui place le siège de l'épilepsie dans le cerveau.

Au Moyen âge, les appellations antiques sont conservées et les enseignements d'Hippocrate tombent aux oubliettes. La doxa fait alors intervenir les démons, les saints, Dieu. C'est la période où l'on voit apparaître de nombreuses appellations « populaires », c'est-à-dire celles qui ne sont pas énoncées par les médecins et savants. La première est la plus connue de toutes : Le *Haut Mal*. Le Haut Mal par métonymie, parce qu'il saisit la tête en premier, qui est la partie la plus haute de l'homme. L'origine métonymique de cette dénomination est assez vite oubliée au profit d'une personnification malfaisante. À la même époque, on trouve également « *morbis caducus* » et sa variante « *morbis caductus* », pour « la maladie de la chute », exprimant le symptôme le plus remarquable, la chute du patient. De la même façon, dans la littérature médiévale anglo-saxonne on retrouve également « *falling evil* », « *falling sickness* ». En vieux français, se répand la dénomination populaire « esvertin »⁴⁹⁷ pour l'épilepsie, dérivée du latin « vertigo » mettant à l'honneur ce même symptôme de la chute. Tout au long du Moyen âge, les appellations convoquant les saints sont nombreuses, les plus fameuses restant le « Mal de Saint Jean » et la « maladie de Saint Lupus ». Dans la même

⁴⁹⁵ JOSAT Antoine, *op. cit.*, 1856, page 11.

⁴⁹⁶ HIPPOCRATE (460-377 avant J.-C.), *De la maladie sacrée (De morbo sacro)*, Paris, Les Belles Lettres, 2003.

⁴⁹⁷ Nous ne résistons pas à la citation ces quelques vers du chant médiéval « Aucassin et Nicolette »
« L'autre jour vis un pèlerin Natif de Limousin
Couché dedans son lit
Du mal d'Esvertin »

période, se répand également l'appellation « *morbus lunaticus* », le Mal de la Lune, pour exprimer l'influence l'astre et de la nuit sur les malades, et qui trouve son homologue synonyme d'origine grecque « *morbus selesianus* », de Sélène, déesse de la Lune. Cette appellation de « *morbus lunaticus* » est particulièrement en vogue au XVI^{ème} siècle où l'on attribuait à la Lune la capacité d'agir sur la fréquence, l'intensité, et la forme des crises. On trouve, toujours autour du XV^{ème} et XVI^{ème} siècles, des appellations comme « maladie astrale » ou « maladie démoniaque » sous sa forme latine « *morbus daemonicus* », ou encore « maladie obscure », appellations qui s'inscrivent toutes dans un contexte religieux et spirituel marqué, très manichéen, où seul Dieu peut faire disparaître le démon du corps du malade. Schématiquement, les différentes désignations recueillies ici correspondent soit :

- *Au symptôme*, c'est-à-dire à une donnée clinique : la chute répétée (*nophel, esvertin*), les tremblements, perte de connaissance (*aspamara*), etc.
- *À la cause*, c'est-à-dire à une donnée étiologique : la volonté divine, la possession démoniaque (*morbus daemonicus*), le châtement d'une divinité, l'envoûtement (*nesejet*), etc.
- *Au facteur déclenchant présumé*, c'est-à-dire à ce qu'on croyait être responsable du déclenchement de la crise : telle phase lunaire (*maladie astrale, morbus lunaticus*, etc.).

À l'inverse, un autre type de représentation peut être associé à la maladie, exhortant à considérer paradoxalement le caractère « génial » provoqué par les crises. L'épilepsie est parfois présentée comme la maladie des génies : des génies littéraires comme Molière, Flaubert ou Dostoïevski, des génies scientifiques comme Newton ou Nobel, des génies militaires comme César ou Napoléon, etc. Dans beaucoup d'articles de vulgarisation scientifique, dans les blogs et autres dispositifs tenus par les patients, ou même dans certains tableaux pendus aux murs du cabinet de l'épileptologue, est rappelée la liste des épileptiques illustres présumés. Le catalogue des génies réputés épileptiques est remarquablement fourni. Il incomberait au dysfonctionnement neuronal d'être à la fois responsable de la maladie mais également du « génie » du patient, et cette corrélation fait souvent de l'épilepsie la maladie des grands hommes. Dans les deux visions, euphorique (génie) ou dysphorique (possédé), l'épilepsie fait de la personne qui en est atteinte une personne *anormale*.⁴⁹⁸

Un imaginaire aujourd'hui ?

Aujourd'hui, l'évocation de l'épilepsie ne semble pas encore totalement dissociée de son « habillage » imaginaire. Pour preuve, nous observerons que les articles de vulgarisation, dans la presse quotidienne ou spécialisée, se donnent comme principe de réactualiser cet imaginaire dès leur incipit. De plus, une étude⁴⁹⁹ publiée par la revue scientifique « Médecine tropicale », menée en 2003 en France (Limousin) et dans deux pays d'Afrique, le Togo et le Bénin, montre les relents d'imaginaire encore présents dans les représentations psychosociales de la maladie de manière comparée. Ainsi, à l'aide d'un même questionnaire pour les trois pays, 305 patients épileptiques ont été interrogés. Les résultats parlent d'eux-

⁴⁹⁸ Cette *anormalité* sera reprise et commentée en IV.1.4. « *Des procès de stigmatisation* ».

⁴⁹⁹ NUBUKPO Philippe, PREUX Pierre-Marie, CLÉMENT Jean-Pierre et al., « Comparaison des représentations socioculturelles des épilepsies en Limousin (France), au Togo et au Bénin (Afrique) », *Med Trop* (63), 2003, pp. 143-150.

mêmes⁵⁰⁰. En France, en ce début de vingt-et-unième siècle, 12% des personnes interrogées croient en une « cause surnaturelle » et 13% en un « mauvais esprit ». Au Togo et au Bénin, la proportion est encore plus élevée, puisqu'approximativement, une personne interrogée sur deux explique l'épilepsie par une « cause surnaturelle ». De la même façon, plus de 18% des personnes épileptiques ayant répondu au questionnaire en France affirment que l'épilepsie peut se guérir par la prière :

« De nos jours, il existe encore des croyances irrationnelles au sujet des maladies, très actives dans certaines régions françaises, notamment le Limousin. Ces observations corroborent les résultats de l'étude comparative rapportée ici et qui révèle qu'en Limousin (France), même si elles sont plus faibles qu'au Togo et au Bénin, des croyances irrationnelles persistent sur l'épilepsie ; elles montrent aussi qu'en Limousin les connaissances sont parfois insuffisantes (1 répondant sur 5 pense que l'épilepsie peut se soigner par la prière, ou encore s'adressent aux guérisseurs) et les attitudes vis-à-vis de l'épileptique parfois stigmatisant (1 épileptique sur cinq déclare être évité par les autres). »⁵⁰¹

Plus récemment, en 2016, une enquête⁵⁰² menée auprès d'un millier de français, par la société de sondage ODOXA et à la demande de la *Fédération Française pour la Recherche sur l'Épilepsie*, montre que 9% des enquêtés pensent que l'épilepsie possède « une cause surnaturelle ». Dans la même étude, il est indiqué que 63% des français estiment eux-mêmes mal connaître la maladie, et qu'effectivement, seulement 29% des interrogés considèrent l'épilepsie comme une maladie du cerveau, alors que 50% la catégorisent à tort comme une maladie nerveuse. L'imaginaire teinté de surnaturel qui entoure la perception de la maladie comme un épais brouillard fait parfois écran – et c'est là notre hypothèse – freinant ainsi la transmission des savoirs scientifiques sur la maladie.

IV.1.2. Force et structure de l'imaginaire

IV.1.2.1. Problème de définition

Dans le Chapitre II, la transmission d'information a été définie comme une *transformation* dynamique et créatrice, processus qui ne se réduit donc pas à une transitivité « soustractive » faisant passer le message d'un pôle à un autre par une simplification outrancière. Quelque chose se construit parallèlement aux pertes, quelque chose se crée pour construire et maintenir, au fil de la transmission et dans une sorte d'ajustement, une cohérence, même si ce n'est plus exactement la même : comme l'a montré Jeanneret⁵⁰³, certains éléments du discours ésotérique ne trouvent plus leur place dans le discours vulgarisé mais cela se fait

⁵⁰⁰ Nous proposons au lecteur de trouver en Annexe 5 page 386 les tables répertoriant les résultats de l'étude à la fin de ce tome.

⁵⁰¹ NUBUKPO Philippe, PREUX Pierre-Marie, CLÉMENT Jean-Pierre et al., *op. cit.*, 2003, page 149.

⁵⁰² ODOXA, « Connaissances et perceptions des français sur l'épilepsie », Enquête à la demande de la FFRE, 3 octobre 2016, publiée en ligne sur : <http://www.fondation-epilepsie.fr/wp-content/uploads/2016/10/Sondage-Odoxa-pour-la-FFRE-Les-Français-et-l'épilepsie.pdf>

⁵⁰³ JEANNERET Yves, *Écrire la science : formes et enjeux de la vulgarisation*, Paris, Presses Universitaires de France, 1994 (Science, histoire et société), page 28.

« au bénéfice de » nouveaux détails complétant ce message devenu lacunaire. Nous avons postulé que ces « nouveaux détails » relevaient de l'enrichissement imaginaire. Ce « quelque chose qui se construit » le long du parcours de transmission de l'information apporte de l'eau au moulin de la charge fantasmagorique des discours scientifiques : des valeurs, des représentations mythiques, archétypales, socioculturelles ou imaginaires. Finalement, comme nous l'avons mentionné plusieurs fois déjà au fil du développement, dans le processus de transmission, le régime de transformation n'est pas « à perte » : à chaque étape du parcours, à chaque médiation, même si la qualité et la quantité du contenu informationnel diminuent en termes de scientificité, du sens se crée. Il convient désormais d'étudier le mode d'action de ce champ de para-synonymes évoqués : l'imaginaire, les représentations, les archétypes, les mythes, les images symboliques, etc. Ces différentes notions semblent converger vers la définition d'un ensemble idéal de représentations du monde réel ayant une prise directe sur la construction du sens. Cependant, il est difficile de se contenter d'une telle généralisation de définition sans rendre compte du fait que toutes ces notions *appartiennent à* et *participent de* théories, pensées voire épistémologies différentes. L'*imaginaire*, au premier chef, se rencontre à la croisée des chemins entre l'anthropologie, la psychologie, la psychanalyse, la psychosociologie et, dans une moindre mesure, la sémiotique. En donner une définition semble compromettre son caractère riche et complexe, nourrissant les ventres théoriques de chacune de ces disciplines. Nous nous risquerons donc, en fin de partie, à en proposer une définition simplement méthodologique pour articuler cette notion à la problématique qui nous intéresse. Sans prendre part au débat sur l'*utilité* (comme expérience fondamentale de l'humanité) ou sur l'*obstacle* (« superbe puissance ennemie de la raison », « maîtresse d'erreur et de fausseté »⁵⁰⁴) que constitue l'imaginaire selon les différentes théories, nous posons ici que ce dernier intervient dans le processus de transmission de l'information et dans la construction du sens, et qu'il est en cela digne d'être étudié dans le cadre du projet.

IV.1.2.2. « Les structures de l'imaginaire »

Durand et son anthropologie de l'imaginaire

Un détour dans le *bassin sémantique* de Gilbert Durand nous semble pertinent dans la recherche d'éléments de définition de l'*imaginaire*, à interroger à la lumière de notre projet. Héritier de la théorie des archétypes de Carl Gustave Jung, de la philosophie poétique à partir des éléments primitifs (eau, terre, air, feu) de Gaston Bachelard, et de la pensée mystique Chiite d'Henri Corbin, Durand propose un modèle riche permettant de mettre au jour les structures de l'imaginaire humain. L'établissement de rites funéraires, qui matérialisent le phénomène de la disparition, est la preuve selon lui de l'instauration de la pensée humaine au-delà de la conscience animale – étant donné que les animaux n'opèrent pas de construction discursive autour de la disparition. À partir de ce constat, Durand postule que ce qui structure l'imaginaire humain, c'est ce qu'il appelle les *visages du temps*, c'est-à-dire la conscience du temps qui passe irrémédiablement, faisant en sorte que tout monde disparaît. Cette disparition est conçue comme dysphorique, comme un temps mortifère, et incarne en cela l'angoisse

⁵⁰⁴ PASCAL Blaise, *Pensées [1669]*, Paris, Seuil, 1962.

primitive de l'inconscient humain. Chez Durand, cette angoisse s'exprime à travers des catégories archétypales, les trois visages du temps, auxquelles l'humain a cherché des contrepoints, des *contre-programmes* afin de remédier à cette angoisse du temps qui passe, c'est-à-dire à ce « programme imposé ». Ces catégories revisitent les archétypes jungiens⁵⁰⁵ en les ancrant sur des schèmes gestuels (des fonctions réflexes). Les contre-programmes se manifestent par des images, des discours, des comportements, des actions : selon Durand, toute activité humaine est informée par ces contre-programmes venant faire face aux *programmes* du temps qui passe. Ces programmes ou *catégories*, incarnant les *visages du temps*, auxquelles doivent répondre les contre-programmes, sont au nombre de trois : la catégorie thériomorphe, la catégorie nyctomorphe et la catégorie catamorphe.

Les trois visages du temps

La *catégorie thériomorphe*, étymologiquement « qui a la forme d'une bête », correspond à l'archétype d'une animalité dévorante. Cette catégorie regroupe tous les animaux ou êtres violents (le taureau, le loup, l'ogre) représentant un usage du temps dévorant. Elle ne se réduit pas aux seuls animaux et recouvre également les acides qui attaquent, qui corrodent, qui dévorent eux aussi. En bref, la catégorie thériomorphe englobe tout ce qui est « mordicant » (morsure, urticaire, etc.). Ces images sont associées au tumulte, au bruits forts et violents, aux mouvements brusques et à l'agitation chaotique.

La *catégorie nyctomorphe*, étymologiquement « qui a la forme de la nuit », quant à elle, est un visage du temps lié aux ténèbres c'est-à-dire à la noirceur nocturne. Durand en donne deux figures emblématiques, la sorcière qui empoisonne et la séductrice qui séduit et trahit ou emprisonne (vampe), dont Circée est l'incarnation syncrétique parfaite. Ces deux figures sont féminines, cette catégorie nyctomorphe est particulièrement liée à la féminité dans ce qu'elle a de plus angoissant. L'obscurité est ainsi associée à la Lune, elle-même associée au cycle menstruel des femmes, source d'angoisse.

La *catégorie catamorphe*, étymologiquement « qui a la forme d'une chute », regroupe les symboles du gouffre, de la chute, du vertige, du labyrinthe, de la peur du sol qui s'ouvre sous nos pas. Elle se fonde sur l'archétype du cloaque, de l'enfer intestinal, comme l'image des égouts ou tout autre aspect « abominable » du déchet qui transite, qui tombe. La chute peut être moralisée et servir de « punition », comme c'est le cas dans l'histoire de la chute chrétienne pour Adam et Ève qui choient sur Terre après la transgression commise par celle-ci.

La mobilisation de la théorie durandienne dans notre appareillage de recherche n'est pas fortuite, elle s'explique par son caractère à la fois prolifique et « identificateur ». Cette théorie permet de construire des figures spécifiques, susceptibles d'être convoquées à tout moment pour appréhender des schèmes particuliers à l'intérieur des discours profanes ou des discours de vulgarisation scientifique qui font appel à l'imaginaire de la maladie. La mobilisation des visages du temps chez Durand s'explique également par le postulat primitif que l'auteur avance : avant tout, ces visages du temps sont des figures ou mode de construction de la *peur*. « L'imaginaire de la peur » nous semble être le plus adéquat pour décrire les discours empreints de représentations et d'évocations imaginaires qui circulent à propos de l'épilepsie.

⁵⁰⁵ JUNG Carl Gustav, *Types psychologiques [1921]*, Genève, Georg, 1993.

Bien qu'il s'agisse d'un modèle descriptif parmi d'autres, il nous semble le plus adéquat pour traiter des représentations imaginaires à l'intérieur de notre appareillage.

Les trois régimes de solution imaginaire

Ces trois visages du temps incarnant l'angoisse de l'Homme devant la mort, de manière très manichéenne, appellent des contre-programmes, trois types de solution respectifs. La *solution héroïque* consiste à combattre par l'antithèse les visages du temps : l'animal dévorant de la catégorie thériomorphe doit être abattu, la nuit ténébreuse doit être repoussée par la lumière et la chute doit être contrée par l'ascension et l'élévation. Ainsi, la solution réside dans l'élimination, la purification, la séparation ou l'exclusion. Le régime héroïque est porté par les valeurs de pureté, de lumière, d'élévation, de séparation. C'est le régime du visible et du spectaculaire. Le réflexe biopsychique correspondant au régime héroïque est le *réflexe postural*. La *solution mystique*, quant à elle, n'abat pas le mal mais le miniaturise, l'adoucit. L'animal dévorant doit être apprivoisé, la nuit doit être rendue moins sombre, la chute doit être plus douce. Dans cette solution, on agit par assimilation et par analogie. Le régime mystique est porté par les valeurs de la miniaturisation, de la fusion, des descentes douces, de la substance et du contenant. Ce régime est défini par le *réflexe digestif*. Enfin, la *solution synthétique* fait travailler les contraires pour créer un troisième terme. Ce régime est porté par les valeurs de l'assimilation, l'union, l'échange. Le réflexe qui lui correspond est le *réflexe copulatif* (dit aussi rythmo-sexuel) qui permet une dialectique des antagonismes vers une finalité. Pour construire ces trois contre-programmes, Durand s'est appuyé sur trois réflexes élémentaires : le réflexe postural (se mettre debout) qui définit le régime héroïque, le réflexe nutritif (avaler, absorber) qui est à la base du régime mystique, enfin le réflexe copulatif (fonder sur le va-et-vient et l'union des contraires) qui constitue une base référentielle pour le régime synthétique des structures de l'imaginaire.

Une sémiose différente

La conception de l'imaginaire chez Durand se montre dynamique et opératoire : l'imaginaire vient structurer les activités humaines, au nom d'un *trajet anthropologique* qui effectue les aller et retours entre le pôle biologique (fonctions réflexes, pulsions, processus perceptibles de la nature) et le pôle de la culture (sémantique, représentations, images) :

« *L'imaginaire n'est rien d'autre que ce trajet dans lequel la représentation de l'objet se laisse assimiler et modeler par les impératifs pulsionnels du sujet* »⁵⁰⁶

Les catégories « programmes » et les « contre-programmes » qui y répondent, proposés par Durand, se présentent comme universels et caractéristiques de la pensée humaine. L'imaginaire participe à la construction du sens autour de certains objets (au sens large, linguistiques, visuels, sonores, etc.) « attracteurs de représentations » sur lesquels viennent se greffer, se cristalliser, des symboles. C'est ainsi que se forment des *constellations*, pour reprendre le terme de Durand, sortes d'isotopies rassemblant des valeurs particulières, répondant aux archétypes et construisant ainsi ces symboles. Les schèmes de Durand constituent la mise en relation dynamique de l'imaginaire comme une médiation entre les gestes inconscients (réflexes) et les représentations sémantiques. Ainsi,

⁵⁰⁶ DURAND Gilbert, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire : introduction à l'archétypologie générale [1960]*, 11. éd, Paris, Dunod, 1992, page 38.

« Le schème est une généralisation dynamique et affective de l'image. (...) il fait la jonction, non plus comme le voulait Kant, entre l'image et le concept, mais entre les gestes inconscients de la sensori-motricité, entre les dominantes réflexes et les représentations. Ce sont ces schèmes qui forment le squelette dynamique, le canevas fonctionnel de l'imagination »⁵⁰⁷

Les archétypes quant à eux constituent des « *substantifications de schème* » c'est-à-dire, en reprenant la terminologie de Jung dont il se fait l'héritier, des « images primordiales », originelles, prototypiques. L'archétype incarne un substantif symbolique jouant le rôle d'intermédiaire entre les schèmes subjectifs et les images fournies par l'environnement, constituant ainsi la « *zone matricielle de l'idée* » : ils constituent le schéma de la pensée.

Durand propose donc, avec l'investissement imaginaire, une approche différente de la signification, loin des considérations saussuriennes. Le schème ainsi conçu incarne une sémiose particulière, solidarissant un fonctif d'expression correspondant aux réflexes biopsychiques à un fonctif de contenu coïncidant avec des représentations symboliques incarnées. Contrairement au signe arbitraire saussurien, la sémiose qui s'actualise dans le schème durandien possède une part de motivation, car certains *objets* sont plus à même d'attirer des représentations, plus enclins à devenir le centre d'attraction de *constellations*.

Ces schèmes et archétypes rentrent dans un système dynamique que Durand appelle *mythe* et qui constitue un récit narratif :

« Le mythe est déjà une esquisse de rationalisation puisqu'il utilise le fil du discours, dans lequel les symboles se résolvent en mots et les archétypes en idées. Le mythe explique un schème ou un groupe de schèmes »⁵⁰⁸

Le mythe forme un récit à partir de schèmes et de leurs archétypes et montre un certain isomorphisme avec la constellation d'images évoquée plus haut. Tous ces concepts s'interdéfinissent et se présupposent les uns les autres. Selon Durand, c'est la méthode de la convergence qui permet de les mettre en évidence. Pour résumer :

« Cet isomorphisme des schèmes, des archétypes et des symboles au sein des systèmes mythiques ou de constellations statiques nous amène à constater l'existence de certains protocoles normatifs des représentations imaginaires, bien définis et relativement stables, groupés autour de schèmes originels et que nous appellerons structures »⁵⁰⁹

Ces structures, ces méta-schèmes, sont des formes dynamiques susceptibles d'être modifiées constituant ainsi des « modèles taxinomiques » qui permettent de définir le champ imaginaire, par définition sujet à modification lui aussi, car toujours en transformation. Les structures de l'imaginaire, ainsi conçues comme des constellations stabilisées autour d'archétypes et de schèmes, sont des formes transformables servant de « protocole motivateur pour tout groupement d'images ». Ainsi définies, les structures de l'imaginaire permettent d'identifier plus précisément le fonctionnement des représentations qui sont actualisées pour certains objets privilégiés, dits « condensateurs » chez Durand – nous préférons « catalyseurs » – de représentations.

⁵⁰⁷ DURAND Gilbert, *op. cit.*, 1992, page 61.

⁵⁰⁸ DURAND Gilbert, *op. cit.*, 1992, page 64.

⁵⁰⁹ DURAND Gilbert, *op. cit.*, 1992, page 65.

Les visages de l'épilepsie

L'épilepsie, qui se manifeste par la répétition de crises spontanées, semble incarner à elle-seule, les trois visages du temps. En effet, réduite à un de ses multiples symptômes possibles, c'est-à-dire à la crise tonico-clonique dite « crise de Grand Mal », comme c'est majoritairement le cas dans la conscience collective, l'épilepsie semble répondre des trois catégories présentées plus haut. Son caractère spectaculaire, l'agitation anarchique des membres du patient pendant la crise, et l'éventuel « cri inaugural » violent qui l'accompagne, placent l'épilepsie dans la catégorie thériomorphe, définie par les valeurs d'agitation, de bruit, de violence et de tumulte. Ainsi, Jean-Paul Amann parle de *monstre indomptable*⁵¹⁰, quand le bédéiste David B. dessine l'allégorie de la maladie comme un monstre dévorant et « mordicant » dans *L'ascension du Haut Mal*⁵¹¹, dont nous proposons un aperçu :



Figure 18. Allégorie visuelle de l'épilepsie - catégorie thériomorphe, figure extraite de David B. (2011)

De la même façon, elle peut relever de la *catégorie nyctomorphe*, du fait de son rapprochement aux ténèbres (les crises sont chez certains patients de type « morphéïque », c'est-à-dire qu'elles surviennent la nuit pendant le sommeil) et de la longue tradition qui l'a associée à l'hystérie (ce point sera développé *infra* en IV.1.3.3. « *Symptôme-spectacle : l'histoire croisée de l'épilepsie et de l'hystérie* »), une maladie présentée comme typiquement féminine, du grec « *hustera* », la matrice, l'utérus. Les dénominations « *morbus selecianus* » ou encore « *morbus lunaticus* » mentionnées dans le panorama historique corroborent la correspondance de l'épilepsie au visage du temps nyctomorphe, rappelant l'influence de la Lune et convoquant ainsi les représentations de la féminité comme souillure (menstruations). Enfin, l'épilepsie incarne également le visage du temps associé à la chute, la catégorie *catamorphe*, à cause de son symptôme principal. De nombreuses dénominations dans son histoire linguistique entérinent cet imaginaire comme « *morbus caducus* », « *falling evil* » ou encore « *nophel* ». Cette catégorie joue également sur la moralisation de la chute, dans une axiologie négative, la rapportant à une punition. Il est montré, notamment dans l'étude sur les représentations socioculturelles de l'épilepsie évoquée plus haut⁵¹², que l'épilepsie est encore aujourd'hui, dans certains pays, considérée comme une punition lancée par une puissance transcendante.

⁵¹⁰ AMANN Jean-Paul, *Épilepsie, connaissance du cerveau et société*, Sainte-Foy, Québec, Presses de l'Université Laval, 2006, page 60 notamment.

⁵¹¹ DAVID B., *L'ascension du Haut Mal (L'intégrale)*, Paris, L'Association, 2011. L'œuvre sera reprise plus tard dans le développement comme illustration de *illness narrative* ou *autopathographie*.

⁵¹² NUBUKPO Philippe, PREUX Pierre-Marie, CLÉMENT Jean-Pierre et al., *op. cit.*, 2003.

L'épilepsie appelle alors différentes structures (régimes de solution) de l'imaginaire pour répondre à ces « angoisses », à ces visages du temps dévorant. Le *régime héroïque* (appelé également *schizomorphe* car il sépare), distingue et agit par antithèse, intervient à deux niveaux selon la façon d'appréhender la maladie :

- Prise comme un tout avec le patient avec lequel elle s'amalgame, dans la figure du possédé ou de l'envoûté notamment, le régime héroïque opère par exclusion. Le « monstre » doit être indexé comme tel (stigmatisé) et ostracisé. La dominante réflexe « posturale » engage une mise à distance, c'est-à-dire un schème qui s'incarne dans l'archétype de la pureté par contraste avec ce qui est souillé et sombre.
- Prise comme un élément monstrueux mais discriminable à l'intérieur du patient, comme le symbole de la tumeur, manifestée par la lésion cérébrale, la zone souillée, le régime héroïque opère par l'exclusion localisée. Au Moyen âge, cette exclusion se faisait par trépanation, dont la tradition iconographique est friande :

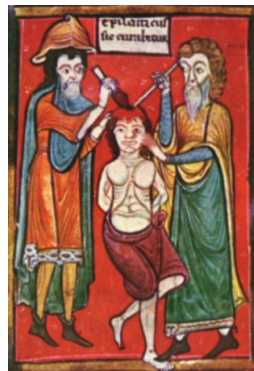


Figure 19. "Epilepticus sic curabitur", Manuscrit Sloane, Collection médicale, fin XIIème siècle, British Museum Londres

La forme contemporaine qui répond de ce régime imaginaire est la chirurgie consistant à retirer la région cérébrale lésée, pourvoyeuse d'hyper-synchronisation neuronale. On abat alors le monstre. Alors que dans le premier cas, le « glaive » comme icône caractéristique du régime, se dresse comme une barrière entre l'élément thériomorphe et le reste de l'humanité, ici l'épée est employée directement pour abattre le monstre, l'éliminer. Incarné par le trépan puis par les outils de micro-neuro-chirurgie, le glaive sert dans les deux cas à séparer et exclure.

L'épilepsie appelle aussi une structure de l'imaginaire moins « agressive », prise en charge par le *régime mystique*, qui miniaturise et adoucit. Le médicament incarne ce symbole mythique dans le récit de guérison. Ainsi, la dominante réflexe digestive engage le schème de la pénétration, de l'absorption, de l'ingestion profonde de la « solution », qui vient réduire les visages du temps. Le médicament vient calmer les crises, calmer le patient, voire calmer le cerveau et ses neurones. Rappelons à titre d'exemple, un verbatim du neurologue en consultation, qui joue sur cette structure de l'imaginaire : « *J'ai calmé ton cerveau entre guillemets avec la Micropakine* »⁵¹³.

⁵¹³ Transcription A03, en annexe Tome II.

Enfin, plus rarement, une solution de contre-programme aux visages du temps de l'épilepsie est trouvée dans le *régime synthétique*. Le monstre et l'humain doivent coexister et évoluer ensemble en diachronie. Les antagonismes doivent entrer dans une dialectique et en faire naître quelque chose. La réponse se construit donc à partir de la dominante réflexe copulative qui organise un dialogue entre les deux opposés pour créer une nouvelle forme. Ce régime repose sur le schème de l'amalgame, de l'union, qui, trivialement, permet de « faire avec », voire de « faire même mieux avec ». Ce régime synthétique est à titre d'exemple mis en œuvre dans l'investissement imaginaire d'*Épilepticman*⁵¹⁴, un jeune vlogueur (vidéaste du net) épileptique qui joue du « vivre avec » en resignifiant⁵¹⁵ le fait d'être épileptique comme une force, un pouvoir particulier.

Conclusion

L'épilepsie, et d'autant plus les crises qui la manifestent, semblent opérer comme des attracteurs de représentations, comme des catalyseurs de « trajets anthropologiques » actualisant des schèmes et des archétypes pour accéder à une sorte de sémantisme symbolique. Sa définition, qui engage les trois visages du temps, appelle une constellation de symboles et d'archétypes mis en scène dans un récit mythique (celui de la guérison, celui de la dépossession, etc.). Ainsi conçu, l'imaginaire apparaît comme structurant pour appréhender la maladie et la mettre en discours. On comprend que nombre d'attitudes envers les personnes épileptiques s'expliquent par les « trajets anthropologiques » réalisés, qui effectuent une nouvelle forme de sémiose à partir des schèmes archétypaux.

IV.1.2.3. Le mythe, aujourd'hui

Le mythe comme réinvestissement de la connotation hjelmslevienne

Il semble aujourd'hui que les représentations associées à l'épilepsie le soient pour des raisons mythiques, le mythe pris cette fois-ci selon l'acception que lui donne Roland Barthes. En effet, l'ouvrage de référence de Barthes, les *Mythologies*, publié pour la première fois en 1957, est un recueil réunissant les articles qu'il a eu l'occasion de rédiger et de publier entre 1954 et 1956 dans France-Observateur, le Nouvel Observateur et majoritairement dans Les Lettres Nouvelles. L'ensemble des articles permet à l'auteur de décaper les mythes contemporains et de critiquer la culture de masse naissante qui, selon lui, se diffuse de manière subversive dans la vie quotidienne des français. Barthes cherche systématiquement à démonter les stéréotypes créés à l'aune de cette société qui lui est contemporaine, à partir de cas concrets, empruntés à la vie quotidienne, comme le mythe du « Bifteck-frites » ou encore celui de la « Nouvelle Citroën ». Postérieurement à cette rédaction d'articles-critiques, Barthes cherche à formaliser sa logique d'analyse dans une partie plus théorique intitulée « Le mythe, aujourd'hui » qui, pour conserver la chronologie des faits, apparaît à la fin des mythologies. Barthes lit Saussure et découvre Hjelmslev en 1956, l'année précédant la publication des

⁵¹⁴ Les activités discursives de ce patient épileptique seront reprises à titre d'exemple *infra* dans ce chapitre, notamment en IV.2.2.3. « *Le cas d'Épilepticman : fragmentation de l'autopathographie* ».

⁵¹⁵ Cf. IV.2.2.3. « *Le cas d'épilepticman : fragmentation de l'autopathographie* ».

*Mythologies*⁵¹⁶. Le double héritage de ces maîtres de la linguistique transparaît dans l'écrit théorique. L'affiliation à Saussure, qu'il cite à deux reprises dans l'essai est explicite, tandis que celle à Hjelmslev reste implicite. Au premier, il emprunte les concepts de signifiant et de signifié, au second les notions de dénotation et de connotation, de langage-objet et de métalangage. Même si l'effort de théorisation et la volonté de légitimer son analyse sont à souligner, les théories empruntées ne sont pas retranscrites de manière absolument fidèle. À titre d'exemple, dans la préface, Barthes affirme que « le mythe est un langage » alors qu'en fin de parcours dans l'essai, on peut lire « le mythe est une parole ». La dichotomie saussurienne langue/parole est donc un peu flottante. Ce qui va nous intéresser particulièrement ici est la reprise en filigrane des définitions de langage de connotation et de métalangage de Hjelmslev par Barthes dans sa formalisation théorique du mythe. Il propose pour le mythe la définition suivante :

« *Le mythe est un système particulier en ceci qu'il s'édifie à partir d'une chaîne sémiologique qui existe avant lui : c'est un système sémiologique second. Ce qui est signe dans le premier système, devient simple signifiant dans le second.* »⁵¹⁷

Cette définition se rapproche très fortement, mais dans une transposition terminologique saussurienne, de la définition de la sémiotique connotative de Hjelmslev :

« *un langage dont le plan de l'expression est un langage* »⁵¹⁸

La sémiotique connotative (traduite par « connotation » dans la première édition française de 1968) est une sémiotique dont le plan de l'expression est une sémiotique. Le rapport qui unit la sémiotique connotative à la sémiotique dénotative est celui du tout à la partie. La sémiotique dénotative (ou langage de dénotation) se trouve être l'expression, ou le *signifiant* si l'on pose, comme c'est le cas dans la conception barthésienne, que le signifiant saussurien est l'équivalent de l'expression hjelmslevienne. Ce postulat accordé, la définition que fait Barthes du mythe est tout à fait conforme à la définition de la sémiotique connotative. Il en propose la représentation graphique suivante, tout en mettant en garde son lecteur de la relativité qu'implique une métaphore graphique :

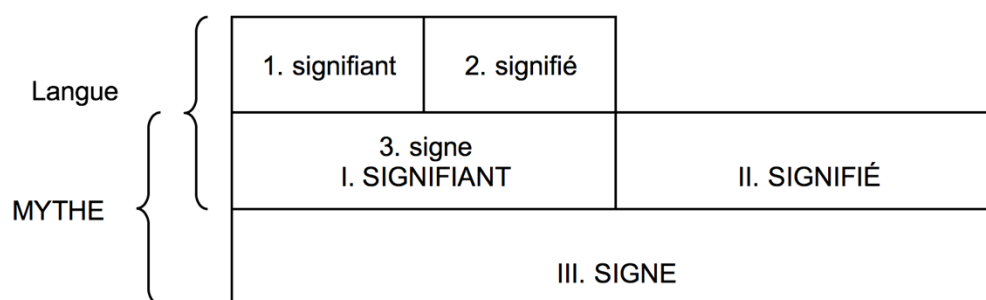


Figure 20. Schématisation du mythe d'après Barthes (1957), page 222.

⁵¹⁶ La réception des propositions hjelmsleviennes par Roland Barthes est détaillée dans : BADIR Sémir, « Annexe : Vicissitudes d'une réception », in: *Hjelmslev [2000]*, 2ème édition, Paris, Les Belles Lettres, 2004 (Figures du savoir), pp. 161-202.

⁵¹⁷ BARTHES Roland, *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957, page 221.

⁵¹⁸ HJELMSLEV Louis, *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Éditions de Minuit, 1968 (Arguments), page 155.

Cette présentation du mythe est, par ailleurs, plus précise que la définition explicite de la connotation qu'il propose dans « Éléments de sémiologie »⁵¹⁹. On comprend mieux ici le rôle que joue la sémiotique dénotative (une « langue ») dans la constitution de la sémiotique connotative et le rapport de méréologie qui les unit, même si l'ambiguïté terminologique incarnée par la reprise des termes saussuriens reste la même que pour les schémas des « Éléments de sémiologie », renforcée par l'apparition du terme « signe » pour désigner le mythe, c'est-à-dire la sémiotique connotative. Le schéma proposé par Barthes, à la même page, est assimilable à celui de la connotation qu'il produit en 1964, que l'on réintroduit ici pour la commodité de la comparaison :

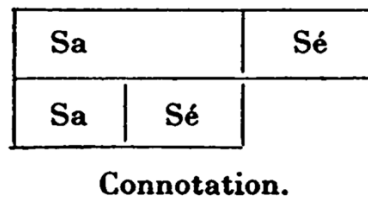


Figure 21. Schématisation de la connotation chez Barthes (1964), page 130.

Le signifiant de la « connotation » ou dite aussi « sémiotique connotative » chez Hjelmslev, est lui-même composé d'un signifiant et d'un signifié. En termes hjelmsleviens, c'est bien l'expression du système sémiotique qui est elle-même une sémiotique. Barthes prend lui-même un exemple de « connotation » tiré de ses mythologiques :

« Mais un arbre dit par Minou Drouet, ce n'est plus tout à fait un arbre, c'est un arbre décoré, adapté à une certaine consommation... investi d'un usage social qui s'ajoute à la pure matière »⁵²⁰

À ce stade de la présentation théorique du mythe, ce dernier nous apparaît comme un langage de connotation, qui traduit la particularité de l'usage social d'un certain système sémiotique, et demeure en cela fidèle à la conception de Hjelmslev. Cependant, un flottement voire une confusion théorique s'installe dès la page suivante, car après avoir défini le mythe comme on définirait une sémiotique connotative à la page précédente, Barthe désigne le mythe comme étant

« un métalangage parce qu'il est une seconde langue, dans laquelle on parle de la première »⁵²¹

La définition qu'il donne du mythe correspond à celle de la connotation (ou *sémiotique connotative*), mais le nom qu'il donne à celui-ci est celui de *métalangage*. Or, si on se réfère aux *Prolégomènes*, la définition du *métalangage* (ou *métasémiotique*) est la suivante :

« des langages qui traitent de langage, ce qui, traduit dans notre terminologie, signifie que ce sont des langages dont le contenu est un langage »⁵²²

⁵¹⁹ BARTHES Roland, « Éléments de sémiologie », *Communications* 4 (1), 1964, pp. 91-135.

⁵²⁰ BARTHES Roland, *op. cit.*, 1957, page 187.

⁵²¹ BARTHES Roland, *op. cit.*, 1957, page 188.

⁵²² HJELMSLEV Louis, *op. cit.*, 1968, page 161.

Or, comme nous avons pu le constater, tant dans la définition que dans la représentation graphique, c'est le plan de l'expression (le signifiant pour Barthes) qui est constitué d'une « langue » (d'une sémiotique dénotative) et non le contenu. Cette déconvenue peut peut-être s'expliquer par une utilisation erronée du concept de « langage-objet ». Certes « la langue est le langage dont le mythe se saisit pour construire son propre système », mais cela ne fait pas d'elle un langage-objet au sens hjelmslevien du terme pour autant. Le langage-objet est celui qui constitue le contenu du métalangage chez Hjelmslev.

Cette présentation théorique confère une destinée paradoxale aux notions hjelmsleviennes : à la fois, une productivité importante par leur diffusion hors des cercles de spécialistes voire même une diffusion « grand-public » qui permet la postérité des concepts de Hjelmslev, mais comme corollaire, une interprétation faussée qui conduit à des dérives plus ou moins importantes, ne respectant pas l'exactitude et la rigueur des théories de la glossématique.

Archétypes durandiens ou connotations bartho-hjelmsleviennes ?

Le mythe barthésien a ceci de particulier qu'il constitue un langage de connotation, traduisant la particularité de l'usage social d'un certain système sémiotique. Qualifié de « signe » dans le schéma qui le présente, il aurait tout aussi bien pu porter le nom de *sémiose* : en effet, il consiste en la solidarisation dynamique d'un fonctif d'expression (une dénotation, une *sémiose* déjà effectuée) et d'un fonctif de contenu. Aujourd'hui, la structure mythique de l'épilepsie peut s'expliquer par la *sémiose* connotative qu'elle subit : le SIGNIFIÉ II., de « deuxième génération » si l'on reprend le schéma de Barthes, étant l'ensemble des représentations socioculturelles historiquement colorées d'imaginaire. Dans cette proposition, il n'y a pas de latence du SIGNIFIÉ II., pas d'inconscient psychique collectif pour expliquer le mythe, mais un système connotatif inscrit dans une praxis jouant le rôle de mémoire discursive. Dans les deux conceptions étudiées, que ce soit celle de la *sémiose* archétypale durandienne ou celle de la *sémiose* connotative de Barthes reprenant Hjelmslev, les représentations secondairement instaurées viennent structurer la sémantisation sociale de l'objet (linguistique ou général) dans une effectuation dynamique.

IV.1.2.4. Imaginaire mythique entre structure et bruit communicationnel

À partir des considérations développées dans la partie précédente, il n'est pas aisé de définir le statut de l'imaginaire ou du mythe dans le processus de transmission de l'information. À travers les différentes définitions qui ont été données, nous oscillons entre un statut structurel et un statut détériorant.

De prime abord, l'imaginaire et les représentations socioculturelles qu'il engendre, que ce soit par le biais de schèmes archétypaux ou du mythe barthésien, ont été identifiés comme un frein possible à la « bonne » transmission de l'information, c'est-à-dire une transmission efficace, limitant le plus possible les phénomènes d'entropie. En effet, si féroce associée à un plan du contenu mythique ou à une série d'archétypes puissants dans la praxis énonciative, l'épilepsie semblent être étouffée par ce dédoublement sémantique, porté comme un fardeau, qui semble nuire à son parcours transitif. Un décalage profond s'institue entre l'ensemble informationnel structuré et produit dans un mode rationnel à transmettre d'une part, et

l'association mythique quasi-systématiquement actualisée par la seule dénomination de la maladie d'autre part. La dissonance cognitive qui caractérise cette tension incarnerait donc un bruit communicationnel. En Sciences de l'Information et de la Communication, d'après un emprunt conceptuel à Shannon et Weaver⁵²³, le bruit correspond à tous les éléments parasites sources d'interférence, susceptibles de détériorer le signal et donc d'entraver la communication. Les représentations socioculturelles issues de l'imaginaire historiquement intégré à la praxis semblent satisfaire à cette définition dans la mesure où elles constituent un poids dissonant avec la rationalité de l'information savante constitutive d'un savoir à transmettre.

Cependant, parallèlement, l'imaginaire semble structurer et construire la signification en acte. Dans les différentes conceptions étudiées *supra*, les représentations mythiques ou symboliques représentent l'intégralité d'un fonctif mettant en œuvre la signification. Leur rôle ne peut donc être réduit à celui d'un simple poids-mort incarnant un bruit communicationnel. Plutôt que de ne le considérer exclusivement que comme obstacle à la transmission de l'information, le potentiel imaginaire et mythique de l'épilepsie peut aussi bien s'entendre comme support lui donnant une certaine consistance. Les représentations entendues comme connotations mythiques constituent un « déjà-là », à l'intérieur de la mémoire discursive, sur lequel s'appuyer pour transmettre l'information. Ainsi conçu, le mythe peut devenir un allier de taille pour le vulgarisateur, mais seulement à condition d'être explicitement déconstruit. Le SIGNE III. produit par la sémiose du mythe incarne un étendard associant le signe 3. / SIGNIFIANT I. « *épilepsie* » et ses représentations socioculturelles et remplaçant ainsi la maladie dans le « déjà-vu » de la mémoire collective. Cette première étape fait du mythe un « étendard » pris dans le sens d'un signe de ralliement, support, prothèse sur lequel la déconstruction par éclatement peut se faire, afin d'étayer le signifié de l'épilepsie puis d'entamer une séquence d'instauration de nouvelles sémioses, transmettant de nouvelles informations savantes, sous l'arc thématique du premier signe « mythique ». La proposition de considérer le mythe comme structure organisatrice dans la transmission de l'information s'effectue à partir de deux actions concomitantes :

- La déconstruction fonctionnelle du mythe par éclatement
- L'explicitation de cette déconstruction

⁵²³ SHANNON Claude Elwood et WEAVER Warren, *The mathematical theory of communication*, Urbana, Univ. of Illinois Press, 1998.

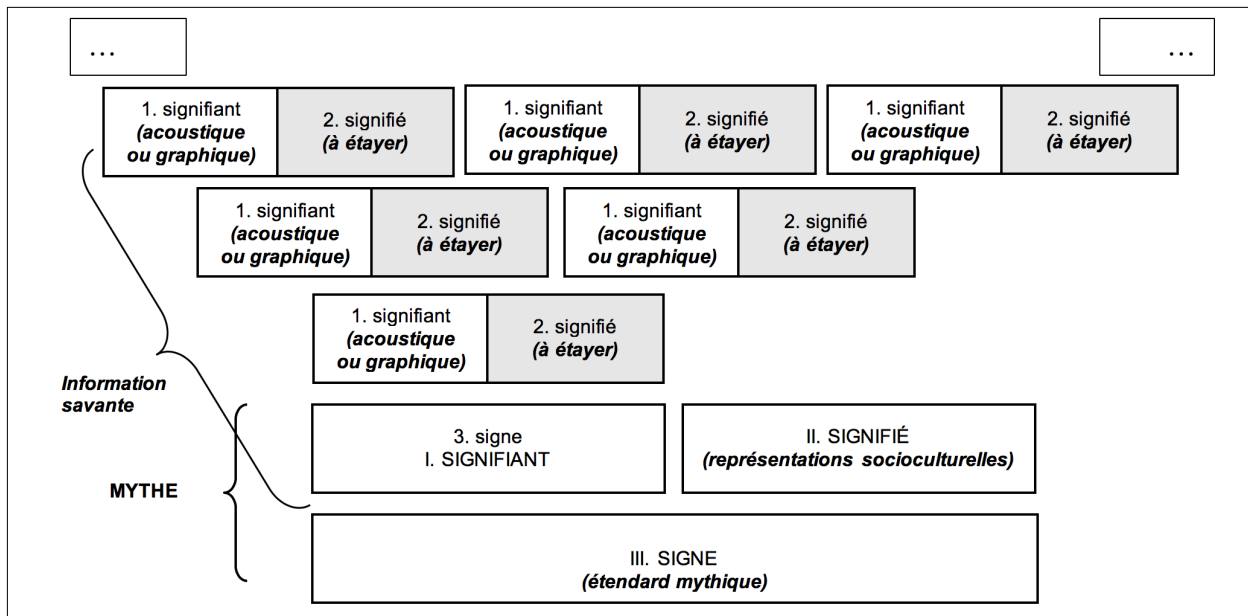


Figure 22. Éclatement fonctionnel du mythe en vue de la vulgarisation scientifique d'après la schématisation du mythe barthésien

La *déformation* de l'information par l'imaginaire associé serait dans cette conception « un mal pour un bien », une étape inchoative obligée dans le processus de vulgarisation, innervant à la fois la *fonction de captation*⁵²⁴ déjà mentionnée dans le Chapitre III, et l'établissement d'une « base » sur laquelle travailler, sur laquelle vulgariser.

IV.1.3. Spectacularisation involontaire du corps souffrant

IV.1.3.1. Spectacle et imaginaire

L'imaginaire associé à l'épilepsie prend source, comme cela a été présenté, dans une longue tradition de dénominations évocatrices, dont une majorité d'entre elles fait part du caractère visuel voire spectaculaire de la maladie. *Imaginaire* et *spectaculaire* semblent naviguer de conserve, le premier nourrissant le second, et réciproquement. Pour reprendre les mots de Béatrice Picon-Vallin,

« *Le champ du spectaculaire comprend encore le monumental, le grandiose, le colossal, ainsi que le surnaturel, le féérique, le merveilleux, le miraculeux, le monstrueux : tout ce qui semble irréprésentable en raison de son excès et qu'on représente malgré tout* »⁵²⁵

⁵²⁴ La *fonction de captation* est proposée par Jeanneret dans : JEANNERET Yves, « Le choc des mots : pensée métaphorique et vulgarisation scientifique », *Communication & Langages* 93 (1), 1992, pp. 99-113.

⁵²⁵ PICON-VALLIN Béatrice, « Le spectaculaire de masse : du théâtre au cinéma (Eisenstein dans le contexte théâtral soviétique) », in: GARDIES André et HAMON-SIRÉJOLS Christine (éds.), *Le spectaculaire*, Lyon, Aléas, 1997, page 64.

L'adjectif « spectaculaire » qualifiant les manifestations de l'épilepsie, notamment la crise tonico-clonique dite « crise du Grand Mal », se fonde sur la nature visuelle et son caractère « attracteur » d'imaginaire. Les définitions usuelles de l'adjectif rendent compte de différentes propriétés :

« Qui frappe la vue, provoque l'étonnement par quelque aspect exceptionnel » ; « qui est très net, très visible »⁵²⁶

« Qui frappe l'imaginaire, qui fait sensation ; prodigieux »⁵²⁷

« Qui frappe la vue, l'imagination par son caractère remarquable, les émotions, les réflexions suscitées »⁵²⁸

« Qui parle aux yeux, frappe l'imagination »⁵²⁹

« Dérivé savant et récent (1907) d'après le latin *spectaculum*, s'applique à ce qui concerne le spectacle. Il est alors didactique, l'usage courant qualifiant ce qui parle aux yeux et à l'imagination (1933) et par extension ce qui frappe l'imagination, équivalent à impressionnant (1937), et aussi employé comme nom »⁵³⁰

Ces différentes définitions de « spectaculaire » mettent en exergue quatre propriétés différentes : une propriété intersubjective (instaure un observateur extérieur dit « spectateur »), une propriété organoleptique (excite la vue de cet observateur), une propriété d'ostentation (se remarque, fait exception), et une propriété imaginaire (touche l'affect, l'émotivité, l'imaginaire du spectateur instauré). Plus qu'une simple image offerte à la vue, le spectacle se définit dans une configuration spatiotemporelle particulière offrant un rythme spécifique, une séquentialité de l'action, et une éventuelle dimension sonore accompagnant l'image en mouvement.

Il est important de noter que le « spectaculaire » prend place dans une *société du spectacle*, telle que la décrit et la dénonce Guy Debord :

« La société qui repose sur l'industrie moderne n'est pas fortuitement ou superficiellement spectaculaire, elle est fondamentalement spectacliste. Dans le spectacle, image de l'économie régnante, le but n'est rien, le développement est tout. Le spectacle ne veut en venir à rien d'autre qu'à lui-même »⁵³¹

Dans son essai, qui s'inscrit dans un contexte politico-social particulier⁵³² à partir duquel nous devons interpréter et mesurer les propos avancés, il présente le spectacle comme l'aboutissement du capitalisme. Selon lui, tout est transformé en « spectacle », impliquant ainsi une réduction du monde dans lequel chaque acteur se regarde être conjoint à un objet « *le spectacle est le capital à un tel degré d'accumulation qu'il devient image* »⁵³³. Tout fait

⁵²⁶ Dictionnaire de Français, Larousse, [en ligne], URL : <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/spectaculaire/74094?q=spectaculaire#73265>

⁵²⁷ *Le petit Larousse illustré*, Paris, Larousse, 2003, page 958.

⁵²⁸ Dictionnaire « Trésor de la Langue Française Informatisé », disponible [en ligne], URL : <http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/visusel.exe?12;s=2958018105;r=1;nat=;sol=1;>

⁵²⁹ *Le Robert illustré d'aujourd'hui*, Paris, Éditions du Club France Loisirs, 1997, page 1351.

⁵³⁰ *Dictionnaire historique de la langue française*, Nouvelle édition, Paris, Le Robert, 2010, page 2171.

⁵³¹ DEBORD Guy, *La société du spectacle* [1967], 3ème édition, Paris, Gallimard, 1992 (Collection Folio 2788), page 14, § 14.

⁵³² Rappelons que l'essai paraît à sa première édition en 1967.

⁵³³ DEBORD Guy, *op. cit.*, 1992, page 21, § 34.

spectacle car toute image est appréhendée comme une marchandise. Si l'on se détache des considérations purement économiques avancées par Debord, l'analyse sociale que ce dernier propose met le doigt sur une transformation jouant sur un rapport au monde et sur un rapport à l'image de soi particulier, de l'ordre de l'hybridation voire de l'aliénation du sujet. C'est dans ce contexte social de l'image et plus précisément de la spectacularisation du sujet dans ses rapports au monde que la stigmatisation du patient épileptique va prendre place de manière paroxystique (cf. IV.1.4.3. « *L'Épileptique comme figure de la stigmatisation* »).

IV.1.3.2. Épilepsie et spectacle du corps

La « spectacularité » de l'épilepsie a ceci de particulier que l'exposition du corps est involontaire, non-souhaitée, contrairement aux autres procédés de spectacularisation corporelles comme les tatouages, le travestissement ou tout autre mise en scène du corps. Elle n'est ni consciente, ni souhaitée, et c'est là tout le problème de la crise. Le spectacle est d'autant plus pourvoyeur d'imaginaire qu'il touche au corps inconscient. L'intimité du souffrant (un corps qui ne lui appartient plus) est alors mise à nue devant des « spectateurs » qui le deviennent malgré eux, prisonniers entre un voyeurisme involontaire et une impuissance absolue le temps de la crise.

« Il s'agit d'un corps isolé de son sujet qui se met à bouger, à sentir, à excréter pour son propre compte. Ou parfois un corps agi par des comportements qui puisent leurs orientations aux plus archaïques des instincts (...) Un corps déraisonné, déconnecté de son esprit, corps aliéné, tiraillé çà et là par la révolte des muscles en folie. Un corps pantelant de sa défaite attendant d'être reconquis par le gouvernement d'une conscience qui a elle-même du mal à se rassembler »⁵³⁴

La crise intervient comme une schizie entre le *corps personne* et le *corps chair* matériel, actualisant une position dualiste du corps et de l'esprit. Le dualisme est l'une des grandes questions philosophiques depuis Platon et Aristote, explicitement problématisée par René Descartes dans les *Méditations métaphysiques*, et encore questionnée aujourd'hui dans les sciences de l'homme qui y adhèrent ou le récusent. La perte de connaissance associée à la plupart des manifestations épileptiques renforce cette idée schizomorphe. Durant la crise, le corps épileptique est alors « aliéné », réduit à sa simple organicité voire son animalité qui s'expriment par l'intermédiaire de symptômes végétatifs automatiques (excrétion d'urine, hypersialorrhée, etc.) lors des crises généralisées tonico-cloniques par exemple. En période critique, la perte partielle du statut « humain » coïncide avec la perte de la verticalité – l'acquisition de la bipédie marquant symboliquement une étape primordiale dans l'histoire de l'évolution, où « l'homme se tient debout ». La chute due à la crise, plus que le symptôme de la maladie, est une première rupture « sociale » symbolique :

« Un corps en chute, déchu de son orgueilleuse verticalité (morbus caductus), descendu de son socle social, un corps vaincu, terrassé (mal de la terre) et mordant la poussière »⁵³⁵

⁵³⁴ SOULAYROL René, « Corps et épilepsie », *Epilepsies* 22 (1), 01.01.2010, page 70.

⁵³⁵ SOULAYROL René, *op. cit.*, 2010, page 70.

Le rapport qui unit *corps* et *épilepsie* est de l'ordre symptomatique, l'épilepsie ayant besoin du corps pour se montrer : « *Cliniquement, l'épilepsie se manifeste par le corps qui lui est abandonné et donne du corps comme d'autres de la voix* »⁵³⁶. Il s'agit d'un régime d'indicialité dans lequel le corps montre, indexe, et représente la maladie :

« *Le corps ne se contente pas chez l'épileptique de n'être que le point de départ (cerveau) ou d'arrivée (crises) de l'épilepsie. Il ne lui est pas réservé le seul 'avoir' d'une épilepsie, il fait partie de 'l'Être' épileptique. Il en est non seulement l'interprète mais aussi le reflet* »⁵³⁷

Le corps est « l'interprète » du spectacle donné par la maladie, il est le *corps témoin*⁵³⁸ qui atteste de ce qui est en train de se passer. Cependant, la crise ne constitue pas uniquement la conséquence clinique de la crise aux yeux du spectateur :

« *La nature de l'épilepsie résiste à notre compréhension. La violence et 'l'étrangeté' de son expression clinique rend difficile son appréhension. Les épileptiques exercent sur leur observateur, une sorte de fascination. La qualité des symptômes qu'ils expriment dans leurs crises [évoquent] souvent des tabous comme la sexualité, la mort ou la perte de maîtrise* »⁵³⁹

Le corps en crise devient aussi le corps spectaculaire, instaurateur de représentations construisant ou alimentant un imaginaire qui fascine mais terrorise. Le spectacle, même s'il n'est pas intentionnellement mis en scène, ne se dissocie pas de l'appréhension de la maladie. Les différentes sémiologies ou sémiotiques du corps (le corps adjuvant de la communication de Cosnier, le corps psychanalytique et énergétique de Freud et Jung, le corps propre et phénoménologique de Merleau-Ponty, le moi-peau d'Anzieu à la fois énergétique et phénoménologique, la chair et sa sensorimotricité de Lakoff entre autres) postulent toutes une subjectivité compétente : qui ressent, qui possède une intentionnalité, qui exprime ses passions, qui perçoit. Ces théories du corps sémiotique se placent du point de vue du sujet « à l'intérieur du corps », ou qui « fait corps » avec le corps (un corps percevant), mais peu du point de vue de l'observateur (un intersujet percevant le corps de l'Autre), ou le cas échéant, uniquement dans la reconnaissance de l'enveloppe de l'Autre en fonction de sa propre corporalité. Quid du corps sans subjectivité ? C'est-à-dire de celui qui nous oblige à penser dans un paradigme dualiste, observant une schizie entre le sujet et son corps ? La crise épileptique qui évince le sujet de son propre corps provisoirement réinterroge la question du dualisme dans les conceptions sémiotiques du corps. Est-ce qu'un corps sans intentionnalité, sans subjectivité est toujours un corps ? Demeure-t-il une enveloppe en mouvement quand il n'y a plus d'intentionnalité⁵⁴⁰ ? Pour répondre à l'aporie instaurée par la crise épileptique, nous proposons de penser un **actant corps épileptique**, caractérisé par l'absence momentanée

⁵³⁶ SOULAYROL René, *op. cit.*, 2010, page 70.

⁵³⁷ SOULAYROL René, *op. cit.*, 2010, page 69.

⁵³⁸ Nous empruntons cette expression à Philippe Barrier dans : BARRIER Philippe, « Le corps malade, le corps témoin, Abstract », *Les Cahiers du Centre Georges Canguilhem* (1), 2007, pp. 79-100. Cependant dans notre conception, le *corps témoin* ne se superpose pas au « corps personne » comme l'appelle Barrier pour traiter du *corps propre* de Merleau-Ponty, car le sujet est momentanément privé de sa conscience et de ses intentionnalités.

⁵³⁹ CASTRESANA Angela, « L'entrée dans la maladie : À propos de l'épilepsie », *Épilepsies* 18 (4), 2006, page 218.

⁵⁴⁰ FONTANILLE Jacques, *Corps et sens*, Paris, Presses universitaires de France, 2011 (Formes sémiotiques).

de subjectivité, qui s'exhibe de manière non-intentionnelle, et qui entre donc malgré lui dans une scène spectaculaire. L'*actant corps épileptique* est instauré par le regard d'un actant observateur (incarnant lui-même un corps-propre) comme un actant sujet disjoint de sa subjectivité, c'est-à-dire réduit à l'état d'actant objet (objet du spectacle notamment) le temps de la crise. Cette configuration d'actants (un actant observateur qui instaure un actant corps épileptique) crée alors une scène actantielle *spectaculaire*.

L'intérêt de penser un *actant corps épileptique* tient à son redéploiement en termes de catégorie d'analyse à l'intérieur de réinvestissements discursifs. En effet, du fait de sa spectacularité et de ses corollaires imaginaires (nous avons établi un lien étroit entre spectaculaire et imaginaire *supra*), l'*actant corps épileptique* peut être mobilisé à l'intérieur de nouveaux programmes narratifs œuvrant dans différents discours, comme totem mythique. Cet *actant corps épileptique* peut alors se manifester sous différentes formes textuelles : plastique ou iconographique (comme les croquis de Charcot dans la partie qui suit), verbale métaphorique (La Grande Crise, Le Grand Mal, Le Haut Mal), iconographique allégorique (le monstre mordicant de l'Ascension du Haut Mal de David B.), verbale descriptive (comme les passages de description spécifique chez Dostoïevski), etc. La convocation de l'*actant corps épileptique*, de manière inhérente, actualise la scène spectaculaire et éventuellement les représentations imaginaires qui lui sont associées.

IV.1.3.3. Le symptôme-spectacle : histoire croisée de l'épilepsie et de l'hystérie

L'impulsion de Charcot

La bonne fortune des représentations imaginaires de l'épilepsie s'explique par le destin croisé que cette dernière a partagé avec l'hystérie, autre maladie dont le symptôme est décrit comme spectaculaire. Tout au long de son histoire, l'épilepsie a été rapprochée de la folie et de manifestations surnaturelles. À la fin du XIX^{ème} siècle, son destin est officiellement scellé à celui de « l'hystérie » par le biais des travaux imagés du professeur Jean-Martin Charcot, qui remet l'hystérie sur le devant de la scène des recherches à la Salpêtrière. À partir de 1870, il est placé à la tête d'un service spécialisé dans l'étude et le traitement de femmes présentant des convulsions. Il élargit son échantillon d'étude avec des hommes et montre, pour la première fois, que l'hystérie n'est pas une maladie affectant exclusivement les femmes. Ses recherches mènent à l'identification de quatre grandes phases constituant le « grand accès hystérique » alors appelé « hystéro-épilepsie ». Cette dénomination composée signe l'amalgame qui se réalise entre les deux maladies pourtant bien distinctes aujourd'hui, mais possédant toutes les deux, selon Charcot, une origine organique et neurologique. Ses travaux sur l'hystérie et l'hypnose (méthode de d'investigation et technique de diagnostic qu'il utilise systématiquement lors de son étude) trouvent leur aboutissement dans son essai *Sur les divers états nerveux déterminés par l'hypnotisation chez les hystériques* qu'il publie en 1882 et dans le livre qu'il co-publie avec Paul Richet, *Les Démoniaques dans l'art*⁵⁴¹, en 1887. Cette dernière œuvre retrace l'histoire des représentations plastiques et artistiques de ce qu'on

⁵⁴¹ CHARCOT Jean-Martin et RICHER Paul, *Les démoniaques dans l'Art*, Paris, Delahaye et Lecrosnier, 1887.

appelait jusque-là « les démoniaques » ou « les possédés », et s'achève par un chapitre présentant leurs propres travaux contemporains intitulés « Les 'démoniaques convulsionnaires' aujourd'hui »⁵⁴². Ce chapitre propose aussi de nombreux éléments d'iconographies, de l'ordre du croquis, qui permettent schématiquement d'illustrer les différentes phases et variétés de phases constituant la crise d'hystéro-épilepsie, à l'instar de cette planche :

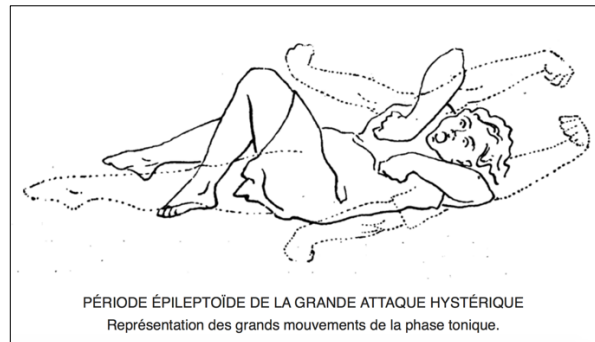


Figure 23. Planche illustrant une des phases de la crise d'hystéro-épilepsie, Charcot & Richer (1887).

Nous proposons au lecteur de trouver en Annexe 4 page 383 un ensemble de planches qui « donnent à voir » le spectacle des phases de la crise d'hystéro-épilepsie, extraites du même ouvrage. Même s'il ne s'agit pas d'épilepsie à proprement-parler, c'est bien *l'actant corps épileptique* en tant qu'objet de spectacle qui est convoqué dans ces différentes représentations. Le pseudo-amalgame des deux maladies tient à la proximité de la sémiologie des crises, notamment en début d'accès, dans les premières phases qualifiées d'épileptoïdes. Les auteurs témoignent eux-mêmes de cette proximité dans la légende d'une des planches :

*« Période épileptoïde. — Cette période ressemble à s'y méprendre à l'attaque d'épilepsie vraie : convulsions toniques, cloniques, puis stertor. Il y a donc lieu de la subdiviser en trois phases : la phase tonique, la phase clonique et la phase de résolution »*⁵⁴³

Charcot et Richer décrivent la période épileptoïde de l'hystéro-épilepsie, qui comme ils le disent eux-mêmes « ressemble à s'y méprendre à l'épilepsie vraie », comme suit :

« Le plus souvent la période épileptoïde est représentée ainsi qu'il suit. Les grands mouvements toniques du début sont exagérés, les bras, les jambes et tout le corps se contournent étrangement. La respiration est suspendue, la gorge gonflée ; la face, congestionnée et bouffie, est affreusement grimaçante, les yeux convulsés ne laissent voir que le blanc de la sclérotique ; la bouche est ouverte et la langue sortie. Le tétanisme survient dans les attitudes les plus bizarres, et le clonisme est marqué par le battement des paupières, l'ondulation du ventre et un tremblement partiel, limité à un côté du corps ou généralisé. La respiration reprend péniblement, elle est sifflante

⁵⁴² CHARCOT Jean-Martin et RICHER Paul, « Les "démoniaques convulsionnaires" aujourd'hui », in: *Les démoniaques dans l'art*, Paris, Delahaye et Lecrosnier, 1887, pp. 91-106.

⁵⁴³ CHARCOT Jean-Martin et RICHER Paul, *op.cit.*, 1887, page 94.

*et entrecoupée de hoquets. Il y a des bruits pharyngiens, des mouvements de déglutition bruyants. L'écume apparaît certaines fois. »*⁵⁴⁴

La félicité des retombées des travaux de Charcot et Richer a permis de nourrir l'imaginaire d'un large ensemble de productions culturelles artistiques et littéraires qui ont fait vivre, au-delà de la stricte communauté médicale de la Salpêtrière, le spectacle de la « grande crise », le diffusant ainsi au plus grand nombre. La convocation de ces images, en quelque sorte resémiotisées dans les productions artistiques et culturelles (cinéma, peinture, chorégraphies, etc.), les fait entrer dans une nouvelle dimension esthétisante⁵⁴⁵ qui offre une nouvelle envergure à l'imaginaire de la crise où cette fois-ci le *corps spectaculaire* est véritablement et intentionnellement mis en scène.

Le rôle de Freud

Ayant été brièvement l'élève de Charcot à Paris et son premier traducteur en allemand, Sigmund Freud a été, pour une large part, influencé par l'École de la Salpêtrière. Cependant, il fait de l'hystérie non pas une maladie neurologique organique comme l'affirmait son maître, mais une maladie psychiatrique, dans le cadre de laquelle les symptômes corporels ne sont que l'expression d'un trouble psychique (somatisation). Freud poursuit la « diffusion » de l'amalgame entre *hystérie* et *épilepsie* en prenant part au débat contemporain animant les littéraires et les médecins férus de littérature sur le mal qui affectait l'écrivain russe Fiodor Dostoïevski : épilepsie, névrose, etc. Il lui est demandé en 1926 de rédiger un exposé à ce propos afin de constituer la préface de la première édition allemande des *Frères Karamazov*⁵⁴⁶, roman de Dostoïevski. Son article « Dostoïevski et le parricide »⁵⁴⁷ qu'il met deux ans à rédiger, et ce avec peu d'allant, s'insère lors de la publication du roman en 1928 en Allemagne, dans le flux des nombreuses pathographies, constituant, toutes confrontées, une sorte de diagnostic différentiel du mal de l'écrivain. Il y suggère, après examen de la personnalité névrotique de Dostoïevski qui transparait dans toute son œuvre, que la pathologie dont souffre l'écrivain relève de l'hystéro-épilepsie :

*« Dostoïevski se qualifiait lui-même d'épileptique et passait pour tel aux yeux des autres, ceci sur la base de ses sévères attaques accompagnées de perte de conscience, des contractions musculaires et d'un abattement consécutif. Il est des plus vraisemblable que cette prétendue épilepsie n'était qu'un symptôme de sa névrose, qu'il faudrait alors classer comme hystéro-épilepsie, c'est-à-dire comme hystérie grave »*⁵⁴⁸

Freud fait des crises d'épilepsie de Dostoïevski le symptôme de sa névrose, c'est-à-dire la somatisation des « masses d'excitation » dont qu'il n'arrive pas à gérer de manière psychique. Freud parle alors d'*épilepsie affective*, qui est à distinguer d'une *épilepsie organique* :

⁵⁴⁴ CHARCOT Jean-Martin et RICHER Paul, *op.cit.*, 1887, page 104.

⁵⁴⁵ Voir à ce propos : MERLO Barbara, « De l'esthétisation de l'hystérie à sa mise en scène contemporaine : persistance du corps spectaculaire », *Ad Hoc* (1 "Le spectaculaire"), 02.07.2012. En ligne: <<http://www.cellam.fr/?p=3166>>.

⁵⁴⁶ DOSTOÏEVSKI Fiodor, *Les frères Karamazov*, Paris, Gallimard, 2015 (Folio Classique) [année de première publication : 1880]

⁵⁴⁷ FREUD Sigmund, « Dostoïevski et le parricide [1928] », *Revue française de psychosomatique* 39 (1), 2011, p. 109.

⁵⁴⁸ FREUD Sigmund, *op. cit.*, 2011, page 111-112.

l'épilepsie affective caractérise le névrosé, l'épilepsie organique est une affection cérébrale. Selon Freud, Dostoïevski est victime de la première sorte. Les choix des dénominations, qui semblent caractériser une « vraie épilepsie » et une « fausse épilepsie », participent à la confusion qui amalgame hystérie et épilepsie dans les représentations collectives, l'article de Freud ayant eu une large audience. Cet amalgame continue alors d'alimenter les représentations hystériques et péjoratives qui cataloguent l'épilepsie comme maladie mentale et qui favorisent l'imaginaire spectaculaire associé.

IV.1.4. Des procès de stigmatisation

Les représentations faussées et le lourd imaginaire qui s'associent à l'épilepsie participent d'une stigmatisation importante des personnes qui en souffrent, du *bennu* mésopotamien à l'épilepsie d'aujourd'hui. Le panorama qui a été fait des dénominations et des structures de l'imaginaire de la peur introduisent dès le départ la conséquence directe de leur performativité : les malades épileptiques sont depuis toujours stigmatisés. Dans l'antiquité, le code Hammourabi définissant le droit babylonien comprend des clauses spéciales servant de garantie aux acheteurs d'esclaves, qui peuvent renvoyer et se faire rembourser un esclave qui présente le « bennu », considéré comme vice rédhibitoire⁵⁴⁹, jusqu'à un mois après l'achat. Il s'agit de la première forme d'exclusion, de stigmatisation des malades épileptiques connue. Depuis, les procès de stigmatisation ne cessent d'éprouver la condition des malades souffrant d'épilepsie, redoublement social de la maladie.

IV.1.4.1. Cadre théorique goffmanien

Une vieille tradition

La stigmatisation est l'action consistant à désigner une différence, un écart, un décalage, à l'intérieur d'un cadre normatif de référence. Le stigmaté déploie une « rhétorique de la méfiance » envers l'Autre, différent de soi-même. Dans la Grèce antique, le *stigma* était la trace laissée au fer rouge, qui constituait la marque corporelle infligée à l'individu pour l'exposer et le signaler comme moralement détestable :

« Ces marques étaient gravées sur le corps au couteau ou au fer rouge, et proclamaient que celui qui les portait était un esclave, un criminel ou un traître, bref un individu frappé d'infamie, rituellement impur, et qu'il fallait éviter, surtout dans les lieux publics »⁵⁵⁰

L'histoire du Christianisme fait apparaître quelques siècles plus tard le pluriel « les stigmates » qui correspondent à des manifestations corporelles, de l'ordre de l'éruption cutanée, attribuées à la grâce divine :

« [L]es cinq plaies du Christ : sur les mains ou les poignets et sur les pieds ou les chevilles rappelant les plaies causées par les clous, sur la tête rappelant les plaies

⁵⁴⁹ COLLINET Paul, « Droit babylonien, droit assyrien, droit hittite (premier article) », *Journal des Savants* 2 (1), 1932, page 78.

⁵⁵⁰ GOFFMAN Erving, *Stigmaté. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Éditions de Minuit, 1975 [1963], page 11.

causées par la couronne d'épine, sur le dos pour évoquer les coups de fouet et sur le côté gauche ou droit pour rappeler la plaie causée par la lance »⁵⁵¹

Les stigmatisés, comme François d'Assise ou encore Catherine de Sienne, sont alors indexés par ces marques, qui leur confèrent un statut particulier, les discriminant des autres hommes. En dehors de l'interprétation mystique de l'Église, ces marques ont été définies comme des symptômes psychosomatiques de maladie psychiatriques comme l'hystérie ou la névrose.

Stigmate et identité sociale

Enfin, considéré d'un point de vue sociologique contemporain, le stigmate est proche de son étymologie et de son sens originel, laissant de côté l'aspect des « traces corporelles » pour se concentrer sur l'éviction elle-même. Le *stigmate* est un concept qui ne constitue pas un attribut en soi. Il se définit, selon Erving Goffman, dans le regard d'autrui qui y voit un écart à la norme. Goffman distingue deux types d'identité :

- *l'identité sociale virtuelle* qui correspond à l'ensemble des propriétés, appelées *attributs*, prêtées à une catégorie de personnes et jouant le rôle d'une caractérisation en puissance,
- *l'identité sociale réelle* qui est le véritable profil sociologique de la personne, composé d'une somme de propriétés effectives c'est-à-dire des attributs structuraux que l'on peut prouver.

Quand il y a un écart entre ces deux identités, on parle alors de stigmatisation. Les termes qui désignent spécifiquement le stigmate sont source d'images et de métaphores, parfois teintées de surnaturel et de croyances ancrées dans le stéréotype. Goffman présente le stigmate ainsi :

« Tout le temps que l'inconnu est en notre présence, des signes peuvent se manifester montrant qu'il possède un attribut qui le rend différent des autres membres de la catégorie de personnes qui lui est ouverte (...) Ainsi diminué à nos yeux, il cesse d'être pour nous une personne accomplie ou ordinaire, et tombe au rang d'individu vicié, amputé. Un tel attribut constitue un stigmate, surtout si le discrédit qu'il entraîne est très large »⁵⁵²

« Le mot de stigmate servira donc à désigner un attribut qui jette un discrédit profond, mais il faut bien voir qu'en réalité c'est en termes de relations et non d'attributs qu'il convient de parler »⁵⁵³

Le stigmate goffmanien s'analyse donc toujours en termes relationnels. Ce ne sont pas les attributs du sujet stigmatisé (S1) mais les attitudes du « stigmatisant » (S2) qui créent le stigmate. Le stigmate est en cela un produit social, construit à partir du point de vue de S2 sur la non-conformité d'un ou plusieurs attributs de S1 à l'intérieur d'une catégorie. Le stigmate renvoie alors aux réactions sociales suscitées par cette non-conformité et l'attribut ne porte en lui aucun discrédit ou crédit de manière inhérente : il est projeté comme stigmatisant par S2 en fonction d'une catégorie attendue, en fonction d'attentes normatives :

« un individu qui aurait pu aisément se faire admettre dans le cercle des rapports sociaux ordinaires possède une caractéristique telle qu'elle peut s'imposer à l'attention

⁵⁵¹ LE GAL Frédéric, « Stigmates : la « maladie » des cinq plaies », *L'information psychiatrique* 83 (8), 2007, pp. 667-670.

⁵⁵² GOFFMAN Erving, *op. cit.*, 1975, page 12.

⁵⁵³ GOFFMAN Erving, *op. cit.*, 1975, page 13.

*de ceux d'entre nous qui le rencontrent, et nous détourner de lui, détruisant ainsi les droits qu'il a vis-à-vis de nous du fait de ses autres attributs. Il possède un stigmate, une différence fâcheuse d'avec ce à quoi nous nous attendions »*⁵⁵⁴

Ceux qui ne divergent pas de ces attentes normatives projetées sont appelés, dans le système de Goffman, les *normaux*. Le stigmate perd donc la notion de trace corporelle *sur* le sujet dans sa définition contemporaine, et correspond à la réaction sociale *par rapport* à l'attribut projeté par ses intersujets. Le stigmate est ce qui demeure néanmoins sur la surface d'inscription virtuelle du malade, non pas sur le corps directement en tant que traces (étymologie du stigmate) mais sur l'identité sociale qui lui est prêtée, sur son *identité sociale virtuelle* pour reprendre les termes goffmaniens. Cette conception fait écho à ce qui a été présenté à propos de la société du spectacle : le stigmate agit dans une société où les rapports aux autres sont aussi des images-marchandises, où l'Autre rentre dans un spectacle pour l'intersujet qui le considère. Ce stigmate, invisible mais puissant, fait qu'un attribut dysphorique est projeté au long cours sur le sujet. Se joue alors une « disproportion » des aspectualités : le spectacle *ponctuel* de la crise (qui instaure une scène actantielle spécifique autour de *l'actant corps épileptique* et de l'actant observateur) induit une inscription *durable* sur le sujet qui devient « porteur » du stigmate. Il subit un prolongement voire un figement statutaire de la séparation créée par le spectacle de la crise.

IV.1.4.2. Petite stigmatisation ordinaire de l'épilepsie⁵⁵⁵

Un premier effet de stigmatisation, involontaire s'il en est, se devine en filigrane dans une dénomination institutionnalisée. En effet, de manière inhérente, le patient épileptique est comparé à un sujet *témoin*, non malade, qualifié de « sain ». La dichotomie médicale « individu épileptique vs individu sain » est nécessaire, de la même façon qu'une expérience témoin l'est en sciences, quand le neuroscientifique ou le médecin considère la maladie. Il arrive que cette dichotomie apparaisse, par glissement sémantique, sous la forme « individu épileptique vs individu normal ». Elle est d'ailleurs valable pour toutes les maladies, prégnante pour les maladies chroniques. Cette question de la normalité est d'autant plus sensible qu'elle induit *a fortiori* son pendant, l'*anormalité*. Selon Goffman, comme il a été précisé *supra*, l'individu qui ne paraît pas « normal » dans une relation intersubjective est affligé d'un stigmate par son interlocuteur, puisqu'il apparaît comme un écart à la norme. On devine déjà ce type primitif de stigmatisation chez Goffman quand il rappelle que la notion *d'homme normal* « *trouve son origine dans la vision médicale de l'être humain* »⁵⁵⁶. Ce premier aspect de stigmatisation, peu apparent, est donc commun à tous les malades chroniques mais se spécifie, comme nous allons le démontrer, pour les malades atteints d'épilepsie.

⁵⁵⁴ GOFFMAN Erving, *op. cit.*, 1975, page 15.

⁵⁵⁵ Cette partie reprend le travail de recherche effectué pour une communication au Colloque « Stigmatiser : normes sociales et pratiques médiatiques », tenu à l'Université Paris 2 Panthéon-Assas, les 17 et 18 mai 2017. Une publication fait suite à cet événement : FAMY Aurore, « Figure de l'Épileptique : sémiotique de la crise et de l'identité », in: SAPIO Giuseppina, BAZIN Maël et LAMBERT Frédéric (éds.), *Stigmatiser. Médias, exclusions, résistances*, [à paraître].

⁵⁵⁶ GOFFMAN Erving, *op.cit.*, 1975, page 17.

En effet, la *stigmatisation institutionnelle* se précise et se poursuit dans la métaphorisation de la maladie puisque des métaphores scientifiques particulièrement chargées sémantiquement sont utilisées, aussi bien par les chercheurs et les médecins, que par les journalistes. Parmi elles, celle de l'*orage* est la plus souvent utilisée. On trouve l'origine de cette image de l'orage chez Paracelce, médecin et philosophe du XVI^{ème} siècle, qui comparait la crise à un orage et considérait l'épilepsie comme la maladie astrale par excellence⁵⁵⁷. De nos jours encore, dans la presse générale et dans la presse de vulgarisation scientifique, la métaphore de l'orage est extrêmement fréquente, à titre d'exemple, CNN titre « Seizures : when electrical brainstorm hits »⁵⁵⁸ quand *Les échos* sous-titrent « Orage cérébral »⁵⁵⁹, d'autres sites de vulgarisation scientifique parlent de « véritables orages neuronaux »⁵⁶⁰, ou encore l'émission télévisée grand public *C'est pas sorcier* consacrée à la maladie porte le titre explicite « *Épilepsies : orage dans le cerveau* ». Dans chacun des cas, la crise d'épilepsie nous est décrite comme un *orage*, une décharge électrique importante et incontrôlable. Cette image est très parlante pour le grand public et a le mérite de partager certains sèmes avec le phénomène produit : /électricité/ ; /survenue/ ; /surprise/ ; /dysphorie/ ; /décharge/ (on parle au laboratoire de « décharge neuronale » ; « décharge électrique ») ; /force/ (force énergétique) ; /caractère incontrôlable/. Il est ici possible d'émettre l'hypothèse selon laquelle c'est sûrement grâce à cette isotopie entre les deux univers que la représentation de l'orage fonctionne si bien, et perdure. Elle n'est pas sans rappeler la métaphore du médecin épiléptologue qui mettait en rapport le nerf vague et le câble électrique, image mettant elle aussi en œuvre une molécule sémique passerelle, entre les deux domaines⁵⁶¹. L'étude des articles de vulgarisation sera développée dans le Chapitre V. Leur convocation sert à illustrer le propos avancé.

Même l'imagerie médicale semble corroborer cette idée. En effet, sur la transposition graphique d'un EEG (électro-encéphalogramme), examen de diagnostic de référence pour l'épilepsie, peut s'observer une sorte d'iconicité entre la forme des éclairs orageux et les pointes et pointes-ondes des graphes – une ressemblance qui conforte l'image de l'orage cérébral. Même si cet examen est réalisé pour d'autres maladies cérébrales, il n'en demeure pas moins qu'il est vite associé à l'épilepsie dans la conscience collective car il mesure l'activité électrique du cerveau, et plus précisément les potentiels d'action à la sortie des synapses pour un groupe de neurones : les décharges anarchiques caractéristiques de l'épilepsie se dévoilent sous la forme de tracés dont la forme ressemble étrangement à des « éclairs orageux » au regard des profanes.

⁵⁵⁷ Selon Michel Weber, dans WEBER Michel, « Histoire de l'épilepsie », in: *Conférences lyonnaises d'histoire de la neurologie et de la psychiatrie, documentation médicale Oberval*, 1982. Puis dans : WEBER Michel, « Épilepsie : la maladie aux mille noms », *Épilepsies* 17 (3), 2005, page 174.

⁵⁵⁸ CNN, Health, Article « Seizures : when electrical brainstorm hits », le 21 juin 2012, consultable en ligne sur : <http://edition.cnn.com/2012/06/18/health/seizures-epilepsy-myths/index.html>

⁵⁵⁹ Les échos.fr, Sciences, Articles « Enfin une piste pour expliquer l'épilepsie », le 30 juin 2014, consultable en ligne sur : https://www.lesechos.fr/30/06/2014/LesEchos/21718-048-ECH_enfin-une-piste-pour-expliquer-l-epilepsie.htm

⁵⁶⁰ Journal des femmes avec SantéMédecine.net, Article « L'épilepsie », consultable en ligne sur : <http://sante-medecine.journaldesfemmes.com/contents/728-epilepsie-causes-symptomes-et-traitement>

⁵⁶¹ Cf. partie III.2.3.5. « *Discussion : des stratégies de remédiation* », § « L'analogie comme logique de sémiose de la vulgarisation ».

Une autre métaphore est souvent retenue, que ce soit dans le langage courant ou dans les discours de médecins : « le Grand Mal ». Ce syntagme désigne chez les professionnels de santé la crise tonico-clonique dont il a été question longuement dans cette partie, la manifestation la plus spectaculaire de l'épilepsie, mais parallèlement, il est utilisé par le grand public et la presse pour parler de la maladie en général, le Grand Mal comme allégorie surnaturelle et profondément dysphorique⁵⁶² de l'épilepsie responsable la crise. Cette représentation animée et douée de conscience qui donne corps et vie à la maladie est millénaire, puisque l'épilepsie était déjà désignée dans l'Antiquité par « le Mal Sacré » ou encore plus tard, au Moyen Âge, par « le Haut Mal » et leurs majuscules personnifiantes. La figure de l'orage et celle du Haut Mal convergent toutes les deux vers la vision d'un destinataire transcendant, à la fois omnipotent et incontrôlable, agissant d'une sphère distale, tel un destinataire manipulateur instaurant l'actant corps épileptique.

IV.1.4.3. L'Épileptique comme figure de stigmatisation

Ces premières considérations dessinent, par touches, une stigmatisation qui serait institutionnalisée, mais en ces termes, nous ne pouvons pas encore parler de réelle *stigmatisation*, au sens goffmanien. Pourtant, la figure de l'Épileptique est un « cas d'école » du phénomène de stigmatisation. Avant toute chose, il est nécessaire de revenir sur la distinction entre *stigmatisé* et *stigmatisable*, qui apparaît également chez Goffmann sous la forme *discrédité* vs *discréditable*⁵⁶³, car l'Épileptique joue, à ses dépens, sur les deux tableaux. Le malade atteint d'épilepsie possède un stigmate « invisible » qui **peut** devenir « visible ». Cette modalité du /pouvoir/ est centrale car avant qu'il ne fasse une crise devant quelqu'un, aux yeux de ce quelqu'un⁵⁶⁴, qu'on appellera un *intersujet*, il est simplement stigmatisable. Une fois que sa maladie est connue de l'intersujet, il est stigmatisé ou en tout cas a de grandes chances de l'être. Il y a un avant et un après la crise, une temporalité qui détermine le statut de la stigmatisation. Avant qu'il ne fasse une crise, l'individu épileptique ne possède aucune trace de sa pathologie, et passe aux yeux des autres pour *normal*, un normal goffmanien. Une fois que la crise survient, si elle survient dans l'espace-temps d'une scène intersubjective, le stigmate devient visible : le stigmate-symptôme jusque-là invisible devient stigmate-social dans le regard de l'autre. Certaines caractéristiques de la maladie exacerbent le pouvoir du stigmate invisible :

- Comme on l'a mentionné en introduction, la **méconnaissance de la maladie et les représentations fantasmatiques** qui y sont associées (causes surnaturelles, épileptiques assimilés à des possédés ou à des hystériques, etc.), reliées à la stigmatisation institutionnelle qui se manifeste avec la dichotomie médicale « normal vs épileptique » ou

⁵⁶² Une allégorie iconographiée par exemple dans les six opus de la bande dessinée autobiographique de David B. (*op. cit.*). L'épilepsie prend alors la forme d'une sorte de bête mythique mordicante, mi-serpent mi-dragon, qui attaque son frère et met à mal toute la famille.

⁵⁶³ GOFFMAN Erving, *op. cit.*, 1975, page 14.

⁵⁶⁴ Rappelons que chez Goffman, le stigmate est purement relationnel. C'est le regard de l'autre qui stigmatise.

encore dans la métaphorisation dysphorique et énergétique de l'« orage cérébral » ou du « Grand Mal », fondent l'effet stigmatisant de la maladie.

- La **temporalité et l'aspectualité** de la crise contribuent également à son potentiel stigmatisant. Comme on l'a vu, il y a un *avant* et un *après* de la crise, une fois que l'intersujet sait, le stigmatisable devient stigmatisé. Ce contraste *avant/après* s'explique par l'aspectualité particulière de la crise déjà mentionnée. L'épilepsie se caractérise premièrement par son *itérativité* : l'épilepsie est en effet définie comme la répétition de crises épileptiques. De plus, cette itérativité n'est pas régulière, et ne peut donc pas être prédite : elle est alors épisodique et spontanée. Mais elle se caractérise aussi par un autre régime d'aspectualité, l'*inceptivité* (inceptif soudain), qui indique la fin d'un état et le début d'un autre, cette aspectualité est caractéristique de la survenue de la crise, à la fois brève et brusque. En termes de sémiotique tensive, elle présente une forte *intensité* et une très faible *étendue*, et relève de l'ordre de la saillance, du survenir. Claude Zilberberg décrit le *survenir* comme ce qui « précipite et nous précipite »⁵⁶⁵, c'est un événement tensif qui apparaît sans s'annoncer, sans prévenir, ce qui lui donne sa véhémence affective, toute son ardeur. Il s'agit certes d'une maladie chronique, mais c'est dans son aspect saillant et soudain qu'elle prend toute sa valeur spectaculaire. L'inceptif donne lieu à de l'affect, à des représentations.
- Les **modalités existentielles** de la crise vont de pair avec l'aspectualité et la tensivité précisées juste avant, puisque la crise d'épilepsie relève de l'*en puissance*, du mode d'existence qu'on appelle le virtuel⁵⁶⁶. La survenue de la crise correspond à son actualisation. Ce couple existentiel virtuel/actuel sous-tend le moteur stigmatisant de l'épileptique puisque cet « en puissance » exclut car terrorise, dans une sorte d'attente de l'inéluctable, bref une peur régie par le principe de l'Épée de Damoclès : la menace.
- Enfin, tous ces points convergent vers une caractéristique nodale, le fait que la crise d'épilepsie stigmatisante intervient toujours dans une **scène intersubjective**, où le spectateur de la crise doit gérer la survenue de celle-ci et le sentiment de mort imminente qui l'accompagne. L'intensité, l'inceptivité, l'itérativité, les représentations interdiscursives ne prennent sens que parce l'on se trouve dans l'espace-temps de la relation intersubjective d'au moins deux actants : un actant sujet stigmatisable/stigmatisé et un actant intersujet qui stigmatise. C'est essentiellement le point de vue de l'intersujet qui est spectateur ou apeuré par la survenue de la crise, de ce qui va peut revenir n'importe quand, qui fait de l'Épileptique une personne affligée d'un stigmate par le normal.

Ces éléments sont le moteur d'une autre catégorie de *stigmatisation, de type sociojuridique*. Les patients épileptiques subissent des interdits qui les limitent au quotidien et les handicapent dans leur insertion sociale et professionnelle. Ainsi, à titre d'exemple, l'accès au permis de conduire et sa conservation pour une personne épileptique sont strictement légiférés. La conduite était absolument interdite jusqu'en 2005, depuis, la législation s'est sensiblement assouplie et permet aux personnes atteintes d'épilepsie mais étant libres de crises depuis une

⁵⁶⁵ ZILBERBERG Claude, *Éléments de grammaire tensive*, Limoges, PULIM, 2006 (Collection Nouveaux actes sémiotiques), page 233.

⁵⁶⁶ Le virtuel parmi quatre modes d'existence sémiotique : le virtuel, l'actuel, le potentiel, le réel. Voir : FONTANILLE Jacques, *Sémiotique du discours*, Limoges, PuLim, 1998, page 67.

certaine période et dans certaines conditions (notamment un examen médical comme pour les troubles de la vision et le diabète) de conduire, et par extension de rentrer dans la vie active plus aisément. À l'école, les activités physiques et sportives (la natation par exemple) et certaines sorties scolaires sont refusées à la plupart des enfants épileptiques, parfois sans réelle contre-indication médicale.⁵⁶⁷

Enfin, il est possible d'identifier une dernière sorte de stigmatisation, ou plus exactement un procédé linguistique par lequel on entérine la stigmatisation des patients atteints d'épilepsie : la **dérivation impropre**, aussi appelée *conversion* ou *transcatégorisation*, procédé assez fréquent, particulièrement dans l'univers médical où le patient est réduit à son mal ou à son symptôme principal. On parle ici de *nominalisation*, où l'on ajoute à l'adjectif « épileptique » le déterminant défini « le » (ou « les » en fonction de la flexion en nombre), ce qui le convertit immédiatement en nom commun. Par abus de langage au départ, assez commun dans l'univers médical par ailleurs, l'usage de l'adjectif « épileptique » comme nom commun s'est développé, si bien que maintenant on parle indifféremment de « personnes souffrant d'épilepsie » que « des épileptiques ». Cette nuance ne pourrait relever que du détail grammatical, certes, mais on affirme linguistiquement, en passant de l'adjectif au nom, la réduction de la personne épileptique à sa maladie⁵⁶⁸. La maladie devient l'essence même de la personne, et non plus un attribut. Le stigmatisé est réduit à son stigmate : toutes ses actions vont être interprétées à travers ce prisme. Ce procédé d'essentialisation conforte le processus de stigmatisation voire d'ostracisation :

*« Prononcer le mot qui me caractérise provoque chez les autres un mouvement de recul »*⁵⁶⁹

Pour toutes ces raisons, le patient épileptique se situe indéniablement dans le paradigme des individus stigmatisés. La stigmatisation est même définitoire de cette maladie en particulier. D'après le Pr. De Toffol, et cela résume l'ensemble de ces considérations, le problème de l'épilepsie, encore aujourd'hui,

« est que les personnes atteintes d'épilepsie souffrent avant tout de l'image négative encore attachée à cette pathologie. Le patient la vit dans le regard des autres. C'est un problème très spécifique de cette maladie, qui génère un véritable handicap social. C'est dans ce sens qu'elle est considérée comme une maladie sociale. Un patient qui fait une crise d'épilepsie dans la rue, à son travail, fait peur, alors que tout autre malaise, d'origine cardiaque ou autre, attire en général plutôt la sympathie. Les crises

⁵⁶⁷ AUVIN Stéphane et ROY Soline, *L'épilepsie chez l'enfant Conseils de vie au quotidien.*, Montrouge, John Libbey, 2017.

⁵⁶⁸ Au sujet de la nominalisation comme essentialisation, voir notamment : SIBLOT Paul, « De la dénomination à la nomination. Les dynamiques de la signification nominale et le propre du nom », *Cahiers de praxématique* (36), 01.01.2001, pp. 189-214.

Et FEDI Laurent, « Manières de parler, manières de penser », *Cahiers philosophiques* (134), 02.07.2013, pp. 80-105.

⁵⁶⁹ Ces mots sont ceux qui constituent l'incipit de l'autobiographie : LAFONT Alexandre, *Je suis épilepticman. Ils disaient que j'étais le diable*, Broché, Plon, 2018, page 7. Le premier chapitre est intitulé « le mot », signe de l'importance de la dénomination dans le vécu de la maladie.

*sont donc vécues comme une menace pour le travail et pour les rapports humains, menace dont la survenue est aléatoire. »*⁵⁷⁰

IV.2. La parole du web 2.0. : L'ère de l'autopathographie numérique

Les différents éléments que nous avons pu décrire dans la partie précédente participent de la stigmatisation du patient épileptique. La stigmatisation, selon Goffman, émane d'une situation où se joue un écart significatif entre l'identité sociale réelle et l'identité virtuelle⁵⁷¹, c'est-à-dire entre le véritable profil de la personne, sorte de statut social composé d'attributs personnels et structuraux d'une part, et une caractérisation en puissance, à partir d'attributs qu'on lui prête d'autre part. Pour pallier cet écart et la stigmatisation qu'il induit, et partir à la reconquête d'eux-mêmes, les personnes atteintes d'épilepsie vont entrer dans différents processus identitaires et existentiels afin de revendiquer une identité collective spécifique.

Le premier processus, qui a déjà trouvé sa place depuis longtemps, est la création d'associations de patients, très souvent appuyées par des professionnels de santé reconnus (de grands chercheurs, médecins spécialistes, etc.) à l'instar en France de la *Fondation Française pour la Recherche contre l'Épilepsie (FFRE)*⁵⁷² ou encore *Épilepsie France*⁵⁷³ et ses succursales départementales. Ces associations mettent en relation des personnes épileptiques, leur entourage, avec d'autres souffrant de la même maladie. Elles regroupent typiquement ce que Goffman appelle « les compatissants »⁵⁷⁴ : « *des personnes prêtes à prendre leur place et à partager avec eux le sentiment qu'ils ont d'être humain et normaux* » c'est-à-dire ceux qui partagent le même stigmate (les *semblables*) et les normaux qui pénètrent activement la vie des stigmatisés comme l'entourage ou les personnes qui travaillent dans un établissement qui pourvoit aux besoins des stigmatisés comme les médecins ou les infirmières (les *initiés*). La création d'un lien social et d'un système de valeurs particulier par le partage d'expériences permet de retrouver une sorte d'identité. Ces associations de patients *in praesentia* existent depuis le début des années 1990.

Un autre processus mêlant construction identitaire et réappropriation de soi passe également, dans le contexte global de numérisation, par la conversion de ces communautés *in praesentia* en communautés virtuelles. Ces nouvelles communautés se créent par le biais de nouvelles plateformes numériques, qui permettent de dépasser assez vite la simple « rencontre entre épileptiques » et qui autorisent l'élaboration de nouvelles formes d'existence, de nouveaux modes de construction identitaire, de nouvelles façons de remédier l'information savante.

⁵⁷⁰ Interview du Pr Bertrand de Toffol dans PAYRAT (DU) Marie-Noëlle, « Épilepsie et retentissement de la maladie : quelle prise en charge ? » », *Journal de la FFRE* « La double maladie », 04.2003.

⁵⁷¹ GOFFMAN Erving, *op. cit.*, 1975, page 12.

⁵⁷² <http://www.fondation-epilepsie.fr>

⁵⁷³ <http://www.epilepsie-france.com>

⁵⁷⁴ GOFFMAN Erving, *op. cit.*, page 32.

IV.2.1. Forums médicaux⁵⁷⁵ : appropriation des savoirs et esprit de communauté virtuelle

Le phénomène des forums fait partie des pratiques permettant de mesurer la *conversion*, ce passage au « tout numérique », ce topos de la médiatisation à l'aune de l'ère de la Petite Poucette. Les forums médicaux dépassent de manière prototypique la simple médiatisation et incarnent ainsi véritablement une médiation possédant ses propres finalités. Peu légitim(é)s, voire dénoncés, mais pourtant puissants, ils jouent le rôle d'instance de médiation de la science participant ainsi de la production puis de la diffusion de l'information scientifique et médicale. La sphère de la science et celle de la santé sont le plus souvent caractérisées par leur inaccessibilité supposée se manifestant par l'accumulation des distances langagière, cognitive, institutionnelle et symbolique vis-à-vis du grand public (voir Chapitre III).

Cette pratique des forums se définit par une logique de production particulière, une certaine mise en scène des contenus, par des modalités précises d'énonciation éditoriale, et par la construction d'un lien social indéniable qui en appelle à l'affect et au pathos. Cette pratique est donc analysable sémiotiquement en termes de « médiation générique » et de « médiatisation ».

IV.2.1.1. Le forum médical comme pratique culturelle

Devenir usager d'un forum, que ce soit dans la peau d'un animateur, d'un « posteur » actif ou d'un lecteur assidu, c'est s'inscrire dans une pratique culturelle à part entière. Portée par un médium numérique spécifique et répondant à des règles de genre, cette pratique du forum médical fait entrer l'usager dans une toute nouvelle sociabilité qui l'initie à la fois à ce qu'on pourrait appeler une culture « numérique » et qui réinvestit les codes d'une culture « scientifique et médicale » dans sa propre sphère d'humble citoyen lambda, de *profane*, confronté à la maladie. Nous proposons de définir les caractéristiques médiatiques et génériques particulières fondant cette pratique culturelle⁵⁷⁶. Pour se faire, un corpus ouvert de discours numériques natifs a été étudié à partir de la plateforme « doctissimo.fr »⁵⁷⁷ dont certains items ont été réduits en artéfacts (par impression d'écran) pour illustrer l'analyse. Ces quelques éléments sont rapportés en annexe (IP-FOR-1 à IP-FOR-20) dans le Tome II de ce travail, à partir de la page 516.

⁵⁷⁵ Cette partie s'inspire du travail ayant donné lieu à la co-publication suivante : COUÉGNAS Nicolas et FAMY Aurore, « Médiations sémiotiques et formes d'existence : de la science aux forums médicaux », in: BADIR Sémir et PROVENZANO François (éds.), *Pratiques émergentes et pensée du médium*, Louvain-La-Neuve, Academia-L'Harmattan, 2017 (Extensions sémiotiques).

⁵⁷⁶ D'après ce qui a été posé dans le Chapitre II, partie II.2.2. « Différents types de médiation sémiotique ».

⁵⁷⁷ http://forum.doctissimo.fr/sante/epilepsie/liste_sujet-1.htm Nous invitons le lecteur à explorer la catégorie « épilepsie » et ses différents « topics » par lui-même pour appréhender les « posts » dans leur écosystème numérique.

Sur le plan de la méthodologie, l'outil utilisé est le *socle médiatico-générique* déjà mentionné et dont l'exposé théorique⁵⁷⁸ sera proposé en Chapitre V. Il peut en être fait l'économie pour cette partie, nous nous contenterons donc des résultats dans un premier temps, eux seuls étant réellement indispensables pour cette démonstration.

Sur le plan de l'expression, dont les caractéristiques sont dépendantes de la nature du média ici concerné, le système sémiologique réquisitionné est essentiellement textuel mais le visuel n'est pas à exclure puisque ce texte s'inscrit dans un espace organisé à l'intérieur de zones rectilignes, accompagnées de petites images (*avatar, émoticons, gifs, etc.*) et où d'autres images (publicitaires notamment) sont juxtaposées. La morphologie de cette pratique textuelle est aussi remarquable dans la série d'inclusions des différentes unités qu'elle présente : le « post », comme unité minimale correspondant à un commentaire constitutif du fil de conversation, la page, comme unité mésiale qui recouvre le fil de conversation précédemment cité et qui peut se démultiplier au besoin si la conversation est conséquente, la « fenêtre », comme contenant dans lequel s'intègre la page et d'autres entités comme les publicités, les onglets, les étiquettes du sommaire « cliquables » et autres liens hypertextuels. La distribution, quant à elle, est caractérisée par une segmentation qui vient correspondre à une distribution hiérarchique permise par le fenêtrage pluriel. Le corpus présente une certaine linéarité dans l'enchaînement et la lecture des « posts », qui se poursuit dans la linéarité de l'enchaînement des pages. Cependant, une certaine tabularité est permise par l'englobement et la disposition éclatée des différentes unités de la fenêtre et la démultiplication de ces fenêtres qui autorisent le regard à s'émanciper de la linéarité du texte de la conversation et se laisser aller à certains élans tabulaires. Enfin, l'accès médiatique peut être décrit comme un recouvrement par le « le clic » qui permet de se diriger vers une autre page ou recouvrement par le « défilé » ou dit aussi « scroll » permet de se diriger vers le bas d'une page.

D'autre part, du point de vue du contenu, la composante thématique articule à la fois le médical, l'image du médical et l'expérience personnelle de la non-santé. La thématique des forums est d'ailleurs intrinsèquement problématique puisque les usagers viennent mutuellement exposer leurs problèmes et tenter de résoudre ceux des autres par le dialogue et le partage d'expériences. Ces différents thèmes sont soutenus et entretenus par les isotopies mésogénériques respectives de la santé et des ressentis intersubjectifs, que nous retrouverons exploitées dans la composante dialogique. La tactique spécifique du forum correspond à une double organisation du contenu répondant d'une continuité paginaire (lecture du fil de conversation de haut en bas, suivi linéaire des posts et de leurs réponses) et d'une continuité transpaginaire (linéarité dans la succession des pages) mais aussi, et c'est une de ses spécificités, la tactique propose une certaine tabularité permise par les étiquettes hypertextuelles qui permettent un parcours éclaté et une certaine sérendipité dans la lecture). La composante dialectique inhérente au forum s'articule autour d'une narrativité présupposée et intuitive qui organise ses transformations en trois états successifs « santé », « maladie » puis « guérison », mais qui voit son programme narratif se complexifier par la non-séquentialité

⁵⁷⁸ Cf. Chapitre V, partie V.2.1.3. « *Le socle de généricité* ». Nous nous en tiendrons pour l'instant à l'énoncé des résultats par « composantes » (ici italique souligné) du socle médiatico-générique.

de ces états. Ce PN s'enrichit d'autant plus que, par l'intermédiaire de la pratique du forum, de nouveaux actants (différents actants adjuvants en la personne des autres usagers et des modérateurs) viennent s'ajouter aux premiers définitoires de la relation de santé (l'actant savoir, l'actant soignant, l'actant patient, l'actant famille, l'actant maladie). L'intérêt principal est moins porté sur le /faire/ que sur l'/être/ puisque tout l'enjeu est le partage d'expériences et de sentiments, de ressentis sur le /faire/. Le patient et sa famille sont instaurés en tant que sujets d'état, ces états étant largement pathémisés. Le champ lexical des sentiments dysphoriques est omniprésent et le plus souvent convoqué dans des séquences embrayées :

« une honte pour moi », « j'en ai eu marre », « avoir le cafard », « coup de blues », « mes états d'âme », « la fatalité du blues », « avouer sa souffrance », « s'épancher sur ses drames personnels », « je pleure », « je ne cache pas mes larmes », « en mode désespérée », « blasée », « j'ai du mal à digérer et à accepter », « ça m'énerve », « ras le bol », « je me sens isolée », « qui m'angoissent », « me fait peur », etc.

Enfin, la composante dialogique mêle à la fois une énonciation particulière et une modalisation judicative importante. L'énonciation se caractérise par l'embrayage (assomption énonciative forte, omniprésence du « je ») et par un certain type de débrayage (l'utilisateur débraye la situation sur l'espace du forum), le tout définissant une importante pluralisation des instances énonciatives, confortée par la pluralisation des instances inhérentes à la situation de santé (plusieurs instances médicales, la patient, l'entourage, etc.). D'autre part, le jugement trouve un terrain d'exercice privilégié dans cet espace, clairement appelé par l'exposition voire l'exhibition de l'expérience intersubjective pathémisée.

IV.2.1.2. Le forum médical comme manifestation d'une médiation existentielle

À partir du mode d'existence de la Fiction

Voilà décrite, sémiotiquement, la pratique culturelle des forums médicaux, ou plutôt voilà ce que la sémiotique peut dire d'une pratique culturelle, dès lors que celle-ci mobilise un support médiatique (*médiation générique - filtre*). Mais on doit reconnaître que cela ne nous dit pas encore, pas tout à fait, pourquoi ces sites sont parmi les plus fréquentés, et attirent irrésistiblement l'hypocondriaque qui se cache en chacun de nous. C'est à ce stade qu'interviennent à nouveau les modes d'existence latouriens, au cœur des médiations existentielles (*médiation existentielle - accès*). Derrière l'ensemble des usages dont les forums sont les vecteurs, on reconnaît, au moins au premier abord, le mode baptisé [FIC] dans l'enquête latourienne, descendant conceptuel du mode des « êtres de la fiction » chez Souriau. Les êtres de la fiction, « ces fantômes, [à] ces chimères, [à] ces morganes que sont les représentés de l'imagination, les êtres de fiction. Y a-t-il pour eux un statut existentiel ? »⁵⁷⁹. Souriau est en droit de se poser la question, car dans sa conception, les êtres de la fiction ne sont pas intégrés à un « sujet », puisque comme on l'a vu, Souriau, dans la même veine que Whitehead et James, s'extrait de la Bifurcation de la Nature⁵⁸⁰, et montre qu'on peut *exister* en

⁵⁷⁹ SOURIAU Étienne, *Les différents modes d'existence [suivi de] Du mode d'existence de l'oeuvre à faire*, Nouvelle édition, Paris, Presses universitaires de France, 2009, [1943] (Métaphysiques)

⁵⁸⁰ Cf. Chapitre I, partie I.2.1.1. « Le projet latourien et l'importance de sa généalogie », § « L'empirisme radical ».

dehors de toute matérialité. Tout est là pour leur donner une dignité ontologique s'ils répondent à la dernière condition : « *ils n'existent – à leur manière – que s'ils ont un positif d'exister. Or ils l'ont* »⁵⁸¹. Chaque être de fiction (un tableau, un roman, un personnage de papier, une poésie, etc.) incarne selon Souriau un microcosme et l'ensemble de ces microcosmes forme un grand « cosmos littéraire » où l'on peut repérer des personnages-types, c'est pourquoi l'existence des microcosmes est syndoxique, sociale et positive selon lui. La doxa qui agit permet de reconnaître dans les êtres en question des formes spécifiques, parfois même des « monumentalités » c'est-à-dire des topoi, des figures stéréotypées. Ce mode souralien des êtres de la fiction connaît une nouvelle destinée dans sa réappropriation par Latour :

*« on désigne par l'abréviation [FIC] pour fiction, non pas le domaine de l'art, de la culture, des œuvres, mais ce mode particulier que l'adverbe 'fictionnellement' désigne maladroitement pour indiquer que l'on va exiger de ce qui suit un rapport original entre les matériaux et les figures dont ils ne peuvent se distinguer sans perdre leur objectivité »*⁵⁸²

Latour veut offrir aux êtres de fiction leur propre consistance ontologique. Ils jouissent déjà d'un traitement particulier, car dans notre tradition moderne, il est d'usage de les respecter, de les reconnaître, d'aller jusqu'à les chérir même. Le problème est qu'on leur a donné le statut d'objet d'art, produits par l'imagination, provenant de l'esprit humain, le même esprit humain qui sévit en tant que Sujet dans la Bifurcation de la Nature. Au contraire, Latour comme Souriau, tentent de montrer leur extériorité. Les êtres de la fiction chez Latour ont la spécificité d'être créés par des « vibrations entre un matériau et une forme » : ils ont une matérialité indiscutable, puisque des formes s'extraient du matériau, sorte de figures, de « petits mondes » qui ne peuvent pas se détacher de lui mais qui ne peuvent pas s'y réduire non plus. La continuité d'existence que ces êtres dessinent « *dépend de la reprise par d'autres existants, reprise qui donne à ces êtres leur forme propre d'objectivité* »⁵⁸³. C'est la même idée que l'on trouve chez Souriau, idée selon laquelle les êtres de fiction doivent être « réceptionnés ». [FIC] est donc fondamental car il matérialise concrètement deux propriétés essentielles, caractéristiques de tous les modes : l'énonciation et l'actantialité. Ces propriétés sont éminemment sémiotiques, et constituent, au moins en partie, la raison de la proximité avec la sémiotique affirmée par Latour. [FIC], le mode de la Fiction, dans sa version restreinte, langagière, correspond à la capacité qu'ont tous les discours de représenter, de déléguer dans une forme textuelle, sur des supports variables, l'identité de l'énonciateur. Le débrayage quant à lui, en tant que délégation et représentation dans le texte, produit une pluralisation qui permet de rompre le solipsisme du sujet : pluralisation des acteurs, puisque l'énonciateur peut déléguer un « je », convoquer un « tu », ou mobiliser toute la gamme des « ils ». Il autorise aussi la pluralisation des temps et des espaces, sur le même principe. Ce mode, textuel dans son principe et par son origine, peut être étendu à tous les matériaux, à tous les supports susceptibles d'accueillir et de donner forme à l'identité d'un énonciateur (sculpteurs, peintres, musiciens, plasticiens, vidéastes, blogueurs, ...).

⁵⁸¹ SOURIAU Étienne, *op. cit.*, 2009, page 132.

⁵⁸² LATOUR Bruno, Livre augmenté disponible sur www.modeofexistence.org

⁵⁸³ LATOUR Bruno, *Enquête sur les modes d'existence : une anthropologie des modernes*, Paris, La Découverte, 2012.

Vers la caractérisation d'un [MULTI-FIC] ?

Les forums sont l'un des avatars de cette propriété, le numérique devenant le matériau « en vibration », un nouveau théâtre de masques pour l'actantialité. Mais les remarques précédentes sur les composantes de l'expression et du contenu mobilisées, établissant le socle médiatico-générique des forums médicaux, montrent que le matériau « vibre » d'une manière assez particulière : il ne vibre peut-être pas plus intensément que ne le ferait un livre papier, mais il permet des résonances et des démultiplications jusque-là impossibles. Ces caractéristiques, qui offrent des perspectives nouvelles dans le cadre de ladite « conversion » susmentionnée, semblent dessiner les contours d'un nouveau mode, qui vient s'ajouter et relayer les modes d'existence déjà recensés. Bruno Latour n'accomplit pas ce pas, et l'on peut d'ailleurs se poser la question, à la lecture de son ouvrage, de la place à accorder au monde virtuel de l'ère numérique à l'intérieur du dispositif. Sans doute peut-on estimer que [FIC] suffit pour décrire les pratiques actuelles. Sans aller jusqu'à l'établissement d'un nouveau mode intégral, nous proposons, pour arraisonner les pratiques numériques, notamment celle du forum, la spécification d'un mode initial, celui de la fiction. Il s'agit de considérer un prolongement de ce mode, qui permet surtout de mettre l'accent sur les possibilités qu'il offre. Dans les forums médicaux, à titre exemplaire, prend corps un mode d'existence caractérisable comme [MULTI-FIC], le mode du multi-fictionnel, qui démultiplie, potentiellement à l'infini, les plans de la fiction. L'espace de médiation textuelle peut alors accueillir un jeu complexe, et sans limite, de débrayage et d'embraye, d'emboitements et de délégations, support de toutes les fantaisies narratives et discursives. Ce [MULTI-FIC], en tant que prolongement, conserve les caractéristiques définitoires du mode [FIC] mais porte une potentialité de déploiement presque infinie, à la fois qualitative, par une multiplication des instances et la coprésence des textes à l'orée du clic, et quantitative, par la prolifération des instances énonciatives et *in extenso* la prolifération des « plans » de [FIC]. Concrètement, il serait possible d'imaginer une pluralisation des instances énonciatives sur une production [FIC], qui se répondent et s'entremêlent sur une seule page, sur un seul plan, le tout en coprésence effective. Mais si cela est concevable techniquement, la lecture de ce rendu anarchique ne saurait être possible, ou pour le moins compréhensible. La « révolution » numérique tient à la possibilité d'organiser ce chaos sur plusieurs plans inter-reliés, toujours coprésents virtuellement, et donner ainsi à chaque deixis un espace propre et la possibilité de déployer dans son espace de multiples débrayages. Cette coprésence virtuelle est matérialisée par l'existence de liens hypertextuels, s'intégrant dans la linéarité du texte mais brisant potentiellement cette dernière à tout moment.

Dans la pratique du forum médical, comme il a été relevé dans la composante dialogique, ces espaces éclatés et démultipliés subissent une instanciation assumée, qui se manifeste par le truchement d'avatar, de pseudo, de message-signature, personnalisée même jusqu'à l'expression d'humeur par le biais d'émoticons et de gifs. Les différents posts sont si systématiquement accompagnés de ces entités indicatives que l'association « instance énonçante construite et affichée » et « énoncé » se fait naturellement.

La profondeur transplanaire potentielle qui accorde des espaces de multi-débrayage et la coprésence d'instanciations assumées autorisent le processus définitoire du mode [MULTI-FIC] : l'interaction, que l'on retrouve d'ailleurs comme trait constant des diverses pratiques du réseau (wiki, réseaux sociaux, blogs, etc.).

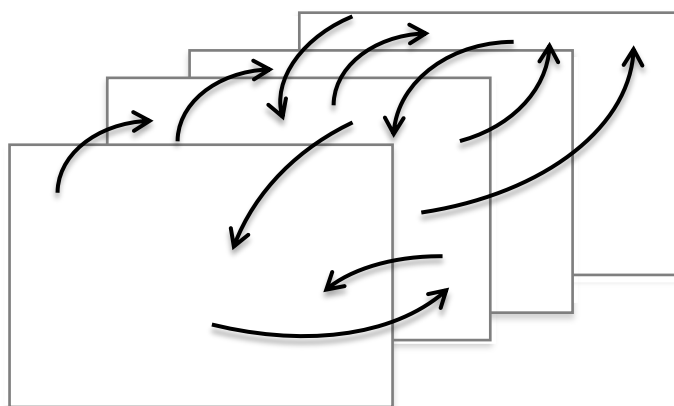


Figure 24. Proposition de schématisation pour [MULTI-FIC] d'après Couégnas & Famy (2017)

IV.2.1.3. Les forums médicaux comme espace médical alternatif 2.0 ?

Dénonciation doxique et autre regard possible

Les forums offrent un point de rencontre entre une thématique, généralement complexe et porteuse de tensions sociales, propices à l'épanchement et au dialogue, et un médium susceptible de dénouer ou de « déporter » ces tensions, de les faire exister autrement. La mise en discours de l'expérience de la non-santé par le « doctinaute » se fait par le truchement de la médiation générique (filtre) et de la médiation existentielle permise par [MULTI-FIC] (accès). Le statut des discours y est complexe. Socialement considérés comme des dévoiements de discours scientifiques et médicaux, ces discours, observés d'un œil technophobe, ne sont que des élucubrations profanes qui malmènent le savoir légitime à l'intérieur d'espaces de discussion virtuels. La « dangerosité » potentielle de certaines dérives consistant à l'autodiagnostic et à la circulation d'idées reçues est à prendre au sérieux. Les forums santé incarnent alors la matrice où s'épanouissent et se complaisent des « cybercondriaques ». Sans nier ces phénomènes, ni les sous-estimer, il est possible de présenter un regard différent mais complémentaire sur la pratique en l'envisageant comme une remédiation existentielle, comme un autre rapport à la science et à la santé. Parallèlement à cette mise en cause d'espaces de « trahison des savoirs » constituant des lieux d'errance coupable pour les patients, il s'agirait alors de prôner l'étude du fonctionnement d'espaces vertueux c'est-à-dire d'envisager le forum médical comme le vecteur d'une forme d'existence particulière (médiation accès) qui solidarise une expression (hypertextualité, profondeur énonciative, démultiplication des plans) et un contenu (création d'un monde « virtuel » qui offre une nouvelle prise sur le réel) d'après le mode spécifié appelé [MULTI-FIC].

Des pratiques gouvernées par des modes d'existence distincts

La pratique de la science est dominée, malgré les tourments⁵⁸⁴ qu'il subit, par le mode de la Référence noté [REF] dans son fonctionnement général. Elle a été décrite dans le Chapitre III comme relevant de la logique de médiation du *modèle* dans la mesure où le raisonnement

⁵⁸⁴ Cf. le chapitre III, partie III.1.1.3.2. « À propos d'un [REF] tourmenté ».

expérimental qui opère de conserve avec la mise en discours se fait par la modélisation (très concrètement, les laborantins travaillent sur des neurones de rats et non sur l'humain par exemple). L'exercice de la médecine, ou plutôt l'art de la médecine, cette *technè supérieure*⁵⁸⁵, consiste à relier les signes corporels et verbaux d'un individu à une pathologie abstraite, générale, par l'intermédiaire d'une grille symptomatologique. C'est un travail de médiation particulier, qui relève non pas strictement de [REF] mais plutôt, du mode d'existence du Droit [DRO], en cohérence avec la logique de médiation qui lui a été attribuée dans le Chapitre III également, celle du simulacre. En ce cas, il s'agit de passer de la généralité d'un texte, déjà établi, à des événements particuliers, et de juger de ces événements particuliers à la lumière du texte de référence. L'effectuation consiste donc ici dans le passage normatif du général au particulier, dans l'évaluation véridictoire du particulier en fonction de la généralité. Et c'est bien ce qu'accomplit le médecin dans l'exercice délicat du diagnostic, réalisé dans le cadre de la biomédecine occidentale. Dans cet aller-retour entre signes corporels individuels (ce qu'on appelle la sémiologie du patient) et symptomatologie généralisante, le patient passe du statut de personne, d'individu appartenant à une collectivité à un être particulier, c'est-à-dire un simulacre construit comme particularisation d'une généralité. La pratique du forum médical, à l'instar de Doctissimo, semble éclater cette logique de sémiologie. Sans vouloir prêter des intentions et surtout des *pouvoirs* à la pratique anecdotique et inoffensive du partage d'expérience des patients sur le forum médical, il appert que la démarche opérée se rapproche, dans une certaine mesure, de celle des médecines traditionnelles, qui s'opposent dans leur fonctionnement aux biomédecines occidentales. En effet, c'est sur la catégorie *individualité vs collectivité* que Tobie Nathan fait fonds dans sa description des médecines traditionnelles. Selon lui, alors que la médecine moderne occidentale coupe le sujet de ses « univers » et le dépersonnalise pour le soumettre, dans une vision presque « juridique », à la généralité d'une loi abstraite, au contraire, les médecines traditionnelles ont tendance à inscrire le sujet-patient dans une collectivité, voire même de le désolidariser de ses symptômes pour recourir à une intentionnalité invisible, une force transcendante.

Totalisation et évitement

Les forums médicaux n'ont évidemment pas la même prétention, ni la même intention au départ, car l'internaute qui participe à l'énonciation collective à l'intérieur du forum médical n'est pas un « maître du savoir ». Néanmoins, le mode [MULTI-FIC] possède des vertus intéressantes permettant la créativité, l'instauration de collectivités (lesdites *communautés virtuelles* par exemple) et la départicularisation. On observe dans les forums deux dynamiques complémentaires qui visent à départiculariser le patient : l'effet de *totalisation* et la possibilité toujours ouverte de l'*évitement*, autorisés par le mode [MULTI-FIC]. La totalisation « numérique » permet de construire une image cohérente et vivante de l'identité des patients et agit donc aux niveaux thématique, actoriel et spatiotemporel. La nature médiatique de la pratique culturelle du forum prend position sur une thématique : elle implique une certaine tension inaugurale liée à la prise de parole initiale appelant des réponses multiples. Ainsi, dans le forum médical, la conversation se caractérise par une dimension polémique qui produit un effet de totalisation car un point de vue en appelle un autre, qui lui-même en appelle un autre

⁵⁸⁵ Cf. le chapitre III, partie III.2.1. « Introduction : médecine, science, art, technique, discours ».

et ainsi de suite jusqu'à saturation. Cet effet de totalisation instauré par la pratique du forum médical permet de penser la création d'un savoir scientifico-médical alternatif, substitutif ou complémentaire qui se construit dans l'interaction discursive intersubjective. Les fils de conversation font intervenir de manière désordonnée leur sphère intime et profane mais également les différentes sphères sur lesquelles l'intérêt de recherche s'est déjà porté, c'est-à-dire la sphère du scientifique et la sphère du médical. Ainsi se construit une totalisation qui convoque les différents plans de pertinence : la science de laboratoire qui étudie les mécanismes de la crise au niveau microscopique de la cellule et des neurotransmetteurs, les instances médicales qui s'intéressent à un niveau « méso » du diagnostic et des choix thérapeutiques (pharmacologie par exemple) qui réinvestit les connaissances scientifiques dans une pratique de soins et de prise en charge du patient au niveau de l'organe, enfin la sphère du patient qui s'intéresse au niveau macroscopique, de l'individu dans son milieu, le plan du familial et du quotidien pour l'utilisateur. Ces trois plans sont sollicités par le docteur qui a choisi, sélectionné, « picoré » dans les sphères distales que nous avons décrites comme celles de la recherche et celle de la médecine, et dans sa propre sphère de pratiques quotidiennes. Réunis dans le forum en tant qu'incarnation du mode d'existence [MULTI-FIC], ils incarnent des déixis multiples que le discours pluriel du forum prend en charge dans une sorte de sur-dialogisme : la voix de chaque sphère est représentée dans le discours de chaque docteur, lui-même faisant partie d'une multitude de locuteurs. Grâce au [MULTI-FIC], se déploie le « dialogue » des discours des usagers, eux-mêmes porteurs d'un dialogisme inhérent à la santé. L'assomption énonciative se présente comme plus ou moins forte : les discours rapportés des chercheurs ou des médecins peuvent alors être relativement assumés, ou dans certains cas, être contredit. La « parole experte » des instances socialement « légitimes » ne trouve pas dans le forum un terrain conquis...

Parallèlement à la totalisation thématique, la totalisation exploite également le niveau actoriel. Premièrement, en raison des degrés d'assomption énonciative et de l'interaction des différents plans susmentionnés, une galerie de portraits se dessine à l'intérieur du forum permettant d'instaurer des rôles donnant vie aux différents points de vue exprimés : ceux dont les locuteurs agissent d'une sphère distale : les médecins, les scientifiques, les médias, des pouvoirs publics, etc. mais également ceux qui sont « en présence » et agissent directement dans le forum. Les usagers du forum construisent, par le truchement de leur énonciation et de leur avatarisation, des rôles actoriels spécifiques : du néophyte « qui vient d'arriver » à l'expert, de l'observateur qui s'hasarde dans les fils de conversation au pratiquant assidu. Ces rôles sont même matérialisés par des étiquettes actorielles de « profil » exprimant le degré d'investissement et de participation d'un usager dans la communauté du forum : « docteur d'or », « docteur de diamant », « docteur hors compétition », « fidèle », etc. Cependant, en tension inverse à cet éclatement actoriel se dessine la construction d'un « actant collectif patient » dont le principal atout est d'extraire le patient au solipsisme de la particularisation. Bien sûr, la pratique du forum ne parvient pas à désolidariser le patient de sa maladie, de le départiculariser totalement, mais incarne cependant une sociabilité spécifique permettant de favoriser l'apparition de savoirs alternatifs, ne relevant pas uniquement de la médecine moderne occidentale. Cette sociabilité autorisée par la pratique du forum se caractérise par le

partage d'expériences, la démultiplication des facettes liées à la maladie dépassant la simple équation d'un ensemble de symptômes, ainsi que la mise en scène du soi-souffrant.

À la totalisation des savoirs possibles au niveau thématique, s'ajoute donc une totalisation des acteurs se traduisant par la création d'une collectivité, en tant que nouvelle instance sociale permettant de s'extraire de la déparcialisation du sujet par le médical. Au niveau spatio-temporel, la totalisation permise par [MULTI-FIC] abolit les frontières spatiales et temporelles entre les acteurs de la communauté. La seule géographie qui compte est celle du forum, tous les énonciateurs sont coprésents sur le même espace. Ce mode d'existence permet une totalisation temporelle particulièrement singulière qui se caractérise par une désynchronisation du temps de l'interaction, dilaté mais pas entièrement déconnecté : les temps de réponse autorisent une certaine latence mais doivent respecter un délai acceptable socialement.

Enfin, ce qui semble être le plus « salvateur » dans la proposition d'une construction positive autorisée par le mode d'existence multifictionnel tient à la possibilité d'un autre mouvement fondamental : l'*évitement*. Complémentaire de celle de la *totalisation*, cette nouvelle potentialité permet un « non-enfermement » du sujet dans une case médicale fixe comme résultat d'une sémiologie *simulacre*. Il permet l'opportunité de toujours rebondir, de bifurquer vers d'autres posts, d'autres témoignages sur le sujet, qui offrent la possibilité de contredire, corroborer ou déplacer la perspective sur la maladie et de réinventer la définition de leur « être-malade », ici de leur « être épileptique » loin de se réduire à « *cette maudite épilepsie* », à « *cette merde d'épilepsie* ». Ce second mouvement offert par le feuilletage hypertextuel du mode [MULTI-FIC], qui correspond à ce rebond perpétuel potentiel, n'est pas l'apanage des forums médicaux mais de tous les supports médiatiques qui donnent vie à ce mode d'existence. Cet *évitement* constitue sans doute l'un des traits les plus attractifs, pour ne pas dire addictifs, des pratiques numériques proposant ce mode d'existence. Dans le cas des forums médicaux, il prend une envergure supplémentaire puisqu'il permet de désolidariser le patient et ses symptômes : le patient-usager s'émancipe de son simple assujettissement à la configuration de symptômes qui fait du lui un patient aux yeux de la biomédecine. [MULTI-FIC] qui donne une forme d'existence à la pratique culturelle des forums médicaux autorise ainsi l'espoir de voir les choses autrement à l'intérieur de cette sociabilité alternative, et de construire un nouvel /être/ épileptique.

IV.2.2. Réseaux sociaux : reconquête d'identité

IV.2.2.1. Cadre théorique et méthodologique

Pour faire face à la stigmatisation dont ils sont victimes, les patients épileptiques multiplient les démarches pour reconquérir une identité sociale qui ne les essentialise pas, ne les réduise pas à leur maladie de manière péjorative. Chronologiquement sont apparues la création de communautés de patients partout en France puis, avec le nouvel espace participatif et les caractéristiques du mode d'existence [MULTI-FIC], la construction de communautés virtuelles proposant une nouvelle façon d'être épileptique, alternative, dans une sorte d'échappatoire.

Ce nouveau processus identitaire a pu apparaître grâce à l'explosion du web 2.0. au milieu des années 2000. Ainsi, la création de communautés virtuelles regroupant des personnes épileptiques dans les forums se sont créées voire autoproclamées à l'instar de « l'Épissolidarité », communauté qui règne sur le forum santé *doctisso.fr* dans la catégorie « épilepsie ». C'est le même principe de création d'un lien social, même s'il est numérique cette fois-ci, qui opère alors, par l'expression d'un sentiment d'appartenance à une communauté. Le principe est le même que pour les communautés en présentiel, dans les associations de patients classiques. Ce principe a migré, en même temps que beaucoup d'utilisateurs, dans la pratique des réseaux sociaux : la plateforme Facebook et le site de microblogging Tweeter notamment, tous les deux mis en service pour tous en 2006 et qui ont pris leur envol dans les années 2010.

De la même façon que pour les forums médicaux, un corpus ouvert de discours numériques natifs (DNN) a été étudié à partir de ces deux réseaux sociaux et certains items ont été réduits en artefacts (par impression d'écran) pour illustrer l'analyse. Ces quelques éléments sont rapportés à titre d'exemple en annexe (IP-FAC-n et IP-TWE-n) dans le Tome II de ce travail, à partir de la page 531. Il semble cependant important de conserver l'intégrité de ces données en respectant leur condition d'appartenance à l'écosystème qui les contient :

« On appelle natives les productions élaborées en ligne, dans les espaces d'écriture et avec les outils proposés par internet, et non portées après numérisation d'espaces scripturaux et éditoriaux pré-numériques aux espaces numériques connectés ».

Ces productions natives portent des « discours natifs » d'internet présentant un fonctionnement spécifique, dont l'analyse de discours standard ne peut entièrement rendre compte. Il est donc nécessaire d'adapter l'équipement théorique et méthodologique de l'Analyse de discours, ce que propose de faire Marie-Anne Paveau⁵⁸⁶ avec l'ADN (Analyse du Discours Numérique). Elle définit les discours numériques natifs d'après six caractéristiques : la *composition* (les DNN sont composites, mixtes, à la fois langagiers et technologiques et présentent une hybridité sémiotique), la *délinéarisation* (caractérisée par l'hypertextualité, la tabularité des parcours de lecture et d'écriture), l'*augmentation* (l'énonciation est augmentée par les autres énonciateurs du web : commentaires, « j'aime », reposts, etc.), la *relationalité* (du fait de la réticularité du web et de la subjectivité de la configuration des interfaces), l'*investigabilité* (métadonnées des discours intégrées au code permet recherche et redocumentation) et enfin l'*imprévisibilité* (création de nouveaux contenus originaux à partir de discours natifs épars grâce aux algorithmes). Ces traits définitoires, qui font des discours numériques natifs des *technodiscours*, les inscrivent à l'intérieur de pratiques culturelles émergentes, et leur donne un mode d'existence particulier les rendant solidaires du dispositif technologique qui les accueille. Il est donc important de décrire les mécanismes technodiscursifs permettant aux locuteurs du web de remédier les informations sur l'épilepsie et de produire des discours autopathographiques instaurateurs d'une nouvelle identité.

⁵⁸⁶ PAVEAU Marie-Anne, *L'analyse du discours numérique : dictionnaire des formes et des pratiques*, Paris, Hermann, 2017 (Cultures numériques).

IV.2.2.2. Étendard linguistique et resignification

Pour reprendre le principe de création de lien social à l'intérieur de la communauté numérique qui nous intéresse ici, on remarque grâce à l'étude du corpus que l'appartenance à un groupe est, dans les forums et dans les réseaux sociaux, mise en avant médiatiquement, comme un étendard, et ce à de multiples niveaux autorisant l'hypertextualité. Les mots « cliquables », qui correspondent à des liens hypertextuels sont appelés chez Paveau des *technomots*. Un procédé lexical nous semble, dans la construction d'identité de groupe, important à relever. Il apparaît en différents « lieux » numériques :

- Dans l'identification du topic, par exemple dans le titre de la discussion « *Épissolidarité* » dans le forum *doctissimo.fr*
- Dans l'identification de l'internaute, au niveau des pseudos et avatars : « *Epileptiquedu95* », « *Epilepticman* », etc. et images de profil associées parfois porteuses d'imaginaire
- Dans le corps du texte : à l'intérieur des articles de forum « *Bonsoir amis épissolidaires* »⁵⁸⁷ ou encore dans les tweets « *ya un mec à côté de moi il viens de faire une crise d'épi* »⁵⁸⁸. Les différents écrits numériques présentent des habitudes, comme le respect d'un code de connivence : entre membres, on parle d'« *épi* » notamment et non plus d'« *épilepsie* » ou d'« *épileptique* ».
- Dans les *technomots* : les hashtags en particulier, et les liens hypertextuels en général, à l'instar de #épilepsie #épichallenge #épissolidarité, etc.

À ce stade du développement, il est important de faire remarquer que les premiers éléments de corpus sont tirés d'un topic sur *Doctissimo.fr* qui est assez obsolète maintenant car l'activité sur la conversation est devenue quasi-nulle, suite à un abandon progressif de la discussion par les membres, ils sont déjà en eux-mêmes devenus des artefacts de discours numériques natifs. Les forums connaissent une forme en déclin aujourd'hui, car ces derniers ont été progressivement délaissés par les internautes : les liens sociaux se font davantage sur Twitter, Facebook, et autres réseaux plus récents que les forums, possédant de nouvelles propriétés médiatiques. De plus, les contraintes médiatiques spécifiques des nouvelles plateformes caractérisées par le mode de la brièveté (nombre de caractères limités par Tweeter notamment) s'opposent à la possibilité d'épanchement et de développement permise sur les forums. On constate alors un certain déplacement, spatial mais aussi de contenu donc, le tout présentant cependant une certaine continuité dans les dénominations pour la construction de l'identité.

L'étendard identitaire, dans notre corpus, est souvent assumé linguistiquement par le morphème « *épi* ». Il s'agit d'une troncation par apocope du nom commun « *épilepsie* » et/ou de l'adjectif « *épileptique* ». Ce morphème lexical sert d'étiquette et de lien à la communauté

⁵⁸⁷ En annexe IP-FOR-19

⁵⁸⁸ En annexe IP-TWE-34 (l'intégrité du verbatim est respectée, le lecteur ne s'étonnera pas des formes agrammaticales)

des personnes épileptiques et des initiés⁵⁸⁹ qui les accompagnent. Selon les usages, il se présente tantôt comme une lexie autonome « *Hello la team Épi* »⁵⁹⁰, « *pendant que l'Épi et son cortège d'emmerdes...* »⁵⁹¹, tantôt comme préfixe : « épisolidaire », « épisolidarité », « épidéfi ». Comment s'explique cet engouement pour l'usage d'un tel étendard linguistique ? Selon Judith Butler, donner ou recevoir un nom « *c'est aussi l'une des conditions de la constitution d'un sujet dans le langage* »⁵⁹². À noter qu'en anglais, Butler joue sur l'expression « *to call someone a name* » qui signifie à la fois donner un nom mais aussi insulter. Le fait de recevoir un nom, même injurieux, donne la possibilité d'exister socialement « *en recevant un nom, nous sommes situés socialement dans le temps et dans l'espace* »⁵⁹³. Les personnes souffrant d'épilepsie sont réduites à leur pathologie par la nominalisation de l'adjectif en nom commun et reçoivent par là-même le nom d'Épileptiques, et cela les exclut. C'est une désignation qui stigmatise⁵⁹⁴. En ce sens, Judith Butler parle d'*agency*⁵⁹⁵, qu'elle définit rapidement comme une certaine puissance d'agir du langage. De nombreux chercheurs ont tenté d'étayer théoriquement cette définition de l'*agency* ou de l'agentivité⁵⁹⁶, en la plaçant dans une scène d'interpellation et en questionnant sa dimension ontologique. En anthroposémiotique, nous avons posé qu'elle correspondait à une puissance d'agir des processus sémiotiques qui leur permet d'instaurer des formes efficaces dans l'existence. Dans cette situation, le langage agit (offense), et il agit nécessairement sur quelqu'un (offensé). Mais, et c'est ce qui nous intéresse particulièrement, cette *agency* peut faire l'objet d'une réappropriation de la part de l'offensé : une sorte de réponse, un contre-discours grâce à cette même puissance d'agir linguistique, réinvestie dans un mouvement inverse. Cette agence du langage qui interpelle et offense peut permettre dans sa réappropriation un retournement axiologique. Dans ce sens, l'*agency* réhabilite, inverse l'axiologie, qui passe de négative à positive ici. Paveau reprend à son compte cette idée avec la notion de *plasticité axiologique*⁵⁹⁷ du discours dénigrant qui autorise une réponse constituante par le biais de la *resignification*⁵⁹⁸. On retrouve dans les communautés virtuelles numériques des patients épileptiques une procédure de resignification du terme stigmatisant « épileptique » par le biais de son dérivé « épi ». L'appellation stigmatisante subit une sorte de processus social d'appropriation, et une modification sémantique (dysphorie vers euphorie). La puissance d'agir linguistique réhabilitante est ici marquée par la création du dérivé « épi ». Grâce à la

⁵⁸⁹ Au sens goffmanien du terme, c'est-à-dire constituant avec les semblables, le groupe des compatissants. Voir : GOFFMAN Erving, *op. cit.*, page 32.

⁵⁹⁰ En annexe IP-FOR-9

⁵⁹¹ En annexe IP-FOR-7

⁵⁹² BUTLER Judith, *Le pouvoir des mots : discours de haine et politique du performatif*, Paris, Editions Amsterdam, 2008 [1997], page 22.

⁵⁹³ BUTLER Judith, *op. cit.*, 2008, page 51.

⁵⁹⁴ Cf. partie IV.1.4.3. « *L'épileptique comme figure de la stigmatisation* » à propos de la dérivation impropre.

⁵⁹⁵ BUTLER Judith, *op. cit.*, 2008, page 35.

⁵⁹⁶ GUILHAUMOU Jacques, « Autour du concept d'agentivité », *Rives méditerranéennes* (41), 29.02.2012, pp. 25-34.

⁵⁹⁷ PAVEAU Marie-Anne, *Langage et morale. Une éthique des valeurs discursives*, Limoges, Lambert-Lucas, 2013, page 244.

⁵⁹⁸ Marie-Anne Paveau, *op. cit.*, page 250 & Marie-Anne Paveau, « Ces corps qui parlent 1. Resignifier la parole violente », *La pensée du discours* [Carnet de recherche en ligne], 11 février 2013.

création de la communauté et le sentiment d'appartenance qui l'accompagne, grâce à la repolarisation axiologique de l'appellation d'épileptique, le patient conquiert une nouvelle identité. Une nouvelle identité sociale, axiologisée positivement, en tant que groupe.

Individuellement, par implication, l'internaute épileptique est auréolé par cette nouvelle identité positive – ou qui n'est plus négative – mais le constat ne s'arrête pas là. La pratique médiatique de l'internaute en tant qu'individu qui échange sur des sites de microblogging, sur des forums, etc. change la donne. Cette pratique numérique est caractérisée par la modification spatio-temporelle de la scène intersubjective. En modifiant ce paramètre (un de la liste des propriétés sémiotique de la crise d'épilepsie identifiées en IV.1.4.3. « *L'Épileptique comme figure de la stigmatisation* »), l'individu stigmatisé reprend un minimum de contrôle de son stigmate. Il prend à contre-pied la nature de la crise. Par le biais de la médiatisation et de la pratique du réseau social numérique, il y a désynchronisation de l'échange : il ne risque plus d'être pris par une crise devant un intersujet. Son interlocuteur est derrière son propre écran, dans un espace distinct, et dans une temporalité qui peut accepter un temps de latence. L'internaute épileptique peut alors se construire, à partir de toutes ces considérations, ce que nous proposons d'appeler une *identité numérique habilitante*, qui vient supplanter l'*identité virtuelle* et accompagner son *identité sociale* : l'*identité numérique habilitante*, par le truchement de la pratique médiatique, soustrait le stigmate de la personne, puisqu'elle devient une identité contrôlée par le stigmatisé. La désignation du stigmate est requalifiée pour représenter un étendard linguistique instaurateur d'identité positive. La pratique des réseaux sociaux – de la même façon que celle des forums médicaux étudiés plus haut – entendue comme pratique culturelle émergente présente la possibilité d'une réinvention de soi et d'autant plus du soi-malade. L'incroyable puissance des technomots, resignifiés de surcroît, consiste à construire une réticularité hypertextuelle recouvrant l'abstraite collectivité qui se crée à travers les discours numériques natifs. La délégation de son individualité sur les réseaux sociaux permet grâce au mode du [MULTI-FIC] et de la technodiscursivité, comme il a été montré, de le désolidariser de ses symptômes, mais aussi de construire une nouvelle identité, réhabilitante, en réponse à la stigmatisation. Cette nouvelle identité est permise par les différents traits définitoires de ces discours numériques natifs, en particulier la composition, la délinéarisation, l'augmentation et la relationalité, qui participent tous d'un débrayage de soi vers l'espace numérique (débrayage spatial et temporel surtout, qui permet une maîtrise du stigmate invisible) et d'une mise en rapport avec les autres partageant la même revendication identitaire (embrayage personnel et création d'un « nous » épileptique ou « épi » solidaire et conquérant). Les nouvelles pratiques médiatico-numériques telles que le vlogging et le microblogging permettent aux personnes stigmatisées d'entreprendre des processus de reconquête identitaire qui dépassent le simple sentiment d'appartenance qu'elles trouvaient déjà dans les associations de patients en présentiel. Elles construisent une communauté virtuelle et un réseau sémantique nouveau qui repolarise l'axiologie associée à la désignation du stigmate.

IV.2.2.3. Le cas d'Épilepticman : fragmentation de l'autopathographie

Il existe plusieurs formes de réponses possibles à la stigmatisation. La première consisterait en une neutralisation, qui permettrait de nier l'« être » épileptique, considéré comme anormal dans la relation intersubjective, et de resituer l'épilepsie dans le paradigme des maladies, comme étant une maladie « parmi tant d'autres ». La seconde solution avaliserait la condition épileptique, dans une sorte d'isolement et de repli, où le récit autopathographique s'imprègne de pathos et continue de dresser la frontière entre « les Épileptiques » et les autres. Enfin, une troisième position vient répondre à la stigmatisation par la négation du stigmate social et la réaffirmation d'une identité positive, notamment au travers de l'*identité numérique habilitante* présentée ci-dessus.

Certains internautes épileptiques usent de cette *identité numérique habilitante* de manière développée, comme Épilepticman, un jeune « vlogueur »⁵⁹⁹ qui propose de courtes vidéos sur l'épilepsie sur la plateforme d'hébergement vidéo Youtube et qui façonne son identité numérique habilitante sur un ensemble de réseaux sociaux (Youtube bien sûr mais aussi Twitter, Facebook et Instagram). Sa pratique numérique plurielle lui permet de multiplier les scènes de partage de son expérience et de resignification de la dénomination « épileptique ». Garants de son identification unique, son pseudonyme et son avatar (une lettre E en capitale, rouge sur fond jaune pentagonal)⁶⁰⁰ ne sont pas sans rappeler par intertextualité les héros de la pop-culture et font rentrer le jeune épileptique dans le paradigme des *Super Man*, *Spiderman*, *Batman*, et autres *Ironman*, représentant tous une modélisation incarnée et relationnelle du *bien* contre le *mal* dans une société manichéenne, et s'affirmant tous comme supérieurs à l'individu moyen normal. L'ancrage dans le paradigme des héros de la culture populaire repolarise *de facto* sa condition épileptique. Par ces choix premiers de l'ordre de l'identification, Alexandre Lafont – l'*homme* derrière le super-héros – place donc la désignation d'Épileptique dans un univers axiologisé positivement (/le bien/ ; /euphorie/ ; /pouvoir/ ; /héroïsme/ ; /extraordinaire/ ; /combattant/ etc.).

La resignification qu'il engage procède aussi par l'usage de l'humour et du détournement de l'actualité. En effet, le fil de ses publications sur les différents réseaux sociaux est régulièrement ponctué par l'usage de mèmes réinvestis sous le prisme de la figure de l'épileptique qui continuent de placer ses discours et par extension son image dans une axiologie positive – voir notamment IP-TWE-21 et IP-TWE-24, exemplaires en termes de réinvestissement mémétique. Rappelons qu'un mème numérique est une forme de communication native des communautés en ligne, caractérisée par son mode de diffusion dit *viral*, à propos d'une thématique d'actualité. Il se fonde sur deux opérations fondamentales : la *réplication* et la *variation*, sorte de « mobile immuable » du numérique. Épilepticman se sert de la potentialité définitoire du mème qu'est la *variation* pour introduire la thématique de l'épilepsie, dans une *réplication* de la forme qui se maintient. Soit, dans un contexte d'élection

⁵⁹⁹ Emprunt à l'anglais « vlog », contraction de « videoblog » : un vlogueur est un créateur de blogs vidéos (Exemple : un youtubeur est un vlogueur). Voir à ce propos : PISANI Francis et PIOTET Dominique, *Comment le web change le monde des internautes aux webacteurs*, Paris, Pearson, 2011.

⁶⁰⁰ En annexe IP-TWE-1

présidentielle où chacun prêche pour sa paroisse, l'item IP-TWE-24 où Épilepticman, au même titre que les autres, prétend au réinvestissement mémétique à partir de l'*actant corps épileptique* implicitement mobilisé :



Figure 25. Réinvestissement du mème de la campagne présidentielle par Épilepticman (Impression d'écran IP-TWE-24 d'un tweet du 25 avril 2017)

Alexandre Lafont déploie sur les différentes plateformes citées un ensemble de contenus relatifs à sa maladie, son vécu, ses actualités d'*influenceur*⁶⁰¹ épileptique c'est-à-dire de représentant militant de l'*identité numérique habilitante* de la condition épileptique. En 2018, il prolonge son *identité numérique habilitante* au-delà des frontières du numérique en publiant également aux éditions Plon : *Je suis Épilepticman. Ils disaient que j'étais le diable*. Ce récit autobiographique ajoute une pierre importante à son édifice autopathographique général. L'autopathographie, brièvement définie ici comme un écrit de malade sur sa maladie, sera développée et interrogée dans la partie suivante qui lui est consacrée. Tous les discours d'Épilepticman semblent converger vers ce type d'écrit, qui ne semble donc pas se cantonner à un genre particulier mais s'incarne dans des formes très diverses : du livre autobiographique au tweet en passant par le post Facebook et la vidéo Youtube. Son discours sur la maladie est éminemment fragmenté à partir des différents médiums mais l'ensemble constitue un macro-récit de l'expérience du malade sur le vécu de sa maladie et une identité visuelle, stylistique et « habilitante » venant resignifier la condition épileptique. Nous proposons désormais de nous intéresser à la nature et aux fonctions de ce type d'écrit particulier désigné comme *autopathographie*.

IV.3. Les écrits autopathographiques

À l'ère du numérique et des petits Poucets, les discours de patients sur la maladie, qui existent depuis fort longtemps déjà, prennent une forme différente et ricochent d'une manière qui leur

⁶⁰¹ Terme emprunté au vocabulaire du web 2.0. se rapportant à toute personnalité usant de sa e-réputation et/ou de son expertise pour influencer d'autres usagers du web. On parle alors de leader d'opinion de web.

est propre sur une audience de plus en plus large. Les écrits de malades possèdent une existence plurielle, qui s'inscrit dans une appropriation des savoirs scientifiques et médicaux, dans une reconquête du « moi » véritable déshabillé de son mal, et parfois même dans une repolarisation de la condition du malade en figure d'expert de sa maladie. Dans ce cadre, il est donc intéressant de comprendre en quoi les discours autopathographiques constituent des discours efficaces, agissants, possédant un statut conceptuel particulier que nous proposons d'étudier.

IV.3.1. Définir les discours autopathographiques

IV.3.1.1. Écologie d'un terme

Cette étiquette, énigmatique voire « antipathique »⁶⁰², renvoie à un genre/sous-genre/register/ensemble⁶⁰³ d'écrits qui existent depuis longtemps et qui trouvent leur place originelle en littérature. Certaines œuvres autobiographiques anciennes accueillent déjà des passages sur l'expérience de la maladie, comme l'un des multiples aspects de l'existence. Des *Confessions* de Rousseau à *L'ami qui ne m'a pas sauvé la vie* de Guibert⁶⁰⁴, en passant par *Le journal d'une Schizophrène* de Séchehaye⁶⁰⁵, pour ne citer que quelques exemples fameux, ces récits autobiographiques comportent une part non-négligeable de description de la maladie – symptomatologie, rapport subjectif du malade à la maladie et au regard des autres, recherche d'étiologie, rapport aux traitements, etc. Les récits autobiographiques ou autres écrits relevant de la littérature de l'intime, rencontrent donc dans cet ensemble d'écrits la *pathographie* (du grec « pathos » *l'affection, la maladie* et « graphein » *l'écriture*). Les pathographies sont à l'origine des biographies médicales, des histoires de patients anonymes et racontées par le corps médical lui-même sous forme d'études de cas cliniques le plus souvent. Avec le développement de la psychanalyse au XX^{ème} siècle, apparaît une nouvelle acception de ce terme de *pathographie*, actant la naissance d'un genre nouveau, mis en pratique par des médecins férus de littérature. Ce genre se caractérise par le double mouvement réciproque de la réalisation d'un diagnostic médical sur la pathologie de l'auteur à partir de son œuvre et d'une lecture-analyse d'œuvre à partir de la pathologie reconnue de son auteur. L'essor de ce genre a même permis la mise en intertextualité directe des différents ouvrages, amenant au diagnostic différentiel entre spécialistes sur la prétendue maladie de tel ou tel auteur célèbre. Ainsi, à titre d'exemple, de nombreux pathographes, dont Freud, se sont affrontés par pathographies interposées au sujet de la nature du mal de Dostoïevski⁶⁰⁶, réalisant ensemble le diagnostic différentiel de l'épilepsie et de la névrose sur l'écrivain russe,

⁶⁰² D'après son « inventeur », le Dr Stéphane Grisi, dans : GRISI Stéphane, *Dans l'intimité des maladies : de Montaigne à Hervé Guibert*, Paris, Desclée de Brouwer, 1996 (Intelligence du corps), page 17.

⁶⁰³ Indécision terminologique volontaire et provisoire, éclaircie en fin de démonstration.

⁶⁰⁴ GUIBERT Hervé, *A l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie*, Paris, Gallimard, 1993 [1990].

⁶⁰⁵ SECHEHAYE Marguerite Albert, *Journal d'une schizophrène : auto-observation d'une schizophrène pendant le traitement psychothérapeutique*, Paris, Presses universitaires de France, 2003 [1950].

⁶⁰⁶ On retrouve notamment un bref historique de ces pathographies croisées dans : SUTTERMAN Marie-Thérèse, *Dostoïevski et Flaubert : écritures de l'épilepsie* 1. éd, Paris, Presses universitaires de France, 1993 (Le Fil rouge).

à partir de l'étude approfondie de ses romans (style erratique, saturé, saccadé mis en relation avec ses longues et précises descriptions de crises épileptiformes).

Le terme « autopathographie » est un néologisme de Stéphane Grisi, mot-valise construit à partir des deux termes autonomes en langue et que nous avons mentionnés : « autobiographie » et « pathographie ». Grisi définit ainsi l'autopathographie comme :

« Tout écrit dans lequel l'auteur évoque, de façon centrale ou périphérique, des faits, des idées ou des sentiments relatifs à sa propre maladie. Avec cette définition, l'autopathographie emprunte la forme littéraire de l'autobiographie et le fond thématique de la pathographie. (...) Elle constitue un auto-témoignage sur la maladie, rédigé par un écrivain malade »⁶⁰⁷

Son statut générique est pour ces raisons particulièrement difficile à définir. S'agit-il d'un genre hybride entre les deux ? D'un sous-genre de l'autobiographie consacré aux maladies ? D'un registre particulier à l'intérieur de l'autobiographie ? Un argument contre l'hypothèse de l'autopathographie en tant que genre à part-entière réside dans la réfutation de Grisi du critère quantitatif pour définir l'écrit autopathographique :

« Finalement, il importe peu que le livre soit prioritairement consacré à la narration de la maladie ou que la description de l'état morbide n'occupe que quelques pages. Ce qui compte avant tout, c'est qu'il s'agisse du récit de la maladie vécue par l'auteur du livre »⁶⁰⁸

Ainsi, on ne saurait définir un genre, ni même un sous-genre, à partir de l'existence de quelques passages à l'intérieur d'une monographie relevant elle-même d'un genre donné : l'autobiographie bien sûr, mais par extension le roman autobiographique, l'interview, l'article de blog, le billet de forum-santé, le post Facebook, etc.

L'hétérogénéité des formats médiatiques des écrits autopathographiques constitue également une opposition à la thèse du genre pour ce type d'écrits. Le *socle médiatico-générique*⁶⁰⁹ est un outil sémiotique opératoire qui permet de définir à partir de différentes composantes (sur le plan du contenu les composantes sémantiques⁶¹⁰ de la généralité : thématique, dialogique, dialectique, tactique – sur le plan de l'expression les composantes des formats médiatiques : système sémiologique, morphologie, distribution, accès). Définir un genre, c'est d'abord identifier un noyau générique à partir de composantes sémantiques et médiatiques caractéristiques, qui peuvent ensuite être complétées et précisées par d'autres composantes afin de définir des variétés de modèles. Une tentative de définition du socle générique pour les écrits autobiographiques serait avortée immédiatement par la diversité des formats médiatiques capables d'accueillir de « l'autopathographique ». Parmi les composantes définitives à notre service, seules deux semblent régir l'ensemble des écrits autopathographiques définis plus hauts, et relèvent uniquement des composantes sémantiques : la *composante thématique* (isotopies de la maladie, topoï du malade, de la

⁶⁰⁷ GRISI Stéphane, *op. cit.*, 1996, page 25.

⁶⁰⁸ GRISI Stéphane, *op. cit.* 1996, page 26.

⁶⁰⁹ Dont nous développerons la présentation théorique dans le Chapitre V.

⁶¹⁰ Créées à partir des composantes sémantiques de Rastier : RASTIER François, *Sémantique interprétative [1987]*, 3ème éd., Paris, Presses universitaires de France, 2009 (Formes sémiotiques).

stigmatisation, de la dysphorie, etc.) et la *composante dialogique* (énonciation énoncée et modalisation : première personne et assomption ou non à l'univers de référence). Afin de bien définir ces deux composantes des écrits autopathographiques, un détour vers la place du « je » dans cet ensemble de textes est nécessaire.

IV.3.1.2. La place du « je »

Les écrits autopathographiques se caractérisent, ne serait-ce qu'étymologiquement, par l'expression de la souffrance d'un « moi », et se retrouvent parfois regroupés sous le nom de « littérature de la maladie en première personne »⁶¹¹ ou « illness narratives »⁶¹². Cette dénomination anglo-saxonne permet de caractériser plus précisément les écrits autopathographiques en sortant de la polysémie qui accompagne la lexie « maladie ». En anglais standard, il existe trois mots autonomes pour traduire les différentes acceptions du terme français « maladie » : « disease » pour la maladie appréhendée par le savoir médical, en tant qu'ensemble responsable d'anomalies objectives du système, « illness » pour la maladie telle qu'elle est éprouvée par le malade et enfin « sickness » pour désigner la manifestation extérieure et publique d'un état pathologique, d'un problème de santé. Cette triple dénomination de la langue anglaise rend donc compte de l'existence de trois subjectivités différentes :

« [Ces trois termes sont] *Indispensables parce que, au-delà des mots, ils décrivent des dimensions et des concepts de la "maladie" qui appartiennent respectivement au médecin, au malade, et à la société dans laquelle vit ce dernier* »⁶¹³

Les discours autopathographiques s'inscrivent *ab ovo* dans la perspective « illness » de la maladie et à ce titre expriment une subjectivité particulière, celle du patient, dans l'expérience de la maladie. La suprématie de la place du « je » organise la *composante dialogique*, et ce dans ses deux versants : la sous-composante *énonciation* et la sous-composante *modalisation*. La **composante dialogique-énonciation** est nécessairement embrayée, suit les lois de la triade « *ego, hic et nunc* » partiellement tronquée, c'est-à-dire avec un « *nunc* » facultatif, offrant la possibilité à l'auteur de parler de sa souffrance et de sa maladie au présent, dans le présent de l'énonciation, ou aussi au passé dans une visée rétrospective, mais jamais au futur. L'énonciateur est dans les deux cas clairement identifié et identifiable, critère principal du *pacte autobiographique*⁶¹⁴ :

« *L'autobiographie (récit racontant la vie d'un auteur) suppose qu'il y ait identité de nom entre l'auteur (tel qu'il figure par son nom sur la couverture), le narrateur du récit et le personnage dont on parle. C'est là un critère simple qui définit, en même temps que l'autobiographie, tous les autres genres de la littérature intime* »⁶¹⁵.

⁶¹¹ GRISI Stéphane, *op. cit.* page 31.

⁶¹² KLEINMAN Arthur, *The illness narratives: suffering, healing, and the human condition*, New York, Basic Books, 1989.

⁶¹³ CORDIER Jean-François, « Disease, illness, sickness : 3 sens pour "maladie" ? », *La Lettre du Pneumologue* Vol. XVII (6), 12.2014, pp. 198-199.

⁶¹⁴ LEJEUNE Philippe, *Le pacte autobiographique*, Nouvelle édition augmentée, Paris, Seuil, 1996 (Points Essais 326).

⁶¹⁵ LEJEUNE Philippe, *op. cit.*, pages 23 et 24.

La **sous-composante énonciation énoncée** qui caractérise les écrits autopathographiques est donc le résultat d'un contrat liant l'auteur et son lectorat, comme promesse d'un témoignage, dans le cadre d'une littérature intime. Une nuance à apporter cependant, le narrateur et le personnage principal peuvent être identiques sans que la première personne du singulier ne soit employée, « *parce qu'il est possible de parler de soi à la deuxième ou à la troisième personne du singulier (...) Ainsi s'ouvre l'éventualité d'écrits intimes rédigés à la deuxième ou à la troisième personne* »⁶¹⁶, assumant une singularité toute particulière par son écart par rapport au pacte autopathographique et par la distance établie avec le moi souffrant⁶¹⁷. Silvia Rossi définit les écrits autopathographiques à partir de ce critère énonciatif en paraphrasant Philippe Lejeune et en l'associant au thème, il s'agit selon elle :

*« de récits rétrospectifs en prose qu'une personne fait de sa propre maladie dans lesquels il y a concordance entre l'expérience de maladie de l'auteur (tel qu'il figure par son nom sur la couverture), celle du narrateur du récit et celle du malade dont on parle. »*⁶¹⁸

La **composante thématique** est la composante la plus intuitive puisqu'elle apparaît dans la définition même des écrits autopathographiques (« *Tout écrit dans lequel l'auteur évoque, de façon centrale ou périphérique, des faits, des idées ou des sentiments relatifs à sa propre maladie.* » Grisi, 1996, voir *supra*). Elle convoque à ce titre les isotopies macrogénériques de la dysphorie, de la vie et de la mort, les isotopies mésogénériques de la santé et du médical, les isotopies microgénériques de la subjectivité, des sentiments et ressentis, des organes et autres éléments physiologiques, physiques ou psychiques. Ces différentes isotopies manifestent l'existence de deux noyaux thématiques, la « maladie » d'une part et le « moi » ou « je » d'autre part, à partir desquels sont articulés tous les réseaux isotopiques, prenant naissance soit dans l'un des noyaux, soit dans l'autre, soit dans l'articulation des deux.

La **composante dialogique-modalisation** très caractéristique des discours autopathographiques permet également de bien les définir. Le foyer d'assomptions convoqué par l'auteur/narrateur/personnage des écrits autopathographiques lui est propre et rentre parfois en contradiction avec l'univers de référence scientifique et médical auquel il renvoie. Ainsi, de manière très symptomatique, l'auteur va montrer son désaccord avec le corps médical : Montaigne et Rousseau opposent déjà des critiques très virulentes contre leurs médecins contemporains, et la tradition se perpétue encore aujourd'hui. Que le patient ait une confiance totale en la médecine ou décrive la prise en charge thérapeutique dont il fait l'objet, ses écrits autopathographiques sont toujours le lieu d'une prise de position face à l'univers de référence par l'expression de ses propres modalités onto-véridictoires. De plus, en complémentarité de la composante thématique, la composante dialogique permet également

⁶¹⁶ GRISI Stéphane, *op. cit.*, page 46.

⁶¹⁷ Ce choix, quand il est fait, fait partie des stratégies énonciatives mises en place dans le *coping* et la performativité des discours autopathographiques, autres critères décrits plus bas. En effet, la prise de distance du moi-moi par rapport au moi-souffrant permet un recul émotionnel et cognitif de l'auteur malade, prenant ainsi déjà part à la démarche de régulation voire de guérison.

⁶¹⁸ ROSSI Silvia, « Les représentations du cancer dans les autopathographies : de l'intrus à l'ami », <http://strathese.unistra.fr/strathese> Strathèse (6), 2017.

de détailler la modalité thymique (euphorie/dysphorie) des écrits autopathographiques, à forte prégnance dysphorique. Cette modalité thymique est tellement centrale dans la définition autopathographique qu'elle est le plus souvent articulée, « sophistiquée », configurée en états passionnels. La prédisposition des écrits autopathographiques à contenir/produire des passions et des configurations passionnelles⁶¹⁹ est un trait définitoire de cet ensemble de discours et semble catalyser le prochain que nous allons étudié (en IV.3.1.3). Les composantes thématiques et dialogiques (dont l'énonciation et la modalisation) particulièrement marquées des écrits autopathographiques constituent des points d'entrées pertinents pour leur analyse, car elles permettent de définir la place du « je » à l'intérieur de récits justement réunis d'après le critère énonciatif du pacte autobiographique. Nécessaires à la définition des écrits autopathographiques, elles ne sont cependant pas suffisantes. Il convient désormais d'effectuer un pas de côté pour découvrir la qualité performative de ces écrits.

IV.3.1.3. Résilience et performativité des discours autopathographiques

De nombreux auteurs, scientifiques ou journalistes, vantent les qualités thérapeutiques de l'écriture⁶²⁰. La puissance cathartique de l'exercice littéraire peut être considérée comme un poncif, mais intéresse toujours les chercheurs, notamment en psychologie clinique, dans l'optique d'une meilleure prise en charge des patients. Cette libération, cette purification par catharsis est une première forme d'agir du sens par la médiation :

« L'inscription scripturale de l'expérience traumatique dans le champ littéraire peut en effet participer au processus de restauration du Moi effracté par le trauma ; une reconstruction identitaire par la médiation de l'écriture »⁶²¹

La mise en mots de son expérience, la narration de la maladie, permet une première expulsion de la souffrance du patient, à la fois comme appropriation-acceptation (mouvement centripète), combinée à une extraction du mal dans la matérialité de l'écriture, vers un en-dehors (mouvement centrifuge). De manière consciente ou inconsciente, le patient met en place une stratégie de *coping*⁶²². Ce concept de psychologie caractérise l'ensemble des comportements et pensées qu'un individu met en place quand il est confronté à une situation de stress pour diminuer sa souffrance émotionnelle. Cette gestion émotionnelle actualise un ensemble de stratégies qui

« oriente les efforts individuels vers la régulation de leur détresse psychologique – stratégies visant à la réduction et/ou à la régulation des réponses émotionnelles,

⁶¹⁹ GREIMAS Algirdas Julien et FONTANILLE Jacques, *Sémiotique des passions : Des états de choses aux états d'âme*, Paris, Seuil, 1991.

⁶²⁰ À l'instar de REVAULT Jean-Yves, *Écrire pour se guérir : les pouvoirs de l'écriture*, Fillinges, Ed. Trois fontaines, 1996.

⁶²¹ CHIDIAC Nayla, « Écrire le silence : ateliers d'écriture thérapeutique », *Cliniques* 5 (1), 2013, p. 106. En ligne : <<https://doi.org/10.3917/clin.005.0106>>.

⁶²² LAZARUS Richard, « Coping theory and research: past, present and future », *Psychosomatic medicine* (55), 1993, pp. 234-247.

*provoquées par l'agent de stress, dirigées vers soi. Ces stratégies sont dirigées, essentiellement, vers soi et sont centrées sur les émotions ressenties »*⁶²³

Ce processus de régulation des affects admet une sous-catégorie de stratégies intégrant l'existence d'une forme sociale dans l'effort du sujet, particulièrement mise en place dans les autopathographies contemporaines qui abondent grâce aux opportunités médiatiques qu'offre le web 2.0. dit « web social » :

*« la recherche de soutien social, visant à obtenir l'aide, les encouragements et/ou la sympathie d'autrui. Or, le soutien social peut remplir, selon les situations, l'une et/ou l'autre des fonctions du coping, à savoir modifier le problème et/ou l'état émotionnel. »*⁶²⁴

Un pont est donc à construire entre l'activité de mise en discours de la maladie par le patient et les tentatives de régulation voire de résilience qu'il met en place. Ces différentes stratégies de coping et de régulation ne sont point au cœur de nos considérations – et nous ne saurions être légitimes dans leur étude – mais constituent le pendant psychologique et pragmatique de la performativité des discours dans l'activité sémiotique qu'est la médiation discursive. Il est donc nécessaire de les mentionner et d'en avoir connaissance pour définir, y compris dans sa perspective pragmatique, cet acte de langage performatif diffus et réflexif, qu'est un écrit autopathographique.

La mise en discours « autopathographique » permet à l'auteur de s'approprier l'information (à la fois cognitivement et émotionnellement) et de se débarrasser en partie de sa souffrance. L'énonciation d'un discours autopathographique peut alors relever de l'acte de langage performatif décrit par Austin⁶²⁵. En effet, si l'on convient que l'auteur autopathographique est lui-même, au moins en partie, le destinataire de son discours, l'écrit autopathographique constitue, en plus d'un acte locutoire, un acte perlocutoire : l'effet psychologique que produit l'énoncé sur le récepteur – puisqu'il y a en partie syncrétisme actoriel entre l'émetteur et le récepteur, se rapproche de l'exutoire et des stratégies de *coping* citées plus haut. Une remarque nous paraît essentielle cependant : l'écrit autopathographique ou l'acte de langage ne se réduit pas à un énoncé bien circonscrit comme une phrase (« j'ai froid ») qui entraîne un effet immédiat (l'interlocuteur va fermer la fenêtre). Pour un discours autopathographique, l'acte de langage est diffus et relève d'une aspectualité durative ou itérative, qui, dans son activité délayée, permet à l'autopathographe de se soigner, permet au sens d'agir progressivement. L'appareillage théorique que nous offre la pragmatique reste cependant limité pour traiter de cette performativité singulière. Un début de réponse est peut-être à trouver en philosophie ou en anthropologie contemporaine, dans la notion d'*agentivité*. Chez Descola⁶²⁶ par exemple, le pouvoir agentif de la figuration montre qu'une représentation de quelque chose ne se réduit pas à une simple représentation mais la dépasse nécessairement, la figuration réunit des traits qui sont d'ordinaire incompatibles, leur donne une structure

⁶²³ DELELIS Gérald, CHRISTOPHE Véronique, BERJOT Sophie et al., « Stratégies de régulation émotionnelle et de coping : quels liens ? », *Bulletin de psychologie* Numéro 515 (5), 2011, pp. 471-479. En ligne : <<https://doi.org/10.3917/bupsy.515.0471>>.

⁶²⁴ DELELIS Gérald, CHRISTOPHE Véronique, BERJOT Sophie et al., *op. cit.*, page 473.

⁶²⁵ AUSTIN John Langshaw, *Quand dire c'est faire*, Éditions du Seuil, Paris, 1970.

⁶²⁶ DESCOLA Philippe, *Par-delà nature et culture*, Paris, NRF : Gallimard, 2005 (Bibliothèque des sciences humaines).

d'accueil et le pouvoir de fonctionner ensemble. La médiation-effectuation incarnée par la mise en discours autopathographique possède le pouvoir agentif de faire exister la maladie au regard de l'auteur mais lui donne en plus une matérialité pour permettre de s'en détacher... la matérialité livresque ou numérique du médium mais dans tous les cas une matérialité textuelle.

IV.3.2. Écrire l'épilepsie : les autopathographies institutionnalisées

Il a été montré à partir de la définition de transmission dans le Chapitre II et des considérations en ce début de Chapitre IV, pour le reprendre schématiquement, que la médiation ou remédiation des savoirs abrite nécessairement une opération de transformation qui peut trouver dans l'imaginaire de quoi combler les lacunes qu'implique la dissymétrie des savoirs. En particulier pour l'épilepsie, la transmission de l'information savante s'accompagne d'une nébuleuse de représentations sociales, culturelles, possédant leur charge émotionnelle ou imaginaire, qui se construisent à partir d'un réseau d'intertextualité. Cette partie propose d'étudier succinctement deux exemples de vecteurs de ces représentations culturelles et littéraires : la dimension autopathographique qui nourrit en filigrane toute l'œuvre romanesque de Dostoïevski, ainsi que l'expérience autobiographique de l'Autre, du proche spectateur de la crise, dans la bande-dessinée l'Ascension du Haut Mal de David B.

IV.3.2.1. L'œuvre romanesque de Dostoïevski : l'expérience intime du patient dans la crise

Fiodor Dostoïevski, écrivain russe du XIX^{ème} siècle, est souvent cité parmi la liste des épileptiques célèbres. Sa maladie était notoire et même l'un des éléments caractéristiques de son œuvre : certains personnages, dans un rapport d'avatar autobiographique avec l'auteur, étaient épileptiques. Son œuvre est parsemée de descriptions détaillées de la symptomatologie de la maladie et des ressentis du patient. Certains passages sont si détaillés et précis, que l'auteur a longtemps fasciné les critiques littéraires mais également les médecins. Nous pouvons citer à nouveau, dans ce cadre, l'article d'Henri Gastaut « *L'involontaire contribution de Fiodor Dostoïevski à la symptomatologie et au pronostic de l'épilepsie* »⁶²⁷, mais également les travaux de Freud qui s'est beaucoup intéressé à son cas également, dans un souci de diagnostic différentiel avec l'hystérie. Nombre de commentateurs, scientifiques et érudits, se sont passionnés pour l'œuvre de Dostoïevski et la place de l'épilepsie au sein de celle-ci.

Le rapport entre sa maladie et son œuvre est si étroit que le spectre de l'autopathographie hante sa production : même si l'auteur n'emploie pas directement la première personne, caractéristique du discours autopathographique⁶²⁸, et propose des fictions, il projette dans ses personnages sa propre pathographie et nous fait accéder par ce procédé à un ensemble important de discours sur l'expérience du patient. Le lecteur a alors affaire à une

⁶²⁷ GASTAUT Henri, « L'involontaire contribution de Fiodor Dostoïevsky à la symptomatologie et au pronostic de l'épilepsie. », *Evolution Psychiatrique* 44 (2), 1979, pp. 215-246.

⁶²⁸ Cf. IV.3.1.2 « La place du 'je' ».

autopathographie déguisée, qui revêt son costume romanesque. Cependant, en parallèle des romans, Dostoïevski propose de véritables séquences autopathographiques dans les Carnets qui accompagnent chaque roman. Il y tient le compte serré de ses crises dans lequel il intègre un ensemble d'éléments descriptifs. De manière prototypique, il décrit un long passage clinique le concernant et y insère des notes pour le roman. De la même manière, des éléments de description des crises et de son état sont retrouvées dans ses correspondances et sa courte autobiographie où, fait remarquable par son paradoxe ironique, il parle de lui à la troisième personne...

Les personnages de Dostoïevski répondent, selon la description qu'il en fait, à une symptomatologie traditionnelle, qui ne désavoue pas la neurologie. Ils possèdent une place bien déterminée au sein de l'œuvre dans sa totalité, mais cette place évolue si les romans sont considérés de manière diachronique. L'épilepsie est d'abord décrite comme le fait de personnages « supérieurs » chez Dostoïevski, notamment Le Prince Mychkine dans *l'Idiot*, qui présente des crises de grand Mal avec aura extatique. Puis, dans *Les Frères Karamazov*, elle touche de manière significative l'être « inférieur » Smerdiakov. Les précisions sur l'épilepsie que Dostoïevski insère dans ses œuvres comprennent en général les modalités de la crise, leur chronologie, les facteurs déclenchants et donnent une grande importance au contexte affectif qui entoure la crise. On trouve chez Dostoïevski ce que Marie-Thérèse Sutterman appelle un « dyptique clinique de l'épilepsie » dont le premier volet se situe dans *l'Idiot* (1869) et le second dans les *Frères Karamazov* (1880). Il s'agit de deux tableaux symptomatologiques de l'épilepsie, extrêmement détaillés, si bien que tous les passages permettent de dépeindre le tableau clinique du personnage-patient. Pour ne prendre que l'exemple de *l'Idiot*, en plus de la description des crises tonico-cloniques, dites de Grand Mal, très précises, Dostoïevski introduit la notion d'aura extatique, ce qu'il appelle « le minute sublime » ou encore « seconde décisive » :

« Il lui semblait soudain que son cerveau s'embrasait et que ses forces vitales reprenaient un prodigieux élan. Dans ces instants rapides comme l'éclair, le sentiment de la vie et la conscience se décuplaient pour ainsi dire en lui. Son esprit et son cœur s'illuminaient d'une clarté intense ; toutes ses émotions, tous ses doutes, toutes ses inquiétudes se calmaient à la fois pour se convertir en une souveraine sérénité, faite de joie lumineuse, d'harmonie et d'espérance (...). Quand, une fois rendu à la santé, le prince se remémorait les prodromes de ses attaques, il se disait souvent : ces éclairs de lucidité, où l'hyperesthésie de la sensibilité et de la conscience fait surgir une forme de « vie supérieure », ne sont que des phénomènes morbides, des altérations de l'état normal ; loin donc de se rattacher à une vie supérieure, ils rentrent au contraire dans les manifestations les plus inférieures de l'être. (...) Ces instants, pour les définir d'un mot, se caractérisent par une fulguration de la conscience et par une suprême exaltation de l'émotivité subjective. »⁶²⁹

Ou encore dans le passage suivant :

« Il était en proie à une attaque d'épilepsie, ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps. On sait avec quelle soudaineté se déclarent ces attaques. À ce moment la

⁶²⁹ DOSTOÏEVSKI Fiodor, *L'Idiot*, Paris, Gallimard, 1995 [1869] (Bibliothèque de la Pléiade), Livre II, Chapitre 5, page 274.

figure et surtout le regard du patient s'altèrent d'une manière aussi rapide qu'incroyable. Des convulsions et des mouvements spasmodiques contractent tout son corps et les traits de son visage. Des gémissements épouvantables, qu'on ne peut ni s'imaginer si comparer à rien sortent de sa poitrine »⁶³⁰

La subtilité du texte fait que la crise d'épilepsie du Prince Mychkine est ce qui lui évite d'être assassiné par Rogogine, un autre personnage du roman, qui était sur le point de le faire au moment de la survenue de la crise. Malgré la description du point de vue de l'observateur de la crise tonico-clonique fortement dysphorique, on constate que l'épilepsie sauve le héros, et parallèlement, l'expression de l'expérience interne, individuelle et subjective de la crise semble tendre vers une axiologie positive du vécu de la crise, en tout cas de l'aura qui la précède :

« *Oui pour ce moment on donnerait tout une vie* »

« *c'est qu'à lui seul, ce moment-là valait bien, en effet, toute une vie* »⁶³¹

Ces éléments subtils nourrissent le versant de l'imaginaire « euphorique » de l'épilepsie qui la considère comme une condition exceptionnelle dont la crise constitue un moment paroxystique relevant du « génie ». Ces descriptions intimes d'auras extatiques, qui proposent un point de vue interne à l'expérience de la crise, sont parmi les plus connues de l'œuvre « autopathographique dissimulée » de Dostoïevski, constituant ainsi un vecteur d'imaginaire et de représentations sur l'épilepsie.

IV.3.2.2. L'Ascension du Haut-Mal de David B. : l'expérience de l'Autre dans la crise⁶³²

Parmi les productions culturelles et littéraires, certaines déplacent le point de vue vers une autre instance que le malade de la crise. La bande dessinée française « *L'ascension du Haut Mal* », de David B., publiée entre 1996 et 2003 en est un exemple caractéristique et est souvent considéré comme un pilier du type de récit appelé *illness narratives*. Il s'agit d'une bande-dessinée autobiographique où, David B. l'auteur, raconte son histoire et celle de son frère aîné Jean-Christophe atteint d'épilepsie. La bande-dessinée compose autour du regard de ce petit frère sur les crises, les conséquences sur la vie familiale, la façon dont les adultes tentent de guérir le malade, et tout l'imaginaire de l'auteur qui se construit autour et à partir de la maladie. Cette bande-dessinée incarne, aux dires de l'auteur lui-même, une œuvre cathartique, qui exorcise dans une certaine mesure les affres du passé, ses émotions, sa culpabilité envers son frère malade, entre autres choses. La place de l'épilepsie est centrale et y est même incarnée et actorialisée par l'allégorie d'un monstre : une sorte de dragon à la gueule de crocodile, qui siège à table parmi la famille, qui dévore le patient, qui est blessé ou abattu quand les traitements fonctionnent, etc. L'*actant corps épileptique* est alors mis en scène dans l'économie scénographique générale de la bande-dessinée par une figure allégorique, déportant l'intentionnalité des mouvements du corps non pas sur le sujet mais sur

⁶³⁰ DOSTOÏEVSKI Fiodor, *op.cit.*, 1995, page 286.

⁶³¹ DOSTOÏEVSKI Fiodor, *op.cit.*, 1995, page 275.

⁶³² Nous proposons au lecteur de retrouver en Annexe 6 page 388 de ce tome une sélection d'extraits de la bande-dessinée représentatifs, « donnant à voir » certaines caractéristiques dont il est question dans cette partie.

le monstre agissant. Cette œuvre à la fois littéraire et graphique exprime véritablement la volonté de matérialisation de l'invisible, une explication incarnée, personnifiée de la maladie.

L'épilepsie s'y révèle aussi par des indices : le rythme soutenu voire frénétique dans l'enchaînement des temporalités et dans l'enchaînement des cases de la BD, l'intrication des narrations, les répétitions, l'étouffement graphique notamment. L'œuvre se caractérise en effet par la multiplicité des fils narratifs, qui s'entremêlent dans un tissage complexe : le fil directeur constitué par l'histoire des soins apportés au frère, le fil de l'histoire de l'auteur enfant lui-même (construction de l'identité, de la personnalité de l'imaginaire) et le fil narratif « méta », constitué des séquences où l'auteur est adulte et compose sur son travail en cours d'élaboration de la bande-dessinée. À l'intérieur de ces fils narratifs, des intrications incessantes entre le monde réel et les mondes oniriques sont présentes. La composante thématique est très importante dans l'œuvre : la maladie, l'imaginaire autour de celle-ci avec son visage thériomorphe et la vitrine proposée des médecines non-traditionnelles qui font intervenir esprits et autres entités non-rationnelles, etc. Cependant, sur le plan de l'expression, le style narratif et graphique exprime aussi un contenu important. Le dessin prend en charge une grande partie de la narration : il sature l'espace de la planche, jusqu'à l'étouffement. Le graphisme présente également une autre caractéristique particulière, celle d'un parti pris du monochrome, où tout est en noir et blanc – choix qui porte déjà en lui-même une symbolique manichéenne marquée et ouvre une fenêtre sur un imaginaire d'une lutte entre le bien et le mal. Le dessin⁶³³ se veut presque caricatural : le trait est simple, minimaliste mais la surface est saturée, très complexe. Le tout donne une impression de linogravure tourmentée, et crée une première impression de malaise. L'ensemble donne de la matière aux émotions de l'auteur, qui jaillissent et explosent : on a affaire à une suite d'hyperboles, beaucoup d'emphase dans la narration et les représentations, le tout corroborant l'expression de la saillance, de l'inceptif, de l'intense.

Cette bande-dessinée autobiographique particulièrement documentée propose une description des crises d'épilepsie au niveau symptomatologique et au niveau des traitements, du point de vue de l'observateur, du proche, et plus généralement du point de vue de la famille du patient atteint. L'affect et l'imaginaire sont omniprésents, constituant même la clé de voute et l'unité de l'œuvre. Cette description externe, ce regard de l'Autre propose une nouvelle forme de pathographie qui se trouve à mi-chemin entre l'autopathographie (traite de son ressenti, son expérience personnel(le)) et la pathographie simple (on traite de la maladie d'autrui), une sorte d'*allopathographie*. Cependant, le rapport qui s'établit est complexe et ténu, car l'Autre en question n'est pas un inconnu mais fait partie de la sphère de l'intime : c'est le proche qui produit la pathographie. Un terme hybride et fort peu économe pourrait traduire ce phénomène : la *juxtallopathographie*. Le terme alambiqué apporte peu, mais ce qu'il informe semble constituer une voix particulière, comme variété spécifique de la voix autopathographique qui mérite d'être étudiée. En outre, il peut être retenu de cet exemple que, une fois encore, la description de la maladie est englobée d'une nébuleuse d'imaginaire et de représentations sur l'épilepsie.

⁶³³ Nous invitons le lecteur à s'imprégner du style pictural particulier de l'auteur, à partir de quelques vignettes représentatives, en Annexe 6 page 388 de ce tome.

IV.3.3. Nouvelle envergure des écrits autopathographiques 2.0.

À la fin des années 2000, le boom du web 2.0. fait naître avec lui de nouvelles pratiques discursives et réinvestit d'anciennes formes « papier » pour les convertir sur la toile. La forme autopathographique ne fait pas exception et trouve dans le web social une nouvelle ampleur et un développement exponentiel qui poursuit l'histoire de sa longue évolution.

IV.3.3.1. Formes originelles : rapide historique des récits autopathographiques

Les prémices de l'écriture autopathographique se trouvent dans les *Essais* de Montaigne, au XVI^{ème} siècle. Parmi le compte-rendu très intime de ses expériences, Montaigne, souffrant de calculs rénaux chroniques, alloue une part importante aux réflexions sur la maladie dans les derniers chapitres de ses deux Livres. Le siècle suivant montre un recul au niveau de la progression autopathographique et ne voit naître aucun projet de la sorte. Au contraire, ce siècle empreint de cartésianisme récuse le caractère narcissique d'une telle entreprise, en la personne de Pascal qui affirme que le « moi est haïssable »⁶³⁴. Au XVIII^{ème} siècle, Rousseau réhabilite l'écriture intime et la perspective autobiographique avec *Les Confessions*, y intégrant comme Montaigne deux siècles avant lui des descriptions sur ses maux (troubles urinaires notamment) et des réflexions sur l'état morbide. Au XIX^{ème} siècle, la littérature intime prend son envol et la perspective autobiographique investit de nouveaux genres que celui de l'essai : le poème autobiographique, les mémoires, l'autobiographie proprement dite. Le XX^{ème} siècle marque l'autonomisation de l'autopathographie qui ne s'invite plus le temps d'un passage ou d'un chapitre dans une autobiographie mais se manifeste dans des monographies entièrement dédiées. Enfin, le XXI^{ème} siècle signe l'explosion et la fragmentation des autopathographies grâce à la révolution numérique.

IV.3.3.2. Autopathographies numériques et patient-expert

Les possibilités offertes par l'informatique, par la mise en réseaux, puis par l'interactivité numérique sont pléthoriques. La démocratisation des moyens numériques permet au quidam de s'exprimer en toute liberté et de jouir d'une audience en théorie quasi-illimitée. Cette « révolution » des pratiques individuelles et collectives nous amène à repenser la place du patient dans le parcours de transmission de l'information. En effet, l'activité autopathographique, en tant que mise en discours de la maladie et prise de position par rapport aux discours scientifiques et médicaux est une forme de médiation profane de l'information savante. Il s'agit en premier lieu d'une médiation agissant comme une **appropriation** des discours savants à la fois cognitive (appropriation linguistique avec le recours au vocabulaire et aux tournures syntaxiques empruntées à la communauté médicale, appropriation des contenus et des raisonnements scientifiques et médicaux., etc.) et émotionnelle (le sujet intègre l'idée, accepte l'existence de la maladie, etc.). Cette appropriation fait rentrer la maladie et le médical dans la sphère intime du patient-auteur, de la même façon que le faisaient les écrits autopathographiques traditionnels. Le changement

⁶³⁴ PASCAL Blaise, *Pensées [1669]*, Paris, Seuil, 1962, page 266.

apporté par le numérique est la potentialité d'un export vers la sphère publique infinie, où le patient devient lui-même producteur d'un discours spécifique, entre **remédiation du savoir**, partage d'expériences, mise en perspective imaginaire et sociale, en sus de l'expression d'une subjectivité exacerbée mettant en scène des intériorités/émotions/passions. Le parcours de l'agir du sens peut prendre une orientation nouvelle, réciproque, symétrique, qui transcende l'auteur dans une figure d'expert, ou qui l'amène à se redéfinir au niveau identitaire.

En effet, la médiation discursive que constitue l'écriture autopathographique peut également agir comme vecteur de construction identitaire, qu'elle soit collective ou individuelle. Pour partir à la reconquête d'eux-mêmes et combattre la stigmatisation induite par la maladie chronique, certains patients élaborent des stratégies de coping « social » par la création de communautés virtuelles de patients⁶³⁵. La création d'un lien social et d'un système de valeurs particulier par le partage d'expériences permet de retrouver une forme d'identité. Il s'agit du même principe de création de lien social animant les associations de patients *in praesentia* traditionnelles, mais où le sentiment d'appartenance à une communauté est galvanisé par des stratégies d'étendard linguistique et de revendication identitaire qui peuvent aller jusqu'à repolariser individuellement la figure du « malade » en figure positive voire héroïque⁶³⁶. Le cas des patients épileptiques traité dans nos recherches montre un phénomène de resignification linguistique par le morphème « épi » repris tantôt comme un préfixe, tantôt comme une lexie autonome (« épisolidarité », « épisolidaire », « team épi », « les épi », « être épi », etc.), utilisé comme un étendard célébrant l'identité collective et le combat partagé contre la maladie et la stigmatisation. Ces communautés de patients et « compatissants » peuvent dépasser le simple partage d'expériences personnelles pour se constituer, consciemment ou non, en force active de veille d'information et de remédiation de savoirs :

*« La production amateur de connaissances n'est plus l'apanage de groupes restreints ; elle est devenue une activité de masse. D'une part, le niveau de formation des individus a énormément progressé et un grand nombre d'entre eux ont acquis les compétences qui leur permettent de collecter de l'information, de rédiger des comptes-rendus, d'exprimer une opinion argumentée. D'autres part, grâce aux outils informatiques, cette activité intellectuelle peut se diffuser largement. Internet permet à chacun de faire connaître ce qu'il produit. »*⁶³⁷

De plus, la figure du patient-expert, médiateur de savoirs médicaux, partageur d'expériences exemplaire, trouve une forme de légitimité dans son approche empirique et subjective de la maladie. Il connaît mieux que quiconque, mieux que le médecin même, la maladie dans sa perspective « illness » :

« Seul authentique expert de l'illness (...), il joue un rôle qui doit être accru et reconnu, notamment dans la formation des personnels de santé, au premier rang desquels les médecins. Nous avons besoin de ces nouveaux patients experts, pour transmettre

⁶³⁵ Cf. IV.2.2. « Réseaux sociaux : reconquête d'identité ».

⁶³⁶ Se souvenir des exemples concrets de la communauté « Épisolidarité » et du cas individuel de « Épilepticman ».

⁶³⁷ FLICHY Patrice, *Le sacre de l'amateur sociologie des passions ordinaires à l'ère numérique*, Paris, Seuil, 2010 (La République des idées).

notamment des connaissances expérientielles relevant de l'illness, pour participer à l'enseignement médical et à celui de l'ensemble des professions de santé »⁶³⁸

À l'intérieur de ces communautés, certaines individualités bourgeonnent et profitent de cette repolarisation de la condition épileptique, de leur expérience intime avec la maladie et l'instance médicale pour produire une forme de savoir remédiée. Le patient devient lui-même vulgarisateur des contenus scientifiques auxquels il a été confronté en direction des autres membres de la communauté, patients ou entourage de patient. Cette figure⁶³⁹ synthétise les deux potentialités évoquées ici : à la fois un patient-expert versant « connaissances » en tant que médiateur de savoirs scientifiques, nouveau vulgarisateur *in situ*, et un patient-expert versant « expérience » légitime car seul expert de la maladie-illness.

IV.3.4. Conclusions

Les écrits autopathographiques montrent une grande variété de manifestations et constituent une source d'informations très riche pour d'éventuelles perspectives thérapeutiques, à condition de pouvoir les apprivoiser et les étudier en profondeur. Puisqu'il ne s'agit pas d'un genre, ni d'un registre particulier, ni d'un style, ni simplement d'un thème abordé ici et là, comme démontré dans le développement, nous proposons de parler de **voix** autopathographique. La voix autopathographique se définit comme la manifestation conjointe (1) d'une composante thématique particulière (isotopies de la maladie, de la mort, etc.), (2) d'une composante dialogique marquée par le pacte autobiographique au niveau énonciatif et une prise de position thymique et cognitive par rapport à l'univers de référence scientifique, (3) d'une configuration passionnelle singulière, et (4) d'une performativité thérapeutique et/ou identitaire.

Ainsi définie, la voix autopathographique peut se manifester dans des écrits à proprement parlé mais dans des « textes » sémiotiques de modalités différentes : dans une bande-dessinée⁶⁴⁰, dans un tableau (autoportrait), dans une sculpture, un spectacle dansé⁶⁴¹, une représentation théâtrale⁶⁴², dans une vidéo de vlogueur⁶⁴³, dans un billet de blog⁶⁴⁴, dans une série de tweets, etc. Le concept de voix, tel qu'il est introduit et défini dans le présent travail, interroge les possibilités offertes par le socle médiatico-générique. Il ne s'agit non pas d'un « genre » purement « sémantique », c'est-à-dire où le socle de généricité se contenterait de

⁶³⁸ CORDIER Jean-François, *op. cit.*, page 199.

⁶³⁹ Dont Épilepticman constitue un exemple prototypique.

⁶⁴⁰ Exemple de la bande dessinée de DAVID B., *op. cit.*, 2011. Attention, il s'agit d'un cas particulier d'autopathographie, car c'est le frère du patient qui écrit et raconte l'histoire, où le lecteur a affaire à un cas de « juxtalopathographie ».

⁶⁴¹ Exemple du cas de la danseuse-chorégraphe Jan Boswell et de sa pièce « Off my chest » dans : FORTIN Sylvie, *Danse et santé : du corps intime au corps social*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2008. En ligne : <<http://www.deslibris.ca/ID/424034>>.

⁶⁴² Exemple du cas de Dave St-Pierre et de sa pièce « Over my dead body » dans : TEMBECK Tamar, « Performer le réel : mise en scène et réception du corps souffrant », *Jeu* (135), 2010, pp. 42-48.

⁶⁴³ Exemple du cas d'Alexandre Lafont alias Épilepticman atteint d'épilepsie autour de laquelle s'articule sa chaîne de vidéos Youtube : <https://www.youtube.com/channel/UC1ftxaS11LQC0pq-yQw4z5g>

⁶⁴⁴ Exemple du cas de Lili Sohn traitant de son cancer du sein dans le blog : <http://tchaogunther.com>

la conjonction de plusieurs composantes du plan du contenu, sans format médiatique particulier, sans médiagénie. La voix se caractérise au contraire par l'affirmation de composantes sémantiques opérant ensemble, capables de se déployer sur une multiplication de médias et, à un niveau de pertinence pragmatique, se définit par une performativité proche de l'*agency*. Ainsi, associée à chacune de ces configurations de formats médiatiques, elle autorise la création de genres singuliers, où le sens agit de manière particulière pour chacun. La discussion reste alors entièrement ouverte sur l'examen des différentes manifestations de la voix autopathographique, vers une typologie des discours autopathographiques qui dessinerait les contours d'usages spécifiques voire de micro-genres dans l'économie d'une littérature du fragment sur internet.

Que fait « le 2.0. » à l'activité autopathographique ? La question se pose naturellement, car l'ère de l'autopathographie numérique semble apporter un tournant dans l'histoire de l'évolution de ce type d'écrit. Pour rappel, l'autopathographie était prise en charge à l'intérieur de quelques segments, à proportion variable, dans les essais philosophiques dans le cadre d'une « introspection humaine générale » (Montaigne, Rousseau). Au XIX^{ème} siècle, période nourrie du romantisme, la littérature intime est en plein essor et l'autopathographie profite du sillon laissé par les multiples productions (essais, mémoires, autobiographies) pour s'accomplir dans des œuvres intégrales et devenir une variété spécifique du genre autobiographique. Après cette densification et autonomisation du projet autopathographique au XX^{ème} siècle, le web social contemporain autorise une nouvelle voie d'évolution à l'autopathographie. Plus qu'une simple émancipation du « pseudo-genre » du XX^{ème} à la voix d'aujourd'hui qui permet de comprendre et de définir la nature de l'autopathographie par-delà sa chronologie, le web 2.0. offre de nouvelles potentialités à l'activité autopathographique :

- Une audience théoriquement infinie
- Une réticularité de ses propres formes autopathographiques permettant l'émergence d'une œuvre fragmentée mais composant une consistance ontologique propre (celle d'Épilepticman est exemplaire)
- Une réticularité construite avec les autopathographies des autres (commentaires, réponses, re-tweets, partages de publication, hypertextes des technomots, etc.) instaurant une collectivité d'autopathographes (L'Épissolidarité en est un exemple)
- Un retour narcissique fragmenté et augmenté : l'exposition du soi-malade se fait par fragments scandant un continuum temporel et autorisant l'augmentation par les réponses quasi-instantanées, venant nourrir les besoins narcissiques d'un sujet en pleine reconquête d'identité.

Il apparaît que la *médiation médiatisation* qui convoque les médias numériques et la *médiation générique* qui décline la voix autopathographique permettent conjointement à l'autopathographe un processus réflexif permis par la démultiplication des déixis. Il accède alors au mode d'existence particulier [MULTI-FIC], qui offre des possibilités d'*évitement*, de *totalisation* et de *réflexivité* permettant la construction en acte d'une identité « miroir ». Finalement, la « révolution » numérique de l'activité autopathographique correspond à l'incessant retour des Autres, répondant aux besoins narcissiques d'une individualité en construction.

Chapitre V. Le geste vulgarisateur, une tentative de définition sémiotique de la vulgarisation scientifique

À ce stade du développement, la vulgarisation peut être décrite comme une transmission d'information savante impliquant une opération de transformation (Chapitre II). Elle constitue un type de sémiologie à part entière, différente d'une simple traduction, mais actualisant une effectuation dynamique (Chapitre I). La vulgarisation induit nécessairement deux positions énonciatives dissymétriques, aux prises avec les questions de légitimité et de co-construction du sens (Chapitre III). La transformation qu'elle induit est le plus souvent source de convocation imaginaire ou mythique, constituant à la fois paradoxalement un « frein » et un « accès » à l'information (Chapitre IV). La vulgarisation semble échapper à toute tentative de définition scientifique, son caractère pluriel et composite ne facilitant pas son appréhension. Une piste semble être à suivre du côté d'une définition générique, spécifiée par celle du geste discursif. Nous proposons d'en rendre compte dans ce chapitre.

V.1. Définition institutionnelle de la vulgarisation scientifique

La vulgarisation scientifique est souvent qualifiée « d'indéfinissable » du fait, non pas d'un problème terminologique qui lui serait inhérent, mais bien plutôt d'une indétermination conceptuelle. Une première étape de recontextualisation définitionnelle semble alors indispensable.

V.1.1. La vulgarisation scientifique, une entité plurielle

La vulgarisation scientifique est toujours présentée comme une activité discursive. Ce trait définitoire apparaît comme faisant consensus. Vulgariser, c'est toujours produire un certain type de discours. Les choses se corsent quand il s'agit de qualifier ce dernier :

« Le discours de v.s. n'a pas de véritable identité. Le définir c'est déjà prendre parti dans l'analyse que l'on veut en faire. Le discours de v.s. ne possède pas de définition stable et reconnue : il est pluriel. Diversité des scripteurs, pluralité des moyens d'expression, dispersion des intentions didactiques... la v.s. s'échappe du carcan dans lequel l'observateur cherche à la contraindre »⁶⁴⁵

Jacobi pointe ici différentes raisons de son hétérogénéité intrinsèque : la pluralité des énonciateurs, la pluralité des institutions qui les prennent en charge, les différentes formes que le discours prend, la pluralité des moyens d'expression, et enfin les différents moyens argumentatifs convoqués selon les fonctions engagées. En effet, les différentes fonctions de la vulgarisation scientifique – utilitaire, vitrine, imaginaire – ont été présentées dans le Chapitre II. Symptomatiques de l'hétérogénéité de la vulgarisation scientifique, ces différentes fonctions

⁶⁴⁵ JACOBI Daniel, « Sémiotique du discours de vulgarisation scientifique », *Semen. Revue de sémiolinguistique des textes et discours* (2), 01.02.1985.

avaient fait porter l'interrogation non pas sur *la* vulgarisation en tant que telle, mais sur *les* vulgarisations scientifiques, accompagnant la pratique discursive interne à la communauté scientifique légitime, au sein de ce que Jacobi appelle plus généralement « la communication scientifique »⁶⁴⁶. Les vulgarisations scientifiques, au pluriel donc, apparaissent alors comme nombreuses et disparates, mais l'hétérogénéité, comme cela a déjà été le cas dans ce projet de recherche, ne doit pas être considérée comme un obstacle, mais comme une force dont il faut rendre compte :

« *cette hétérogénéité ne représente pas une faiblesse. Rendue nécessaire par la polyvalence de l'objet et par l'étendue des registres, elle devient [une qualité]* »⁶⁴⁷

Tout l'enjeu réside dans l'explicitation de cette hétérogénéité et la définition de cette « qualité » définitoire de la vulgarisation scientifique.

V.1.2. Le paradigme du « troisième homme »

V.1.2.1. Un besoin social et culturel

Une première conception de la vulgarisation scientifique s'est longtemps incarnée dans la figure du « troisième homme », à l'intérieur du « paradigme de la communication ». Jean Oulif et Abraham Moles⁶⁴⁸ entendent sous cette étiquette une justification sociale et culturelle de la pratique de vulgarisation scientifique. Vulgariser constitue selon eux une nécessité culturelle, dans une mission de médiation (dans son sens social) entre le spécialiste et le grand public par le biais d'une communication spécifique. Dans cette conception, le scientifique est décrit comme un acteur incapable de s'adresser au grand public. La mission du vulgarisateur en tant que médiateur social s'impose alors d'elle-même.

Oulif et Moles présentent un nouveau point de vue selon lequel, après les traditionnelles « classes sociales », une nouvelle forme de différenciation sociale se fonde sur la dissymétrie entre les spécialistes (considérés comme *créateurs*) qui produisent un savoir (considéré comme un objet de *consommation*) et la masse qui s'en remet à eux (cette masse est considérée comme un ensemble de *consommateurs*). Ce décalage entre les deux pôles, cette dissymétrie structurelle, est présentée dans leur système comme *l'aliénation culturelle*. Pour remédier à ce phénomène d'aliénation culturelle produit par le fossé entre ces deux actants posés, se crée une « culture moyenne » qui aurait pour mission de réunir plaisir et connaissance, deux objets réputés « inconciliables ». La pratique du vulgarisateur constitue une reconstruction et une mise en scène d'un « dialogue » entre l'actant créateur et l'actant consommateur à propos de l'information culturelle (ici scientifique), afin de rétablir un « lien brisé » :

« *Son objectif : offrir au récepteur la possibilité d'intégrer dans une structure de connaissance le contenu des messages produits. Il lui faut donc assimiler les*

⁶⁴⁶ Voir partie II.1.3.4. « *Des vulgarisations scientifiques ?* ».

⁶⁴⁷ JACOBI Daniel et SCHIELE Bernard (éds.), *Vulgariser la science : le procès de l'ignorance*, Seyssel, Champ Vallon, 1988 (Collection Milieux), page 11.

⁶⁴⁸ MOLES Abraham et OULIF Jean, « Le troisième homme – Vulgarisation scientifique et radio », *Diogène* (58), 06.1967, pp. 29-40.

*connaissances à diffuser et 'se plier aux impératifs psychologiques de celui qui aspire à une distraction'. Il se trouve investi d'un double rôle de créateur et de médiateur »*⁶⁴⁹

Son rôle est donc d'organiser un accès à la culture par la communication pour contrecarrer *l'aliénation culturelle*. La vulgarisation répond donc, dans la conception du *troisième homme*, d'une fonction de ciment social et d'une dimension culturelle forte. Rappelons que cette théorie se fonde sur l'inégalité de la distribution du capital culturel, mettant ainsi en scène un « créateur de culture » (le spécialiste scientifique), des consommateurs (le grand public) et un tiers médiateur, un *troisième homme* qui agit entre les deux, d'où le nom du paradigme.

V.1.2.2. Un problème de communication

La vulgarisation scientifique ainsi conçue trouve dans l'instance mass-médiatique un lieu d'ancrage naturel. Pour s'adresser au grand public de consommateurs culturels, les médias de masse comme la télévision et la radio, ce dont traitent spécifiquement Oulif et Moles, sont considérés comme les canaux privilégiés. Dans leur système, la vulgarisation scientifique est intrinsèquement réduite à un problème de communication : c'est parce qu'il y a une discontinuité importante, un manque, une rupture, un « gap » comme il a été décrit plus haut, que la vulgarisation est nécessaire. Le problème communicationnel est alors le prétexte de l'activité vulgarisatrice. Le paradigme du *troisième homme* repose sur le postulat de la traduisibilité de la science. L'activité du vulgarisateur est possible car la science est selon eux susceptible de subir une traduction intralinguale, de la même façon qu'il est possible de la traduire d'une langue à l'autre. Dans cette théorie, le vulgarisateur se pose alors comme un traducteur capable de rendre accessible la science à un large public grâce à la langue vulgaire. Cette idée a longtemps dominé, et c'est dans ce paradigme que Jacobi se situe quand il affirme que la vulgarisation est « *la traduction de la langue savante en langue vulgaire* »⁶⁵⁰, comme on l'a déjà évoqué dans le Chapitre II. L'argument principal à cette thèse se fonde sur la coexistence d'un double système de désignation (la nomenclature terminologique possède des désignations communes respectives) dont traite Mortureux à partir de la théorie des termes-pivots. Cette conception trouve également une justification linguistique chez Edward Sapir, qui affirme qu'

*« Une vérité scientifique est impersonnelle et n'est pas affectée dans son essence par le moyen linguistique particulier qui l'exprime ; elle a surtout autant de portée en chinois qu'en anglais : mais il lui faut s'exprimer, et s'exprimer linguistiquement. En réalité la conception d'une vérité scientifique se fait par un processus linguistique, puisque la pensée n'est autre que le langage dépouillé de son enveloppe extérieure. Le moyen d'expression approprié d'un énoncé scientifique est donc un langage généralisé et symbolique qui font que toutes les langues connues sont des traductions. On peut traduire très exactement la littérature scientifique parce que l'expression scientifique initiale est elle-même une traduction de symboles »*⁶⁵¹

⁶⁴⁹ JACOBI Daniel et SCHIELE Bernard (éds.), *op. cit.*, 1988, page 17.

⁶⁵⁰ JACOBI Daniel, *op. cit.*, 1985.

⁶⁵¹ SAPIR Edward, *Le langage : introduction à l'étude de la parole* [1921], Paris, Éditions Payot & Rivages, 2001.

La possibilité d'une traduction intralinguale pour les discours scientifiques bute néanmoins sur quelques problèmes en termes d'opérativité, qui ont déjà fait l'objet de la partie II.2.5 « *La question de la traduction* », dans le Chapitre II.

V.1.2.3. Une question de public(s)

L'actant « consommateurs » est dans ce système un récepteur pluriel dont le vulgarisateur construit l'encyclopédie en l'instituant comme *lecteur-modèle*⁶⁵².

« *c'est le récepteur qui, en intégrant les informations, lui attribue un sens. L'intelligibilité du message, la capacité pour un récepteur donné d'en prévoir le déroulement, est toute relative puisqu'elle résulte des attentes comme de la compétence du récepteur* »⁶⁵³

Le *lecteur modèle*, est, dans la théorie d'Umberto Eco, une instance construite par l'énonciateur intervenant dans le processus-même de la production textuelle :

« *Nous avons dit que le texte postule la coopération du lecteur comme condition d'actualisation. Nous pouvons dire cela d'une façon plus précise : un texte est un produit dont le sort interprétatif doit faire partie de son propre mécanisme génératif ; générer un texte signifie mettre en œuvre une stratégie dont font partie les prévisions des mouvements de l'autre – comme dans toute stratégie.* »⁶⁵⁴

« *Donc, prévoir son Lecteur Modèle ne signifie pas uniquement 'espérer' qu'il existe, cela signifie aussi agir sur le texte de façon à le construire. Un texte repose donc sur une compétence, mais, de plus, il contribue à la produire.* »⁶⁵⁵

La co-construction textuelle se faisant par projection des capacités encyclopédiques, cognitives, axiologiques du lecteur-récepteur par l'énonciateur engage des procédés de « personnalisation » des discours en fonction des publics visés. Se joue alors une sorte de typologie de profils de lecteurs-récepteurs de vulgarisation scientifique : les différentes formes déclinées de la v.s. tentent de répondre aux différents profils de récepteurs-modèles qu'il est possible de répertorier. Si bien que le troisième homme se décline en une multitude d'instances énonciatives par l'intermédiaire de canaux différents : revues spécialisées, presse quotidienne nationale, émission télévisée, émission de radio, site spécialisé, atelier participatif dans un musée, etc. La conception du *troisième homme* voulant pallier le gap de l'aliénation culturelle postule un récepteur général : le *grand public*. Il n'empêche que ce « grand public » est subdivisé en sous-groupes, du néophyte au passionné de sciences en passant par la figure de l'amateur. Dans la pratique de vulgarisation, qui participe d'une transmission des savoirs ciblée, le processus de différenciation des récepteurs-modèles est une étape obligée qui explique en partie la pluralité des formes et des canaux qu'emprunte le discours vulgarisé.

⁶⁵² ECO Umberto, *Lector in fabula : ou la coopération interprétative dans les textes narratifs* [1979], Paris, Grasset, 1985 (Figures).

⁶⁵³ JACOBI Daniel et SCHIELE Bernard (éds.), *op. cit.*, 1988, page 21.

⁶⁵⁴ ECO Umberto, *Lector in fabula : ou la coopération interprétative dans les textes narratifs* [1979], Paris, Grasset, 1985 (Figures), page 65.

⁶⁵⁵ Eco Umberto, *op. cit.*, 1985, page 69.

V.1.3. Vers un paradigme du « premier homme » ?

V.1.3.1. Nouveau cadre

La théorie du troisième homme rencontre plusieurs oppositions. Le postulat de départ d'une *aliénation culturelle*, qui ferait du grand public un consommateur de « culture » amorphe et des scientifiques une élite créatrice, semble devoir être nuancée. En effet, il laisse entendre une bipolarité exclusive, la science autonome toute puissante d'une part et le grand public curieux et avide d'une culture « prêt-à-consommer » d'autre part. Une première forme de nuance est apportée par Dominique Wolton, qui s'extrait de cette dichotomie tranchée en proposant de définir l'activité de vulgarisation scientifique comme s'exerçant, non pas entre deux pôles, mais entre quatre instances :

*« Mais disons qu'aujourd'hui, tout est plus compliqué. Il n'y a plus deux acteurs, les scientifiques et le public, mais au moins quatre, la science, la politique, la communication et les publics ; et chacun est lui-même souvent divisés en plusieurs sous-groupes »*⁶⁵⁶

Cette quadripartition corrélée à l'affirmation de l'hétérogénéité de ses éléments marque un tournant dans la conception de la vulgarisation scientifique. Elle semble se dissocier de ses fonctions et enjeux primitifs⁶⁵⁷ pour devenir un avatar des liens que tissent les quatre pôles sociaux identifiés par Wolton, comme le tableau du paysage social contemporain :

*« Communiquer aujourd'hui sur la science consiste donc moins à transmettre des connaissances, avec plus ou moins de médiation, comme dans le cas du modèle de la vulgarisation, qu'à organiser la cohabitation entre des logiques plus ou moins concurrentes et conflictuelles. C'est en cela que la communication est un bon lieu de lecture des tensions qui existent dans les rapports entre la science, la culture, la politique, et la démocratie moderne »*⁶⁵⁸

Définie de la sorte, la vulgarisation scientifique institutionnelle dépasse le rôle de « traducteur » ou « reformulateur » qui la caractérisait principalement pour n'en faire qu'un de ces usages. Elle consiste en une mise en discours qui possède ses propres intentions, ses propres normes, ses propres objectifs et fonctions pour y répondre. Elle façonne une mise en scène des rapports sociaux entretenus entre les quatre instances de Wolton, les *sciences*, la *politique*, les *médias*, les *publics*. Puisque la traduction des discours scientifiques semble impossible à cause du principe « *traduttore traditore* »⁶⁵⁹, et par extension la présentation des savoirs scientifiques partiellement tronquée, la vulgarisation se charge aussi et surtout de présenter la démarche des chercheurs, une certaine image de la science, en fonction des choix éditoriaux et politiques : rassurer le récepteur, justifier les ressources allouées aux institutions scientifiques ou au contraire dénoncer les dérives de la science.

⁶⁵⁶ WOLTON Dominique, « De la vulgarisation à la communication », (21), 1997, page 9.

⁶⁵⁷ Cf. le Chapitre II, partie II.1.3.2. « *Bref historique de la vulgarisation scientifique* »

⁶⁵⁸ WOLTON Dominique, *op. cit.*, 1997, page 9.

⁶⁵⁹ Expression populaire, en italien, signifiant « traducteur, traître » c'est-à-dire « traduire, c'est trahir ».

V.1.3.2. Une question de légitimité

En tension entre ces deux conceptions de la vulgarisation scientifique, bipartite et quadripartite, la question de la légitimité dans la transmission des savoirs scientifiques est soulevée. À la question « qui peut vulgariser ? » ou sa variante modale « qui *doit* vulgariser ? », les réponses sont diverses. Le principal atout d'un *troisième homme*, en tant que tiers professionnel qui se donne le rôle de traduire la science en langue vulgaire pour la rendre accessible au grand public, tient à sa capacité de se mettre à la place d'un non-spécialiste, n'en étant pas un lui-même. En effet, dans cette conception, les experts d'un domaine sont présentés comme n'étant pas en mesure de percevoir les obstacles que pourraient rencontrer des novices et ne disposant donc pas du recul nécessaire pour produire une information adaptée. Cependant, ce qui constitue son atout marque aussi sa limite : il n'est pas un spécialiste, ne fait pas partie de cette « élite créatrice de culture »⁶⁶⁰, ou plus généralement de la communauté discursive d'autorité (sphère de la recherche scientifique par exemple), si bien que le *troisième homme* voit sa légitimité souvent remise en cause. Trivialement, s'il est expert en communication, il ne l'est pas des contenus communiqués. La conception professionnalisée de la vulgarisation scientifique, principalement journalistique, pêche donc dans sa fiabilité et son ethos de pseudo-expert aux yeux du public et des spécialistes scientifiques eux-mêmes, dénonçant parfois férocement la pratique de la vulgarisation scientifique⁶⁶¹. Certains « consommateurs » de culture scientifique se tournent préférentiellement vers un mode de transmission plus « im-médiat », c'est-à-dire se passant des services d'un tiers qui ne fait qu'ajouter des étapes, éventuellement sources d'entropie, dans le processus de transmission de l'information. Suzanne de Cheveigné nomme ce profil de consommateurs « l'intimiste ». Il s'insère entre les deux autres profils extrêmes, celui de « l'intellectuel » et du « bénéficiaire », le premier estimant que la vulgarisation ne constitue pas une source légitime de savoir et le second appréciant le rôle du journaliste toujours enthousiaste à l'idée d'acquérir de nouveaux savoirs. L'intimiste recherche le face-à-face avec le scientifique, une vulgarisation « à la source », où le spécialiste est lui-même acteur de la vulgarisation. Nous proposons d'étudier succinctement deux exemples de ces vulgarisations qui court-circuitent le modèle du *troisième homme*.

V.1.3.3. Discours de vulgarisation « court-circuit »

Dans le cadre de cette recherche, quelques discours ont montré une certaine émancipation par rapport au parcours linéaire méthodologique établi :

[recherche scientifique fondamentale → recherche clinique → instance médicale → patient]
ou [sphères de savoir légitime → vulgarisation scientifique institutionnelle → grand public].

⁶⁶⁰ Pour reprendre la terminologie conceptuelle d'Oulif et Moles énoncée plus haut.

⁶⁶¹ Les scientifiques se montrent par exemple très critiques vis-à-vis de la télévision comme support de vulgarisation d'après une étude de Suzanne de Cheveigné : CHEVEIGNÉ (DE) Suzanne, *L'environnement dans les journaux télévisés : médiateurs et visions du monde*, Paris, CNRS éditions, 2000 (CNRS communication).

Dans ces cas particuliers, qui ne suivent pas le chemin des médiations posé, la figure experte s'adresse directement au profane. Le gain en termes de légitimité est évident, et l'éthos construit se fonde sur l'absence d'intermédiaire et par extension sur la qualité et la fiabilité des informations transmises : pas de tiers traducteur, pas de trahison. Nous proposons d'étudier, parmi la grande richesse de ces discours « hors-parcours », deux cas particuliers. Un premier exemple de cette pratique se dessine sous les traits du Dossier d'Information INSERM, une deuxième pratique exemplaire dans son fonctionnement « court-circuit » est incarnée dans ce qu'on appelle la « trajectoire d'auteur ».

Dossier d'Information INSERM

Le « Dossier d'Information » est un dispositif de vulgarisation scientifique numérique qui permet de court-circuiter le parcours linéaire méthodologique proposé en Chapitre I, en mettant en œuvre une autre modalité de circulation de l'information savante : dans ce cas particulier, la sphère de la recherche scientifique s'adresse directement au grand public, à la sphère des profanes. La vocation est clairement affichée sur la page d'accueil des Dossiers d'Information, avec un court paragraphe :

« Destinés à un large public, ces dossiers visent à faire le point sur une thématique de santé ou en lien avec la recherche biomédicale. Chaque dossier présente les connaissances actuelles et les recherches en cours, en particulier celles conduites à l'INSERM. Des liens vers de nombreuses ressources externes sont également proposés. Ces dossiers sont réalisés avec la collaboration de chercheurs de l'INSERM, experts des thèmes abordés. »⁶⁶²

Cet affichage net et précis permet à l'internaute de naviguer parmi les différentes ressources proposées et choisir celle qui lui convient le mieux. En effet, l'instance INSERM propose, parallèlement à ces « Dossiers d'Information », des communiqués de presse, le *magazine Sciences & santé* (qui se veut scientifique mais accessible au plus grand nombre, exemplaire de la pratique de vulgarisation scientifique), le *magazine médecine et science* (qui offre un panorama des avancées de la recherche biologique pour des lecteurs aguerris comme des chercheurs, des hospitalo-universitaires, des enseignants, des étudiants en sciences, etc.). Ainsi, les Dossiers font partie d'un ensemble documenté plus vaste, une déclinaison d'offres en termes d'information en fonction du public visé. L'INSERM possède donc une *stratégie de mise en visibilité* construite sur une *logique de cibles*, qui permet de proposer un éventail de supports (ces dossiers, les différents magazines, les communiqués de presse, etc.) où chacun peut se reconnaître. L'institution de recherche présente donc une multiplication des supports et une multiplication des énonciations, qui vont de pair avec une pluralité des énonciataires. Les dossiers d'information, puisque ce sont eux qui nous intéressent ici, sont destinés au grand public, ou tout au moins, « un public large ». Il s'agit de dossiers thématiques, qui s'affichent par ordre alphabétique, sauf les quatre premiers dossiers qui semblent épinglés, mis en avant, donnés comme exemplaires du genre, ou comme étant les plus consultés, le support ne le renseigne pas. Pour pallier les limites d'un affichage alphabétique, la plateforme dispose également d'un moteur de recherche permettant à l'utilisateur de cibler davantage sa recherche

⁶⁶² <https://www.inserm.fr/information-en-sante/dossiers-information> . En voir une impression d'écran en Annexe 7, Figure A, page 389 de ce tome.

d'information, sur le thème qui l'intéresse particulièrement. Pour le reste de notre étude, le Dossier d'Information « Épilepsie » est le corpus de référence⁶⁶³.

Au niveau de l'énonciation, tout est entièrement débrayé. Seule la troisième personne officie, en compagnie de nombreuses structures impersonnelles. La seule marque « d'humanisation » des discours consiste en la mention suivante : « le dossier a été réalisé en collaboration avec tel chercheur de telle unité Inserm » décrochée dans le paratexte. Les uniques déictiques pouvant être recensés concernent des repères temporels : « on appelle aujourd'hui... » « des études sont en cours », « ces phénomènes sont encore imparfaitement connus » etc. Même si dans sa généralité l'énonciation est débrayée, le discours est ancré temporellement, le curseur se place sur le continuum temporel au niveau du présent, en position critique par rapport au passé, et en position prospective par rapport au futur. Au niveau du temps et du mode, le Dossier d'Information use du présent de l'indicatif, à valeur de vérité générale, celui qui a la réputation d'être « le temps du langage scientifique » puisqu'il permet d'énoncer des vérités valables en tout temps. L'énonciation débrayée fait que le lecteur énonciataire et l'instance énonciatrice sont totalement exclues du processus. L'accent est mis sur l'actualisation de l'existence des objets précédemment appelés « référents scientifiques » : l'épilepsie, les neurones, les neurotransmetteurs, etc. Il n'y a pas de sujets intégrés, comme si la recherche « s'énonçait toute seule ». La mise en discours de la vulgarisation scientifique prend donc le parti de reprendre les codes de la section « *Material and Methods* »⁶⁶⁴ entièrement débrayée, mais fait fi des autres sections mettant en scène les différentes instances, les différentes scènes voire les différents acteurs intégrés à la recherche en train de se faire.

Au niveau de l'actantialité, tout se joue dans le bloc introductif, incipit du dossier⁶⁶⁵. Trois actants sont instaurés, constituant chacun des groupes d'acteurs : les *malades* (600 000 malades dont la moitié est des enfants), les *médecins et chercheurs* instaurés conjointement dans le même « sac actantiel », ce dernier groupe contrastant avec celui du *grand public* qui pourrait être paraphrasé en *opinion publique*. Le contraste entre ces deux derniers actants est assumé grammaticalement, à l'aide de tournure contrastive : « *quant aux médecins et aux chercheurs...* ». Très schématiquement, dans ce chapeau sont posés : S1 les malades, S2 le grand public, caractérisé par un /ne pas savoir/ (S2 disjoint de l'objet *savoir connu*) et S3 les médecins et chercheurs, caractérisés par un /faire/ et instaurés dans un programme de quête dont l'objet est le *savoir à connaître*. Dans le chapeau des différents dossiers, on retrouve toujours peu ou prou ces trois mêmes actants. La recherche, ce S3, est toujours actualisé. Ce qui est flagrant, c'est qu'après cette entame, il n'y a plus aucune trace de narrativité. Même la maladie n'est pas décrite comme un destinataire transcendant, une puissance omnipotente,

⁶⁶³ Nous invitons le lecteur à se rendre sur : <https://www.inserm.fr/information-en-sante/dossiers-information/epilepsie> . L'étude a été menée au mois de janvier 2018. Le lecteur ne s'étonnera pas de quelques modifications (dans le sous-titre notamment, qui passe de « *Une maladie multiforme et complexe, encore mal comprise* » à « *Un ensemble de maladie complexe, encore mal compris* » en septembre 2018. Les Dossiers sont régulièrement mis à jour, et c'est aussi l'une de leurs caractéristiques définitives.

⁶⁶⁴ Cf. Chapitre III, partie III.1.2 « *La mise en discours de la pratique scientifique* ».

⁶⁶⁵ En voir une impression d'écran en Annexe 7, Figure C, page 390 de ce tome.

alors que c'est très souvent le cas dans les articles de vulgarisation scientifique grand public et les discours profanes.

Au niveau de l'agencement d'un dossier INSERM, de sa structure paratextuelle notamment, l'élément prégnant est le bloc introductif mis en valeur par la couleur de fond orange. Ce bloc introductif se compose :

- du titre « *Épilepsie* » et d'un sous-titre « *Une maladie multiforme et complexe, encore mal comprise* »
- du chapeau dont il a été question ci-dessus, qui souligne les informations contextualisantes,
- une infographie disposée en tryptique qui résume les trois informations importantes qui caractérisent la thématique : ici l'épilepsie,
- la fonctionnalité « *écouter* » proposant une synthèse vocale qui soumet l'auditeur à un parcours de lecture spécifique et linéaire,
- un petit bloc de contextualisation et d'autoévaluation comprenant le temps de lecture supposé, la date de la dernière mise à jour et le niveau d'expertise du dossier,
- les hyperliens pour les réseaux sociaux sous formes d'icônes,
- et enfin une ligne italique qui précise la collaboration du chercheur INSERM spécialiste de la thématique et l'unité INSERM de référence.

En dessous de cet imposant bloc introductif, une structure simple en parties et sous-parties qui répond aux normes du genre de l'exposé thématique. Chaque partie ou sous-partie est accompagnée d'un pictogramme dans le même style que l'infographie précédemment mentionnée. Ces différents éléments répondent aux attentes normatives du genre. Ce qui est saillant, c'est la présence de références bibliographiques, de renvois à des articles scientifiques – qui par ailleurs encore plus nombreux dans d'autres dossiers d'information que celui consacré à l'épilepsie. Ces renvois vers des articles scientifiques s'effectuent par des liens hypertextuels, qui mènent sur la plateforme de l'éditeur scientifique pour consulter directement l'article. Enfin, un autre élément mérite d'être remarqué : le *mouseover*⁶⁶⁶. Le phénomène de *hover* ou *mouseover* correspond à l'activation d'une fenêtre, d'une info-bulle qui apparaît quand un lien est survolé sans l'action du clic. L'infobulle qui apparaît propose alors une courte définition terminologique du *technomot* souligné en pointillés.

Au niveau iconographique, différents éléments rentrent en compte : l'infographie du bloc introductif disposée en tryptique où sont figurativisés un neurone et des médicaments sous forme de comprimés, dans les pictogrammes associés à chaque titre⁶⁶⁷, et une photographie. Ce dernier élément est particulièrement intéressant car possède un statut instable. Il s'agit d'une photographie de prise de vue de microscope, légendée comme étant « Marquage de

⁶⁶⁶ Un artefact de ce phénomène est proposé en Annexe 7, Figure D, page 390 de ce tome.

⁶⁶⁷ Des exemples sont proposés en Annexe 7, Figure E, page 390 de ce tome. En comparant avec les autres dossiers d'information, on constate que les pictogrammes sont associés systématiquement aux mêmes mots-clés des titres, ce qui permet de présenter une cohérence entre les dossiers.

neurone © Inserm E. Eugène »⁶⁶⁸. Aucune information supplémentaire ne vient contextualiser ou expliquer la raison de l'introduction de cette reproduction d'imagerie scientifique. L'image scientifique est extraite de son contexte de publication ésotérique (elle pourrait tout à fait faire partie d'un de nos items du Groupe de corpus 1, Chapitre I) pour être exhibée dans le développement de ces dossiers de vulgarisation. Dans certains dossiers, les images de ce type sont encore plus fréquentes. Nous reviendrons sur cette « importation sauvage » *infra*. Et enfin, à rapprocher des éléments iconographiques car définie en partie par sa dimension visuelle, l'introduction d'une vidéo est réalisée dans le dossier. Il s'agit d'une vidéo de quelques minutes, à vocation soit pédagogique soit de légitimation scientifique avec l'interview d'un chercheur. Ce type d'élément audiovisuel intervient de manière systématique dans chaque dossier.

Pour finir la présentation du dossier, il convient de souligner les procédés (nombreux) de mise en exergue typographiques : le *mouseover* déjà mentionné permettant d'obtenir une définition, la mise en relief des *technomots* permettant de se rendre dans d'autres dossiers associés, la mise en gras de syntagmes voire de phrases entières ainsi mises en évidence – ce qui crée une hiérarchisation de contenu à l'intérieur du dossier – et enfin des encarts ou encadrés. Ces derniers éléments posent toujours le problème de leur statut : s'agit-il de focus ? d'exemple ? d'information complémentaire ? Est-ce plus ou moins important en termes de hiérarchisation du contenu ? Il appert dans ce dossier qu'il s'agit de focus pour mettre en avant un élément important. Dans d'autres, l'encadré semble plutôt relever de l'exemplification ou de la saillance de cas particuliers.

Tous ces éléments de présentation du dossier montrent que l'ensemble s'articule autour d'une tension entre reproduction et différenciation du genre de l'article scientifique (celui de la sphère 1, dont nous avons étudié les discours en III.1.2.). La reproduction des normes génériques de l'article scientifique se manifeste notamment par :

- La présence d'imagerie scientifique : Pour la photographie du marquage de neurone, aucun contenu n'est ajouté, aucune information. Par cette convocation, l'énonciateur ajoute cependant une valeur onto-véridictoire dans le sens où, pour un lecteur profane, trivialement, « ça fait vrai », « ça fait scientifique ». La mimétique enclenchée par le Dossier – cette volonté de « faire comme », d'imiter l'article scientifique – permet à la fois d'illustrer et de rendre moins austère le propos, mais aussi et surtout de donner de la légitimité au dossier et marquer son appartenance au champ scientifique.
- Le renvoi bibliographique : De la même façon, le renvoi bibliographique fréquent fonctionne sur ce principe mimétique du « faire vrai ». Sa présence a un aspect très rhétorique : le plus souvent, l'accès à l'article scientifique qui correspond (sur lequel le lecteur est envoyé grâce à l'hyperlien) est payant, et/ou l'article est en anglais, et bien sûr présente une complexité importante, bien loin des compétences du « public large » ciblé par les Dossiers d'information. L'utilisation de ces renvois et de ces références

⁶⁶⁸ Une impression d'écran de cette insertion d'imagerie scientifique dans le dossier est présentée en Annexe 7, Figure F, page 391 de ce tome. Nous notons que dans la version de septembre 2018, cette photographie ne fait plus partie du dossier. Nous rappelons que l'étude a été menée sur la version encore en ligne en janvier 2018.

est purement stratégique, pour donner l'image d'une science ouverte, d'une recherche accessible. Cet aspect de reproduction du discours scientifique ésotérique constitue un procédé de légitimation potentialisant la « traçabilité » de l'information.

- L'énonciation totalement débrayée : Répondant au topos de la science qui s'énonce toute seule, le débrayage total se veut reproduire le genre de l'article scientifique – même s'il a été montré en III.1. que le débrayage était distribué et non-ubiquitaire dans l'article. Son utilisation massive dans le cadre du dossier contribue néanmoins à l'effort de légitimation de l'information.

Cependant, de manière simultanée, l'interface se différencie de ce genre de référence en de nombreux points, nous pouvons notamment relever :

- Le phénomène de ce nous proposons d'appeler les *prothèses définitionnelles* : c'est ce qui apparaît notamment avec le procédé du *mouseover*. Ces fenêtres qui s'ouvrent pour donner une définition quand on survole un terme souligné en pointillés. Très utile pour le néophyte, il s'agit d'un outil didactique.
- La présence du titre-question, à l'instar de « *Que se passe-t-il au niveau des neurones ?* » en guise de titre de partie : cette forme interrogative est caractéristique du genre de la vulgarisation scientifique, car elle permet une meilleure appropriation et une meilleure projection du lecteur. Cela anticipe un certain *lecteur modèle* et on se sert de la forme interrogative comme un objet transitionnel⁶⁶⁹ pour le lecteur, c'est ce à quoi il se raccroche, c'est son point d'entrée. Cette remarque est à nuancer car dans les dossiers, ces titres-questions ne sont pas les plus fréquents, ils le sont beaucoup plus dans les articles de presse, de vulgarisation scientifique institutionnelle.
- La présence de procédés linguistiques de vulgarisation répondant des stratégies de remédiation discursive étudiées dans le Chapitre III⁶⁷⁰ : les reformulations et équivalences sémantiques, les métaphores (« *on peut imaginer une sorte de court-circuit dans le fonctionnement cognitif* »), les marqueurs de séquences explicatives (« *on sait aussi que* », « *ceci consiste à...* », « *cela veut dire que...* ») et les marqueurs de séquence de véridiction qui rétablissent la vérité scientifique par rapport à une doxa pourvoyeuse de représentations erronées (« *il serait plus exact de parler de...* », « *l'épilepsie n'est pas en tant que telle...* »).
- Le travail de la graisse de la typographie : la mise en exergue typographique permet de hiérarchiser le contenu et s'assume comme outil didactique : ce qui est en gras est important ou peut faire l'objet d'un traitement particulier (définitionnel avec le *mouseover*, ou ouvrir une autre page avec les hypertextes, etc.)
- La présence d'encadrés : Caractéristiques du genre de la vulgarisation scientifique⁶⁷¹, les encadrés s'intègrent de manière plus linéaire dans le parcours de lecture et sont moins source de tabularité que dans les articles de magazines de vulgarisation scientifiques traditionnels. Là encore, la position énonciatrice se montre tiraillée entre

⁶⁶⁹ WINNICOTT Donald Woods, *Les objets transitionnels* [1969], Paris, Payot & Rivages, 2010.

⁶⁷⁰ Cf. parties III.2.3.4.2. « *Marqueurs métalinguistiques* » et III.2.3.5. « *Discussion : des stratégies de remédiation* ».

⁶⁷¹ Cf. ci-après la partie V.2.1.4. « *Application du socle au dossier de vulgarisation scientifique* », notamment ce qui est dit de la composante distributionnelle.

l'article scientifique complexe et la vulgarisation pure à but pédagogique, plaçant le curseur entre les deux.

Cette tension entre *imitation* et *différentiation* par rapport à l'article scientifique exprime la tension entre *légitimation du propos* et *mise en visibilité* : l'INSERM en tant qu'énonciateur identifié, cherche à la fois à transmettre de l'information savante de manière didactique et légitimer son discours, l'ancrer dans un référentiel scientifique où le lecteur internaute est invité à entrer. Cette interface est caractérisée par la volonté d'afficher l'ouverture de la recherche scientifique. Cet exemple de communication « court-circuit » est porté par un objectif-double : celui de la transmission des savoirs mais aussi celui consistant à créer une vitrine de la recherche, entre autopromotion et légitimation. Servant en cela les intérêts de l'institution, ce type de discours permet de créer un lien direct et privilégié entre les « consommateurs de culture scientifique » et l'instance de production des savoirs de référence, recherché par le profil de public *intimiste*.

Trajectoire d'auteur

De manière plus succincte, nous proposons de mentionner un autre type de discours de vulgarisation « hors-parcours » répondant également aux besoins du public *intimiste*, en quête d'information « de première main ». Un même acteur, appelé *actant-pivot*, appartenant à plusieurs sémiosphères de manière simultanée, peut traiter de l'information savante sous différents supports, différentes formes, différents médias, et différents genres. Dans le cadre du projet, un cas d'actant-pivot est exemplaire dans cette démarche et s'actorialise très concrètement en la personne du Pr Auvin, Professeur des Universités et Praticien Hospitalier (PUPH), à la fois chercheur INSERM dans la sphère 1, neuropédiatre spécialisé en épileptologie dans la sphère 2 et également auteur d'un livre tout public et expert interviewé dans pour les revues/bulletins ou invité dans des émissions de vulgarisation scientifique grand public, ces derniers discours se situant très nettement dans la sphère de la vulgarisation scientifique en direction des profanes.

L'actant-pivot incarne une instance énonciative syncrétique, dont les discours, selon l'activité engagée (d'aucun dirait selon « la casquette » arborée : chercheur, médecin, vulgarisateur), sont modifiés pour entrer en adéquation avec la communauté discursive à laquelle il s'adresse et celle dans laquelle il s'inscrit lors de son énonciation. Se crée alors une trajectoire d'auteur, « calculable » pour reprendre le vocabulaire mathématique à partir des différentes productions discursives assumées par ledit actant-pivot : les différents articles scientifiques dont il est un des signataires⁶⁷², les discours qu'il profère en consultation⁶⁷³, les discours qu'il produit lors d'interview⁶⁷⁴ ou encore les discours qu'il tient dans les livres de vulgarisation scientifique⁶⁷⁵. La trajectoire d'auteur réunit dans une représentation abstraite⁶⁷⁶ tous les fragments discursifs tenus par le même énonciateur en de nombreux points du *parcours de médiations* posé.

⁶⁷² Dans le Tome II par exemple : Articles A, B, C, D, E.

⁶⁷³ Dans le Tome II par exemple : Retranscriptions A01 à A18.

⁶⁷⁴ Par exemple dans l'émission de vulgarisation scientifique du Figaro Santé : « Toc toc Docteur » URL : <http://video.lefigaro.fr/figaro/video/toc-toc-docteur-l-epilepsie-chez-l-enfant/5653914100001/>

⁶⁷⁵ AUVIN Stéphane et ROY Soline, *L'épilepsie chez l'enfant Conseils de vie au quotidien.*, Montrouge, John Libbey, 2017.

⁶⁷⁶ Les quatre notes de bas de page précédentes constituent, de manière non-exhaustive, les « coordonnées » de la trajectoire d'auteur du Pr Auvin.

Conclusions

Les cas particuliers présentés proposent deux modes alternatifs de circulation de l'information. Répondant aux besoins de fiabilité et de proximité du profil profane *intimiste*, ils s'extraient du paradigme du *troisième homme* en se passant de tiers médiateurs ou « traducteur ». Les énonciateurs, producteurs légitimes de savoir scientifique, assument alors eux-mêmes l'opération de réduction de « l'aliénation culturelle » (dans la conception d'Oulif et Moles) et s'émancipent des pôles « médias » et « politique » (dans la conception de Wolton) qui peuvent apparaître comme peu légitimes dans des questions de savoirs scientifiques. Ses modes participent de la création d'un autre paradigme de la vulgarisation scientifique, souvent oublié de la littérature sur le sujet, qui pourrait se laisser nommer « paradigme du *premier homme* », par homologie avec la dénomination du premier mode étudié. La définition institutionnelle de la vulgarisation scientifique n'apporte guère d'indication sur les caractéristiques inhérentes à la pratique vulgarisatrice si ce n'est l'obédience idéologique de celui qui en parle : la vulgarisation scientifique comme médiation culturelle, la vulgarisation scientifique comme outil démagogique et politique, la vulgarisation scientifique comme parole experte édulcorée, etc. Un détour du côté des considérations génériques nous semble indispensable pour pouvoir caractériser ce type de discours, comme disposition particulière qui autorise la création d'un (ou plusieurs ?) genre(s) possible(s). Cyniquement, c'est notre propre obédience scientifique de chercheur en sciences du langage qui transparait alors dans cette démarche. Cependant, la définition de ce ou ces genres semble être un levier fort opérationnel dans la caractérisation scientifique de cette pratique culturelle et sociale, certes, mais également *générique*, répondant à des normes médiatiques et sémantiques spécifiques.

V.2. Définition générique de la vulgarisation scientifique

La vulgarisation scientifique semble présenter elle-même une sorte de constellation de représentations socioculturelles dans sa convocation. Qu'elle s'inscrive dans le paradigme du *troisième homme* comme traducteur omnipotent, « *virtuose de deux registres* »⁶⁷⁷, ou dans celui du *premier homme* comme incarnation sacrée du producteur de connaissance capable d'expliquer ses trouvailles, la vulgarisation fait appel à notre imaginaire. La nature hétérogène de ses formes n'empêche pas de faire apparaître dans la conscience collective des représentations prototypiques qui en condensent les caractéristiques définitoires. Nous proposons de faire le point sur quelques traits inhérents à la pratique de la vulgarisation scientifique. Pour se faire, nous proposons d'aborder ici la figure prototypique du dossier de vulgarisation à l'intérieur de revues spécialisées en vulgarisation scientifique. Le corpus-occurrence de référence pour l'ensemble de ces caractéristiques est incarné par un Dossier⁶⁷⁸ consacré à l'épilepsie dans la revue *Science & Santé*. Avant d'en faire l'analyse générique, il convient de présenter le cadre théorique qui l'accueille : le socle de généricité.

⁶⁷⁷ D'après l'expression de Daniel Jacobi dans : JACOBI Daniel, « Sémiotique du discours de vulgarisation scientifique », *Semen. Revue de sémio-linguistique des textes et discours* (2), 01.02.1985.

⁶⁷⁸ Corpus-occurrence page 551 du Tome II : DUPUY MAURY Françoise, « Épilepsie. Vers la sortie de crises ? », *Science & Santé* (27), 2015, pp. 20-33.

V.2.1. Le gradient de généricité comme modèle

V.2.1.1. Sémiotique et genre

Une éviction...

Le genre se présente d'abord comme une catégorie littéraire. La tradition sémiotique l'a longtemps délaissé, dénonçant un manque présumé de critères formels à sa définition, se contentant alors de le décrire comme une forme de catégorisation culturelle et non scientifique du champ littéraire :

« Le genre désigne une classe de discours, reconnaissable grâce à des critères de nature sociolectale. Ceux-ci peuvent provenir soit d'une classification implicite qui repose, dans les sociétés de tradition orale, sur une catégorisation particulière du monde, soit d'une 'théorie des genres' qui, pour nombre de sociétés, se présente sous la forme d'une taxinomie explicite, de caractère non scientifique »⁶⁷⁹

Dépendante d'un certain relativisme culturel, la théorie des genres ainsi conçue présente surtout l'intérêt de renseigner sur l'axiologie sous-jacente prévalant à la constitution de ces catégories de discours, dans une perspective comparative notamment. Selon Greimas et Courtès, elle pêche par son manque de propriétés formelles définitoires. Une telle éviction du genre, dans les travaux de l'École de Paris notamment, peut surprendre car dans la glossématique de Hjelmslev, une place de choix semble être réservée au genre parmi les « grandeurs de l'analyse » :

« De notre point de vue, il est certain que l'analyse du texte revient au linguiste comme une obligation inéluctable, incluant ainsi les segments de texte de très grande extension. (...) De la première de ces divisions, résultent la ligne de l'expression et celle du contenu, qui contractent une solidarité mutuelle. En subdivisant celles-ci séparément, il sera possible et même nécessaire de diviser la ligne du contenu, entre autres, en genres littéraires, et de diviser ensuite les sciences en présupposantes (sélectionnantes) et présupposées (sélectionnées). Les systématiques de la critique littéraire et des sciences en général trouvent ainsi leur place naturelle dans le cadre de la théorie du langage et, à l'intérieur des divisions des sciences, la théorie linguistique doit arriver à inclure sa propre définition. »⁶⁸⁰

La glossématique – la sémiotique scientifique de Hjelmslev – qui se saisit d'un texte doit le faire des grandeurs les plus étendues aux grandeurs les moins étendues dans une suite de divisions successives. La première division est celle de l'expression et du contenu, et à partir de cette analyse première, le genre apparaît très tôt dans la conception hjelmslevienne dans le plan du contenu. Le genre ne doit pas être exclu de la sémiotique : il fait partie de la hiérarchie, et apparaît même à l'intérieur des divisions premières. Dès Hjelmslev, le genre n'est pas qu'une catégorie littéraire qu'il serait possible d'étudier de manière sémiotique, mais au contraire une voie d'accès privilégiée aux grandeurs les plus étendues dans le plan du contenu pour construire une sémiotique littéraire ou sémiotique des pratiques culturelles plus

⁶⁷⁹ GREIMAS Algirdas Julien et COURTÈS Joseph, *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1979 (Langue, linguistique, communication), page 164.

⁶⁸⁰ HJELMSLEV Louis, *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Éditions de Minuit, 1968 (Arguments), pages 135-136.

généralement. Une sémiotique du genre permet, tout en restant déductive et hiérarchique – et donc fidèle à l'épistémologie hjelmslevienne – d'accéder à la textualité et aux spécificités des discours. D'après Nicolas Couégnas, lecteur de Hjelmslev, la sémiotique du genre n'est donc ni une science du général, ni une science du particulier, mais une science de la particularisation, permettant ainsi de passer du genre à l'œuvre, au sein d'une hiérarchie déductive⁶⁸¹.

... des retrouvailles

Ainsi, sous l'impulsion d'une nouvelle génération de sémioticiens s'inscrivant dans l'héritage de Louis Hjelmslev et François Rastier, le genre retrouve ses lettres de noblesse sémiotique. Rastier est l'un des premiers à redorer le blason du genre, ne l'abandonnant pas à sa condition de simple étiquette littéraire, mais en affirmant au contraire son autonomie et son fonctionnement hautement sémiotique. Selon lui, le genre « *détermine ce mode de corrélation entre plan du signifiant et plan du signifié que l'on peut nommer sémiosis textuelle* »⁶⁸². Le genre règle alors les rapports entre expression et contenu, en tant que prescripteur de normes présidant à la production et à l'interprétation des textes. Le genre se définit, selon Rastier, comme une interaction spécifique entre les composantes des deux plans, et entre les plans entre eux. En tant que sémiose, que nous avons décrite comme une effectuation dynamique actualisante, le genre perd de sa stabilité, ou mieux de sa *staticité*, et semble changer d'échelle de pertinence. Un terme est alors privilégié pour rendre compte de sa qualité dynamique : la *généricité*.

Les composantes textuelles de Rastier semblent être au cœur des considérations sémiotiques de deux modèles de la *généricité* qui nous interpellent pour notre projet : les *corrélats génériques* de Driss Ablali et le *gradient de généricité* de Nicolas Couégnas. Dans les deux propositions théoriques, le genre dépasse son statut d'étiquette sociolectale ou encore de catégorie taxinomique, pour endosser le rôle dynamique d'une construction interprétative à partir d'une association spécifique de composantes textuelles rastieriennes, appartenant aussi bien au plan du contenu (thématique, dialectique, dialogique, tactique) qu'au plan de l'expression (médiatique, rythmique, prosodique tonale, distributionnelle)⁶⁸³. Cette construction interprétative est assumée chez les deux chercheurs par le « *parcours interprétatif* », processus dynamique intrinsèquement lié à la *généricité*, permettant de rendre compte de la textualité. Chez Ablali,

« il s'agit d'interpréter le genre sur la base des caractéristiques formelles spécifiques, attestées sur corpus, appartenant à différentes composantes du texte, jugées comme discriminantes et, pour cette raison, sont des indices forts de la généricité. Fait fondamental, le genre ne se présente pas sous son seul aspect extérieur (son

⁶⁸¹ C'est d'ailleurs sur ce constat théorique que s'appuie toute l'articulation logique de son ouvrage : COUÉGNAS Nicolas, *Du genre à l'œuvre : une dynamique sémiotique de la textualité*, Limoges, Lambert-Lucas, 2014.

⁶⁸² Rastier (2001) cité par Sylvain Loiseau dans : LOISEAU Sylvain, « La notion de tradition discursive : une perspective diachronique sur les genres textuels et sur les phénomènes de fréquence textuelle », *Pratiques. Linguistique, littérature, didactique* (157-158), 01.06.2013, page 97.

⁶⁸³ RASTIER François, *La mesure et le grain : sémantique de corpus*, Paris, Champion, 2011 (Lettres numériques 12).

étiquette), il est la résultante d'un cheminement multi-sémiotique : les indices corrélés ne peuvent émerger que dans un parcours interprétatif »⁶⁸⁴

Cette conception présente de fortes affinités avec celle de Couégnas selon lequel

« le genre n'est pas simplement un ensemble de normes sociolectales extérieures au texte, coupables de relativisme culturel, mais aussi une forme intrinsèquement textuelle, une instance de systématisation qui se manifeste par la mise en forme du texte, au cœur de la textualité et de ses composantes. (...) Du point de vue de l'interprétation tout autant que du point de vue de la production se pose le problème de la reconnaissance de la forme générique »⁶⁸⁵

Couégnas attribue à la praxis énonciative la capacité de contenir et convoquer l'horizon générique spécifique d'un texte, à la fois grâce à l'autonomie du genre et au sentiment épilinguistique d'un « air de famille » générique.

Les deux théories ne partagent pas uniquement le recours aux composantes textuelles de Rastier : la conception dynamique et sémiotique de la généricité qui transparait dans les deux est le témoin de l'affinité intellectuelle entre les auteurs, s'inscrivant dans la même approche *textuelle* du genre. Chez les deux, il semble y avoir un « faire genre » comme on a parlé de « faire texte » ou « faire signe » pour l'anthroposémiotique : « *Interpréter le genre : autrement dit, non seulement découvrir quel est le genre d'un texte, mais aussi, et avant tout, trouver qu'il y a du genre, plutôt que rien* »⁶⁸⁶. Les corrélats génériques d'Ablali permettent de constituer des éléments formels pour définir un genre scientifiquement en synchronie. Il s'agit de cooccurrences de composantes intervenant à l'intérieur de différents niveaux linguistiques – morphosyntaxique, énonciatif, argumentatif, rhétorique, compositionnel notamment – qui contribuent à l'établissement de liens de cohérence générique, qu'il est impossible d'analyser isolément. C'est l'interprétation générique qui donne de la cohérence à ces composantes textuelles dispersées, « *disparates et invisibles* ». Il nous semble que l'identification des corrélats génériques, s'effectuant au niveau local des variables linguistiques, issus de la théorie d'Ablali, correspond au même mouvement qui préside à la constitution du socle de généricité de Couégnas, que nous proposons (enfin) de développer.

⁶⁸⁴ ABLALI Driss, « Corrélats génériques et interprétation. Le cas des éditos dans la presse quotidienne », in: BADIR Sémir, ABLALI Driss et DUCARD Dominique (éds.), *Documents, textes, œuvres : perspectives sémiotiques*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2014, pp. 131-151.

⁶⁸⁵ COUÉGNAS Nicolas, *Du genre à l'œuvre : une dynamique sémiotique de la textualité*, Limoges, Lambert-Lucas, 2014, page 24.

⁶⁸⁶ ABLALI Driss, *op. cit.*, 2014, page 132.

V.2.1.2. Présentation générale du gradient de généricité⁶⁸⁷

Le gradient de généricité est un modèle qui formule et étudie la double tension qui s'exerce entre les contraintes du genre et la singularité des œuvres produites. Ce Janus à la fois modèle théorique et outil d'analyse pratique a notamment été appliqué aux albums d'enfance⁶⁸⁸, aux blogs littéraires⁶⁸⁹, à la bande-dessinée⁶⁹⁰ et se trouve, dans le présent travail, réinvesti pour définir les genres discursifs du forum médical⁶⁹¹ et les récits autopathographiques⁶⁹² (seulement en partie puisqu'il ne s'agit pas de genre à proprement parler mais de *voix*). Nous proposons de le présenter en l'appliquant ici au genre du dossier de vulgarisation scientifique.

Le *gradient de généricité* se présente comme l'hypothèse d'une médiation dynamique entre généricité et singularité permettant de décrire les degrés variables de la généricité :

« *Le gradient de généricité permet de représenter non plus uniquement l'analyse hiérarchisée, fondement de toute sémiotique différentielle, mais la tension, la visée singularisante⁶⁹³ qui s'exerce au sein d'un horizon générique. Le chemin qui va du générique au singulier prend donc la forme d'un gradient, où la force prescriptive s'exerce de manière graduelle, passant successivement du plus contraignant, le pôle de la généricité, à la plus grande latitude, le pôle de la singularité* »⁶⁹⁴

Le gradient de généricité propose, du plus contraint au moins contraint, les degrés suivants : le socle médiatico-générique, les modèles, les variétés de modèle, la combinatoire et le style.

⁶⁸⁷ Il apparaît pour la première fois dans : COUÉGNAS Nicolas, « Sémiotique textuelle du genre. La généricité des albums d'enfance », *Pratiques. Linguistique, littérature, didactique* (157-158), 01.06.2013, pp. 91-104. La proposition conceptuelle originelle de Nicolas Couégnas a été retravaillée dans un second temps par lui-même et François Laurent (2014), puis une troisième reformulation a été réalisée avec notre collaboration (2015). Ces trois versions, chacune revisitant la première en l'augmentant et en l'appliquant à des genres textuels divers, témoignent, il nous semble, de l'innovation heuristique proposée par Nicolas Couégnas avec ce modèle. Pour une présentation développée du gradient de généricité accompagnée de nombreux exemples, nous renvoyons le lecteur à l'ouvrage de référence qui y est consacré : COUÉGNAS Nicolas, *Du genre à l'œuvre : une dynamique sémiotique de la textualité*, Limoges, Lambert-Lucas, 2014.

⁶⁸⁸ COUÉGNAS Nicolas, « Sémiotique textuelle du genre. La généricité des albums d'enfance », *Pratiques. Linguistique, littérature, didactique* (157-158), 01.06.2013, pp. 91-104.

⁶⁸⁹ COUÉGNAS Nicolas et LAURENT François, « Style, œuvre et genre : la hiérarchie des composantes textuelles dans le blog L'autofictif de Chevillard », in: DUCARD Dominique et ABLALI Driss (éds.), *Textes, documents, œuvres, Perspectives sémiotiques*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2014.

⁶⁹⁰ COUÉGNAS Nicolas et FAMY Aurore, « L'interprétation générique des textes. Ou comment le genre et le média participent à l'œuvre », in: ABLALI Driss et DUCARD Dominique (éds.), Louvain-la-Neuve, L'Harmattan-Academia, 2015 (Sciences du langage – Carrefours et points de vue), pp. 175-189.

⁶⁹¹ Cf. Chapitre IV, partie IV.2.1. « *Forums médicaux : appropriation du savoir et esprit de communauté virtuelle* ».

⁶⁹² Cf. Chapitre IV, partie IV.3.1. « *Définir les écrits autopathographiques* »

⁶⁹³ L'expression « visée particularisante » a été proposée par François Laurent en 2014.

⁶⁹⁴ COUÉGNAS Nicolas et FAMY Aurore, « L'interprétation générique des textes. Ou comment le genre et le média participent à l'œuvre », in: ABLALI Driss et DUCARD Dominique (éds.), Louvain-la-Neuve, L'Harmattan-Academia, 2015 (Sciences du langage – Carrefours et points de vue), page 178.

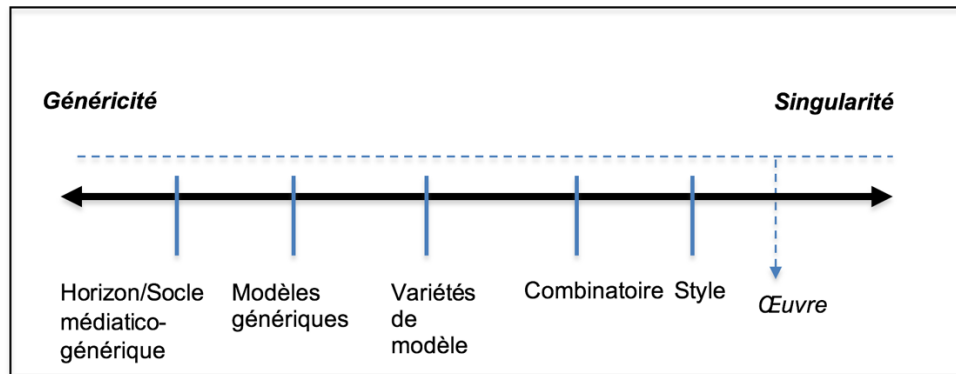


Figure 26. Gradient de généricité, d'après Couégnas & Famy (2015).

La manifestation de l'œuvre (ici en pointillés) peut intervenir à n'importe quel degré du gradient, répondant soit d'une coercition du genre importante et entraînant une production textuelle stéréotypée (comme on l'a vu au Chapitre III, les articles scientifiques sont fortement contraints du fait du manque de latitude institué par la pratique culturelle elle-même, chaque occurrence est stéréotypée) ; ou alors répondant d'une visée singularisante jusqu'aux degrés de *combinatoire* et de *style*, offrant ainsi une certaine liberté à l'œuvre de se détacher, sans s'en extraire, de l'horizon générique qui en contraint la production et l'interprétation. Ce que résume parfaitement Jacques-Philippe Saint-Gérard quand il décrit le gradient de Couégnas comme l'ensemble des

« degrés par lesquels passe un texte pour assumer sa singularité au regard des canons du genre, ce qui pose nécessairement, à un moment ou un autre, la question du style des œuvres »⁶⁹⁵

En les résumant succinctement, ces degrés peuvent être présentés comme suit. Dans le *socle médiatico-générique*, le média rencontre le genre, et cette solidarisation de différentes composantes de l'expression et de composantes du contenu fait du genre une sémiosis textuelle. Le socle correspond au noyau définitionnel du genre, déterminant une pression générique sur la production et l'interprétation d'une œuvre. Les *modèles génériques*, quant à eux, font part des jeux qui se créent à partir des composantes spécifiques constituant le noyau. Ils proposent une grammaire fondamentale faisant apparaître une famille générique, conformes au socle (pression générique), mais agençant l'interaction entre les composantes de manière autonome⁶⁹⁶ (premier niveau de singularisation). Les *variétés de modèles*, comme leur nom l'indique, proposent des spécifications, retenues dans la praxis, des modèles eux-mêmes issus d'une spécification du socle médiatico-générique ou dit aussi *noyau générique*. Il s'agit de déclinaisons de modèles pouvant être mobilisées dans le parcours interprétatif d'une œuvre. La *combinatoire* est un degré de généricité moindre qui prend en charge une syntagmatique éventuelle de variétés de modèles à l'intérieur d'une œuvre : différentes variétés de modèles s'enchaînent, dans un certain ordre, dans la production textuelle,

⁶⁹⁵ SAINT-GÉRARD Jacques-Philippe, « Nicolas Couégnas, Du genre à l'œuvre. Une dynamique sémiotique de la textualité. Limoges, Lambert-Lucas, coll. Sémiotique, 2014, 172 pages », *Questions de communication* (31), 01.09.2017, pp. 551-553.

⁶⁹⁶ Un exemple prototypique de passage du socle aux modèles est donné à propos du genre de la bande-dessinée, notamment dans : COUÉGNAS Nicolas et FAMY Aurore, *op. cit.*, 2015, page 186.

éprouvant la latitude générique par rapport au socle de départ. Enfin, le style est le degré proposant la plus grande latitude, se détachant en partie de la force prescriptive du socle générique pour se laisser aller à plus de singularité :

« *Mais la généricité ne disparaît jamais totalement ; elle reste, en synchronie, l'horizon sur lequel l'œuvre se détache. L'interaction idiolectale entre composantes textuelles consiste nécessairement pour partie en une appropriation de l'interaction sociolectale sélectionnée préalablement par l'appartenance à un genre particulier* »⁶⁹⁷

La thèse forte du modèle réside dans la conception dynamique de l'interprétation générique, montrant que le genre participe à l'œuvre en train de se faire et ne constitue pas seulement une étiquette, une taxinomie posée *a posteriori* sur l'œuvre faite.

V.2.1.3. Le socle médiatico-générique

Le socle de la généricité constitue l'horizon générique dont sont dépendantes la production et l'interprétation d'une œuvre⁶⁹⁸ textuelle. Il permet de concevoir et identifier les éléments formels définitoires du genre qui manquaient à l'appel du *Dictionnaire raisonné*⁶⁹⁹ pour faire du genre une entité sémiotique. Ces traits formels permettant de penser une sémiotique du genre sont identifiables à travers le prisme des « composantes textuelles ». Ces composantes sont des instances systématiques qui règlent la production et l'interprétation de suites linguistiques, au niveau micro-, méso- et macro-générique. Pour arriver au socle médiatico-générique, l'appareillage théorique des composantes a suivi une évolution de reformulations successives, que l'on peut schématiquement résumer comme suit :

(1) *Les composantes textuelles de Rastier*

Les composantes, à partir desquelles le socle de généricité se constitue, proviennent des composantes textuelles de Rastier⁷⁰⁰.

Composantes du signifié	Composantes du signifiant
Thématique	Médiatique
Dialectique	Rythmique
Dialogique	Prosodique-tonale
Tactique	Distributionnelle

Tableau 9. Composantes textuelles de Rastier, d'après Rastier (2001)

⁶⁹⁷ COUÉGNAS Nicolas, *op. cit.*, 2014, page 49.

⁶⁹⁸ En son sens sémiotique, c'est-à-dire une production textuelle ou discursive singulière constituant une totalité. L'œuvre sémiotique n'est pas nécessairement une « œuvre d'art » mais un texte qui se présente à l'interprétation dans sa globalité. L'œuvre intervient le plus souvent à la droite du gradient, après le style d'après l'esthétique contemporaine. Mais théoriquement, le curseur qui la pointe peut s'arrêter avant sur le gradient de généricité.

⁶⁹⁹ Cf. *supra* dans ce chapitre partie V.2.1.1. « *Sémiotique et genre* », § « Une éviction... ».

⁷⁰⁰ RASTIER François, *Arts et sciences du texte*, Paris, Presses universitaires de France, 2001 (Formes sémiotiques).

Sur le plan du contenu, les composantes se laissent décrire de la sorte :

Thématique : La composante thématique rend compte des contenus et thèmes investis par le texte, c'est-à-dire du secteur de l'univers sémantique convoqué par celui-ci. Elle en décrit les unités. Les isotopies génériques et les faisceaux induits par les molécules sémiques sont les facteurs de la cohésion thématique, difficiles à identifier sans les ressources de la description sémantique. Pour rappel, les thèmes génériques (taxémique, domanial, dimensionnel) sont des classes sémantiques manifestées dans le texte par la récurrence des sémèmes qui en font partie. Les thèmes spécifiques ne sont liés à aucune classe sémantique particulière et sont indépendants de toute lexicalisation. Il est donc en cela très difficile à nommer.

Dialectique : La composante dialectique rend compte des intervalles temporels dans le temps représenté, de la succession des états entre ces intervalles, et du déroulement aspectuel des processus en leur sein. Il s'agit de décrire des transformations. La dialectique comprend deux niveaux. Le niveau événementiel regroupe les acteurs et les fonctions narratives (contrat, transgression, paris, échange, manipulation, sanction, etc.). Le niveau agonistique correspond aux classes d'acteurs, aux ensembles sémiques stabilisés (le héros, l'adjuvant, le traître, etc. pour reprendre la terminologie propienne). Chez Rastier, les séquences décrivent des enchaînements typiques de fonctions (par exemple le syntagme fonctionnel : contrat > transgression > réparation). Les fonctions se succèdent de façon stéréotypée.

Dialogique : La composante dialogique rend compte des modalités notamment énonciatives et évaluatives, ainsi que des espaces modaux qu'elles décrivent. Dans cette mesure, elle traite de l'énonciation représentée (l'énonciation réelle ne relevant pas de la linguistique, mais de la psycholinguistique). Pour résumer, la composante dialogique concerne l'énonciation énoncée et la modalisation (univers/monde). L'univers est associé à un foyer donné (un évaluateur) qui est la source des propositions et de leur modalisation, il détermine donc un foyer d'assomptions. L'univers est donc constitué de l'ensemble des unités évaluées, et de leurs modalités onto-véridictoires ou thymiques respectives, associées à un foyer donné c'est-à-dire un point de vue (par exemple, tel personnage, le narrateur, un évaluateur sous-entendu). Le foyer d'assomptions peut être conforme ou non-conforme à l'univers de référence (lieu de vérité).

Tactique : La composante tactique rend compte de la disposition séquentielle du signifié, et de l'ordre linéaire (ou non) selon lequel les unités sémantiques, à tous les paliers, sont produites et interprétées. Les contenus peuvent être enchaînés de manière continue ou proposer des discontinuités (comme des ellipses par exemple) qu'il faut combler par inférence.

Sur le plan de l'expression, les composantes textuelles peuvent être résumées comme suit :

Médiatique : La composante médiatique décrit les types de signifiants utilisés, c'est-à-dire tous les supports et matières du plan de l'expression : à l'écrit, à l'oral, pour les productions polysémiotiques, etc.

Rythmique : La composante rythmique rend compte de l'organisation itérative du signifiant, dont la versification en donne un bon exemple.

Prosodique-tonale : La composante prosodique-tonale ne trouve de pertinence qu'à l'oral. Elle rend compte des traits suprasegmentaux actualisés, admettant une euphonie ou

non. Cette composante gère ce qui se rattache à ce que Jakobson appelle la fonction expressive du langage.

Distributionnelle : La composante distributionnelle, comme son nom l'indique, étudie la distribution des unités de l'expression. Elle s'occupe de l'organisation des signifiants, entre linéarité et tabularité, et entre coordination, subordination ou superordination. Elle gère la disposition des unités dans le temps et dans l'espace, ainsi que leur agencement.

(2) *Les composantes textuelles de Rastier revisitées par Badir*

Parmi ses *Six propositions de sémiotique générale*⁷⁰¹, Sémir Badir en consacre une à la présentation des composantes textuelles, comme divisions méthodologiques, du plan de l'expression (la poétique) et du plan du contenu (l'herméneutique)⁷⁰². Les composantes du plan de l'expression sont alors réaménagées, l'ensemble du système permettant d'analyser les œuvres comme les pratiques culturelles.

	<i>paradigmatique</i>	<i>syntagmatique</i>
<i>intensive</i>	THEMATIQUE	DIALECTIQUE
	morphologie	distributionnelle
<i>extensive</i>	DIALOGIQUE	TACTIQUE
	médiatique	rythmique

Tableau 10. Divisions analytiques de la poétique et de l'herméneutique, d'après Badir (2009)

Sémir Badir reprend les composantes textuelles du contenu de Rastier en capitales, et articule celles du plan de l'expression en minuscules. Avec cette reformulation, Badir vient justifier en partie la typologie de Rastier dans laquelle les composantes de l'expression et du contenu, au nombre de quatre dans chaque plan, entrent difficilement en correspondance : elles ne sont pas interdéfinies alors que l'interdéfinition est un souci fondamental en sémiotique. Badir propose de distinguer deux catégories, deux types de division analytique « propre à toute sémiosis » dans les composantes de Rastier : la catégorie *syntagmatique vs paradigmatique*, et la catégorie *intensive vs extensive*. La dimension paradigmatique prend en charge ce qui relève des unités à l'intérieur de la classe, la syntagmatique concerne ce qui relève de l'enchaînement de ces unités. Dans la deuxième catégorie, la dimension intensive est de l'ordre de la qualification des valeurs quand la dimension extensive décrit la quantification de ces valeurs. Les divisions analytiques du plan du contenu restent fidèles aux composantes textuelles du signifié de Rastier et se laissent décrire de la même façon. Les composantes de l'expression sont inspirées de Rastier mais « *sont réaménagées pour d'autres correspondances* » par Badir. La composante morphologique concerne les formes propres à l'expression à tous les niveaux, qu'il analyse en classes de formants et classes de formats :

⁷⁰¹ BADIR Sémir, « Six propositions de sémiotique générale », *Actes Sémiotiques*, 10.04.2009.

⁷⁰² L'homologation entre plan de l'expression et poétique d'une part, et plan du contenu et herméneutique d'autre part est faite dans sa proposition n°1.

« La période, le paragraphe, le sonnet, le tableau graphique, la liste, le cadre, la case (de bande dessinée), le plan (cinématographique), la portée (musicale), l'agenda, la page (numérique), la une (de journal) sont des formats »⁷⁰³.

La composante distributionnelle répond peu ou prou la même définition que chez Rastier. La composante médiatique quant à elle se spécifie par son intérêt pour les protocoles, l'instrumentalisation de la pratique sémiotique engagée et les mécanismes liés à la fonctionnalisation. La fonction médiatique implique donc une part de motivation. Enfin, la composante rythmique décrit, au sein d'une œuvre, les récurrences d'agencements. Elle se situe au niveau des formats et des formants.

(3) **Les composantes textuelles de Rastier revisitées par Badir, remaniées par Couégnas & Famy**

Pour achever cet historique de filiation et de dettes heuristiques, il convient de présenter le socle médiatico-générique, élaboré à partir d'une relecture des composantes textuelles rastieriennes revisitées par Badir, permettant de définir le genre comme une forme sémiotique. Le socle médiatico-générique, dans sa version finale augmentée, est à la fois un modèle théorique et un outil d'analyse opératoire, qui a pour but d'identifier des composantes du plan de l'expression appelées « formats médiatiques » et des composantes du plan du contenu, appelées « composantes sémantiques de la généricité ». L'ensemble permet de circonscrire tous les éléments constitutifs d'un genre et son fonctionnement associé à un média donné. Il se présente schématiquement sous la forme de ce tableau :

	EXPRESSION	CONTENU
	<i>Formats médiatiques</i>	<i>Composantes sémantiques de la généricité</i>
paradigmatique	Système sémiologique	Thématique
	Morphologie	Dialogique Énonciation / Modalisation
syntagmatique	Distribution	Dialectique
	Accès	Tactique

Tableau 11. Socle médiatico-générique, d'après Couégnas & Famy (2015)

Le plan du contenu présente peu de modification. La *composante dialogique* est subdivisée en deux sous-composantes : la composante dialogique-énonciation et la composante dialogique-modalisation. Même si les deux nuances apparaissent dans la définition originelle de Rastier, le socle propose de bien les distinguer, car elles semblent s'autonomiser dans certaines situations⁷⁰⁴. La dialogique-énonciation relève de l'énonciation énoncée et en ce sens étudie tous les phénomènes de débrayage, embrayage, jeux de personnes,

⁷⁰³ BADIR Sémir, *op. cit.*, 2009.

⁷⁰⁴ Voir à ce propos l'exemple du gradient de généricité appliqué à la bande-dessinée, dans lequel la composante dialogique-énonciation fait partie intégrante du socle alors que la dialogique-modalisation permet d'en spécifier des modèles : COUÉGNAS Nicolas et FAMY Aurore, *op. cit.*, 2015, pages 182 et 186 notamment.

subjectivèmes et déictiques, et de la triade « ego, hic et nunc » notamment. La sous-composante dialogique-modalisation relève quant à elle des jeux qui se créent entre foyer d'assomption et univers de référence, entre monde factuel et croyances, déterminant des évaluations axiologiques, thymiques, ou encore onto-véridictoires.

Les principaux réaménagements effectués concernent là encore les « composantes du signifiant », avec la définition des « formats médiatiques » constituant le plan de l'expression de la généricité. La *composante distributionnelle* est maintenue comme une mise en forme (tabularité, linéarité, englobement, par exemple) dictée en partie par le média. Intervient désormais dans le modèle le *système sémiologique*, qui étudie les différents types de signes convoqués (oral, écrit, verbal, iconique, gestuel, polysémiotique, etc.) et, le cas échéant, les rapports entretenus entre ces types (redondance, complémentarité, hiérarchie, etc.). La *composante morphologique* recense les unités (en tant que totalités paradigmatiques) mobilisées par le média : mots, paragraphes, vers, strophe, bulle strip, encadré, schéma, etc. Enfin, l'accès correspond à la construction médiatique et étudie la façon dont le média programme l'acte de lecture, l'accès « physique » à l'interprétation : la tourne par recouvrement pour l'album d'enfance, l'élan tabulaire pour la bande-dessinée, la continuité de la tourne pour le roman, etc. Cette dernière composante donne la consistance sémiotique réelle du média.

*« Il faut insister, enfin, sur le fait que chacun de ces formats médiatiques est véritablement sémiotique ; que ce ne sont pas simplement des descriptions d'éléments formels, isolés, mais les unités d'un plan d'expression, susceptibles d'être associés, soit dans une relation de solidarité soit dans une relation de détermination à des contenus génériques. C'est à cette condition que l'analyse sémiotique peut espérer décrire l'interprétation générique. »*⁷⁰⁵

La constitution du socle médiatico-générique afin de définir un genre revient, sur corpus, à identifier des *corrélats génériques* décrits par Ablali, c'est-à-dire à pointer les cooccurrences auto-constituantes de composantes textuelles. Si les deux approches ne se superposent pas, puisque les corrélats génériques interviennent surtout au niveau linguistique local voire au niveau micro-sémantique et que le socle médiatico-générique fait intervenir les formats médiatiques, elles partagent néanmoins ce geste particulier d'identification de solidarités entre éléments formels (les composantes) permettant de mettre au jour des traits définitoires de la généricité en tant que sémiotique.

Point d'ambiguïté théorique

Décrite de la sorte, une telle conception place le média « à l'intérieur » du genre, comme l'un de ses fonctifs constituants. Il s'agit là d'une hypothèse forte qui peut être source de débat : le genre ne se réduit pas ici à un ensemble de composantes sémantiques, il faut que ces composantes soient mises en interaction avec un certain nombre de composantes du plan de l'expression. En toute franchise intellectuelle, nous devons reconnaître qu'une contradiction apparaît alors avec le référentiel théorique, mis en place plus tôt dans ce travail, d'après l'analyse de la pratique culturelle chez Badir. Dans ses *Six propositions de sémiotique*

⁷⁰⁵ COUÉGNAS Nicolas et FAM Y Aurore, *op. cit.*, 2015, page 188.

générale, il analyse la pratique culturelle en médias (expression) et en genres de discours (contenu).

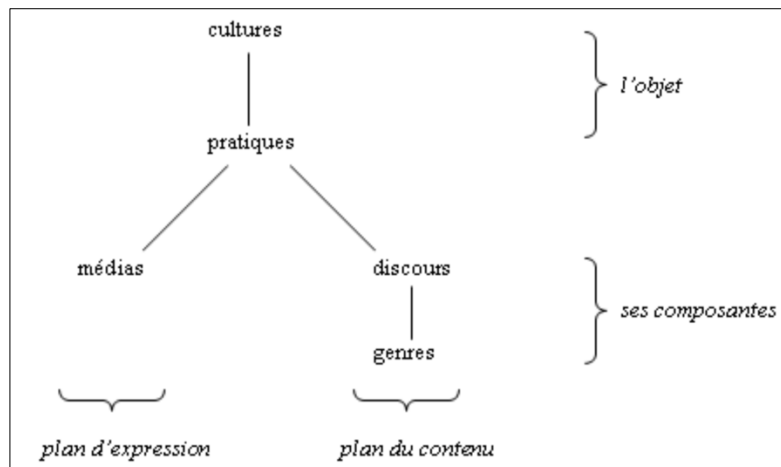


Figure 27. Les pratiques culturelles et leurs composantes, d'après Badir (2009)

À partir de ces considérations, nous avons posé dans le Chapitre II, et ce reprenant une thèse développée dans un précédent article⁷⁰⁶, l'analyse des pratiques culturelles en médiation médiatisation et médiation générique :

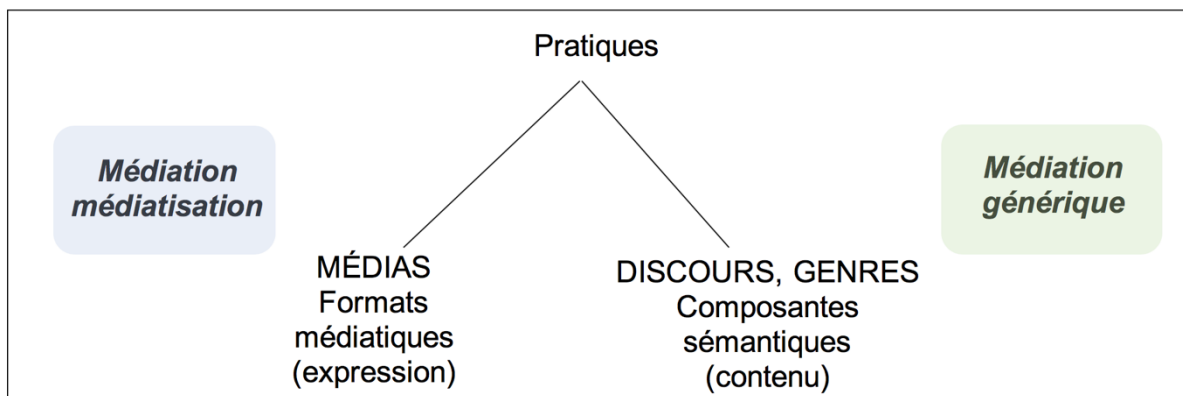


Figure 28. Rappel du référentiel théorique (Chapitre II)

Cependant, le socle médiatico-générique sus-présenté définit le genre comme la solidarisation d'un média (plus précisément de formats médiatiques) et de composantes sémantiques « génériques ». Une solution commode consisterait à affirmer que le socle médiatico-générique ne définit non pas le genre, mais la *généricité*, en tant que pratique sémiotique régissant la production et le parcours interprétatif d'une œuvre. Cette pirouette théorique, qui n'en est pas une à proprement parler mais qui incarne plutôt une précision terminologique, permet d'échapper à toute contradiction dans l'appareillage. La *généricité* devient une actualisation du genre en association à un média dans la pratique. Ce n'est donc pas le genre qui abrite le média, mais la *généricité*. Le terme même de *socle médiatico-générique*, avec

⁷⁰⁶ COUÉGNAS Nicolas et FAM Y Aurore, « Médiations sémiotiques et formes d'existence : de la science aux forums médicaux », in: BADIR Sémir et PROVENZANO François (éds.), *Pratiques émergentes et pensée du médium*, Louvain-La-Neuve, Academia-L'Harmattan, 2017 (Extensions sémiotiques).

son qualificatif composé, laisse entendre le statut dual du concept. La discussion reste ouverte sur les places théoriques respectives du genre et du média, et leurs rapports fusionnels ou polémiques. Le média fait-il partie intégrante du genre ? Un genre peut-il exister sans médiagenie ? Une réponse peut éclore avec le concept de *voix sémiotique*, posé dans le chapitre IV avec la voix autopathographique⁷⁰⁷ pour illustration. La voix a été décrite comme une organisation de contenu sans médiagenie particulière, consistant en l'affirmation de composantes sémantiques opérant de conserve, capable de se déployer dans de multiples médias. Au niveau de pertinence pragmatique, la voix se caractérise par une performativité proche de l'agence. Associée à des configurations de formats médiatiques données, elle autorise la création de genres singuliers, ou plutôt *généricités singulières*, où le sens agit de manière particulière en chacun d'eux.

Cette proposition a le mérite de déplacer la focale et ainsi permettre de concevoir les places respectives de la généralité, du média, de la voix, mais oppose un problème théorique à tout sémioticien gouverné par l'arbitraire du signe en bon héritier de la linguistique saussurienne. En effet, ainsi conçue, la voix (en tant que plan du contenu) préexiste à la sémiologie de la généralité : l'existence d'un fonctif avant la fonction est théoriquement impossible en sémiotique héritière de la glossématique. Le « fonctif » ne devient fonctif qu'en association à un autre dans la fonction sémiotique, c'est la solidarité de deux plans qui fait d'eux des fonctifs. Cette conception de la généralité implique donc une part de motivation, venant de la *voix* ou du *média*, selon les cas. Il nous faut assumer cette part de motivation régissant certaines productions textuelles ou discursives dans l'analyse. Cependant, il n'apparaît pas systématique que tout plan du contenu ou toute configuration de composantes sémantiques de la généralité forme une voix. Celle-ci ne se présente que dans certains cas, il est donc impossible de poser l'équation [média + voix = genre] de manière inconditionnelle. Il existerait une *vocagénie* comme il existe une *médiagenie*, la motivation pouvant intervenir depuis chacun des plans.

V.2.1.4. Application du socle au dossier de vulgarisation scientifique

La vulgarisation scientifique, pour rappel, présente une hétérogénéité constitutive importante : pluralité des énonciateurs, pluralité des formes, pluralité des genres discursifs qui la mettent en œuvre (émission télévisée de vulgarisation, article de presse, animation muséale, etc.), etc. Comme mentionné en introduction de cette partie, nous proposons d'étudier un type de vulgarisation particulier, qui nous semble servir de prototype à la vulgarisation : le dossier de vulgarisation à l'intérieur de revues spécialisées en vulgarisation scientifique. Le corpus-occurrence de référence pour l'ensemble de ces caractéristiques est incarné par un Dossier⁷⁰⁸ consacré à l'épilepsie dans la revue *Science & Santé*. Pour dessiner les contours de ce genre, ou plus précisément identifier les éléments formels définitoire de sa généralité, il convient d'étudier les différentes composantes du socle médiatico-générique.

⁷⁰⁷ Cf. Chapitre IV, partie IV.3.4. « *Conclusions* ».

⁷⁰⁸ Corpus-occurrence page 551 du Tome II : DUPUY MAURY Françoise, « Épilepsie. Vers la sortie de crises ? », *Science & Santé* (27), 2015, pp. 20-33.

Sur le plan du contenu

Sur le plan du contenu, sont distinguées quatre composantes sémantiques de la généralité : la thématique, la dialogique, la dialectique, la tactique. La *composante thématique* montre un investissement omniprésent du thème scientifique au niveau des contenus. Sont retrouvées les isotopies mésogénériques de la santé (acteurs de la santé, états pathologiques, etc.) et de la maladie (épilepsie ici en particulier, la non-santé), et des isotopies microgénériques de l'anatomie et de la physiologie cérébrales (neurones, transmission des neurotransmetteurs, etc.). Le repérage de ces isotopies se fait en grande partie par le relevé de champs lexicaux correspondant.

La *composante dialogique* se divise en deux sous-composantes : la dialogique-énonciation et la dialogique-modalisation. Dans la première, l'énonciation est assurée par une instance énonciative qui se veut neutre, excluant ainsi tout subjectivisme, tout embrayage personnel, tout déictique, bref, l'énonciation témoigne d'un débrayage généralisé. L'énonciation rappelle celle mise en œuvre dans le Dossier d'Information INSERM présenté *supra* dans ce chapitre, qui reprenait lui-même les codes de la section *Materials et Methods* des articles scientifiques analysés en chapitre III. La sous-composante dialogique-modalisation se caractérise par une assomption forte au niveau de l'univers de référence constitué des discours scientifiques ésotériques. La modalité engagée est dite onto-véridictoire, le monde factuel est associé au vrai, c'est-à-dire que l'on considère que le contenu exprimé dans l'univers de référence est vrai, le foyer d'assomption créé dans le discours y adhère totalement. L'énonciation prend en compte cet univers de référence distal, et gère la polyphonie engendrée par son implication directe dans le discours de vulgarisation. Les deux sous-composantes sont ici étroitement liées.

La *composante dialectique* présente une tension temporelle implicite entre : le temps représenté dans les unités périphériques posés comme un hors-temps ou un temps absolu, et, le temps représenté dans l'article à proprement parlé qui enchaîne les transformations narratives et un mouvement général chronologique passé/présent/futur, l'axe sur lequel se déroule l'action de la découverte scientifique notamment.

La *composante tactique* du genre du dossier de vulgarisation scientifique, quant à elle, s'articule autour de deux distributions de contenus :

- Une distribution centrale : l'article proprement-dit, hiérarchiquement supérieur, l'information apportée/rapportée, les transformations d'états.
- Une distribution périphérique : les contenus auxiliaires, les explicitations, etc. qui incarnent un actant adjuvant à la compréhension du centre. L'article en tant que tel se « concentre » au centre du format « double-page » alors que les entités connexes (le vocabulaire, les index d'auteurs, les encadrés, les notes bibliographiques, etc.) sont distribuées sur les côtés de la double-page (à gauche sur les pages de gauche, à droite sur les pages de droite : bref, sur les extérieurs de l'unité double-page).

Sur le plan de l'expression

Sur le plan de l'expression, sont distingués quatre types de formats médiatiques : le système sémiologique, la morphologie, la distribution et l'accès. Le *système sémiologique* est constitué significativement d'un ensemble polysémiotique : du verbal écrit et de l'image sous forme de

photographies, de schémas légendés, de reproduction d'imagerie scientifique, d'icônes (le doigt pointé, les pages cornées / notes bibliographiques, les loupes, etc.). Il existe un rapport de complémentarité entre les différents systèmes sémiologiques mobilisés, littéralement au sens de « complément d'information », avec le texte verbal comme fil conducteur, complété par les différents encadrés et autres formes visuelles.

Au niveau de la *composante morphologique*, les unités recensées sont très variées : le mot, le paragraphe, la page, la double-page. Cette double page semble être une unité morphologique de premier ordre : elle joue un rôle important dans la « distribution périphérique » dans la composante tactique vue *supra* et se trouve mise en valeur en tant que totalité par certains éléments qui viennent lier les deux unités de format de base (la page) pour ne former qu'un seul et même espace de pertinence. L'exemple le plus prototypique se trouve en pages 22 et 23 du dossier original⁷⁰⁹, avec l'iconographie du neurone disposé sur l'ensemble de la double-page et dont l'axone du neurone constitue l'élément liant. Cette unité morphologique est étroitement liée aux modalités de la composante accès médiatique.

La *composante distributionnelle* est également très riche. Elle propose la construction d'une architecture, articulant un *centre* (l'article proprement-dit sous forme de colonnes et de paragraphes séparés et titrés) et une *périphérie* (les encadrés, les éléments d'iconographie, les index-définitions, les notes bibliographiques, les identifications d'acteurs, etc.). Cette composante présente donc un véritable éclatement de la distribution des signifiants : même le corps du texte est partiellement éclaté en colonnes, en paragraphes titrés et en inserts-citations, prédisposant à une lecture préférentiellement tabulaire.

Enfin, la composante de *l'accès médiatique* est caractérisée par ce qu'on pourrait définir comme une « lecture générale en survol » de l'unité double-page. La distribution éclatée précédemment mentionnée autorise (incite même) les élans tabulaires entre les différentes sous-unités morphologiques. Comme pour beaucoup de genres imprimés, l'accès médiatique se fait aussi par « la tourne » entre deux doubles-pages, comme pour un roman ou tout autre ouvrage papier qui implique un feuilletage.

Le noyau générique

Le noyau élémentaire du socle médiatico-générique, qui prédétermine les rapports entre les composantes, le long du gradient, peut ainsi, et ce à partir des différentes composantes exposées, se laisser décrire comme l'interaction primordiale de la composante thématique et dialogique, associées à une composante distributionnelle et une composante morphologique particulières.

⁷⁰⁹ Une impression des deux pages constituant l'unité double-page est donné par la Figure A en Annexe 8, page 392 de ce tome.

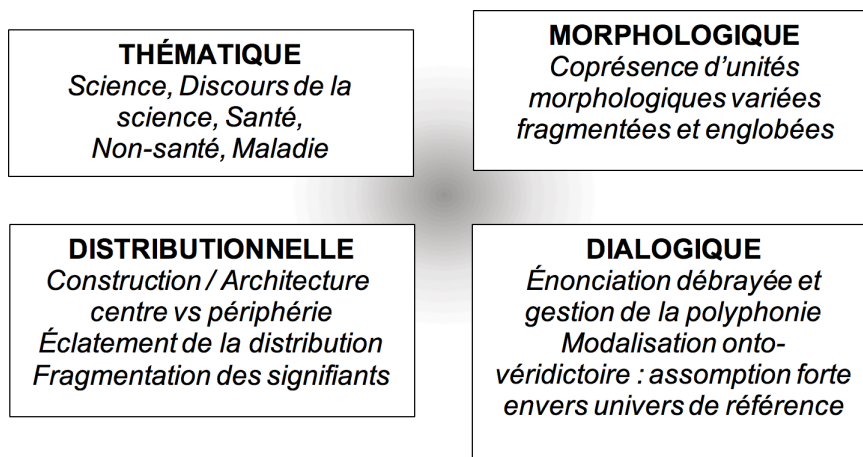


Figure 29. Noyau générique du dossier de vulgarisation scientifique

C'est ce socle nucléaire qui exerce la plus forte pression générique et qui définit l'essence même du genre « dossier de vulgarisation scientifique ». Associé à d'autres composantes, il permet de décliner le socle en modèles, eux-mêmes déclinables en variétés de modèles, etc. C'est donc à partir de ce noyau théorique qu'il est possible de penser des parcours de singularisation générique, avançant pas à pas sur le gradient de généricité vers le pôle droit.

V.2.2. Caractéristiques des discours de vulgarisation « traditionnels »

Les composantes du noyau de généricité étant posées, elles permettent de donner un cadre conceptuel à l'analyse de phénomènes typiques voire définitoires du genre de la vulgarisation scientifique imprimée.

V.2.2.1. Mécanismes de reproduction et différenciation

Il apparaît que la composante dialogique joue le rôle d'orchestration de la tension exercée entre *reproduction* et *différenciation*, de la même teneur que ce que nous avons pu mettre au jour dans l'analyse du Dossier d'Information INSERM. Nous avons montré *supra* que, dans le Dossier d'Information INSERM, tous les éléments étaient impliqués dans la mise en œuvre de deux démarches opposées mais conjointes : l'imitation du genre de l'article scientifique ésotérique et la différenciation d'avec ce même genre. La reproduction des normes génériques de l'article scientifique passait notamment par la présence d'imagerie scientifique, l'usage du renvoi bibliographique, le débrayage de l'énonciation. Les mêmes procédures sont investies dans le corpus-occurrence de la vulgarisation scientifique imprimée, à quelques adaptations près :

- La présence d'imagerie scientifique : La reproduction d'imagerie authentique se réalise selon deux modes différents. Premièrement, l'imagerie est extraite de son environnement d'article ésotérique pour être placée telle quelle dans le dossier de vulgarisation (la radiographie de la page 25 du dossier, les tracés d'EEG et IRM de la

page 29, l'IRM de la page 32). Ce procédé a déjà fait remarquer le statut ambigu d'un tel objet transposé sans ménagement particulier. Un deuxième mode d'insertion de l'imagerie est proposé par le dossier de vulgarisation étudié : la photographie de mise en scène de l'inscription⁷¹⁰ scientifique ou médicale. Elle propose un procédé sémiotique très particulier. Par exemple, un tracé EEG donné n'est pas montré directement, mais affiché sur le moniteur de l'ordinateur, lui-même placé dans un environnement de travail, à côté d'un patient, etc. L'imagerie scientifique subit une contextualisation fonctionnalisante et déictique⁷¹¹ : l'imagerie/inscription est mise en situation par la mise en scène, « donnant à voir » sa fonction, son rôle, dans la pratique dans laquelle elle s'inscrit. Ce processus participe d'une désacralisation de l'image scientifique, qui perd de son aura, proche de celle de l'œuvre d'art, pour être incorporée à la vie quotidienne de la pratique scientifique ou de la pratique médicale : trivialement, elle vient « faire partie du décor ». La composante dialogique joue donc sur un ré-embayage de l'imagerie scientifique permettant de rapprocher l'univers de référence réputé lointain du lecteur consommateur de la vulgarisation scientifique.

- Le renvoi bibliographique : Le renvoi bibliographique, du fait de la composante « accès médiatique » différente du Dossier d'Information INSERM, ne peut jouer sur les technomots et les liens hypertextuels. Le renvoi a pourtant bien lieu et s'effectue grâce au paratexte et à l'icône associée à la fonction bibliographique incarnée par une page cornée⁷¹². Le renvoi est cependant déconnecté du corps du texte (le *centre* identifié dans socle médiatico-générique) car aucun élément permet d'en faire l'appel (un éventuel réinvestissement de l'icône par exemple, comme cela est proposé pour d'autres fonctionnalités (définitions, index d'acteurs de la recherche). Si bien qu'il est difficile de parler de *renvoi* bibliographique à proprement parler mais plutôt d'*indications bibliographiques*. Cependant, la fonction est la même que pour les renvois étudiés dans le cadre du Dossier d'Information : il s'agit d'une utilisation stratégique jouant sur la composante dialogique qui donne l'image d'une science ouverte. Elle constitue un mécanisme de légitimation potentialisant là aussi la « traçabilité » de l'information, laissant entendre que l'énoncé rentre en résonance avec un autre énoncé, tenu ailleurs, dans la sphère scientifique légitime : le dialogisme joue alors à plein.
- L'énonciation totalement débrayée : La composante dialogique-énonciation, qui propose un débrayage personnel total, imite les normes de la section M&M étudiée dans le Chapitre III. Elle correspond à un procédé supplémentaire exprimant l'assomption forte envers l'univers de référence.

Les tentatives de reproduction paradoxalement accompagnées de procès de différenciation vis-à-vis du genre de l'article scientifique sont toujours menées, voire gouvernées, par la composante dialogique. Les prothèses définitionnelles incarnées par les info-bulles du *mouseover* sont remplacées dans le genre du dossier de vulgarisation par les définitions

⁷¹⁰ Dans le sens que nous lui avons donné au Chapitre III, d'après Latour et Woolgar.

⁷¹¹ Des exemples en sont donnée par la Figure B et la Figure C, en Annexe 8, page 392 de ce tome.

⁷¹² Une représentation en est donnée grâce à l'impression d'écran en Figure D, en Annexe 8, page 393 de ce tome.

décrochées⁷¹³, en paratexte latéral, grâce à un système de renvois par icône entre parenthèses dans le corps du texte⁷¹⁴. Identifiant un lecteur-modèle néophyte et non familier de la terminologie employée dans ce discours imitant celui des articles scientifiques, la présence de ces prothèses assume sa fonction d'auxiliaire didactique. Un procédé particulier de modalisation des discours de référence peut attirer également l'attention de l'analyste. Il consiste à l'humanisation de la science : les différents renvois aux index de chercheurs, les photographies d'acteurs de la recherche mis en scène dans leurs fonctions, les inserts-citations au discours direct et autres témoignages permettent de « montrer » l'homme derrière la science. Cette procédure vient répondre à une conception institutionnelle du *troisième homme*, selon laquelle la science est pensée comme autonome et inaccessible : « *La science a créé son propre mystère : pour rétablir un lien brisé, le vulgarisateur la démystifie en l'humanisant* »⁷¹⁵. Humaniser la science consiste donc à montrer l'homme derrière les découvertes, « *déconstruire le héros pour révéler le travailleur* »⁷¹⁶. Au niveau purement linguistique, des corrélats génériques se laissent aisément identifier puisqu'ils répondent des mêmes procédés métalinguistiques étudiés plus haut : des équivalences sémantiques construites autour de termes-pivots, des embrayeurs de séquences explicatives et autres marqueurs de séquence de véridiction venant rétablir une vérité scientifique aux dépens d'une croyance doxique, etc. La présence de tels procédés jouant également le rôle d'adjuvants didactiques intégrés à l'énonciation détache le discours du genre de l'article scientifique de référence. Cette intervention de la composante dialogique induit la pluralité relevée dans la composante morphologique et l'éclatement caractérisant la composante distributionnelle. Ainsi, la présence d'encadrés, d'iconographies variées (libres sur l'espace de la double page comme le neurone « de liaison » ou rapportées au cadre d'un schéma légendé ou d'une photographie mise en scène par exemple), les nombreux blocs paratextuels (définition, index de chercheurs, indications bibliographiques), le travail de la graisse typographique permettant de hiérarchiser le contenu s'assume comme outil didactique (le traitement typographique particulier exprime l'importance hiérarchique) fragmentent le contenu permettant à la polyphonie inhérente à la composante dialogique particulière de ce genre de s'instituer et de gérer les différentes scènes et les différentes voix énonciatives. Cette distribution fragmentée et éclatée sur l'espace morphologique lui-même segmenté en de multiples unités implique une lecture tabulaire nécessaire.

Cette tension entre *imitation* et *différentiation* par rapport au genre de l'article scientifique exprime la déférence et l'adhésion totale de l'énonciation envers les discours de « référence » (d'où la particularité de la composante dialogique vis-à-vis du thème) mais également l'attitude de mise à proximité, de mise en visibilité, d'accessibilité que ce genre différent de la vulgarisation scientifique tente d'offrir au profane, en même temps qu'il met en scène la recherche scientifique. La position énonciatrice joue sur la tension entre l'article scientifique complexe et une visée pédagogique pure.

⁷¹³ Voir Figure F, en Annexe 8, page 393 de ce tome.

⁷¹⁴ Voir Figure G, en Annexe 8, page 393 de ce tome.

⁷¹⁵ JACOBI Daniel et SCHIELE Bernard (éds.), *op. cit.*, 1988, page 15.

⁷¹⁶ *Idem*.

Il est à la fois étonnant et remarquable que ce qui se donne comme définitoire d'un genre, corresponde à la propension de ce dernier à savoir imiter et se différencier d'un autre ! Ce dédoublement semble porté par la composante dialogique extrêmement forte en association au thème de la science et de la santé, gouvernant en quelque sorte le reste du socle médiatico-générique. Nous pouvons donc conclure ici l'existence d'un pré-noyau générique⁷¹⁷ à l'intérieur du socle identifié, montrant que la composante dialogique associée préalablement à la composante thématique, motivent leur appariement aux composantes distributionnelle et morphologique, et en influencent en partie le fonctionnement interne.

Ce pré-noyau générique possède la particularité d'être constitué uniquement de composantes sémantiques de la généralité, comme une sorte de *voix* sémiotique appelant des formats médiatiques particuliers. La vulgarisation scientifique montre une « prédisposition vocale » d'après la définition de la *voix* donnée dans ce travail, qui semble lui donner une coloration fondamentale scientifique.

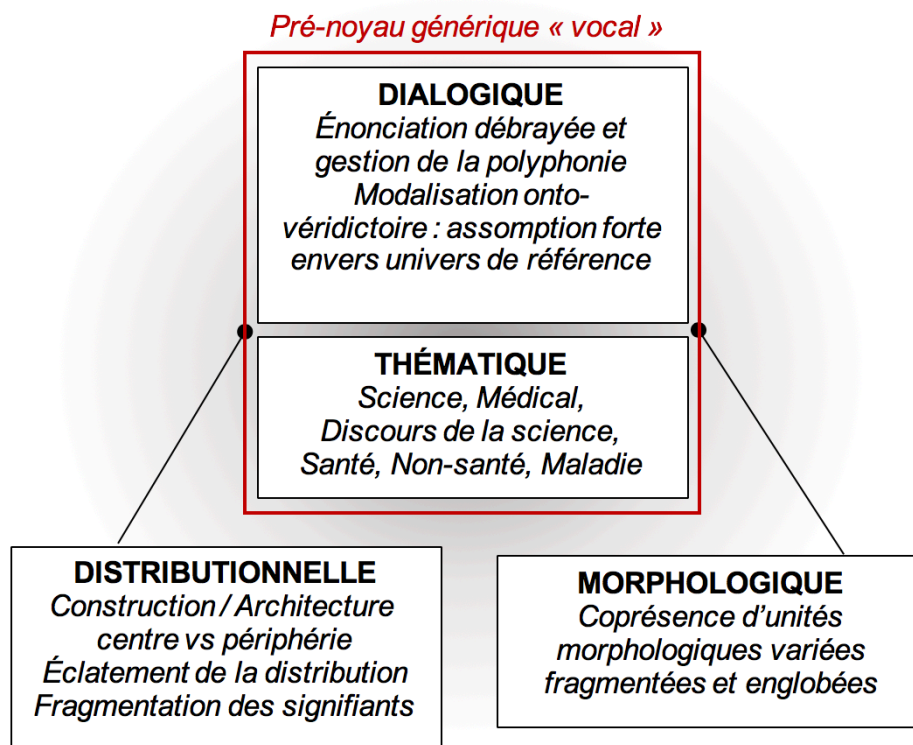


Figure 30. Pré-noyau générique au sein du socle

⁷¹⁷ Le pré-noyau générique est une éventualité théorique qui se forme à l'intérieur du noyau générique lui-même, montrant l'influence de certaines composantes sur d'autres, amenant ainsi une part de motivation. Un pré-noyau avait déjà été retrouvé dans le socle médiatico-générique du genre de la bande dessinée : COUÉGNAS Nicolas et FAMY Aurore, *op. cit.*, 2015, page 182. On notera d'ailleurs avec cet autre exemple que le pré-noyau n'est pas forcément vocal : dans la bande-dessiné, il associe la composante médiatique et la composante distributionnelle, deux « formats médiatiques ».

V.2.2.2. Le rôle de la mémoire interdiscursive artificielle

Considérations liminaires

Plus qu'une condition cognitive qui serait nécessaire à la connaissance - idée qui fait en général consensus - la mémoire est déterminante dans l'organisation structurelle des discours. Cette mémoire devrait donc être un objet d'étude privilégié pour les Sciences Humaines et Sociales, en particulier pour les Sciences du langage. Cependant, puisque souvent considérée comme trop proche d'autres disciplines comme la cognition, la psychologie, les sciences cognitives, etc., la notion a longtemps été « boudée » en Sciences du langage : en témoigne son éloquente absence des dictionnaires de linguistique ou de sémiotique. Elle réussit toutefois à se frayer un chemin dans les années 1980 en Analyse de discours chez Jean-Jacques Courtine qui travaille sur ce qu'il appelle la *mémoire discursive*. En termes de généalogie, cette notion a une double origine, à la fois fille des réflexions de Michel Foucault et de Michel Pêcheux. Chez Foucault⁷¹⁸, le domaine de la mémoire est une sorte d'archive morte constituée d'énoncés effectivement produits qui ont une incidence sur la production des discours actuels. Pêcheux⁷¹⁹, qui a initié les réflexions de l'École Française en Analyse du Discours (abrégée en ADF dans la suite du développement), travaille quant à lui sur la *mémoire* et l'*interdiscours*, ancêtres conceptuels de la mémoire discursive, centrés autour des considérations socio-historiques de production des discours, originellement dans une perspective marxiste. Depuis Courtine lui-même héritier de Pêcheux, en Analyse de discours, la mémoire discursive est définie comme l'ensemble des discours déjà tenus, dans leur matérialité même. Cette notion affranchie de tout aspect cognitif, n'est alors retenue que la matérialité des discours. La mémoire discursive n'est pas l'affaire d'une mémoire psychologique, cognitive qui serait individuelle, mais concerne selon Pêcheux « l'existence historique d'un énoncé au sein des pratiques discursives réglées par des appareils idéologiques »⁷²⁰. La mémoire discursive se place dans l'axe vertical des discours, dans une sorte de transversalité où s'inscrivent des discours déjà tenus, qu'ils soient connivents ou antagonistes, qui retentissent en creux quand sont proférés les discours de l'axe horizontal. Quand un discours est produit, selon l'axe horizontal, qui suit la linéarité langagière, une profusion d'autres discours résonnent, sont là en puissance, sur un axe vertical. La mémoire discursive confronte les discours dans leur circulation, elle contraint une certaine coloration dans l'interprétation des nouveaux discours, puisqu'elle apporte une lumière particulière, celle des discours déjà tenus. Chaque nouveau discours est ainsi, dans une certaine mesure, interprété à la lumière des discours inscrits sur l'axe vertical, chaque nouveau discours mis en circulation est interprété à la lumière de cette mémoire discursive. La mémoire discursive ainsi définie implique donc intrinsèquement le fait qu'elle soit collective et partagée, et qu'elle concerne à chaque fois des locuteurs qui appartiennent à la même communauté discursive.

⁷¹⁸ FOUCAULT Michel, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969 (Bibliothèque des sciences humaines).

⁷¹⁹ PÊCHEUX Michel, *Analyse automatique du discours*, Paris, Dunod, 1969.

PÊCHEUX Michel, LÉON Jacqueline, BONNAFOUS Simone et al., « Présentation de l'analyse automatique du discours (AAD69) : théories, procédures, résultats, perspectives », *Mots. Les langages du politique* 4 (1), 1982, pp. 95-123.

⁷²⁰ PÊCHEUX Michel, « Rôle de la mémoire. Rapport de synthèse », in: *Histoire et Linguistique*, Paris, Éditions de la M.S.H., 1984, page 262.

Cette dernière notion est cruciale dans la compréhension du rôle que tient la mémoire dans les discours. En Analyse du discours, ce terme de *communauté discursive*, rappelons-le, renvoie à une communauté de communication restreinte, organisée autour de la production de discours, qu'elle qu'en soit la nature (journalistique, scientifique, religieuse, etc.). Les membres de la communauté discursive partagent un certain nombre de modes de vies, de normes, de règles, etc. C'est une notion solidaire de celle de *formation discursive*, qui correspond quant à elle à chaque ensemble d'énoncés socio-historiquement circonscrits que l'on peut rapporter à une identité énonciative, à une instance. Ce système d'énoncés délimite donc une identité, une idéologie ou des positionnements idéologiques – n'oublions pas l'origine très marquée idéologiquement de la notion chez Pêcheux. L'ensemble crée un système de normes implicite ou non qui régit, qui contraint, qui ordonne la production des discours de la communauté discursive. Pour le présent propos, nous nous inscrivons dans le cadre d'une Analyse du discours au sens large, une Analyse du discours qui perd un peu de sa vocation de révélation voire de dénonciation des idéologies mais qui veut étudier le fonctionnement des discours en prenant en compte leurs conditions socio-historiques de production et d'interprétation, en prenant en compte ces communautés discursives et ces formations discursives.

Propositions théoriques post analyse

Après ce préluce de définitions et une fois ces quelques remarques posées, peut surgir une interrogation, naïve s'il en est, à propos du passage dynamique d'une communauté discursive à une autre. Quid de la mémoire pour les discours qui traversent des communautés discursives ? En situation de vulgarisation scientifique par exemple, le cas qui intéresse ce travail, la situation discursive n'est pas homogène. Les locuteurs-acteurs en présence ne partagent pas les mêmes connaissances et n'ont pas nécessairement eu accès aux discours déjà-dits, aux discours transversaux qui constituent ce qui a été défini comme étant la mémoire discursive. En Analyse du discours, Sophie Moirand⁷²¹ propose le concept de *mémoire interdiscursive médiatique*, en s'inspirant conjointement de la *mémoire discursive* de Courtine⁷²², de la *mémoire collective* de Halbwachs⁷²³ et de la notion de *dialogisme* de Bakhtine⁷²⁴. Travaillant sur un corpus de presse, elle met en évidence une certaine mémoire interdiscursive qui se construit « dans et par les médias », à partir de formulations très récurrentes, stéréotypées et qui, sous le régime de l'allusion, participent à l'interprétation des événements : « la vache folle », « les OGM », ou encore le « virus Zika », « le scandale de la Dépakine » qui fonctionnent aujourd'hui sur le même modèle.

Dans cette filiation théorique de l'ADF (Pêcheux, Courtine, Moirand) mais en regard des considérations de sémiotique textuelle qui pavent notre appareil théorique (Hjelmslev, Rastier, Couégnas, Ablali), nous proposons une nouvelle acception de ce concept de mémoire, en travaillant sur une *mémoire interdiscursive artificielle*. Une mémoire prothèse qui serait explicite, construite matériellement, qui ne serait plus totalement en puissance mais visible

⁷²¹ MOIRAND Sophie, *Les discours de la presse quotidienne : observer, analyser, comprendre*, Paris, Presses Universitaires de France, 2007 (Linguistique nouvelle).

⁷²² COURTINE Jean-Jacques, « Analyse du discours politique [Le discours communiste adressé aux chrétiens] », 15 (62), 1981.

⁷²³ HALBWACHS Maurice, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Librairie Félix Alcan, 1925.

⁷²⁴ BAKHTIN Mikail, *Problèmes de la poétique de Dostoïevski [1963]*, Lausanne, l'Âge d'Homme, 1998.

et/ou lisible, qui serait même mise en scène dans le but d'être la plus fonctionnelle possible. En effet, elle aurait une sorte de caractère utilitaire, dans la situation dynamique de transmission d'une communauté discursive à une autre que nous avons mentionnée. À partir de cette proposition, deux hypothèses peuvent alors être formulées, la seconde découlant de la première : (i) en situation de vulgarisation scientifique, la mémoire interdiscursive subit un traitement spécifique par le simple fait d'être « traitée », elle devient artificielle et explicite, elle acquiert de la matérialité, devient presque palpable ; (ii) cette *mémoire interdiscursive artificielle*, en tant que prothèse, incarne même un élément constitutif de la définition du genre « vulgarisation scientifique » autorisé par l'investissement morphologique et distributionnel du pré-noyau « vocal » formé de l'association de la composante dialogique et de la thématique.

L'analyse des corpus à partir du socle méditico-générique, comme il a été montré, permet de mettre en exergue deux types de contenus : l'article proprement dit (centre) et des écrits-prothèses (périphérie), qui semblent tous articuler et construire la mémoire discursive artificielle ici présentée. Le statut de ces différentes unités connexes – encadrés, schémas, définitions, etc. – est à interroger. Quel est leur poids ontologique, leur place hiérarchique par rapport au texte proprement dit ? On peut désormais proposer une typologie des particules prothèses identifiées dans le socle médiatico-générique et procéder à l'examen des différentes fonctions qu'elles peuvent endosser. On distingue deux types de prothèses :

- Les prothèses « citations » : qui se présentent comme transparentes et authentiques, qui passent notamment par la citation au style direct entre guillemets dans des encadrés ou des inserts, ou encore par des reproductions d'imageries scientifiques authentiques.
- Les prothèses « reformatées » : qui sont construites par l'instance énonciatrice, par la revue ici, comme les schémas légendés, les encadrés, les dessins, les photos (qui sont cadrées, sélectionnés, qui subissent donc un traitement).

Ces deux unités prothèses peuvent endosser différents rôles, avoir différentes fonctions au sein de leur mission de mémoire artificielle :

- Une fonction de *complémentarité* : quand la prothèse vient compléter l'information du texte principal, quand elle apporte des informations supplémentaires.
- Une fonction de *redondance* : quand les informations apportées par la prothèse se trouvent aussi dans le texte principal, quand on a une répétition de l'information mais avec des modalités différentes, quand il y a une sorte de double-emploi.
- Une fonction de *focalisation* : quand l'information qu'on trouve dans le schéma ou dans l'encadré (le plus souvent) vient faire un focus sur une question en particulier, sur un sujet en particulier, quand on examine quelque chose « à la loupe ».
- Une fonction d'*exemplarité* : quand le discours de la prothèse se veut exemplaire, est représentatif des autres discours sur le sujet.
- Une fonction de *contextualisation* : quand l'unité prothèse revient sur les conditions, sur les circonstances, sur le contexte qui a permis d'émettre tel ou tel discours (exemple : une photographie de la chercheuse devant son ordinateur à regarder des scans crâniens).
- Une fonction purement *esthétique* : quand l'unité est simplement illustrative voire décorative, et donc s'extrait un peu de sa fonction principale d'utilité opérationnelle.

La mémoire interdiscursive, telle que nous l'avons définie, subit un traitement sous forme d'explicitation : elle est mise à plat sur l'espace physique de la revue de vulgarisation scientifique, à l'intérieur du dossier, et est même mise en scène dans une construction architecturale de l'information et des discours, ce qui lui concède une vraie fonctionnalité de « prothèse ». Son rôle est de permettre au lecteur profane de comprendre ce qui est dit dans le texte principal et linéaire : l'article proprement dit. Toutefois, cette notion de prothèse de mémoire interdiscursive est à nuancer. Premièrement, elle est *partielle* : il est impossible de poser tous les discours de l'axe vertical sur le papier, il faut répondre à des exigences pragmatiques d'édition. La mémoire interdiscursive artificielle est intrinsèquement partielle / non-exhaustive. Deuxièmement, comme corollaire, la mémoire interdiscursive artificielle est *sélective* : elle répond aussi à des exigences cognitives, car même s'il était possible de tout écrire dans l'absolu, en raisonnant par l'absurde, le dossier de vulgarisation ne le ferait pas. Le vulgarisateur choisit ce qu'il veut transmettre, dans les limites de l'attention du lecteur et de ses capacités d'intégration.

Tous ces traitements de la mémoire interdiscursive se manifestent sous des formes différentes à l'intérieur des composantes qui définissent le genre de la vulgarisation scientifique. La mémoire interdiscursive présentée de façon théorique trouve intégralement sa place dans la définition générique de la vulgarisation scientifique. Dans chaque composante définitoire du socle, on a la présence de la tension, du contraste entre mémoire discursive et discours horizontaux sous une forme ou une autre : centre/périphérie, ici/ailleurs, éclatement des unités, texte/images complémentaires, etc. Pour résumer, cette mémoire interdiscursive subit un traitement spécifique qui la rend artificielle et explicite, prothétique et pédagogique, qui se manifeste matériellement dans les composantes médiatico-génériques de la vulgarisation scientifique. Définie ainsi, elle est elle-même définitoire du genre « vulgarisation scientifique ». Cependant, dans une acception plus stricte, cette mémoire discursive explicite n'est pas l'apanage des écrits de vulgarisation scientifique. Elle est également explicitée dans un autre genre qui lui est intrinsèquement proche : le genre de l'article scientifique lui-même. En effet, les articles scientifiques, qu'ils émanent des Sciences de la Nature ou des Sciences Humaines, sont caractérisés par le jeu des références. Ainsi, toutes notes de bas de page, citations, références aux auteurs, bibliographie en fin d'article, sont des manifestations explicites d'une certaine forme de mémoire discursive, presque sacralisée dans et par les écrits scientifiques. Son réinvestissement dans le genre de la vulgarisation scientifique s'explique donc, en plus de sa fonction pédagogique et utilitaire évidente, par la volonté de s'approcher du genre de départ, d'adapter ce procédé mémoriel de référence et faire honneur à l'épithète « scientifique » dans l'intitulé générique « vulgarisation scientifique ».

V.2.2.3. La vulgarisation comme « contrefaçon » ?

L'identité générique de la vulgarisation scientifique paraît présenter une démarche ambiguë : elle emprunte au réel, reproduit un type d'énonciation prêté par la doxa au genre de l'article scientifique (elle exhibe des éléments d'imagerie scientifique, utilise les procédés de renvois bibliographiques si chers au genre de l'article scientifique ésotérique, propose une énonciation entièrement débrayée, etc.) en même temps qu'elle dénature et donne un autre statut à ce qui

possède une existence par ailleurs. Elle réinvestit des entités qui ne relèvent pas de sa sphère, pour l'énonciation desquelles sa légitimité peut être discutée.

Alors qu'elle se présente officiellement comme une traduction de la science, qui impliquerait des degrés de scientificité et une « édulcoration » des contenus savants, l'étude de son fonctionnement générique a permis de mettre en évidence que ce n'était pas le principe de son fonctionnement. Le pré-noyau générique (dialogique + thématique) caractérise une *voix* qui implique fondamentalement une attitude modalisatrice par rapport à aux discours de la composante thématique scientifique. Elle se présente comme un pastiche de l'article scientifique, mais pas seulement. Elle agit clairement en parallèle. C'est ce qui avait déjà été identifié dans le Chapitre II⁷²⁵, avec l'appui de Jeanneret qui affirme, pour rappel, qu'il n'y a pas de réelle traduction entre le discours de la science et le discours vulgarisé, mais bien une autre énonciation qui accompagne la première, d'une autre nature, qui met en scène l'activité et le discours des savants. Selon lui, on ne peut reprocher au discours de vulgarisation scientifique d'être infidèle aux discours ésotériques : il n'y a pas de fidélité qui tiennent dans une démarche qui n'est pas strictement celle de la traduction. Le discours vulgarisé ne cherche pas à reproduire *in extenso* les énoncés primaires produits par la communauté discursive des scientifiques, mais vise plutôt

« à construire un discours sur le monde, discours informé par l'activité des savants mais d'une nature profondément différente »⁷²⁶.

Les discours de vulgarisation viennent donner un autre mode d'existence aux discours scientifiques primaires, dans une reprise *sui generis*, qui s'écartent en quelque sorte du pur processus de transmission de l'information. Les discours de vulgarisation scientifique ne procèdent pas exclusivement de microstructures linguistiques de reformulation et d'équivalences sémantiques autour de la terminologie scientifique (les procédés métalinguistiques repérés dans le chapitre III). Il est possible d'identifier des macrostructures ou, selon Jeanneret, de

« mettre les microstructures en rapport avec un projet global d'écriture. En somme, il ne suffit pas de regarder les productions de vulgarisation comme des échantillons de discours, il faut leur reconnaître le statut de textes, au sens plein. »⁷²⁷

C'est ce que tente de faire une approche générique de la vulgarisation scientifique. Le pré-noyau générique identifié montre bien la prédisposition de la voix de la vulgarisation à modaliser et donc à créer son propre « projet » énonciatif, différent de celui de l'article scientifique primaire. Ainsi, s'il y a contrefaçon, c'est simplement dans la posture doxique du vulgarisateur considéré comme traducteur. Le discours appartenant à la voix générique de la vulgarisation scientifique propose non pas une traduction mais une glose répondant de différentes fonctions (vitrine, légitimante, politique, etc.)⁷²⁸. Il apparaît clair d'ailleurs ici que la vulgarisation scientifique dépasse les limites d'un genre, et que la définition générique ne peut suffire à épuiser les considérations théoriques qu'elle recèle. Il est nécessaire de faire un pas de plus en examinant la performativité pratique de cette *voix* particulière.

⁷²⁵ Cf. Chapitre II, Partie II.2.5.1. « *Un procès de traduction ?* », § « Le procès de la traduction ».

⁷²⁶ JEANNERET Yves, *op. cit.*, 1994 page 38.

⁷²⁷ JEANNERET Yves, *op. cit.*, 1994 page 39.

⁷²⁸ Cf. Chapitre II, Partie II.1.3.3. « *Fonctions de la vulgarisation scientifique* ».

V.3. Définition pratique et existentielle

Il nous semble indispensable de considérer la notion de « geste discursif » dans cette quête de perfectionnement théorique dans l'objectif d'appréhender, avec le plus de précision et d'adéquation possible, l'objet d'étude complexe qu'est la vulgarisation scientifique. Plus qu'une médiation sociale et culturelle, plus qu'un genre, plus qu'une voix, la vulgarisation scientifique peut se laisser décrire comme un geste sémiotique particulier.

V.3.1. Le geste discursif

Le geste discursif, en tant que concept, possède des acceptions différentes selon les disciplines et les courants qui l'étudient. La définition qui nous intéresse particulièrement trouve sa place au sein d'une constellation d'acceptions différentes, mais qui, dans son évolution diachronique, possèdent un fil d'Ariane ténu, qui permet de reconstruire succinctement l'histoire conceptuelle du geste discursif tel que nous l'entendons.

V.3.1.1. Constellation conceptuelle

Le geste discursif chez Cosnier

La notion de *geste discursif* témoigne traditionnellement en sciences du langage d'un phénomène para-verbal accompagnant la communication. Les gestes communicatifs⁷²⁹ ou gestes discursifs participent alors à la constitution d'un *énoncé total*, à la fois verbal et para-verbal, dans l'interaction communicationnelle. Ainsi, chez Jacques Cosnier notamment, la gestualité discursive correspond à toute l'activité mimo-gestuelle accompagnant le discours verbal en situation de communication interindividuelle, permettant à la multicanalité de l'interaction. Possédant à la fois une fonction co-énonciative et une fonction d'auxiliaire phatique qui permet de maintenir la communication en face à face, la gestualité discursive se déploie essentiellement sur une dimension kinésique (le regard, les expressions du visage, la gestuelle à proprement parler, etc.) et sur une dimension vocale (modulant les différents traits suprasegmentaux : intonation, débit, timbre, hauteur, etc.). Selon Cosnier, l'analyse des différents gestes discursifs n'est pas aisée du fait de l'absence de standardisation formelle desdits « gestes », du fait de leur caractère potentiellement combiné (les gestes n'interviennent pas de manière linéaire, séquentielle, mais au contraire peuvent être synchronisés, combinés, condensés), et enfin du fait de leur caractère affectif-dépendant (la dimension thymique joue sur l'effectuation des gestes et leur création néologique). Bien qu'ouvrant un champ de recherches important, ce n'est pas cette conception qui sera associée au geste discursif dans le présent travail. Nous proposons de l'entendre ici dans une tout autre acception : celle que lui donne notamment Sémir Badir. Sans y consacrer une monographie, Badir distille dans ses travaux les éléments de définition d'un geste discursif, lui permettant

⁷²⁹ COSNIER Jacques (éd.), *Geste, cognition et communication*, Limoges, PULIM, 1997 (Nouveaux actes sémiotiques 52-54).

d'appréhender certains genres précis – la synthèse⁷³⁰, l'encyclopédie participative⁷³¹, etc. dans une dimension particulière. Cependant, les deux conceptions ne se montrent pas radicalement opposées si l'on considère l'évolution et les différents jeux d'emprunts interdisciplinaires pour construire le concept du geste discursif tel qu'il nous intéresse pour notre développement.

Le gestus brechtien

La prise en considération des gestes et de la gestualité discursive, dans sa dimension interactionnelle « en face à face » est de manière évidente au centre des intérêts des théoriciens du théâtre. Dans les années 1960, Bertolt Brecht, dramaturge, metteur en scène, critique et théoricien théâtral, s'intéresse au concept de *gestus*, et le définit comme étant ce qui prend en charge

*« le rapport social que l'acteur établit entre son personnage et les autres (...). Le gestus donne ainsi la clé des attitudes corporelles, des intonations et des expressions faciales, autrement dit du corps entier dans ses dimensions visuelle et vocale. »*⁷³²

Dans sa première définition, le *gestus* est donc bien proche des gestes communicatifs qu'étudie notamment Cosnier dans sa théorie sémiotique des gestes en discours. Chez Brecht, c'est à l'acteur d'appliquer le *gestus*, au metteur en scène de le penser. La mise en forme du *gestus* est autorisée par la *distanciation*, autre concept fondamental brechtien, complémentaire du premier. En effet, pour exprimer le rapport social que l'acteur établit entre son personnage et les autres de la pièce,

*« il met à distance son personnage en révélant sa construction et en signalant combien il le trouve étrange ; il met à distance les mots qu'il prononce, comme pour mieux prendre ses distances à rapport à ce qui est dit et pour faire primer le geste sur le mot »*⁷³³

Le *gestus* brechtien donne donc lieu à une mise à distance de l'énoncé dans et par l'énonciation, en ce sens, il est à rapprocher du concept linguistique d'assomption énonciative dans notre propre discipline. Il consiste à mettre à distance le propos tenu, en exprimant une assomption faible envers l'objet du discours. La mise à distance organisée par le *gestus* consiste donc en un traitement particulier du discours au moment de l'énonciation totale (linguistique bien sûr mais aussi vocale, gestuelle, posturale).

Le geste de l'art chez Maia

Tomás Maia s'inspire du *gestus* brechtien pour l'étendre à toutes les pratiques artistiques. Sa thèse principale s'énonce ainsi :

*« L'art serait un faire qui précède la différence entre un contenu et une forme tout en obéissant à un geste immémorial ou à un certain nombre de gestes »*⁷³⁴

⁷³⁰ BADIR Sémir, « L'énonciation d'une synthèse », *AS - Actes Sémiotiques*, 31.01.2017.

⁷³¹ COUÉGNAS Nicolas et BADIR Sémir, « Qu'est-ce que Wikipédia ? L'approche sémiotique devant un « objet scientifique non identifié » », in: ABLALI Driss et BERTIN Erik (éds.), *Les sociabilités numériques*, Louvain-la-Neuve, Académia-L'Harmattan, [À paraître].

⁷³² PAVIS Patrice, « Le gestus brechtien et ses avatars dans la mise en scène contemporaine », *L'Annuaire théâtral* (25), 1999, page 96.

⁷³³ PAVIS Patrice, *op. cit.*, 1999, page 97.

⁷³⁴ D'après l'argumentaire de la Journée d'études « Le geste de l'art », le 5 juin 2013, à Faculdade de Belas-Artes da Universidade de Lisboa, organisée par Tomás Maia, Philippe Fangeaux, Stephania

Le geste artistique se présente donc comme un /faire/, c'est-à-dire une modalité particulière permettant d'exprimer un rapport distancié entre un geste artistique particulier et tous les autres recensés ou potentiels. Ainsi défini, le geste est ce qui « *donne forme à un sens qui émerge* »⁷³⁵ tout en le situant par rapport aux autres.

Le geste discursif chez Badir

Badir, en s'inspirant de Maia, transpose cette conception du geste artistique au geste discursif. Laissant de côté le caractère essentiellement kinésique du geste, il retient comme Maia la modalisation particulière du /faire/ d'un type de discours donné :

*« Le geste discursif (...) se laisse en effet décrire au moyen des modalités énonciatives qui dirigent le discours, en le chargeant d'intentions générales et en appelant des schèmes d'actions (discursives, ce que dans une tradition que je critique ailleurs on appelle les 'actes de langage') »*⁷³⁶

Le geste discursif correspond donc à une énonciation qui situe l'énoncé par rapport au genre, qui effectue une mise à distance de l'énoncé par rapport à la doxa et aux attentes purement génériques. On retrouve dans cette conception l'action d'une mise à distance, une distanciation qui opère simultanément et conjointement au geste. Le geste discursif incarne alors une prise de position du genre en tant que pratique. Badir, à propos du genre de la synthèse, affirme :

*« Là encore, je cherche à pointer ce qui, dans les textes en question, ne relève selon moi ni de contraintes génériques ni de traits inhérents au style des auteurs mais est conduit par un projet quand celui-ci est mis en discours »*⁷³⁷

La mise en discours relève dans certain cas d'un « projet », d'une certaine intentionnalité pragmatique, et conduit à une démarche réflexive de cette prise de position sociale et pratique. Le geste discursif, c'est un au-delà du genre, un au-delà du style : c'est une *intentionnalité* dans la production ou dans l'interprétation de l'œuvre, possédant une *performativité* (d'où le rapprochement du geste discursif avec les actes de langage pragmatiques opéré par Badir). Le geste discursif s'analyse alors en termes de modalités épistémiques qui permettent la prise de position réflexive du discours qui se situe par rapport aux autres – par rapport au genre, par rapport à la pratique, par rapport aux attentes doxiques.

V.3.1.2. Le geste discursif de la vulgarisation scientifique

L'établissement du socle médiatico-générique de la vulgarisation scientifique imprimée (dossier) a permis de mettre en évidence un pré-noyau générique vocal, c'est-à-dire la coercition patente d'une *voix* particulière dans la production et l'interprétation générique. Rappelons que la *voix*, dans la perspective de « sémiotique de la généricité » qui est la nôtre,

Caliandro, disponible en ligne. URL: <http://www.esapyrenees.fr/actualites/journee-detude-le-geste-de-lart>

⁷³⁵ MAIA Tomás et FANGEAUX Philippe (éds.), *O gesto da arte (Le geste de l'art)*, 2014.

⁷³⁶ BADIR Sémir, « L'énonciation d'une synthèse », *AS - Actes Sémiotiques*, 31.01.2017.

⁷³⁷ Idem.

est définie comme une organisation de contenu sans médiagenie, qui consiste en l'affirmation de composantes sémantiques opérant ensemble, capables de se déployer dans une multiplication de médias et, à un niveau de pertinence pragmatique, se caractérise par une performativité proche de l'agence. La voix de la vulgarisation scientifique autorise donc la conception de socles médiatico-génériques singuliers, démultipliant les genres de la vulgarisation scientifique, mais toujours tous actualisés sous l'égide de cette voix particulière : l'émission télévisée de V.S., l'article en ligne de V.S., l'animation muséale de V.S., le dossier imprimé de V.S., le dossier en ligne de V.S., etc. qui peuvent eux-mêmes se décliner en modèles et variétés de modèles. Chacun de ces genres possède donc une même voix rectrice.

Il apparaît alors, d'après la présentation du geste discursif qui vient d'être faite, et la définition de la voix ci-rappelée, que ces deux concepts sont étroitement reliés, comme les deux facettes d'un même phénomène discursif : l'opération et le résultat, le geste et la voix. Le geste discursif permet un *faire* particulier, qui caractérise une prise de position réflexive sur l'œuvre en train de se faire. Il effectue une particularisation au regard des autres occurrences, des autres formes culturelles en rapport. Le geste discursif agit par une spécification et une distanciation. *Quels sont les traits définitoires de la vulgarisation scientifique ?* À cette question, nous avons répondu qu'il s'agissait notamment d'un noyau générique constitué d'une composante thématique (sciences, discours scientifiques, santé) associée à une composante dialogique (énonciation débrayée et gestion de la polyphonie / modalisation des discours de l'univers de référence) constituant à elles-deux un pré-noyau générique, auquel sont associées une composante distributionnelle (architecture éclatée) et une composante morphologique (coprésence d'unités variées, fragmentées, englobées) particulières. La conceptualisation du geste discursif permet alors de répondre à la question suivante : « *qu'est-ce que les traits de la vulgarisation scientifique disent des genres et des discours avec lesquels elle rentre ordinairement en rapport ?* »⁷³⁸, étant entendu qu'elle entre en rapport avec les discours scientifiques primaires (le genre de l'article scientifique notamment) et les discours didactiques (le genre de la leçon pédagogique par exemple). La *voix* (pré-noyau vocal) prend en charge cette prise de position, entre distanciation et cette spécification par rapport au genre de référence. Nous l'avons largement commenté notamment à propos de la tension entre reproduction et différenciation⁷³⁹ vis-à-vis de l'article scientifique. La composante dialogique, qui impose une certaine suprématie, quand elle est adossée à la thématique, dans l'établissement du socle médiatico-générique, détermine pour une large part la modalisation du discours de référence. Et c'est d'ailleurs cette propension à l'imitation et à la distanciation par rapport à ce genre comme caractéristique du geste discursif de la vulgarisation scientifique, qui avait été source d'étonnement. La tension articulant les deux mouvements permet d'exprimer l'adhésion totale de l'énonciation envers les discours ésotériques (assomption énonciative forte) mais également de mettre en visibilité et de mettre en scène

⁷³⁸ Nous empruntons le squelette de cette interrogation, en la transposant à notre objet d'étude, à Sémir Badir et Nicolas Couégnas : « *on doit se demander par ailleurs ce que les traits spécifiques ou distinctifs de Wikipédia disent des discours et des genres avec lesquels, ordinairement, une encyclopédie entre en rapport* », dans : COUÉGNAS Nicolas et BADIR Sémir, « Qu'est-ce que Wikipédia ? L'approche sémiotique devant un « objet scientifique non identifié » », in: ABLALI Driss et BERTIN Erik (éds.), *Les sociabilités numériques*, Louvain-la-Neuve, Académia-L'Harmattan, [à paraître].

⁷³⁹ Cf. dans ce Chapitre la partie V.2.2.1. « *Mécanismes de reproduction et de différenciation* ».

des contenus de la recherche scientifique en vue de l'appropriation par un énonciataire profane. Comme nous l'avons remarqué, la position énonciatrice joue sur la tension modalisante qui existe entre l'article scientifique complexe et la visée pédagogique pure.

Genre à dominante « vocale » pris en compte	Type de référence	Geste discursif	Prise de position énonciative
<i>La synthèse</i> (Badir)	Les écrits de recherche pêle-mêle	Mise en ordre des propositions	Énonciateur au regard autoréflexif
<i>Wikipédia</i> (Badir & Couégnas)	Le genre de l'encyclopédie	Explicitation de la doxa	Énonciateur collectif responsable
<i>La vulgarisation scientifique</i> (Famy)	Le genre de l'article scientifique	Traversée des scènes / des sphères	Énonciateur « passeur »

Tableau 12. Exemplification de la théorie du geste discursif

Le geste discursif consiste donc en la *requalification* des discours vis-à-vis d'un type de référence par un genre à dominante « vocale », et ce, par le truchement de modalités énonciatives spécifiques. Les discours de vulgarisation scientifique viennent non pas traduire les discours scientifiques ésotériques comme le laisse entendre la doxa (même s'il existe quelques mécanismes linguistiques locaux de reformulation), mais viennent les *requalifier* dans une prise de position, dans une certaine mise à distance. Le geste discursif correspondant à la voix de la vulgarisation scientifique consiste donc au fait de traverser les scènes discursives : celle qui a cours dans la sphère légitime de la recherche scientifique et qui se manifeste par le genre de l'article scientifique vers celle qui a cours dans une sphère plus éloignée sur le chemin de médiation, orientée vers le pôle profane. Le geste discursif, dépendant de la voix, est donc intrinsèquement régi par une intentionnalité pragmatique. Cette traversée des scènes n'est pas « gratuite », elle vise une appropriation, une compréhension voire une adhésion du public profane auquel elle s'adresse. Cette visée pragmatique, cet « agir du sens » engagé par l'énonciateur passeur, s'explique par la nature communicationnelle-même de la vulgarisation scientifique.

C'est bien ce geste discursif particulier qu'effleure Jeanneret dans l'idée-force, que nous avons déjà proposée au lecteur, selon laquelle la vulgarisation scientifique vise plutôt « à *construire un discours sur le monde, discours informé par l'activité des savants mais d'une nature profondément différente* »⁷⁴⁰, expliquant donc pourquoi, en réalité, « *il n'y a pas de passage d'un lexique à un autre, mais plutôt une coexistence, juxtaposition, tourniquet entre les termes scientifiques et les termes courants* »⁷⁴¹. La définition du socle médiatico-générique de la vulgarisation scientifique, l'identification de son pré-noyau vocal, et l'explicitation du geste discursif qui le prend en charge, démontrent la thèse de Jeanneret que nous avons repris ici

⁷⁴⁰ JEANNERET Yves, *op. cit.*, 1994 page 38.

⁷⁴¹ JEANNERET Yves, *op. cit.*, 1994 page 38.

à notre compte. Jeanneret souligne, sans le nommer, le *faire* particulier du geste discursif de la vulgarisation.

V.3.2. Socle médiatico-générique élargi : vers une théorie discursivo-générique

Le besoin de description pragmatique

La vulgarisation scientifique ne se réduit pas à un genre particulier, mais possède de manière certaine une prédisposition générique assumée par sa voix. Cette voix se caractérise par l'association d'une composante thématique dédiée à la science, aux discours scientifiques et à la santé, et d'une composante dialogique venant modaliser et mettre en scène, grâce à ses choix énonciatifs, les éléments thématiques. Nous avons noté précédemment aussi que la voix se définissait aussi en termes de performativité. Par exemple, la voix autopathographique présentée en amont dans le développement, possède une dimension pragmatique qui autorise une certaine performativité identitaire et/ou thérapeutique⁷⁴². S'il faut dépasser les considérations purement génériques, c'est parce que le discours qui le manifeste, ce faisant, agit d'une certaine manière. L'actualisation de la généricité en discours ne peut donc, selon nous, échapper aux considérations discursivo-pragmatiques. Le concept que nous empruntons à Badir et dont nous avons rapidement esquissé l'évolution conceptuelle, le *geste discursif*, permet de prendre en compte à la fois cette dimension pragmatique contenue dans la voix et une dimension réflexive permettant au discours de se situer par rapport au genre et autres attentes doxiques. Ainsi, le geste discursif est ce qui prend en charge la voix particulière de l'œuvre textuelle donnée à l'intérieur de la pratique culturelle et en prédétermine l'*agence*.

Le besoin de description existentielle

Ce besoin de description pragmatique doit donc être complété par des considérations existentielles permettant de décrire cette *agence*, notion que nous avons précédemment définie comme la puissance d'agir des processus sémiotiques leur permettant d'instaurer des formes dans l'existence. La vulgarisation scientifique, dans sa généricité et dans son geste discursif particuliers fait naître dans l'existence certaines formes, certains *êtres* comme le feraient les modes d'existence latouriens. La prise en compte d'une composante existentielle dans cette théorie discursivo-générique permettrait donc de décrire les différents procès d'instauration à travers la « *traversée des scènes* » : notamment, l'instauration d'un énonciateur particulier, identifié *supra* comme « énonciateur passeur » dans le geste discursif ; l'instauration d'un énonciataire-modèle, comme la figure d'un néophyte curieux par exemple, possédant telles compétences cognitives et encyclopédiques et telle inclination pour le sujet traité ; l'instauration de « référents scientifiques » tels que nous les avons définis dans le Chapitre III comme les neurones, les neurotransmetteurs, le stimulateur du nerf vague, etc. ; l'instauration de l'ethos des chercheurs mis en scène, une certaine image de la science ; et enfin, dans certains cas, l'instauration de savoirs scientifiques dans la sphère du profane. La description de la dimension existentielle permet d'appréhender, avec plus de précision et avec

⁷⁴² Cf. Chapitre IV, partie IV.3.1.3 « *Résilience et performativité des discours autopathographiques* ».

un regard totalisant, la sémiologie médiatico-générique (c'est-à-dire la généricité) qu'actualise la mise en discours.

Le rôle motivateur de la voix

Dans ces différentes propositions, la voix semble constituer une zone conceptuelle nodale, à cheval sur les composantes sémantiques de la généricité, et les composantes pragmatiques et existentielles que le geste discursif met en œuvre. Selon le genre mobilisé, la voix permet de constituer un pré-noyau générique à partir d'une association privilégiée entre composantes sémantiques : dans le cas de la vulgarisation scientifique, elle articule effectivement la thématique et la dialogique dans un noyau exerçant une pression particulière sur le reste de la généricité. Ainsi, certaines configurations médiatiques possèdent-elles une certaine *vocagénie*, une prédisposition à s'attacher à la voix donnée : la distribution éclatée et la morphologie variée/fragmentée sont en effet deux formats médiatiques potentialisant l'expression particulière nécessaire la voix de la vulgarisation scientifique. En effet, elles permettent à la fois l'exposition de la mémoire interdiscursive artificielle, la reproduction de la distribution partiellement éclatée du genre de l'article scientifique, et enfin des lieux d'ancrage multiples pour la modalisation des discours (mise en scène, réplique d'imagerie scientifique, glose, etc.). La voix apporte également une part de motivation dans la solidarisation du socle médiatico-générique et du geste discursif. La voix spécifique de la vulgarisation scientifique (thématique/dialogique) anticipe ou au moins prédétermine les dimensions pragmatique et existentielle répondant du geste discursif dans la mise en acte du discours.

Proposition schématique

	<i>Généricité</i>		<i>Geste discursif</i>
	EXPRESSION	CONTENU	AGENCE
	<i>Formats médiatiques</i>	<i>Compo. sémantiques de la généricité</i>	<i>Composantes pragmatiques et existentielles</i>
Paradig.	Système sémiologique	Thématique	Réflexivité
	Morphologie	Dialogique Énonciation/Modalisation	Prise de position
Syntag.	Distribution	Dialectique	Procès pragmatique
	Accès	Tactique	Instauration existentielle

Tableau 13. Théorie discursivo-générique – une analyse de la généricité actualisée en discours

Ouverture théorique

Bien sûr, ces propositions théoriques, qui assument leur fondement hypothétique, font naître plusieurs interrogations, auxquelles il reste difficile de répondre de manière tranchée. Nous proposons d'en mentionner notamment deux qui s'offrent à la discussion.

Nous avons posé la *voix* comme étroitement liée au *geste* discursif. À la lecture de notre développement, il est légitime de s'interroger sur la corrélation, au sein de l'identification de ce geste, entre la voix et la composante dialogique du socle médiatico-générique. Est-ce que le geste discursif ne peut se définir qu'avec une voix qui comprend la composante dialogique ? Un pré-noyau vocal qui ne serait pas constitué de la composante dialogique pourrait-il motiver un appariement à un geste discursif particulier ? Partant, la composante dialogique du socle et la composante du geste que nous avons appelée « prise de position » n'entrent-elles pas en redondance ? S'agirait-il finalement de la même composante ? De manière plus triviale, nous pouvons nous demander s'il s'agit d'une modalisation (prise de position – geste) de modalisation (composante dialogique – socle) ou simplement d'une modalisation unique et générale du discours fusionnant les deux. Il apparaît néanmoins que la dimension réflexive joue un rôle important, qui nous aiguille effectivement vers un dédoublement de la modalisation. Une analyse de différents gestes discursifs, à l'intérieur d'une théorie discursivo-générique, pourrait permettre de vérifier cette hypothèse et préciser notre appareillage.

Une autre interrogation théorique peut être soumise à la discussion, à propos d'un potentiel caractère sémiotique de cette théorie discursivo-générique. Ne serait-il pas envisageable, à partir du schéma proposé, de considérer le socle médiatico-générique comme un fonctif d'expression et le geste discursif comme un fonctif de contenu d'une fonction sémiotique ? Le socle médiatico-générique se présentant lui-même déjà comme une sémiotique dénotative⁷⁴³, cette fonction sémiotique incarnerait une sémiotique connotative⁷⁴⁴ : une fonction dont le plan de l'expression est lui-même une sémiotique. Cette proposition s'extrait totalement des considérations du mythe barthésien inspiré de la connotation dont il a déjà été question dans ce travail. Ce qui motive à interroger ce statut théorique à l'aune des considérations hjelmsleviennes est la capacité du schéma proposé à décrire les particularités d'usages de la généralité. Rappelons que pour la linguistique traditionnelle, les variations individuelles ne sont que des « quantités négligeables » et ne méritent donc pas de faire l'objet de l'analyse linguistique. Hjelmslev adopte une toute autre position : « *la notion même de structure implique la possibilité d'une interdépendance relative entre certaines parties du système* »⁷⁴⁵. Hjelmslev défend la place des variations d'usages. Ce point est capital, car grâce à la glossématique, il est possible de réintroduire l'hétérogénéité et la variation dans l'analyse. Pour rendre plus adéquate l'analyse et lui faire rendre compte au mieux de la variabilité de la langue, le linguiste se doit, selon Hjelmslev, d'effectuer une analyse connotative. Les connotateurs permettent d'élaborer un système dans lequel ils constituent le plan du contenu, et dans lequel les variations de la sémiotique dénotative préalablement effectuée constituent le plan de l'expression :

⁷⁴³ Pour reprendre la terminologie hjelmslevienne, c'est-à-dire une sémiotique constituée d'un plan d'expression et d'un plan du contenu en première analyse : HJELMSLEV Louis, *Prolégomènes à une théorie du langage* [1943], Paris, Éditions de Minuit, 1968 (Arguments).

⁷⁴⁴ Remarque terminologique : « sémiotique connotative » et non plus « langage de connotation » depuis la traduction remaniée de 1971 des *Prolégomènes à une théorie du langage*, en accord avec Hjelmslev lui-même.

⁷⁴⁵ HJELMSLEV Louis, *Essais linguistiques*, Paris, Éditions de Minuit, 1971 (Arguments 47), page 123.

« Un langage de connotation n'est donc pas une langue. Son plan de l'expression est constitué par les plans du contenu et l'expression d'un langage de dénotation. C'est donc un langage dont l'un des plans, celui de l'expression, est une langue. »⁷⁴⁶

Nous proposons donc de concevoir, ou tout au moins, de réfléchir à l'éventualité d'envisager cette théorie discursivo-générique comme une analyse connotative, permettant de rendre compte, non pas des variétés d'usage de la langue mais, à un autre niveau, des variétés d'usages des discours en acte. Le geste invite alors à penser la place de « connotateurs discursifs » comme le degré de réflexivité, la prise de position énonciative, etc. particularisant un discours donné à l'intérieur de son paradigme d'appartenance.

Conclusions du chapitre

Ces quelques propositions viennent esquisser une théorie sémiotique prenant en compte à la fois l'identification du genre de la vulgarisation scientifique et sa mise en acte discursive, en permettant d'appréhender jusqu'à son agence : ses effets pragmatiques de transmission de l'information savante, ses instaurations d'instances énonciatives et de référents scientifiques, tout en prenant position par rapport aux discours scientifiques primaires dont la doxa véhicule une image particulière. Sans prétendre que la théorie discursivo-générique épuise théoriquement les possibilités de description analytique, elle tente de viser une prise en compte globale de cet « objet scientifique non-identifié »⁷⁴⁷ qu'est la vulgarisation scientifique, dans une perspective sémio-pragmatique, ayant à cœur de décrire les dimensions textuelle, générique, discursive, pragmatique et existentielle de cette pratique culturelle spécifique. Proposée à la discussion, cette théorie invite à être testée, vérifiée, appliquée à d'autres objets, comme l'écrit autopathographique, la synthèse, l'encyclopédie numérique collaborative, que nous avons évoqués, mais bien d'autres encore, d'autres pratiques discursives qui ne se laissent pas facilement apprivoiser ni aisément définir.

⁷⁴⁶ HJELMSLEV Louis, *op. cit.*, 1968.

⁷⁴⁷ Nous empruntons l'expression séduisante à Badir & Couégnas (*op. cit.* à paraître), eux-mêmes inspirés du titre du recueil dirigé par Barbe, Merzeau & Schafer : BARBE Lionel, SCHAFFER Valérie et MERZEAU Louise (éds.), *Wikipédia, objet scientifique non identifié*, Nanterre, Presses universitaires de Paris Ouest, 2015 (Intelligences numériques).

Conclusion : Vers une anthroposémiotique de la communication

L'étude que nous avons menée, plurielle et composite dans sa forme, reflète l'hétérogénéité des données et des discours qui prennent place sur le chemin « semé de médiations », représentant le parcours de transmission de l'information savante. S'il est si difficile de décrire le fonctionnement des médiations le long de ce panorama, c'est que ces dernières relèvent de logiques de sémiotique différentes (modèle, analogie, simulacre notamment), et ce, à l'intérieur de modes d'existence différents : le savoir construit par l'article scientifique n'a pas le même mode d'existence que celui instauré par le truchement d'une interaction verbale entre le médecin et le patient, ou encore que celui qui prend vie dans le discours autopathographique. L'attitude anthroposémiotique qui a été la nôtre pour constituer et traiter le corpus s'explique par la nature « complexe » de la problématique – ce qualificatif n'évaluant pas un quelconque degré de difficulté, mais identifiant un objet d'étude sémiotique lui-même dit « complexe » du fait qu'il s'articule autour de plusieurs niveaux de pertinence sémiotique : le signe, les œuvres, les flux, l'existence. La transmission de l'information savante, en tant qu'elle agit à différents niveaux de pertinence et de surcroît, *dans* et *entre* des sphères d'actants et de communautés discursives bien distinctes, ne peut se réduire à une analyse homogène mais nécessite intrinsèquement le déploiement d'une analyse fragmentée des différentes médiations.

Une théorisation actantielle discursivo-générique

Les sphères identifiées semblent incarner des foyers actantiels spécifiques déterminant une orientation générique et discursive particulière, prédéterminée en partie par les communautés discursives d'appartenance – d'autant plus pour les sphères de gauche sur le parcours, c'est-à-dire pour les sphères légitimes qui se construisent elles-mêmes par cette appartenance. Les médiations discursives, en fonction de la sphère actantielle qui les prend en charge, et en fonction de la sphère vers lesquelles elles transitent, conditionnent partiellement la solidarisation d'un socle générique et d'un geste discursif, car trivialement, chacune possède sa propre voix. Une piste nous semble particulièrement intéressante pour caractériser les pôles actantiels à considérer dans notre recherche qui, rappelons-le, interroge la transmission de l'information savante dans une perspective biomédicale : celle de la prise en compte de la tripartition lexicologique de l'anglais *sickness, illness, disease*⁷⁴⁸, que nous avons mentionnée au chapitre IV. Rappelons que ces trois termes traduisant « maladie » en français, indiquent l'existence de trois *subjectivités*, que nous remplacerons par *actantialités* différentes : « *disease* » pour la maladie appréhendée par le savoir médical, en tant qu'ensemble responsable d'anomalies objectives du système, instaure un actant savant actorialisé par le médecin ou le chercheur scientifique ; « *illness* » pour la maladie telle qu'elle est éprouvée par le malade, instaure un actant souffrant, le patient ; et enfin « *sickness* » pour désigner la manifestation extérieure et publique d'un état pathologique, instaure un actant observateur, la société. À partir de cette triade, qui convoque des scènes actantielles distinctes, une cartographie des différents types de médiations discursives, que vous avons eu l'occasion de rencontrer voire d'étudier dans notre travail, peut être réalisée :

⁷⁴⁸ CORDIER Jean-François, « Disease, illness, sickness : 3 sens pour "maladie" ? », *La Lettre du Pneumologue* Vol. XVII (6), 12.2014, pp. 198-199.

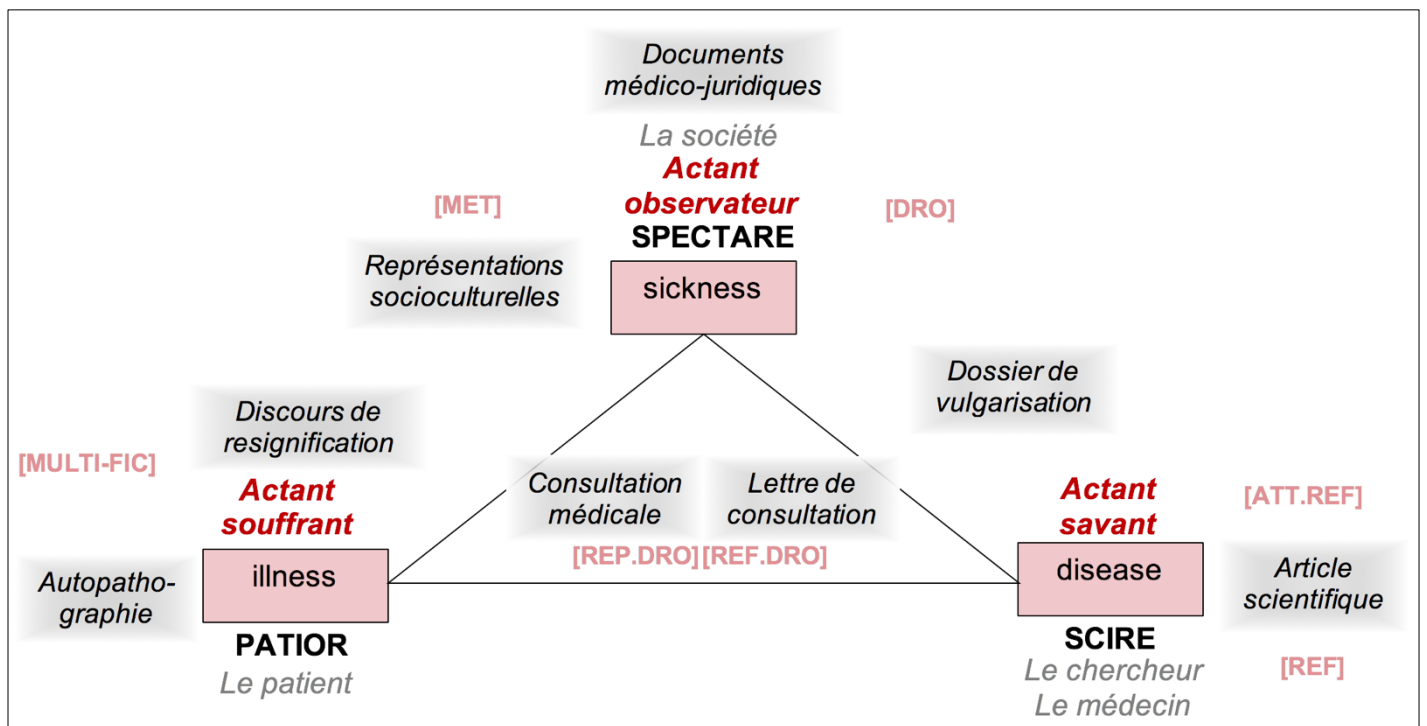


Figure 31. Cartographie pour penser une théorisation actantielle discursivo-générique de la construction des savoirs scientifiques

En considérant chaque pôle de la triade comme un foyer de scènes actantielles spécifiques, nous proposons de « situer » les différents types de discours (incarnant des médiations spécifiques) que nous avons étudiés. Ces types de discours peuvent chacun faire l'objet d'une analyse à partir de la théorie discursivo-générique proposée dans le chapitre V⁷⁴⁹, comme nous l'avons esquissé avec le dossier de vulgarisations scientifiques. Cette analyse permet ainsi de reconnaître les éléments formels de la généricité, entre formats médiatiques et composantes sémantiques, tout en identifiant un geste discursif particulier, venant prendre position, de manière réflexive et grâce à des modalités d'énonciation spécifiques, par rapport aux attentes génériques doxiques notamment.

C'est ce que nous avons proposé, sans en expliciter le métalangage, dans le chapitre III à propos des trois différents types de discours analysés : l'article scientifique, la lettre de consultation, les discours de consultation. À partir d'un relevé systématique des *corrélats génériques* mis en avant grâce aux résultats de l'étude linguistique, et les prises de positions énonciatives particulières identifiées, nous avons dessiné les contours du « socle médiatico-générique élargi », c'est-à-dire cette théorie discursivo-générique, pour chacun des groupes de discours. De la même façon, dans le chapitre IV, les quelques formes de discours profanes étudiées ont permis de mettre en avant à la fois une généricité et un geste discursif, qui autorisaient une performativité particulière (identitaire, thérapeutique, etc.). L'appartenance des instances énonciatives (énonciateur comme énonciataire) à des communautés spécifiques a déterminé l'inscription actantielle dans l'un des trois foyers identifiés *supra* pour produire des discours sur la maladie. Le développement de la thèse a proposé une suite de focalisations sur les étapes du parcours de médiations méthodologiquement présenté en

⁷⁴⁹ Cf. partie V.3.2. « Socle médiatico-générique élargi : vers une théorie discursivo-générique ».

début de projet, de façon panoramique, de façon à suivre la linéarité induite par la lecture séquentielle d'un écrit académique. Arrivés ce stade, nous pouvons délinéariser l'ensemble avec cette représentation triangulaire, car trivialement, la sphère profane n'attend pas de recevoir passivement l'information savante émanant de la sphère de la recherche scientifique pour produire ses propres discours. Tous les types de discours répertoriés et cartographiés coexistent en synchronie, même si la sphère primitive injecte cycliquement, dans le continuum temporel, de nouvelles séries d'informations savantes, à chaque découverte scientifique contenue dans un *papier* particulier, qu'elle offre à la *mémoire discursive* et à la *mémoire interdiscursive artificielle* identifiée plus haut. Bien sûr, l'information savante suit en théorie un chemin de médiations, mais ce qui intéresse une sémiotique anthropologique de la communication, c'est bien la construction des savoirs scientifiques à l'intérieur de chaque étape, à l'intérieur de chaque sphère, et dans chaque passage trans-sphérique : la façon dont les neuroscientifiques mettent en discours leur pratique, la façon dont les médecins épiléptologues discursivent leur propre pratique, la façon dont les patients créent leur propres discours sur la maladie.

Les dimensions existentielle et pratique : la marque de l'anthroposémiotique

Ce qui se transmet et ce qui se transforme le long du parcours dépend de la théorie actantielle discursivo-générique proposée : du foyer d'inscription, de l'actant énonciateur, de l'actant énonciataire et enfin de la voix engagée dans la généricité textuelle et le geste discursif associé. Les différentes constructions de savoir, qui s'actualisent par l'effectuation des médiations discursives présentées, interviennent à l'intérieur de modes d'existence spécifiques. La cartographie proposée en a mentionné quelques-uns que nous avons pu identifier le long de notre parcours, le plus souvent empruntés directement à Bruno Latour [MET], [REF], [DRO] par exemple, ou combinés en croisements par nos soins [ATT.REF], [REF.DRO], [REP.DRO] ou enfin des propositions de spécification de mode, tel que [MULTI-FIC] décrit dans le chapitre IV. Sans reprendre dans le détail ces différents modes d'existence, leur mention est surtout l'occasion d'inviter à conceptualiser une place de choix pour la dimension existentielle dans l'appréhension d'une médiation discursive. Elle conditionne la clé d'interprétation (au sens de la préposition latourienne) du discours, mais également les différents *êtres* instaurés : l'ethos du chercheur, tel référent scientifique, l'ethos du médecin, la maladie aux yeux du patient, les représentations imaginaires et sentiments de peur associés, telle identité communautaire, etc. peuvent être des êtres instaurés par l'actualisation de la médiation du discours. Ces instaurations sont la preuve d'une certaine performativité des discours en acte, qui « agissent ». La dimension pragmatique a également été au cœur de nos considérations tout au long du travail, expliquant le recours à l'identification de nombreuses fonctions et fonctionnalités de la mise en discours pour chacun des types discursifs étudiés.

La transmission de l'information savante a été décrite non pas uniquement comme un processus communicatif, mais comme une pratique discursive et culturelle. Ce qui est d'autant plus intéressant, c'est que la transmission des savoirs est un type de transmission particulier, car il n'implique pas la négation d'une des parties au moment du « don » :

« Dans toute transmission, notamment entre générations, une partie des acteurs (les « précédents ») sont en position de renonciation, et ils opèrent, dans l'ordre de la succession, une attribution destinée aux « suivants ». Mais toutes les études socio-anthropologiques montrent que, du point de vue des suivants qui sont les bénéficiaires, la transmission ne fonctionne que s'ils s'approprient ce qui est transmis. En somme, il y a bien d'un côté une renonciation et de l'autre côté une appropriation. »⁷⁵⁰

La transmission des savoirs, en tant que pratique culturelle spécifique, autorise la « vie » des deux parties, de celui qui transmet comme de celui qui reçoit. Les chercheurs en neurosciences ne renoncent pas à leur savoir quand ils mettent en discours leur pratique, au contraire, il en acte l'existence. La transmission qui nous intéresse ne rapporte donc pas au *don* mais plutôt au *partage*. Parallèlement, l'appropriation joue son plein. Chaque médiation ou remédiation discursive implique une appropriation particulière. Cependant, l'appropriation est source de transformations et exclut quasi-systématiquement une réplique identique (la traduction est toujours une trahison, et au-delà de cela, elle apporte toujours du nouveau, de l'étrange, de l'extérieur⁷⁵¹). Comme dans un héritage, pour reprendre l'image de la transmission entre générations, le legs que se réapproprie le bénéficiaire est libre d'être réinventé dans sa fonction, dans sa forme, même jusque dans son mode d'existence. L'information savante, ou le micro-schéma informationnel assez robuste pour survivre au passage d'une sphère à l'autre qui parvient à se transmettre, subit toujours une appropriation de l'instance qui effectue la remédiation. Dans notre société, c'est d'ailleurs cette dissymétrie dans le couple renonciation/appropriation spécifique à la transmission des savoirs qui peut soulever le problème de *l'aliénation culturelle*, de la « trahison » ou encore de la « dégradation » de la connaissance : le « transmetteur » n'ayant pas renoncé à son don, c'est-à-dire à son savoir durement acquis moyennant de longues heures de manipulation rigoureuses et une démarche de scientificité méticuleuse à la paillassé, ou encore au coût d'un long apprentissage en faculté de médecine, peine à concevoir l'appropriation libre et parfois créative de son bénéficiaire ne respectant pas l'intégrité de ce qui est légué. C'est pourquoi la transmission des savoirs demande à être appréhendée par une diversité de moyens capables de décrire toutes les dimensions de son effectuation : linguistique, sémiotique, discursive, pragmatique, existentielle. Toutes ces dimensions participent à la construction d'une analyse adéquate à son objet « complexe ».

Pensée dans ce cadre, la transmission de l'information n'a plus aucun lien avec la *Théorie mathématique de la communication* de Shannon et Weaver qui, même si elle a été critiquée et reformulée, a pourtant inspiré en grande partie les Sciences de l'Information et de la Communication. Dans ce travail, la position adoptée propose au contraire, pour reprendre la structure de la dénomination, une *Théorie anthropologique de la communication*, ou encore plus fidèlement, une *Théorie anthroposémiotique de la communication*.

⁷⁵⁰ FONTANILLE Jacques et COUÉGNAS Nicolas, *Terres de sens : essai d'anthroposémiotique*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 2018 (Semiotica Viva).

⁷⁵¹ Cf. Chapitre II, partie II.2.5.2. « *Sémiosphère et traduction* ».

A

Accès (d'après Couégnas & Famy) : Type de médiation qui s'oppose à la médiation comme *filtre*. Dans l'accès, la médiation joue le rôle d'intermédiaire entre deux termes et conduit ainsi à rendre accessible le sens. La médiation est une condition *sine qua non* à l'accès au sens et à l'instauration.

Actant corps épileptique (proposition Famy) : Statut actantiel du corps convulsif aux prises avec une crise épileptique (de type tonico-clonique notamment), privé de sa subjectivité, de son intentionnalité et de ses capacités perceptives. L'actant corps épileptique est instauré par un actant observateur au sein d'une scène spectaculaire. L'actant corps épileptique peut être convoqué sous différentes formes (iconographique, métaphorique, verbale, etc.) à l'intérieur des discours de remédiation comme totem mythique.

Agence (proposition Famy d'après Couégnas & Fontanille) : Puissance d'agir des processus sémiotiques qui leur permet d'instaurer des formes efficaces dans l'existence (voir aussi la définition d'*agency* chez Descola).

Analogie (d'après Bordron) : Première figure de la médiation qui se caractérise par sa valeur unificatrice. Elle est en effet associée à la catégorie *unité vs multiplicité*. L'analogie remplit deux fonctions au mouvement contraire : l'analogie simplificatrice unifie par généralisation pendant que l'analogie créatrice multiplie par particularisation. C'est pourquoi, selon Bordron, « *L'analogie est de ce fait la figure de la médiation par excellence puisqu'elle permet de parcourir tout l'espace entre l'unité et la multiplicité* ».

Archétype (d'après Durand, lui-même d'après Jung) : Image originelle, prototypique, primordiale, donnant vie à un schème. Substantif symbolique jouant le rôle d'intermédiaire entre les schèmes subjectifs et les images fournies par l'environnement, constituant ainsi la « *zone matricielle de l'idée* ».

Archive (d'après Foucault) : Système général de la formation et de la transformation des énoncés. L'archive agit au niveau de la pratique et permet de faire surgir une multiplicité d'énoncés comme offerts à la manipulation.

Archive (Fonction -) (proposition Famy) : Fonction permettant d'inscrire un discours dans la mémoire discursive de manière artificielle (scripturale ou visuelle). Elle rentre dans un procès de thésaurisation dynamique des discours. Ainsi, elle se rapproche sensiblement de l'archive chez Maingueneau qui souligne que les énoncés partageant un même positionnement (formation discursive) sont inséparables d'une mémoire et d'institutions qui leur confèrent leur autorité tout en se légitimant à travers eux.

Assomption (contrat d'-) (d'après Greimas, Courtès & al.) : Engagement mutuel des sujets de l'interaction, qui se reconnaissent respectivement des compétences modales, leur permettant de fonder une structure intersubjective.

Assomption énonciative (d'après Badir & Klinkenberg) : Propriété du discours en acte qui exprime l'engagement du sujet de l'énonciation dans son énoncé, c'est-à-dire à la valeur et à la croyance qu'il lui accorde. À ce titre, l'assomption énonciative peut s'affaiblir ou se renforcer.

Autopathographie (proposition Famy) : Type de discours de malade sur leur maladie, sans médiagenie particulière, qui se rencontre sous de multiples formes. La voix autopathographique se définit comme la manifestation conjointe (1) d'une composante thématique particulière se rapportant aux isotopies de la maladie, de la non-santé, voire de la mort, etc., (2) d'une composante dialogique marquée par le pacte autobiographique au niveau énonciatif et une prise de position thymique et cognitive par rapport à l'univers de référence scientifique, (3) d'une configuration passionnelle singulière, et (4) d'une performativité thérapeutique et/ou identitaire.

C

Chemin de médiations : Parcours linéaire et méthodologiquement orienté, répertoriant les saisies de sémiotiques selon le regard anthroposémiotique du chercheur.

Connaissance : Faisceau structuré et organisé d'informations élémentaires. La connaissance est elle-même l'élément constitutif du savoir. - (d'après Adell) Produit de l'environnement naturel, social et symbolique d'un sujet. Réciproquement, les connaissances servent à organiser (hiérarchiser, confronter) les individus et les institutions qui les portent.

Communauté discursive (d'après l'ADF) : Groupe restreint qui s'institutionnalise par ses productions discursives organisées et dont les usages discursifs structurent réciproquement le champ.

Corpus : Construction organisée et cohérente du chercheur qui saisit les données en fonction d'une problématique donnée et d'un certain regard à partir desquels l'analyse se fait.

Croyance : Type de connaissance émanant d'un mode de pensée non-reconnu comme producteur de savoir légitime au sein d'un collectif donné.

D

Dialogisme (d'après Bakhtine) : Principe fondamental du langage qui affirme l'influence omniprésente des *autres* discours dans la production d'un discours. Le langage rentre dans un double « dialogue » quand il y a production d'un discours : d'une part un dialogue avec les

discours antérieurs, le déjà-dit, c'est le *dialogisme interdiscursif* ; d'autre part un dialogue par anticipation avec les possibles interprétations de sa production, appelé le *dialogisme interlocutif*.

Discours (Charaudeau) : « Le discours est le lieu à la fois, de structuration des usages en fonction des conditions de production dans lesquels ces usages se manifestent, témoignant des comportements langagiers des sujets parlants, et de catégorisation de sens qui témoigne des systèmes de connaissance et de croyance auxquels adhèrent les individus ou groupes sociaux. Un discours est un parcours de signifiante qui se trouve inscrit dans un texte, et qui dépend de ses conditions de production et des locuteurs qui le produisent et l'interprète ».

Données : Entités saisies et *présentées* par et pour l'analyse, constitutives du corpus.

E

Effectuation (proposition Famy à la suite de Couégnas & Fontanille, Bordron) : Mise en acte dynamique de la sémiotique à l'intérieur d'un espace de médiation. C'est le versant « opération » de la sémiotique.

Empathie énonciative (proposition Famy) : Procédé consistant en la simulation d'énonciation d'un locuteur (A) par un autre locuteur (B) par le truchement du discours direct. Ainsi, le locuteur B ré-embraie à la première personne un discours qu'il prend en charge au nom du locuteur A. Ce procédé est caractéristique du discours du médecin en consultation, qui en « se mettant à la place de » son patient, (r)apporte en discours direct une proposition comme si elle était énoncée par le patient, pour l'insérer au raisonnement.

Entropie (d'après Shannon) : Fonction permettant de mesurer la dégradation du contenu informationnel au cours d'un processus de transmission de l'information. Par métonymie, le résultat de cette fonction (la quantité d'information dégradée).

F

Facteur d'impact : Indicateur bibliométrique originellement conçu pour évaluer le nombre de citations d'une revue sur une année par rapport au nombre d'articles qu'elle a publiés les deux ans précédents. Cet indicateur est désormais devenu un critère pour mesurer et évaluer la « qualité » des articles et de leurs auteurs.

Filtre (d'après Couégnas & Famy) : Type de médiation qui s'oppose dans son fonctionnement à la médiation accès, puisqu'il contraint la production du sens. Ainsi, la médiation générique et la médiation médiatisation agissent comme *filtre* dans la construction du sens puisqu'elles impliquent des contraintes – les contraintes sémantiques génériques et les contraintes médiatiques – qui sont autant de normes et de règles à respecter pour que le sens advienne.

Ce respect des règles et son actualisation sont évidemment des procédures non-conscientes qui déterminent la pratique, en cela, on peut parler de structure.

Figurabilité de la science (d'après Jacobi) : Propriété des discours scientifiques spécialisés à être repris, traduit, révélés sous forme iconique scriptuo-visuelle.

G

Geste discursif (proposition Famy d'après Badir) : Faire du discours qui dépasse les considérations purement génériques et stylistiques pour correspondre à une genericité élargie à sa performativité et son intentionnalité : d'actualisation d'un genre gouverné par sa macro-composante vocale, qui le resitue à l'intérieur d'un paradigme. En effet, le genre discursif définit les modalités particulières d'une *prise de position* énonciative par rapport aux attentes doxiques, de manière *réflexive*. Pour résumer, c'est une voix particulière à l'intérieur de la pratique culturelle, qui agit sur le sens.

Gradient de genericité (d'après Couégnas) : Modèle théorique et outil d'analyse qui étudie la double tension qui s'exerce entre les contraintes du genre et la singularité des œuvres produites. Il permet donc de représenter la visée singularisante qui s'exerce au sein d'un horizon générique. Le gradient de genericité propose, du plus contraint au moins contraint, les degrés suivants : socle médiatico-générique, modèles, variétés de modèle, combinatoire et style.

I

Identité numérique habilitante (proposition Famy, d'après les concepts de Goffman) : Identité, construite par le truchement de discours numériques participant d'une collectivité et d'une resignification, par un individu stigmatisé pour répondre l'écart entre son *identité sociale virtuelle* et son *identité sociale réelle*.

Imaginaire (d'après Durand) : Champ dynamique et structuré de constellations stabilisées autour de schèmes et d'archétypes, dont les structures constituent des formes toujours sujettes à modification, servant de protocole motivateur pour tout groupement et association d'images mentales.

Information : Unité minimale porteuse de sens qui possède la propriété de circuler entre deux instances ou plus. C'est l'élément constitutif de la connaissance.

Information savante : Unité minimale porteuse de sens qui transite d'une instance légitime vers une autre instance de manière descendante.

Instauration (proposition Famy à la suite de Couégnas & Fontanille, Latour, Souriau) : Pouvoir d'une sémiologie qui se donne une existence, risquée, jamais prédéterminée, au sein d'une médiation-effectuation. Il s'agit de l'actualisation non-contrainte d'une virtualité. La construction de l'être ne présuppose ni sujet ni objet, ni créateur ni matière brute, mais l'actualisation d'un être dans l'existence.

Interdisciplinarité : Synergie opératoire et dynamique de plusieurs disciplines qui confrontent leurs concepts, théories, protocoles et autres compétences disciplinaires pour permettre la description et l'analyse d'un objet.

Interdiscursivité (d'après l'ADF) : Jeu de renvois, mouvement de va-et-vient, entre des discours ayant des supports textuels différents. Cette propriété relationnelle est constitutive des discours.

M

Médiagenie (proposition Famy d'après le terme de Marion) : Propriété d'une forme de contenu d'être solidarisée à un média de manière privilégiée. Initialement, Philippe Marion forge le terme « médiagenie » sur le même modèle lexicologique que « photogénie » pour décrire ce qui « passe bien » dans un média, ce qui s'y trouve mis en valeur.

Médiation (proposition Famy à la suite de Couégnas & Fontanille) : Milieu actualisant d'une sémiologie, qui, au moment de la description de l'analyse, permet une isomorphie des plans. La médiation est donc l'ensemble des conditions permettant l'effectuation de la sémiologie.

Mémoire discursive artificielle (proposition Famy) : Prothèse de mémoire discursive qui se présente de manière explicite, construite matériellement, qui n'est plus totalement en puissance (comme la mémoire discursive de l'ADF) mais visible et/ou lisible, qui est même mise en scène dans le but d'être la plus fonctionnelle possible. La mémoire discursive artificielle possède un caractère utilitaire, dans la situation dynamique de transmission d'information d'une communauté discursive à une autre.

Migrantes (proposition Famy à la suite de Morin) : Notions ou théories dont la migration d'une discipline à une autre a été féconde et porteuse d'avancées heuristiques. Les notions migrantes constituent l'expression la plus manifeste de l'interdisciplinarité.

Modèle (d'après Bordron) : Deuxième figure de la médiation qui se caractérise par sa propriété de représentation de l'individualité. Le modèle est le modèle de quelque chose, et ce quelque chose est une réalité individuelle, singulière. Il implique de manière nécessaire un certain écart avec la chose modélisée, dont il ne retient que les propriétés pertinentes. Le modèle est donc une mimétique, un « être comme », qui joue le rôle d'intermédiaire entre l'être inatteignable de la chose individuelle et la généralité de la théorie.

Monstration commentée (proposition Famy) : Activité verbale outillée par un support visuel (schéma, imagerie scientifique, imagerie médicale, maquette, illustration, etc.) consistant à formuler une séquence de transmission de savoir par l'intermédiaire de différents mécanismes métalinguistiques et la mise en relation concomitante avec les éléments du visuel.

Mythe 1 (d'après Durand) : Système dynamique au sein duquel se crée un *récit* narratif à partir de schèmes et de leurs archétypes, montrant un certain isomorphisme avec la constellation d'images.

Mythe 2 (proposition Famy d'après Barthes, Hjelmslev) : Sémiose particulière solidarissant un fonctif de contenu (des représentations socioculturelles) et un fonctif d'expression étant lui-même une dénotation (une expression et un contenu solidarisé). Le mythe barthésien permet de dévoiler le signifié second dans un souci de dénonciation des mystifications, quand le mythe ici défini actualise une sémiotique connotative, rendant compte d'une « déformation » sociale inscrite dans la praxis (déformation pouvant trouver sa source dans l'imaginaire collectif).

P

Passeur (Actant) (proposition Famy) : Syncrétisme actantiel qui permet à un actant d'appartenir à deux sémiosphères différentes et d'assurer le programme de traduction de l'information de l'une à l'autre, au niveau de la frontière. Cet actant est instauré par les compétences modales et discursives propres à chaque sémiosphère d'appartenance.

Polyphonie (d'après Bakhtine puis Ducrot) : Propriété énonciative d'un discours ou d'un énoncé qui met en œuvre le principe de dialogisme. La polyphonie est la coprésence de plusieurs « voix » énonciatives à l'intérieur d'un même énoncé.

Présentation (d'après Couégnas & Fontanille) : Saisie de ce qui « fait texte » ou « fait signe » par l'analyste anthroposémioticien. Par cette opération, la signification de l'objet d'étude est construite et projetée dans la description.

Profane(s) (proposition Famy) : Qualificatif pour regrouper les instances énonciatives non-initiées au domaine de connaissances et de compétences, ni à la formation discursive de la communauté d'autorité socialement légitimée.

R

Remédiation : Réénonciation de médiations premières sédimentées dans la praxis énonciative – une remédiation est ainsi une médiation de médiation. Elle ne se réduit pas à une médiatisation mais incarne une réelle sémiose, une « resémiotisation ». La remédiation intervient comme une *résolution* de quelque chose. En s'effectuant, elle pallie les

discontinuités apportées par des ruptures (cognitives, affectives, axiologiques, etc.) au sein d'un contexte de décalage ou d'une situation conflictuelle entre deux parties. Elle joue en cela son plein rôle étymologique de tiers médiateur.

Représentations socioculturelles : Ensemble de symboles et schèmes archétypaux stabilisés intégrés à la praxis comme mémoire discursive collective, constituant le plan du contenu d'un « mythe (2) ».

Resignification (d'après Butler, Paveau) : Processus permis par la propriété d'*agency* du langage qui permet de repolariser une désignation « insultante » dans une axiologie positive à l'intérieur d'un contre-discours.

Requête : Acte de langage grâce auquel le locuteur demande à son interlocuteur d'accomplir un acte non langagier quelconque. La requête est classée parmi les actes de langage « menaçants » car elle menace le « territoire » de l'interlocuteur, il s'agit d'un acte incursif et ce d'autant plus quand cette requête prend la forme d'un ordre.

S

Savoir scientifique : Ensemble structuré et organisé qui articule des informations spécialisées dites savantes. Le savoir scientifique est socialement reconnu comme tel du fait de sa production dans la communauté scientifique légitime.

Schémes 1 (- intégrateurs de la pratique) (d'après Descola) : Dispositions psychiques, sensorimotrices et émotionnelles intériorisées sous forme d'*habitus* qui organisent les significations partagées permettent l'identification d'individus ou de collectivité.

Schéme 2 (de Durand) : « Généralisation dynamique et affective de l'image, il constitue la factivité et la non-substantialité générale de l'imaginaire. (...) Il fait la jonction, non plus comme le voulait Kant, entre l'image et le concept, mais entre les gestes inconscients de la sensorimotricité, entre les dominantes réflexes et les représentations. Ce sont ces schèmes qui forment le squelette dynamique, le canevas fonctionnel de l'imagination. »

Schéme 3 (proposition Famy) : Disposition cognitive de type iconique qui permet d'identifier ce qui se maintient dans un processus de médiation : le noyau sémiotique organisé mobile mais immuable sur le parcours la transmission de l'information, potentiellement générateur de représentations du fait de sa transmission-transformation.

Sémiiose (proposition Famy, d'après Couégnas & Fontanille) : Effectuation dynamique de la fonction sémiotique (association d'un contenu et d'une expression qui deviennent alors fonctionnels) soumise à des conditions de réalisation et à une instance de médiation.

Sémiosphère (d'après Lotman) : Espace sémiotique, à la fois résultat et condition d'existence d'une culture donnée, constituée de différents langages. La sémiosphère est ainsi définie comme un tout (la culture) constitué de parties autonomes et fonctionnelles (les organes) travaillant pour ce tout. La sémiosphère se caractérise par sa capacité à s'auto-décrire et à formuler sa propre grammaire de fonctionnement, et par l'établissement de frontières à sa périphérie, parfois poreuses, permettant de faire passer de l'information en la *traduisant*.

Simulacre (d'après Bordron) : Troisième figure de la médiation qui établit un rapport entre un intérieur et un extérieur. Le simulacre est donc associé à la catégorie interne/externe. Le simulacre délimite, borne, produit un « effet de constitution » presque juridique du lieu du sens et du lieu du hors-sens. Sa fonction est de médier presque « légalement » la compréhension interne au discours et son explication externe.

Socle médiatico-générique (d'après Couégnas & Famy) : Modèle théorique et outil d'analyse opératoire qui a pour but d'identifier des composantes du plan de l'expression appelées « formats médiatiques » et des composantes du plan du contenu, appelées « composantes sémantiques de la généricité ». L'ensemble permet de circonscrire tous les éléments constitutifs d'un genre et son fonctionnement associé à un média donné.

	EXPRESSION	CONTENU
	<i>Formats médiatiques</i>	<i>Composantes sémantiques de la généricité</i>
paradigmatique	Système sémiologique	Thématique
	Morphologie	Dialogique Énonciation / Modalisation
syntagmatique	Distribution	Dialectique
	Accès	Tactique

Stigmate (d'après Goffman) : Propriété d'un sujet qui, du point de vue d'un intersujet, est non-conforme aux attentes normatives fixées par son identité sociale virtuelle. Cette non-conformité induit une disgrâce c'est-à-dire une désignation de la différence et une exclusion par rapport aux « normaux ». Le stigmate est donc relationnel et n'existe qu'au sein d'une relation intersubjective. Il ne s'agit en rien d'un attribut structural de l'identité sociale réelle. Cependant, certains stigmatisés trouvent dans leur réappropriation du stigmate une stratégie identitaire.

T

Termes-pivots (d'après Mortureux) : Termes appartenant à la fois au registre scientifique spécialisé et au registre de la vulgarisation scientifique. Le terme spécialisé est extrait de son milieu légitime, introduit et exhibé dans le registre de vulgarisation afin de lui appliquer des opérations de reformulation et d'explication en vue d'une appropriation par le profane.

Thémata (d'après Holton) : Motifs invariants et structurants qui sous-tendent les modes de pensée, vecteurs de l'imaginaire social.

Traduction (proposition Famy, d'après Latour, Lotman, Couégnas & Fontanille) : Opération sémiotique constituant une médiation entre deux « mondes », la traduction autorise le passage d'un discours à un autre par le truchement d'une transformation dynamique et instauratrice.

V

Vocagénie (proposition Famy) : Propriété d'une configuration de formats médiatiques à se laisser solidariser à une *voix* sémiotique, c'est-à-dire une configuration de composantes sémantiques de la généralité, possédant une performativité particulière.

Voix (proposition Famy) : Organisation de contenu sans médiagénie qui consiste en l'affirmation de composantes sémantiques opérant ensemble, capables de se déployer sur une multiplication de médias et, à un niveau de pertinence pragmatique, se caractérise par une performativité proche de l'*agence*. Ainsi, associée à des configurations de formats médiatiques particulières, elle autorise la création de genres singuliers où le sens agit de manière particulière en chacun d'eux. Forme adjectivale : *vocal(e)*.

Vulgarisation scientifique (propositions Famy) : *[Définition institutionnelle]* Suite de médiations et remédiations organisant la traduction qui s'opère entre une communauté discursive légitime pour produire un certain type de savoir et une communauté non-initiée. Cette traduction peut être prise en charge par un acteur de la communauté discursive d'autorité (paradigme du premier homme) ou par un professionnel de communication (paradigme du troisième homme). Les discours primaires subissent un traitement qui comprend différentes opérations de transformation sur le plan de l'expression et sur le plan du contenu afin de combler une « aliénation culturelle ».

[Définition générique] Association d'un pré-noyau générique « vocal » constitué de la composante dialogique (énonciation seconde débrayée et modalisation assomption forte envers l'univers de référence, dédoublement) et de la composante thématique (science, santé, discours scientifiques) à deux formats médiatiques : la composante distributionnelle caractérisée par l'éclatement et la fragmentation, et la composante morphologique définie par la pluralité et l'englobement. D'un point de vue générique, la vulgarisation scientifique est gouvernée par la composante dialogique, qui aménage le reste des composantes pour articuler deux procès antagonistes : la reproduction et la différenciation vis-à-vis du genre de l'article scientifique qu'elle modalise. Elle met également en œuvre, toujours en association à la thématique en tant que pré-noyau, une mémoire discursive artificielle venant combler les lacunes du récepteur modèle profane, et mettant en scène la pratique discursive des acteurs de la sphère de la recherche fondamentale et ceux de la sphère médicale.

[Définition pratique-existentielle] Geste discursif particulier se manifestant par le genre de la vulgarisation scientifique gouverné par une voix (pré-noyau vocal) elle-même fortement

déterminée par la composante dialogique, possédant une intentionnalité et une performativité particulière (transmettre l'information savante, faire comprendre, informer, faire adhérer, promouvoir) vis-à-vis de la composante thématique (la science et les discours scientifiques).

Références bibliographiques

RESSOURCES THÉORIQUES

ABLALI Driss, « Corrélatés génériques et interprétation. Le cas des éditos dans la presse quotidienne », in: BADIR Sémir, ABLALI Driss et DUCARD Dominique (éds.), *Documents, textes, œuvres : perspectives sémiotiques*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2014, pp. 131-151.

ADELL Nicolas, *Anthropologie des savoirs*, Paris, Armand Colin, 2011.

AGIER Michel, *La sagesse de l'ethnologue*, Paris, Œil neuf, 2004 (Sagesse d'un métier).

AGIER Michel, « Le tournant contemporain de l'anthropologie. Comprendre, encore, le monde qui nous entoure », *Socio. La nouvelle revue des sciences sociales* (1), 15.03.2013, pp. 77-93. En ligne : <<https://doi.org/10.4000/socio.217>>.

AMANN Jean-Paul, *Épilepsie, connaissance du cerveau et société*, Sainte-Foy, Québec, Presses de l'Université Laval, 2006.

AUGÉ Marc, *Le sens des autres : actualité de l'anthropologie*, Paris, Fayard, 1994.

AUGÉ Marc, *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, Paris, Flammarion, 1994 (Champs 373).

AUSTIN John Langshaw, *Quand dire c'est faire*, Éditions du Seuil, Paris, 1970.

AUTHIER-REVUZ Jacqueline, « La mise en scène de la communication dans des discours de vulgarisation scientifique », *Langue française* 53 (1), 1982, pp. 34-47. En ligne : <<https://doi.org/10.3406/lfr.1982.5114>>.

AUTHIER-REVUZ Jacqueline, « Hétérogénéité(s) énonciative(s) », *Langages* 19 (73), 1984, pp. 98-111. En ligne : <<https://doi.org/10.3406/lgge.1984.1167>>.

BACHELARD Gaston, *Le matérialisme rationnel*, Presses Universitaires de France, Paris, 1953.

BADIR Sémir, *Hjelmslev*, Paris, Les Belles Lettres, 2001.

BADIR Sémir, « Six propositions de sémiotique générale », *Actes Sémiotiques*, 10.04.2009. En ligne : <<http://epublications.unilim.fr/revues/as/1674>>.

BADIR Sémir, « La production de la sémosis. Une mise au point théorique », *AS - Actes Sémiotiques*, 13.10.2009. En ligne : <<http://epublications.unilim.fr/revues/as/3335>>.

BADIR Sémir, « L'énonciation d'une synthèse », *AS - Actes Sémiotiques*, 31.01.2017. En ligne : <<http://epublications.unilim.fr/revues/as/5866>>.

BADIR Sémir et PROVENZANO François (éds.), *Pratiques émergentes et pensée du médium*, Louvain-La-Neuve, Academia-L'Harmattan, 2017 (Extensions sémiotiques).

BADIR Sémir et COUÉGNAS Nicolas, « Qu'est-ce que Wikipédia ? L'approche sémiotique devant un « objet scientifique non identifié » », in: ABLALI Driss et BERTIN Erik (éds.), *Les sociabilités numériques*, Louvain-la-Neuve, Académie-L'Harmattan, [à paraître].

BAKHTIN Mikail, *Problèmes de la poétique de Dostoïevski [1963]*, Lausanne, l'Âge d'Homme, 1998.

BANGE Pierre, *Analyse conversationnelle et théorie de l'action*, Paris, Hatier/Didier : CREDIF, 1992 (Langues et apprentissage des langues).

BARRIER Philippe, « Le corps malade, le corps témoin, Abstract », *Les Cahiers du Centre Georges Canguilhem* (1), 2007, pp. 79-100. En ligne : <https://doi.org/10.3917/ccgc.001.0079>.

BARTHES Roland, « Éléments de sémiologie », *Communications* 4 (1), 1964, pp. 91-135. En ligne : <https://doi.org/10.3406/comm.1964.1029>.

BARTHES Roland, *Mythologies*, Éditions du Seuil, Paris, 1957.

BAUDOIN Lesya, HAEFFNER-CAVAILLON Nicole, PINHAS Nicole et al., « Indicateurs bibliométriques : Réalités, mythes et prospective », *M/S : médecine sciences* 20 (10), 2004, pp. 909-915.

BEACCO Jean-Claude, « À propos de la structuration des communautés discursives : beaux-arts et appréciatif », *Les Carnets du Cediscor. Publication du Centre de recherches sur la didacticité des discours ordinaires* (3), 01.01.1995, pp. 136-153.

BEACCO Jean-Claude (éd.), « Ethnolinguistique de l'écrit », 1992. En ligne : https://www.persee.fr/issue/lgge_0458-726x_1992_num_26_105.

BEACCO Jean-Claude et MOIRAND Sophie, « Autour des discours de transmission des connaissances », *Langages* 29 (117), 1995, pp. 32-53. En ligne : <https://doi.org/10.3406/lgge.1995.1704>.

BÉLISLE Claire et ALBERTINI Jean Marie, « Les fonctions de la vulgarisation scientifique et technique », in: JACOBI Daniel et SCHIELE Bernard (éds.), *Vulgariser la science : le procès de l'ignorance*, Seyssel, Champ Vallon, 1988, pp. 225-245. En ligne : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00275098>.

BENSAUDE-VINCENT Bernadette, « Splendeur et décadence de la vulgarisation scientifique », *Questions de communication* (17), 30.06.2010, pp. 19-32. En ligne : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.368>.

BENZÉCRI Jean-Paul, *L'analyse des données*, Dunod, Paris, 1973.

BERTIN Erik, « L'opinion publique numérique : formes de la désignation », in: BADIR Sémir et PROVENZANO François, *Pratiques émergentes et pensée du médium*, Academia-L'Harmattan, Louvain-La-Neuve, 2017 (Extensions sémiotiques), pp. 229-248.

BLANCHET Philippe, *Linguistique de terrain, méthode et théorie*, Presses Universitaires de Rennes, 2011.

BOLTANSKI Luc et MALDIDIER Pascale, « Carrière scientifique, morale scientifique et vulgarisation », *Information (International Social Science Council)* 9 (3), 01.06.1970, pp. 99-118. En ligne : <https://doi.org/10.1177/053901847000900304>.

- BOLTER Jay et GRUSIN Richard, *Remediation Understanding New Media*, 2000. En ligne : <http://mitpress.mit.edu/catalog/item/default.asp?ttype=2&tid=3468>.
- BORDRON Jean-François, « Analogie, modèle, simulacre : trois figures de la médiation », *Modèles Linguistiques* 24 (1), 2003, pp. 21-34.
- BORDRON Jean-François, *L'iconicité et ses images : études sémiotiques*, Paris, Presses universitaires de France, 2011 (Formes sémiotiques).
- BOUTAUD Jean-Jacques, *Sémiotique et communication : du signe au sens*, Paris, Harmattan, 1998 (Collection Champs visuels).
- BRILLOUIN Léon, *La Science et la théorie de l'information*, Paris, Masson et Cie, 1959.
- BUNGE Mario, *Philosophie de la physique*, Paris, Seuil, 1975.
- BUTLER Judith, *Le pouvoir des mots : discours de haine et politique du performatif*, Paris, Editions Amsterdam, 2008.
- CAILLÉ Alain et DUFOIX Stéphane (éds.), *Le tournant global des sciences sociales*, Paris, La Découverte, 2013 (Collection Bibliothèque du MAUSS).
- CALLON Michel et LATOUR Bruno, *La science telle qu'elle se fait : anthologie de la sociologie des sciences de langue anglaise*, Paris, Éditions La Découverte, 1991.
- CARLTON Richard R et ADLER Arlene McKenna, *Principles of radiographic imaging: an art and a science*, Clifton Park, NY, Delmar/Cengage Learning, 2013.
- CHANDÈS Gérard, *SEMIO/SPHERE/TRANS/MEDIEVALE. Un modèle sémiopragmatique d'information et de communication appliqué aux représentations du moyen âge*, Thèse en vue de l'obtention de l'Habilitation à Diriger des Recherches, Université de Poitiers, 2006.
- CHARAUDEAU Patrick, « Dis-moi quel est ton corpus, je te dirai quelle est ta problématique », *Corpus* (8), 15.11.2009, pp. 37-66.
- CHARAUDEAU Patrick, « Pour une interdisciplinarité « focalisée » dans les sciences humaines et sociales », *Questions de communication* (17), 30.06.2010, pp. 195-222. En ligne : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.385>.
- CHARAUDEAU Patrick et MAINGUENEAU Dominique, *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Éditions du Seuil, 2002.
- CHEVEIGNÉ (DE) Suzanne, *L'environnement dans les journaux télévisés : médiateurs et visions du monde*, Paris, CNRS éditions, 2000 (CNRS communication).
- CHEVEIGNÉ (DE) Suzanne, « La science dans une société médiatisée », *Hermès, la Revue* 1 (21), 1997, pp. 15-22.
- COLAS-BLAISE Marion, « Remédiation et réénonciation : opérations et régimes de sens », *INTERIN* 23 (1), 06.2018, pp. 64-84.
- CORDIER Jean-François, « Disease, illness, sickness : 3 sens pour "maladie" ? », *La Lettre du Pneumologue* Vol. XVII (6), 12.2014, pp. 198-199.

COSNIER Jacques (éd.), *Geste, cognition et communication*, Limoges, PuLim, 1997 (Nouveaux actes sémiotiques 52-54).

COUÉGNAS Nicolas, « Sémiotique textuelle du genre. La généricité des albums d'enfance », *Pratiques. Linguistique, littérature, didactique* (157-158), 01.06.2013, pp. 91-104. En ligne : <<https://doi.org/10.4000/pratiques.3671>>.

COUÉGNAS Nicolas, *Du genre à l'œuvre : une dynamique sémiotique de la textualité*, Limoges, Lambert-Lucas, 2014.

COUÉGNAS Nicolas et LAURENT François, « Style, œuvre et genre : la hiérarchie des composantes textuelles dans le blog L'autofictif de Chevillard », in: DUCARD Dominique et ABLALI Driss (éds.), *Textes, documents, œuvres, Perspectives sémiotiques*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2014.

COUÉGNAS Nicolas et FAMY Aurore, « L'interprétation générique des textes. Ou comment le genre et le média participent à l'œuvre », in: ABLALI Driss et DUCARD Dominique (éds.), Louvain-la-Neuve, L'Harmattan-Academia, 2015 (Sciences du langage – Carrefours et points de vue), pp. 175-189.

COUÉGNAS Nicolas et FAMY Aurore, « La part sémiotique de l'anthropologie des modernes », *Semiotica* 2017 (219), 2017, pp. 435–454. En ligne : <<https://doi.org/10.1515/sem-2017-0071>>.

COUÉGNAS Nicolas et FAMY Aurore, « Médiations sémiotiques et formes d'existence : de la science aux forums médicaux », in: BADIR Sémir et PROVENZANO François (éds.), *Pratiques émergentes et pensée du médium*, Academia-L'Harmattan, 2017 (Extensions sémiotiques).

COUÉGNAS Nicolas et FAMY Aurore (éds.), *Éthnosémiotiques : l'Agir du sens. Cultures, santé, croyances*, Louvain-la-Neuve, Academia-L'Harmattan, 2018 (Extensions Sémiotiques), [à paraître].

COURTÉS Joseph, *Analyse sémiotique du discours : de l'énoncé à l'énonciation*, Paris, Hachette, 1991 (Hachette Université Linguistique).

COURTINE Jean-Jacques, « Analyse du discours politique [Le discours communiste adressé aux chrétiens] », 15 (62), 1981. En ligne : <https://www.persee.fr/issue/lgge_0458-726x_1981_num_15_62>.

CUNIN Élisabeth et HERNANDEZ Valeria, « De l'anthropologie de l'autre à la reconnaissance d'une autre anthropologie », *Journal des anthropologues. Association française des anthropologues* (110-111), 01.12.2007, pp. 9-25.

DAVALLON Jean, « La médiation : la communication en procès ? », *Médiation et Information* (19), 2003.

DEBORD Guy, *La société du spectacle [1967]*, 3ème édition, Paris, Gallimard, 1992 (Collection Folio 2788).

DELAUVIGNE Valérie, « Repérage de termes dans un corpus de vulgarisation : aspects méthodologiques », in: *Conférence TIA-2001*, Nancy, 2001.

DELAVIGNE Valérie, « Quand le terme entre en vulgarisation », in: *Terminologie et Intelligence artificielle*, Strasbourg, France, 2003, pp. 80-91. En ligne : <<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00920636>>.

DELAVIGNE Valérie, « Les mots de l'autre : approche contrastive de discours de vulgarisation », in: *Didactique du lexique : langue, cognition, discours*, Ellug, 2005, pp. 189-213. En ligne : <<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00919524>>.

DELAVIGNE Valérie, « Des termes des experts aux mots des patients : un discours à construire », in: *Analyse de discours et demande sociale : enjeux théoriques et méthodologiques*, Paris, France, 2008. En ligne : <<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00920760>>.

DELAVIGNE Valérie, « Quand le patient devient expert : usages des termes dans les forums médicaux. Terminologie et Intelligence artificielle, TIA 2013, 2013, Paris, France. pp.n.a, 2013 », in: *Terminologie et Intelligence artificielle*, 2013.

DELELIS Gérald, CHRISTOPHE Véronique, BERJOT Sophie et al., « Stratégies de régulation émotionnelle et de coping : quels liens ?, Abstract », *Bulletin de psychologie* Numéro 515 (5), 2011, pp. 471-479. En ligne : <<https://doi.org/10.3917/bupsy.515.0471>>.

DELEUZE Gilles, *Foucault*, Paris, Éditions de Minuit, 1986 (Collection « Critique »).

DESCOLA Philippe, *Par-delà nature et culture*, Paris, NRF : Gallimard, 2005 (Bibliothèque des sciences humaines).

DESCOLA Philippe, « L'anthropologie de la nature », *Annales* 57 (1), 2002, pp. 9-25. En ligne : <<https://doi.org/10.3406/ahess.2002.280024>>.

DONDERO Maria Giulia, « Sémiotique de l'image scientifique », *Signata. Annales des sémiotiques / Annals of Semiotics* (1), 31.12.2010, pp. 111-175. En ligne : <<https://doi.org/10.4000/signata.291>>.

DONDERO Maria Giulia, « Énonciation et modes d'existence », *AS - Actes Sémiotiques*, 31.01.2017. En ligne : <<http://epublications.unilim.fr/revues/as/5871>>.

DONDERO Maria Giulia et FONTANILLE Jacques, *Des images à problèmes : le sens du visuel à l'épreuve de l'image scientifique*, Limoges, PuLim, 2012.

DUCROT Oswald, *Le dire et le dit*, Paris, Éditions de Minuit, 1984 (Propositions).

DURAND Gilbert, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire : introduction à l'archétypologie générale [1960]*, 11. éd, Paris, Dunod, 1992.

ECO Umberto, *Lector in fabula : ou la coopération interprétative dans les textes narratifs [1979]*, Paris, Grasset, 1985 (Figures).

FAMY Aurore, Le statut sémiotique des modes d'existence, Mémoire de Recherches (M2), Université de Limoges, 2014.

FAMY Aurore, « Interactions médecins/patients : pratique discursive et transmission des savoirs », in: *Actes des Journées thématiques 2017 de l'École doctorale Cognition, Comportement, Langage(s)*, Poitiers, 2017.

FAMY Aurore, « Guide à l'usage du sémioticien pour circuler dans l'Enquête sur les modes d'existence », *AS - Actes Sémiotiques*, 31.01.2017. En ligne : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/5864>.

FAMY Aurore, « Figure de l'Épileptique : sémiotique de la crise et de l'identité », in: SAPIO Giuseppina, BAZIN Maël et LAMBERT Frédéric (éds.), *Stigmatiser. Médias, exclusions, résistances*, Le Bord de l'Eau, 2018 (Documents), [à paraître].

FEDI Laurent, « Manières de parler, manières de penser », *Cahiers philosophiques* (134), 02.07.2013, pp. 80-105. En ligne : <https://doi.org/10.3917/caph.134.0080>.

FLICHY Patrice, *Le sacre de l'amateur sociologie des passions ordinaires à l'ère numérique*, Paris, Seuil, 2010 (La République des idées). En ligne : <http://banq.prenumerique.ca/accueil/isbn/9782021224344>.

FONTANILLE Jacques, *Sémiotique du discours*, Limoges, PuLim, 1998.

FONTANILLE Jacques, « Introduction : modélisation et textualité », *Modèles Linguistiques* 24 (1), 2003.

FONTANILLE Jacques, *Pratiques sémiotiques*, Paris, Presses universitaires de France, 2008 (Formes sémiotiques).

FONTANILLE Jacques, *Corps et sens*, Paris, Presses universitaires de France, 2011 (Formes sémiotiques).

FONTANILLE Jacques, « Médiation, communication, échange, énonciation : sémiologie, où est-elle ? », in: *Sens et médiation Actes du congrès de l'Association Française de Sémiotique Université du Luxembourg, 1-4 juillet 2015*, 2016. En ligne : <http://afsemio.fr/wp-content/uploads/Sens-et-médiation.-J.-Fontanille.pdf>.

FONTANILLE Jacques, « Remédiation et praxis énonciative », *INTERIN* 23 (1), 2018, pp. 8-25.

FONTANILLE Jacques et ZILBERBERG Claude, *Tension et signification*, Sprimont, Belgique, Mardaga, 1998 (Philosophie et langage).

FONTANILLE Jacques et COUÉGNAS Nicolas, *Terres de sens : essai d'anthroposémiotique*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 2018 (Semiotica Viva).

FONTANILLE Jacques, COUÉGNAS Nicolas, et al., « Reprise méthodologique », in: *Terres de sens*, Pulim, Limoges, 2018 (Semiotica Viva), pp. 224-258.

FOUCAULT Michel, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969 (Bibliothèque des sciences humaines).

FREUD Sigmund, *Die Traumdeutung*, Vienne, Franz Deuticke, 1900.

GARRIC Nathalie et LONGHI Julien (éds.), *L'analyse de corpus face à l'hétérogénéité des données*, Paris, Larousse, 2012 (Langages 187).

GARRIC Nathalie et LONGHI Julien, « L'analyse de corpus face à l'hétérogénéité des données : d'une difficulté méthodologique à une nécessité épistémologique », *Langages* 187 (3), 2012, p. 3. En ligne : <https://doi.org/10.3917/lang.187.0003>.

GEERTZ Clifford, « La description dense : Vers une théorie interprétative de la culture », *Enquête* (6), 01.10.1998, pp. 73-105. En ligne : <<https://doi.org/10.4000/enquete.1443>>.

GENETTE Gérard, *Seuils*, Paris, Seuil, 1987 (Collection Poétique).

GENETTE Gérard, *Palimpsestes : la littérature au second degré*, Paris, Seuil, 1982 (Collection Poétique).

GOFFMAN Erving, *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Éditions de Minuit, 1975.

GOODMAN Nelson, *Une approche de la théorie des symboles*, Paris, Hachette, 1990.

GRANGER Gilles-Gaston, *Pensée formelle et sciences de l'homme*, Aubier, Éditions Montaigne, 1967 (Analyse et raisons).

GREIMAS Algirdas Julien et COURTÈS Joseph, *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1979 (Langue, linguistique, communication).

GREIMAS Algirdas Julien, COURTÈS Joseph et AL., *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage. Tome 2. Compléments, débats, propositions*, Paris, Hachette, 1986 (Sémiotique).

GREIMAS Algirdas Julien et FONTANILLE Jacques, *Sémiotique des passions : Des états de choses aux états d'âme*, Paris, Seuil, 1991.

GRISI Stéphane, *Dans l'intimité des maladies : de Montaigne à Hervé Guibert*, Paris, Desclée de Brouwer, 1996 (Intelligence du corps).

GUENANCIA Pierre, « Des fourmis et des hommes : le débat Sartre / Lévi-Strauss », in: *Lévi-Strauss et ses contemporains*, PUF, 2012, pp. 1-10. En ligne : <<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00914933>>, consulté le 17.07.2018.

GUILHAUMOU Jacques, « Autour du concept d'agentivité », *Rives méditerranéennes* (41), 29.02.2012, pp. 25-34. En ligne : <<https://doi.org/10.4000/rives.4108>>.

HALBWACHS Maurice, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Librairie Félix Alcan, 1925.

HJELMSLEV Louis, *Prolégomènes à une théorie du langage [1943]*, Paris, Éditions de Minuit, 1968 (Arguments).

HJELMSLEV Louis, *Essais linguistiques*, Paris, Éditions de Minuit, 1971 (Arguments 47).

HOLTON James, *L'imagination scientifique*, Paris, Gallimard, 1981 (Bibliothèque des sciences humaines).

JACOBI Daniel, « Figures et figurabilité de la science dans des revues de vulgarisation », *Langages* 19 (75), 1984, pp. 23-42. En ligne : <<https://doi.org/10.3406/lgge.1984.1177>>.

JACOBI Daniel, « Sémiotique du discours de vulgarisation scientifique », *Semen. Revue de sémio-linguistique des textes et discours* (2), 01.02.1985. En ligne : <<http://journals.openedition.org/semen/4291>>.

JACOBI Daniel, *La communication scientifique : discours, figures, modèles*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1999 (Collection Communication, médias et sociétés).

JACOBI Daniel et SCHIELE Bernard (éds.), *Vulgariser la science : le procès de l'ignorance*, Seyssel, Champ Vallon, 1988 (Collection Milieux).

JAKOBSON Roman, *Essais de linguistique générale*, Éditions de Minuit, 1963 (Arguments).

JEANNERET Yves, « Le choc des mots : pensée métaphorique et vulgarisation scientifique », *Communication & Langages* 93 (1), 1992, pp. 99-113. En ligne : <<https://doi.org/10.3406/colan.1992.2383>>.

JEANNERET Yves, *Écrire la science : formes et enjeux de la vulgarisation*, Paris, Presses Universitaires de France, 1994 (Science, histoire et société).

JEANNERET Yves, « Communication, transmission, un couple orageux », *Sciences Humaines* (Hors-Série n°36), 05.2002. En ligne : <https://www.scienceshumaines.com/communication-transmission-un-couple-orageux_fr_12512.html>.

JEANNERET Yves, *Penser la trivialité*, Paris, Hermès science publications ; Lavoisier, 2008 (Communication, médiation et construits sociaux).

JOURNÉ Olivier, « Collecter les données par l'observation », in: *Méthodologie de la recherche en sciences de gestion*, Pearson, Montreuil, Pearson, 2012, pp. 165-206.

JUNG Carl Gustav, *Types psychologiques [1921]*, Genève, Georg, 1993.

JURDANT Baudouin, « Le rôle mythique des termes scientifiques dans la vulgarisation scientifique », Strasbourg, Conseil de l'Europe, 1970.

JURDANT Baudouin, « La médecine « scientifique » serait-elle ruine de l'art ? À travers quelques récits autobiographiques de médecins et chirurgiens, Would "scientific" medicine be the ruin of art ? Through some physicians' and surgeons' autobiographies Abstract », *Sociétés & Représentations* (28), 2009, pp. 119-134. En ligne : <<https://doi.org/10.3917/sr.028.0119>>.

KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, *L'Énonciation de la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin, 1980.

KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, *Les interactions verbales : Approche interactionnelle et structure des conversations. Tome 1*, Paris, Armand Colin, 1990 (Linguistique).

KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, *Les interactions verbales. Tome 2.*, Paris, Armand Colin, 1992 (Linguistique).

KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, *Les interactions verbales : Variations culturelles et échanges rituels. Tome 3.*, Paris, Armand Colin, 1994 (Linguistique).

KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, *La conversation*, Paris, Éditions du Seuil, 1996 (Mémo Lettres sciences sociales 25).

KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, « L'analyse du discours en interaction : quelques principes méthodologiques », *Limba je si comunicare*. (IX), 2007, pp. 13-32.

KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, *Les actes de langage dans le discours : théories et fonctionnement*, Malakoff (Hauts-de-Seine), Armand Colin, 2016 (Cursus la collection qui vous réussit).

KLEINMAN Arthur, *The illness narratives: suffering, healing, and the human condition*, New York, Basic Books, 1989.

KUHN Thomas Samuel, *La structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, 2003.

LACA Brenda et CARVALHO Jean-Baptiste, *Le tournant inductif des sciences du langage*, Presses Universitaires de Vincennes, 2007 (Recherches linguistiques de Vincennes 36).

LACOSTE Michèle, « La vieille dame et le médecin (Contribution à une analyse des échanges linguistiques inégaux) », *Etudes de Linguistique Appliquée* (37), 1980, pp. 34-43.

LANDOWSKI Éric, « Interactions (socio) sémiotiques », *AS - Actes Sémiotiques*, 31.01.2017. En ligne : <<http://epublications.unilim.fr/revues/as/5894>>.

LANDOWSKI Éric, *Passions sans nom : essais de socio-sémiotique III*, 1re ed, Paris, Presses universitaires de France, 2004 (Formes sémiotiques).

LANDOWSKI Éric, *Présences de l'autre : essais de socio-sémiotique II*, 1re éd, Paris, Presses universitaires de France, 1997 (Formes sémiotiques).

LANDOWSKI Éric, *La société réfléchie : essais de socio-sémiotique*, Paris, Seuil, 1989 (La Couleur des idées).

LATOUR Bruno, *Science in action: how to follow scientists and engineers through society*, Cambridge, Mass, Harvard University Press, 1987.

LATOUR Bruno, *La science en action : introduction à la sociologie des sciences*, Paris, Éditions La Découverte, 1989 (Textes à l'appui).

LATOUR Bruno, « Piccola filosofia dell'enunciazione (Petite philosophie de l'énonciation) », in: BASSO P. et CORRAIN L. (éds.), vol. Eloqui de senso. Dialoghi semiotici per Paolo FabbriOrizzonti, compiti e dialoghi della semiotica. Saggi per Paolo Fabbri, Costa & Nolan, Milano, B, 1998, pp. 71-94. En ligne : <<http://www.bruno-latour.fr/fr/node/187>>.

LATOUR Bruno, *La Fabrique du droit. Une ethnographie du Conseil d'État*, Paris, La Découverte, 2002.

LATOUR Bruno, *Jubiler ou les tourments de la parole religieuse*, Paris, La Découverte, 2002, Paris, La Découverte, 2002.

LATOUR Bruno, Sur un livre d'Etienne Souriau : Les Différents modes d'existence, 2006.

LATOUR Bruno, *Enquête sur les modes d'existence : une anthropologie des modernes*, Paris, La Découverte, 2012.

LATOUR Bruno et FABBRI Paolo, « La rhétorique de la science [pouvoir et devoir dans un article de science exacte] », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales* 13 (1), 1977, pp. 81-95. En ligne : <<https://doi.org/10.3406/arss.1977.3496>>.

LATOUR Bruno et WOOLGAR Steve, *Laboratory life: the social construction of scientific facts*, Beverly Hills, Sage Publications, 1979 (Sage library of social research).

LATOUR Bruno et WOOLGAR Steve, *La vie de laboratoire : la production des faits scientifiques [1979]*, Paris, La Découverte, 1996.

LAZARUS Richard, « Coping theory and research: past, present and future », *Psychosomatic medicine* (55), 1993, pp. 234-247.

LEJEUNE Philippe, *Le pacte autobiographique*, Nouvelle édition augmentée, Paris, Seuil, 1996 (Points Essais 326).

LÉVY Pierre, *Qu'est-ce que le virtuel ?*, Paris, Éditions La Découverte, 2001.

LOISEAU Sylvain, « La notion de tradition discursive : une perspective diachronique sur les genres textuels et sur les phénomènes de fréquence textuelle », *Pratiques. Linguistique, littérature, didactique* (157-158), 01.06.2013, pp. 91-104. En ligne : <<https://doi.org/10.4000/pratiques.3731>>.

LOTMAN Jurij M., *La sémiosphère*, Limoges, Pulim, 1999 (Nouveaux actes sémiotiques).

MAIA Tomás et FANGEAUX Philippe (éds.), *O gesto da arte (Le geste de l'art)*, 2014.

MAINGUENEAU Dominique, « Le tour ethnolinguistique de l'analyse du discours », *Langages* 26 (105), 1992, pp. 114-125. En ligne : <<https://doi.org/10.3406/lgge.1992.1628>>.

MAINGUENEAU Dominique, *Analyser les textes de communication*, Paris, Colin, 2005 (Lettres Sup).

MAINGUENEAU Dominique, « Analyse du discours et champ disciplinaire », *Questions de communication* (18), 01.12.2010, pp. 185-196. En ligne : <<https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.422>>.

MARSCIANI Francesco, *Les arcanes du quotidien : essais d'ethnosémiotique*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 2017 (Semiotica Viva).

MARSCIANI Francesco et LANCIONI Tarcisio, « La pratica come testo : per una etnosemiotica del mondo quotidiano », in: MARRONE Gianfranco (éd.), *Narrazione ed esperienza: intorno a una semiotica della vita quotidiana*, Roma, Meltemi, 2007 (Meltemi.edu Semiotica 89).

MEADOWS Jack, « Histoire succincte de la vulgarisation scientifique », in: *La vulgarisation scientifique : son histoire, ses succès, ses échecs*, Unesco, 1986 (Impact : Science et Société 144).

MERLEAU-PONTY Maurice, *Phénoménologie de la perception [1945]*, Paris, Gallimard, 2009 (Tel 4).

MERLO Barbara, « De l'esthétisation de l'hystérie à sa mise en scène contemporaine : persistance du corps spectaculaire », *Ad Hoc* (1 "Le spectaculaire"), 02.07.2012. En ligne : <<http://www.cellam.fr/?p=3166>>.

MOIRAND Sophie, *Situations d'écrit : compréhension, production en français langue étrangère*, Paris, Cle International, 1993 (Didactique des langues étrangères).

MOIRAND Sophie, « De la médiation à la médiatisation des faits scientifiques et techniques : où en est l'analyse du discours ? », in: *Actes du colloque « Sciences, Médias et Société »*, Lyon, ENS-LSH, 2004, p. 29. En ligne : <http://sciences-medias.ens-lsh.fr/article.php3?id_article=59>.

MOIRAND Sophie, *Les discours de la presse quotidienne : observer, analyser, comprendre*, Paris, Presses Universitaires de France, 2007 (Linguistique nouvelle).

MOIRAND Sophie, « Du tournant discursif des années 1980 à la part culturelle du langage au travail : contribution à l'histoire du "français instrumental" », 08.2011, pp. 323-338.

MOIRAND Sophie et TRÉGUER-FELTEN Geneviève, « Des mots de la langue aux discours spécialisés, des acteurs sociaux à la part culturelle du langage : raisons et conséquences de ces déplacements », *ASp. la revue du GERAS* (51-52), 01.12.2007, pp. 7-33. En ligne : <<https://doi.org/10.4000/asp.465>>.

MOLES Abraham et OULIF Jean, « Le troisième homme – Vulgarisation scientifique et radio », *Diogène* (58), 06.1967, pp. 29-40.

MORIN Edgar, « Sur l'interdisciplinarité », in: *Carrefour des sciences, Actes du Colloque du Comité National de la Recherche Scientifique*, Paris, Editions du CNRS, 1990, pp. 21-29.

MORTUREUX Marie-Françoise (éd.), *La vulgarisation*, vol. 53, 1982 (Langues Française). En ligne : <https://www.persee.fr/issue/lfr_0023-8368_1982_num_53_1>.

MORTUREUX Marie-Françoise, « Paraphrase et métalangage dans le dialogue de vulgarisation », *Langue française* 53 (1), 1982, pp. 48-61. En ligne : <<https://doi.org/10.3406/lfr.1982.5115>>.

MORTUREUX Marie-Françoise, « La dénomination, approche socio-linguistique », *Langages* 19 (76), 1984, pp. 95-112. En ligne : <<https://doi.org/10.3406/lgge.1984.1497>>.

MORTUREUX Marie-Françoise, « La vulgarisation scientifique. Parole médiane ou dédoublée », in: JACOBI Daniel et SCHIELE Bernard (éds.), *Vulgariser la science : Le procès de l'ignorance*, Champ Vallon, Seyssel, 1988 (Collection Milieux), pp. 118-147.

MOUTAT Audrey, « Des sens aux sens : Stratégies sémantiques dans les commentaires de dégustation des vins », in: *Journées d'études Figures et images dans le discours sur le vin en Europe*, Dijon, 2010.

MOUTAT Audrey, *Du sensible à l'intelligible. Pour une sémiotique de la perception.*, Limoges, Lambert-Lucas, 2015. En ligne : <<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01756139>>.

PARRET Herman, « La mise en discours en tant que déictisation et modalisation », *Langages* 18 (70), 1983, pp. 83-97. En ligne: <<https://doi.org/10.3406/lgge.1983.1154>>.

PARSONS Talcott, *The social system*, Londres, Routledge, 1951.

PAVEAU Marie-Anne, *Langage et morale. Une éthique des valeurs discursives*, Limoges, Lambert-Lucas, 2013.

PAVEAU Marie-Anne, « Ces corps qui parlent 1. Resignifier la parole violente – La pensée du discours », *La pensée du discours*, 2013, <<https://penseedudiscours.hypotheses.org/11642>>.

PAVEAU Marie-Anne, « L'intégrité des corpus natifs en ligne. Une écologie postdualiste pour la théorie du discours », *Les cahiers de pragmatique*, Presses universitaires de la Méditerranée, 2015, p. 23.

PAVEAU Marie-Anne, *L'analyse du discours numérique : dictionnaire des formes et des pratiques*, Paris, Hermann, 2017 (Cultures numériques).

PAVIS Patrice, « Le gestus brechtien et ses avatars dans la mise en scène contemporaine », *L'Annuaire théâtral* (25), 1999. En ligne : <<https://doi.org/10.7202/041380ar>>.

PÊCHEUX Michel, *Analyse automatique du discours*, Paris, Dunod, 1969.

PÊCHEUX Michel, « Rôle de la mémoire. Rapport de synthèse », in: *Histoire et Linguistique*, Paris, Éditions de la M.S.H., 1984.

PÊCHEUX Michel, LÉON Jacqueline, BONNAFOUS Simone et al., « Présentation de l'analyse automatique du discours (AAD69) : théories, procédures, résultats, perspectives », *Mots. Les langages du politique* 4 (1), 1982, pp. 95-123. En ligne : <<https://doi.org/10.3406/mots.1982.1053>>.

PICON-VALLIN Béatrice, « Le spectaculaire de masse : du théâtre au cinéma (Eisenstein dans le contexte théâtral soviétique) », in: GARDIES André et HAMON-SIRÉJOLS Christine (éds.), *Le spectaculaire*, Lyon, Aléas, 1997.

PINCEMIN Bénédicte, *Diffusion ciblée automatique d'informations : conception et mise en œuvre d'une linguistique textuelle pour la caractérisation des destinataires et des documents*, Thèse de doctorat en Linguistique, Université Paris IV Sorbonne, 1999.

PISANI Francis et PIOTET Dominique, *Comment le web change le monde des internautes aux webacteurs*, Paris, Pearson, 2011.

RASTIER François, *Sémantique interprétative [1987]*, 3ème éd., Paris, Presses universitaires de France, 2009 (Formes sémiotiques).

RASTIER François, « Le problème épistémologique du contexte et le statut de l'interprétation dans les sciences du langage », *Langages* 32 (129), 1998, pp. 97-111. En ligne : <<https://doi.org/10.3406/lgge.1998.2149>>.

RASTIER François, *Arts et sciences du texte*, Paris, Presses universitaires de France, 2001 (Formes sémiotiques).

RASTIER François, *La mesure et le grain : sémantique de corpus*, Paris, Champion, 2011 (Lettres numériques 12).

RASTIER François, « Communication, interprétation, transmission », *Semen. Revue de sémiolinguistique des textes et discours* (23), 04.2007. En ligne : <<http://journals.openedition.org/semen/5341>>.

RESCHE Catherine, *La mise en récit dans les discours spécialisés*, 2016. En ligne : <<http://public.eblib.com/choice/publicfullrecord.aspx?p=4500311>>.

REVAULT Jean-Yves, *Écrire pour se guérir : les pouvoirs de l'écriture*, Fillings, Ed. Trois fontaines, 1996.

ROSSI Silvia, « Les représentations du cancer dans les autopathographies : de l'intrus à l'ami », <http://strathese.unistra.fr/strathese> Strathèse (6), 2017. En ligne : <<http://strathese.unistra.fr/strathese/index.php?id=1155>>.

ROWLEY-JOLIVET Elizabeth et CARTER-THOMAS Shirley, « La vraie histoire de la recherche expérimentale ? Comparaison entre la narration de la recherche dans les cahiers de laboratoire et dans les articles de recherche », in: RESCHE Catherine, *La mise en récit dans les discours spécialisés*, vol. Aspects linguistiques et culturels des discours spécialisés, Peter Lang, 2016 (2), pp. 97-120. En ligne : <<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01286053>>.

SAINT-GÉRAND Jacques-Philippe, « Nicolas Couégnas, Du genre à l'œuvre. Une dynamique sémiotique de la textualité. Limoges, Lambert-Lucas, coll. Sémiotique, 2014, 172 pages », *Questions de communication* (31), 01.09.2017, pp. 551-553.

SANCHEZ Éric, « Quelles relations entre modélisation et investigation scientifique dans l'enseignement des sciences de la terre ? », *Éducation et didactique* 2 (2), 01.09.2008, pp. 93-118. En ligne : <<https://doi.org/10.4000/educationdidactique.314>>.

SAPIR Edward, *Le langage : introduction à l'étude de la parole [1921]*, Paris, Éditions Payot & Rivages, 2001.

SAUSSURE Ferdinand de, *Cours de linguistique générale [1916]*, Édition Payot et Rivages, Paris, Charles Bally, Albert Sechehaye et Albert Riedlinger, 1995.

SCHULZ Michael, « Énonciation et discours esthétique. Analyser le Serial Project No 1 (Set A) de Sol LeWitt », *Nouveaux Actes Sémiotiques, Limoges, PULIM La praxis énonciative* (n°41-42), 1995.

SERRES Michel, *Petite poucette*, Paris, Le Pommier, 2012 (Manifestes).

SERRES Michel, *Hermès III. La traduction*, Paris, Éditions de Minuit, 1968 (Collection « Critique »).

SHANNON C. E., « A Mathematical Theory of Communication », *Bell System Technical Journal* 27 (3), 07.1948, pp. 379-423. En ligne: <<https://doi.org/10.1002/j.1538-7305.1948.tb01338.x>>.

SHANNON C. E., « A Mathematical Theory of Communication », *Bell System Technical Journal* 27 (4), 10.1948, pp. 623-656. En ligne: <<https://doi.org/10.1002/j.1538-7305.1948.tb00917.x>>.

SHANNON Claude Elwood et WEAVER Warren, *The mathematical theory of communication [1949]*, Urbana, University of Illinois Press, 1998.

SIBLOT Paul, « De la dénomination à la nomination. Les dynamiques de la signifiante nominale et le propre du nom », *Cahiers de praxématique* (36), 01.01.2001, pp. 189-214.

SIMONDON Gilbert, *Du mode d'existence des objets techniques [1958]*, Paris, Aubier, 1989 (Philosophie).

SOULAYROL René, « Corps et épilepsie », *Epilepsies* 22 (1), 01.01.2010, pp. 69-73. En ligne : <<https://doi.org/10.1684/epi.2010.0290>>.

SOURIAU Étienne, *Avoir une âme*, Lyon, Annales de l'Université de Lyon, 1939.

SOURIAU Étienne, *Les différents modes d'existence [1943], [suivi de] Du mode d'existence de l'œuvre à faire*, Nouvelle édition, Paris, Presses universitaires de France, 2009 (Métaphysiques).

SPURGEON David, « Éditorial », in: *La vulgarisation scientifique : son histoire, ses succès, ses échecs*, Unesco, 1986 (Impact : Science et Société 144).

STENGERS Isabelle, *L'invention des sciences modernes*, Paris, La Découverte, 1993 (Armillaire).

STOCKINGER Peter, *Traitement et contrôle de l'information : procédures sémiotiques et textuelles*, Paris, Hermès science, 2001.

SUTTERMAN Marie-Thérèse, *Dostoïevski et Flaubert : écritures de l'épilepsie*, 1. éd, Paris, Presses universitaires de France, 1993 (Le Fil rouge).

TEMBECK Tamar, « Autopathographies in New Media Environments at the Turn of the 21st Century », in: MILLER Carolyn R. et KELLY Ashley R. (éds.), *Emerging Genres in New Media Environments*, Cham, Springer International Publishing, 2017, pp. 207-223. En ligne : <https://doi.org/10.1007/978-3-319-40295-6_11>, consulté le 24.04.2018.

TEMBECK Tamar, « Performer le réel : mise en scène et réception du corps souffrant », *Jeu* (135), 2010, pp. 42-48.

THOUVENIN Dominique, « La recherche translationnelle. Présentation de la Journée d'étude « Les frontières entre recherche et soin : Diagnostic et pronostics juridiques » », *Cahiers Droit, Sciences & Technologies* (5), 01.06.2015, pp. 25-38. En ligne : <<https://doi.org/10.4000/cdst.386>>.

TORE Gian Maria, « Sens e(s)t médiations », in: *Sens et médiation Actes du congrès de l'Association Française de Sémiotique Université du Luxembourg, 1-4 juillet 2015*, Luxembourg, 2016, pp. 14-18. En ligne : <<http://afsemio.fr/wp-content/uploads/Introduction-par-G.-M.-Tore.pdf>>.

TRAVERSO Véronique, *L'analyse des conversations*, Paris, Colin, 1999 (128).

TRAVERSO Véronique, « Analyse de consultations médicales en présence d'un intermédiaire linguistique non professionnel », in: *Actes du VIIIème congrès de l'ARIC*, Université de Genève, 2001.

TROUILLON Jean-Louis, « Chapitre 3. Un anglais international, l'anglais scientifique », in: *Approches de l'anglais de spécialité*, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, 2014 (Études), pp. 97-134. En ligne : <<http://books.openedition.org/pupvd/1423>>.

URBAIN Jean-Didier, « Vers une sémiotique de la culture. De la mort au tourisme », *Communication & langages* 2012 (173), 09.2012, pp. 3-15. En ligne : <<https://doi.org/10.4074/S0336150012013014>>.

VERGELY Pascale, CONDAMINES Anne, FABRE Cécile et al., « Analyse linguistique des interactions patient/médecin », in: FÉLIX Catherine et TARDIF Julien, *Actes du colloque « Actes éducatifs et de soins »*, Nice, 2009.

VION Robert, « L'analyse des interactions verbales », *Les Carnets du Cediscor. Publication du Centre de recherches sur la didacticité des discours ordinaires* (4), 01.01.1996, pp. 19-32.

VION Robert, *La communication verbale : analyse des interactions*, Paris, Hachette, 2008.

VION Robert, « Polyphonie énonciative et dialogisme », in: *Colloque « Dialogisme : langue, discours »*, Montpellier, 2010.

WEBER Michel, « Histoire de l'épilepsie », in: *Conférences lyonnaises d'histoire de la neurologie et de la psychiatrie, documentation médicale Oberval*, 1982.

WEBER Michel, « Épilepsie : la maladie aux mille noms », *Épilepsies* 17 (3), 2005, pp. 172-175.

WIEVIORKA Michel, DEBARLE Aude Marie et OHANA Jocelyne (éds.), *Les sciences sociales en mutation*, Auxerre, Sciences humaines, 2007.

WINNICOTT Donald Woods, *Les objets transitionnels [1969]*, Paris, Payot & Rivages, 2010.

WOLTON Dominique, « De la vulgarisation à la communication », (21), 1997, pp. 9-14.

WOOLGAR Steve, « Laboratory Studies: A Comment on the State of the Art », *Social Studies of Science* 12 (4), 11.1982, pp. 481-498. En ligne : <https://doi.org/10.1177/030631282012004001>.

ZILBERBERG Claude, *Éléments de grammaire tensive*, Limoges, PULIM, 2006 (Collection Nouveaux actes sémiotiques).

ZOUAOU BOUDJELTIA Karim et LELUBRE Christophe, « Relations entre la pensée scientifique et la médecine : les apports de Platon et d'Aristote », *Revue Médicale de Bruxelles* 36 (1), 2015, pp. 52-57.

RESSOURCES INFORMATIVES

AUVIN Stéphane et ROY Soline, *L'épilepsie chez l'enfant Conseils de vie au quotidien.*, Montrouge, John Libbey, 2017.

BARBE Lionel, SCHAFFER Valérie et MERZEAU Louise (éds.), *Wikipédia, objet scientifique non identifié*, Nanterre, Presses universitaires de Paris Ouest, 2015 (Intelligences numériques).

BRECHOT Christian, « La recherche translationnelle en santé, un nouveau paradigme », *médecine/sciences* 20 (10), 10.2004, pp. 939-940. En ligne : <https://doi.org/10.1051/medsci/20042010939>.

CASTRESANA Angela, « L'entrée dans la maladie : À propos de l'épilepsie », *Épilepsies* 18 (4), 2006, pp. 216-218.

CHARCOT Jean-Martin et RICHER Paul, « Les "démoniaques convulsionnaires" aujourd'hui », in: *Les démoniaques dans l'art*, Paris, Delahaye et Lecrosnier, 1887, pp. 91-106.

CHARCOT Jean-Martin et RICHER Paul, *Les démoniaques dans l'Art*, Paris, Delahaye et Lecrosnier, 1887.

CHIDIAC Nayla, « Écrire le silence : ateliers d'écriture thérapeutique », *Cliniques* 5 (1), 2013, p. 106. En ligne : <https://doi.org/10.3917/clini.005.0106>.

COLLINET Paul, « Droit babylonien, droit assyrien, droit hittite (premier article) », *Journal des Savants* 2 (1), 1932, pp. 68-81.

CONSEIL INTERNATIONAL DES SCIENCES SOCIALES et UNESCO, *Rapport mondial sur les sciences sociales : divisions dans les savoirs*, Paris ; Bellecombe-en-Bauges, Éditions UNESCO ; Éditions du Croquant, 2012.

DAVID B., *L'ascension du haut mal (L'intégrale)*, Paris, L'Association, 2011.

DOSTOÏEVSKI Fiodor, *Les frères Karamazov*, Paris, Gallimard, 2015 (Folio Classique).

DOSTOÏEVSKI Fiodor, *L'Idiot [1869]*, Paris, Gallimard, 1995 (Bibliothèque de la Pléiade).

DUPUY MAURY Françoise, « Épilepsie. Vers la sortie de crises ? », *Science & Santé* (27), 2015, pp. 20-33.

DURAND-BARTHEZ Manuel, « Historical and critical analysis of the Impact Factor », *Presses Universitaires de Caen* 7 (1), 2008, pp. 67-76.

FORTIN Sylvie, *Danse et santé : du corps intime au corps social*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2008. En ligne : <<http://www.deslibris.ca/ID/424034>>.

FREUD Sigmund, « Dostoïevski et le parricide [1928] », *Revue française de psychosomatique* 39 (1), 2011. En ligne : <<https://doi.org/10.3917/rfps.039.0109>>.

GASTAUT Henri, « L'involontaire contribution de Fiodor Dostoïevsky à la symptomatologie et au pronostic de l'épilepsie. », *Evolution Psychiatrique* 44 (2), 1979, pp. 215-246.

GUIBERT Hervé, *A l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie*, Paris, Gallimard, 1993.

HAMEL Rainer Enrique, « The Dominance of English in the International Scientific Periodical Literature and the Future of Language Use in Science », *AILA Review* 20, 2007, pp. 53-71. En ligne : <<https://doi.org/10.1075/aila.20.06ham>>.

HIPPOCRATE (460-377 avant J.-C.), *De la maladie sacrée (De morbo sacro)*, Paris, Les Belles Lettres, 2003.

JOSAT Antoine, *Recherches historiques sur l'épilepsie. Mémoire présenté à l'Académie impériale de médecine, séance du 29 avril 1856*, Paris, Librairie de Germer-Baillière, 1856.

KING Jim, « Diagnostic Imaging: State of the Art or Science? », *Journal of Hand Therapy* 20 (2), 04.2007, pp. 117-118. En ligne : <<https://doi.org/10.1197/j.jht.2007.02.006>>.

LAFONT Alexandre, *Je suis epilepticman. Ils disaient que j'étais le diable*, Broché, Plon, 2018.

LAVOISIER Antoine, *Traité élémentaire de chimie*, Paris, Cuchet, 1789.

LE GAL Frédéric, « Stigmates : la « maladie » des cinq plaies », *L'information psychiatrique* 83 (8), 2007, pp. 667-670. En ligne : <<https://doi.org/10.3917/inpsy.8308.0667>>.

MERCAT François-Xavier, « Le courrier entre médecin », Rapport adopté par le Conseil National de l'Ordre des Médecins, 30.01.1998.

NUBUKPO Philippe, PREUX Pierre-Marie, CLÉMENT Jean-Pierre et al., « Comparaison des représentations socioculturelles des épilepsies en Limousin (France), au Togo et au Bénin (Afrique) », *Med Trop* (63), 2003, pp. 143-150.

PASCAL Blaise, *Pensées [1669]*, Paris, Seuil, 1962.

PAYRAT (DU) Marie-Nöelle, « Épilepsie et retentissement de la maladie : quelle prise en charge ? », *Journal de la FFRE La double maladie*, 04.2003.

SECHEHAYE Marguerite Albert, *Journal d'une schizophrène : auto-observation d'une schizophrène pendant le traitement psychothérapeutique*, Paris, Presses universitaires de France, 2003.

VERNADSKY Vladimir I, *La Biosphère*, Paris, Éditions du Seuil, 2002.

RESSOURCES SPÉCIFIQUES

Sondage ODOXA, « Connaissances et perceptions des français sur l'épilepsie », Enquête à la demande de la FFRE, 03.10.2016.

Décret n° 2016-995 du 20 juillet 2016 relatif aux lettres de liaison - Article 1, 20.07.2016. En ligne:

<https://www.legifrance.gouv.fr/affichTexteArticle.do;jsessionid=5E7C09D0D4EBB69DB18D91A138D06053.tplgfr25s_3?idArticle=JORFARTI000032922486&cidTexte=JORFTEXT000032922482&dateTexte=29990101&categorieLien=id>.

Éditorial « Histoire et sciences sociales. Un tournant critique ? », *Annales* 43 (2), 1988, pp. 291-293.

Dictionnaires

Dictionnaire Gaffiot, Hachette, 1934.

Le Robert illustré d'aujourd'hui, Paris, Éditions du Club France Loisirs, 1997

Le petit Larousse illustré, Paris, Larousse, 2003

Dictionnaire historique de la langue française, Nouvelle édition, Paris, Le Robert, 2010

<http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/>

<http://stella.atilf.fr/>

Articles de presse numérique

<https://www.lci.fr/sujet/le-scandale-depakine/>

https://www.lexpress.fr/actualite/societe/sante/la-depakine-un-antiepileptique-sur-la-sellette_1820025.html

http://www.liberation.fr/france/2018/07/10/sanofi-tout-comprendre-au-nouveau-scandale-de-la-depakine_1665482

https://www.lesechos.fr/30/06/2014/LesEchos/21718-048-ECH_enfin-une-piste-pour-expliquer-l-epilepsie.htm

<http://sante-medecine.journaldesfemmes.com/contents/728-epilepsie-causes-symptomes-et-traitement>

<http://edition.cnn.com/2012/06/18/health/seizures-epilepsy-myths/index.html>

Autres ressources

<http://modesofexistence.org>

<http://www.epilepsie-france.com>

<http://www.fondation-epilepsie.fr>

<http://robertdebre.aphp.fr/recherche-translacionnelle/>

<http://www.fondation-epilepsie.fr/wp-content/uploads/2016/10/Sondage-Odoxa-pour-la-FFRE-Les-Français-et-l'épilepsie.pdf>

<http://video.lefigaro.fr/figaro/video/toc-toc-docteur-l-epilepsie-chez-l-enfant/5653914100001/>

Exemples de productions numériques (sphère profane)

<https://www.youtube.com/channel/UC1ftxaS11LQC0pq-yQw4z5g>

<http://tchaogunther.com>

Annexes

Annexe 1. Lettre de refus	380
Annexe 2. Fiche d'autorisation d'enregistrement à destination du médecin	381
Annexe 3. Fiche d'autorisation d'enregistrement à destination du patient	382
Annexe 4. Éléments d'iconographies de l'hystéro-épilepsie, d'après : Charcot Jean-Martin et Richer Paul, Les démoniaques dans l'Art, Paris, Delahaye et Lecrosnier, 1887	383
Annexe 5. Report de résultats de l'étude « Nubukpo Philippe, Preux Pierre-Marie, Clément Jean-Pierre et al., « Comparaison des représentations socioculturelles des épilepsies en Limousin (France), au Togo et au Bénin (Afrique) », Med Trop (63), 2003, pp. 143-150	386
Annexe 6. Florilège d'extraits de : David B., L'ascension du haut mal (L'intégrale), Paris, L'Association, 2011.....	388
Annexe 7. Impressions d'écran Dossier d'Information INSERM (au 08.01.18).....	389
Annexe 8. Impressions d'écran Dossier « Épilepsies. Vers la sortie des crises ? », Sciences & Santé, 2015	392

Annexe 1. Lettre de refus

Dear Dr [NOM DU DIRECTEUR D'EQUIPE],

Thank you for submitting your manuscript entitled "Trans-modulation of the somatostatin type 2A receptor trafficking by Insulin-regulated aminopeptidase decreases limbic seizures".
Regretfully, we cannot publish it in [TITRE DE LA REVUE].

It is our policy to decline a substantial proportion of manuscripts without sending them to referees so that they may be sent elsewhere without further delay. Such decisions are made by the editorial staff, on some occasions after consultation with the Editorial Advisory Panel, when it appears that papers do not meet the criteria for publication in [TITRE DE LA REVUE].

Among the considerations that arise at this stage are the likelihood that the manuscript would seem of considerable interest to those working in the same area of science and the degree to which the results will stimulate new thinking in the field. In this case, while we do not question the validity of your work, I am afraid we are not persuaded that your findings represent a sufficiently striking advance to justify publication in [TITRE DE LA REVUE].

Although we regret that we cannot offer to publish your paper, your manuscript appears to be suitable for immediate peer review at Scientific Reports - a fully open access journal from [GROUPE DE PUBLICATION DE LA REVUE] (for more information visit [SITE DU GROUPE DE PUBLICATION]). Should you wish to have your paper considered by the Editorial Board at Scientific Reports, please use the link to the manuscript transfer service in the footnote below.

I am sorry that we cannot be more positive about publication in [TITRE DE LA REVUE] and thank you for the opportunity to consider your work.

Best regards,

[NOM DE L'EDITEUR ASSISTANT]

Assistant Editor

[TITRE DE LA REVUE]

Annexe 2. Fiche d'autorisation d'enregistrement à destination du médecin



Autorisation d'enregistrement et de retranscription __ MEDECIN

Enregistreur : Aurore Famy

Discipline : Sciences du langage, de l'information et de la communication

Titre de la thèse : « Le rôle des discours dans la construction des savoirs scientifiques. Médiations sémiotiques de la recherche sur l'épilepsie. »

Je soussigné(e), Dr, autorise que soit enregistrée ma session de consultation du..... par Aurore Famy, doctorante en Sciences du langage, de l'information et de la communication.

J'accepte que les enregistrements audio soient retranscrits, **de manière totalement anonyme**, utilisés et analysés dans le strict cadre institutionnel de la thèse de doctorat de Mme Aurore Famy.

Signature :

Annexe 3. Fiche d'autorisation d'enregistrement à destination du patient



Autorisation d'enregistrement et de retranscription __ PATIENT

Enregistreur : Aurore Famy

Discipline : Sciences du langage, de l'information et de la communication

Titre de la thèse : « Le rôle des discours dans la construction des savoirs scientifiques.

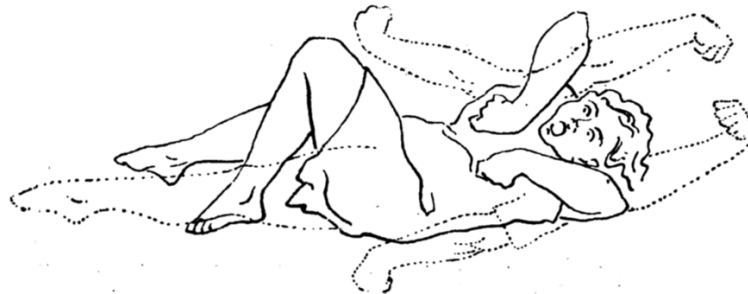
Médiations sémiotiques de la recherche sur l'épilepsie. »

J'accepte que soit enregistrée la consultation du avec le Docteur par Aurore Famy, doctorante en Sciences du langage, de l'information et de la communication.

J'accepte que les enregistrements audio soient retranscrits, **de manière totalement anonyme**, utilisés et analysés dans le strict cadre institutionnel de la thèse de doctorat de Mme Aurore Famy.

Signature :

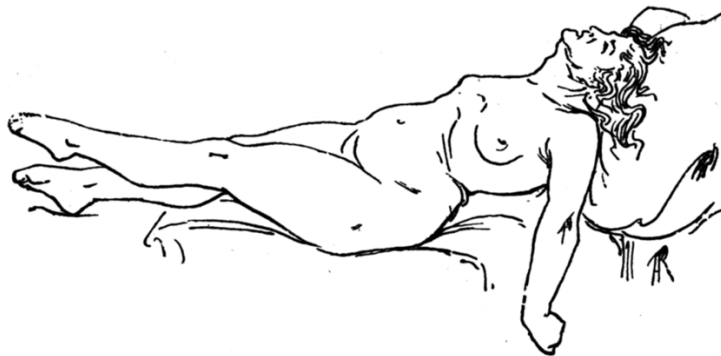
Annexe 4. Éléments d'iconographies de l'hystéro-épilepsie, d'après : Charcot Jean-Martin et Richer Paul, Les démoniaques dans l'Art, Paris, Delahaye et Lecrosnier, 1887



PÉRIODE ÉPILEPTOÏDE DE LA GRANDE ATTAQUE HYSTÉRIQUE
Représentation des grands mouvements de la phase tonique.



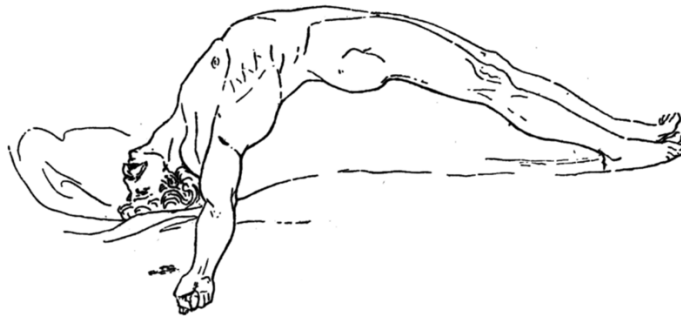
PÉRIODE ÉPILEPTOÏDE DE LA GRANDE ATTAQUE HYSTÉRIQUE
Phase tonique. Variété des grands mouvements toniques. La malade se trouve ramassée en boule et fait tour complet sur elle-même.



PÉRIODE ÉPILEPTOÏDE DE LA GRANDE ATTAQUE HYSTÉRIQUE
Phase tonique. Attitude tétanique.



PÉRIODE ÉPILEPTOÏDE DE LA GRANDE ATTAQUE HYSTÉRIQUE
Phase de résolution.



PÉRIODE DE CLOWNISME DE LA GRANDE ATTAQUE HYSTÉRIQUE
Contorsion. Arc de cercle (chez l'homme ⁽¹⁾).



PÉRIODE DE CLOWNISME DE LA GRANDE ATTAQUE HYSTÉRIQUE
Variété de l'arc de cercle.



VARIÉTÉ DÉMONIAQUE DE LA GRANDE ATTAQUE HYSTÉRIQUE
Contorsions.



VARIÉTÉ DÉMONIAQUE DE LA GRANDE ATTAQUE HYSTÉRIQUE
Contorsions.

Annexe 5. Report de résultats de l'étude « Nubukpo Philippe, Preux Pierre-Marie, Clément Jean-Pierre et al., « Comparaison des représentations socioculturelles des épilepsies en Limousin (France), au Togo et au Bénin (Afrique) », Med Trop (63), 2003, pp. 143-150

Tableau III: Comparaison des représentations au sujet de l'épilepsie (Limousin, Togo, Bénin).

	Bénin	France	Togo	p
Causes surnaturelles	43 (44,3 %)	9 (12,0 %)	69 (53,5 %)	< 0,0001
Causes sociales	29 (30,9 %)	44 (57,1 %)	39 (30,2 %)	< 0,0001
Mauvais esprit	44 (46,8 %)	10 (13,0 %)	81 (62,8 %)	< 0,0001
Punition	25 (27,2 %)	7 (9,1 %)	77 (59,7 %)	< 0,0001
Contagiosité	45 (46,4 %)	0 (0 %)	35 (27,1 %)	< 0,0001
Contagiosité par salive	47 (48,5 %)	4 (5,2 %)	36 (27,9 %)	< 0,0001
Contagiosité par toucher	6 (6,7 %)	1 (1,3 %)	34 (26,4 %)	< 0,0001
Contagiosité par sexe	9 (1,3 %)	1 (1,3 %)	35 (27,1 %)	< 0,0001
Interdit relation sexuelle	12 (13,3 %)	5 (6,5 %)	39 (30,2 %)	< 0,0001
Interdit aliment	62 (63,9 %)	15 (19,5 %)	57 (44,2 %)	< 0,0001
Possibilité de se marier	81 (82,7 %)	68 (88,3 %)	92 (71,3 %)	0,0087
Absence de ségrégation scolaire	79 (80,6 %)	68 (88,3 %)	95 (73,6 %)	0,0392
Maladie qui fait peur aux autres	37 (38,9 %)	42 (54,5 %)	107 (82,9 %)	< 0,0001

NB : Les personnes interrogées sont des épileptiques.

Tableau IV - Comparaison des épileptiques en Limousin, au Togo et au Bénin par rapport à leurs connaissances populaires ou opinions au sujet de l'épilepsie.

	Bénin	France	Togo	p
Abus d'alcool	18 (19,1 %)	29 (37,7 %)	9 (7,0 %)	< 0,0001
Abus drogues	26 (28,0 %)	25 (32,5 %)	15 (11,6 %)	0,0006
Lésions du cerveau	35 (36,5 %)	49 (63,6 %)	65 (50,4 %)	0,0017
Hérédité	38 (40,9 %)	23 (29,9 %)	11 (8,5 %)	< 0,0001
Possibilité guérison	76 (76,8 %)	44 (57,1 %)	99 (76,7 %)	0,0042
Pronostic : mortel ?	74 (76,3 %)	27 (35,1 %)	71 (55,0 %)	< 0,0001
Traitement /médicaments	68 (68,7 %)	67 (87,0 %)	102 (79,1 %)	0,0133
Traitement /plantes	69 (71,9 %)	24 (31,2 %)	73 (56,6 %)	< 0,0001
Traitement /prières	47 (48,5 %)	14 (18,2 %)	56 (43,4 %)	< 0,0001

Tableau V - Comparaison des épileptiques en Limousin, au Togo et au Bénin en fonction du vécu et des attitudes par rapport à l'épilepsie.

	Bénin	France	Togo	p
Conseils consultation médecin	62 (63,9 %)	66 (85,7 %)	84 (65,1 %)	0,0022
Conseils guérisseur	42 (45,7 %)	14 (18,2 %)	82 (63,6 %)	< 0,0001
Sentiment exclusion travail	32 (34,0 %)	25 (32,5 %)	105 (81,4 %)	< 0,0001
Sentiment exclusion sociale	26 (27,7 %)	24 (31,2 %)	111 (86,0 %)	< 0,0001
Rejet dans l'enfance/autres enfants	16 (17,2 %)	15 (19,5 %)	79 (61,2 %)	< 0,0001
Difficulté à trouver un travail	27 (28,4 %)	28 (36,4 %)	93 (72,1 %)	< 0,0001
Impression moquerie pendant les crises	32 (34,4 %)	16 (20,8 %)	19 (14,7 %)	0,0022
Considéré comme malade mental	28 (30,1 %)	21 (27,3 %)	4 (3,1 %)	< 0,0001
Considéré moins performant	41 (43,6 %)	38 (49,4 %)	112 (86,8 %)	< 0,0001
Evité /autres : stigmatisation	36 (38,3 %)	17 (22,1 %)	113 (87,6 %)	< 0,0001
Considéré ivre	10 (11,2 %)	26 (33,8 %)	3 (2,3 %)	< 0,0001

Tableau VI - Synthèse de quelques théories explicatives de l'épilepsie en milieu traditionnel africain.

Sorcellerie possession, esprit ...	Contagion « magique »	Contagion « biomédicale »	Biomédical : corps étranger « humeurs »	Hérédité	Xénophobie
Sénégal (11) Tanzanie (12) Bénin (13) Nigéria (16)	Esprit quittant le corps lors de la convulsion RCA, Ethiopie, Sénégal (8,10,11)	Urine, pet, couvert, piqûres d'insectes... Kenya (17)	Migration de lézards dans le cerveau Ouganda (9)	Ouganda (9) Nigéria (14) Kenya (17) Ghana (18)	Maladie de l'étranger chez les Tamberma du Togo (19)
		Bave de chien et de poulet Déjection de poulet Sénégal (11)	Blocage de la circulation sanguine Cameroun (15)		Maladie des esclaves dans le Tigre en Ethiopie (10)
			Blocage de la salive dans l'estomac Nigeria (16)		

NB : Tableau non exhaustif, plusieurs modèles explicatifs pouvant coexister dans un même pays.

Annexe 6. Florilège d'extraits de : David B., L'ascension du haut mal (L'intégrale), Paris, L'Association, 2011



Sélection 1 : Allégorie personnifiée de l'épilepsie comme un monstre dévorant



Sélection 2 : Planche entière, exemplaire du graphisme saturé et du traitement chromatique

Annexe 7. Impressions d'écran Dossier d'Information INSERM (au 08.01.18)

Inserm
La science pour la santé
From science to health

Connaître l'Inserm | La recherche à l'Inserm | Information en santé | Actualités & événements

ACCUEIL • INFORMATION EN SANTÉ

Dossiers d'information

Destinés à un large public, ces dossiers visent à faire le point sur une thématique de santé ou en lien avec la recherche biomédicale. Chaque dossier présente les connaissances actuelles et les recherches en cours, en particulier celles conduites à l'Inserm. Des liens vers de nombreuses ressources externes sont également proposés. Ces dossiers sont réalisés avec la collaboration de chercheurs de l'Inserm, experts des thèmes abordés.

RECHERCHE VALIDER

10 millions de Français SONT CONCERNÉS DONT 65 % des + de 65 ans

Arthrose
L'arthrose est une maladie articulaire conduisant à la destruction du cartilage....

Dengue
La dengue est une infection virale transmise par les moustiques....

15 ou 20 % DES FRANÇAIS CONCERNÉS DONT PRÈS DE 50 % DES UNIFORMÉS

Insomnie
L'insomnie, fléau des sociétés occidentales, est une pathologie complexe qui associe une comp...

Insuffisance rénale
L'insuffisance rénale résulte de l'évolution lente de maladies qui conduisent à la destruction des reins....

Figure A : Page d'accueil de la plateforme des « Dossiers d'Information »

Inserm
La science pour la santé
From science to health

Connaître l'Inserm | La recherche à l'Inserm | Information en santé | Actualités & événements

ACCUEIL • INFORMATION EN SANTÉ • DOSSIERS D'INFORMATION

Epilepsie

Une maladie multiforme et complexe, encore mal comprise

Au palmarès des maladies neurologiques, les épilepsies tiennent la deuxième place, juste derrière la migraine. Et pour cause. Elles touchent près de 1 % de la population française, soit environ 600 000 malades dont la moitié sont des enfants. Une fréquence qui ne rime pas avec grande connaissance. Pour preuve, seul un symptôme, le "grand mal" – perte de connaissance et contorsions au sol – est identifié par le grand public, alors qu'ils se comptent par centaines. Quant aux médecins et aux chercheurs, ils doivent multiplier les approches pour comprendre ces maladies complexes.

TEMPS DE LECTURE	15 minutes
DERNIÈRE MISE À JOUR	01.10.12
NIVEAU D'EXPERTISE	★★★★

Dossier réalisé en collaboration avec Patrick Chauvel, unité Inserm 1106 "Institut de neurosciences des systèmes"

UNE CRISE RÉSULTE D'UNE décharge anormale et spontanée de milliers de neurones

600 000 personnes CONCERNÉES EN FRANCE, DONT 300 000 ENFANTS

DES TRAITEMENTS EFFICACES CHEZ 60 à 70 % DES PATIENTS

SUR LE MÊME SUJET

Actualités

- 03.02.14 Les épilepsies infantiles mieux comprises

Communiqués de presse

- 29.07.16 Un cerveau

Comprendre l'épilepsie

L'épilepsie est connue depuis l'Antiquité où elle est décrite dans des textes indiens, grecs et romains. Bien que le terme au singulier reste d'usage courant, il serait plus exact de parler d'épilepsies au pluriel, ou de syndrome épileptique, car le trouble a des causes, des mécanismes et des manifestations divers.

Figure B : Dossier d'Information « Épilepsie »

ACCUEIL • INFORMATION EN SANTÉ • DOSSIERS D'INFORMATION

Epilepsie

Une maladie multiforme et complexe, encore mal comprise

Au palmarès des maladies neurologiques, les épilepsies tiennent la deuxième place, juste derrière la migraine. Et pour cause. Elles touchent près de 1 % de la population française, soit environ 600 000 malades dont la moitié sont des enfants. Une fréquence qui ne rime pas avec grande connaissance. Pour preuve, seul un symptôme, le "grand mal" - perte de connaissance et contorsions au sol - est identifié par le grand public, alors qu'ils se comptent par centaines. Quant aux médecins et aux chercheurs, ils doivent multiplier les approches pour comprendre ces maladies complexes.

TEMPS DE LECTURE	15 minutes
DERNIÈRE MISE À JOUR	01.10.12
NIVEAU D'EXPERTISE	●●●●●

UNE CRISE RÉSULTE D'UNE

décharge anormale et spontanée de milliers de neurones

600 000 personnes


CONCERNÉES EN FRANCE, DONT 300 000 ENFANTS

DES TRAITEMENTS EFFICACES CHEZ

60 à 70 % DES PATIENTS

Dossier réalisé en collaboration avec Patrick Chauvel, unité Inserm 1106 "Institut de neurosciences des systèmes"

Figure C : Bloc introductif

 **Causes et facteurs de risque à l'étude**

L'épilepsie est une **maladie complexe et multifactorielle** : elle associe des terrains génétiques et des facteurs environnementaux. On parle d'**épilepsies symptomatiques** lorsque les crises sont la conséquence d'une lésion identifiable, comme une tumeur ou un accident vasculaire cérébral, et d'**épilepsie idiopathiques** lorsque la cause n'est mise en évidence.

Des études génétiques et épigénétiques conduites sur des populations de malades comparées à des populations indemnes d'épilepsie sont en cours : elles

Qui existe par soi-même, indépendamment d'une autre maladie.

Figure D : Phénomène de mousehover






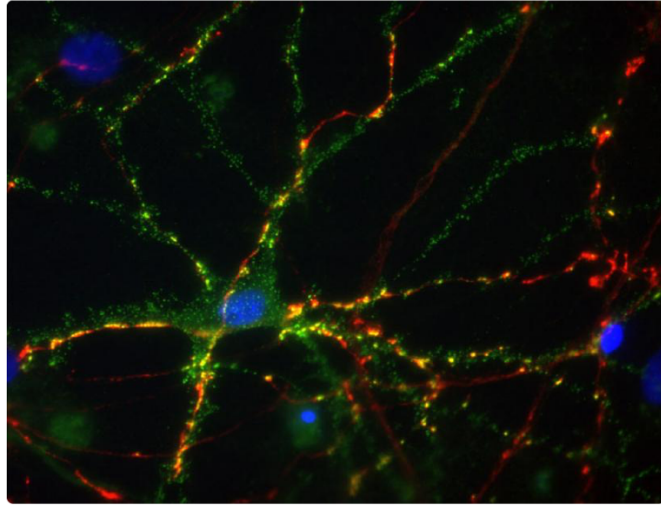
-  **Comprendre l'épilepsie**
-  **Des symptômes très variables selon la localisation**
-  **Le diagnostic**
-  **Des traitements essentiellement médicamenteux**
-  **Causes et facteurs de risque à l'étude**

Figure E : Ensemble de couple titre/icônes.

raisons pour lesquelles les neurones se placent dans un tel état d'oscillation synchrone et pathologique sont encore imparfaitement connues.



Marquage de neurone © Inserm, E. Eugène



Des symptômes très variables selon la localisation

L'origine de la crise épileptique se situe dans la majorité des cas dans le cortex cérébral. Les décharges peuvent variablement activer les systèmes neuronaux de la motricité, des organisations cognitives, des émotions, des systèmes végétatifs, et même des comportements. La diversité des aires cérébrales concernées explique la grande

Figure F : Introduction d'une photographie de prise de vue de microscope

Annexe 8. Impressions d'écran Dossier « Épilepsies. Vers la sortie des crises ? », Sciences & Santé, 2015

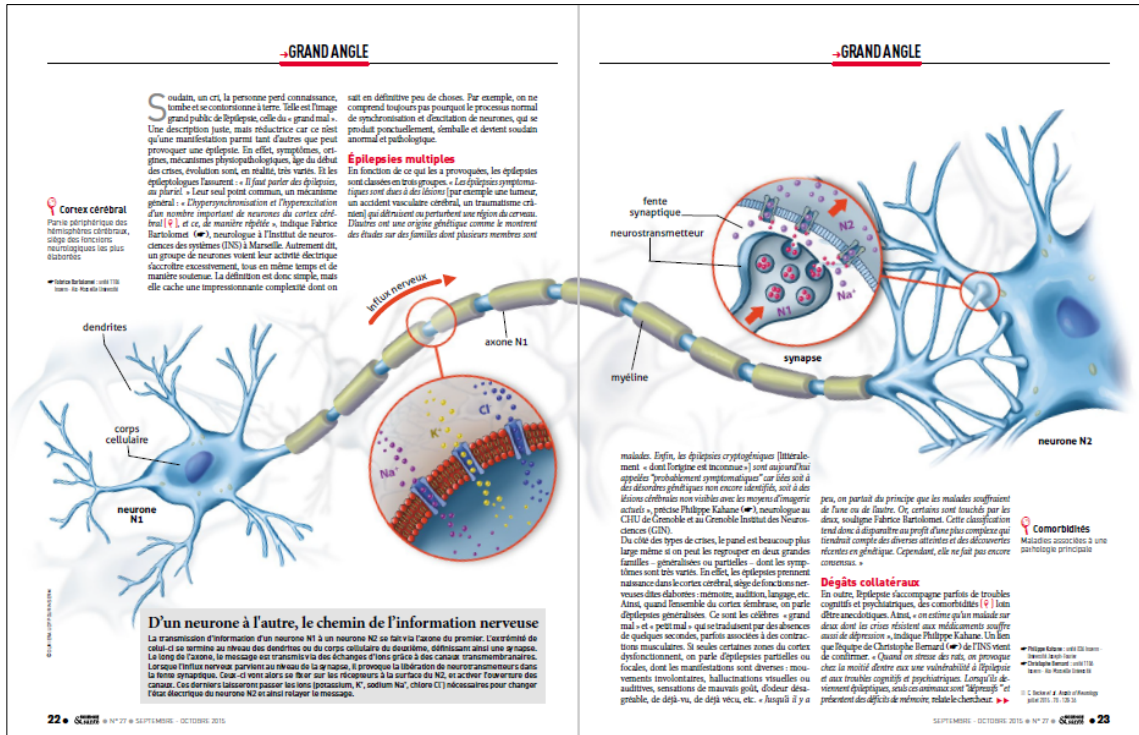


Figure A : Mise en valeur de l'unité morphologique « double-page »



Figure B : Mise en scène de l'imagerie-inscription



Figure C : Mise en scène de l'imagerie-inscription






 N. Burnashev, P. Szepetowski. *Current Opinion in Pharmacology*, février 2015 ; 20 : 73-82
 G. Lesca *et al.* *Nature Genetics*, septembre 2013 ; 45 : 1061-6
 J. Artinian *et al.* *Annals of Neurology*, avril 2015 ; 77(4) : 592-60
 M.-C. Picot *et al.* *Les cahiers d'épilepsies*, mars 2015 ; 5 (1) : 46-51

Figure D : Indications bibliographiques en paratexte latéral

 Y. Ben-Ari *et al.* *The Neuroscientist*, octobre 2012 ; 18 (5) : 467-86

aussi, dans certaines conditions, devenir excitateurs. » En effet, il a été montré par Yehezkel Ben-Ari que ces derniers, normalement inhibiteurs, deviennent excitateurs quand les neurones qu'ils ciblent contiennent trop de chlore. Très schématiquement, le rôle inhibiteur du neurotransmetteur

Figure E : Renvoi implicite aux indications bibliographiques latérales

 **Astrocytes**
 Cellules gliales en forme d'étoiles qui assurent le support et la protection des neurones.

 **Facteur de transcription**
 Protéine qui régule l'expression des gènes.

Figure F : Prothèse définitionnelle en paratexte latéral

Pour mener son enquête, l'équipe de Christophe Bernard étudie, quant à elle, des modèles animaux de l'épilepsie du lobe temporal (🔑), la plus fréquente chez l'homme adulte. Elle a tout d'abord identifié, dans leur hippocampe, des troubles de l'activité électrique qui apparaissent suite à une lésion et qui sont synonymes de réorganisation neuronale. L'équipe a, par ailleurs, découvert « *qu'après une lésion, s'exprime un gène qui pourrait contribuer à abaisser le seuil épileptogène, explique le cher-*


 **Lobe temporal**
 Région latérale inférieure du cerveau qui se trouve au niveau des tempes.

Figure G : Renvoi aux prothèses définitionnelles latérales

Résumé

Cette thèse se consacre à l'étude du rôle de la discursivisation et de ses fondements sémiotiques dans la construction des savoirs scientifiques le long du parcours de transmission de l'information : de la sphère de la recherche scientifique fondamentale jusqu'à la sphère profane dans laquelle s'inscrit le patient, en passant par l'instance médicale. L'objectif est d'analyser comment, de médiations en remédiations, le contenu informationnel savant transite d'une instance à l'autre, et ce, par le truchement des différents discours. En prenant pour clé d'entrée thématique les discours de la recherche en neurosciences sur l'épilepsie, le projet tient à analyser les différents discours produits le long de ce chemin de médiations sémiotiques, à partir d'une étude de terrain dans un laboratoire INSERM et l'élaboration de groupes de corpus situés (articles scientifiques, lettres de consultation, transcriptions de consultation médecin/patient, autopathographies numériques, etc.). Le présent travail, dans une perspective d'ouverture de la sémiotique aux autres sciences humaines et sociales, est porté par la volonté de parvenir à une théorisation opérationnelle, à la fois anthroposémiotique et sémio-pragmatique, pour l'étude des discours scientifiques et assimilés : vers une anthroposémiotique de la communication.

Mots-clés : anthroposémiotique, sémio-pragmatique, sémiotique, médiations, remédiation, analyse des discours scientifiques, linguistique discursive, épilepsie, communication scientifique, théorie discursivo-générique

Abstract

This PhD thesis is devoted to the study of discursivisation's role of and semiotics founding principles in the scientific knowledge, all along the information transmission process: from the scientific research sphere to the layperson sphere, passing through medical body. The aim is to analyze the way the expert information is passing from a body to an another by mediation or remediation of discourses. By taking neurosciences research about epilepsy as an access key, this work wants to analyze discourses produced all along the semiotics mediations path, from a field study in an INSERM laboratory and the drawing up of *in situ* corpus groups (scientific articles, medical letters, doctor/patient consultation transcriptions, numeric autopathography, etc.). This study, in the perspective of opening semiotics to other humanities, is spurred on the willpower to reach an operational theorization, both anthroposemiotics and semiopragmatics, to study scientific discourses and equivalents: to anthroposemiotics of communication.

Keywords: anthroposemiotics, semio-pramatics, semiotics, mediations, remediation, scientific discourses analysis, discourse linguistic, epilepsy, scientific communication, discursive and generic theory

